BIBLIOTHECA MISSIONVM

21 B

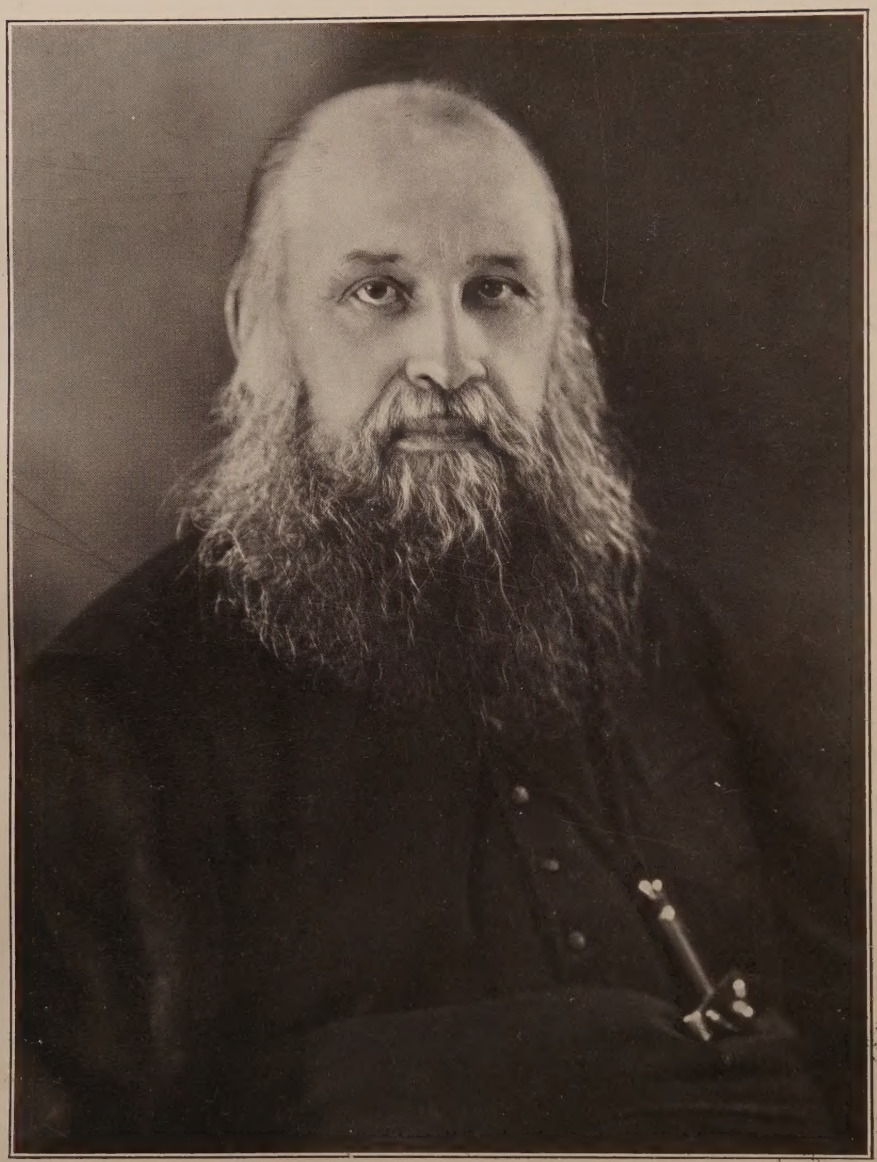
SOCIETATIS
VERBI DIVINI

TECHNY, ILL.

Disparus et Survivants

De 300 exemplaires imprimés, ceci est le

No_____



A.-G. MORICE, O. M. I.

Du *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*

Disparus et Survivants

ETUDES ETHNOGRAPHIQUES

SUR LES INDIENS DE L'AMERIQUE DU NORD

PAR

A.-G. MORICE, O.M.I.

Licencié ès Lettres et Lauréat de l'Académie Française, ainsi que de la Société de Géographie de Paris; Membre honoraire de l'Institut Royal du Canada; Membre de la Société de Philologie de Paris, de l'Association Anthropologique d'Amérique, du Comité Ethnologique de l'Association Britannique pour l'Avancement des Sciences, du Club Anthropologique d'Ottawa, de l'Association Artistique, Historique et Scientifique de Vancouver, de la Société d'Histoire Naturelle de la Colombie Britannique, de la Société Historique et Scientifique du Manitoba, des Sociétés de Géographie de Neufchâtel (Suisse) et de Québec, des Sociétés historiques de S.-Boniface et du Nord-Ouest Canadien.

Ex omnibus gentibus, tribubus et populis.
—Apoc., VII, 9.

WITHDRAWN

CHEZ L'AUTEUR
WINNIPEG, MANITOBA
1928

47/2962

AVANT-PROPOS

"Il y avait longtemps que les pages qui suivent, et beaucoup de celles qui viendront dans d'autres numéros du Bulletin, étaient écrites lorsque j'ai reçu communication d'une lettre du Dr P. R..., savant de renom que j'ai l'honneur de connaître pour l'avoir rencontré au congrès des Américanistes tenu à la Haye et à d'autres réunions du même genre. Sans rien savoir de la série d'articles dont on commence aujourd'hui la publication, ce monsieur se plaint de ce qu'il appelle le plagiat de M. Le Conte, point avec lequel je n'ai rien à faire, et mentionne les "grossières erreurs" qui émaillent son court travail, circonstance qui m'intéresse doublement.

"D'abord, c'est pour moi une consolation de voir que l'ethnologie américaine n'est pas si arriérée en France que pourrait le faire croire le factum que lui et moi critiquons; ensuite la reconnaissance à Paris de ces "grossières erreurs" est la meilleure justification que je puisse invoquer pour les critiques, (aussi douces que j'ai pu les faire tout en restant peu agréables pour le récipiendaire) contenues dans l'ouvrage dont je soumets aujourd'hui la primeur au public canadien.

"Je ne puis pourtant que savoir gré à M. Le Conte, qui avait sans doute de bonnes intentions et dont le style au moins pourrait servir de modèle à bien des ouvriers dans le même champ scientifique, de m'avoir inconsciemment poussé à préparer un travail qui, j'ose l'espérer, contiendra du nouveau pour plus d'un lecteur du Bulletin et peut-être d'autres".

Les quelques lignes ci-dessus étaient adressées aux lecteurs du *Bulletin de la Société de Géographie de Québec,* comme excuse pour la publication des essais que je leur offrais alors. Je les reproduis ici avec l'intention de leur faire jouer le même rôle vis-à-vis de ceux qui pourront se procurer le petit ouvrage qui en résulte aujourd'hui.

Comme excuse supplémentaire pour cette publication, je me permets maintenant de citer en outre les passages suivants d'une lettre adressée, le 28 avril 1927, à M. F.-X. Chouinard, directeur du dit Bulletin, par M. Henri Froidevaux, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université Catholique de Paris et Secrétaire-Archiviste de la Société de Géographie de la même ville:

"...J'ai par ailleurs, en rendant compte du dernier numéro du Bulletin pour l'année 1926, souligné l'intérêt que présentent les études du Révérend Père Morice intitulées *Disparus et Survivants*, et j'ai tenu à indiquer en même temps comment les "légèretés impardonnables" de M. René Le Conte avaient été l'occasion de ces études. Je les ai lues tout d'un trait après en avoir pris une première fois connaissance lors de leur publication, et j'ai été frappé davantage encore, en les relisant ainsi à la suite les unes des autres, de leur très grande valeur scientifique et de l'intérêt qu'il y aurait à les réunir en volume plus tard.

"Je souhaite que le Père Morice se décide à le faire, d'accord avec votre société. Vous aurez là, l'auteur lui-même et la Société de Géographie également, une publication qui vous fera très grand honneur à tous deux, et dont le mérite incontestablement rejaillira aussi sur vous, cher Monsieur".

Venant d'un parti si compétent et si haut placé, ces bienveillantes paroles ne peuvent que m'enhardir à présenter dès lors au public spécial auquel ils s'adressent ces essais conçus d'un grand amour pour la vérité scientifique, et nullement du désir de critiquer pour l'amour de la simple critique.

A.-G. MORICE, O.M.I.

DISPARUS ET SURVIVANTS

ETUDES ETHNOGRAPHIQUES

INTRODUCTION

Depuis sa découverte à la fin du XVe siècle, l'Amérique n'a cessé d'offrir à l'Ancien-Monde un intérêt tout spécial. Elle porte pour les vieilles populations de l'Europe un nom vraiment magique. Depuis surtout les brillantes, mais pas toujours exactes, descriptions de la Harpe et de Châteaubriand, ainsi que les récits si attachants de Fenimore Cooper, ce nom éveille pour les jeunes intelligences françaises et anglaises d'imposants panoramas de vertes savanes dans le nord et de riches pampas dans le sud, coupées, dans l'une et l'autre hémisphères, d'interminables forêts vierges, sillonnées de gigantesques fleuves aux chutes retentissantes et diversifiées de nappes d'une eau limpide et de chaînes de montagnes enneigées.

Le tout nous apparaît sur l'écran de notre imagination comme le patrimoine ancestral de ce roi sans couronne, de ce citoyen plus que romain, sans lois gênantes ni impôts encombrants, que le vulgaire connaît sous le nom de sauvage; comme le domaine incontesté des innombrables hordes de ce qui était le "noble Indien" pour les uns et, pour les autres, le descendant abâtardi de Sem, que les fils de Japhet sont venus déposséder, quand ils ne l'ont point exterminé.

Trop souvent, hélas! cette dernière alternative a été le sort de tribus entières, dont la disparition ne fait que rendre plus intéressantes celles qui restent. D'où l'élan qu'ont pris depuis une cinquantaine d'années les études ethnographiques, sociologiques et linguistiques ayant les aborigènes du Nouveau-Monde pour objet(1). A Washing-

(1)—C'est de 1875 que date la tenue à Nancy de la première session du Congrès International des Américanistes, qui a depuis tant fait pour la diffusion, en Europe aussi bien qu'en Amérique, des études et recherches qui ont cette dernière pour objet.

ton surtout, ces études et les recherches qu'elles comportent ont été systématisées, et leurs résultats pesés et approfondis, avec une rigueur scientifique qui paraît de nature à prévenir toute erreur.

La philologie qui, pour les races américaines, est le seul critérium adéquat de certitude ethnologique, a permis aux savants de sa célèbre Institution Smithsonienne de différencier les indigènes et de les classer en un certain nombre de familles distinctes, généralement subdivisées en plusieurs tribus apparentées.

C'est ainsi qu'avec la coopération des chercheurs les plus avertis, des philologues les plus clairvoyants, le major John-W. Powell, alors à la tête de son Bureau d'Ethnologie, publia en 1891(2) une étude qui avait pour but de cataloguer les aborigènes dont l'habitat se trouve, ou se trouvait, au nord du Mexique. Il en résulta une liste de pas moins de cinquante-huit familles parfaitement distinctes les unes des autres, chiffre relativement élevé qui trahit à lui seul la diversité d'origine de ces Indiens, et nous les présente comme les rejetons d'apports venus des pays les plus divers.

Ce chiffre a longtemps prévalu sans conteste dans les cercles scientifiques, et, malgré certaines réductions résultant d'études et de comparaisons linguistiques plus élaborées, on pourrait presque dire qu'il est encore aujourd'hui substantiellement le même, ou du moins que sa minoration n'est pour beaucoup de savants que relative et d'assez peu d'importance.

Il restait à un collaborateur de notre Bulletin, qui traite l'ethnologie américaine avec une désinvolture surprenante et écrit avec l'aplomb d'un professeur parisien, de les réduire d'un trait de plume à cinq ou six, que dis-je? à assigner ce nombre infime aux stocks indiens qui peuplaient autrefois d'une certaine manière un territoire beaucoup plus vaste que celui où se mouvaient les cinquante-huit de Powell. J'en puis parler avec d'autant plus de liberté que je ne connais point ce monsieur, qui paraît avec plus d'avantage dans les précis historiques que dans les aperçus ethnographiques. Pendant les quarante ans que je me suis occupé de sciences anthropologiques, son nom ne m'est pas tombé une seule fois sous les yeux.

Loin de moi la prétention de lui reprocher le peu de temps qu'il a pu jusqu'ici consacrer à ce genre d'études. Il y a commencement à tout, et, bien que je connaisse maint ethnologue américain dont les premiers travaux n'étaient pas à dédaigner, il convient de se montrer indulgent vis-à-vis d'un commençant qui écrit comme un commençant. Mais un apprenti américaniste, un homme qui n'a point encore

---

(2)—*Ap.* Seventh Annual Report of the Bureau of Ethnology.

fait ses preuves, surtout lorsqu'il est question d'une science aux aspects si complexes que l'ethnologie américaine, devrait au moins se défier un peu de ses propres forces, au lieu de lancer péremptoirement comme des faits indiscutables ce qui n'est tout au plus que des théories fort hasardées quand ce n'est point une série d'erreurs reconnues comme telles par quiconque a qualité pour en parler.

Je prendrai prétexte de ses omissions, et surtout de ses inexactitudes, pour remettre les choses au point, montrer ce qu'est aujourd'hui l'ethnologie américaine, non pas ce qu'elle était il y a deux cents ans, corriger brièvement ses erreurs, et puis m'étendre quelque peu sur certaines tribus américaines maintenant éteintes, ainsi que sur les deux principaux stocks qu'il mentionne et qu'il métisse inconsciemment en leur adjoignant indûment des éléments hétérogènes.

D'où autant de divisions générales pour le petit travail que j'offre aux lecteurs de la présente revue.

PREMIERE PARTIE

DISPARUS

Essai I

NOMBRE DES FAMILLES ABORIGENES.

Commençons par la question du nombre réel des familles américaines, telles qu'elles étaient lors de la découverte de leur pays. M. René Le Conte, l'auteur auquel j'ose m'en prendre, ne prétend pas sans doute les énumérer spécifiquement; mais du fait qu'il assigne à deux d'entre elles "presque toute l'Amérique du Nord"(1), il s'ensuit que, dans son esprit, il n'en peut rester cinquante-six autres à caser, faute de place—et en disant cinquante-six, j'omets celles du Mexique, que lui englobe dans sa déclaration.

Bien que, pour être à la mode et prendre les choses *ab ovo*, cet écrivain parle d'anthropoïdes et d'hominiens indigènes, il veut bien n'en point voir de traces dans les immensités du Nouveau-Monde. Il nous fait même grâce de ces êtres légendaires enfantés par des cerveaux gonflés, et présentés à la crédulité du vulgaire sous les noms très savants, parce que très baroques, d'*Anthropopithecus erectus*, d'*Homo primigenius alalus*, d'*Homo neanderthalensis*, etc.

Il montre comme premiers facteurs dans "le peuplement de l'Amérique avant Colomb" les stocks aborigènes qu'il appelle les Algonquins, les Athabasques (*sic*), les Muskokis, les Taïnos, les Innoïts et les Aléoutes. Six familles indigènes pour un territoire presque aussi grand que l'Europe, ce n'est pas beaucoup(2). Or, pour arriver au véritable nombre, il faudrait multiplier ce chiffre par lui-même, et je crois que l'Amérique du Nord contient, ou a contenu, plus près de quarante-cinq que de trente-six stocks ethniques tout aussi distincts les uns des autres que le sont entre eux ceux-là même qu'il cite.

J'ai dit que, pour me borner à ceux dont l'habitat s'étend au nord du Mexique, on s'est efforcé depuis le temps de Powell d'en

---

(1)—Bulletin de la Soc. de Géographie de Québec, vol. XIX, p. 164.

(2)—Et encore les Taïnos, qu'il prend à tort pour les "habitants primitifs de Cuba", ne peuvent-ils guère être mis en ligne de compte lorsqu'il est question des Paléo-Américains, puisque c'étaient des insulaires.

réduire le nombre, en trouvant des similarités jusqu'alors insoupçonnées dans leurs langues. Les principaux ouvriers de cette œuvre de revision, de simplification et d'assimilation ont été Paul Radin, avec les Drs Edouard Sapir, A-L. Kroeber et Roland-A. Dixon. Le Dr Sapir surtout, un de mes critiques du temps jadis devenu mon ami, peut-être parce qu'il s'est aperçu que j'avais raison—contrairement à ce qui arrive aux petits esprits, qui ne se trompent jamais—s'est essayé à cette tâche avec une ardeur, une persistance, un savoir et une érudition qu'on ne peut qu'admirer.

A-t-il toujours réussi? Je ne le pense pas. D'abord pour être bien sûr de suivre toujours la voie droite en philologie, il faut savoir distinguer ce qui, dans les éléments d'une langue, est essentiel de ce qui ne l'est pas, chose qui n'est pas facile, même avec la pénétration d'un esprit perçant comme est celui du Dr Sapir.

Par exemple, en déné la véritable racine, la partie essentielle, du mot pour "femme", *t'sèkhè*, est sa première syllabe, tandis que dans l'équivalent de notre mot "homme" *déné, téné, tœné*, selon les dialectes, c'est la seconde. En sorte que, pour ne parler que du premier terme, quiconque lui comparerait des éléments en *-khè* ferait fausse route et ses conclusions seraient dépourvues de toute valeur.

Ensuite il y a les mots empruntés par une langue à une autre, procédé qui trahit un voisinage présent ou passé plutôt qu'une parenté génétique. Or il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui est dû à une cause de ce qui est le résultat d'une autre.

Il est vrai que le Dr Sapir est un savant averti, un homme qui n'en est pas à ses premiers essais en philologie et ne se lance pas à la légère. Je crois même pouvoir dire que s'il est un chercheur qui ait qualité pour saisir et mesurer la portée de similarités linguistiques, c'est bien lui. Mais il me semble qu'il s'attache trop à la partie matérielle des mots, à leur composition et leur étymologie probable, et néglige indûment les particularités grammaticales et syntactiques des langues qu'il compare.

Or, ainsi que je crois l'avoir déjà écrit, les mots sont le corps d'un idiome, mais la grammaire et les procédés morphologiques en sont l'âme. C'est dire que l'importance de ces derniers prime celle des premiers(3). Il y a, par exemple, des méthodes de construction terminologique qui sont propres à certains groupes linguistiques, comme l'agglutination, l'incorporation (nominale ou autre), la ré-

(3)—Sans compter que, parmi les mots de différentes langues, on trouve parfois des assonances ou des consonances qui ne signifient absolument rien en philologie comparée.

duplication (complète ou non), la préfixation ou la suffixation de tels ou tels éléments, qui trahissent une parenté que personne ne peut récuser, parce que ces procédés morphologiques sont intimement unis, essentiels à ces langues, qui ne sauraient exister sans eux—jamais empruntés à d'autres—ce qui ne se peut dire des mots considérés comme tels.

Dans tous les cas, son confrère en linguistique américaine, et notre ami commun, le Dr Franz Boas, vétéran dans ce genre d'études où il a acquis une place enviable par sa compétence hors ligne, ne peut s'empêcher de douter de son succès. Sapir avait écrit un savant essai sur ce qu'il appelait les "Langues *Nadénées*"(4), au cours duquel il s'efforçait de trouver des similarités phonétiques, verbales, nominales et morphologiques suffisantes pour proclamer l'unité ethnographique de groupes indiens qui ont jusqu'ici passé pour des familles distinctes, à savoir le déné du Nord canadien et du sud des Etats-Unis, le haïda des îles Charlotte et le tlinget de l'Alaska méridional.

C'est ingénieux, mais par moments tiré par les cheveux, pour me servir d'une expression vulgaire(5). Quand on connaît l'une de ces langues comme je connais trois dialectes de la première, on ne peut en conscience souscrire à certains de ses rapprochements, surtout lorsque ces rapprochements portent non pas sur des dialectes dénés parlés dans des territoires co-limitrophes du pays des Tlingets ou des Haïdas, ou du moins par des indigènes ayant une langue restée pure de tout alliage, mais sur celle de Dénés plus ou moins abâtardis par l'influence du milieu, comme sont la plupart des moindres groupes de l'Orégon et de la Californie.

Pour en revenir au Dr Boas, il ne pensait pas autrement que moi lorsqu'il écrivait dans l'*American Anthropologist*:

"Je ne suis pas porté à croire que le tlinget et l'athabaskain [déné] soient membres de la même famille linguistique. Il n'y a pas le moindre doute que la morphologie des deux groupes contient des ressemblances de la plus haute portée. De plus, puisque ces deux langues sont parlées dans des régions contiguës, on doit inévitablement en conclure que ces similarités sont dues à des causes historiques. Mais c'est autre chose de dire immédiatement que ces différences résultent du fait que, dans des temps très reculés, les deux groupes eurent un

---

(4)—*The Nadene Languages,* American Anthropologist, XVII, pp. 534 *et seq.*

(5)—N'empêche qu'aux yeux de Paul Radin Sapir a prouvé sa thèse (*The genetic Relationship of the North American Indian Languages,* University of Cal. Publications, vol. XIV, p. 489).

commun *ursprache*(6). Les vocabulaires du tlinget et de l'athabaskain sont fondamentalement distincts, et il ne me semble pas que le Dr Sapir ait prouvé sa thèse de la parenté entre ces deux langues par la comparaison d'un nombre restreint de mots qui accusent de légères similarités phonétiques"(7).

Dans ces conditions, peut-on donner comme hors de conteste l'homogénéité des trois stocks déné, haïda et tlinget? Certainement non, et personnellement je n'y ai jamais cru—pas plus, du reste, que les Dénés eux-mêmes, bons juges en la matière, qui appellent Haïdas et Tlingets Œtnas, c'est-à-dire étrangers, *exteri, allophyloi*. Leurs langues sont trop différentes, beaucoup plus que celles, par exemple, des familles italique et germanique qui, après tout, ont indubitablement entre elles des traits de ressemblance fort prononcés.

Quatre ans auparavant, le même Dr Sapir s'était essayé sur la question des identités linguistiques du kwakiutl et du noutka, précédemment appelé *Aht*, de la finale des noms de groupements ethniques tirés des points géographiques qu'ils habitent, tout comme on s'était autrefois imaginé d'appeler *Tinné* les Dénés, dont les tribus, ou plutôt les sous-tribus, portent des noms se terminant en *-'tinné*, dont nous verrons plus tard la véritable signification. Ces deux divisions ethnographiques de la côte nord du Pacifique sont pourtant bien distinctes, puisque, de l'aveu même de ce philologue, "les différences actuelles entre le kwakiutl et le noutka sont réellement bien grandes; ces idiomes diffèrent peut-être autant que le slavonique et le latin"(8).

Alors pourquoi essayer d'en faire une seule et même famille? Parce que, répond notre infatigable bûcheur, "une soigneuse comparaison des deux branches ouakachaines (*Wakashan*) nous permet de reconstruire partiellement une langue originelle ouakachaine"(9). Oui, tout comme la comparaison du latin et du slave nous laisse à l'occasion percevoir quelques bribes de sanscrit. Ces deux stocks n'en sont pas moins distincts, et ce qui s'applique à l'Europe devrait s'appliquer à l'Amérique.

Pourtant dans le cas présent il y a des raisons valables pour dire: *transeat!*

Deux ans plus tard, dans la même revue, l'*American Anthropo-*

---

(6)—Ou "langue ancestrale".

(7)—*The Classification of American Languages*, vol. XX, p. 375.

(8)—*Some Aspects of the Nootka Language and Culture*, Am. Anthropologist, XII, p. 15.

(9)— *Ibid., ibid.*

logist (10), Sapir s'attaquait à deux petites familles aborigènes de la Californie, celle des Wiyots et celle des Yuroks, qu'il étudiait critiquement dans leurs langues après le Dr Kroeber, la grande autorité sur les groupements ethniques de cet Etat.

Ce dernier, tout en les comparant l'une avec l'autre, avait écrit: "Que ces deux langues soient apparentées, c'est... une autre question. Une connaissance superficielle de chacune d'elles ne révèle que peu de mots qui se ressemblent...Ce nombre est si petit que, à moins d'être substantiellement augmenté par des comparaisons ultérieures, les ressemblances doivent être regardées comme attribuables à des accidents ou à des emprunts" (11).

Tout ce que Kroeber se crut autorisé à affirmer fut des analogies grammaticales incontestables entre le yurok et le wiyot. Survint alors Sapir. Soit qu'il ait été de meilleure composition, ou, ce qui est plus probable, que son étude, sa dissection des deux idiomes et leur collocation avec l'algonquin ait été plus approfondie, plus systématique, il en vint à la conclusion que, non seulement les deux premières langues sont sœurs, mais qu'elles ont une aînée dans l'algonquin. En d'autres termes, "il y a ", d'après lui, "de bonnes preuves lexicologiques, morphologiques et phonologiques qui assignent une origine commune à l'algonquin, au wiyot et au yurok" (12).

Sans se prononcer formellement sur la question de savoir si ces groupes ethniques forment trois familles co-affines, apparentées, ou bien s'ils ne sont que trois importantes divisions d'un seul et même stock, il suggère, poussé peut-être par son penchant pour les assimilations linguistiques, de les englober sous le nom collectif de famille algonquine (13). On pourrait lui faire observer que, en adoptant sa proposition, on se trouvera en face d'une famille aux membres bien isolés, dont l'habitat occidental est bien loin de celui où s'étendent surtout leurs congénères. Mais il faut avouer que ce n'est pas là une objection insurmontable: l'éparpillement de la famille dénée en est la meilleure preuve.

Puis, reprenant longtemps après (14) une partie de sa thèse au profit de la Société des Américanistes de Paris, le Dr Sapir compare les systèmes de parenté des trois tribus de son unique stock, tel qu'ac-

---

(10)—Vol. XV, pp. 617 *et seq.*
(11)—*Ubi suprà*, pp. 617-18.
(12)—Vol. XV, p. 646.
(13)—*Ibid., ibid.*
(14)—En 1923.

cusé par la nomenclature de leurs langues respectives, mais ne paraît pas tout à fait aussi sûr de son terrain qu'autrefois.

Il conclut pourtant que les dits systèmes n'offrent pas de divergences insurmontables, mais avoue que leur assimilation théorique est rendue difficile par les différences terminologiques qu'offrent les mêmes systèmes parmi les tribus du stock algonquin incontesté(15).

Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir dire, à l'occasion d'un cas dans lequel j'admets mon incompétence, que ni Sapir ni aucun autre philologue ne trouvera dans ces trois soi-disant divisions d'une seule famille, des similarités linguistiques comparables à celles qui proclament la parenté ethnique de stocks indo-européens qui sont pourtant universellement admis comme assez distincts(16), par exemple, ceux dont suivent quelques expressions:

Italique, français	deux	trois	quatre
" italien	*due*	*tre*	*quattro*
" latin	*duo*(17)	*tres*	*quatuor*
Hellénique	*duo*	*treis*	*tessar-es*
Germanique, anglais ...	*two*	*three*	*four*
" anglo-saxon .	*twa*	*three*	*feower*
" allemand ...	*twei*	*drei*	*vier*
" gothique ...	*twai*	*threis*	*fidvor*
Celtique	*dô*	*tri*	*kèr*
Slavonien	*dva*	*tri*	*czotyry*(18)

(15)—*The Algonquin Affinity of Yurok and Wiyot Kinship Terms*, Journal de la Soc. des Américanistes de Paris, XV, p. 30.

(16)—Il est vrai que certains assimilateurs, tels que Kroeber et Dixon, remontent bien plus loin dans leurs comparaisons. Ils croient évidemment (Cf. *Linguistic Families of California*, University of Cal. Publications, vol. XVI, p. 54) que, pour être autorisé à différencier un stock linguistique d'un autre, il faut qu'on ne puisse à peu près rien trouver de commun dans les deux, ce qui me parait un peu outré. Du moins, je n'ai jamais compris ainsi les grandes divisions ethniques du Nouveau-Monde.

Pour moi, Indo-Germanique ou Aryen correspond à Proto-Américain, ou stock primaire à langues polysynthétiques, et la division en familles linguistiques (dénée, algonquine, iroquoise, etc.) rappelle, bien que de loin parce que s'excluant mutuellement davantage, les groupes italique, celtique et autres énumérés ci-dessus. Si l'on adopte les prétentions des niveleurs à outrance, à quelles divisions européennes ou asiatiques correspondront leurs nouveaux stocks? D'après eux, n'y aurait-il en Europe que deux familles réellement distinctes, l'aryen et, en proportions minimes, le touranien? Quelle que puisse être leur réponse, ils ne nieront pas qu'en Amérique du Nord ces familles sont infiniment plus nombreuses, et c'est là ma thèse par opposition à celle de M. Le Conte.

(17)—Le manque de caractères spéciaux explique l'absence des accents propres au grec et à d'autres langues représentées par cette liste et les suivantes.

(18)—Prononcer *tchotere*.

Lette, lithuanien	*du*	*tri*	*keturi*
Iranien	*dva*	*thri*	*catvar, catru*(19)
Sanscrit	*dva*	*tri*	*catvar*

Pour saisir encore mieux l'absolue identité des termes qui précèdent, les remarques suivantes sont nécessaires à qui n'est pas initié aux procédés de filiation terminologique et à la propriété sémantique de quelques consonnes.

1°. Dans tout rapprochement verbal, le lecteur doit négliger la nature des lettres dont on se sert pour écrire les mots, et ne faire attention qu'aux sons reproduits par ces lettres. Ainsi notre "deux" comparé au *du* du lithuanien, en dépit de l'*e* et de l'*x* du premier qui manquent dans le second, ne contient qu'une différence vocale absolument insignifiante, d'autant plus qu'en philologie comparée les voyelles n'ont généralement pas grande importance.

2°. Un simple coup d'œil jeté sur les synonymes aryens de notre chiffre "deux" révèle une loi bien connue des philosophes: le *t* et le *d* sont convertibles entre eux. Il y a même des races primitives, comme, par exemple, les Dénés d'Amérique, qui ne peuvent saisir aucune différence entre les sons rendus par ces deux lettres, pas plus, d'ailleurs, que ceux qui sont représentés par *p* et par *b*, par *f* et par *v*, lettres essentiellement corrélatives qui expriment plutôt des degrés dans l'intensité d'un même son qu'autant de sons différents.

En ce qui est du *zwei* allemand, il est, malgré les apparences, l'équivalent phonique du *tvai* qui le suit dans notre liste, à l'introduction près du sibilant *z*, puisque cette lettre se prononce *tz* en cette langue et que le *w* équivaut chez elle au *v* des autres idiomes.

3°. Il est non moins clair que l'essence, la racine ultime, des mots pour "trois" est *tr-*, ce qui suit dans ces mots n'ayant pour but que de différencier les dialectes les uns des autres, de même que cette double consonne initiale sert de trait d'union à tous.

4°. En ce qui est des termes indo-européens pour notre "quatre", il va sans dire que le *qu-* initial de quelques-uns équivaut absolument, et sans la moindre différence sémantique, au *k-* et au *c-* dur des autres. Le seul point digne de remarque dans cette dernière liste consiste en ce que les synonymes énumérés sous le mot français se divisent en deux classes: ceux qui commencent par *k-* ou ses équivalents et ceux

---

(19)—Cette dernière forme, originellement la propriété des langues iraniennes, s'est conservée dans certains composés italiques, comme, par exemple, quadrugée, quadru-mane, quadru-pède, sans compter l'adjectif quadru-ple et ses dérivés: quadru-pler, quadru-plement, quadru-plification, ainsi que d'autres chez lesquels cet élément s'est légèrement inflecté comme: quadri-ge, quadri-corne, quadrilobe, quadri-latère, quadri-latéral, etc.

dans lesquels ce son est remplacé par celui de l'*f*, particularité qui nous oblige à admettre ces deux sons dans la catégorie de ceux qui sont transmutables.

Le terme grec seul paraît de prime abord comme étranger aux autres; mais un procédé de dérivation qu'il serait trop long d'expliquer le fait rentrer dans les rangs de ces termes.

Les chiffres, du moins les cinq premiers qui, pour les primitifs, représentent les doigts de la main(20), ont toujours été regardés comme fournissant, avec les pronoms personnels et certains substantifs exprimant des idées d'ordre primordial, les meilleures bases d'assimilations linguistiques, et partant les plus sûrs criteria ethniques. Il n'est, en effet, guère possible de trouver identité plus évidente que celle qui caractérise les termes énumérés ci-dessus, identité d'autant plus significative que les langues auxquelles ces mots appartiennent ont cours à des distances vraiment prodigieuses, de fait sur deux continents distincts.

Voici maintenant autant de pronoms, personnels ou non, dont l'homogénéité structurale n'est pas moins remarquable, toujours en dépit de certaines apparences qui ne peuvent tromper que l'œil de l'apprenti philologue.

Italique, français	*moi*	*toi*	que, quoi
" italien	*me*	*te*	*che (cosa)*
" latin	*me*	*te*	*quid, quod*
Hellénique	*me*	*tu*	*po, ko*
Germanique, anglais	*me*	*thee*	*what*
" anglo-saxon .	*me*	*the*	*huat*
" allemand ...	*mich*	*du*	*was*
" gothique ...	*mi-k*	*thu-k*	*hva-s*
Celtique	*me*	*thî*	*dœge*
Slavonien	*man*	*tan*	*ku, ka*
Lette, lithuanien	*manen*	*tawen*	*ka*
Iranien	*me*	*twann*	*ka*
Sanscrit	*me, ma*	*tvam*	*ka, ki*

---

(20)—Les Dénés d'Amérique font leurs computations en appuyant le poing droit contre chacun des doigts de la main gauche ouverte, et en prononçant le mot qui convient à commencer par le petit doigt. Par exemple, un se dit: c'est plié, ou quelque chose de semblable; deux, c'est plié de nouveau; trois, celui du milieu, etc. Pourtant leur numération n'est pas précisément quinaire, du moins celle des Porteurs de l'Ouest, puisque ces sauvages disent (mettant leurs deux mains d'accord avec leur expression) *hl'kœtha*, sur l'une et sur l'autre c'est trois: six; pour huit, sur l'une et sur l'autre c'est quatre, tandis que pour neuf ils ont une expression identique au terme grec, qui se traduit: il en manque un (pour faire dix).

La plupart des différences, d'ailleurs peu importantes, entre les termes de cette nouvelle liste s'expliquent par ce que nous avons dit à la suite de la première. Qu'il suffise de remarquer ici l'identité non seulement du *qu-* et du *k-*, mais de l'italien *ch-*. Le grec avait originairement *ko* pour le latin *quod*; les propriétés inhérentes à toute langue vivante, qui la rendent sujette à certaine évolution terminologique, lui ont fait, avec le temps, changer cet élément en *po*.

En ce qui est de l'anglais moderne et de son ascendant, l'anglo-saxon, tout ce qu'on peut dire c'est qu'avec la croissance et le développement du premier, son orthographe ne s'est pas perfectionnée, au contraire. La transformation de celle-ci trahit le manque de logique que beaucoup sont portés à attribuer à la nation qui parle cette langue tout entière. En effet, le *huat* du père représente à perfection le *what* du fils.

Nous en venons maintenant aux substantifs indo-européens, ou aryens, qui expriment des idées d'importance primordiale. Nous avons dans les différentes divisions de cette grande famille:

Italique, français	père	mère	frère
" italien	*padre*	*madre*	*fratello*
" latin	*pater*	*mater*	*frater*
Hellénique	*pater*	*mêter*	*phrator*
Germanique, anglais	*father*	*mother*	*brother*
" anglo-saxon	*fæder*	*modor*	*brothor*
" allemand	*vater*	*mutter*	*bruder*
" gothique	*fadar*	*muotar*(21)	*brothar*
Celtique	*pathair*	*mathair*	*brathair*
Slavonien	*batko*(22)	*matka*(23)	*brat*(23)
Sanscrit	*pitar*	*mata, matar*	*bratar*

Cette dernière liste nous offre d'autres exemples de convertibilité consonantale, à savoir le *p* et l'*f* des mots pour "père"—je ne parle point du *v* allemand, puisqu'il a la valeur de cette dernière lettre—et le *b* et l'*f* de ceux pour "frère", lettres qui sont, au fond, les mêmes que celles qui servent à former les termes exprimant la première idée. Qu'on remarque en outre l'*r* quasi-initial propre à ceux qui rendent la seconde.

Même le novice en philologie ne pourra manquer de s'apercevoir

---

(21)—*Muotar* est le vieux haut-allemand pour "mère".
(22)—Terme russe.
(23)—Polonais.

que la véritable racine de tous ces mots consiste dans le *p* ou l'*f* initial suivi d'une voyelle pour "père"; dans l'*m* initial des mots pour "mère", et dans le *br-* ou le *fr-* initial de ceux qui rendent l'idée de fraternité.

Non moins facilement se rendra-t-il compte du fait qu'à ces importants facteurs morphologiques, mais à un degré légèrement moindre, s'ajoute l'*r* terminal de la plupart de ces expressions. L'italien pour "frère" jure seul avec la structure de tous les autres. *Fratello* n'est certainement pas normal; par analogie ce devrait être *fradre* ou *fratre*. Tel qu'il est aujourd'hui, ce mot a toutes les apparences d'un diminutif.

Enfin, si l'apprenti linguiste voulait pénétrer encore davantage dans les arcanes des procédés qui ont pour résultat la dérivation de certains autres substantifs de la même famille, il pourrait noter aussi sans beaucoup de peine que les dérivés analytiques des anciennes langues synthétiques, c'est-à-dire à déclinaisons, se sont formés de l'accusatif de leurs vieux noms, et en ont conservé des vestiges—soit dit simplement pour expliquer la présence dans ces dérivés de certaines lettres apparemment inutiles et accentuer encore la ressemblance entre les équivalents aryens d'une même idée.

Ces vestiges, nous les trouvons surtout dans la consonne finale de certains termes modernes. C'est ce qui nous révèle la raison d'être du *d* final dans notre mot "pied" et de son corrélatif *t* des langues germaniques lorsqu'elles rendent la même idée.

Ainsi le grec avait pour la rendre le monosyllabe *pous*, qui faisait *podon* à l'accusatif, tandis que le latin, père du français, l'exprimait par l'équivalent *pes*, qui se transformait en *pedem* pour le même cas. Quant aux idiomes germaniques, l'anglais *foot* est venu de l'anglo-saxon *fot*, lui-même frère du gothique *fotus*. En ce qui est de l'allemand proprement dit, langue qui est restée synthétique avec tout son attirail de cas grammaticaux, son équivalent est encore *fuss*, qu'on peut appeler le frère jumeau du grec *pous*(24), puisqu'il est maintenant établi que, placés au commencement d'un mot ou d'une syllabe, le *p* et l'*f* ont la même valeur.

Mais arrêtons-nous. La pente est glissante, et il est temps de revenir à nos experts en linguistique américaine, avec leurs trop faciles assimilations verbales. Répétons seulement qu'aucun des dialectes indiens dans lesquels ils ne voudraient voir que diverses branches du même arbre, n'offre une uniformité phonétique comparable à celle qui se constate dans les langues aryennes, ou indo-européennes.

---

(24)—Va sans dire que l'*u* allemand est l'équivalent de l'*ou* français.

Poursuivant l'étude de sa science favorite, la philologie comparée, le Dr Sapir avait publié en 1913 un essai dans lequel il appuyait surtout sur les similarités phonétiques entre la langue des Utes méridionaux et celle des anciens Aztecs, ou Nahuatl(25). Ne pouvant, à cause de la guerre, continuer la publication de son travail en Europe, il la reprit en 1915 au profit des lecteurs de l'*American Anthropologist*, dont il a enrichi un bon nombre de pages de ses savantes contributions(26).

C'est, comme d'habitude, très fouillé et incontestablement l'œuvre d'un érudit. Mais les conclusions de son étude, *Southern Paiute and Nahuatl*, sont plutôt implicites qu'explicites. On dirait qu'il n'ose plus les formuler trop ouvertement—à moins que ce ne soit qu'il les prend comme chose acquise à la science.

Est-ce à dire que ses recherches dans cette mine d'exploitation particulièrement difficile aient été sans résultats sérieux? Il serait bien téméraire de l'affirmer. Si elles n'ont pas toujours créé la conviction, elles ont ouvert des horizons nouveaux, et elles ont souvent au moins amené le doute là où il n'existait point avant elles. Il est maintenant plus que probable que certains des groupes américains représentés comme formant des familles aborigènes ethniquement distinctes sont en réalité plus ou moins apparentés.

Mais de là à déclarer comme l'a fait M. Le Conte(27) que les Algonquins et les Dénés ont, à eux seuls, "occupé presque toute l'Amérique du Nord", il y a certainement bien loin, d'autant plus que, ainsi que nous le verrons bientôt, certains nouveaux stocks sur lesquels on n'avait pas compté se sont révélés à côté des quarante ou quarante-cinq qui restent sans contestation des cinquante-huit de Powell pour le seul territoire au nord du Mexique.

Ces stocks sont surtout nombreux dans les régions avoisinant la côte du Pacifique, et, ainsi que je l'ai fait remarquer il y a quelque temps(28), cette seule circonstance est des plus suggestives en ce qui regarde la question de l'origine des Paléo-Américains. Il est difficile, en effet, de négliger la suggestion qu'elle ne peut manquer de

---

(25)—*Southern Paiute and Nahuatl, ubi suprà.*

(26)—*Ubi suprà*, vol. XVII, pp. 98-120 et 306-28.

(27)—Bulletin, XIX, 164.

(28)—*Essai sur l'Origine des Dénés de l'Amérique du Nord*, p. 68; Québec, 1915.

créer que beaucoup de leurs groupes, et des plus récemment arrivés, sont le résultat de naufrages ou d'aventures ayant des bandes asiatiques pour victimes ou pour auteurs(29).

Pour commencer par le Canada, sur huit familles aborigènes qui nous restent actuellement et sont originaires de ce vaste pays, sans compter les Esquimaux qui ne sont pas généralement regardés comme des Peaux-Rouges, pas moins de cinq habitent exclusivement la Colombie Britannique; une autre, celle des Dénés, se trouve aussi bien en cette province qu'à l'est des montagnes Rocheuses, tandis qu'une neuvième, celle des Tlingets, a aussi son habitat non loin de l'Océan, à savoir sur la côte de l'Alaska.

Ces familles de sauvages canadiens sont celles des Algonquins, des Iroquois et des Dénés, qui, à elles seules, occupaient de leurs villages clairsemés ou de leurs bandes nomades tout le territoire à l'est

---

(29)—Que ces naufrages, ou simples abordages accidentels, aient été relativement nombreux, même dans ces derniers temps, est chose hors de tout conteste. "Une tradition assez récente rapporte qu'un navire européen échoua au sud de la Colombie", écrivait Mgr F.-N. Blanchet, de l'Orégon, en 1845; et ce prélat ajoutait qu'il "existe encore, dans la tribu des Kilimoux, une fille d'un des matelots de ce navire" (Rap. sur les Missions du diocèse de Québec; juil. 1847, p. 12). Cinq ans plus tard, un matelot français devenu l'esclave des Youkltas il y avait plus d'un an fut racheté par la compagnie de la baie d'Hudson (*Ibid.*, mars 1855, p. 112), laquelle en agit de même en faveur de plusieurs autres naufragés, ou fugitifs.

Mais ce ne sont là que des cas isolés qui faisaient suite à bien d'autres, dont l'authenticité ne peut être révoquée en doute. Pour ne parler que des seules jonques japonaises connues pour s'être échouées sur la côte du Pacifique Nord, ou avoir été trouvées désemparées en vue de l'Amérique, longtemps après la découverte de ce pays, on en cite une qui aborda près de Sitka en 1805; une autre qu'on trouva s'en allant à la dérive en 1813; une autre encore dans une position identique en face de Santa Barbara en 1815; une jonque chargée de cire qui fut jetée sur la pointe Adams en 1820; une qui s'échoua sur l'île Charlotte en 1831; une autre près du cap Flatterie en 1833; d'autres qui furent trouvées désemparées en pleine mer en 1847, 1848, 1850, 1852, 1853, 1855 et 1858; une qui aborda en Basse-Californie en 1853, etc. (Cf. Bancroft, *Hist. of the Northwest Coast*, vol. II, p. 532).

Ces accidents ont été si fréquents qu'on a publié des brochures, comme celle d'un nommé Ch.-W. Brooks, *Japanese Wrecks, Stranded and Picked up in the North Pacific Ocean*, qui démontrent la possibilité du peuplement de cette Côte par des navigateurs venant d'Asie, puisque ce qui arrive de nos jours a pu se produire auparavant, alors que les méthodes de navigation n'étaient point perfectionnées comme elles le sont aujourd'hui. Et cela d'autant plus que l'océan qui est appelé Pacifique par euphémisme ne se fait jamais prier pour contribuer pour sa bonne part à ces abordages imprévus. A ce propos, du moins, l'ethnologue peut en toute sûreté adopter la suggestion de M. Le Conte en ce qui est du courant japonais. Que dis-je? on voit par ce qui précède qu'on doit même aller plus loin que lui, et que ce courant n'a pas entraîné que "quelques barques" dans sa course vers le Nouveau-Monde (V. Bulletin, p. 164, du dernier vol.).

Pareil accident s'est encore renouvelé depuis que cette note a été écrite.

des montagnes Rocheuses, c'est-à-dire peut-être les sept huitièmes de ce que nous appelons aujourd'hui le Canada, et, à l'ouest en commençant par le nord, les Tsimsianes, les Haïdas, les Kwakiutl ou Ouakachains, les Séliches et les Koutenays, tous en Colombie et abstraction faite des Dénés dont nous avons déjà parlé(30).

Les Sioux et leurs rejetons, les Assiniboines d'aujourd'hui, sont venus du sud et constituent des accessions ou des transplantations forcées plus ou moins récentes. Par contre, nous allons bientôt voir qu'un autre stock qui a disparu de la carte de l'Amérique Britannique était autrefois stationné dans l'Extrême-Est.

Ce que nous venons de remarquer à propos de l'égrènement de la race peau-rouge le long du Pacifique septentrional s'applique également aux Etats du Washington, de l'Orégon et de la Californie. Bornons-nous à cette dernière, pour éviter des longueurs inutiles.

La classification de Powell n'admettait pas moins de vingt et une différentes familles aborigènes pour ce seul pays baigné, lui aussi, par les flots du Pacifique. Mais les Prof. Kroeber et Dixon, par suite de prestigieuses manipulations et de remaniements qui leur paraissent fondés sur les faits, ont considérablement diminué ce nombre. Annoncée d'abord dans la revue *Science*(31), leur trouvaille de similarités linguistiques entre plusieurs de ces stocks les réduisait d'abord à neuf, et fut plus tard présentée comme telle dans l'*American Anthropologist*(32).

S'il faut les en croire, rien que celui des Pénoutiens ne comprendrait pas moins de soixante tribus, parlant autant de dialectes d'une même langue. Ils donnent à l'appui de leur contention des exemples dont quelques-uns requièrent une bonne dose de foi, ou une perspicacité plus qu'ordinaire, pour paraître probants.

D'après Paul Radin(33), ils en sont même venus, aidés de Sapir, toujours plein de bonne volonté lorsqu'il s'agit d'assimilations ethniques, et d'un J.-P. Harrington, à réduire à sept le nombre des langues mutuellement hétérogènes parlées en Californie, au lieu des vingt

---

(30)—On remarquera que, pour me conformer à la majorité des ethnologues, j'unis Kwakiutl et Ouakachains en une seule famille.

(31)—Vol. XXXVII, p. 225.

(32)—Voici un spécimen de leur manière de procéder. Sous le titre de (famille) Iskoumaine, ils écrivent: "Les auteurs (c'est-à-dire eux-mêmes) remarquèrent il y a longtemps une similarité apparente dans la structure du choumache et du salinain..., mais, comme dans le cas du yurok et du wiyot, des ressemblances dans le lexique, bien qu'existant, ne sont pas encore évidentes. Ce que nous en savons ne nous permet pas moins de présumer qu'ils sont apparentés" (*Ubi suprà*, vol. XV, p. 652). Ce n'est pas plus difficile que cela!

(33)—*Relationship of the N. Am. Ind. Languages*, p. 490.

et une que comptaient les philologues au temps où ces opérations assimilatrices étaient moins en honneur qu'aujourd'hui(34).

De fait, peu après ces deux savants publiaient dans ce sens une étude très raisonnée, très calme et partant assez concluante, dans laquelle ils se décernent un prix de modération, en dépit de leur bouleversement de la carte ethnographique de la Californie préhistorique. C'est intitulé: *Linguistic Families of California*, bien écrit et tout à fait pondéré(35). Me sera-t-il pourtant permis de voir dans une de leurs remarques à l'effet que "des similarités apparurent bientôt entre presque chacun des vingt et un stocks"(36) comme une admission inconsciente qu'avec de la bonne volonté on peut trouver des ressemblances linguistiques dans les stocks ou familles les plus dissemblables ?

Quant à Radin, qui, naturellement, approuve avec enthousiasme les remaniements de ces deux ethnologues, son essai suffit à lui seul pour leur faire perdre toute autorité dans beaucoup de cas.

Non content des exploits de ces iconoclastes, cet auteur voudrait maintenant(37) assimiler les Kwakiutl de la côte colombienne du nord aux Séliches, les Koutenays aux Algonquins, les Chochonis aux Tanos, etc.—une véritable fièvre de nivellement linguistique !

Plus de barrières ou de différences essentielles entre les différentes races américaines! Il voit même de remarquables analogies linguistiques entre le déné et le sioux(38), après avoir déclaré(39), par exemple, que la première langue possède des préfixes instrumentatifs comme d'autres idiomes américains, ce qui est absolument faux; qu'elle connaît la réduplication, qui est pourtant admise par Boas comme un procédé inexistant en déné(40), et qu'elle a des suffixes et des infixes exprimant des aspect verbaux, etc.

L'essence du verbe déné est bien dans sa désinence; mais cette désinence forme partie intégrale, condition *sine quâ non*, du verbe,

---

(34)—Ceci était écrit en 1918. Huit ans auparavant, dans un volume quasi-officiel, le *Handbook of American Indian Languages*, le même savant comptait encore pas moins de 55 stocks distincts.

(35)—University of Cal. Publications in Amer. Archæology and Ethnology, vol. XVI, No. 3; Berkeley, 1919.

(36)—*Ibid.*, p. 49.

(37)—Du moins en 1919.

(38)—P. 492.

(39)—P. 491.

(40)—*The Ind. Languages of Canada, ap.* Archæological Report (of Ontario), 1905. Les langues dénées, dit-il, "lack all traces of reduplication".

et ne peut aucunement se comparer à un suffixe, qui est chose ajoutée à ce qui existe déjà.

En ce qui est des soi-disant préfixes instrumentalitifs du déné, ils n'existent que dans l'imagination de Radin. L'idée d'instrumentalité est, au contraire, rendue par la désinence des verbes en cette langue. Par exemple, on dira en porteur, l'un des dialectes de l'Extrême-Ouest, *'kœnnœsseL*, je coupe en deux avec une hache; *'kœnnœsras, id.* avec un couteau; *'kœnnœs'kras, id.* avec une lime; *'kœnnœs'tah, id.* en taillant; *'kœnnœsthaL, id.* d'un coup de pied; *'kœnnœstcis, id.* d'un coup de poing, etc., chacune de ces finales dénotant la nature de l'instrument ou du moyen qui sert à faire l'action exprimée par le verbe entier.

Quant aux dialectes du Grand-Nord, que dit Petitot du cas qui nous occupe? "On entend par verbes instrumentaux", dit-il, "ceux dont l'objet ou la partie du corps employés pour faire l'action exprimée par le verbe diversifient la *désinence*"—non pas un préfixe, comme le dit Radin(41).

Relativement aux dialectes du sud, le houpa est le seul qui ait été décrit d'une manière assez étendue, bien qu'aucune grammaire en règle n'en ait été publiée jusqu'ici. Or l'étude du Dr Goddard sur sa morphologie(42) ne dit rien des verbes instrumentalitifs considérés comme tels. Ce point paraît lui avoir échappé. Tout ce que je puis trouver qui lui ressemble dans son essai est la rubrique "Actes accomplis spécifiquement avec les mains" et celle qui suit "Actes accomplis spécifiquement avec les pieds"(43). Les racines qu'il groupe sous ces en-têtes n'ont rien à faire avec l'instrumentalité, excepté *-taL* (il veut dire *-thaL*), qui exprime une violente action faite avec le pied.

Mais là encore nous avons une terminaison, non pas un préfixe. Franchement, je ne puis m'imaginer sur quoi Radin se base pour faire son étonnante déclaration.

Je vois mieux ce qui, à part son insatiable avidité pour les ressemblances terminologiques, l'a induit en erreur en certains autres cas: des transcriptions fautives de sons que l'oreille a mal saisis. Un seul suffira. Il rapproche(44) les synonymes indiens de la préposition (en américain postposition) "sur", et compare le houpa *-kut* du Dr

---

(41)—*Précis de Grammaire comparée*, précédant son Dictionnaire de la Langue dènè-dindjié, p. LXXIII; Paris, 1876.

(42)—*The Morphology of the Hupa Language*; Berkeley, 1905.

(43)—*Ubi suprà*, p. 300.

(44)—P. 495 du volume où se trouve son essai.

Goddard avec le hokain *-ki*, qui sont supposés avoir la même signification. La similarité des deux éléments serait remarquable, et partant significative, n'était qu'en houpa, dialecte déné, "sur" ne se dit pas *-kut* mais *-'kut*. Or il y autant de différence entre les deux *k* qu'entre n'importe quelles autres consonnes.

Ensuite il voudrait dans la même ligne assimiler *-ki* à *-ak*, parce que dans les deux particules postpositives se trouve un *k*. Mais, en déné du moins, il n'y a guère que la consonne initiale d'une syllabe qui compte, et un élément qui commence par une voyelle ne peut légitimement se comparer à un qui commence par une consonne.

Ces excès, dus à la préoccupation des rapprochements linguistiques et partant ethnographiques, ne sont pas faits pour causer l'adhésion des esprits aux théories des simplificateurs à outrance. Aucun d'eux ne pourrait pourtant se comparer au calme niveleur qu'est M. Le Conte dans la petite étude déjà mentionnée, aux imperturbables affirmations par lesquelles, d'un trait de plume, il réduit à deux stocks indigènes la population première de "presque toute l'Amérique du Nord", c'est-à-dire du Mexique aussi bien que des Etats-Unis et du Canada, au territoire desquels les savants américains bornent leurs recherches.

Ou plutôt pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Paul Radin n'est pas pour se laisser surpasser par un ethnologue d'occasion qui écrit dans une obscure revue canadienne. Oyez plutôt: "Comme conclusion", déclare-t-il, "on peut dire que les données offertes dans le présent essai démontrent clairement, dans mon opinion, la parenté génétique de toutes(!) les langues indiennes de l'Amérique du Nord". C'est en toutes lettres à la page 493 de son factum.

Après cela, M. Le Conte peut sécher d'envie !

Mais les vrais savants, ceux qui n'ont point de marotte à cultiver, continueront à dire, jusqu'à preuve du contraire, qu'il y a, rien qu'au nord du Mexique, de quarante à quarante-cinq familles aborigènes à langues absolument distinctes les unes des autres.

Du reste, les mêmes gens que nous venons de voir s'exercer au nivellement des barrières ethniques dans le champ californien peuvent aussi parfois en élever de nouvelles, en y trouvant des stocks aborigènes distincts de tous ceux qu'on connaissait précédemment.

C'est ainsi que le Dr Dixon annonçait dans une communication à *l'American Anthropologist*(45) la découverte d'une de ces familles

---

(45)—*The Shasto-Achomawi: a new Linguistic Stock with four Dialects, ubi suprà*, VII, 213 *et seq.*

dont on soupçonnait d'autant moins l'existence qu'elle était pratiquement éteinte—toujours le même indice d'apports individuels et distincts, dans ce cas par voie de mer, à la population paléo-ethnique du Nouveau-Monde(46).

Cette mention d'un groupe d'Indiens disparus de la carte ethnographique de l'Amérique du Nord nous amène naturellement à parler d'une autre famille aborigène dont l'habitat se trouvait dans les limites du Canada considéré au point de vue géographique.

---

(46)—Au Congrès des Américanistes tenu à Québec en 1906, le Dr Dixon eut un nouvel essai, dont le commencement n'est pas très clair et où il semblerait contredire ses premiers avancés là-dessus. Il y dit combien les cinq langues du stock chasta-atchomawi diffèrent entre elles au double point de vue du lexique et de la grammaire (vol. II, p. 235).

Quant à l'infatigable Dr Sapir, il n'a pas fini avec ses rapprochements philologiques. Aussi tard que l'année dernière (1925), il publiait dans deux numéros de l'*American Anthropologist* (pp. 402-35 et 491-527) une remarquable étude. *The Hokan Affinity of Subtiaba in Nicaragua,* qui cherche à établir la parenté ethnique entre une petite famille aborigène de ce pays et un important stock (déjà amplifié par lui au moyen des méthodes que nous lui connaissons), celui des Hokains des Etats-Unis. Il faut avouer que ses rapprochements sont assez suggestifs.

Essai II

PREMIERS DISPARUS: LES BEOTHUKS

M. René Le Conte en parle lui-même, sous le nom de Bedhuks (probablement une coquille pour Béodhuks), et, avec sa malchance ordinaire, en fait une tribu algonquine, erreur qui n'est plus permise aujourd'hui. On put bien leur attribuer pareille parenté il y a trois siècles, alors que l'ethnologie n'était même pas encore à son enfance. Cette science a marché depuis.

D'aucuns, par pure ignorance ou parce que ces aborigènes ne ressemblaient point aux Algonquins, les prirent d'abord pour des Esquimaux, et c'est sans doute ce qui a fait dire à M. René Le Conte que, d'après leurs sagas, les Scandinaves "auraient rencontré des Esquimaux à Terre-Neuve"(1). Mais était-ce bien des aborigènes de cette île que les anciennes relations ont en vue dans leurs récits pittoresques? On peut répondre par un "non" très prononcé. Les primitifs que chante le troubadour norse sont bien des Esquimaux, mais des Esquimaux du Labrador, ainsi qu'il appert de son texte même. C'est la toute première mention des natifs du Nouveau-Monde faite par un Européen; à ce titre, elle mérite d'être citée.

Décrivant la rencontre de ses compatriotes avec les Skraelings, que tout le monde assimile aujourd'hui aux Esquimaux, l'auteur de la saga d'Eric le Roux s'exprime ainsi: "Ils virent un grand nombre de canots en peaux, d'où l'on brandissait des bâtons qui produisaient un bruit comme celui de fléaux, et ces bâtons tournaient dans la même direction que le soleil".

Nous avons là évidemment une allusion aux krayaks esquimaux, avec leurs avirons à double palette frappant l'eau alternativement de droite et de gauche et simultanément de chaque esquif, et produisant pour l'étranger qui n'a jamais vu pareil spectacle l'illusion de fléaux à battre le grain, qu'augmentait encore leur motion semi-rotatoire en l'air(2).

---

(1)—*Le Peuplement de l'Amérique avant Colomb*, Bulletin Soc. Géog., Québec, p. 166.

(2)—Cf. E. W. Hawkes, *The Labrador Eskimo*, p. 1; Ottawa, 1916. L'un des trésors les plus précieux de ma bibliothèque est la superbe publication, *The Flatey*

Or nous verrons que les canots des Béothuks n'étaient point en cuir, et que leurs avirons n'avaient que l'unique palette connue des Indiens proprement dits. Ces premiers indigènes rencontrés par les Norses étaient donc indubitablement des Esquimaux de la côte labradorienne.

En ce qui est des aborigènes de la grande île au sud-est, on s'accorde aujourd'hui et depuis longtemps à reconnaître qu'ils formaient une famille ethnique distincte de toute autre, la famille des Béothuks, ou béothukienne, pour parler le langage de l'Institution Smithsonienne de Washington.

Comme le déclara feu le Prof. Gatschet, qui fit d'elle une étude spéciale, "leur langue prouve que ces Indiens étaient complètement *sui generis*". Il ajoutait: "C'est une erreur de croire que les Béothucks étaient une branche de la famille algonquine; pourtant ils n'étaient certainement pas autochtones relativement à l'île"(3).

Ce philologue est non moins explicite dans un deuxième essai publié au cours du grand ouvrage de Howley. Après avoir exposé de l'idiome de ces Indiens tout ce qu'on pouvait déduire des spécimens (quelque 580 mots) qui nous en restent, il déclare que, "ajoutant à tout cela les grandes différences qui existent entre des points technologiques comme les canots, l'accoutrement, les mœurs et coutumes des Peaux-Rouges de Terre-Neuve, nous en venons à la conclusion qu'ils doivent avoir été une race distincte des races continentales qui les entouraient au nord et à l'ouest. Après une enquête rigoureuse sur les restes incertains et peu dignes de foi (*unreliable*) de leur langue, je n'hésite pas à regarder celle-ci comme une famille linguistique *à part* [c'est lui qui souligne], absolument distincte de l'*inuit* (*sic*), du *tinné*, de l'iroquois et de l'algonquin"(4).

Cela est si vrai, et ces Indiens étaient si peu de race algonquine, qu'un Micmac, par conséquent un Algonquin, et l'un de ceux qui s'étaient établis près d'eux dans un but hostile, avouait expressément qu'aucun Micmac ne comprenait leur langue(5).

"On ne connaît à peu près rien de la grammaire du béothuk", déclare le Dr Boas(6). L'un de mes anciens correspondants, feu le Dr

---

Book, qui contient le fac-similé des MSS norses, avec leur translitération en islandais moderne et leur traduction en danois et en anglais.

(3)—*Ap.* James-P. Howley, *The Beothucks or Red Indians*, p. XIX; Cambridge, 1915.

(4)—*Ibid.*, p. 316.

(5)—Chappell, *Voyage of H. M. S. Rosamond to Newfoundland*, p. 71; Londres, 1818.

(6)—Archæological Rep., 1905, p. 97.

Daniel-G. Brinton, peut-être le plus grand ethnologue américain du XIXe siècle, celui-là même qui découvrit et exposa l'imposture du pseudo-taënsa(7), ne s'en croit pas moins autorisé à conclure du maigre lexique qui nous reste de la langue béothuque, environ 500 mots dus à deux femmes qu'on avait fait prisonnières, que, dans cette langue, "la dérivation était principalement, sinon exclusivement, exprimée par des suffixes, et que, en général, sa morphologie paraîtrait plus conforme à celle de l'esquimau qu'à celle de l'algonquin"(8).

Les termes de son système de numération, ainsi que ses mots pour rendre l'idée des différentes parties du corps, deux critéria infaillibles en philologie, étaient aussi distincts que possible de ceux qui remplissent le même rôle en algonquin(9).

Quoi qu'il en soit, comme le dernier de ces Indiens, qui se tinrent constamment à l'écart des blancs dont ils n'eurent guère à se louer, mourut il y a près de cent ans (en 1829), ils sont demeurés fort peu connus. C'est au point que, malgré leurs seize gros tomes, ni l'Encyclopédie Américaine d'Appleton, ni l'excellente Encyclopédie Catholique publiée à New-York n'en dit un mot.

Raison de plus pour grouper ici tous les détails qu'on peut trouver sur eux dans les auteurs du temps et ailleurs.

Une autre excuse pour nous étendre quelque peu sur cette intéressante race se trouve dans le pathétique de sa courte histoire et le terrible sort qui l'attendait, d'autant plus que ce sort ne fut pas dû à son immoralité ou à son intempérance, comme c'est le cas pour les Tchinouks du Pacifique, autre stock indien disparu, mais à la malice d'hommes de notre sang et d'Indiens hétérogènes en possession de nos engins de guerre.

---

(7)—Deux séminaristes français, dont l'un, nommé Jean Parisot, paraît avoir été le leader, avaient fabriqué de toutes pièces un précis de grammaire avec une liste de mots, puis des textes, d'une prétendue langue américaine, qu'ils avaient désignée sous le nom de taënsa, d'après une tribu dont ils avaient trouvé mention dans le *Voyage en Amérique* de Châteaubriand. M. Lucien Adam, le principal philologue français du temps et le fondateur des Congrès des Américanistes, s'était laissé prendre au piège, et, pour cette raison, la frauduleuse trouvaille avait même eu les honneurs de l'impression. De plus, son authenticité était défendue mordicus par Albert-S. Gatschet, pourtant un expert en linguistique, alors domicilié à Washington.

Le Dr Brinton, avec sa perspicacité ordinaire (et peut-être aussi parce qu'étant américain—Gatschet était d'origine suisse—il avait plus de flair pour la fraude, étant plus habitué à la trouver chez ses compatriotes), n'eut pas de peine à démontrer envers et contre tous qu'on se trouvait en face d'une mystification, et que le tout avait été impudemment forgé (Cf. *Essays of an Americanist*, pp. 452 *et seq.*; Philadelphie, 1890).

(8)—*The American Race*, p. 68; Philadelphie, 1901.

(9)—Cf. Ont. Archæological Rep. p. 122; Toronto, 1906.

Les Béothuks, les seuls aborigènes qu'on ait jamais trouvés sur l'île de Terre-Neuve, étaient de vrais sauvages, des "gens effarables et sauuaiges", disait Jacques-Cartier en 1534(10). Mais, d'après même les premiers voyageurs anglais, tout en étant portés à la rapine, par suite, probablement, de leurs habitudes communistiques qui distinguaient mal le mien du tien, ils n'en étaient pas moins "absolument inoffensifs"(11).

On pourrait dire que trois particularités les rendaient remarquables. Incroyable comme cela peut paraître, lorsqu'il est question de race américaine, ils ne connurent jamais ce "fidèle ami de l'homme" qu'on appelle le chien. S'il faut en croire quelques-uns, ils le remplaçaient par des loups à moitié apprivoisés(12).

En second lieu, ils ignorèrent toujours l'usage des armes à feu, mais n'en connurent que trop les effets meurtriers.

Enfin sait-on que c'est à cause d'eux que, par extension, les écrivains français d'il y a un siècle et plus, sans compter ceux qui sont venus après, prirent l'habitude de qualifier de Peaux-Rouges les premiers habitants de l'Amérique? Je n'ai jamais vu ce point relevé par personne; il n'en paraît pas moins exact.

En effet, ces aborigènes peignant uniformément en rouge non seulement leur personne, qui était naturellement plus blanche que celle de leurs congénères continentaux, notamment celle des Algonquins dont une tribu devait les exterminer(13), mais encore ce qui leur appartenait, comme leurs armes, leurs ustensiles, leurs canots, ne tardèrent pas à recevoir le nom d'Indiens rouges(*Red Indians*), de sauvages rouges, de peaux-rouges, parmi les blancs qui avaient pris contact avec eux. Cette dernière dénomination a longtemps servi à désigner les indigènes de toute l'Amérique du Nord.

Le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes, Béothuks ou Béothœks, paraît avoir voulu dire "hommes, gens", comme c'est le cas chez beaucoup de primitifs qui n'ont point d'appellation générique pour leur famille entière, mais appellent chacune de ses divisions du nom des lieux qu'elles habitent.

---

(10)—*Ap.* Harrisse, *Découverte et Evolution cartographique de Terre-Neuve*, p. 163; Londres, 1900.

(11)—Arch. Rep., p. 121.

(12)— *Ap.* A.-F. Chamberlain, *The Beothuks of Newfoundland*, Arch. Rep., p. 119.

(13)— Ou la teignant avec le jus d'une racine qui poussait près d'un lac appelé l'Etang-Rouge, s'il faut en croire une vieille femme connue sous le nom de Santu, qui prétendait avoir eu un Béothuk pour père (Cf. *Beothuk and Micmac*, p. 63, V, la dernière note de cette étude).

C'étaient de beaux hommes — ce qui ne veut pas dire qu'ils étaient jolis—généralement en-dessus de la moyenne comme taille, bien que de Laet ait écrit qu'ils n'étaient ni petits ni grands. Lorsqu'un autre écrivain nommé Howley dit à son tour qu'ils étaient "de taille moyenne", il se contredit inconsciemment en ajoutant de suite: disons de cinq pieds dix pouces"(14). On ne peut guère appeler cela taille moyenne.

Le mari de Mary March, capturée par les blancs en mars 1819 (d'où le nom qu'ils lui donnèrent), avait, paraît-il, six pieds sept pouces et demi, tandis que la sauvagesse appelée Chanandithet, autre capture de la même époque (1823), était, d'après le Rév. M. Wilson, "une belle grande femme qui avait près de six pieds"(15).

De fait, James-P. Howley, directeur de la *Geological Survey* de Terre-Neuve, qui a étudié cette peuplade pendant plus de quarante ans, nous assure que "les Béothuks étaient une bien plus belle race que les Micmacs, ayant des traits plus réguliers et un nez aquilin. Ils n'avaient pas non plus la peau si noire"(16).

Chanandithet, en particulier, avait, à la vérité, les pommettes saillantes qui caractérisent la race américaine; mais son visage était d'une agréable rotondité. Elle avait le nez petit et les yeux quelque peu enfoncés dans leur orbite, avec de beaux cheveux noirs(17).

Quant à sa compagne de captivité relative, Demasduit ou Mary March, elle avait, elle aussi, les pommettes saillantes; mais ses mains et ses pieds étaient très petits et ses membres fins et délicats, surtout ses bras—ce dont elle passait pour être fière. Le grand-père d'un Micmac qui la connut assure qu'elle avait la peau blanche et était fort belle.

La toute première allusion à ces Indiens date de 1512. C'est une addition à une édition du *Chronicon* d'Eusèbe, livre latin où nous lisons que "sept sauvages de cette île qui s'appelle Terre-Neuve furent amenés à Rouen, avec leurs habits et leurs armes... Ils sont tatoués sur la figure de lignes convergeant des oreilles au milieu du menton. Ils ont les cheveux noirs et grossiers comme le crin du cheval. De toute leur vie ils n'ont sur le corps d'autres poils que ceux des cheveux et des sourcils. Ils portent une ceinture munie d'une petite bourse *ad tegenda verenda*(18).

---

(14)—*Ibid., ibid.*
(15)—*Ibid., ibid.*
(16)—Lloyd, Journal of the Anthropological Institute, p. 31; Londres, 1835.
(17)—*Ap.* Harisse, *op. cit.*, p. 162.
(18)—*Ibid.*, p. 163.

En ce qui est de Jacques-Cartier, voici comment il les décrit dans le langage de son temps:

"Il y a des gens à la dite terre qui sont assez de belle corpulance, mais ilz sont gens effarables et sauuaiges. Ilz ont leur cheueulz liez sur leurs testes en fazon d'vne pougnye de foin teurcze et ung clou passé parmy ou aultre chosse et y lient aulcunes plumes des ouaiseaulx. Ilz se voistent de peaulx de bestes, tant hommes que femmes; mais les femmes sont plus closes et serrées en leurs dites peaux et sçaintes par le corps. Ilz se paignent de certaines couleurs tannées. Ilz ont des barques en quoy ilz vont par la mer, qui sont faictes d'escorce de bouays de boulo, avecq quoy ilz peschent force loups marins"(19).

D'après l'auteur du *Chronicon* latin, ils allaient nus, ou bien vêtus de peaux de bêtes, ours, cerfs, veaux marins, etc. En ce qui est de leur costume quand ils s'habillaient, un certain John Guy, qui voulut faire de la colonisation dans leur pays, écrivait au cours d'une lettre datée du 29 juillet 1612:

"Ils vont nu-tête, portant leurs cheveux assez longs mais arrondis. Ils n'ont point de barbe. En arrière, ils ont une longue mêche de cheveux tressée avec des plumes comme un appât d'épervier (*like* a *Hawkes Lure*), avec une plume qui s'en élève à l'occiput et une moindre tressée en avant. Une courte robe en peau de cerf avec le poil à l'intérieur leur tombe à mi-jambe, et est munie de manches qui couvrent la moitié du bras. Ajoutez à cela une peau de castor au cou, et vous aurez leur costume entier, excepté que l'un d'eux portait des souliers (mocassins) et des mitaines; en sorte qu'ils allaient tous les jambes nues et la plupart pieds nus"(20).

Il paraît que cette chaussure avait, chez les Béothuks, la forme de bottes, dont la tige était faite de la peau de la partie inférieure d'une jambe de caribou, ce qui obviait à la nécessité de la coudre(21).

En guise d'ornements personnels, ils avaient, continue le même J. Guy, des "chaînes de coquillages", sans doute des colliers de wampum, des "chaînes de cuir pleines de petits coquillages" et... un couteau-broche (*a spitting-knife*).

Les découvertes faites depuis dans leurs tombes permettent d'associer à ces ornements des joujous en os, des figures peintes sur leurs

---

(19)—*Ap.* Purchas, IV, X, 1881.

(20)—*Ibid., ibid.*

(21)—Cf. Howley, *The Beothuk or Red Indians of Newfoundland*, pp. 271, 322; Cambridge, 1915.

habits déjà coloriés de vermillon, des pendants d'oreille en ivoire, des amulettes et autres bric-à-brac accusant une habileté artistique remarquable pour des sauvages.

Une particularité qui tend pourtant à enlever de sa valeur au témoignage de l'Anglais précité est son dire à l'effet que "la couleur de leurs cheveux variait. Il y en avait, assure-t-il, de noirs, de bruns et de jaunes"(22), ce qui ne se vit jamais chez les naturels américains. Faudrait-il s'imaginer qu'ils avaient des recettes pour changer leur noir d'ébène en d'autres couleurs? Ce n'est pas plus vraisemblable.

Le même Guy écrit, en ce qui est de leurs armes, qu'elles consistaient en des "arcs dont la corde était faite d'intestins ou de nerfs d'animaux. Leurs flèches se terminaient par des pointes en pierre ou en os de poisson"(23).

A cette liste Cabot ajoutait en 1542 des lances, dont on a trouvé dans les sites de leurs anciens campements des spécimens qui n'avaient pas moins de huit pieds de long, des dards, des casse-têtes et des frondes. Hélas! quelle protection pouvaient leur apporter ces défenses primitives contre les mousquets de blancs et Micmacs!

Les Béothuks étaient nomades et avaient leur habitat principal, sinon exclusif, sur les côtes nord et ouest de leur île, du moins c'est là qu'ils se tenaient surtout depuis l'apparition des blancs sur leur île, peut-être pour être le plus loin d'eux possible. Ils habitaient des loges, ou tipis, faites, comme d'habitude, de longues perches dont l'extrémité inférieure formait un rond sur le sol, tandis que le bout opposé de chacune d'elles se réunissait en faisceau au sommet. Des peaux de bêtes ou des écorces de bouleau recouvraient le cône qui résultait de cet arrangement.

Ces loges pouvaient contenir de six à vingt personnes, et avaient cela de particulier que, tout autour du foyer central, des cavités rectangulaires garnies de mousse ou de rameaux de conifères étaient creusées en nombre égal à celui des personnes qu'elles abritaient. C'étaient les lits des locataires, l'équivalent de la peau de bête avec son poil jetée sur le sol, ou de la couche d'herbage ou de rameaux des autres races américaines.

Comme nourriture, la chair grillée des bêtes fauves, des poissons et animaux marins, qu'ils consommaient sans sel, et pour boisson,

---

(22)—*Op. cit.*, p. 162.
(23)—*Ap.* Harrisse, p. 162.

de l'eau: *potus aqua*, dit l'auteur du *Chronicon*, ou de son supplément. Eusèbe ajoute qu'à l'occasion de leurs grandes fêtes sociales, ils buvaient aussi de l'huile de phoque: *they drink Seale Oyle*, dit-il(24), tout comme cela se pratiquait chez mes anciens Babines en ce qui est de l'horrible infection qu'ils appellent *stle-re*, huile de poisson.

Mattioli qui, en 1547, nous montre les Béothuks nus en été et couverts de peaux de bêtes en hiver, affirme qu'ils mangeaient cru viande et poisson, probablement parce qu'il ne les vit jamais soumettre à la cuisson ce qui avait déjà été séché artificiellement, au soleil et à la fumée, et par là partiellement cuit, ainsi que cela se fait encore parmi les aborigènes de l'Extrême-Ouest canadien.

Cet auteur ajoute que "quelques-uns mangeaient de la chair humaine, mais en cachette, à l'insu de leurs caciques"(25). Il semblerait difficile d'expliquer où ils pouvaient se procurer cette chair. Pas parmi les leurs, va sans dire; comment auraient-ils pu l'obtenir de leurs ennemis, puisque d'abord à l'époque où écrivait Mattioli ils vivaient en bons termes avec leurs voisins continentaux, les Indiens du Labrador et de la côte qui est aujourd'hui canadienne? Quant à manger du cadavre, se repaître d'un mort victime de la maladie, il faudrait bien peu connaître l'aborigène américain et son horreur superstitieuse de la mort pour croire cette dernière hypothèse seulement possible.

Comme régal des grands jours, ils avaient une sorte de gâteau fait d'œufs d'oiseaux aquatiques cuits au soleil, ainsi qu'une espèce de poudingue, ou boudin, composé de gras, de foie, ou d'œufs de veau marin et autres ingrédients empilés dans des boyaux(26). D'après Bonnycastle, ils utilisaient aussi pour fins économiques le cambium, ou écorce intérieure, du liard (*Abies* ou *Pinus balsamifera*), sans compter, probablement, certaines racines esculentes et des fruits, ou baies sauvages, qui devaient pousser dans leur pays.

Bien qu'ils aient toujours ignoré l'art du potier, ils fabriquaient des pots et des lampes de stéatite ouvrée sur place, dans le roc. Leurs ustensiles consistaient en outre en des marmites en écorce d'épinette, et ils avaient à leur disposition des herminettes, ou haches sauvages, des ciseaux, des gouges, des râcloirs, des pierres d'évier et l'équivalent de nos meules, ou pierres à aiguiser.

---

(24)—Cf. Encyclopedia of Religion and Ethics, vol. II, p. 501. Ainsi en allait-il parmi les Fuégiens. "The cacique Delco told the missionaries that his people *pro potu ex lupis marinis oleum exprimunt, præter quem liquorem nullius vini aut potionis delicias norunt*, declare naïvement le P. Garcia, S. J." (V. abbé John-M. Cooper, *Analytical and Critical Bibliography of the Tribes of Tierra del Fuego*, p. 44; Washington, 1917).

(25)—Enc. Rel. and Ethics, *ubi suprà*.

(26)—Dr Laet, *Novus Orbis*, 34.

Un détail qui leur était presque propre est celui-ci: ils allumaient leur feu en ignifiant du duvet de geai bleu (*Cyanocitta cristata*), après avoir obtenu l'étincelle du frottement de morceaux de pyrite de fer(27). Il ne faudrait pourtant pas croire cette particularité inconnue de toute autre race indigène, et le fait que les lointains Fuégiens passent pour faire la même chose(28) ne fait que confirmer l'axiome sociologique à l'effet que les mêmes besoins créent les mêmes moyens, surtout lorsque la nature du milieu est identique.

Les Béothuks étaient donc des chasseurs aussi bien que des pêcheurs. L'objet préféré de leur chasse était l'ours, dont la peau servait d'habit en hiver. Ils prenaient aussi le renard, la loutre, le lièvre, etc., tandis qu'ils pêchaient non seulement la morue, le saumon et d'autres poissons, mais le phoque ou veau marin et abattaient un grand nombre d'oiseaux de mer.

Leurs grandes chasses se faisaient au moyen de fourrières, ou *pounds*, d'une magnitude qui trahissait une étonnante faculté de coopération chez les Indiens qui sont ailleurs beaucoup plus habitués aux efforts individuels. Ce travail concerté explique les importantes accumulations de viande qui furent trouvées par les blancs dans leurs campements abandonnés.

Ces fourrières avaient souvent plusieurs milles de long. Leur point de départ était généralement un cours d'eau, d'où elles s'étendaient dans l'intérieur du pays. Elles se composaient d'une double clôture provenant d'abattis d'arbres que le cerf, caribou ou orignal, ne pouvait franchir, et qu'il suivait en allant se désaltérer au ruisseau.

Mais le point de leur technologie le plus remarqué par les anciens auteurs était leurs fameux canots d'écorce. Ceux-ci pouvaient d'habitude contenir quatre personnes, et sont décrits par de Laet dans son *Novus Orbis*. Je traduis du latin:

"Leurs canots étaient faits de l'écorce même des arbres", dit-il. "Ils mesuraient la plupart du temps une vingtaine de pieds en longueur sur à peu près cinq de large, et étaient en forme de croissant, s'élevant à la proue et à la poupe, où ils se terminaient en courbe. Etant excessivement légers, ils fendaient les flots avec la plus grande célérité, et lorsqu'il était nécessaire, on les portait sur les épaules"(29).

---

(27)—Lloyd, Jour. Anthrop. Inst., IV, 1875.
(28)—Cooper, *op. cit.*, p. 192.
(29)—*Op. cit.*, p. 34.

D'autres ajoutent, et en cela confirment ce que dit de Laet de leur rapidité, qu'ils avaient la cale remarquablement étroite, tandis que d'autres encore affirment que ces canots étaient si légers qu'on les chargeait sur l'épaule d'une seule main: *homo unâ manu evehat in humeros*, dit Eusèbe(30).

Enfin John Cartwright nous apprend(31) que ces esquifs avaient ceci de particulier, et probablement propre à ceux des seuls aborigènes de Terre-Neuve, que leurs côtés s'élevant tout droit de la quille au plat-bord, ce dernier était tenu à distance de chaque côté par des traverses qui, momentanément supprimées, permettaient de plier le canot comme on plie... une barette.

Quant aux avirons dont il se servaient, personne n'en parle, ce qui montre qu'ils n'avaient rien de particulier. S'ils eussent été à double palette comme ceux de leurs ennemis les Esquimaux, les auteurs contemporains n'auraient pas manqué de le consigner dans leurs écrits(32).

Les Béothuks connaissaient aussi le fameux bain de vapeur commun à tous les Paléo-Américains. Comme chacun sait, ce bain était toute une institution pour eux, étant regardé comme d'utilité religieuse aussi bien que comme nécessité hygiénique.

Des pierres rougies au feu étaient introduites sous un abri hémisphérique, rappelant le four des anciens Canadiens, et composé de fascines recourbées et convergeant au centre, sur lesquelles on étendait des peaux qui le fermaient hermétiquement. Le patient (ou le suppliant) s'y glissait avec un casseau plein d'eau, dont il versait une partie de temps à autre sur les pierres, d'où s'exhalait alors une vapeur asphyxiante pour tout autre que pour un Indien.

Malgré toutes leurs précautions sanitaires et rituelles, malgré aussi les insufflations réitérées du chaman, qui existait chez eux comme ailleurs, les Béothuks finissaient pourtant par subir la loi com-

---

(30)—*Loc. cit.*

(31)—*Remarks on the Situation of the Aborigines, of Newfoundland*, écrites en 1788, mais publiées seulement en 1826 dans sa *Vie et Correspondance*, p. 307.

(32)—Depuis que ces lignes ont été publiées dans le Bulletin de la Soc. de Géogr. de Québec, j'ai pu faire l'acquisition du grand ouvrage de Howley, *The Beothucks or Red Indians*, comprenant, à l'état de fragments peu digérés ou d'essais indépendants, à peu près tout ce que l'auteur, ou compilateur, put trouver sur ces Indiens. Or parmi les intéressantes gravures qui reproduisent, d'après des photographies, les diverses pièces de leur technologie qu'on a trouvées depuis leur extinction, se trouvent deux planches, XXXI et XXXIV, qui représentent chacune un aviron béothuk. Ces avirons sont à palette unique, et s'ils se distinguent de ceux qui étaient en usage sur le continent, cette différence consiste simplement dans le fait que cette palette était plutôt étroite.

mune à toute l'humanité. Un jour venait où ils passaient de vie à trépas. Leurs proches avaient alors à leur disposition diverses manières de disposer de leurs corps—quatre au moins.

D'abord, après les avoir enveloppés dans un "suaire" d'écorce de bouleau, matière qui est, comme on sait, à peu près incorruptible, ils les enfermaient dans une hutte *ad hoc* d'environ dix pieds sur huit, dont le plancher était formé de pieux équarris, tandis que le toit, fait d'écorces d'arbres, était solidement assujetti et à l'épreuve de l'intrusion des bêtes fauves aussi bien que des ravages des éléments. Un certain nombre d'objets ayant appartenu au défunt étaient, dans ce cas comme dans tous les autres, laissés près de sa dépouille.

C'était là une espèce de sépulture réservée aux membres les plus importants, ou les plus aimés, de la tribu.

Une deuxième manière de disposer des corps consistait dans leur déposition sur un échafaudage dressé à environ quatre pieds et demi du sol, au moyen de pieux qu'on y plantait, un peu comme cela se pratiquait chez d'autres sauvages de l'Amérique du Nord. Le défunt était toujours enveloppé de bandes d'écorce de bouleau ou de peaux de bêtes.

Par une autre méthode, on ramassait près l'un de l'autre les membres du mort, lui repliant les jambes sur elles-mêmes, puis, toujours enseveli dans son écorce de bouleau, on l'introduisait dans une espèce de cercueil qu'on laissait sur le sol. Cette boîte, ou cercueil, était faite de rondins équarris, et pouvait mesurer quatre pieds de long sur trois de large. On prenait généralement soin de tenir le cadavre sur le côté droit(33).

Enfin, en suivant la quatrième et dernière manière de disposer des morts chez les Béothuks, on se contentait de les envelopper d'écorce de bouleau, de les déposer par terre et de les recouvrir d'un tas de pierres, ou cairn, dans un lieu retiré(34).

Dans une de ces sépultures primitives, on a trouvé des figurines d'homme et de femme, une poupée, des canots en miniature et des ustensiles de cuisine. La tombe d'un petit garçon contenait, entre autres choses, du saumon fumé dans un panier d'écorce et plusieurs paquets de truite sèche. Celle des adultes était généralement pourvue d'arcs et de flèches pour les hommes, de pots et de marmites pour les femmes.

---

(33)—On a pourtant trouvé un mort qui gisait sur le côté gauche.

(34)—Cf. A. Macdougall, *The Bœothick Indians* (Trans. Can. Inst., vol. II, p. 100.

Grands, actifs et athlétiques comme on les représente, les Béothuks étaient-ils forts? Quelles étaient leurs maladies les plus communes, et que dire de leur longévité moyenne? Ce sont là autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que chacune des femmes qu'on leur enleva dans un but humanitaire, alors que leur nation s'éteignait, mourut de consomption. Mais il ne faut pas oublier qu'elles avaient dû s'assujettir à une vie qui n'était pas la leur. La plupart des oiseaux ne vivent pas longtemps en cage.

Du reste, s'il faut en croire certains auteurs contemporains, leur population ne dépassa jamais le chiffre de 450. Mais, à ce propos encore, il est bon de se rappeler que d'autres gens de la même époque ont écrit que l'île de Terre-Neuve était sans Indiens, alors que les Béothuks étaient à l'apogée de leur histoire comme tribu aborigène. Leur constante séclusion rendait bien difficile une évaluation un tant soit peu exacte de leur nombre.

Comme militant contre la vraisemblance d'un si petit nombre, on pourrait rappeler le double fait qu'un Georges Cartwright, peut-être l'homme de son temps qui les connaissait le mieux, affirma dans une déposition officielle, au cours de 1793, qu'il avait "des raisons de croire que leur nombre était considérable"(35), et que, d'après le ministre W. Wilson, une tradition voulait qu'un jour "quatre cents d'entre eux aient été surpris, pourchassés et acculés à une pointe de terre près du port de Hant appelée depuis pointe Sanglante, et détruits jusqu'au dernier"(36).

Quelle était leur religion? Nulle, *religio nulla,* répond l'auteur du *Chronicon* déjà cité. *Sono idolatri; chi adora il sole, e chi la luna,* ce sont des idolâtres, dont les uns adorent le soleil, les autres la lune, affirme Mattiolo par manière de correction (37).

Il est plus que probable que ni l'un ni l'autre de ces vieux auteurs ne donne la note juste. Le chamanisme commun à toutes les races américaines, qui régnait sans doute aussi chez celle de Terre-Neuve, est chose trop délicate, trop subtile et trop complexe, sans culte public ou manifestations extérieures périodiques, pour être pleinement saisie par des étrangers qui ne font que passer chez des Indiens dont ils ignorent la langue. De plus, l'aborigène américain n'a pas l'habitude de livrer à n'importe qui les secrets de son système reli-

---

(35)—Howley, *The Beothucks,* p. 50.
(36)—*Ibid.,* p. 269.
(37)—Harrisse, *op. cit.,* p. 164ff.

gieux, qu'il serait d'ailleurs bien embarrassé pour expliquer lui-même d'une manière adéquate.

Que les Béothuks aient réellement eu une religion, qu'ils aient cru à une vie future et partant à l'immortalité de l'âme, voilà qui appert amplement de leurs sépultures mêmes et du soin qu'ils prenaient de pourvoir leurs morts de ce qui pouvait leur servir dans l'autre monde(38).

D'après un nommé Broughton, cité par l'un des historiens de Terre-Neuve(39), "ils avaient quelque connaissance d'un Etre Suprême", et ils croyaient que les hommes et les femmes étaient le résultat de la métamorphose de flèches plantées en terre, et que les morts s'en allaient dans un pays lointain se réjouir avec leurs amis. Il semblerait pourtant qu'ils accordaient au soleil, sinon un culte, du moins une considération toute spéciale.

En ce qui est de leurs disposition naturelles, nous avons entendu les premiers explorateurs les proclamer gens "absolument inoffensifs", avant d'être aigris par l'hostilité ouverte des uns et mis sur leurs gardes par la perfidie déguisée des autres. "Leur pays n'est pas fréquenté par les Anglais", déclare Whitbourne, le premier historien de Terre-Neuve, qui ajoute immédiatement: "Mais les Français et les Basques... les disent ingénieux et de bonne composition (*tractable*)... Bien traités, ils sont prêts à les aider par beaucoup de travail et de patience... sans s'attendre à d'autre rémunération qu'un peu de pain ou un salaire insignifiant"(40).

Les manières de Mary March, que nous connaissons déjà un peu, étaient, assure-t-on, des plus agréables. Il y avait chez elle une calme dignité qui portait à croire qu'elle devait avoir été la femme d'un chef—du moins c'est ainsi que les auteurs du temps les expliquent.

Mais, à côté de cette bienveillance naturelle, se trouvait chez elle, comme, du reste, chez tous ses compatriotes, une inclination au ressentiment pour le mal qu'on lui avait fait, inclination et ressentiment si vifs qu'ils l'empêchèrent, dit-on, de jamais même s'approcher de celui qui avait tué son mari.

Quatre ans après sa capture, c'est-à-dire en 1823, trois autres

---

(38)—La réalité de ce fait résulte aussi des nombreuses amulettes, ou talismans, trouvées dans leurs cimetières, et dont la représentation photographique remplit plusieurs pages de gravures dans le livre de Howley. L'usage de pareils objets présuppose naturellement la croyance en un monde invisible, dont les éléments ne sont pas sans quelque pouvoir sur l'homme.

(39)—*Hist. of the Island of Newfoundland*, p. 457; Londres, 1819.

(40)—*Ap.* Purchas, *His Pilgrimes;* Londres, 1625.

femmes béothuques, une mère avec ses deux filles, furent aussi enlevées et amenées à St-Jean. L'une de ces dernières appelée Chanandithet, qui survécut six ans à sa mère et à sa sœur, toutes les deux mortes la première année de leur captivité, avait un merveilleux talent pour le dessin. On rapporte même que, sans avoir jamais reçu une leçon dans cet art, elle dessina un cerf, ou caribou, avec une rigoureuse exactitude, ce qui était d'autant plus remarquable qu'en ce faisant elle commença par la queue(41).

D'un jeune Béothuk qui vivait parmi les blancs au temps de Cartwright, on dit qu'il devint expert dans toutes les branches d'affaires courantes à Terre-Neuve(42).

Enfin, ces sauvages étaient, paraît-il, monogames, et leurs femmes passaient pour chastes. Ceux qui vinrent en contact avec Mary March furent frappés de sa modestie et de la bienséance de ses manières, de son affabilité et de sa bonté, ainsi que de sa gratitude pour les services rendus et de son affection pour les siens. Chanandithet, de son côté, était "douce, affable et affectionnée". Enfin on rapporte plusieurs cas de dispositions d'une candeur enfantine au crédit de ces aborigènes(43).

Certains faits bien établis montrent en outre que ces aborigènes n'étaient pas dépourvus de courage, même en face d'armes dont ils avaient toutes les raisons du monde d'appréhender les terribles effets. C'est ainsi que, seul et muni simplement de son arc et de ses flèches, le mari de Mary March brava neuf blancs armés, dont les balles eurent bientôt raison de sa résistance. De plus, au cours d'une attaque par les blancs qui en tuèrent sept pendant leur sommeil, un des Indiens, qui mesurait presque sept pieds de haut, se releva soudain après avoir reçu deux coups de fusil dans le corps, et leur décocha une flèche. Sur quoi on lui envoya une balle dans le cœur(44).

On raconte aussi que, vers la fin du XVIIe siècle, une douzaine ou plus de trappeurs étant venus en collision avec un fort parti de Béothuks conduits par un chef de stature gigantesque, celui-ci aurait voulu que ses gens fondissent sur eux et les écrasassent de leur nombre pendant qu'ils rechargeaient leurs armes, objets d'une terreur presque superstitieuse pour les pauvres Peaux-Rouges. Atteint de deux balles et grièvement blessé, ce chef ne s'en précipita pas moins sur ses assaillants, en saisit un dans ses bras et l'aurait emporté sans une nouvelle balle qui l'étendit mort à ses pieds.

---

(41)—Trans. Can. Inst., vol. II, p. 99 et ailleurs.
(42)—A.-F. Chamberlain, Arch. Rep., p. 119.
(43)—*Ibid., ibid.*
(44)—Cf. Howley, *The Beothucks*, p. 269.

Frappé à mort, et sentant la vie se retirer de lui, le courageux Indien voulut conjurer l'inévitable en pressant "sa main contre la blessure de son côté, retenant le sang qui en coulait et le buvant"(45).

Pourquoi faut-il que nous ayons maintenant à enregistrer l'extinction finale d'une peuplade si bien douée et de caractère si attrayant? Personne ne pleure aujourd'hui d'autres stocks aborigènes disparus, comme, par exemple, les Tchinouks de l'Extrême-Ouest, parce qu'ils se sont virtuellement suicidés par les vices qui leur étaient propres et ceux qu'ils acquirent au contact des blancs; mais les Béothuks, originairement inoffensifs et naturellement aimables, méritaient de vivre et de prospérer.

Ils furent toujours au mieux avec les indigènes de la côte labradorienne, mais ne se sentaient aucune sympathie pour les Esquimaux, qui étaient au commencement bien plus près d'eux qu'ils ne seraient aujourd'hui si leur tribu existait encore, puisque, aussi tard que le seizième siècle, le territoire des "mangeurs de viande crue" s'étendait jusqu'à la rive nord du St-Laurent inclusivement. Les premiers blancs qu'ils virent furent Cabot et ses compagnons qui, selon la mode des navigateurs en eaux américaines de ce temps-là, en capturèrent plusieurs et les emmenèrent en Angleterre, pour confirmer par leur exhibition l'authenticité de leurs dires.

C'était en 1497, cinq ans seulement après la découverte de l'Amérique.

Quatre ans plus tard (1501), un bon nombre d'autres furent enlevés et emmenés à Lisbonne par Cortereal, qui les vendit comme esclaves, et cela d'autant plus facilement qu'on admira de suite leur belle prestance. Ce n'était guère chrétien, mais ce n'était rien en comparaison de ce qui était réservé à leur nation.

En attendant, leur pays fut visité par Jacques-Cartier (1534), qui ne fit aucun mal à ceux qu'il rencontra, et, peu après, par des Anglais tels que Hore, Frobisher et Hayes. Ils étaient encore "absolument inoffensifs".

Même lorsque les Anglais sous Guy essayèrent de la colonisation à la baie Conception, en 1610, l'intrusion des visages pâles ne put les faire départir de ces bonnes dispositions. Dans tous les cas, aucun trouble ne s'ensuivit et cette seule circonstance en dit long sur leur patience et leur magnanimité. Car toutes les races américaines

---

(45)—*Ibid.*, p. 274.

sont extrêmement jalouses de leurs droits lorsqu'il est question de leur patrimoine ancestral. Qui osera les en blâmer? N'ont-ils pas eu assez de preuves qu'avec nos congénères ils ont affaire à une race naturellement envahissante?

Cinq ans plus tard, Whitbourne les représente comme encore en bonne intelligence avec les Français et les Basques, qui s'étaient eux-mêmes établis sur la côte sud, à une place qu'ils appelèrent Placenta. En 1690, le baron de Lahontan, qui ne passa jamais pour très véridique(46), connaissait si peu les Béothuks qu'il écrivait: "Il n'y a point de sauvages établis sur l'île"(47).

Il y en avait bien. Mais en croissant en nombre les aventuriers français et anglais, les derniers surtout, les avaient, par leurs procédés peu aimables, refoulés jusque sur la côte nord. Les choses allèrent graduellement de mal en pis, et, en 1768, Cartwright pouvait écrire de ses propres compatriotes qui pêchaient dans leurs eaux qu'ils faisaient preuve vis-à-vis d'eux "d'une inhumanité qui les ravale bien au-dessous du niveau des sauvages"(48).

---

(46)—Il était connu sous ce rapport même des Hollandais d'il y a 160 ans, puisque l'un deux, S. Muller, en écrivait: "La Hontan ne peut être classé parmi les auteurs de "Voyages" consciencieux et dignes de foi" (*Voyages from Asia to America*, p. 48; traduction publiée à Londres en 1764).

(47)—Arch. Rep., p. 118.

(48)—*Ibid., ibid.* Au cours de 1793, une enquête officielle se fit sur "L'Etat du Commerce à Terre-Neuve", au compte rendu de laquelle j'emprunte les détails suivants qu'on ne manquera pas de trouver des plus significatifs.

"M. Jeffrey, marchand de Terre-Neuve, étant interrogé sur la conduite des habitants vis-à-vis des Indiens, déposa: il a entendu parler de beaucoup de cas de traitement très inhumain par des individus dans le nord de l'Ile".

"M. Georges Cartwright examiné informa votre Comité...que la dernière fois qu'il était à Terre-Neuve fut en 1786. Il a souvent visité cette partie de l'île qui est habitée par les Indiens; il a des raisons de croire qu'ils sont très nombreux, mais ne peut dire quelle est leur population, vu qu'ils ont été pourchassés et traqués par les pêcheurs et les trappeurs... Et étant interrogé sur leur condition, elle est réellement bien pitoyable et désespérée, nos pêcheurs et trappeurs tirant sur les naturels en guise d'amusement. Il dit: J'ai entendu beaucoup de gens assurer qu'ils préfèrent tirer sur un Indien que sur un chevreuil...

"Il y a quelques années, deux hommes, dont il connaissait l'un personnellement, remontèrent en hiver la Grande rivière des Exploits dans le but de massacrer et de piller les Indiens qu'ils pourraient rencontrer. Quand ils arrivèrent à la source de la rivière, ils tombèrent sur un village indien contenant plus de cent habitants. Ils tirèrent alors sur eux avec de longs fusils chargés de chevrotine; ils en tuèrent et en blessèrent plusieurs, les autres s'échappant dans les bois, quelques-uns nus, d'autres à moitié vêtus seulement, aucun d'eux pourvu de moyen de se procurer de la nourriture ou du bois de chauffage. Ils pillèrent alors leurs maisons, ou wigwams, de tout ce qu'ils pensèrent valoir la peine d'être emporté et brûlèrent le reste; par quoi ils doivent nécessairement avoir détruit ceux qui restaient, puisqu'ils ne pouvaient vivre dans la neige.

"Et comme on lui demandait si les marchands et autres personnes qui s'en vont de ce pays à Terre-Neuve usent de leur influence pour empêcher de pareilles

Peut-on s'étonner alors que les pauvres Béothuks, incapables de lutter avec eux à main armée, aient réciproqué en s'appropriant furtivement tout filet, morceau de fer ou outil étranger qui leur tombait sous la main? L'impuissance, aiguillonnée par la provocation, fit des espèces de corsaires de ces gens naturellement si paisibles, et leurs déprédations devinrent telles que les autorités françaises se crurent autorisées à mettre leurs têtes à prix !

Pour ajouter à leur infortune, des Micmacs bien armés s'étaient transportés en grand nombre sur leurs terres, et leur faisaient la chasse comme on poursuit le daim. Les Anglais se mettant de la partie, le sort des aborigènes de Terre-Neuve devint bientôt intolérable. Un grand nombre furent massacrés sans aucune provocation, et ceux qui furent pris furent souvent déportés dans l'Ancien-Monde, où, assure Cartwright, "ils furent exposés comme des curiosités pour quatre sous pièce devant la racaille des villes occidentales de la chrétienne Angleterre"(49).

En 1760, le gouvernement du capitaine Palliser publia le premier document officiel qui leur fût favorable, et, pendant quelques années, des expéditions, dont l'une était sous Cartwright (qui, par conséquent, était plein de son sujet quand il en écrivait), cherchèrent à trouver les Béothuks et à traiter avec eux. Mais aucune ne put leur inspirer de confiance. Tout ce qu'elles purent faire fut d'opérer de nouvelles captures parmi les pauvres sauvages. On voulait les rapprocher, et l'on prenait le meilleur moyen possible de les éloigner.

---

pratiques, il dit: Je ne me rappelle pas un seul cas semblable" (Howley, *op. cit.*, pp. 49-51).

Un inspecteur du nom de Grimes, membre de la gendarmerie de Terre-Neuve, parle aussi d'un certain tueur d'Indiens appelé Richmond, qui tua un jour un homme de sept pieds de haut. Un autre, qui répondait au nom de Pollard, avait aussi la réputation d'être un grand massacreur d'Indiens et "se vantait ouvertement de ses prouesses dans cette ligne"(*Ibid.*, p. 273).

D'après un Rév. W. Wilson, "un homme appelé Rousell, l'un des premiers colons de la baie Hall, avait la réputation d'être un grand tueur de Peaux-Rouges... On dit qu'il n'allait nulle part sans son long fusil à pierre, et malheur au pauvre Béothuck qui osait se montrer près de là où se trouvait Rousell! On a même dit que si un buisson remuait ou laissait échapper quelque bruit, Rousell tournait immédiatement son arme vers l'endroit et tirait. On dit qu'il n'épargna jamais un des naturels. En fin de compte, ils le tuèrent et emportèrent sa tête en conformité avec leur coutume" (*Newfoundland and its Missionaries*, p. 308).

Aucun de mes lecteurs ne pourra s'empêcher de penser que cet Anglais ne l'avait pas volé, d'autant plus que le même auteur nous assure que, malgré tout le mal qu'il leur fit, les pauvres Indiens étaient assez magnanimes pour ne point s'en venger même sur son frère, alors qu'ils en avaient l'occasion. "Ils traitaient bien", dit-il, "l'un de ses frères qui ne les molestait point. Ils ne lui firent aucun mal" (*Ibid., ibid.*).

(49)—*Ibid., ibid.*

Du reste, traqués de tous côtés comme des bêtes fauves et effarouchés par ceux qui pensaient les apprivoiser, ils ne pouvaient plus opposer une résistance un tant soit peu efficace à l'envahisseur, qu'il fût blanc ou non. Ils venaient précisément d'être décimés dans une bataille qu'ils eurent à soutenir contre les Micmacs vers ce temps-là(1760). Ce sanglant conflit eut lieu à l'extrémité orientale du Grand Etang. Inutile d'ajouter que l'avantage ne pouvait être à ceux qui opposaient l'arc au fusil.

Plus tard, dans les premières années du XIXe siècle, des tentatives de conciliation furent faites sans succès par les Anglais, et les rares Béothuks qu'on put voir de temps à autre continuèrent à se montrer hostiles. Tant il est vrai qu'il n'est personne comme un Indien pour se souvenir !

En 1810, eut lieu une autre expédition sous un nommé Buchan. Le seul résultat tangible en fut le massacre de deux matelots et la fuite précipitée des naturels qui, après cet acte de représailles, devinrent de plus en plus inabordables(50).

Nous avons assisté à l'enlèvement, en 1819, de Mary March, après que son mari eut été tué avec un autre sauvage. En 1823, ce fut le tour de Chanandithet. Un détail ou deux sur le premier de ces actes d'inutile cruauté montrera la nature des relations qui existaient alors entre blancs et sauvages de ce pays.

Un nommé John Peyton, accompagné d'un compatriote, étant allé un jour à la chasse aux "Peaux-Rouges", tomba à l'improviste sur un petit campement, où les deux copains s'emparèrent de celle qu'on devait plus tard connaître sous le nom de Mary March. Ce que voyant, son mari, qui était de taille gigantesque, voulut la défendre contre ses agresseurs. Cinq coups de feu, cinq balles dans le corps eurent de suite raison de sa résistance.

Laissée à la merci de ses ravisseurs, la pauvre femme, pour exciter leur pitié, leur montra alors ses seins gonflés par le lait maternel, leur donnant à entendre qu'elle avait un petit nourrisson. Puis, levant les mains au ciel, elle les conjura, apparemment, au nom de l'Etre

---

(50)—Ayant croisé dans la baie des Exploits, le lieutenant de marine Buchan avait fini par trouver un campement de Béothuks. A force de cajoleries, il parvint à prendre deux d'entre eux à son bord, mais non sans avoir été obligé de laisser deux membres de son propre équipage comme otages aux mains des Indiens. Son intention était de renvoyer les premiers avec des présents pour eux et leurs amis. Il eut le malheur de les garder trop longtemps : se croyant encore joués par les blancs, les Béothuks décapitèrent les deux matelots et s'enfuirent laissant leurs corps sur le rivage.

Suprême qu'elle croyait adoré par les blancs, de ne pas la séparer de son enfant. Mais Peyton et son compagnon ne voulurent rien entendre, et, fiers de leurs exploit, ils l'emmenèrent à St-Jean, où il faut admettre qu'elle fut traitée avec bienveillance; puis, dans le but de se concilier ses compatriotes, on la renvoya chez eux chargée de toutes sortes de présents.

Malheureusement elle mourut en chemin(51). Ses compagnons de voyage la mirent alors dans un cercueil, toute enveloppée de mousseline, et la laissèrent ainsi sur les bords d'un lac, là où ses proches ne pourraient, pensait-on, manquer de la trouver.

En ce qui est de Chanandithet, elle mourut de consomption à l'hôpital de St-Jean, après avoir vécu chez le procureur général de l'île, un nommé James Simms, qui en avait eu grand soin. Son départ de ce monde fut reputé assez important pour ne point passer inaperçu même dans les colonnes du grave *Times*, de Londres. On y lisait à la date du 14 septembre 1829:

"*Morte.* A St-Jean de Terreneuve le 6 juin dernier, dans la 29e année de son âge, Shanawdithit (*sic*), qu'on suppose être la dernière des Peaux-Rouges, ou Béothucks. Cette intéressante femme vécut six ans en captivité chez les Anglais, et la dernière fois qu'on parla d'elle, elle faisait preuve de talents intellectuels extraordinaires. C'était la nièce du mari de Mary March, chef de la tribu, qui fut tué par accident (*sic*) en 1819, au lac Rouge, dans l'intérieur des terres, pendant qu'il s'efforçait de délivrer sa femme d'un parti d'Anglais qui s'emparait d'elle".

Après quoi vient la naïvement stupéfiante explication, dont il serait difficile de trouver un parallèle ailleurs que dans une publication anglaise: "C'était dans le but d'inaugurer un commerce amical avec la tribu"(52)!

Quant à l'accident (!) dont parle le *Times*, voici comment le rapporte un contemporain, William-E. Cormack, d'après un témoin oculaire:

"Un parti de neuf Anglais armés revint alors de la Côte au lac dans le but d'enlever des Peaux-Rouges, acte auquel les portait la prime offerte par le gouverneur pour un homme de cette race.

"Les Anglais aperçurent un petit groupe d'Indiens sur la glace, près du rivage, et s'approchant d'eux furtivement, leur donnèrent

---

(51)—Ou, selon les soupçons de quelques-uns, elle fut tuée par ses compagnons désireux de s'emparer du riche butin qu'elle portait.

(52)—Howley, *op. cit.*, p. 252.

la chasse et rattrapèrent une de leurs femmes, dont ils s'emparèrent. Ce que voyant, l'un des Indiens s'arrêta, revint seul au milieu des gens armés, et leur donna à entendre qu'il voulait avoir la femme. Un autre sauvage s'approcha alors, et des pourparlers et une altercation s'ensuivirent. Les blancs insistèrent pour emmener la femme avec eux, ce à quoi s'opposa le premier sauvage(53) qui, en dépit des mousquets et des baïonnettes qui l'entouraient, s'efforça de leur arracher la femme.

"On le tua raide à coups de fusil, et l'autre Indien, qui essaya alors de s'enfuir, fut aussi abattu de la même manière"(54).

Indépendamment de ces deux infortunées victimes du sans-cœur anglais, les derniers Béothuks libres qu'on ait vus vivants furent trois hommes, qu'on aperçut sur la glace de la baie Nouvelle, dans l'hiver de 1823. En 1827, l'explorateur Cormack, qui avait traversé l'île cinq ans auparavant, fit un dernier effort en vue de découvrir ce qu'on pensait rester des intangibles "Peaux-Rouges". Lui et son parti trouvèrent de nombreuses traces de leur occupation antérieure. Dans une des huttes funèbres sur lesquelles ils tombèrent, ils aperçurent deux cadavres enveloppés de peaux de daim qui reposaient sur le plancher en rondins. L'un d'eux était celui de Mary March, toujours dans son suaire de blanche mousseline. A côté, il y avait deux figurines en bois représentant un homme et sa femme, avec une poupée en guise d'enfant, en outre de flèches, d'un carquois, de pyrites de fer et d'autres menus objets.

Par ailleurs, pas l'ombre d'un Indien qui ne fût couché dans les bras de la mort. La nation béothuque avait vécu(55).

---

(53)—Son mari.

(54)—Howley, *op. cit.* p. 228.

(55)—A l'exception de quelques notes, les pages qui précèdent avaient été écrites depuis quelque temps lorsque je suis tombé sur un essai publié à New-York sous le titre de *Beothuk and Mimac, by Franck-G. Speck* (1922), sous les auspices de la "Fondation Heye" du Musée Indien d'Amérique. Malheureusement l'espoir que ce titre m'avait fait concevoir d'y trouver de nouveaux renseignements sur nos intéressants "disparus" devait être déçu. Par un procédé assez original, l'auteur y étudie les anciens Béothuks dans leurs ennemis, les Micmacs, qui leur ont survécu, et qui prétendent avoir originairement été leurs voisins paisibles, sinon leurs amis.

Speck paraît d'autant plus porté à les croire qu'il s'imagine trouver dans leur sociologie actuelle des restes de la technologie béothuque. D'après cet auteur, qui suit la mode contemporaine d'essayer de rattacher les races américaines les unes aux autres, plutôt que de les différencier, il y aurait dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre des indices d'une "culture" pré-algonquine, d'une famille de Peaux-Rouges dont il est raisonnable de croire que les Béothuks étaient les derniers survivants (*Ubi suprà*, pp. 15, 69).

ESSAI III

AUTRES DISPARUS: LES TCHINOUKS

Il y a Tchinouks et Tchinouks, de même que pour les ethnologues il y a Algonquins et Algonquins. Chacun de ces deux vocables, en effet, est communément appliqué à autant de tribus indigènes, tandis que, scientifiquement parlant, l'un et l'autre représentent respectivement non seulement une tribu, ou fraction de famille, mais encore l'agrégat de plusieurs de ces divisions, de différents groupes ethniquement apparentés.

En tant que famille paléo-américaine, les Tchinouks comptaient, il y a un peu plus d'un siècle, au moins 16,000 âmes, dont pas plus de 300 descendants restent aujourd'hui. Ils peuplaient le bassin de la Colombie inférieure des Dalles à son embouchure dans le Pacifique, à l'exception du territoire minuscule des Tlatskanais, rejeton de la famille dénée, ainsi que la vallée de la basse Willamette jusqu'au site de ce qui est devenu Orégon-City. Ils s'étendaient aussi le long de la Côte, de chaque côté de la Colombie.

Considérés comme formant une simple tribu, celle qui a donné son nom à la famille aborigène entière, les Tchinouks proprement dits avaient leur habitat dans l'angle formé par la rive septentrionale de l'estuaire de ce fleuve et la côte du Pacifique. Leur territoire allait de la mer à la baie Gray, distance d'environ quinze milles, et se prolongeait au nord jusqu'au côté septentrional de la baie Shoalwater.

C'est de cette tribu, aujourd'hui complètement éteinte, qu'il va être question dans le présent essai.

Se basant sur le nombre des loges, ou maisons, qu'ils comptèrent chez ces Indiens, les directeurs de l'expédition Lewis et Clark, qui les visita en 1805-06, longtemps avant qu'ils eussent été décimés par diverses épidémies, estimèrent leur population à environ 400(1).

---

(1)—*Hist. of the Expedition under the Command of Captains Lewis and Clark*, vol. II, p. 308 de l'édition de New-York, 1902. la seule citée dans les pages qui suivent.

Mais, à l'encontre de ce qui s'est produit pour la plupart des groupements aborigènes lors de leur première réception des blancs, ce chiffre est certainement beaucoup en dessous de la réalité(2).

Tout d'abord, ces explorateurs, les premiers qui en aient laissé une relation quelque peu détaillée, ne parlent que des Tchinouks établis sur la rive droite du fleuve. Ensuite, même pour ceux-là, leur chiffre est loin de représenter la population d'une manière adéquate.

Ils estiment à vingt-huit le nombre des maisons tchinouques qu'ils virent. Mais même en supposant qu'il n'y en ait eu ni sur la Côte ni le long de la rivière à laquelle les Américains donnèrent le nom de ces Indiens, ce qui est contre toute vraisemblance, vingt-huit de ces habitations contenaient certainement plus de quatre cents personnes. Il ne faut pas oublier qu'elles étaient très grandes; c'étaient de vrais logis communaux abritant pour le moins trois ou quatre familles avec leurs esclaves(3). Et puis le texte même des premiers explorateurs de leur pays ne paraît pas avoir été compris de ceux qui ont depuis adopté leur évaluation de cette tribu.

En effet, Lewis et Clark disent formellement ailleurs(4) que les plus grandes loges tchinouques étaient coupées de cloisons formant des appartements séparés, ayant chacun son foyer au centre, avec trois ou quatre familles autour: *three or four families reside in the same room*, disent-ils, non pas dans la même maison, comme paraissent avoir cru ceux qui les ont depuis copiés(5). Or en mettant les choses

---

(2)—C'est ce que reconnaissait d'ailleurs, dès 1856, l'ethnologue Georges Gibbs, relativement aux quatre tribus dont l'habitat sur la Colombie était le plus près de l'Océan, par conséquent y compris les Tchinouks proprement dits, dont le territoire était baigné par les flots du Pacifique à l'ouest. Parlant des premiers explorateurs américains, il écrivait dans un mémoire publié en 1877:

"De fait, ils semblent avoir estimé au-dessous de son chiffre réel (*underrated*) les quatre bandes de Tsinûks les plus proches de la mer, auxquelles ils donnent un total de 1,100 âmes, tandis que M. Irving, sur la foi des traiteurs de fourrures, évaluait, il y a seulement quelques années, le nombre de leurs guerriers à 554, chiffre qui accuse un total général bien plus élevé" (*Tribes of Western Washington and Northwestern Oregon, ap.* Contributions to North American Ethnology, p. 182; Washington, 1877). Les Tchinouks proprement dits formaient l'une de ces bandes.

Mon texte avait été écrit depuis déjà quelque temps quand je suis tombé sur ces lignes d'un homme qui a laissé la réputation d'un ethnologue consciencieux.

(3)—"Souvent un village entier vivait sous le même toit", assure Gibbs (*Op. cit.*, p. 215).

(4)—*Ubi suprà*, p. 319.

(5)—Meares va jusqu'à évaluer à 800 le nombre des locataires de la loge d'un nommé Wickanamich (*Voyages made in the Years* 1788 *and* 1789 *to the N. W. Coast of America*; Londres, 1791). Mais c'est probablement là une exagération dans un sens opposé, à moins que ce navigateur ait voulu parler d'une loge de pêche accommodant tout le personnel d'un village, quoi qu'en ait écrit Gibbs.

au minimum, une loge à seulement deux appartements aurait dû contenir de trente à quarante individus, ce qui n'aurait encore donné que trois familles, plus leurs esclaves, pour chacun de ces appartements.

Le total qui en résulterait serait d'au moins onze cents Tchinouks pour la seule rive droite de la Colombie, et ce chiffre est d'autant moins surprenant que Ross, auteur presque contemporain, parle d'une de leurs loges qui contenait quelque quatre-vingts personnes(6).

Quoi d'étonnant alors si, près de huit ans après le passage de Lewis et Clark, le chef de cette seule tribu se soit fait fort de lever parmi ses gens huit cents guerriers pour soutenir les Américains implantés chez lui contre les Anglais qui y arrivaient(7)?

Mais il y a plus. C'est un fait connu de tous les ethnologues américains que la tribu de ce chef fut visitée en 1829, puis en 1832 et entre ces deux dates(8), par de terribles épidémies qui en emportèrent les quatre-cinquièmes, au dire des uns(9), probablement les sept-huitièmes selon Parker(10), les neuf-dixièmes s'il faut en croire le Dr McLoughlin, alors à la tete du commerce des fourrures dans le pays(11).

D'après l'artiste Paul Kane, le chef tchinouk, successeur de celui qui s'offrait à combattre les nouveaux arrivés, et dont la famille avait été réduite par le fléau de dix femmes, quatre enfants et dix-huit esclaves qu'elle comprenait avant son apparition à une seule femme, un enfant et deux esclaves, pouvait, avant cette calamité, disposer de mille hommes pour fins de guerre(12).

Et pourtant, même après que la tribu eut été ainsi décimée, le Rév. M. Parker, tout en se montrant plutôt disposé à minorer sa population, put encore écrire: "Cette nation, bien qu'autrefois populeuse et puissante, ne compte pas maintenant plus de quinze cents ou deux mille âmes"(13).

Cette évaluation fut publiée pour la première fois en 1833. En

---

(6)—*Adventures of the First Settlers on the Oregon or Columbia River*, p. 98; Londres, 1849.

(7)—Ross, *op. cit.*, p. 255.

(8)—Au dire du biographe du Dr McLoughlin, Frederick-V. Holman, *Dr John McLoughlin, the Father of Oregon*, p. 27; Cleveland, 1907.

(9)—*Handbook of American Indians*, vol. II, p. 274.

(10)—*Journal of an Exploring Tour beyond the Rocky Mountains*, p. 191; Auburn, 1846.

(11)—*Ibid., ibid.*

(12)—*Wanderings of an Artist*, pp. 174-75; Londres, 1859.

(13)—*Ubi suprà*, p. 264.

sorte que, pour en revenir au chiffre de Lewis et Clark donné plus de vingt ans avant le fléau susmentionné, les Tchinouks devaient, lors de leur passage, compter plus près de quatre mille âmes que de quatre cents.

Un peu plus tard, en 1846, Nicolay, dans son opuscule *The Oregon Territory*(14), comptait encore 2,500 Indiens sur la Côte, dans les environs de l'estuaire de la Colombie. Mettons que la moitié ait été des Clatsops, et disons 1,200 Tchinouks. Pas n'est besoin, on le voit, de multiplier ce chiffre par dix pour obtenir le total probable de 4,000 en 1805.

Mais l'immoralité, une lascivité éhontée qui paraît avoir été la caractéristique de cette tribu, n'allaient pas tarder à faire leur œuvre dans ses rangs, destruction, anéantissement qu'allait, avec le temps, compléter l'abus des boissons fortes.

Et pourtant, le croira-t-on? à l'encontre de presque toutes les races primitives, les Tchinouks, au commencement et pendant assez longtemps, ne se sentirent point d'attrait pour le perfide liquide, le grand poison qui a eu raison des collectivités aussi bien que des plus fortes constitutions individuelles. "Tous les Indiens de la Colombie ont une grande aversion pour les boissons fortes", écrivait Ross Cox, après un séjour chez eux qui avait duré de 1811 à 1816. "Ils prétendent", ajoute-t-il, "que seuls les esclaves font des excès dans le boire, et que l'ivrognerie dégrade des hommes libres"(15).

De son côté, Gabriel Franchère, autre traiteur de fourrures de la même époque, déclare formellement qu'ils "ne sont pas adonnés à l'intempérance"(16). Il nous apprend ensuite comment les blancs de son temps ayant enivré le fils de Comcomly, grand chef tchinouk avec lequel nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance, celui-ci alla leur reprocher de l'avoir dégradé et exposé au ridicule des esclaves.

Si, par la suite, ces pauvres gens suivirent la voie commune aux

---

(14)—P. 143; Londres, 1846.

(15)—*Adventures on the Columbia River*, vol. I, p. 321; Londres, 1831. Pas mal dit pour des Paléo-Américains. L'abbé Em. Domenech parle des Tchinouks dans le même sens au cours de son grand ouvrage, *Voyage pittoresque dans les Grands Déserts du Nouveau Monde* (p. 333). "Ces Indiens", dit-il, "professent une profonde horreur pour le whisky (*sic*), et méprisent singulièrement tous ceux qui se livrent à cette boisson". Hélas! lorsque son livre fut publié (à Paris, 1862), il y avait déjà longtemps que cela n'était plus vrai d'eux!

(16)—*Narrative of a Voyage to the North-West Coast of America*, p. 242; Redfield, 1854. Ceci est une traduction de l'original français, et ce sera la seule version citée dans ces pages.

aborigènes américains, et tombèrent sous ce rapport dans des excès regrettables, ainsi que l'insinuent Parker et d'autres(17), ils ont droit à notre pitié plutôt qu'à nos blâmes. Leurs qualités morales, nous le verrons, étaient assez peu nombreuses pour que nous leur refusions celle d'une remarquable disposition initiale à la tempérance.

Mais leurs mœurs, leurs excès sexuels! Baissons le rideau pour le moment, et contentons-nous de noter que leurs effets furent vraiment terribles sur cette peuplade qui comptait encore plus de mille âmes en 1840. Dix-sept ans s'étaient à peine écoulés que James-G. Swan se croyait autorisé à en écrire: "La race des Tchinouks est presque éteinte... Cette grande et puissante tribu du temps jadis est maintenant réduite à une centaine d'individus... et ceux-là sont une bande d'ivrognes dépravés et corrompus"(18).

Lors donc qu'en 1890 le Dr Franz Boas se mit en devoir de chercher à noter sur place ce qu'on pouvait encore acquérir de la vraie langue tchinouque(19), il ne put trouver que deux personnes, Charlie Cultee et Catherine, qui, tout en parlant habituellement une autre langue, se souvenaient encore de l'idiome en usage chez leurs pères(20). Tous les autres avaient disparu!

C'est donc avec une véritable satisfaction, malgré les grands défauts de cette race, que je vais essayer de la faire revivre dans les quelques pages qui vont suivre. Son souvenir n'est pas éteint sur la côte du Pacifique, et son nom est, du reste, perpétué de la Californie à l'Alaska inclusivement par l'ineffable jargon international qui le porte, après avoir pris naissance avec elle. En outre, comme c'est dans son sein que paraît avoir eu son origine la remarquable déformation crânienne qui caractérisait les tribus qu'on aurait pu appeler Têtes-Longues tout aussi bien que Têtes-Plates(21), ces nouveaux disparus américains ne peuvent qu'intéresser l'ethnologue.

Considérons-les d'abord dans leur physique.

Tous les auteurs s'accordent à dire que les Tchinouks, comme taille, étaient plutôt en dessous qu'en dessus de la moyenne. Leur

---

(17)—*Op. cit.*, p. 247.

(18)—*The North-West Coast, ap.* Bancroft, *The Native Races*, vol. I, p. 224.

(19)—Par opposition au jargon tchinouk, qui fera l'objet de notre prochaine étude.

(20)—*Chinook Texts*, p. 6; Washington, 1894.

(21)—Cf. Bancroft, *op. cit.*, p. 226.

habitude du canot, dans lequel ils passaient une bonne partie de leur vie, ne pouvait non plus contribuer à les rendre élancés, ou à donner quelque élégance à leurs membres. Leur démarche était, au contraire, lourde et chancelante; ils étaient épais et trapus et avaient des jambes assez souvent croches.

Les hommes avaient des traits grossiers, avec un facies large et arrondi, un nez camus et percé de narines trop prononcées, une bouche grande et rarement fermée, des lèvres sensuelles parce qu'épaisses, des dents courtes(22) et irrégulièrement disposées. Leurs yeux étaient sans expression, tandis que les cheveux, plats et d'un noir d'ébène, étaient portés longs, et la barbe, d'ailleurs très clairsemée, était soigneusement épilée au fur et à mesure qu'elle essayait de pousser(23).

Quant aux femmes, Lewis et Clark eurent la galanterie de les trouver belles de figure, mais pourvues de membres mal proportionnés, ainsi que de tous petits pieds qui juraient avec l'épaisseur de leurs jambes et la largeur de leurs hanches(24).

Cox est moins indulgent. "Par suite des ligatures qui leur enserrent la partie inférieure des jambes", écrit-il, "elles sont bancales, ont de proéminentes chevilles et des pieds plats et larges. Ajoutez à cela des seins ballants, des oreilles fendues(25) et un nez artificiellement perforé, sans oublier une tête graisseuse et un corps saturé d'huile de poisson, et vous aurez la somme totale de leurs attractions personnelles"(26).

Hommes et femmes avaient le teint un peu plus brun que les autres sauvages américains. Comme tous ceux qui vivent aujourd'hui dans un milieu analogue et suivent une diète identique, leur présence n'était point agréable pour un odorat un tant soit peu délicat. Un relent très prononcé de poisson, ou pour le moins une forte odeur d'eau de marais, s'exhalait constamment de leur personne et annonçait infailliblement leur apparition.

En guise d'ornements, et pour se créer des charmes que la nature

---

(22)—Cette particularité est commune à tous les riverains du Pacifique, qui vivent surtout de saumon séché sur la plage, par un vent qui l'assaisonne souvent d'un sable fin dont l'effet est d'user les dents avec le temps.

(23)—Néanmoins, du temps de Franchère, "quelques-uns des vieux se laissaient pousser une touffe de poils sur le menton" (*Op. cit.*, p. 240).

(24)—Lewis et Clark, *Hist. of the Expedition*, pp. 308-09.

(25)—Pour recevoir des ornements indiens. Il y en avait dont le bord entier de l'oreille était ainsi "orné".

(26)—*Adventures on the Columbia*, vol. I, pp. 303-04.

leur avait refusés, ils avaient recours à des grains de rassade bleue qui leur servaient de pendants d'oreilles, de colliers et de bracelets. Ces espèces de perles leur ornaient aussi le bas des jambes, à la façon des naturels des pays chauds habitués à aller pieds nus, comme le faisaient, du reste, très souvent les Tchinouks, auxquels l'humidité du climat et la fréquence des pluies interdisaient le port de mocassins(27).

L'ouverture pratiquée dans le septum du nez donnait asile à deux fins coquillages de deux pouces de long chacun. Je parle de ces *Dentalia,* vulgairement appelés *haiaquas,* fort prisés de tous les Indiens de la Côte et même de l'intérieur des terres, qui pendaient au nez et en allongeaient démesurément la partie médiane. Ces coquillages formaient aussi comme l'étalon de monnaie pour une foule de tribus.

Enfin il y avait chez les Tchinouks, comme parmi la plupart des races primitives, le tatouage dû à la piqûre et à la traction souscutanée de matière colorante, comme la suie ou la poussière de charbon. Seulement, chez les premiers, il y avait cela de particulier que l'ornementation(?) qui en résultait s'exhibait surtout sur les bras et les jambes, au lieu de la figure, comme parmi beaucoup de races américaines.

Mais le principal ornement personnel des Tchinouks, ce à quoi ils tenaient plus que la Chinoise d'hier à ses pieds liliputiens et sa sœur blanche à sa taille de guêpe, était l'aplatissement frontal et l'élongation occipitale de la tête. C'était pour eux leur titre de noblesse, l'indice de leur condition d'hommes libres, qui n'était point permis aux esclaves. De fait, s'il faut en croire Kane(28), ils regardaient avec mépris même les blancs, parce qu'ils avaient des têtes d'esclaves, c'est-à-dire rondes.

Le procédé qui avait chez les Tchinouks et leurs voisins une telle déformation pour résultat commençait dès la naissance de l'enfant, et durait de trois mois à un an(29)—généralement un peu plus chez

---

(27)—Dont la matière devient flasque et adhère au pied sitôt qu'elle est touchée par l'eau.

(28)—*Wanderings,* p. 181.

(29)—D'après le fameux peintre indien Georges Catlin, cet emprisonnement de la tête de l'enfant n'aurait duré que "trois, cinq ou huit semaines" (*Letters and Notes on the Manners, Customs and Condition of the North American Indians,* p. 564; Philadelphie, 1859), ce qui ne paraît guère vraisemblable. Ce copieux auteur parle aussi, à ce propos, d'une espèce de berceau "creusé dans un billot de bois, à peu près en forme de petit canot", que personne autre ne mentionne.

les filles que chez les garçons. Le bébé était ficelé sur une planche qui lui tenait lieu de berceau, et contre laquelle sa petite tête reposait par l'intermédiaire d'un morceau de bois qui lui servait d'oreiller. Cette pièce était aussi destinée à lui faire sentir l'effet compressif d'une planchette moins longue qui, rattachée à l'extrémité supérieure de la première par une bande de cuir remplissant les fonctions de charnières, lui retombait sur le front. Cette planchette était alors assujettie de chaque côté, ou au bout des pieds, à la planche-berceau, avec laquelle elle formait un angle aigu qui emprisonnait la tête de l'enfant, sur laquelle la première pressait nuit et jour.

Au fur et à mesure que le pauvre petit front s'affaissait sous l'action de cette mince pièce de bois, on augmentait la pression, jusqu'à ce que l'occiput fût en ligne droite avec la direction du nez, alors qu'on croyait avoir atteint le *nec plus ultrà* de la beauté personnelle.

Pendant ce temps, les yeux noirs de l'enfant sortaient de leur orbite d'une manière qui ne pouvait qu'exciter la compassion pour lui et le dégoût pour les parents. Néanmoins, tout étrange que cela puisse paraître, le petit ne souffrait point, insensibilisé qu'il était probablement par l'interruption forcée dans la circulation du sang. On assure même que certains bébés, momentanément débarrassés de leur planche comprimante, pleuraient jusqu'à ce qu'on la leur eût remise.

Cette coutume avait gagné d'autres tribus même de race séliche, et je me rappelle fort bien avoir connu de ses victimes chez les Sichiatl de la Côte, en face de Nanaïmo.

Certains auteurs croient pouvoir avancer que les races qui se déformaient la tête étaient en conséquence d'intelligence inférieure, plus engourdis et moins actifs dans leurs dispositions et beaucoup plus dégradés dans leurs mœurs que les autres tribus aborigènes(30).

Par dessus cette tête allongée autant qu'aplatie, le Tchinouk et sa compagne portaient les jours de pluie ou de trop fort soleil, un chapeau de matière végétale qui affectait la forme d'un cône évasé. Il était tressé de fibres d'écorce de cèdre et d'une espèce de jonc si habilement entrelacés ensemble qu'il était imperméable. Les couvre-chefs que virent Lewis et Clark avaient un rebord comme ceux des Européens d'environ deux pouces de large, tandis que le fond, ou partie médiane qui était assez haute, s'élargissait en montant.

Les voyageurs américains firent l'acquisition d'une de ces œuvres d'art en considération... d'un hameçon(31).

---

(30)—Cf., par exemple, Gray, *A History of Oregon*, p. 197; Portland, 1870.
(31)—Cf. *Hist. of the Exped.*, vol. II, p. 320. V. aussi Parker, *Journal*, p. 255.

Quant au reste du costume d'été chez les Tchinouks, il ne pouvait être plus primitif pour les hommes: ils allaient alors "entièrement nus, sans cacher aucune partie du corps", assure Franchère, qui vécut chez eux peu après le passage de l'expédition Lewis et Clark(32). Ce Canadien veut sans doute insinuer que s'ils se couvraient en hiver, ce n'était pas pour obéir à un sentiment de honte, car la plupart des auteurs mentionnent une espèce de courte robe, ou couverture, dans les plis de laquelle ils se drapaient quelquefois.

Pourtant Kane écrivait longtemps après qu'en été les hommes se passaient de tout vêtement. "Ils vont tout à fait nus", dit-il à son tour, "bien que les femmes portent constamment leur jupon d'écorce de cèdre"(33).

En hiver, les premiers se jetaient souvent sur les épaules une peau de panthère ou autre bête fauve, ou bien ils se prélassaient dans les plis d'une espèce de manteau fait de peaux de rats des bois cousues ensemble.

En ce qui était des femmes, pour lesquelles Lewis et Clark avaient montré tant de condescendance et que R. Cox avait trouvées si repoussantes, elles s'affublaient en tous temps d'une sorte de cotillon en fils d'écorce de cèdre allant de la ceinture aux genoux, ou à peu près. Franchère décrit ainsi la manière dont on le confectionnait: "Ils enlèvent la fine écorce du cèdre, la font tremper dans l'eau comme on fait pour le chanvre, et quand ils en ont extrait les fibres, ils en fabriquent une frange dont ils attachent ensemble les bouts à une forte corde"(34).

Il ajoute que ce vêtement d'un nouveau genre, qui consistait dans une simple frange ne se rattachant à rien, ne bordant rien, c'est-à-dire l'accessoire sans le principal, costume qu'on pourrait regarder comme le précurseur des robes d'étoffe transparente, en honneur chez des chrétiennes modernes qui se croient civilisées, était un peu plus long par derrière que par devant, à l'instar de la *parka* des Esquimaux.

Nous connaissons déjà un peu la nature, ou du moins les dimensions de leurs habitations(35). Elles étaient de forme rectangulaire, bien que certaines d'entre elles aient été presque carrées, faites, les unes et les autres, de larges mais assez courtes planches de cèdre

---

(32)—*Op. cit.*, p. 243.

(33)—*Wanderings of an Artist*, p. 185.

(34)—*Narrative of a Voyage*, p. 243.

(35)—Nous aurions pu ajourner que Ross Cox déclare (p. 327 de son ouvrage) en avoir vu qui mesuraient plus de 90 pieds de long sur 30 ou 40 de large.

fendues à la hache et recouvertes de l'écorce du même arbre. Au faîte, et correspondant à autant de foyers par terre, des ouvertures dans la charpente en laissaient échapper la fumée.

Ceux qui voulaient se distinguer donnaient parfois à leur porte la forme d'une gigantesque tête d'homme, dont la bouche servait d'entrée(36).

A l'intérieur et le long des murs, dont les planches, plantées en terre, étaient réunies les unes aux autres par les grossières cordes ou des racines tordues, s'échelonnaient les lits des locataires, qui étaient superposés un peu à la façon des couchettes d'un steamer(37).

Quant au feu, on prenait naturellement le plus grand soin de ne pas le laisser s'éteindre. Là où manque tout briquet ou allumettes, un morceau de braise est précieux(38). Lorsqu'il devenait nécessaire d'en allumer de nouveau, on se servait pour cela d'une pièce de cèdre bien sec, dans lequel on avait pratiqué une petite dépression, avec un conduit pour communiquer le feu. Assis sur le bout de cette pièce de bois pour l'assujettir au sol, le Tchinouk tournait rapidement entre ses mains une tige de même matière, dont l'extrémité inférieure pressait en tournant dans la cavité susmentionnée. En très peu de temps, des étincelles se produisaient qui tombaient dans le conduit sur une espèce de déchiqueture d'écorce de cèdre, qu'elles enflammaient de suite(39).

Leurs ustensiles étaient peu nombreux, mais d'une excellence qui étonnait chez des aborigènes d'ailleurs peu portés au travail. Ils étaient faits de diverses racines rendues flexibles et solidifiées, que l'on tressait de manière à produire certains dessins, comme des représentations d'hommes, de chevaux et de fleurs. Ces récipients étaient parfaitement imperméables, et servaient non seulement à puiser et à garder l'eau, mais à faire bouillir le menu de la famille, par le procédé de pierres rougies au feu que connaît quiconque a quelque teinture de la sociologie indienne(40).

---

(36)—Cf. Parker, *Journal of an Exploring Tour*, p. 247.

(37)—V. Kane, *Wanderings*, p. 188.

(38)—L'auteur de ces lignes se rappelle avoir été obligé de porter un tison d'un campement à un autre, au cours de ses longs voyages chez les Indiens, parce qu'une pluie incessante avait rendu inutiles toutes les allumettes de son parti, et que tout était trop saturé d'eau pour pouvoir faire du feu à la manière des aborigènes.

(39)—Cf. Kane, *op. cit.*, p. 188.

(40)—Dans l'eau d'un récipient de n'importe quelle matière, on introduisait avec deux bâtons des pierres rougies au feu qui, en peu de temps, faisaient bouillir l'eau et qu'on renouvelait jusqu'à ce qu'on eût obtenu le degré de cuisson désiré—qui était toujours inférieur à celui que nous requérons pour nos aliments.

Ils avaient aussi des plats en bois, ainsi que des bols et des cuillers en corne assez bien ciselés.

La pièce de résistance de leur ordinaire était naturellement le saumon, qu'on mangeait frais ou séché, bouilli ou rôti, et qu'on se procurait sans beaucoup de peine. Ils avaient aussi des esturgeons en abondance, qui leur fournissaient une nourriture aussi succulente que copieuse, sans compter le fameux *ulichan*, ou poisson-chandelle, dont ils faisaient aussi un objet de commerce(41). L'estuaire de la Colombie en contenait des myriades.

Il faut sans doute attribuer, au moins en partie, leur vie désœuvrée et le déréglement de leurs mœurs à la facilité avec laquelle ils se procuraient leur subsistance.

L'été et l'automne leur offraient en plus divers fruits sauvages, des racines esculentes et des bulbes, ou tubercules, fort appréciées, comme une espèce de pomme de terre appelée *waptô*, que même les blancs estimaient, et qui poussait en immenses quantités dans leur pays. A cela il faut encore ajouter la fameuse camasse (*Camassia esculenta*), autre racine bulbeuse qui, tout en affectant la forme de l'oignon, prenait par la cuisson le goût de la pomme de terre.

Enfin, parlerai-je de la fameuse "olive tchinouque"? Pas dans mon texte, qui voudrait rester propre. Que ceux dont le cœur se soulève facilement ne lisent point la note qui correspond à cette phrase(42).

A part les soucis de la cuisine, les femmes, auxquelles revenait, comme d'habitude chez les primitifs, le gros du travail domestique, avaient à s'occuper de la confection de nattes, paniers et ustensiles du ménage, ainsi que de la conservation du poisson, sans oublier la cueillette de baies, racines et tubercules.

Les hommes faisaient les canots et chassaient à l'occasion, sans jamais trop s'avancer dans l'intérieur des terres.

Leurs canots étaient justement fameux sur toute la côte nord du Pacifique. De nos jours encore, l'expression "canot tchinouk" est synonyme de perfection en art nautique primitif. Ils étaient faits d'un immense tronc de cèdre, parfois mais rarement de sapin (*Pseudotsuga*

---

(41)—Ce poisson est ainsi appelé parce que, une fois séché, on peut l'allumer par la queue et le faire brûler comme une chandelle, tellement copieuse est la quantité d'huile dont il est saturé.

(42)—On appelait par dérision olives tchinouques des glands enfouis en grandes quantités dans un trou en terre, et recouverts d'herbe sur laquelle chacun devait uriner pendant quatre ou cinq mois; après quoi ce régal de l'habillé de soie était considéré par l'homme de cette contrée comme la plus grande des friandises. Cf. Kane, *op. cit.*, p. 187.

Douglassii) creusé par le feu, puis modelé avec un art consommé au moyen d'outils si primitifs que le résultat semblait presque un miracle (43).

Ces canots, qui ont plus de 50 pieds de long—car on en fait encore sur la Côte, bien que ceux qui étaient passés maîtres dans leur manufacture soient tous disparus—peuvent accommoder trente personnes et plus. J'en ai vu qui étaient assez larges pour en asseoir trois de front et pouvaient en contenir une cinquantaine. Ils sont pourtant très légers sur l'eau, vu qu'ils n'ont généralement pas un pouce d'épaisseur, excepté juste au platbord, qui s'évase quelque peu dans le but de protéger les navigateurs contre les caprices des vagues.

La proue et la poupe s'élevaient autrefois à peu près à égale hauteur; mais la première (qui était munie d'une espèce de crête pour mieux fendre l'eau et assurer l'embarcation contre des oscillations peu rassurantes) portait plus haut une figure humaine ou la représentation d'un aigle grandeur naturelle. Chacune des deux extrémités avait en outre été travaillée de manière à laisser à l'intérieur, et formant bloc avec le tout, une espèce de billot sur lequel s'asseyaient le capitaine et son aide à l'opposé. Quant aux pagayeurs ordinaires, ils se tenaient le plus souvent à genoux au fond du canot.

L'audace dont faisaient preuve les Tchinouks dans leurs élégantes embarcations, luttant avec des vagues de proportions effrayantes, était quelque chose d'à peine croyable. "Ils s'aventurent sans la moindre préoccupation là où d'autres bateaux ou d'autres marins ne pourraient vivre un instant", assurent Lewis et Clark. "Ils restent tranquillement assis, et rament comme si rien n'était, excepté lorsqu'une grosse vague s'abat sur leur embarcation et que le spectateur croirait celle-ci perdue. Celui qui se trouve du côté du vent l'affermit alors en jetant le poids de son corps contre le bord le plus élevé, et, enfonçant son aviron profondément dans la vague, il semble attraper l'eau et la forcer sous le canot, que le même coup de main fait rapidement avancer" (44).

L'aviron était de frêne, et son extrémité supérieure avait la forme d'un T majuscule. La main gauche l'empoignait, tandis que la droite manœuvrait non loin de la palette. Le tout pouvait mesurer de quatre pieds et demi à cinq pieds de longueur.

Etant un peuple essentiellement maritime, les Tchinouks chas-

---

(43)—Un ciseau fait d'une vieille lime et une pierre oblongue servant de maillet, tels étaient leurs seuls outils.

(44)—*Op. cit.*, II, p. 324.

saient assez rarement. Ils passaient une bonne partie de leurs journées dans leurs canots, même lorsqu'ils attaquaient un village étranger—car maisons et villages de la région du Pacifique étaient tous bâtis au bord de l'eau.

On sait que les soi-disant guerres de la plupart des tribus américaines consistaient surtout en des surprises, généralement nocturnes, par qui se croyait lésé dans ses droits et dans le massacre de ceux qui n'avaient pas su les prévenir. Les Tchinouks formaient une honorable exception à cette règle. Ils ne se battaient qu'après avoir averti de leurs intentions, et même fixé le jour de l'attaque!

Voilà sûrement une précaution chevaleresque que les nations civilisées ne sont pas près de leur emprunter. Il est vrai que chez elles de bien plus graves intérêts sont en jeu, et que les conséquences des conflits analogues sont plus redoutables.

Quoi qu'il en soit, armés de pied en cap—ce qui, pour nos Paléo-Américains, voulait dire revêtus de l'une ou l'autre de deux espèces de cuirasses, une tunique en double peau d'élan, descendant jusqu'aux pieds, avec des ouvertures pour les bras, ou un treillis d'éclisses en bois dur entrelacées avec de la ficelle en fibres d'ortie—ils se rendaient, accompagnés de mercenaires engagés pour la circonstance, en face du village dont ils voulaient obtenir satisfaction.

Si les habitants de celui-ci refusaient d'entendre raison, l'attaque commençait de suite, à moins qu'il ne fût trop tard dans la soirée, alors qu'on s'accordait de part et d'autre à la remettre au lendemain. Dans ce cas, la nuit se passait au milieu de chants guerriers et de cris assourdissants; puis, le moment venu, l'on commençait après des défis personnels à la manière des héros d'Homère.

On avait alors soin, non seulement de présenter le bord du canot à l'ennemi, mais de s'en faire un rempart en l'élevant plus haut que celui du côté opposé. Les arcs des Tchinouks, renforcés de nerfs d'élan collés au dos, étaient très élastiques parce que très plats. Ils pouvaient avoir deux pieds et demi de long sur deux pouces de large au milieu et un demi-pouce à chaque extrémité. Des nerfs d'élan servaient aussi de corde.

Quant à leurs flèches, Lewis et Clark nous apprennent qu'elles consistaient en deux parties distinctes: la tige proprement dite, qui avait une vingtaine de pouces en longueur et s'enfonçait, au bout opposé à celui des plumes, dans une avant-tige de bois plus dur d'environ cinq pouces de long. La tête était naturellement en silex, obsi-

dienne ou autre pierre, quand elle n'était pas en fer ou en cuivre(45).

Malgré tout, les combats des Tchinouks étaient rarement bien meurtriers. Ces Indiens étaient trop bien protégés par leurs canots et leur armure, d'un côté, par les murs de leurs loges, de l'autre. Lorsqu'un ou deux hommes étaient tombés, le parti auquel ils appartenaient s'avouait vaincu et agissait en conséquence. Si les assaillants étaient vainqueurs, ils recevaient des présents des vaincus, en plus de ce qu'ils avaient originairement demandé(46).

A la maison, ou dehors les jours de beau temps, on se livrait passionnément aux jeux de hasard, dont le principal était le jeu de mains appelé *lahal* sur le Pacifique. Les femmes avaient aussi leur divertissement à elles, si l'on peut ainsi appeler un exercice qui absorbait au point de faire oublier les devoirs les plus essentiels, jusqu'au boire et au manger ou même le sommeil, et faisait fermer les yeux sur l'appauvrissement auquel il conduisait souvent.

Divertissement, ai-je dit. Ces aborigènes avaient naturellement aussi leurs danses. Mais il est à remarquer que, chez les primitifs, cet exercice n'a pas la même portée et n'offre point les mêmes dangers au point de vue des mœurs que son équivalent chez nous. En d'autres termes, ce n'est point affaire de sexe pour les Indiens. Lorsqu'une femme danse, elle danse seule ou avec d'autres femmes, comme il arrive quand les girations auxquelles on se livre ont une signification plus ou moins mystique.

Souvent, chez les Tchinouks comme parmi d'autres Paléo-Américains, la danse était simplement une formule de bienvenue. Témoin ce passage du Rév. Hines, que je traduis de son livre sur l'Orégon:

"Vers le soir, un certain nombre d'Indiens de la tribu des Tchinouks vinrent à bord, parmi lesquels se trouvaient des membres de la *noblesse;* un des principaux chefs nommé Chenamus et sa femme qu'on appelait la reine faisaient partie de la bande. La plupart étaient très petits et très pauvrement vêtus, quelques-uns n'ayant pas même de quoi couvrir leur nudité...

"Ils s'assemblèrent sur la partie antérieure du pont, et se mirent à danser de la manière la plus fantastique. Quatre personnes prenaient part à la danse, et lorsque l'une d'elle était fatiguée, elle se retirait et une autre lui succédait. Ils semblaient jouir immensément, et supposaient sans doute qu'ils nous offraient une égale grati-

---

(45)—*Op. cit.*, II, pp. 315-16.
(46)—Cox, *Columbia River,* vol. I, p. 323.

fication en célébrant ainsi notre arrivée parmi eux"(47).

La danse n'avait généralement rien à faire avec les noces, qui, du reste, n'existaient point. On se mariait, en effet, sans bruit ni éclat. C'était plutôt affaire d'ordre économique ou personnel. La proposition était adressée aux parents de la fille qu'on avait en vue, et on leur donnait des esclaves, des bracelets en coquillages, des chapelets de perles, etc. Le jeune homme en recevait tout autant, quelquefois plus. Des matrones lui amenaient alors sa prétendue, et l'affaire était bâclée.

Le mot "esclave" est déjà tombé plusieurs fois de ma plume. Et non sans raison; car, à l'instar de la plupart des races maritimes du Pacifique, ces sauvages en avaient un assez grand nombre, qu'ils se procuraient soit par des randonnées guerrières chez des tribus étrangères, soit par troc ou achat.

Sans être absolument maltraités par leurs maîtres tant qu'ils étaient capables de servir, ces pauvres gens étaient plutôt considérés comme des choses que comme des semblables. Dans tous les cas, on usait parfois sur eux du droit de vie et de mort, comme, par exemple, à l'occasion d'un grand deuil ou sous l'impulsion d'une violente colère. Même lorsque leur fin n'était pas due à la passion du maître, on ne prenait jamais la peine de rendre le moindre honneur funèbre à leur dépouille mortelle. En été, on leur attachait simplement une pierre au cou et on les jetait à la rivière; en hiver, on laissait leur corps en pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la forêt(48).

Quant aux gens libres, aux citoyens honorés d'un front fuyant, ils étaient soigneusement enveloppés, avant leur sépulture, dans des nattes, peaux ou tissus quelconques, et pieusement déposés dans un canot, moins souvent dans un simple tronc d'arbre creusé en forme d'auge, et l'un et l'autre récipients étaient élevés sur des supports de quatre à cinq pieds de haut, pour les mettre à l'abri des attaques des bêtes fauves. On ne manquait jamais de les munir alors de tout ce qui pouvait leur servir dans le monde invisible.

Je ne saurais mieux faire connaître ces sépultures primitives qu'en empruntant à P. Kane le passage de son livre qui décrit ce qu'il trouva un jour dans l'un de leurs "cimetières".

"Arrivé à cette place", écrit-il, "je la trouvai copieusement dé-

---

(47)—*Oregon: its History, Condition and Prospects,* p. 88; Buffalo, 1851.

(48)—"Personne autre qu'un esclave ne touchait au corps d'un esclave après sa mort", nous assure Ross, *Adventures of the First Settlers on the Oregon or Columbia River,* p. 111.

corée de nombreux articles qu'on supposait utiles... au défunt dans son voyage au pays des esprits. Ces objets consistaient en couvertures, tasses de fer-blanc, pots, bassins, chaudières, assiettes, paniers, bols en corne et cuillers, avec des bouts d'étoffes de diverses couleurs. J'examinai tout particulièrement un canot qui était plus richement orné que les autres. Tous les articles qu'il contenait étaient rendus inutiles aux vivants par suite de déchirures, bris ou perforations, les Indiens croyant qu'ils seraient rendus à leur premier état par le Grand Esprit.

"En examinant l'intérieur d'un canot, je trouvai un grand nombre d'*ioquas* et autres coquillages, avec de la rassade et des anneaux: il n'y avait pas jusqu'à la bouche du cadavre qui n'en fût pleine. Celui-ci était entouré des nombreux plis d'un tissu en jonc. Au fond du canot, gisaient un arc et une flèche, un aviron, une lance et une sorte de pic dont on se sert pour bêcher la camasse. Le haut du canot, juste au-dessus du corps, était couvert d'écorce, et l'on avait percé des trous dans le fond pour permettre à l'eau de s'écouler.

"Ces canots sont toujours placés sur des supports en bois, suspendus dans les branches d'un arbre ou déposés sur des roches isolées dans le fleuve, afin de les tenir hors de l'atteinte des bêtes fauves"(49).

D'après Nicolay, les morts étaient aussi parfois mis dans des boîtes plantées debout en terre, à la manière d'une guérite de sentinelle(50).

Après avoir complété les détails de ces sépultures, les parents du défunt allaient se laver au rivage, et se coupaient les cheveux en signe de deuil. A partir de ce jour, ils changeaient aussi leurs noms, et, un an plus tard, on nettoyait le mort et refaisait sa toilette.

Quant aux objets déposés près de lui, en soustraire furtivement aurait été s'exposer à la mort en cas de découverte(51).

Pas plus que les autres tribus américaines, les Tchinouks ne prononçaient, sous quelque prétexte que ce fût, le nom d'un défunt, et ils s'abstenaient avec tout autant de soin de décliner leur propre nom(52).

Naturellement, ce n'était pas là leur seule superstition. Le sau-

---

(49)—*Wanderings*, pp. 203-04.

(50)—*The Oregon Territory*, p. 149.

(51)—Cf. L. Spence, Encycl. of Religion and Ethics, vol. III, art. Chinooks; Cap. Belcher, *ap.* Gibbs, *Tribes of Western Washington*, p. 204; Kane, *ubi suprà*.

(52)—Kane, *op. cit.*, p. 205.

mon étant comme leur pain quotidien, ce poisson était surtout l'objet de leurs précautions. Quand il commençait à faire son apparition, on ne pouvait le couper en travers, mais en long, et l'on ne devait pas le manger bouilli, mais rôti. Il était aussi défendu de le vendre avant d'en avoir extrait le cœur, et il fallait le consommer le jour même qu'on l'avait pris. Le saumon est capricieux, et si on ne le traite pas convenablement, il peut s'en venger en ne se laissant plus jamais prendre, ou en évitant les eaux de ceux qui n'observent pas à son égard les tabous traditionnels!

On suivait ces différentes règles pendant une dizaine de jours(53).

Naturellement, ils croyaient à une vie future. D'après eux, l'esprit du défunt, une fois qu'il avait bu d'une certaine eau et goûté à la nourriture des mânes, ne pouvait revenir troubler les vivants. Ils reconnaissaient l'existence d'un Bon Esprit, qu'ils appelaient *Ekoné*, et d'un, ou plutôt de plusieurs, mauvais, *Ekutoh*. Les *tamanwas*, ou chamans, étaient supposés capables de déjouer les intrigues de ces derniers, de les chasser des malades et de neutraliser leur action sur les éléments; en un mot, le chamanisme asiatique était en honneur parmi eux.

C'est en conformité avec la même cosmogonie qu'ils vénéraient les totems, ou esprits protecteurs, dont ils se croyaient les clients: animaux terrestres, oiseaux du ciel, ou toute autre partie de la nature. En fin de compte, les pouvoirs supposés du chaman, ou "homme de médecine", comme disent les Anglais après les Indiens (car pour eux *tamanwas* veut dire à proprement parler "médecine"), n'étaient autre qu'une concentration personnelle de génies plus puissants que ceux qui attaquaient l'homme et finissaient par amener sa mort.

En réalité, la cause de la plupart des décès dans cette tribu était double: la consomption et les maladies vénériennes. Par ces dernières, nous nous trouvons confrontés avec le sujet scabreux, déjà effleuré mais toujours remis, des mœurs tchinouques. Puisque j'ai clairement donné à entendre que c'est le manque de retenue sexuelle de ces aborigènes qui les a fait disparaître de la face de la terre, il me faut en appeler au témoignage des contemporains si je ne veux m'exposer au reproche d'exagération, sinon de calomnie.

Commençons par les plus anciens.

Lewis et Clark écrivaient le 21 janvier 1806: "Cette circons-

---

(53)—Ross, *op. cit.*, p. 97.

tance (le manque d'attractions personnelles des femmes) s'unit à la maigre diète et aux laborieuses occupations de nos hommes pour les protéger contre la persévérante galanterie du beau sexe, dont l'amabilité dépassait de beaucoup la courtoisie ordinaire de l'hospitalité. Parmi ces gens, comme du reste chez tous les Indiens(54), la prostitution des femmes non mariées est si loin d'être considérée comme chose criminelle ou malséante, que les femmes sollicitent elles-mêmes les faveurs de l'autre sexe, avec l'entière approbation de leurs amis et connaissances... La Tchinouque qui amena six personnes à notre campement avait des prix réguliers proportionnés à la beauté de chaque femme"(55).

"La chasteté n'est point considérée une vertu par les femmes tchinouques", déclare de son côté Ross, "et leur propensité à l'érotisme ne connaît point de bornes. Toutes les classes, du plus haut rang au plus bas, s'adonnent à une grossière sensualité et à un libertinage éhonté. Même le chef se vante à l'occasion d'avoir obtenu un misérable jouet ou une bagatelle pour la prostitution de sa fille jusque-là vierge"(56).

Qu'en pensait R. Cox? "La chasteté", dit-il, "est chose rarement inscrite au crédit [de ces Indiens]. De fait, sa stricte observance avant le mariage n'est pas un article de leur code moral...Nombre de femmes résident une partie de l'année dans de petites huttes autour du fort, et il est difficile d'empêcher les employés de les visiter... A l'arrivée des brigades venant de l'intérieur le printemps et l'automne, elles affluent de tous côtés et assiègent nos voyageurs...Les mères ont leur part des recettes dérivées de la prostitution de leurs filles, et, dans beaucoup de cas, les maris se partagent avec leurs femmes les fruits de l'infamie. La maladie est la conséquence naturelle de cet état de démoralisation générale, et nombre de ces infortunées souffrent terriblement des suites de leurs relations déréglées"(57).

Que cette dépravation et ses repoussantes conséquences aient existé avant l'arrivée des blancs chez les Tchinouks est amplement prouvé par le fait que, le lendemain même du jour où Lewis et Clark rencontrèrent les premiers membres de cette tribu dont ils parlent, le 18 novembre 1805(58), ils tombèrent sur une cabane qui "contenait

---

(54)—Ici nos Américains se trompent grandement.

(55)—*Hist. of the Exped.*, vol. II, p. 331.

(56)—*Op. cit.*, p. 107.

(57)—*Columbia River*, I, pp. 306-07.

(58)—Ce qui montre combien sont exacts ceux qui remettent à 1806 leur arrivée chez ces Indiens !

des enfants et quatre femmes, dont l'une était dans un état pitoyable, couverte comme elle était d'ulcères provenant, pensons-nous, de la maladie vénérienne, dont plusieurs des Tchinouks que nous avons vus paraissent affligés"(59).

Après cela, qu'avons-nous besoin d'autre témoignage? Ajoutons pourtant celui du grave Parker: "Les Tchinouks", déclare-t-il, "sont devenus plus dégradés que les animaux"(60), et celui de deux autres missionnaires protestants, auteurs conjoints d'un volume qui ne paraît nullement entaché d'exagération: "Ces Indiens", assurent-ils, "sont les êtres humains les plus dépravés que nous ayons rencontrés dans tous nos voyages. Il n'y en a pas un parmi eux qui puisse être regardé comme vertueux"(61). Et terminons par celui de Bancroft qui, comme d'habitude, résume tous les autres: "Les femmes non mariées n'ont pas la moindre idée de la chasteté, et accordent librement leurs faveurs en retour d'une marque de bienveillance ou pour une bagatelle"(62).

Comment s'étonner après cela si, épuisées d'avance par le vice, les femmes mariées aient rarement pu élever plus de deux enfants ? Le contraire eût été presque un miracle.

Et comme si la maladie, fruit du péché, eût été trop lente à faire son œuvre au gré de mères dénaturées qui n'étaient point des exceptions dans la tribu, l'infanticide florissait même sous les yeux des quelques blancs qui étaient accourus pour leur faire du bien. Les deux missionnaires américains que je viens de citer en écrivaient le 26 février 1842:

"Il n'y a, à notre connaissance, que deux des dix ou douze enfants nés parmi les Indiens dans notre voisinage depuis novembre dernier qui soient encore vivants, sans compter un certain nombre qui furent détruits par leurs mères à l'aurore de leur enfance. J'en ai vu plusieurs parmi ceux qui moururent de mort naturelle qui étaient de véritables masses de putréfaction avant d'expirer, par suite de maladies héritées de leurs parents.

"Nous pourrions relater des scènes plus horribles que celles-là; la délicatesse nous en empêche. C'est vraiment étonnant avec quel

---

(59)—*Op. cit.*, II, p. 267.
(60)—*Journal of an Exploring Tour*, p. 247.
(61)—D. Lee and J. H. Frost, *Ten Years in Oregon*, p. 104; New-York, 1844.
(62)—*Native Races*, vol. I, p. 242.

sang-froid les mères vous racontent les nombreux cas d'infanticide dont elles se sont rendues coupables... Une femme dit à Mme Frost qu'elle avait détruit ses enfants jusqu'à [la naissance de celui qu'elle avait avec elle], et la raison pour laquelle celui-ci vivait était que le mari de sa mère avait assuré cette dernière qu'il la mettrait à mort si elle le tuait"(63).

Comparés à ce stigmate infamant pour la tribu tchinouque, la duplicité(64), le caractère traître(65), vindicatif(66) et voleur(67) que lui ont attribués les anciens auteurs nous paraissent des défauts relativement légers, d'autant plus que ceux-ci doivent être surtout mis au crédit des principaux notables qui, comme partout, étaient portés à se croire dispensés par leur rang des lois de la commune droiture.

Le premier de ces notables dont l'histoire nous ait conservé le nom s'appelait Comcomly. C'était le grand chef de la tribu, qui était déjà vieux lorsqu'il reçut l'expédition Lewis et Clarke en 1805. A l'apogée de sa gloire, il se faisait, d'après le P. de Smet, précéder de trois cents esclaves quand il visitait le fort Vancouver, à quatre-vingt-dix milles de la mer, et "avait l'habitude de recouvrir de peaux de castor et de loutre, en guise de tapis, le sol qu'il devait traverser pour aller de la porte principale du fort à celle du gouverneur, plusieurs centaines de pieds de la première"(68).

On met beaucoup de traits de duplicité et de cas d'intrigues à son crédit, et on l'accuse d'avoir secrètement trempé dans un complot à l'effet de massacrer la garnison d'Astoria, juste à l'entrée de la Colombie, afin de s'en approprier les richesses. Mais il ne faut pas oublier non plus que, tout près de là, lui et les siens sauvèrent la vie à dix blancs dont la chaloupe avait chaviré(69).

Lorsque l'expédition d'Astor était venue s'emparer du pays au nom des Etats-Unis, il avait finement cultivé l'amitié de ses mem-

---

(63)—*Ubi suprà*, p. 314.

(64)—Ross, *op. cit.*, pp. 95-96, 103.

(65) Cox, *op. cit.*, I, 304.

(66)—Le même auteur cite le cas d'un Tchinouk qui se vengea en tuant un blanc dont il avait eu à se plaindre *deux ans auparavant.*

(67)—"Chaque fois qu'un Indien voulait nous visiter", écrivent Lewis et Clark, "il commençait par crier: Pas Tchinouk, ce qui était pour lui comme un brevet d'honnêteté relative".

(68)—*Life, Letters and Travels of Fr. P. J. De Smet, S. J.*, vol. II, p. 443; New York, 1905.

(69)—Ross, *Adventures*, p. 68.

bres, et donné sa fille en mariage à Duncan McDougall, leur directeur. Au départ de celui-ci, elle passa en héritage aux mains de Cazanove, qui paraît avoir succédé à Comcomly à la tête de la tribu. S'il faut en croire Paul Kane, le nouveau chef avait, au su de tout le monde, un agent dont le rôle était de "supprimer" quiconque ne lui plaisait point.

Lorsque son prédécesseur lui donna sa fille, il joncha de peaux de loutre le sol qu'elle devait fouler aux pieds pour se rendre du rivage au fort. On ne peut nier que "le vieux Comcomly", comme les traiteurs du temps avaient l'habitude de l'appeler, ait eu le sentiment de la grandeur attachée à sa position, tout borgne qu'il ait été.

Quant à Cazanove, c'était, paraît-il, un homme très intelligent. Ce qui n'empêcha pas qu'à la mort de son fils il en voulût tuer la mère, la fille de Comcomly, parce que, dit l'artiste P. Kane, ayant remarqué combien elle lui était dévouée et à quel point l'une et l'autre s'aimaient ici-bas, "il aurait voulu la lui envoyer comme compagne dans son grand voyage"(70).

Une autre fille de l'ancien chef avait déjà, à la mort d'une de ses filles lors de la grande épidémie de 1829, tué deux de ses femmes esclaves pour qu'elles allassent, elles aussi, lui tenir compagnie dans l'autre monde(71).

Le fils de Cazanove dont je viens de parler fut *enterré*, non pas déposé dans un canot, le 2 février 1836. Cette dérogation à la manière traditionnelle de disposer des morts devait être toute nouvelle, car elle fut très remarquée.

Presque deux ans plus tard, le 2 novembre 1837, les premiers missionnaires catholiques arrivaient au fort Vancouver, devenu la capitale du pays, pour essayer d'arracher, entre autres, ce qui restait des Tchinouks à un esclavage infiniment pire que celui dans lequel ils tenaient eux-mêmes des gens qui avaient autant de droits qu'eux à la liberté. C'étaient les abbés F.-Norbert Blanchet et Modeste Demers, qui devaient tous les deux devenir évêques.

Les Tchinouks ne furent pas plus négligés que les autres Indiens par les deux apôtres canadiens; mais ils étaient si dissolus! Dans ces circonstances, les femmes sont généralement les premières à rejeter le ministère du prêtre—inutile de dire pourquoi. Le terrible fléau de 1829, qui avait amoncelé tant de cadavres qu'on avait dû les brûler

---

(70)—*Wanderings*, p. 257.
(71)—Parker, op. cit., p. 249.

pour éviter le danger de la peste(72), fléau qui reparaissait "tous les ans... à cause de leur vie abominable"(73), n'avait pu mater la nature corrompue des survivants. Aussi ne prêtèrent-ils en général qu'une oreille distraite aux prédications des missionnaires(74), d'autant plus qu'une nuée de ministres, ministresses et ministrons s'était précédemment abattue sur leur pays: cinquante-trois personnes en une seule journée (75) !

Aux séculiers canadiens succédèrent les Oblats venus de France, qui durent faire bénéficier des ressources de leur zèle les sauvages, encore assez nombreux, de l'intérieur qui en profitaient, plutôt que ces épaves de la tribu, jadis si puissante, qui payait maintenant le prix du péché par son acheminement vers la disparition finale: *stipendia enim peccati mors*(76).

---

(72)—*Notice sur les Missions du dioc. de Québec*; janvier 1840, p. 34.

(73)—*Ibid.*, p. 35.

(74)—"Ce prêtre, qui était un Français, avait résidé à Chenook pendant plusieurs années, consacrant son temps à la conversion des Indiens, mais avec un succès médiocre, tout ce qui était apparent du fruit de ses labeurs consistant dans les divers noms qu'il avait donnés au baptême. Il reconnut plus tard ce fait dans une lettre qu'il écrivit, à son retour en France, au directeur des postes de Chenook" (Swan, *The Northwest Coast*, p. 102; New-York, 1857).

(75)—Cf. Edmond-S. Meany, *History of the State of Washington*, p. 111; New-York, 1909.

(76)—*Rom.*, VI, 23.

Essai IV

LE TCHINOUK

Après les Tchinouks le tchinouk. Non pas, sans doute, que je veuille formellement détourner ces courtes études du chenal ethnographique dans lequel leur sous-titre doit les maintenir, pour celui, plus difficile et pour moi tout aussi attrayant, de la linguistique proprement dite. Mais nous allons voir que, dans le cas présent, il y a une excuse, et des plus valables, pour que nous paraissions quitter le chemin que nous nous sommes tracé, afin de consacrer quelques pages à un sujet absolument unique, un fait tout autant sociologique que philologique, dont la tribu à l'enterrement de laquelle nous venons d'assister était surtout responsable—je veux dire la création, l'évolution et la diffusion du jargon tchinouk.

Terrible exemple du sort réservé aux peuples qui violent de gaité de cœur les lois de Dieu et de la nature, ce groupe ethnique est bien mort; et pourtant il se survit par l'ineffable parler international qui porte son nom.

Chose à peu près unique au monde, puisque le *Pidgin English* de Canton, le slavi du Grand-Nord canadien et d'autres moyens de communication orale semi-artificiels entre gens de race différente sont plutôt d'intérêt local et d'extension restreinte, le tchinouk est de composition polygène et couvre un territoire où se meuvent des douzaines de races ou tribus, allant du Pacifique aux montagnes Rocheuses et de San Francisco au moins au mont Saint-Elie, en Alaska.

Les blancs, tout comme les aborigènes américains, le parlent avec plus ou moins de pureté. De fait, on a été jusqu'à dire que c'était eux qui, au fond, en étaient les auteurs—d'aucuns diraient les fauteurs. Car ce bienheureux jargon a fermé la porte à bien des études linguistiques, et sans lui nos missionnaires, par exemple, auraient appris les langues indiennes, au lieu de se contenter du maigre apport qu'il fournit pour expliquer les dogmes et points de morale que son vocabulaire si limité permet seulement d'esquisser.

Ce jargon, est-il besoin de le dire, est pourtant bien différent de la langue des anciens Tchinouks, qui, même au dire des premiers missionnaires catholiques parmi eux, était "d'une difficulté presque

insurmontable"(1). Il n'y a donc rien d'étonnant que Paul Kane en ait écrit: "J'aimerais à donner un échantillon de la langue barbare de cette peuplade, s'il était possible de rendre par n'importe quelle combinaison de lettres de notre alphabet les sons horribles et durs, les éclaboussures linguales qui sortent de la gorge sans être apparemment guidées par la langue ou les lèvres. Il est si difficile d'apprendre cette langue que personne n'y est jamais parvenu"(2).

Le pauvre Kane, qui était tout l'opposé d'un linguiste, serait bien étonné d'apprendre que la philologie américaine a, de nos jours, fait tant de progrès qu'on est arrivé à consigner sur le papier ces "éclaboussures linguales", ces amas de consonnes avec un minimum de voyelles pour les supporter. Ce n'est certes pas lui qui eût pu noter des mots comme les suivants, dont j'omets les nuances phoniques les moins importantes par pitié pour le typographe. Ne pas oublier que, dans la reddition scientifique des langues indiennes, le *c* se prononce *ch*, en sorte que *tch* équivaut en réalité au français *tch* plus une forte aspiration(3).

nekct, ne pas, non
qptcih, vert
eqtq, tête
tch'i (*tch-h'i*), leur
tchap (*tch-hap*), hésiter
kiLkch (*kiLkch'h*), étant, être
LkLamcth, ils burent
Lcta'mtkct, ses pincettes
cme'ktcHict, vos narines
la'nœmckc, femmes

Mettez donc en face de pareilles combinaisons consonantales un pauvre Anglais comme P. Kane, qui faisait des fautes ineffables même dans la transcription de noms français ordinaires, voire parfois de vocables anglais comme Rundle, qu'il écrit Rundell; d'un homme beaucoup plus artiste que littérateur, sans être absolument l'un ou

---

(1)—*Rap. sur les Missions du dioc. de Québec*; janv. 1840, p. 35.
(2)—*Wanderings of an Artist*, p. 182.

(3)—Dans les termes indiens de cet essai et dans ceux qui pourront se glisser dans les autres, toutes les lettres se prononcent et toujours de la même manière. Par conséquent *ai* équivaut à *aï* et *au* à l'anglais *ow* (du mot *how*) ; œ est l'*e* de "je, te, le", *e* l'*e* de l'italien, *è* l'*è* de "père" et *é* celui de "zèle". La consonne *h* dénote une forte aspiration, qui devient encore plus prononcée dans *H*, *L*, représente une sorte d'explosion linguale difficile à décrire, *q* un *k* très guttural et *c* notre digraphe *ch*, tandis que *hl* est une *l* sibilante.

l'autre(4), pour qui Mgr Demers était *Bishop* De Merse; M. Belcourt devenait Belcour; M. Thibault, Thebo; le Canadien Lucier, Lucie; l'Anglais Jasper, Jaspar; l'Ile-à-la-Crosse, Isle la Croix; Le Pas, *the* Paw; la rivière Pembina, Pambinaw R., etc.

Mais pas n'était besoin d'être linguistiquement obtus comme Paul Kane pour se refuser à apprendre une langue aussi sibilante, gutturale et à groupements consonantaux si impossibles comme était celle des anciens Tchinouks. Un moyen terme s'imposait. Et pourquoi ne pas s'en tenir à son propre parler? dira-t-on. Parce que cette peuplade avait à son crédit une caractéristique qu'il nous reste à mentionner et qui occasionnait des communications sociales avec des groupes aborigènes de langue différente.

Nous avons vu que les Tchinouks passaient une bonne partie de leurs journées dans leurs superbes canots. L'une des raisons qui y contribuaient était leur mercantilisme prononcé et leurs remarquables aptitudes pour le commerce, dispositions qu'attestent la plupart des auteurs contemporains. "Les Tchinouks ont toujours été un peuple de marchands plutôt que de guerriers, et personne ne les surpasse en finesse lorsqu'il est question de marchés", assure Bancroft(5).

De fait, on aurait presque pu les appeler les Juifs du Pacifique septentrional. Avant l'arrivée des blancs, ils tenaient une espèce de foire annuelle dans la région des Cascades et des Dalles, sur la Colombie. Là ils se trouvaient en contact avec les tribus de l'intérieur, et échangeaient à grand profit leur poisson, tel que l'*ulichan*, ou *oulachon*, qui se vendait tant la brasse enfilé dans une longue ficelle, les coquillages des sauvages maritimes et leur propre pomme de terre (*waptô*), pour les peaux, fourrures et racines esculentes de leurs voisins de l'est.

Avec grand profit, ai-je dit. On peut en juger par le fait que longtemps après, alors que les blancs s'étaient établis dans leur pays, ils semèrent de propos délibéré la défiance et l'inimitié contre les nouveaux venus parmi ces mêmes voisins, afin de les empêcher de venir trafiquer directement avec eux, voulant rester eux-mêmes les entremetteurs attitrés entre les aborigènes du hinterland et les commerçants d'Astoria. "Par ce stratagène, ils les retinrent loin de nous", dit Ross, "et gardèrent ainsi le monopole de la traite pour eux-mêmes, ache-

---

(4)—Comme écrivain, il se rendit même coupable de ce qu'on serait tenté de qualifier de plagiat, en empruntant sans rien dire un passage du livre du Rév. M. Parker, ou du moins les idées émises par ce dernier. V. Kane, pp. 177-78; Parker, pp. 256-57.

(5)—*Native Races*, vol. I, pp. 238-39.

tant toutes les fourrures et nous les revendant le double de leur prix initial"(6).

N'était-ce pas là un procédé bien américain, d'autres diront bien juif ?

Chez les naturels de la vallée de la Colombie, les Tchinouks avaient affaire à des races congénères, et pouvaient vaquer à leur commerce sans avoir besoin de recourir à une autre langue que la leur. Les choses changèrent avec l'arrivée des blancs et de leur "grands canots", que les aborigènes ne savaient mieux faire que de comparer à d'immenses baleines(7).

Les vaisseaux espagnols furent les premiers à visiter leurs parages, bien que l'attention des étrangers à face pâle ait, de bonne heure, été attirée par un port plus au nord, qu'ils appelèrent Noutka, croyant lui donner le nom sous lequel les naturels le connaissaient eux-mêmes, ce qui n'était pas le cas. La rade, ou le détroit, de Noutka se trouve à peu près à moitié chemin sur la côte occidentale de l'île appelée autrefois Quadra et Vancouver, aujourd'hui du dernier nom seulement, au milieu d'une population primitive exogène à la tribu des Tchinouks.

"Noutka fut découvert en 1774 par les Espagnols, qui en prirent possession l'année suivante", écrivait Don Quadra, que cite Vancouver lui-même dans son Voyage de Découvertes à l'Océan Pacifique du Nord(8). Ils y avaient déjà établi un bel établissement, et avaient exercé leurs droits de souveraineté sur les vaisseaux qui mouillaient dans leurs eaux, lorsque le capitaine de vaisseau anglais Meares, dont la véracité n'était pas remarquable, croyant avoir à se plaindre d'eux, s'adressa au gouvernement de Londres pour en obtenir réparation.

Après de longs pourparlers, celui-ci finit par forcer les découvreurs et premiers maîtres de la place à la rendre à son représentant, septembre 1794, au grand regret des indigènes(9).

---

(6)—*Oregon Settlers*, p. 77.

(7)—Cf. Boas, *Chinook Texts*, p. Washington, 189.

(8)—*Ubi suprà*, vol. II, p. 198 de la traduction française publiée à Paris l'an X.

(9)—Le grand chef Maquinna, que les Anglais appelaient le Roi, "étant revenu à l'heure du déjeûner..., renouvela ses plaintes [malgré les présents que Vancouver venait de lui faire], manifestant ses regrets de ce que les Espagnols allaient quitter Noutka", admet ce navigateur lui-même dans son Journal (II, p 196). Il ajoute: "Je ne pus m'empêcher de remarquer en cette occasion, avec un mélange de plaisir et de surprise, jusqu'à quel point les Espagnols ont acquis la confiance des naturels, confiance qui prouvait évidemment la bonne conduite que ceux-ci tenaient à leur égard" (*Op. cit.*, p. 1917).

Quoi qu'il en soit de ces pénibles démêlés, qui sont de nature plus historique qu'ethnographique, un fait à constater est celui-ci: Les navigateurs de commerce blancs ayant fait leur capitale de Noutka, ce coin du Pacifique devint bientôt le rendez-vous de nombre de Tchinouks, qui y revendaient à profit les fourrures qu'ils avaient achetées à vil prix à leurs voisins du hinterland de l'est.

Ces randonnées commerciales les mettant en communication avec les aborigènes de Noutka, un singulier mélange des mots les plus usuels de l'une et de l'autre langues indiennes se produisit graduellement, qui fut l'origine du jargon appelé tchinouk parce que la majorité de ses termes étaient, après tout, empruntés à l'idiome des étrangers de la Basse-Colombie. Ces termes passant en outre par la bouche de blancs peu habitués aux "éclaboussures linguales" qui avaient tant repoussé Paul Kane, s'adoucirent un peu, se débarrassant petit à petit des sons les plus baroques, et par là s'altérant d'une manière assez sensible tout en restant les éléments d'un parler sauvage, ainsi qu'on peut le voir par les pronoms suivants, tous encore en usage dans le jargon :

naika (*naikHa*), je, moi, mon, ma, mes
maika (*maikHa*), tu, toi, ton, ta, tes
iaka (*iaHka*), il, elle, son, sa, ses(10)
naika (*nacaika*), nous, notre, nos
msaika (*mtcaika*), vous, votre, vos
klaska (*Laska*), ils, elles, leur, leurs

Les nombres, qui sont, avec les pronoms, ce qu'il y a de plus caractéristique dans une langue, étaient de prononciation plus difficile en tchinouk. Ils ont, par conséquent, dû se transformer davantage en passant dans le jargon, et deux d'entre eux, phonétiquement trop rudes, n'ont pu y trouver place. Qu'on en juge par cette liste:

iHkt, un — *mokst* (*smokst*), deux — *Lôn*, trois — *lakét*, quatre — *kwannœm* (*qu'oa'nœm*), cinq — *taHam*, six — *senemokst* (*si'namokct*), sept.

L'altération est plus notable à l'occasion du mot pour "dix". Le vrai tchinouk avait *ita'Lelam;* le jargon en a fait *tatilam.*

Certains adverbes de prononciation facile restèrent sans altéra-

---

(10)—Il semblerait, par analogie, que le vrai tchinouk pour ces mots devrait être *iakHa*, et l'orthographe contraire n'est peut-être qu'une faute d'impression dans les textes de Boas, auxquels j'emprunte tous les éléments de l'ancienne langue cités dans ce chapitre. Il peut aussi être permis de remarquer que, dans cette importante publication, les mêmes termes sont loin d'être toujours écrits de la même manière.

tion. Tels sont: *alta*, maintenant; *lele*, longtemps; *iakwa*, ici; *iawa*, là; *kata*, comment; *ikta*, quoi, que, quelque chose; *wèHt*, de nouveau, encore; *enatai*, de l'autre côté; *kwanœsom*, toujours; *kansih*, combien de fois, combien; *kimta*, originairement "dernier", qui en est venu à signifier "après"; *ankate*, (auparavant), aujourd'hui s'emploie pour "autrefois"; *kekule* (*kekhule*), en bas; *nawitka*, en vérité, certainement: se dit maintenant pour "oui".

On peut en dire autant de certains noms ou adjectifs comme : *ôlo*, faim, affamé; *elehe*, terre, pays; *olali*, baie, fruit; *kanawe*, tous; *kwac*, peur, craintif; *kau*, attaché; *patL*, plein, et par extension ivre; *Kœl*, diffifile; *yutL*, orgueil, dont le sens a dégénéré en: heureux, content, surtout quand on le fait suivre de *tomtom*, cœur; *tLunas*, peut-être, je ne sais; *pôlakli*, *pulakle*, (originairement "dans la nuit", aujourd'hui) nuit.

A fort peu de choses près, tous ces mots, qui sont encore en usage aujourd'hui, appartiennent à la langue tchinouque. Certains autres ont subi une plus notable modification en entrant dans le jargon. Donnons pour exemples: *tel*, fatigué (ancien tchinouk *tœl*); *kamuks*, chien (a. tch. *kamukc*); *alke*, plus tard (a. tch. *aLqe*); *tlap*, trouver (a. tch. *tLap*); *mitlait*, être, rester, stationner (a. tch. *meLait*); *pus*, *pôs*, si, quand (*puc*); *kaltac*, seulement, aujourd'hui mauvais, en vain, inutile; *sitkom*, moitié (*citkum*), etc.

Chez d'autres, la lettre initiale a disparu dans la bouche des commerçants et des missionnaires. Citons entre autres:

tcok (pour *Ltcuk*), eau(11)
pœl, *pœlpœl*, (*Lpœl*), rouge
pasisi (*Lpacici*), couverture
kœnem (*ikanim*), canot
klaHane (*kᵘLaHane*), dehors, extérieur
tsiktsik (*itsiktsik*), voiture
kiyutan (*ikeutan*), cheval
Heloima (*iHeloima*), autre, différent
saHale (*kᵘcaHali*), en haut, supérieur.

Une autre catégorie de termes d'origine tchinouque s'est encore plus altérée par son incorporation dans le jargon. Tels sont: *tekeh*, aimer, vouloir (originairement *tqeh*); *siaHus*, visage (orig. *ciaHost*,

(11)—D'autres font dériver ce mot du noutka *tcu-uk*.

son visage); *oiHat*, chemin (or. *ucHatk*); *telikom*, gens, amis, parents (or. *telH'œm*). On peut ajouter *kanamokst*, ensemble, que les anciens Tchinouks prononçaient *Lkanam*, et il est probable que le *tépsô* du jargon, qui s'emploie pour "herbe" aussi bien que pour "cheveux", n'est autre que le *taqcô* de la langue mère, de même que *Lmemœlôct*, cadavres, s'est simplifié en *memœlôz*, avec le sens de "mort, mourir".

D'autres enfin, ajoutés à plusieurs de ceux qui précèdent, ont changé de signification. Exemples: *okuk*, à cela; en jargon: cela, ce, cette, ces; *kopét*, assez, a pris le sens de: fini, rien que, ou bien encore seul, seulement, comme dans *kopét iaka tcako*, lui seul est venu; *esgam*, qui voulait dire: prends-le, dans la vraie langue, est devenu *éskom* avec le sens de: "prendre" simplement, de même que *kaH*, qui originairement voulait dire "cela", est aujourd'hui usité pour notre adverbe "où"?

Le tchinouk moderne, tout comme l'ancien, est fort sur la réduplication, ainsi que l'attestent les mots suivants, ajoutés à ceux de ce genre déjà cités:

hoyhoy, échanger, troquer
makmak, manger, boire
hehe, rire, s'amuser
HaHa, merveilleux, miracle
musmus, bête à cornes
tintin, cloche, musique (instrument de)
tsiltsil, étoile, bouton
wawa, parler
kiskis, conduire, chasser devant soi
kalakala, oiseau

Mentionnerai-je l'ancien tchinouk *mama*? Je le cite, non pas parce qu'il est, lui aussi, un exemple de réduplication, mais parce que c'est une anomalie linguistique peu ordinaire. Combien y a-t-il de mes lecteurs qui ont deviné que, dans la langue des "disparus", ce mot était l'équivalent, non pas de "mère", mais de "père"? Le jargon lui a rendu sa valeur universelle, et fait dire *papa* pour "père", dont le vocatif est *pa*.

Trois autres termes du jargon ont une origine fortuite. D'abord *Passayuks* équivaut à "Français", et, le croira-t-on, est une corruption de ce mot. En effet, l'Indien change instinctivement en *p* l'*f*, qu'il ne peut pas plus prononcer que l'*r*. Dans ces conditions, le mot "français" devient pour lui *passay* qui, chargé du suffixe pluriel *-uks*, se transforme en *passayuks*. Pour "Américain" les aborigènes disent *Boston*, parce que les premiers étrangers de cette nationalité qu'ils

virent venaient de la ville qui porte ce nom. Enfin, un pauvre fou appelé Pilton fut inconsciemment responsable de l'extension de son cognomen à la classe des gens privés de raison, dans laquelle est comprise, aux yeux de beaucoup d'Indiens, celle des dépravés, des corrompus, impudiques et coureurs de femmes qui, en tchinouk, sont maintenant désignés comme des *péltœn*.

Et le noutka, où le trouve-t-on dans cet ineffable jargon? Tout d'abord, c'est un mot de cette langue qui a le premier été noté dans les anciens récits comme moyen de communication entre différents peuples. Ce fut, on peut le dire, le tout premier germe du jargon actuel, et, comme il convenait pour un parler commercial, c'est l'équivalent noutka de notre verbe "acheter".

C'était le 22 avril 1778. Le grand navigateur anglais Cook ayant remarqué tout près de Noutka de l'herbe qui, par extraordinaire, croissait à profusion, ordonna à ses gens d'en couper, pour nourrir des chèvres et des moutons qu'il avait à bord. Mais il avait compté sans son hôte. *Makuk! makuk!* achetez-la, achetez-la, cria-t-on de tous côtés à ses faucheurs.

Arrivé sur place, le navigateur dut s'exécuter, Il paya libéralement pour le privilège de couper ce qui n'appartenait à personne. Mais il n'avait pas plus tôt satisfait l'un des plaignants, que d'autres surgissaient qui réclamaient leur part dans ses largesses forcées. En sorte que, ainsi qu'il le dit lui-même, il ne paraissait pas qu'il y eût un seul brin d'herbe qui n'eût son propriétaire particulier"(12).

Depuis ce temps, tous les blancs de passage connurent le sens de *makuk*, qui fait encore partie du tchinouk, ainsi que *taye*, chef, ou personne de haut rang, expression maintes fois mentionnée par Cook et par Jewitt(13). Pourtant *taye* ne se trouve dans le vocabulaire noutka de ni l'un ni l'autre de ces deux auteurs, pas plus que dans le lexique bien plus ample de Sproat(14). Le vocabulaire comparé de 18 langues parlées en Colombie Britannique, dans le Sixième Rapport sur les Tribus du Canada Nord-Ouest, cite le mot *ha'utl* comme rendant en noutka notre idée de chef de village. *Taye* est l'équivalent

---

(12)—*The Voyages of Captain James Cook round the World,* vol. II, p. 268; Londres, s.d.

(13)—Un des deux survivants de l'équipage du vaisseau le *Boston,* massacré par les Indiens de Maquinna, dont il a déjà été parlé.

(14)—Pour Jewitt, V. *The Adventures of John Jewitt,* p. 249; Londres, réimpression de 1896. Pour Sproat, Cf. *Scenes and Studies of Savage Life,* pp. 296-307; Londres, 1868.

du sibérien *toyon*, qui dénote le président de chaque ostrog(15).

Incontestablement noutka, ou dérivés du noutka, sont les mots suivants du jargon tchinouk:

wawa, dire, parler
wek, non
tcako, venir
mamuk, faire, rendre
kakcét, cassé, enfreint
tlutcmin, (*tlutsma*, femme mariée) femme, femelle
saya, loin, éloigné, grande distance
tluc (*klucl*), bon, bien
tlatowa, aller, s'en aller
patlatc, donner, originairement, cadeau, présent
tanas (*ta'na*), petit, un peu, enfant
ayu (*ha'u*), qui veut dire "dix" en noutka et "beaucoup" en tchinouk.

La provenance noutka de quelques autres termes du jargon n'est pas tout à fait aussi claire. Ainsi, d'après Swan(16), le tchinouk pour "chevreuil", *mawitc*, ou, avec son orthographe anglaise, *mowitch*, vient de *bowitch*, qui a le même sens en noutka, tandis que Sproat donne (17) quelques autres expressions du jargon qui ont, d'après lui, une origine identique.

Il est évident aussi que le *sick-a-minny*, fer, de Jewitt, le *chickamen* de Ross, le *sikemail* de Cook, autant de formes d'un terme qui est déclaré noutka par ces différents auteurs, sont identiques avec le *tcikœmin* du jargon tchinouk, qui s'emploie, tout comme chacune de ces formes, pour désigner non seulement le fer, mais tout métal, y compris l'or et l'argent, de même que le *komtaks* moderne n'est qu'un dérivé du noutka *komtak*—Jewitt *komme-tak*—comprendre(18).

---

(15)—Cf. Cook, *Voyages*, vol. II, pp. 268 et 506.

(16)—*The Haidah Indians*, p. 14; *ap.* Smithsonian Contributions to Knowledge, 1874.

(17)—*Op. cit.*, p. 139.

(18)—Pas plus que les essais des autres Anglais, déparés par leur orthographe fantaisiste avant l'adoption de la méthode scientifique pour la transcription des sons indiens, le vocabulaire noutka de Jewitt (non pas Jewett comme l'appelle John Gill dans la préface de son dictionnaire du jargon tchinouk, 14e édition; Portland, 1902), dans ses *Adventures* (non pas *The Captive in Nootka*) n'est absolument parfait. Il n'en est pas moins inexact d'affirmer qu'il fut composé "de mémoire, probablement cinq ou dix ans après son évasion, qui arriva en 1805", parce que, ajoute-t-on, ce matelot "n'avait aucun moyen d'écrire pendant qu'il était chez les Indiens". Jewitt en avait tellement qu'il parle dans son dernier chapitre (p. 223 de l'éd. de 1896) des "lettres qu'il écrivit pour

Meany(19) met aussi au compte de la même langue l'interjection qui sert aujourd'hui de salutation en tchinouk: *klaHauyam*, ou, comme il l'écrit, *clah-how-yah*. Mais un autre écrivain de même langue l'avait prévenu depuis longtemps, et avait montré comment cette exclamation n'était point du tout du noutka, mais simplement... de l'anglais! Ce mot, dit-il, paraît avoir eu "son origine dans le fait que les Indiens entendirent, dans les premiers jours du commerce des fourrures, les amis d'un monsieur appelé Clark lui demander maintes fois: *Clark, how are you?*" Il peut y avoir du vrai là-dedans; mais comme ce n'est autre que Paul Kane qui nous fait part de cette trouvaille, on est tenté d'en sourire(20).

En ce qui est du dialecte des Chéhalis, tribu séliche dont le territoire était contigu à celui des Tchinouks, il a légué au jargon qui porte le nom de ces derniers quelques mots comme *ilép*, premier, auparavant; *tsœm*, marque écriture, image, et probablement quelques autres. D'autres sources séliches, situées dans le sud de la Colombie Britannique, lui ont fourni *stalo*, qui veut dire rivière, et aussi, je crois, *sele*, l'équivalent du mot "âme". Au chouchouape, autre tribu séliche de l'intérieur de la même province, on a emprunté *HaHa*, dont nous connaissons déjà la valeur.

Reste encore un bon nombre de termes du jargon, qui sont incontestablement dérivés de langues indiennes, mais qui ne se rattachent ni à l'ancien tchinouk, ni à une langue séliche: *kôlan*, qui veut dire oreille aussi bien qu'écouter; *makmak*, manger, et nourriture; *kapciwala*, voler, dérober; *saliks*, faché et colère; *tomtom*, cœur et esprit (employé aussi pour "penser"); *snas*, pluie; *tci*, nouveau, récemment; *tœkop*, blanc; *muzum*, dormir; *saplél*, pain; *itluil*, corps, viande; *tôlo*, l'emporter, gagner, surpasser; *hélô*, il n'y a pas, souvent employé pour "non", etc., qui doivent avoir été originalement empruntés soit au yakama de l'intérieur américain (dialecte sahaptin), soit à d'autres idiomes séliches.

---

implorer ceux qui les recevraient de venir au secours de deux infortunés chrétiens souffrant au milieu de païens".

Du reste, au cours de ce même chapitre, il donne (p. 227), cette fois de mémoire—et il le dit—le texte de la lettre qu'il *écrivit* pour le capitaine du brig qui devait le délivrer. Enfin, il parle deux fois dans son livre du journal qu'il tenait pendant sa captivité (pp. 82 et 142). A Noutka comme ailleurs, les baies de la forêt ont de la couleur, et au temps du prisonnier anglais, chacun taillait sa plume à même les ailes des volailles et oiseaux de proie.

(19)—*Vancouver's Discovery of Puget Sound*, p. 45; New-York, 1907.

(20)—*Wanderings*, p. 183,

Le mot *sele* cité plus haut fut naturellement adopté sous l'influence des missionnaires—les commerçants n'en avaient que faire qui passaient autrefois pour ne pas avoir d'âme capable de dépasser les limites d'une peau de castor (dicton qui avait acquis la force d'un proverbe chez les Anglais parlant de la mentalité des chercheurs de pelleteries). Mais le jargon tchinouk s'était formé longtemps avant l'arrivée de prêtres ou ministres sur la côte du Pacifique. Il avait évolué insensiblement sous la pression des nécessités commerciales, d'abord entre les aborigènes eux-mêmes, puis entre eux et les blancs.

Par où l'on voit que l'auteur des *Canadiens de l'Ouest*, Joseph Tassé, tout en reprenant ceux qui "semblent croire que le chinouk est un dialecte d'une langue quelconque", n'est pas lui-même absolument exact en affirmant que "c'est un patois commercial... inventé par nos voyageurs"(21).

Sproat s'élève avec non moins de force contre ce qu'il appelle l'absurdité conventionnelle (*the conventional nonsense*) qui voudrait que ce fût la compagnie de la baie d'Hudson qui l'ait inventé. "Un exploit comme serait l'invention d'une langue dépasse les capacités même d'un facteur-en-chef", ajoute-t-il avec une pointe d'ironie(22).

Sproat a raison. Le jargon chinouk existait avant l'arrivée des

---

(21)—*Ubi suprà*, vol. II, p. 285; Montréal, 1882.

(22)—Par allusion, évidemment, aux prétentions de ces "officiers" de la traite des fourrures. J.-W. McKay, lui-même un ancien traiteur, je crois, en donne la description suivante dans le *Year-Book of B.C.* pour 1897:

"Ce haut fonctionnaire était un seigneur suprême. Sa parole faisait loi; il était de toute nécessité entouré d'une auréole de dignité, et sa personne était, pour ainsi dire, sacrée. Il portait tous les jours un habit noir ou d'un bleu foncé, une chemise blanche, un col qui lui venait aux oreilles, une redingote et une culotte bordée de velours en bas. Quand il sortait, il portait un chapeau de castor noir coûtant 40 chelins. En voyage par eau, l'équipage le soulevait du canot pour aborder et l'y remettait de la même manière. Il avait encore son chapeau de castor, mais il était alors protégé par une housse en soie cirée, et, par-dessus sa redingote noire, il portait un long manteau de tartan au Royal Stuart doublé en étoffe écarlate ou bleu foncé. Le manteau, muni d'une volumineuse pèlerine, avait une espèce de collet en velours de Gênes retenu par des chaînettes et agrafes d'or.

"Le traiteur avait sur lui un sachet orné appelé sac à feu, qui contenait son tabac, son briquet, de l'amadou avec sa boîte et des allumettes chimiques. Au campement, on plantait sa tente séparément de l'abri qui servait à sa suite. Il avait un feu à part, et la première chose que faisait son équipage en abordant était de planter sa tente, faire son campement et ramasser assez de bois de chauffage pour la nuit, avant de vaquer à ses propres besoins. On saluait de coups de fusils son départ du fort ainsi que son retour" (*Op. cit.*, p. 24).

Malgré toute cette pompe, ce grand personnage n'était pas capable d'inventer quelque chose comme.... le jargon chinouk !

agents de cette corporation sur le Pacifique. Il existait, du moins en germe et sans l'adjonction de deux espèces de mots qu'il nous reste à mentionner, même avant l'occupation de la Basse-Colombie par les Astoriens d'abord et les traiteurs de la compagnie du Nord-Ouest ensuite. Ces deux catégories de mots, on le comprend, sont ceux qui furent empruntés à la langue des employés canadiens de ces deux corps commerciaux, puis ceux que les Anglais et les Américains ajoutèrent eux-mêmes à son vocabulaire.

Et c'est à dessein que, à l'encontre de ce qui se fait généralement, je donne ici la priorité au français. Car, ainsi que je l'ai écrit ailleurs(23), "le français fut pendant longtemps la langue de la civilisation dans les immensités de l'Ouest, langue qu'Anglais et Ecossais parlaient avec aisance et dont ils ont parsemé les écrits qu'ils nous ont laissés".

Cela est si vrai que Ross Cox, l'un des premiers auteurs qui nous aient parlé du commerce des fourrures dans la vallée de la Colombie, nous présente incidemment un bouillant Celte du nom de McDonald qui, avant d'entrer dans la compagnie du Nord-Ouest (qui précéda celle de la baie d'Hudson dans ces parages), *was obliged to learn French*, dut apprendre le français, dit-il(24).

Les "bourgeois", ou traiteurs en charge de postes, ainsi que leurs commis, ne parlaient anglais qu'entre eux, et encore leurs entretiens étaient-ils souvent dans la langue de Bossuet. En sorte que tout ce qui se disait aux employés, très souvent les compagnons de travail des sauvages et trop souvent les visiteurs de leurs loges, était en français, ce qui força graduellement à admettre dans le jargon une foule de mots, qu'on fit généralement précéder de l'article, et auxquels, de leur côté, les sauvages firent subir les transformations réclamées par les lois de leur phonétique: changement de l'*r* en *l*, de l'*f* en *p*, ou leur complète élision, etc.

Ces nouvelles acquisitions, qui s'introduisirent insensiblement entre 1812 et 1845, ont trait à certaines parties du corps humain dont le nom indigène était trop difficile à prononcer pour les nouveaux venus, qui offrirent en échange des termes faciles comme *latet* (la tête), *labuc* (la bouche), *leda* (les dents, même au singulier), *lalang* (la langue), *lema* (les mains, pluriel et singulier), *lepye* (les pieds, *id.*); des mots rendant les idées d'objets ou d'instruments fa-

---

(23)—Introduction au volume intitulé "Le Sang Français", par M. de Trémaudan, p. XVI; Winnipeg, 1918.

(24)—*Columbia River*, vol. I, p. 348.

miliers à des gens de leur condition: *lahac* (la hache), *lasî,* (la scie), *laplac* (la planche), *lœklu* (le clou), *lalim* (la lime), *lapyoc* (la pioche); ou bien encore des noms d'animaux domestiques: *lœmuto* (le mouton), *lœpul* (la poule), *kocô* (cochon); d'autres enfin exprimant des objets propres à des "voyageurs", comme *lalam* (la rame), *lakasét* (la cassette), *kapo* (capot), sans oublier ce qu'il y avait de plus indispensable pour eux: *lapip*—inutile de transcrire à la française.

Quelques rares mots ont été un peu plus défigurés en passant par des bouches sauvages. Ainsi il peut être nécessaire d'expliquer que *lœmolo* équivaut en tchinouk au canadien ou métis "le marron", c'est-à-dire "sauvage, indompté"; que *lœplét* est le même mot que "le prêtre (qui se dit aussi pour "ministre protestant" quand il suit le qualificatif *king George,* alors qu'il signifie littéralement "prêtre anglais"); que *lœcalû* n'est autre que notre expression "la charrue"; que *lezép* correspond à "les œufs", dont les engagés canadiens faisaient sonner l'*f*; que l'adverbe *pi* est simplement notre "puis", etc.

Dans *kuli* et dans *cante* (ne pas oublier la valeur du *c* scientifique) tout le monde ne reconnaîtra peut-être pas nos verbes "courir" et "chanter", tandis que je pourrais probablement le donner en mille à deviner ce que veut dire le *lamye* de cet ineffable jargon. Ce n'est autre chose que notre "la vieille" prononcé à l'indienne et employé dans le sens de "vieille femme". Dans *mœsi* on reconnaîtra plus facilement notre "merci".

Mais combien y en a-t-il qui devineront à première vue le sens du mot *malagwa?* C'est là pourtant un mot bien canadien: maringouin!...

A ces vocables exotiques aux Indiens s'ajoutèrent plus tard un certain nombre d'expressions anglaises plus ou moins défigurées, dont la liste s'est de nos jours indûment allongée avec la prépondérance toujours croissante de l'anglais dans les cercles aborigènes.

Ce sont des mots simples comme *stôn, bôn, bôt, sik, béd, côl, wâm, son* (*sun,* le plus souvent usité pour "jour"). Qu'on prononce ces mots tels qu'ils sont écrits, et l'on aura infailliblement les mots anglais correspondants, excepté peut-être dans *côl* et *wâm,* qui ne sont autres que les adjectifs *cold* et *warm.*

Plus difficiles à reconnaître, par suite d'altérations exigées par la phonétique indienne, sont: *pic* pour *fish, pepa* pour *paper, dala* (*dollar*), *kwata* (*quarter* de dollar), *paya* (*fire*), *pait* (*fight*), *klai* (*cry*), *lom* (rhum et toute boisson forte), etc.

Ce mélange de termes hybrides les uns pour les autres donne naissance à des espèces de pots-pourris dont ne se rendent pas compte

même ceux qui parlent ce jargon, et qui diront, par exemple: *ayas sik naika latet*, beaucoup malade (est, toujours sous-entendu) ma tête, c'est-à-dire j'ai grand mal à la tête; *okuk mula kanawe tcako paya*, lit. ce moulin tout devint feu, *i.e.* fut entièrement consumé par le feu, et d'autres phrases semblables, sans se douter que chacun de leurs mots appartient à autant de langues différentes, ou peu s'en faut.

Parfois deux termes du jargon se combinent pour rendre un de nos concepts. C'est ce que nous voyons dans:

sâl tcok (salée eau), mer
skukum tcok (forte eau), rapide
sitkom son (moitié jour), midi.
sitkom pulakle (moitié nuit), minuit
saHale elehe (en haut terre), ciel
saHale taye (en haut chef), Dieu
tanas paya (petit feu), purgatoire
tanas mawitc (petit chevreuil), faon, pou
sel hous (voile maison), tente
tlutcmin musmus (femme bête à cornes), vache
man musmus (homme bête à cornes), taureau
sonde hous (dimanche maison), ou *stîwil hous* (prière maison), église
cante man (chante homme), "entonateur" (25)

Plus originales encore sont des expressions comme:

pic lema (poisson les mains), nageoires
kalakala lema (oiseau mains), ailes
ôlo tcok (faim eau), assoiffé
côl elehe (terre froide), hiver
sik tomtom, (malade cœur), chagrin
saHale tomtom (haut coeur), orgueil

Si le jargon avait une grammaire, on pourrait dire que le superlatif s'y rend par *ilép*, premier, précédant immédiatement l'adjectif. Ex.: *ilép tluc*, premier bon, c'est-à-dire le meilleur.

Parmi les locutions verbales qui requièrent un double terme en tchinouk, notons: *tcako helô* (devenir il n'y en a point), disparaître; *wawa helô* (dire non), nier; *wawa nawitka* (dire oui), affirmer; *nanitch pepa* (regarder le papier), lire; *tcako tanas* (devenir petit), naître; *kaptciwala tlutmin* (voler femme), commettre la fornication.

---

(25)—Celui qui, chez les sauvages chrétiens, commence les prières et entonne les cantiques.

Un verbe, *mamuk*, faire, rendre, sert à lui seul à former toute une série de locutions verbales. Telles sont:

mamuk tsœm (faire marque), écrire
mamuk blûm (faire balai), balayer
mamuk kau (rendre attaché), attacher
mamuk patL (rendre plein), remplir
mamuk pû (onomatopée), tirer un coup de fusil, fusiller
mamuk tluc, (rendre bon), guérir, raccommoder, améliorer
mamuk helô (rendre il n'y en a point), effacer, anéantir
mamuk lapwel (faire la poële), frire
mamuk saliks (rendre fâché), irriter
mamuk issik (faire aviron), avironner, ramer
mamuk memœlôz (rendre mort), tuer
mamuk Heloima (rendre différent), changer
mamuk malye (faire marié), marier
mamuk nawitka (faire oui), croire
mamuk kanamokst (faire ensemble), unir, accoupler
mamuk lœpyoc (faire la pioche), piocher
mamuk kekule (rendre bas), baisser
mamuk saHale (rendre haut, hausser
mamuk tcako (faire venir), amener
mamuk tlatowa (faire aller), emmener

Dans *mamuk klaHauyam*, expression qui revient souvent dans les prières et les sermons, le dernier mot change de sens par suite de la combinaison. Dérivé de l'ancien tchinouk *Lia'hauyam*, qui veut dire pauvre, misérable, ce mot prend alors la signification de "pitié", et la locution entière veut dire "prendre en pitié, faire la charité à".

Dans *mamuk naika tomtom*, lit. faite mon cœur, mon esprit, nous avons trois mots qui se traduisent par le verbe réfléchi "se résoudre, prendre une résolution".

Pauvre comme est ce jargon, il s'enrichit comparativement en altérant le sens des mots selon les tournures, ou leur place dans la phrase. Ainsi le *mamuk klaHauyam* déjà cité reprend sa valeur primitive si nous intercalons un pronom entre ses deux éléments. Par conséquent, *mamuk iaka klaHauyam* signifiera "le rendre pauvre, malheureux". De même, *tci mamuk* veut dire "commencer", tandis

que *mamuk tci* est l'équivalent de "renouveler" (lit. rendre neuf, *tci*).

Enfin on a pu voir par ce qui précède que ce bienheureux parler ne connaît ni pluriel, ni autre conjugaison que celle qui peut résulter du changement de pronom. Cette considération me suggère une idée, provoque en moi un doute. Mes lecteurs de l'est, ou du moins ceux qui ne connaissent pas l'Extrême-Ouest, ne seront-ils pas tentés d'attacher fort peu d'importance à l'étude que je vais terminer, bien qu'elle soit la première du genre, et cela faute de se rendre compte de la véritable place du tchinouk dans la vie sociale d'innombrables tribus indiennes et de blancs de toutes origines ?

S'il en était ainsi, je leur rappellerais que ce parler est un fait à peu près unique au monde, et c'est dans cette circonstance, plutôt que dans sa facture intrinsèque, qu'il faut trouver son importance. Il n'est pas de livre, même et surtout anglais, qui n'en parle et ne l'explique lorsqu'il traite de la côte du Pacifique, ou de son hinterland.

"Mes nouveaux hommes étaient de parfaits étrangers pour moi et incapables de dire un seul mot d'anglais", écrit l'explorateur Ch. Horetzky, qui, arrivant de l'est, venait d'atteindre le centre de la Colombie Britannique. "Mais", continue-t-il, "ils connaissaient à fond le tchinouk, langue élégante dont j'avais avec moi un vocabulaire, et, grâce à lui, mes compagnons et moi ne tardâmes pas à nous bien entendre"(26).

Voilà ce que je ne puis m'empêcher d'appeler un cas typique, qui donne une bonne idée de la place de ce jargon même dans l'intérieur de la Colombie Britannique, à au moins neuf cents milles du lieu de sa naissance. Je pourrais remplir plusieurs pages du *Bulletin* rien qu'à mentionner les livres et brochures, articles et autres productions qui en ont parlé. Contentons-nous en terminant cette étude, d'énumérer quelques-uns des vocabulaires qui en ont été publiés, ou des opuscules qui lui ont été exclusivement consacrés.

En dépit de l'assertion de James-C. Pilling, l'auteur de la bibliographie des langues tchinouques et autres, dont les ouvrages accusent d'immenses recherches et se font généralement remarquer par une scrupuleuse exactitude, ce que contient le livre de Cox, souvent mentionné dans les pages qui précèdent, n'est point "un court vocabulaire du jargon tchinouk"(27). Le tout est de l'ancienne langue,

---

(26)—*Canada on the Pacific*, p. 114; Montréal, 1874.
(27)—*Bibliography of the Chinookan Languages*, p. 19; Washington, 1893.

telle qu'un Irlandais du temps pouvait l'écrire. La première liste linguistique du jargon se trouve dans:

1838. Parker, *Journal of an Exploring Tour.* Malgré le titre de ce vocabulaire, ce que l'auteur donne (90 mots sans les chiffres) est du jargon, puisque, sans s'en douter, il y fait place aux termes noutkas qui sont restés en usage dans ce parler. Il ne mentionne aucun dérivé du français, probablement parce qu'il ne voulait enregistrer que ce qu'il croyait être du vrai tchinouk. Après cet ouvrage, vient celui de

1844, Lee & Frost. *Ten Years in Oregon,* qui, à part un grand nombre de phrases de vrai jargon éparpillées le long de ses pages, se termine par un court vocabulaire soi-disant de la langue des Clatsops, frères des Tchinouks, qui ne paraît pas pur de tout alliage noutka, par conséquent peut prétendre au droit d'être cité dans la présente liste. Le premier vocabulaire officiel du jargon tchinouk, c'est-à-dire à peu près tel que nous l'avons encore aujourd'hui, est celui qui se trouve dans

1846. Hale (Horatio), *United States Exploring Expedition... under the command of Charles Wilkes,* vol. VI. Remarquons de suite que ce premier dictionnaire fut l'œuvre d'un véritable savant, d'un philologue de renom, et parut dans une publication officielle du gouvernement des Etats-Unis. Déjà on commençait à noter le caractère disparate des éléments qui entrent dans la composition de ce parler international, car Hale fait remarquer "17 mots dérivés du noutka, 41 venant de l'anglais, 100 appartenant au tchinouk, 33 qui viennent du français, 12 formés par onomatopée et 38 dont l'origine est douteuse"(28). Vient ensuite par ordre chronologique

1847. Palmer (Joël), *Journal of Travels over the Rocky Mountains,* ouvrage qui donne asile à un vocabulaire jargon-anglais de quelque 200 mots, arrangés aphabétiquement. Puis nous arrivons à l'ouvrage de notre ancienne connaissance

1849. Ross, *Adventures of the First Settlers on the Oregon.* Ecrit en 1846, ce volume raconte des faits qui se passèrent en 1810-13. En sorte qu'il doit, linguistiquement, être regardé comme appartenant à cette époque. Or non seulement il contient une liste de 30 mots ou locutions qui sont donnés comme distincts de la vraie langue tchinouque, mais des 200 termes qu'il dit appartenir à celle-ci, au moins 9 sont noutkas ou non tchinouks, preuve que le jargon

---

(28)—Cf. Pilling, *ubi suprà,* p. 40.

existait avant l'arrivée des traiteurs. Par ailleurs, les vocabulaires de Ross sont très fautifs. Le premier qui ait été publié sous une forme séparée était l'œuvre d'un abbé Lionnet, qui parut anonymement sous le titre de

1853. *Vocabulary of the Jargon or Trade Language.* C'était un opuscule de 22 pages grand format, qui vit le jour sous les auspices de la fameuse Institution Smithsonienne de Washington. Malgré son titre, l'ouvrage est français-tchinouk. Puis vient un petit ouvrage qui a passé par au moins quinze éditions distinctes, et auquel ont successivement collaboré Mgr Blanchet, son premier auteur, paraît-il, puis Mgr Demers, l'abbé Saint-Onge et un M. Gill, qui en imprima toutes les éditions à partir de la huitième. C'est

1856. *A Complete Dictionary of the Chinook Jargon.* C'était déjà la troisième édition de cet opuscule de 24 pages qui parut en 1856. On n'a pas de traces des deux premières. Citons maintenant brièvement

1857. Armstrong, *Oregon,* livre qui contient une liste de 75 mots, à part les chiffres;

1857. Schoolcraft, *Historical and Statistical Information respecting the History... of the Indian Tribes,* dont le cinquième volume comprend un vocabulaire de 340 mots tchinouks;

1857. Swan (James-G.), *The Northwest Coast,* avec un vocabulaire d'environ 250 mots et d'assez copieuses remarques sur le jargon (29). Donc trois vocabulaires tchinouks pour 1857. L'année suivante, époque de la découverte des mines d'or du Caribou, devait en voir autant paraître. Ce fut d'abord

1858. Anderson (Alex.-C.), *Hand-Book and Map of the Gold Region.* Contient un vocabulaire de six pages que l'auteur répudia ensuite. Puis un anonyme

1858. *Guide-Book to the Gold Regions of Frazer River,* vocabulaire de 10 pages; enfin

---

(29)—Cet ouvrage contient en outre une liste de mots chéhalis, qui comprend, entre autres, le mot *cû-shû,* donné plus loin (p. 416) comme dérivé de la langue tchinouque. Or ce terme n'est autre que le français "cochon"! S'essayant à trouver l'origine des différents éléments de ce jargon, Swan cite aussi comme appartenant au dialecte des anciens Tchinouks toutes les expressions que nous avons représentées comme d'origine noutka. Tout savant qu'on l'ait cru de son vivant, il n'a pas l'air d'avoir jamais soupçonné que ce parler ait rien eu à faire avec la création de notre jargon.

Quelques-unes de ses autres dérivations sont aussi un peu fantaisistes. Ainsi il assimile le mot *lamye* (qu'il écrit *lamai*) au français "la mère". Nous savons déjà à quoi nous en tenir là-dessus.

1858. Hazlitt (W.-C.), *British Columbia and Vancouver's Island*, avec un vocabulaire de 365 mots et locutions, sans compter les chiffres. C'est encore au désir d'aider les mineurs dans leurs relations avec les natifs (à moins qu'on ne préfère dire: au désir de profiter des circonstances pour faire de l'argent) qu'il faut attribuer l'apparition du

1860. *Vocabulary of the Chinook Jargon*, qui n'était guère qu'un tract comparé à celui de l'ouvrage suivant d'un grave auteur— plus de 360 termes:

1862. Macdonald (A.-G.-F.), *British Columbia and Vancouver's Island*(30). Vient ensuite l'œuvre d'un savant publiée par une société savante, l'Institution Smithsonienne:

1863. Gibbs (Geo.), *A Dictionary of the Chinook Jargon*. On le voit, le titre est un peu plus prétentieux; c'était alors l'ouvrage exclusivement tchinouk le plus important: XIV-44 pages. L'auteur y étudie l'origine des différents mots du jargon. La même année parut

1683. Wintrop (Théodore), *The Canoe and the Saddle*, comprenant un vocabulaire partiel du même parler (environ 250 mots). Deux ans plus tard, nous avons

1865. Stuart (Granville), *Montana as it is*, "auquel est ajouté", dit le titre, "un Dictionnaire du fameux Jargon Tchinouk". Quelque chose de moins complet se trouve dans

1867. Richardson, *Beyond the Mississipi*. Nous en venons maintenant à ce qu'on pourrait appeler l'édition catholique du tchinouk, publiée sous le titre de

1871. *Chinook Dictionary, Catechism, Prayers and Hymns*. Composé en 1837-39 par l'abbé (plus tard Mgr) Demers, cet ouvrage fut revu, corrigé et augmenté en 1867 par Mgr Blanchet, puis encore modifié et définitivement complété en 1871 par l'abbé Saint-Onge, missionnaire chez les Yakamas. A la même époque, apparemment la même année, un ouvrage analogue,

1871. *A Dictionary of the Chinook Jargon*, fut publié anonymement pour les besoins du commerce, lequel fut incorporé l'année suivante (1872) dans un rapport officiel de l'hon. (plus tard

---

(30)—Naturellement l'orthographe de tous ces vocabulaires anglais-tchinouks est souverainement comique pour un autre qu'un Anglais. Veut-on, par exemple, savoir comment Macdonald rend notre conjonction "et"? Rien de plus simple: puisque les Anglais appellent *pi* la lettre *p*, il se borne à en faire suivre le petit mot susmentionné—*and, p*. Ce n'est pas plus difficile que cela!

sir) Hector Langevin, ministre des Travaux Publics à Ottawa(31). Comme la plupart de ceux que nous avons énumérés, cet opuscule eut plusieurs réimpressions. Il avait vu le jour à Victoria, C.B. Un autre, de caractère identique, fut publié à Olympia, Wash., sous le même titre de

1873. *Dictionary of the Chinook Jargon,* 32 pages. Vient ensuite un vocabulaire de 17 pages incorporé au

1877. *Guide to the Province of British Columbia.* L'année suivante, un ministre américain faisait paraître

1878. Eells (Myron), *Hymns in the Chinook Jargon Language* (sic); 30 pages. Oeuvre d'un ministre protestant, cette fois de nationalité anglaise, est également

1880. Good (J. B.), *A Vocabulary and Outlines of Grammar of the Nitltlakapamuk,* avec, dit le titre, "un dictionnaire phonétique du tchinouk", une page, celle de gauche, étant en indien (langue séliche), et alternant avec une en jargon qui lui fait face. Deux ans plus tard, nous avons

1882. Gill (G.-R.), *Dictionary of the Chinook Jargon,* qui n'est autre que l'ouvrage de nos missionnaires catholiques dont le nouvel éditeur avait acheté la propriété. V. à l'année 1871. Seulement, cette nouvelle édition est, nous apprend-on, "grandement améliorée"... pour des yeux et des oreilles anglaises. C'est dire que l'orthographe en est d'un ridicule achevé, bien qu'on ose la donner comme phonétique. C'est ainsi qu'un mot comme *ilép,* premier, y est donné comme *elip; kekule,* en bas, y devient *kee-quil-ly; saya,* loin, *si-ah,* etc. Il faut pourtant avouer que ce factum est bien complet, et contient beaucoup de mots réellement aborigènes malheureusement tombés en désuétude. Pas d'autre publication analogue jusqu'en 1888, époque où parut

1888. *The Complete Chinook Jargon,* et comme ce "jargon" (ni vocabulaire ni dictionnaire, remarquez-le bien) fut imprimé à Seattle(32), partant en territoire américain, on ne pouvait manquer d'ajouter à son titre: *the best yet issued,* c'est-à-dire "le meilleur jargon". Comprendra qui pourra. Cette même année, un autre ouvrage américain,

---

(31)—*Rep. of the Hon. H. L. Langevin, C.B.;* pp. 161-81.

(32)—Même un esprit doué d'une certaine pénétration ne voit pas facilement comment on peut imprimer un jargon ou une langue. On en imprime bien les mots, la grammaire ou le dictionnaire, mais le jargon lui-même est chose abstraite, qui ne tombe point sous l'action du concret. Mais passons. Cette bourde est attribuée à un nommé Thomas-W. Prosch.

1888. Haines (E.-M.), *The American Indian,* contenait une discussion générale du tchinouk, avec un petit vocabulaire de quelque 90 mots; puis, l'année suivante, le *Popular Science Monthly* avait, entre autres contributions, un article intitulé

1889. Nicoll (E.-H.), *The Chinook Language or Jargon*(33), et, un an plus tard, un philologue dont nous avons déjà enregistré un opuscule imprimait en Angleterre

1890. Hale (Horatio), *An International Idiom, a Manual of the Oregon Trade Language,* basé sur l'ouvrage de Gibbs (V. 1863). Un nouveau

1891. *Dictionary of the Chinook Jargon,* cette fois "tel que parlé dans le Puget Sound", paraissait à Seattle, qui n'avait rien de remarquable au point de vue linguistique, pas plus que le commencement d'Histoire Sainte de l'année suivante,

1892. *Bible History translated into the Chinook Jargon,* par le Rév. L.-N. Saint-Onge, et imprimé en caractères sténographiques, en continuation d'une œuvre importante par laquelle nous allons clôturer cette bibliographie, que le caractère spécial de mon sujet a rendue comme nécessaire.

Je fais allusion au grand œuvre du R. P. Jean-Marie Le Jeune, O.M.I., la vulgarisation de l'instruction, profane aussi bien que religieuse, au moyen de la sténographie Duployé adaptée à l'expression du tchinouk. J'ai à dessein négligé de mentionner cet expédient à la date qui lui convient, afin de pouvoir l'exposer avec quelques détails. C'est, en effet, sous la rubrique 1886 que j'aurais dû en parler.

Mettant à profit le double fait que la sténographie est absolument phonétique, et que la fréquente répétition des mêmes mots d'un parler nécessairement pauvre rend proportionnément facile l'acquisition de la lecture, ce dévoué missionnaire commença par publier avec ces caractères, coupés en syllabes pour en rendre la valeur phonique encore plus claire,

1886. Le Jeune, *Pratical Chinook Vocabulary,* "comprenant", ajoute son titre, "tous les mots usuels de ce merveilleux idiome, et ceux-là seuls, arrangés de la manière la plus avantageuse pour sa prompte acquisition, d'après un plan de Mgr Durieu, O.M.I., le

---

(33)—Deux choses pourtant bien distinctes, comme nous le savons maintenant.

missionnaire qui a le plus d'expérience et parle le mieux le tchinouk de la Colombie Britannique". A titre d'ancien disciple de ce prince des missionnaires, je me fais un devoir de transcrire cette appréciation, parce que je la sais n'être que l'expression de la plus stricte vérité.

Ce ne fut pourtant qu'assez longtemps après que le P. Le Jeune se mit pour tout de bon à l'entreprise qui devait le rendre célèbre dans un certain monde, et lui permettre de faire un bien incalculable à des Indiens, surtout de race séliche, appartenant à un grand nombre de tribus. Armé d'un miméographe, il écrivit et imprima pour le 2 mai 1891 le premier numéro de son fameux *Kamloops Wawa*(34) qui, en peu de temps, trouva son chemin dans la plupart des loges indiennes de la Côte et d'une partie de l'intérieur. Cette petite revue tchinouque, et quelquefois partiellement anglaise, parut d'abord à intervalles un peu irréguliers, pour devenir ensuite hebdomadaire et finalement mensuelle, puis trimestrielle. Elle dura jusqu'au mois de décembre 1904, après avoir formé treize importants volumes, auxquels sont venues depuis s'ajouter plusieurs autres publications en jargon par le même auteur.

---

(34)—"La Parole de Kamloops", place où il résidait alors, et qu'il n'a pas quittée depuis.

Essai V

DISPARUS DU SUD: NATCHEZ ET TAENSAS.

Pour nous reposer de cette incursion imprévue dans un champ linguistique d'un nouveau genre, nous allons maintenant, après avoir fait connaissance avec des tribus indigènes disparues de l'est et de l'ouest, tourner un moment notre attention vers une ou deux peuplades du sud, qui, elles aussi, ne sont plus aujourd'hui qu'un nom, qu'un souvenir; après quoi nous pourrons entamer la question de quelques-uns de leurs survivants, où nous conduiront les remarques mêmes de M. René Le Conte, qui sont, on le sait, responsables des pages qui précèdent et de celles qui vont suivre.

Ce monsieur commença son étude sur *Le Peuplement de l'Amérique avant Colomb* en affirmant que "les Indiens, comme on les a appelés par erreur, ne constituaient nullement une race unique à peau rouge, comme on l'a cru longtemps"(1). Que les aborigènes du Nouveau-Monde aient reçu un nom impropre, rien de plus vrai; chacun en connaît la raison. Est-il aussi sûr qu'ils ne forment aucunement une race unique ? Tout dépend de ce qu'on entend par race.

Le Dr Brinton, peut-être le premier grand ethnologue que l'Amérique ait produit, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, ne partageait pas l'opinion de M. Le Conte lorsqu'il écrivit son livre *The American Race*(2), et ce savant n'appartenait point à la légion des tirailleurs en ethnologie dont les curieuses théories égayèrent les vrais cercles scientifiques d'il y a 70 ou 80 ans(3). C'était un contemporain fort averti et très respecté, avec lequel j'ai eu l'honneur d'entretenir une correspondance assez suivie. Or "la race américaine", écrit-il à la première page du dit ouvrage, "était celle qu'on trouve occupant le Nouveau-Monde tout entier quand il fut révélé aux Européens"(4).

---

(1)—Bulletin, vol. XIX, p. 163.

(2)—Philadelphie, 1901.

(3)—Ou du moins qui les égaient maintenant.

(4)—Le Dr Brinton est si positif sur ce point qu'il inclut dans cette race jusqu'aux Esquimaux, qui avaient précédemment passé pour appartenir plutôt à la race jaune.

Tout son livre est basé sur cette théorie, qui, du reste, est celle de la plupart des anthropologues et de quiconque a étudié sur place les aborigènes d'Amérique, ainsi qu'on le constate par leurs écrits et les descriptions des voyageurs. C'est un fait trop patent pour qu'il soit nécessaire d'en appeler à leur témoignage(5).

---

(5)—En me relisant, je me dis qu'il est préférable de rester fidèle à ma ligne de conduite, la seule réellement scientifique, de ne rien avancer d'important sans preuves à l'appui. En voici quelques-unes, qui pourraient être multipliées presque à l'infini.

D'après Alex.-W. Bradford, "l'uniformité d'apparence physique chez les Américains a frappé avec beaucoup de force la plupart des voyageurs et des naturalistes" (*American Antiquities,* p. 257; New-York, 1843). "Les Indiens de la Nouvelle-Espagne", écrit de Humboldt, "ressemblent d'une manière générale à ceux qui habitent le Canada, la Floride, le Pérou et le Brésil" (*Esssi politique sur le Royaume de la Nouvelle-Espagne,* vol. I, pp. 105-06; Paris, 1811). Et encore: "Sur un million et demi de lieues carrées, des îles de la Terre de Feu au Saint-Laurent et au détroit de Behring, on est tout d'abord frappé de la ressemblance générale dans les traits des aborigènes". (Je traduis d'une version anglaise). "Je n'eus pas plus tôt vu ces Américains", observe de son côté Ledyard à propos des Indiens de Noutka, "que je les pris pour la même espèce de gens qui peuplent le côté opposé du continent" (p. 11; *ap.* Bradford, *op. cit.,* p. 258).

"J'ai été très frappé", dit un autre auteur, "de la ressemblance générale dans le maintien, la structure et conformation, les manières et coutumes des Indiens. Les sauvages du Canada et du Rio del Norte sont essentiellement semblables; dans mon opinion, ils sont incontestablement issus du même stock" (Flint, *Recollections,* p. 137). "On ne voit rien", dit aussi Charlevoix, "dans l'apparence extérieure des Natchez qui les distingue des autres sauvages du Canada et de la Louisiane" (*Journal d'un Voyage en Amérique du Nord,* vol. II, p. 195). Est-ce assez clair ?

Que si l'on voulait maintenant comparer spécifiquement les aborigènes des deux hémisphères d'Amérique, voici qui pourrait aider à arriver à une solution exacte: A son retour de l'Amérique du Sud, Ulloa ayant passé par Louisbourg, remarqua à propos de cette place: "Ici et dans les îles adjacentes, il y avait un nombre considérable de gens nés dans le pays ou sur la partie continentale; et, ce qui est remarquable, ces indigènes non seulement ressemblent à ceux du Pérou en ce qui est du teint et de l'apparence, mais il y a une grande affinité entre leurs manières et coutumes" (*Voyages to South America,* vol. II, p. 376). Un naturaliste, Frezier, a bien dit des Fuégiens qu'ils étaient presque aussi blancs que les Européens (*Voyage,* p. 34); mais c'est là une assertion dont des études subséquentes ont prouvé la fausseté. Parlant d'un de ces Indiens, Dobrizhoffer écrivait: "Son teint était foncé et sa peau cuivrée, ainsi qu'il en va des tribus fuégiennes, et il avait les yeux et les cheveux noirs, ce qui est universel, autant que j'ai pu voir, parmi tous les aborigènes de l'Amérique, des Fuégiens aux Esquimaux".

Ces ressemblances physiques et psychologiques se retrouvent même entre les Proto-Américains, y compris ceux qu'on regarde comme ayant joui d'un haut degré de civilisation, et ceux d'aujourd'hui. Les Péruviens modernes appartiennent à la même famille ethnique que ceux de l'empire des Incas. Or ils ont, comme Béothuks et Tchinouks, Algonquins et Dénés, le teint plus ou moins cuivré, les pommettes saillantes, les cheveux noirs et plats, la barbe très clairsemée, un nez quelque peu camus et de petits pieds (V. Bradford, *op. cit., passim*). Si même ceux-là ont toutes les caractéristiques des autres sauvages des deux Amériques, sur quoi peut se baser un M. Le Conte ou n'importe qui pour prétendre que "ces Indiens... ne constituaient nullement une race unique"?

Et qu'on remarque bien que je ne veux nullement leur assigner une origine

On m'objectera que certaines familles paléo-américaines étaient dolichocéphales, ou du moins mésocéphales, dans leurs membres, tandis que chez d'autres la grande majorité était brachycéphale. Tout ce qu'on peut en conclure légitimement c'est que l'index céphalique n'est point un critérium infaillible de certitude ethnologique.

Je connais intimement certaine tribu, par conséquent l'une des divisions d'une famille aborigène, non pas une famille entière, dont la plupart des membres sont d'un dolichocéphalisme assez prononcé, alors que leurs voisins immédiats, leurs congénères incontestés, sont presque uniformément brachycéphales, sinon hyperbrachycéphales. Il en résulte pour les deux tribus un facies tout différent: nez haut et étroit, lèvres minces et parfois un peu recourbées, avec de petits yeux enfoncés dans leur orbite et brillant d'un éclat ophidien, chez les uns; nez large et plus ou moins camus, avec des lèvres épaisses, une large bouche et de gros yeux presque à fleur des joues chez les autres.

Dira-t-on pour cela que nous nous trouvons en face de deux races distinctes? Si nous nous laissions aller à pareil écart, la langue serait là pour nous rappeler vite à l'ordre. Ces divergences de type sont plutôt l'effet du milieu et de la vie menée par l'individu que de l'ascendance ethnique.

Les caractéristiques communes à toute la race américaine sont les suivantes: teint tirant sur le brun avec un reflet de rouge, pommettes hautes et saillantes, pieds et mains petits, cheveux grossiers, noirs et plats, paucité, et souvent absence, de poils ailleurs que sur la tête, yeux noirs en amande et parfois disposés obliquement comme ceux des Chinois. Naturellement il peut y avoir des exceptions; mais

---

identique. Rien de plus loin de ma pensée. Il faut chercher dans bien des endroits divers pour retrouver leur berceau. Mais leur long séjour sur le même continent, dans un milieu à peu près semblable et avec une vie analogue, leur a fait contracter une homogénéité physiologique qui permet de les classer sous le titre unique d'Américains.

Comme preuve additionnelle, voudrait-on quelque chose de moins variable que le teint, la couleur des cheveux et des yeux, ou même l'extraordinaire proéminence des pommettes ? Voici ce qu'un physiologue de profession pourra nous servir:

"Un trait spécial des crânes américains est la présence de l'os épactal, ou *os Incae*, dans l'occiput. Il se trouve dans 3.86 pour cent de tous les crânes du continent, et bien plus souvent dans certaines localités, par exemple, dans 6.08 pour cent des anciens crânes péruviens; tandis que chez les Européens la proportion de ceux qui en sont affectés n'est que de 1.19 pour cent" (Dr Washington Matthews, *ap.* American Anthropologist, 1889, p. 337).

N'avons-nous pas dans ce fait si frappant la meilleure des raisons pour ramener tous les sauvages d'Amérique à un seul type, pour en faire une seule et même race ?

ces exceptions sont rares et ne font que confirmer la règle.

J'ai vu des aborigènes de l'Amérique du Sud: toutes ces caractéristiques se retrouvaient chez eux comme parmi nos "Amérindiens" du Nord—pour employer, à l'instar de M. Le Conte, un mot forgé il y a quelque temps aux Etats-Unis, et qui n'a pas l'air de prendre dans les cercles scientifiques.

Après mon énumération des caractéristiques indéniables et universelles de la race américaine, est-il besoin de protester contre l'assimilation que fait ce monsieur des Aïnous, ou Aïnos(6) avec "le fonds de la population pré-Colombienne" de ce continent(7)? Je ne puis me résoudre à croire que cet écrivain ignore que ce qui distingue précisément les premiers est leur extrême pilosité. Autant nos Peaux-Rouges sont dépourvus de poils sur la figure et ailleurs, autant les Aïnos sont hirsutes. Même leurs femmes portent moustache, ou du moins s'en font une !

Un M. Batchelor disait qu'il connaissait un vieil Aïno si complètement couvert de poils qu'on ne pouvait voir sa peau(8). C'était là évidemment un cas extrême; mais le Dr Scheube rapporte de son côté qu'il a vu dans cette peuplade des hommes dont la poitrine était cachée par d'innombrables poils de dix centimètres de long, tandis que ceux du dos en avaient cinq et plus.

Bref, physiquement parlant, Paléo-Américains et Aïnos sont aux antipodes les uns des autres. Ont-ils d'autres traits en commun qui permettent de les regarder comme apparentés? Pas au point de vue physiologique sûrement, puisque, tout sauvages ou primitifs que sont les Aïnos, leur facies est plutôt celui d'Indo-Européens que de Mongoloïdes. C'est là un point sur lequel on paraît s'accorder.

D'après les traditions écrites des Japonais, leur pays était autrefois habité par une race de nains, qui vivaient dans des repaires souterrains dont on voit encore des vestiges, et ces antiques récits mentionnent aussi une race hirsute de sauvages appelés *Yebisus*, vocable qui sert habituellement à désigner les anciens Aïnos.

Que ces derniers aient été au Japon, ou du moins dans une bonne

---

(6)—Nom qui est dérivé non pas du japonais *inu*, chien, comme le voudraient les Japonais modernes, mais de *Aioina*, mot de langue des primitifs ainsi appelés qui veut dire "hommes, gens", tout comme le *déné* de mes anciens sauvages et le nom de bien d'autres peuplades.

(7)—*Ubi suprà.*

(8)—Cf. Romyn Hitchcock, *The Ainos of Yezo*, p. 443 du Rep. of the U. S. National Museum.

partie de son archipel, avant la race de ses habitants actuels, voilà qui ne peut être légitimement contesté. En sorte qu'il paraît assez probable que ceux-ci trouvèrent, lors de leur invasion du pays, ces îles aux mains de deux races ennemies l'une de l'autre, celle des primitifs, qui se terraient dans le sol et celle des Aïnos qui, d'après la tradition de ceux-ci, finit par les exterminer.

Et le fait qu'à l'instar de beaucoup de peuples différents, les Japonais prétendent avoir trouvé des nains dans le pays qu'ils envahirent dans un passé lointain, ne doit pas nécessairement nous faire rejeter cette tradition comme appartenant au domaine du mythique et de la légende. Il existe au Japon des preuves authentiques de pareille occupation.

Les Aïnos disent les avoir exterminés jusqu'au dernier. C'est là un exploit bien difficile à accomplir. Incapable de résister à plus fort que soi, on se sauve, on s'esquive, on émigre, mettant, si l'on peut, la mer entre son persécuteur et soi. Tel n'aurait-il pas été le cas pour ces prétendus nains, les tout premiers aborigènes du Japon? Personnellement je serais bien plus porté à le croire qu'à admettre la transmigration en Amérique d'un peuple, ou d'un bon nombre d'individus, si différents des aborigènes de ce continent comme le sont les Aïnos.

Et ce que M. René Le Conte dit de la voie que ces derniers ont pu suivre pour atteindre le Nouveau-Monde, les îles Aléoutiennes, les Kouriles ou même le détroit de Behring, peut naturellement s'appliquer tout aussi bien aux premiers. J'ai, du reste, montré ailleurs que des relations commerciales et autres non seulement ont pu exister dans les temps préhistoriques entre les habitants des deux continents, mais qu'elles se sont en réalité maintes fois, et avec la plus grande facilité, produites depuis que les Russes se sont étendus jusqu'aux confins de la Sibérie orientale, relations entre aborigènes d'Asie et d'Amérique, non pas entre blancs et Peaux-Rouges(9).

Au demeurant, le détroit de Behring n'a que quarante-cinq milles de large—d'aucuns disent même trente-cinq—et, par un temps clair, on peut voir l'Amérique des côtes de l'Asie. Quarante-cinq milles ce n'est rien pour une race, une tribu, un groupe quelconque ou des individus forcés d'émigrer, ou même que le simple goût des aventures porte à voyager, d'autant plus que, sans être "semé d'îles qui constituent un point" (*sic* probablement pour "pont"), comme

---

(9)—*Essai sur l'Origine des Dénés de l'Amérique du Nord*, p. 52 *et seq.*; Québec, 1915.

le dit René Le Conte, le détroit de Behring a sa monotonie coupée par un groupe de trois (10), juste au milieu, ce qui réduit à peu près à vingt milles, peut-être à moins, l'espace à parcourir sans aborder.

De plus, cette pièce d'eau gèle souvent en hiver, et l'on connaît des blancs qui l'ont traversée à pied.

Passant maintenant par-dessus la question des Algonquins et des soi-disant Athabasques de M. Le Conte, pour y revenir plus tard, nous arrivons à ses Muskokis, qu'il donne implicitement comme ayant peuplé les quelques coins de l'Amérique du Nord non occupés par les deux premières familles aborigènes, au sud des races hyperboréennes—Esquimaux et Aléoutes.

Pourquoi les Muskokis plutôt que l'un ou l'autre des quarante autres stocks proto-américains, plutôt que les Iroquois et les Youmas, plutôt que les Chochonis et les Sioux qui, au point de vue du territoire occupé, sinon de la population, étaient bien plus importants ? Mystère.

Ou plutôt non: cet écrivain convertit les Iroquois en Algonquins et voit des Dénés même dans les Chochonis! Si les Chinois et les Fuégiens, les Kamtchadales et les Patagons avaient leur habitat dans l'Amérique du Nord, il aurait tout aussi bien pu les rattacher à l'une ou à l'autre de ces deux familles ethniques. Ils ont certainement autant de droits à leur être adjoints.

Ou bien encore ne serait-ce point par hasard parce que les tribus qui forment le stock muskoki, ou du moins certaines d'entre elles, ayant été chères au cœur de Châteaubriand, qui les a chantées, sont plus connues des Français, généralement moins au courant de la science que de la littérature de leur pays, comme, par exemple, les Tchactas et les Natchez?

Les Natchez(11), intéressante peuplade elle aussi éteinte comme entité distincte, comme unité politique, sinon au point de vue individuel, quels poétiques souvenirs de jeunesse leur simple nom n'évoque-t-il pas ! Avec eux nous apparaissent Atala et la fraîche idylle du Nouveau-Monde: ses interminables forêts vierges avec leur mystérieux

---

(10)—Les îles Diomède.

(11)—Que les tout premiers explorateurs français appellent indifféremment Natché, Nadtché, Natchy et Nadechès, tout aussi bien que Natchez. Ce qui donnerait à entendre qu'on ne devrait point faire sonner le *z* final de leur nom, comme on le fait communément. Ce nom était, à proprement parler, Natché, vocable auquel on ajoutait un *z* pour le pluriel selon l'orthographe française du temps, au lieu de l'*s* moderne, ainsi qu'on le verra par d'importantes citations d'anciens auteurs que nous aurons à faire.

silence, les solennels Peaux-Rouges, hélas! bien idéalisés; les descriptions empoignantes et pas mal voluptueuses du grand romantique français; l'imprudence d'une jeune âme aussi généreuse que simple, bien innocente pour une Indienne, et sa terrible expiation à peine croyable pour quiconque est familier avec les mœurs proto-américaines—drame assez invraisemblable qui n'en pénétrait pas moins d'une admiration tempérée de crainte nos imaginations d'il y a dix lustres!

Mais tout cela est du sentiment, de la poésie, et ne peut donner pour l'ethnologue la prédominante importance dont n'a jamais joui le stock ethnique auquel appartenaient Tchactas et Natchez, ni cacher à ses yeux des groupes aborigènes dont le territoire était autrement étendu et la population bien plus forte.

La famille des Muskokis, appelée Muskhogéenne à Washington, occupait une partie du sud-est des Etats-Unis, c'est-à-dire presque tout le territoire de ce qui est aujourd'hui l'Alabama et l'Etat du Mississipi, avec une partie du Tennessee, de la Géorgie et de la Floride. Ses tribus les plus connues, au moins de nom, étaient celles des Tchactas et des Séminoles, avec la puissante confédération des groupes appelés Creeks par les Anglais(12), confédération à laquelle appartenaient les Natchez, que certains ethnologues regardent comme ethniquement hétérogènes et dont la langue était certainement distincte, quoique probablement apparentée aux autres dialectes muskokis.

A ces tribus assez connues de nom en France il faut ajouter celle des Taënsas, disparus comme les Natchez, qui habitait les bords d'un petit lac non loin du Mississipi, où elle avait huit villages(13).

Les Natchez, leurs parents au point de vue ethnographique, avaient leur habitat tout près de là, dans le voisinage de la ville qui porte aujourd'hui leur nom. On nomme neuf villages qu'ils occupaient, mais ils en avaient probablement d'autres, lors de la découverte de leur pays par les Français. Le Moyne d'Iberville, qui les visita en 1699, leur assigne, trois ans plus tard(14), quinze cents familles, ce qui devrait faire à peu près sept mille âmes. Le même explorateur en donne cent cinquante, soit sept cents âmes, aux Taënsas(15).

---

(12)—Confédération qui comptait encore 15,378 âmes en 1904.

(13)—A propos de sa langue, voir ce qui a été dit, p. 32, de la mystification à laquelle elle donna lieu il y a quelque 50 ans.

(14)—V. Margry, vol. IV, p. 602.

(15)—Que les premiers voyageurs français appellent successivement Tinsas, Taënsas et Tahensas. D'après M. de Montigny, leur missionnaire, en 1699, ils comptaient précisément 700 âmes, tandis que le même ecclésiastique écrivait des

Les mœurs et coutumes des deux tribus, dont Powell fit un moment un stock aborigène distinct, sont identiques. Ce qui se dit des uns s'applique aux autres. Il en était de même, ou à peu près, de la langue, quoi qu'en ait écrit Henri de Tonty, lieutenant du fameux de La Salle, qui découvrit leur pays en 1682(16).

La sociologie de Natchez et Taënsas diffère complètement de celle des familles indiennes que nous avons jusqu'ici étudiées. De fait, on peut dire que le culte public qu'ils observaient et les terribles pratiques qui en découlaient leur assignent une place toute spéciale dans la race américaine. Pour cette raison, et parce que ces deux tribus doivent, elles aussi, être classées parmi les "disparus", quelques pages sur leurs principales caractéristiques pourront servir à ceux qui s'intéressent aux Paléo-Américains.

Il n'y aurait guère de présomption à dire que ces tribus formaient les peuplades les plus civilisées, parce que les plus sédentaires, et celles qui jouissaient de l'organisation sociale la plus clairement définie, de toutes celles dont l'habitat s'étendait au nord du Mexique, où fleurissait une civilisation encore supérieure, bien que ceux qui en étaient favorisés, et même les anciens habitants du Pérou(17), aient appartenu à la même race américaine.

Comme ils en faisaient aussi partie, les Natchez étaient malgré tout, bien que secondairement, un peuple de chasseurs. Mais étant plus sédentaires que la plupart des représentants de cette race dans l'Amérique du Nord, il s'adonnaient aussi, et surtout, à l'agriculture.

L'ours, le chevreuil et le bison étaient l'objet principal de leurs recherches. Pour se procurer le chevreuil, le Natchez s'affublait de la tête empaillée de cet animal, et il en contrefaisait à merveille, paraît-il, la démarche, le port et les manières. Il chassait aussi les dindes sauvages(18) et autre gibier, et même les premières, avec des chiens.

Natchez: "Cette nation est la plus nombreuse de toutes celles qui sont sur les bords du Mississipi. Il y a dix ou douze villages, mais fort dispersés, comme par hameau ou par habitation. Je ne crois pas que tous ensemble fassent 300 cabanes, mais souvent dans chaque cabane il y a deux ou trois familles" (Lettre du 25 août 1699; *ap.* Congrès international des Américanistes, vol. I, p. 36; Québec, 1907).

(16)—"Je crois, dit le petit M. de La Salle, que les Tinsa, les Natché et les Coroa ont les mesmes manières, mais leur langage est différent". Cf. Margry, Vol. I, p. 558. Quelqu'un bien plus en état de juger, M. de Montigny, qui vivait chez eux, assurait carrément, le 2 janv. et le 25 août 1699 que "les Taënsas et les Natchez parloient une mesme langue" (Cong. des Amér., *ubi suprà*, p. 38).

(17)—Je dois faire des réserves en faveur des tout premiers habitants de ces contrées.

(18)—Ou poules d'Inde, comme les appelaient les premiers Français qui vinrent en contact avec eux (Cf. Margry, vol. I, pp. 569, 582).

Mais je dois répéter que les Natchez étaient avant tout une race de cultivateurs, dépendant plus du résultat de leurs travaux champêtres que du fruit de leur chasse pour vivre. Le maïs(19), dont ils avaient plusieurs espèces, était pour eux ce que le blé est pour nous. Ils cultivaient aussi les haricots et la citrouille, sans compter le tabac, qu'ils fumaient généralement mêlé à de la feuille desséchée de sumac.

Comme instruments agricoles, ils n'avaient pourtant qu'une espèce de pioche faite d'une pièce de bois croche, ou bien se servaient pour leurs humbles labours d'une omoplate de bison munie d'un manche.

Avec ces outils primitifs, ils défrichaient la forêt, dont ils avaient abattu les arbres au moyen de haches de pierre dure ou du feu. Avec eux aussi, ils ensemençaient leurs champs, faisant avec la main des trous pour chaque graine, puis en extirpaient les mauvaises herbes. Leur culture se faisait en commun, c'est-à-dire que tout le village, ou du moins une bande de villageois, travaillait un jour à un champ pour recommencer le lendemain à un autre appartenant à l'un des ouvriers de la veille.

C'était là une forme de coopération, une espèce de communisme dans le travail, qui était rare chez de vrais sauvages.

Mais les Natchez étaient-ils vraiment des sauvages? Oui et non, ainsi qu'on a déjà pu le voir et qu'on va présentement le constater encore plus facilement. Oui, à la guerre; car leurs équipées militaires consistaient surtout en surprises et en massacres des hommes, suivis de l'abduction des femmes. Parfois pourtant, ils faisaient des prisonniers parmi les premiers; mais c'était dans le but de mieux assouvir leur vengeance sur eux. Ils voulaient se donner la satisfaction de les torturer et de les voir souffrir, puis agoniser dans les flammes.

Dans ce cas, une femme qui avait perdu son mari à la guerre pouvait néanmoins délivrer l'un de ces captifs, et l'arracher au supplice qui l'attendait en l'adoptant comme successeur de son défunt conjoint(20).

De réels sauvages étaient-ils encore lorsqu'ils scalpaient ceux qui avaient mordu la poussière, et gardaient précieusement leur chevelure, sinon leur tête entière, à la maison ou près du temple à l'égal des plus glorieux trophées.

---

(19)—Connu sous le nom de bled d'Inde au pays de la Nouvelle-France, mais qu'on commença à appeler "mahis" chez les colons de la région muskokie et plus tard en Louisiane. Cf. Margry, vol. I, pp. 563, 567.

(20)—John-R. Swanton, Encycl. of Rel. and Ethics, vol. IX, p. 189.

Mais la construction et l'agencement de cette maison, la simple existence même de ce temple, les élevaient au-dessus du sauvage ordinaire. Carrée ou ronde, la première était faite de perches de hickory, entre lesquelles s'entrelaçaient des lianes, ou plutôt des cannes, qui recevaient ensuite un torchis de boue. Comme charpente, des nattes étaient étendues qu'on recouvrait de bottes de foin superposées à la façon des bardeaux, et, par-dessus encore, d'autres nattes formant un toit complètement à l'épreuve de la pluie.

Dans les cas exceptionnels, comme pour la demeure des chefs ou le temple communal, on élevait cette construction sur un tertre artificiel, ou *mound*(21).

Comme les mœurs et coutumes, ainsi que la technologie, des Natchez étaient identiques à celles des Taënsas, leurs voisins et amis, la description par un témoin oculaire d'une loge appartenant à ces derniers, ainsi que de son contenu, pourra donner une idée adéquate de celles dans lesquelles vivaient les premiers. L'explorateur Henri de Tonty écrit donc, à l'occasion de sa visite aux Taënsas le 22 mars 1681:

"Les autres sauvages ne sont point bastis de la mesme manière. L'on reconnoit à cette nation une partie des qualitez que possèdent les gens policez. L'on nous fit d'abord entrer dans une cabane de quarante pieds de face; les murailles en sont de bouzillage, épaisses de deux pieds et hautes de douze. La couverture est faite en dôme, de nattes de cannes, si bien travaillées que la pluye ne perce point à travers.

"En entrant dedans, nous vismes le chef qui estoit assis sur un lit de repos. Il y avoit plus de soixante vieillards vis à vis de luy, couverts de grandes nappes blanches... Il y avoit un flambeau de cannes sèches au milieu de la cabane, laquelle estoit ornée de plusieurs boucliers de cuivre jaune attachez sur les quatre faces des murailles, de quantité de peintures, d'une alcôve où repose le chef et de plusieurs lits de camp, sur lesquels reposent les chefs des huit villages qui sont situés sur le lac et qui dépendent de luy.

"Tous ces vieillards qui estoient auprès de luy dans la dite cabane avoient leurs mains sur leurs testes, et hurloient tous d'une voix comme des loups criant: *ho! ho! ho! ho!* Et après que le chef leur eut

---

(21)—Peut-être pour la mettre à l'abri de toute inondation; car il est facile de voir par les premiers explorateurs français que leur pays était bas, sujet à "noyer", comme ils disent dans leur pittoresque langage, par suite du débordement du Mississipi.

parlé, ils s'assirent tous, et l'on nous fit asseoir sur une natte de canne qui estoit préparée sur la terre, qui estoit délicatement travaillée" (22).

Un autre signe indubitable d'une civilisation qui commençait à poindre était, chez les Natchez, la présence de sièges, de basses chaises dont leurs habitations étaient pourvues même avant l'arrivée des blancs. C'est là, pensera probablement le novice en sociologie américaine, un point bien infime; quelle importance peut-il avoir? Une grande pour qui connaît les manières des races primitives: un vrai sauvage ne s'assied jamais. Il s'accroupit sur le sol ou le plancher.

Ces aborigènes étaient habiles dans l'art du potier. Des pots en terre bien ornés et d'excellente cuisson, et surtout des ustensiles en treillis de toute taille et de toute forme, étaient l'œuvre de leurs femmes, et servaient aux besoins de leur ménage.

Avec l'écorce intérieure du mûrier, ils se tissaient des étoffes dont leurs femmes se revêtaient de la taille aux genoux. Quant aux hommes, ils se contentaient en été du pagne retenu par une corde à la ceinture. Ils se fabriquaient aussi des tissus entremêlés de plumes, et d'autres encore dont la matière première était des fibres d'ortie ou des poils de sarigue.

Ils étaient en outre très heureux dans leur traitement des peaux de bêtes, qu'ils travaillaient intelligemment et peignaient parfois d'une manière fort agréable—procédé de civilisés—ou bien décoraient de piquants de porc-épic—art sauvage qui réapparaissait. Une fois tannées, ces peaux conservaient indéfiniment leur souplesse.

Et pourtant, le croira-t-on? malgré leur remarquable avancement dans les voies de la civilisation, ces Indiens pratiquaient la déformation crânienne, comme les Tchinouks, bien qu'à un moindre degré. Faudrait-il voir dans cette abrutissante coutume la cause ultime du peu d'estime pour la chasteté professée par leurs femmes non mariées(23)? On assure même qu'on s'appliquait à inculquer chez la jeunesse l'inutilité de sa pratique avant le mariage(24). Il n'est que juste d'ajouter qu'après sa consommation on s'attendait à la plus stricte fidélité de la part de la femme.

En cas de mort, le cadavre était revêtu de ses plus beaux atours; on l'ornait de plumes et on en peignait la figure. Puis ses parents et amis s'assemblaient près du défunt, pour le pleurer pendant toute

---

(22)—*Ap.* Margry, vol. I, pp. 600-01.

(23)—Circonstance, on le voit, qui rend assez peu vraisemblable l'épisode sur lequel roule le roman d'Atala.

(24)—Swanton, *op. cit.*

une journée. Enfin on l'enterrait accompagné de ses armes, si c'était un homme, d'une chaudière si c'était une femme, et de provisions dans l'un et l'autre cas.

Après quoi ses parents allaient matin et soir le pleurer sur sa tombe pendant un mois, ce que continuaient de faire trois ou quatre autres mois ses proches et ses intimes, dont les cheveux avaient été coupés ou grillés ras en signe de deuil, et qui devaient pendant ce temps s'abstenir de se peindre le corps et d'assister à n'importe quelle fête.

C'était bien pire encore lorsque le défunt était un chef, ou appartenait à la noblesse. Et ceci nous amène à mettre en relief ce qu'il y avait de plus remarquable chez les Natchez, je veux dire leur merveilleuse organisation sociale, qui n'était certainement pas celle de sauvages, et le respect pour l'autorité, encore moins connu de ces derniers, respect qui, tout en les laissant des barbares, ne leur donnait pas moins le droit d'être considérés comme jouissant d'une certaine culture.

Civilisés ou non, on verra bientôt que leurs mœurs et leurs croyances ne leur inspiraient aucune horreur pour l'effusion du sang, même du sang le plus pur et le plus innocent—au contraire, et c'est ce qui me porte à les classer parmi les peuples barbares.

On pourrait presque dire que la nation des Natchez avait une organisation sociale basée sur des notions théocratiques, puisque sa tête a été réputée avoir une origine quasi divine, et gouvernait autant qu'elle régnait. Les Natchez étaient divisés en deux catégories distinctes: celle des Soleils ou nobles, et celle du commun peuple. Au-dessus planait la personnalité imposante du Grand-Soleil, ou chef principal, auquel on assignait l'astre du jour pour ancêtre, et qui avait un pouvoir absolu sur ses sujets et leurs biens.

Les Soleils ne paraissent pas avoir été nombreux. A une certaine époque, ils n'étaient pas plus de onze, au dire des uns, dix-sept, selon les autres, et leur classe se subdivisait à son tour en trois moindres catégories. D'après l'abbé Domenech, ils n'en auraient pas compté moins de cinq cents lorsqu'ils s'établirent pour la première fois en ce qui devait s'appeler plus tard la Louisiane(25).

Au point de vue de l'hérédité, et partant des alliances matrimoniales, un système de stricte exogamie était en force chez ce peuple.

---

(25)—*Voyage pittoresque*, p. 352.

Tous ces nobles devaient donc prendre femme dans une caste différente, ou plutôt inférieure, c'est-à-dire parmi les plébéiens. Le matriarchat était la loi fondamentale de leur société, en sorte que l'enfant suivait le rang de sa mère et par conséquent n'héritait jamais de la condition supérieure de son père.

Comme ce système d'hérédité faisait descendre d'un cran les enfants d'un homme marié dans les rangs du peuple, le fils d'un Grand-Soleil était simple Soleil et celui d'un Soleil ordinaire devenait plébéien.

Une raison de l'exogamie en honneur chez les Natchez consistait en ce que les femmes ou maris des Soleils (car il y avait des Soleils féminins) devaient s'offrir en holocauste, par conséquent disparaître à la mort de l'un de ces derniers, ce que ne pouvait faire un Soleil.

On comprendra que je ne puis entrer ici dans les détails techniques, et peut-être discutables aujourd'hui, de l'organisation sociale des anciens Natchez. Ceux qui voudraient approfondir cette question, pourront consulter avec avantage un article par W.-C. MacLeod, *Natchez Political Evolution,* qui parut il y a deux ans dans le vol. XXVI de l'*American Anthropologist*. Ils y trouveront aussi un exposé consciencieux des lois qui gouvernaient chez ce peuple la succession aux titres, ainsi que le mariage des nobles, et pourront se rendre compte des nuances qui divisaient les rangs de ces derniers.

Le Grand-Soleil était aidé dans le gouvernement de la nation par un conseil de vieillards, qui jouissait ordinairement d'une grande influence. Cette seule particularité marquait ces aborigènes au coin d'un certain degré de civilisation. En effet, parmi les vrais sauvages le vieil âge n'est guère en honneur. Il est plutôt l'objet de la dérision publique(26).

Un autre indice non équivoque d'une certaine culture était le respect que ce peuple professait pour l'autorité, chose absolument inconnue du sauvage authentique, qui ne connaît que la crainte du plus fort. De ce respect et de la pompe extérieure qu'il engendrait les auteurs contemporains nous ont laissé maints exemples. Je pourrais me contenter du suivant, qui se rapporte à un chef taënsa, mais s'applique tout aussi bien aux Soleils des Natchez.

---

(26)—*Tœzíni, nînqan,* tais-toi, la veillesse est entrée dans ton esprit, c'est-à-dire tu radotes, dira un Porteur à un vieillard qui osera essayer d'émettre une opinion sur un sujet d'actualité.

Le P. Zénobé Membré, stationné sur le Mississipi, écrivait de ces chefs le 3 juin 1682:

"Ils commandent et on leur obéit. On ne passe jamais entre eux et le flambeau de canne qui brusle dans leurs maisons, mais on fait le tour avec quelque cérémonie. Ils ont leurs valets qui les servent à table. On leur apporte à manger de dehors. On leur sert à boire dans leur tasse après l'avoir rincée, et personne ne boit dedans qu'eux. On fait de mesme à leurs femmes et à leurs enfans. Ils distribuent les présens, à leur volonté, à qui bon leur semble des leurs.

"C'est tout vous dire que le chef des Taënsas venant voir M. de La-Salle, un maistre de cérémonie vint, deux heures auparavant, avec cinq ou six estafiers auxquels il fit balayer avec leurs mains le chemin par où il devoit passer, luy fit préparer une place et tendre un tapis dessus, qui estoit une natte de cannes très délicatement et artistement faite.

"Deux hommes en cérémonie le précédoient avec des éventails de plumes blanches, comme pour chasser les mauvais esprits; un troisième estoit chargé d'une lame de cuivre et d'une plaque en rond de la mesme matière. Jamais homme ne s'est comporté si gravement que ce chef dans cette visite, qui fut pleine de confiance et de démonstrations d'amitié"(27).

Ces manifestations de respect pour l'autorité étaient chose si absolument rare chez les Paléo-Américains que je ne puis résister au plaisir de transcrire encore ce passage de la relation de M. de Tonty, un laïque cette fois. Lui aussi a en vue un chef taënsa qui, dans ce cas, venait de recevoir la visite de M. de La Salle.

"Les François qui couchèrent à son village nous dirent qu'on avoit chanté toute la nuit à sa porte, et que le lendemain en s'embarquant il y avoit deux corps de musique, et que les canoteurs venoient à la cadence; que deux hommes, un devant, l'autre derrière, avec deux éventails fort bien faits de plumes de cygnes, empeschoient que les cousins ne les piquassent.

"Nous entendismes dire: Voilà un chef qui arrive! et nous fusmes au-devant de luy. Nous remarquasmes que deux cents personnes de ses gens se mirent en haye, et avec les mains nettoyèrent la place par où il passoit"(28).

---

(27)—*Ap.* Margry, vol. II, pp. 209-10.
(28)—*Ubi suprà,* vol. I, p. 610.

Si l'on traitait de la sorte des individus qui n'étaient probablement que de simples Soleils, de quelle vénération et de quelle pompe ne devait-on pas entourer le Grand-Soleil, l'incarnation pour ces aborigènes de l'astre qu'ils considéraient comme l'âme de la nature et qui était l'objet de leur culte principal? Ce grand chef, qu'on aurait pu appeler roi, était pour eux un personnage si éminent que, d'après un missionnaire qui en écrivait en 1704, "les Natchez, qui ont leurs traditions les plus assurées, comptent quarante-cinq ou cinquante [grands] chefs qui ont succédé successivement (*sic*) les uns aux autres"(29).

Aussi la mort de l'un d'eux était-elle une véritable calamité publique pour ce petit peuple. Près de quarante-cinq ans après la découverte de son pays, et en dépit des efforts de simples Français comme de missionnaires dans ses villages, pour mitiger ce qu'il y avait de cruel et d'extravagant dans son système social et sa religion, voici comment furent célébrées les funérailles de son chef militaire, le Serpent-Tatoué, en 1725.

Ceux qui se trouvaient dans sa maison proférèrent à sa mort de grands cris, auxquels on fit immédiatement écho dans tout le village, pendant qu'on tirait des coups de fusil pour communiquer la triste nouvelle aux autres places. A un signal donné par le Grand-Soleil, on jeta de l'eau sur le feu du foyer, et un officier, sortant de la maison mortuaire, lança aux échos d'alentour un hurlement qui fut partout répété, pour avertir que tous les feux devaient être éteints de même.

Il n'est que juste d'ajouter que la raison de cette particularité était que le Grand-Soleil avait décidé de mourir lui-même en témoignage de son appréciation du défunt chef. Des Français qui se trouvaient là l'empêchèrent de donner suite à sa résolution.

Pendant ce temps, on avait revêtu le corps de ses plus beaux atours, et on l'avait décoré de ce qui lui donnait droit aux honneurs militaires. On lui offrit à manger de temps à autre, et ses femmes, avec tous ceux qui devaient l'accompagner au pays des mânes, repassèrent deux fois par jour le rôle qu'elles devaient jouer à l'heure fixée pour son enterrement. Cette heure arrivée, le Serpent-Tatoué fut sorti sur une litière, porté plusieurs fois autour de sa maison, puis de là en serpentant au temple.

Lorsqu'on y arriva, les victimes, qui avaient suivi la dépouille

---

(29)—Lettre de M. de la Vente, 20 sept. 1704.

mortelle du chef militaire, se placèrent sur des nattes et furent immédiatement étranglées avec des cordes qu'on leur passa autour du cou, et dont deux personnes saisirent chacune des extrémités qu'elles tirèrent en sens inverse. On inhuma alors le Serpent-Tatoué dans le temple et, près de lui ou juste en dehors, ses proches qui venaient de se sacrifier à l'autel de l'amitié ou du désespoir rituel, tandis que les corps des personnes qui appartenaient à d'autres villages étaient emportés pour être enterrés dans leurs temples respectifs(30).

Par où l'on peut voir combien peu fondé est le scepticisme qui termine une relation analogue, consignée dans le journal du chevalier d'Iberville(31), où se lit ce qui suit: "Ils avoient coustume, à la mort de leur chef, de tuer quinze ou vingt hommes pour l'accompagner, disent-ils, dans l'autre monde, et le servir. Plusieurs, à ce que l'on dit, sont ravis d'être de ce nombre. Je doute fort de cela".

Ce qui n'en était pas moins vrai, on en a des preuves sans nombre.

Les temples des Natchez et des Taënsas avaient la double destination d'autels aux sacrifices et d'espèces de panthéons. Qui peut nier après cela que ces peuples aient été civilisés? Ne l'est-on pas à Paris?...

Ces temples, qui se dressaient surtout sur des tertres artificiels, contenaient donc les os de leurs grands hommes, et l'on y entretenait un feu perpétuel, symbole probablement du soleil qu'on y adorait. Dans l'un d'eux, sans doute à la "capitale", c'est-à-dire tout près de l'habitation du grand chef, on y gardait une espèce d'idole, "statue en pierre renfermée dans une boîte de bois", écrit l'un des missionnaires de l'époque, qui ajoute:

"Ils disent que ce n'est pas proprement le Grand Esprit, mais un de ses parents qu'il a autrefois envoyé en ce lieu pour estre le maistre de la terre; que ce chef est devenu si terrible que de son seul regard il faisoit mourir les hommes; que, pour éviter cela, il se fit faire une cabane, où il entra et se changea en statue de pierre, de peur que sa chair fut corrompue dans la terre"(32).

Un nommé Lasource, qui visita les Natchez probablement en 1699, écrivait de son côté au sujet d'un de leurs temples: "Le temple est enclos d'une clôture faite en façon de muraille; elle est presque

---

(30)—V. Swanton, Encycl. of Rel. and Ethics, vol. IX, p. 190.

(31)—Dans son second voyage au Mississipi, déc. 1699-1700; *ap.* Margry, IV, p. 415.

(32)—M. de St. Cosme; Natchez, 8 janv. 1706.

garnie de testes de morts(33). Ils ne vouloient pas nous laisser entrer dedans, disant que ceux qui y entroient mouroient. Nous y entrasmes moitié par force, moitié de bonne volonté"(34).

Lacourse ne décrit point ce temple, mais le P. Le Petit, supérieur des Jésuites au pays, supplée abondamment à son silence. Je traduis d'une version anglaise.

"Les Natchez", dit-il, "habitaient un beau pays, et étaient la seule tribu(35) qui parût avoir un culte établi. Ce temple ressemblait à un four de terre, ou au dos d'une tortue, et avait cent pieds de circonférence. Au-dessus, à l'extérieur du toit, se trouvaient trois aigles en bois peint rouge, jaune et blanc. Devant la porte, il y avait un hangar d'où le gardien du temple en prenait soin.

"Tout autour on voyait un cercle de piquets peints, portant les crânes de leurs ennemis tombés sur le champ de bataille. L'intérieur était garni d'étagères supportant des paniers pleins des ossements de leurs compagnons les plus appréciés, qu'on avait étranglés pour servir leurs maîtres dans le monde des esprits... Aucune femme, à l'exception de la mère et des sœurs du Grand-Soleil, ne pouvait entrer dans l'édifice sacré. Tout ce que le commun peuple osait faire, c'était d'approcher près du seuil.

"Le soleil était leur divinité. On appelait leur grand chef du même nom, et lui, à son tour, appelait le soleil son frère. Chaque matin, à l'aurore, escorté de sa suite, le chef gravissait un tertre pour converser avec son céleste frère. Dès que le soleil apparaissait au firmament, le chef le saluait d'un long hurlement, puis faisait de la main un signe allant de l'est à l'ouest, lui indiquant la route qu'il devait parcourir"(36).

"Le temple des Taënsas", écrivait à son tour un autre missionnaire, M. de Montigny, "a des murailles épaisses de sept à huit pieds, à cause de la grande quantité de nattes qui y sont les unes sur les autres. Ils ont pour une de leurs divinités, autant que j'ay pu voir le serpent"(37).

C'est peut-être de ce dernier édifice qu'il est question dans le

---

(33)—*I.e.* d'étrangers tués à la guerre; car cette peuplade était fort belliqueuse.

(34)—Cong. des Américanistes, *ubi suprà*, p. 40.

(35)—Avec celle des Taënsas qui, nous le savons, avait les mêmes us et coutumes.

(36)—*Ap.* H.-B. Cushman, *History of the Choctaw, Chickasaw and Natchez Indians*, p. 531; Greenville, 1899.

(37)—Cong. des Amér., *ibid.*, *ibid.*

Journal d'Iberville (1699-1700). Ce que l'explorateur dit est si suggestif et projette une si vive lumière sur la religion et la mentalité de Taënsas et Natchez, que je fais à ce document l'important emprunt suivant.

"Le 17e [jour de mars 1700], la foudre est tombée sur le temple des Taënsas, et y a mis le feu qui l'a entièrement bruslé. Ces Sauvages, pour apaiser l'esprit, qu'ils disent estre fasché, jetèrent cinq petits enfans au maillot dans le feu du temple. Ils y en auroient jeté plusieurs autres sans trois François qui y accoururent et les en empeschèrent.

"Un vieillard de soixante-cinq années environ, qui estoit comme le principal prestre, estoit près du feu, criant à haute voix: Femmes, apportez vos enfans pour les offrir à l'Esprit en sacrifice pour l'apaiser. Ce que cinq de ces femmes firent, luy apportant leurs enfans, qu'il prenoit et les jetoit au milieu des flammes.

"L'action de ces femmes a été regardée comme une des plus belles qu'on puisse faire, de manière qu'elles suivirent ce vieillard, qui les amena en cérémonie à la cabane de celuy qui devoit estre fait chef de la nation, car il y avoit peu [de tems] que le chef estoit mort...

"Ce vieillard, dont j'ay parlé ci-dessus, disoit que l'Esprit s'estoit fasché, parce qu'à la mort du dernier chef on n'avoit tué personne pour l'accompagner, et qu'il estoit luy-mesme fasché, qu'il faisoit brusler le temple, accusant les François que c'estoient eux qui estoient cause de ce malheur, parce que M. de Montigny, s'estant trouvé au village à la mort du chef, avoit empesché que l'on ne tuast personne, de quoy tout le monde de la nation parut fort content hors ce grand prestre".

Ce qui suit montre combien ces sacrifices humains étaient en réalité jugés par ces Indiens, en dépit de cette dernière remarque du voyageur français:

"Ces femmes sanctifiées et consacrées par l'action qu'elles venoient de faire, c'est comme [cela que] les nomment plusieurs de ces Sauvages, estant menées chez le prétendant à la couronne, furent caressées, fort louées des anciens, et on les revestit chacune d'une couverture blanche, qu'ils font d'escorce de meurier, et on leur mit à chacune une grande plume sur la teste, et [elles] parurent toute la journée à l'entrée de la cabane du chef, assises sur des nattes de cannes, destinant cette cabane pour servir de temple, où le feu fut allumé, comme ils ont coustume de faire.

"Toute la nuit du 18e au 19e, ces femmes et ce vieillard la passèrent à chanter dans la cabane du nouveau chef, et le jour elles res-

toient aux costez de la porte, en veue de tous les passants"(38).

Un autre auteur contemporain confirme pleinement la réalité des rites sanguinaires de ces peuplades. Cette fois c'est des Natchez qu'il s'agit. D'après Périault(39), à la mort de la Grand-Soleil de la tribu, son mari, qui n'était point de sang royal, fut étranglé par leur fils aîné, pour qu'il allât lui tenir compagnie dans l'autre monde. Douze enfants subirent aussi le même sort, par ordre du successeur de sa mère, qui avait le droit de mettre à mort autant de personnes qu'il jugeait nécessaires à son service au pays des trépassés.

Il faut avouer que tous ces sacrifices humains n'étaient pas de nature à augmenter la population de Natchez et Taënsas. Ce qui la diminuait bien plus encore c'était les guerres incessantes qu'ils soutenaient contre leurs voisins, au point que, le 25 août 1699, M. de Montigny ne craignait pas d'écrire des premiers qu'ils "avoient pour lors la guerre avec presque toutes les nations qui sont sur le Mississipi".

Les efforts des missionnaires eurent pour l'un de leurs principaux objets le retour d'une paix durable parmi ces tribus, qui se suicidaient sans s'en douter. Taënsas et Natchez, parents comme ils étaient, s'entretuaient alors autant qu'ils pouvaient. On craignait l'ardeur belliqueuse bien connue des derniers. Ils cédèrent pourtant aux instances de "l'esprit blanc", comme ils appelaient le missionnaire, et envoyèrent aux Taënsas des députés chargés de présents, pour sceller la paix avec eux.

"On leur fit une réception magnifique, après quoy on les conduisit à la porte du temple où s'estoient rassemblés les principaux de la nation. Là se firent les cérémonies accoutumées, puis on porta dans le temple les présens des députés natchez. Cette offrande consistoit en six robes de rats musqués fort bien travaillées. Et la paix fut conclue.

"Pour terminer la cérémonie, le vieillard qui avoit le soin du temple monta sur une petite élévation, et adressa la parole tantôt à l'Esprit, tantôt aux assistants, exhortant les deux nations à oublier le passé et à vivre dans une paix inviolable"(40).

Ces bonnes dispositions durèrent-elles? On voudrait pouvoir répondre affirmativement; mais des lettres ultérieures ne nous le permettent pas.

Les Natchez finirent même par s'attaquer aux Français établis

---

(38)—*Ap.* Margry, IV. pp. 414-16.

(39)—Cité par Cushman, *ubi suprà.*

(40)—Lettre de M. de Montigny, 25 août, 1699.

dans la vallée de leur grand fleuve, et leur firent trois guerres distinctes, pas toujours inexcusables, l'une en 1716, une autre en 1722 et la dernière en 1729. Celle-ci devait être fatale à leur nation. Pouvaient-ils invoquer des circonstances atténuantes pour ce conflit désastreux? Je ne crois pouvoir mieux répondre à cette question qu'en soumettant les faits suivants au jugement du lecteur.

On s'accorde à rejeter sur le gouverneur français, un M. de Chopart qui commandait au fort Rosalie, la faute immédiate du soulèvement natchez; mais on ne s'tentend point sur la nature exacte du fait qui le provoqua. Ainsi, tandis que les auteurs du petit article sur les Natchez dans le *Handbook of American Indians* disent qu'il voulait s'emparer de leur village central pour en faire une plantation, le but final que lui attribue S.-G. Drake paraît plus vraisemblable(41).

D'après lui, ce fonctionnaire convoitait le site pour y établir "élégamment" les quelques centaines de blancs de son voisinage. H.-B. Cushman assure de son côté que "la compagnie Indienne", quelle qu'ait pu être cette corporation, avait donné ordre au gouverneur de la Louisiane d'éloigner les Natchez de la colonie blanche pour prévenir toute possibilité de collision entre les uns et les autres(42).

Mais s'il faut en croire Charles de Wolf Brownell(43), il n'était nullement question de village. La difficulté venait simplement d'une espèce d'impôt, la contribution d'une peau tannée par famille, que le représentant du roi de France aurait voulu prélever sans rien donner en retour, contribution forcée qui n'entrait point dans les mœurs des Indiens. Cet écrivain suit en cela les dires d'un vieil auteur antifrançais, James Adair, traiteur de fourrures, qui ajoute à cette occasion que "le cœur des guerriers s'aigrit, et s'attacha aux peaux de daim"(44).

Quoi qu'il en soit, il paraît difficile de nier que de Chopart ait été dans son tort, et cela est d'autant plus digne de remarque que le même auteur gallophobe ne peut s'empêcher d'admettre que "la magistrale habileté des Français leur permit de faire plus avec des bagatelles, auprès des sauvages, que tous nos directeurs expérimentés en affaires indiennes n'ont pu effectuer par la grande quantité de riches

---

(41)—*The Aboriginal Races of North America,* p. 383; New-York, 1880.
(42)—*Hist.,* p. 540.
(43)—*The Indian Races of America;* p. 388; Boston, 1855.
(44)—Cité par Brownell, *ubi suprà,* D'après le défunt James Mooney, indianologue respecté que j'ai eu l'honneur de connaître, ce prétendu impôt devait plutôt être considéré comme une amende dont le gouverneur avait frappé trois villages coupables d'agression sur des Français (*The End of the Natchez, ap.* American Anthropologist, vol. I, pp. 511-12).

présents qu'ils leur firent libéralement. Les premiers octroyèrent leurs petites faveurs avec une sagesse consommée, et la valeur en fut extrêmement augmentée par la bienveillance extérieure et les opportunes manières doucereuses du donateur" (45).

En d'autres termes, pour être plus juste et tout aussi clair, les Français, dans la vallée du Mississipi comme ailleurs, n'apportaient point dans leurs rapports avec les indigènes la morgue anglo-saxonne et la suffisance, sinon le mépris peu voilé, qui sont propres aux émigrés d'Angleterre et ne vont à personne.

La faute de Chopart n'en fut donc que plus regrettable. Il devait la payer cher. Les Indiens Chickasaws, autre tribu muskokie qui était alliée aux Anglais, en profitèrent pour fomenter des troubles contre les ennemis traditionnels de ces derniers au Nouveau-Monde. Par suite de leurs intrigues, le Grand-Soleil des Natchez finit par envoyer de tous côtés des messagers pourvus de calumets et de tabac, avec des paquets de petits bois qui devaient servir de jetons. On devait détruire chaque jour un de ces derniers, et, lorsqu'il n'en resterait plus, fondre sur la colonie française.

Le gouvernement eut bien vent de ce complot par l'intermédiaire d'une Soleil amie des Français, ou froissée de ce qu'elle eût dû surprendre un secret qui n'avait été confié qu'aux hommes. Mais *quem Jupiter vult perdere dementat prius*. De Chopart ne voulut rien croire, ne fit aucun préparatif de défense et mit même aux fers, paraît-il, des subalternes qui se permirent de lui faire des représentations à ce sujet.

Le jour vint pourtant où il allait être terriblement châtié de son inexcusable agression et de son incroyable présomption. Encore si la punition s'était arrêtée à l'auteur de tout le mal! Mais non; le 29 novembre, veille de la Saint-André(46), jour d'un des massacres les mieux réussis qui aient rougi les annales des aborigènes d'Amérique, toute la garnison du fort et la plupart des hommes de la colonie, près de sept cents en tout(47), s'il faut en croire des anciens auteurs, tombèrent victimes de la rage natchèze, d'autant plus terrible qu'elle avait

---

(45)—*Ubi suprà.*

(46)—D'autres disent à tort le 30.

(47)—Le peu véridique Adair dit quinze cents, tandis qu'un auteur moderne d'ordinaire bien informé, James Mooney, réduit à deux cents hommes le nombre des victimes des Natchez qui, ajoute-t-il, perdirent eux-mêmes douze guerriers, mais emmenèrent en captivité toutes les femmes et tous les enfants. Cushman, de son côté, dit que les Français perdirent 250 hommes qui furent tués et environ 300 femmes qui furent faites prisonnières.

été plus longtemps contenue(48), tandis qu'un bon nombre de femmes étaient emmenées en captivité(49).

Le Grand-Soleil, celui-là même que les Français avaient empêché de s'immoler sur l'autel de l'amour fraternel lors des funérailles du Serpent-Tatoué, aurait voulu donner suite à son succès en tombant sur les autres blancs de la Louisiane, et en les détruisant jusqu'au dernier. Mais c'était une entreprise devant la magnitude de laquelle ses alliés reculèrent.

Je ne puis entrer dans les détails de la lutte à mort qui s'ensuivit entre blancs et Peaux-Rouges. Ceux qui voudraient apprendre à quel degré d'héroïsme la haine et le désespoir, ajoutés au sentiment de la préservation nationale, peuvent conduire une race naturellement belliqueuse, n'ont qu'à lire les douze pages que feu James Mooney consacre à l'extinction ethnique des Natchez dans le premier volume de l'*American Anthropologist*. Je dois me contenter des grands traits.

En janvier 1730, une force de plusieurs centaines de Tchactas sous la conduite d'un officier français attaqua un fort natchez, y tua 80 hommes, captura 18 femmes et remit en liberté un grand nombre de personnes faites prisonnières lors du massacre de l'année précédente.

Le mois suivant, les Français vinrent eux-mêmes venger la mort de leurs compatriotes avec des canons et de nombreux alliés tchactas. Malgré l'excellence au point de vue militaire de la position des Natchez et le courage indéniable avec lequel ils reçurent l'ennemi, ils durent battre en retraite après une sortie qui coûta cher aux deux côtés, laissant un grand nombre des leurs aux mains de Français, qui les exilèrent à Saint-Domingue, où on les vendit comme esclaves, pendant que les autres s'enfuyaient chez les Chickasaws.

L'asile que ceux-ci leur offrirent alors, après les avoir aidés dans la lutte, eut naturellement pour résultat d'attirer sur eux une attaque des Français, qui, s'il faut en croire le peu impartial Adair(50), tour-

---

(48)—L'art de dissimuler ses sentiments les plus intimes dans lequel les Indiens froissés et vindicatifs sont passés maitres, témoins les boucheries du *Boston* et du *Tonquin*, fut rarement si frappant que dans le massacre natchez, dont la préparation fut non pas limitée à un ou deux individus blessés dans leur orgueil, mais le fait de tout un peuple éparpillé en un assez grand nombre de localités.

(49)—En ce qui est du nombre des victimes, ce massacre n'a guère eu de supérieur que celui des Sioux du Minnésota en 1862, alors qu'environ 500 colons et 300 soldats américains tombèrent victimes de sauvages qu'on s'était indirectement acharné à agacer par d'incessantes injustices.

(50)—Anglais qui détestait "le pathos de cette volage nation" (*Ap.* Brownell, *op. cit.*, p. 389).

na d'abord à l'avantage des assiégés. Mais cet ancien traiteur de fourrures paraît si anti-français qu'il est difficile de savoir quand il faut ajouter foi à ses avancés.

Il assure, par exemple, qu'un jour les Français attaquèrent les Peaux-Rouges sous un déguisement si étrange qu'ils jetèrent la terreur dans leurs rangs, terreur que ne put qu'augmenter le peu d'effet des missiles des derniers sur les surtouts rembourrés dont les premiers s'étaient affublés.

Les Indiens étaient, dit-il, sur le point de prendre la fuite, croyant avoir affaire à des revenants, lorsque ceux-ci s'étant approchés pour lancer des grenades dans leur fort, les assiégés s'aperçurent, une fois près d'eux, qu'ils n'étaient après tout que des gens faits de chair et d'os comme eux et, par un effort concerté, parvinrent à les repousser. Adair "garda avec vénération deux de ces projectiles pris comme trophées aux vantards "monsieurs", dit-il lui-même(51).

Ce qui n'empêche qu'après maints combats ce qui restait des Natchez fut obligé de se disperser, et de demander l'hospitalité à diverses tribus indiennes. Leur plus fort groupe comptait encore presque sept cents âmes en 1735. Quelques-uns se refugièrent chez les Catawbas, d'autres chez les Cherokees, où ils purent se maintenir comme unité ethnique jusqu'en 1800. La maladie et d'autres causes achevèrent leur destruction, en sorte que le *Handbook of American Indians* est positif que "les Natchez ne furent pas exterminés par les Français, comme on l'a souvent écrit", comme l'a à peu près affirmé, entre autres, ce grand misanthrope, neurasthénique et critique universel de quiconque a réussi, en particulier des Jésuites et des évêques, qui avait nom J.-C. Beltrami(52).

Des Taënsas il ne reste plus depuis longtemps un seul individu.

Comme conclusion, il nous est donc permis de remarquer que si les blancs et leurs alliés indiens furent responsables de l'extinction totale de la race des inoffensifs Béothuks et l'immoralité, doublée d'ivrognerie, de celle des sensuels Tchinouks, l'agent qui finit par avoir raison des fiers Natchez et des Taënsas fut quand même la guerre et le peu de prix que les uns et les autres attachaient au sang humain.

A la mémoire des premiers, nous ne pouvons refuser l'hommage de notre pitié et de notre plus vive sympathie, double sentiment que

---

(51)—*Ibid.*, p. 390.

(52)—*A Pilgrimage in Europe and America*, vol. II, p. 516; Londres, 1828.

ne provoque aucunement le souvenir des seconds, tandis qu'au nom des derniers nous devons au moins le tribut d'un sincère respect. Ils tombèrent en combattant, ou finirent par disparaître pour avoir combattu, pour ce qu'ils concevaient être leurs droits les plus chers, et qui l'était parfois. Nous serons assez généreux pour ne pas crier à leur occasion *Vae victis!* alors même que nous savons que leurs adversaires étaient des nôtres.

Essai VI

DISPARUS DU CENTRE: LES MANDANES.

Il y a près de deux cents ans, lorsqu'on pensait en Nouvelle-France à la "mer de l'Ouest"(1) et au chemin qui y conduit, la vision des Cris et des Assiniboines, dont il fallait traverser les vastes plaines pour s'y rendre, se présentait instinctivement à l'esprit de l'explorateur, mais l'ambition du missionnaire allait plus loin. Difficiles à évangéliser par suite de leur nomadisme et pas plus faciles à convertir à cause de l'influence plutôt délétère qu'exerçaient sur eux le coureur de bois, dont la vie était trop souvent en contradiction avec sa foi, ainsi que "l'infâme trafic"(2) de l'eau-de-vie que leur offraient des traiteurs sans conscience, ces aborigènes n'excitaient plus guère la sympathie des aspirants-missionnaires, dont les espérances se tournaient surtout vers une tribu, un peu au sud, que la voix publique portait aux nues.

Cette tribu était celle des Mandanes qui, bien disposés, assurait-on, et menant une vie sédentaire, étaient plus faciles à atteindre et à instruire. "Si notre Bon Dieu le veut..., je seray le premier à leur porter la bonne nouvelle de l'évangile", écrivait dès 1735, le P. Aulneau de la Touche, S.J.(3), qui devait, au contraire, tomber sous le tomahawk des Sioux.

Il y a des peuplades américaines qui, bon gré mal gré, n'ont jamais eu bonne réputation. Les Mandanes n'en ont jamais eu de mauvaise. Il y a un siècle et plus, ils passaient pour l'aristocratie des familles ethniques de l'Amérique du Nord. Ce n'étaient pas des sauvages comme les autres, se répétait-on. Ils étaient plus blancs, plus cultivés que la plupart des Paléo-Américains. Ils possédaient de grandes qualités, entre autres celle d'une hospitalité à toute épreuve, et se montraient ouverts à toutes les influences civilisatrices.

Aussi les théoriciens s'en donnaient-ils à cœur joie au sujet de

---

(1)—L'océan Pacifique.

(2)—Lettre du P. Aulneau de la Touche, *ap.* Morice, *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien*, vol. I, p. 42.

(3)—Le 25 avril; Morice, *Hist. de l'Eglise*, I, p. 40.

leur origine, qu'on déclarait devoir se chercher dans quelque coin de la vieille Europe. Leur nom était dant la bouche de tous les traiteurs de fourrures et coureurs de bois qui s'étaient enfoncés dans le mystérieux Ouest. Ce n'était pas eux, assurait-on, qui auraient pu lever la hache de guerre contre des blancs qui ne leur voulaient que du bien! On chantait leur culture et on vantait leur industrie, en sorte qu'aucun voyage au centre du continent nord-américain n'était supposé complet, aucune relation sur les déserts occidentaux du Nouveau-Monde n'était censée intéressante qui n'avait pas, au moins partiellement, le pays des Mandanes pour but et leurs us et coutumes pour objet.

Aujourd'hui personne n'en parle plus. Leurs parents, les Sioux, occasionnent encore des études plus ou moins scientifiques. Cette nation n'a guère perdu de sa vitalité, dirait-on; la question de ses mœurs et de tout ce qui la touche est toujours d'actualité dans un certain monde; mais où sont donc les aimables Mandanes? Hélas ! eux aussi sont tombés victimes de la loi qui semble condamner les races aborigènes d'Amérique en contact avec les blancs à une extinction inéluctable.

Dans leur cas, cette extinction est d'autant plus lamentable qu'elle est due non pas à des fredaines causées par la peur et le désir de représailles, non pas à l'immoralité secondée par l'ivrognerie, pas plus qu'à des dispositions trop belliqueuses et au peu de valeur attachée au sang humain, comme c'était le cas pour les disparus que nous avons jusqu'ici étudiés, mais à une cause extrinsèque et indépendante de leurs propres agissements: la maladie, c'est-à-dire une épidémie apportée par des blancs qu'on voudrait pouvoir déclarer innocents de toute faute, même de simple négligence.

C'était, on a pu le pressentir, mon intention première de passer des Natchez et des Taënsas à leurs survivants de la région qu'occupaient ces Indiens. Mais fort de mon droit de franc-tireur libre de ses allées et venues dans le champ ethnologique, je crois maintenant préférable, après avoir essayé de faire revivre un moment pour le lecteur des tribus dont l'habitat était à l'Extrême-Est, à l'Extrême-Ouest et au sud de notre continent, de répéter la même opération en faveur d'une peuplade qui habitait non loin de son centre.

C'est là, sur les bords du haut Missouri, que se trouvait il y a un siècle la fameuse tribu des Mandanes, rejeton de la grande famille siouse, qui, on peut le dire, faisait bande à part, à l'instar de ses

frères les Assiniboines, eux aussi en état de guerre perpétuel avec ces écumeurs des grandes prairies américaines.

Le prince Maximilien de Wied, celui-là des anciens voyageurs qui nous en a laissé le plus systématique exposé, prétend(4) que les Canadiens les connaissaient sous le nom de Mandals. Le sieur Varennes de Lavérendrye, l'explorateur qui en a le premier écrit, et la plupart de ses compatriotes après lui, les appelaient Mantannes, ou Mantanes.

Ce nom vient, paraît-il, du dakota *Mawatani,* dont on ne donne point le sens. D'après Washington Matthews, ils s'appelaient eux-mêmes *Numakiki,* les gens, terme que Maximilien écrit *Numangkake,* et qu'il donne comme synonyme d'hommes.

S'il faut en croire Hayden(5), le nom qu'ils se seraient donné eux-mêmes aurait été *Miah'tanes,* qui, prétend-il, voulait dire "gens sur le rivage", ce qui porte cet auteur à croire qu'ils ont dû occuper les bords du Missouri depuis un temps immémorial(6).

En 1750, ils avaient neuf villages, dont l'un touchait à la rivière du Cœur. Deux se trouvaient sur la rive orientale et sept sur le côté opposé du Missouri. Ayant terriblement souffert de la petite vérole et d'attaques d'Assiniboines et de Dakotas (Sioux), ce qui restait des deux villages de la rive est se fondit en un seul, qu'ils établirent toujours sur le Missouri, mais un peu plus haut. Des causes analogues réduisirent à cinq les autres villages qui, en 1776, s'amalgamèrent en un seul situé dans le voisinage du premier, à environ quatre milles de l'embouchure de la rivière au Couteau, sur la rive opposée du fleuve; ce qui ne faisait plus que deux localités, *Metutahanke* et *Ruptari,* pour toute la tribu des Mandanes.

Mais n'allons pas si vite, et faisons d'abord connaissance avec ces Indiens, leur nombre et leur physique, tels que nous les ont révélés les premiers voyageurs.

---

(4)—P. 334 de ses *Travels in the Interior of North America,* édition originale de Londres, 1843.

(5)—Cf. *Handbook of American Indians,* art. Mandans.

(6)—D'après l'artiste indien, Georges Catlin, ils se donnent le nom de Seepohs-kah-nu-mah-kah-ke, gens des Faisans (*Letters and Notes on the Manners, Customs and Condition of the North American Indians,* p. 135; Philadelphie, 1859), qui, en réalité, ne désigne qu'une fraction de leur tribu et correspond au *Sipuske-Numangkake* du prince Maximilien (*op. cit.,* p. 335). De Lavérendrye (Journal, p. 5) donne leur nom indien comme *Ouachipouane,* et le P. Aulneau, qui aspirait à la gloire de les civiliser, en parle comme des *Ouant Chipouanes* (Morice, *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest Canadien,* vol. I, p. 40). Chacun de ces deux derniers vocables avait trait au fait que ces aborigènes habitaient des loges partiellement souterraines.

On ne saurait nier que, lorsqu'ils furent "découverts" par les blancs, les Mandanes aient été nombreux pour une seule tribu américaine. En 1804, alors que le chiffre de leurs villages était tombé de neuf à deux, on estimait encore leur population à 1,200 âmes, et, en 1837, époque fatale pour cette intéressante peuplade, elle était montée à 1,600—Catlin dit 2,000.

En 1738, lorsqu'ils reçurent la première visite officielle des blancs, leur nombre ne devait pas être beaucoup en-deçà de 10,000. En effet, de Lavérendrye nous apprend que (pour lui) leur plus proche village, qui était en même temps le moins populeux, comptait 130 habitations(7). En accordant à chacune un minimum de cinq personnes, ce qui est très modéré pour des sauvages qui vivent la plupart du temps plusieurs familles ensemble(8), nous arrivons au chiffre de 650 âmes. Mais le village suivant, où l'explorateur envoya son fils, était deux fois plus grand: mettons 1,200 au lieu de 1,300 habitants, pour faire la part d'une exagération assez possible, et prenons ce chiffre pour la moyenne de la population de chacun de leurs villages en 1738—d'autant plus que le plus éloigné était le plus populeux(9). Nous obtenons pour les neuf localités un total de 10,800 âmes.

On s'accorde généralement à dire que les Mandanes étaient une belle race: hommes de taille au-dessus de la moyenne(10), forts et vigoureux, avec de larges épaules et des muscles d'athlètes. Quelques-uns étaient naturellement plus sveltes; mais fort rares étaient ceux qu'on pouvait réellement appeler petits. Quant aux femmes, elles ne pouvaient manquer d'être moins grandes. Elles étaient assez portées à être trapues.

Hommes et femmes pouvaient se glorifier de leurs dents: bien taillées, fermes et blanches comme l'ivoire. "Il est bien rare de voir parmi eux un défaut dans les dents, ou l'une d'elles qui manque même chez les vieillards", assure Maximilien(11). L'âge n'avait guère

---

(7)—Qu'il avait pris la peine de faire minutieusement compter.

(8)—Et nous avons l'assurance de Catlin, qui les vit plus tard et vécut chez eux, que "leurs loges contenaient un grand nombre de personnes" (*Op. cit.*, p. 140).

(9)—De Lavérendrye, Journal, p. 22.

(10)—Il est surprenant d'entendre Catlin, qui connaissait si bien ces Indiens, nous dire qu'ils étaient, comme taille, en dessous de la moyenne (*Letters and Notes*, p. 158; *The Geo. Catlin Indian Gallery*, p. 85). Tous les autres auteurs affirment le contraire.

(11)—*Ubi suprà*, pp. 336-37.

chez eux d'autre résultat que de les raccourcir un peu en les usant.

Mais ce qui rendit ces sauvages célèbres dans le monde des explorateurs, des traiteurs de fourrures et des naturalistes, comme on appelait autrefois les anthropologues, c'était leur remarquable apparence faciale, le teint d'un grand nombre et surtout la couleur de leurs cheveux. "L'étranger qui arrive au village mandane", écrit Georges Catlin, "est tout d'abord frappé des différences dans le teint et des couleurs variées dans les cheveux qu'il voit dans les foules autour de lui. De suite, il est presque porté à s'écrier: Ces gens ne sont point des Indiens"(12).

De son côté, le sieur de Lavérendrye écrivait avec son orthographe peu classique que "la plupart n'ont point la fisionomie sauvage"(13).

Tout d'abord, il est reconnu qu'ils n'avaient pas les pommettes si saillantes ni si hautes que les Sioux, leurs frères par le sang devenus leurs ennemis implacables par des malentendus communs chez les aborigènes américains.

Leur nez n'était point camus, comme c'est le cas chez beaucoup de tribus sauvages, et, sans être aussi long que celui de leurs congénères que nous venons de mentionner, il était parfois légèrement aquilin et souvent droit comme celui des blancs. Leurs yeux, généralement en amande, étaient d'un brun foncé, au lieu du nonr d'ébène propre aux autres aborigènes, quand ils n'étaient point bleus—couleur qui, normalement, n'affectait jamais cet organe dans les vrais enfants du sol américain. Ils avaient la bouche large et la mâchoire inférieure forte et angulaire.

D'après Maximilien(14), leur angle facial, auquel on faisait de son temps plus attention que de nos jours, n'était généralement pas plus faible que celui des Européens.

Mais ce qu'il y avait de plus curieux dans leur physique, c'était, avec leur teint qui était d'ordinaire assez clair, la couleur de leurs cheveux. Avant de partir pour son grand voyage, au cours duquel il se proposait d'étudier minutieusement ces Indiens et de les peindre, Catlin fut prévenu par le gouverneur Clarke du nouveau qui l'attendait. "Vous allez", lui dit celui-ci, "voir un peuple étrange et à moitié blanc"(15).

---

(12)—*Letters and Notes*, p. 156.
(13)—Journal, p. 20.
(14)—*Op. cit.*, p. 336.
(15)—*Letters*, p. 157.

En effet, non seulement plusieurs de ses membres avaient des cheveux châtains et soyeux comme ceux des Européens, mais "un très grand nombre, des deux sexes et de tout âge, de l'enfance à l'âge mûr et à la vieillesse, avaient les cheveux d'un gris d'argent bien clair (*bright*), et, dans quelques cas, parfaitement blancs".

Cette assertion de Catlin(16) a été depuis reproduite, au moins dans son sens général, par tous ceux qui ont parlé des Mandanes. Bien que le résultat d'une inspection oculaire de tous les jours, elle n'est elle-même que la confirmation du témoignage de ses devanciers chez cette remarquable peuplade. "Il y a chez eux des familles entières... dont les cheveux sont gris, c'est-à-dire d'un noir mêlé de blanc, en sorte que toute la tête paraît grise", écrivait le prince de Wied en 1832(17).

Plus de vingt-cinq ans auparavant, en 1806, Alexandre Henry le Jeune avait aussi écrit, lui aussi *de visu*, à propos des Mandanes: "Ce qui me frappa comme extraordinaire chez ces gens fut le fait que plusieurs enfants d'une dizaine d'années avaient des cheveux parfaitement gris et ressemblaient à des personnes âgées. Ceux que je vis étaient tous des filles. En général, ce peuple n'a pas des cheveux grossiers et plats comme les autres naturels de l'Amérique du Nord; leur chevelure est bien plus fine, tirant sur un brun foncé, et j'en vis qui était presque blonde"(18).

Et la preuve que cette singularité dans les cheveux et le teint des Mandanes ne pouvait être attribuée à de récentes unions matrimoniales avec des blancs, bien qu'on n'eût pas précisément pu donner leurs femmes comme des modèles de continence, se trouve dans le fait qu'elle frappa jusqu'au sieur de Lavérendrye en 1738. "Cette nation est d'un sang meslé blan (*sic*) et noir", écrit-il dans son journal. "Les femmes sont assez belles, surtout les blanches; beaucoup de cheveux blon et blan" (*sic*)(19).

Dans tous les cas, on ne voit guère comment un mélange de sang, qui d'ailleurs n'aurait pu être que la très grande exception, aurait causé une anomalie de si fréquente occurrence comme la présence de cheveux gris même chez des enfants.

---

(16)—*Ubi suprà.*
(17)—*Op. cit.*, p. 336.
(18)—Journal, édité par Elliott Coues, vol. I, p. 341; New-York, 1897.
(19)—Journal, p. 20.

Les hommes qui étaient affectés de cette espèce d'albinisme(20), qui leur infligeait des cheveux non seulement de vieillards mais d'une grosseur et d'une raideur qui faisaient penser aux crins d'un cheval, faisaient leur possible pour le dissimuler, en oignant leur chevelure de colle mêlée de terre rouge ou noire(21). Les femmes, au contraire, en étaient fières, et s'appliquaient à faire ressortir cette couleur anormale.

Yeux bleus et cheveux châtains, teint clair et pommettes peu prononcées, qu'en fallait-il davantage pour mettre en branle les cerveaux féconds des théoristes et des penseurs portés aux sensations? Les Mandanes ne peuvent être de vrais sauvages, se disait-on; ils sont trop blancs, trop cultivés, trop avancés même dans leur manière de se bâtir et de se protéger (comme on le verra en temps et lieu). D'où peuvent-ils venir?

Et l'on se rappela du même coup qu'un prince gallois du nom de Madoc, ou Madawc (comparez avec "Mandane", murmurait-on), ayant, vers le commencement du XIVe siècle, quitté son pays à la tête de dix vaisseaux, ne fut jamais revu. Ou avait-il pu aller sinon en Amérique? pensa-t-on, oubliant que tout son parti avait tout aussi bien pu aller au fond de la mer.

Si Eric le Roux put par accident découvrir le Groënland; si de ses compatriotes purent se rendre avant Christophe Colomb jusqu'aux forêts chargées de vigne sauvage de ce qui devait plus tard se nommer le Canada et la Nouvelle-Angleterre, qu'est-ce qui empêchait Madoc et ses compagnons de s'être échoués un peu plus au sud, et d'avoir atteint, par exemple, l'embouchure du Mississipi ?

Quoi d'étonnant alors si l'on prétendait depuis longtemps avoir trouvé sur le continent nord-américain des tribus indiennes qui parlaient le gallois? J'ai par devers moi le texte complet d'une déposition en forme à cet effet datée du 10 mars 1685, et publiée en 1740 par le *Gentleman's Magazine.* Elle émane d'un certain Rév. Morgan Jones, qui se dit chapelain d'un major-général Bennett.

Elle atteste solennellement qu'ayant quitté la Virginie avec d'autres le 8 avril 1680, il s'enfonça dans l'intérieur des terres jusqu'à

---

(20)—Dans certains cas, c'était de l'albinisme authentique, comme, par exemple, dans celui du chef Mato-Chiha, que cite Maximilien. "Ses cheveux", écrit ce voyageur, "croissaient en mèches brunes, noires, argentées, mais surtout blanches, et ses sourcils étaient d'un blanc parfait, ce qui produisait un effet étrange chez un homme de bonne taille et par ailleurs beau, dont l'âge était de vingt à trente ans" (*Op. cit.*, p. 336).

(21)—J.-G. Wood, *The Natural History of Man,* vol. I, p. 642—d'après les auteurs contemporains; Londres, 1870.

ce qu'il eut atteint le territoire des Tuscaroras, qui le firent prisonnier. Ils s'apprêtaient à l'exécuter lorsque, ayant laissé échapper certaine remarque de découragement dans sa langue maternelle, le gallois, une espèce de chef militaire indien en visite chez ces sauvages s'approcha de lui, et lui dit dans la même langue qu'il ne mourrait point, mais qu'il allait, lui étranger homoglotte, payer sa rançon.

Après quoi, ce ministre passa avec les compatriotes de son libérateur, qu'il appelle Doegs, quatre mois entiers, "pendant lesquels", ajouta-t-il, "j'eus occasion de converser familièrement avec eux en gallois"(22).

"Je suis prêt à conduire à ce pays n'importe quel Gallois ou autre", déclare-t-il après avoir signé ce document.

Mystification, forgerie, va-t-on s'écrier. C'est possible, très possible. Ce qui n'empêche pas que, d'après Bancroft, "un certain lieutenant Roberts affirmait qu'en 1801 il rencontra à Washington un chef indien qui parlait aussi couramment le gallois que s'il était né et avait été élevé dans les environs de Snowdon"(23).

Dans tous les cas, l'un des auteurs américains les plus familiers avec la vie indienne, l'artiste Georges Catlin, fut trop frappé des singularités physiologiques et sociologiques des Mandanes, dont il fit une étude toute spéciale, pour ne pas penser à ce qu'il avait lu à propos du prince Madoc et ses compagnons disparus. Leurs remarquables caractéristiques, qu'on ne retrouve que chez les blancs, le laissèrent rêveur. Il se mit à ratiociner, à théoriser, et voici ce qu'il finit par croire.

Les dix vaisseaux de Madoc, ou du moins quelques-uns d'entre eux, durent entrer dans le Mississipi et le remonter jusqu'à l'Ohio,

---

(22)—*Ap.* P. de Roo, *History of America before Columbus,* vol. II, p. 331; Philadelphie, 1900.

Malgré son assurance, la déclaration de ce ministre ne peut être reçue sans de très grandes réserves. De fait, pour être franc, je ne crois pas un mot de sa référence au gallois. M. Morgan Jones paraît avoir mené une vie fort mouvementée, au cours de laquelle les déboires et les difficultés financières ne lui furent pas épargnées.

C'était originairement *"an honest ploughman"*, au dire des documents, qui, d'une manière ou d'une autre, parvint au rang de ministre baptiste. N'ayant pu se faire payer pour ses services professionnels, il passa en Amérique, et, transformé en maître d'école, vit bientôt son établissement fermé par les autorités de la Virginie. Ceux que ses aventures subséquentes pourraient intéresser n'ont qu'à consulter un article, *The Rev. Morgan Jones and the Welsh Indians of Virginia,* paru dans le *New-England Historical and Genealogical Register* pour janvier 1898. Mon exemplaire est une réimpression de cette année-là, publiée par la Cie David Clark & Fils, de Boston.

(23)—*Ibid.*, p. 332.

où les nouveaux venus se mirent à cultiver la terre dans une des régions les plus favorables à l'agriculture qu'il y ait au monde. Mais à la longue ils furent probablement attaqués par des sauvages qui les regardaient comme des intrus, ce qui les porta à ériger ces fortifications dont on voit encore les restes, et dont l'agencement trahit des connaissances militaires fort au-dessus de l'esprit des Paléo-Américains.

Là il est possible que le nombre supérieur des assaillants, ou le manque de provisions chez les assiégés, ait forcé ceux-ci à se rendre, alors qu'ils durent être exterminés, à l'exception de ceux qui avaient pu contracter des alliances matrimoniales avec les premiers occupants du sol, dont la progéniture était naturellement des métis. Les survivants finirent ensuite par s'éloigner d'une place qui leur rappelait le massacre des leurs, et commencèrent alors à être connus comme les gens de Madawc, ou Madawgwis, nom qui dégénéra ensuite en Madawis, ou Mandans.

C'est alors qu'ils durent remonter le Missouri, s'établissant, au fur et à mesure que leur nombre augmentait, en différents villages fortifiés comme celui où leurs proches avaient résisté aux sauvages d'alentour. De ces villages on retrouve aujourd'hui les traces en maint endroit le long du fleuve, jusqu'aux points où les blancs les trouvèrent dans la première moitié du XVIIIe siècle(24).

En corroboration de son hypothèse, si ce mot peut s'appliquer à une théorie qui lui paraît des plus plausible(25), Catlin invoque des preuves qui peuvent se ramener aux suivantes:

1° La physionomie toute particulière des Mandanes; 2° les vestiges qu'on trouve de leurs anciens villages; 3° le nom même d'une de leurs divisions(26), qui signifie "gens des faisans", alors que, pour trouver un seul de ces oiseaux, il faut descendre jusqu'aux forêts de l'Ohio; 4° l'excellente poterie que font leurs femmes et qui, assure-t-il, "n'appartient à aucune autre tribu du continent"(27); 5° le secret qu'ont ces indigènes de la manufacture d'une très belle et très durable

---

(24)—Une chose est acquise à l'histoire: depuis ce temps et, de leur propre aveu, bien des années auparavant, les Mandanes avaient constamment remonté le Missouri, abandonnant village après village pour en établir d'autres plus haut. Pour l'exposition de cette théorie, V. Catlin, *The Welsh Colony*, en appendice à ses *Letters and Notes* (pp. 781 *et seq.*).

(25)—*I am fully convinced that they have formerly occupied that part of the country* (*i.e.* la vallée de l'Ohio), p. 782.

(26)—Qu'il prend à tort, nous l'avons vu Note 6, pour celui de leur tribu entière.

(27)—*Letters*, p. 785.

espèce de rassade bleue; 6° la forme de leurs canots de cuir, qui sont la copie exacte du *coracle* gallois; 7° quelques mots de leur langue, malheureusement peu nombreux, qui, tels que cités, sont incontestablement les mêmes qu'en gallois.

A tout cela, les deux auteurs du petit article sur les Mandanes dans le *Handbook of American Indians* répondent en deux mots: "La théorie de Catlin, d'après laquelle ils auraient autrefois vécu dans l'Ohio et élevé des *mounds*(28), puis émigré de là dans le Nord-Ouest, est dénuée de tout fondement"(29).

Est-ce à dire que pour eux les sept preuves qu'il apporte de sa contention soient non avenues? Bien osé serait qui irait si loin. Je cite la désinvolture de ce manuel simplement comme un exemple de la ligne de conduite qui semble avoir été adoptée par beaucoup des savants qui forment ce que j'appellerai la nouvelle école d'anthropologie américaine: tout nier lorsqu'il s'agit d'assimilations ethniques entre le Nouveau et les Anciens Mondes, ou, si l'on ne peut nier les faits, refuser d'en admettre les conclusions légitimes. En d'autres termes, mettre un aveugle tabou sur toute étude de l'origine de nos Indiens(30).

---

(28)—Catlin ne parle pas précisement de *mounds,* mais de fortifications en terre.

(29)—*Op. cit.,* vol. II, p. 797.

(30)—Parce que cette question a donné lieu à tant de sottes théories, on décourage par des négations sans preuves ou des critiques sans raison quiconque ose entreprendre de l'élucider, même le plus discrètement possible. Pour être franc et par là mieux compris, au risque de me mettre trop en avant, voici un exemple de cette proscription inconsidérée et de ses résultats.

On avait invariablement bien reçu dans les cercles scientifiques mes humbles contributions à notre connaissance des races indiennes du Nord américain. Mais ayant eu, il y a quelques années, l'incroyable audace de publier dans la défunte *Nouvelle-France* de l'abbé (plus tard Mgr) Lindsay une série d'études sur l'*Origine des Dénés de l'Amérique du Nord,* faute que j'aggravai encore en réunissant ces articles en un volume, on changea de suite de dispositions à mon égard. Mes conclusions étaient le résultat de comparaisons établies entre des faits incontestables, contenus dans d'anciens et très rares volumes russes et autres, touchant les aborigènes de la Sibérie, et ce que je connaissais d'une famille américaine par suite d'études qui dataient de 1882, études qui m'avaient valu la faveur des premiers savants du monde.

Dans le dit ouvrage, je mettais surtout en relief (chapitre XV) une remarquable légende avec des détails très frappants, que je venais de découvrir sur les tundras de l'Asie orientale, et dont j'avais longtemps auparavant publié un exact équivalent qui avait cours chez une tribu dénée parmi laquelle j'exerçais mon ministère. Par cette publication, je contrevins évidemment à l'édit tacite qui défendait pareils rapprochements.

Le simple bon sens était pourtant là pour dire que de semblables détails se retrouvant en Amérique dans leur intégrale originalité, ne pouvaient être l'effet du hasard. Ils accusaient ou bien contact dans le passé, ou peut-être même parenté ethnique entre les deux peuples chez lesquels on les trouvait, et c'est

Avant de reprendre, pour les développer sans aucune préoccupation de rapprochements avec n'importe quel peuple d'Europe ou d'ailleurs, quelques-uns des points énumérés par Catlin, complétons ce que nous avons dit de l'apparence personnelle de Mandanes.

---

ainsi que m'en écrivirent certains savants, ainsi qu'un archevêque qui avait lui-même étudié des questions analogues. Un périodique de Saint-Louis, je crois, le *Fortnightly Review,* consacra même une partie de quatre numéros consécutifs à un compte rendu très flatteur de mon livre et de la découverte qu'il exposait.

Que fit la nouvelle école d'anthropologie en face de ma violation de son tabou implicite? On parut vouloir organiser le silence autour de l'un et de l'autre (bien qu'à mon insu des recherches sur les lieux, c'est-à-dire en Sibérie, eussent alors laissé entrevoir une conclusion analogue à la mienne), et, quand, sur mes instances, on se décida à en rendre compte, ce fut pour affirmer que je ne prouvais rien, puisque les faits que j'apportais étaient communs à toutes les races primitives, ce qui est ridiculement faux, comme on a pu s'en apercevoir par la sociologie très distincte des tribus que nous avons étudiées ensemble. Par exemple, l'usage américain du calumet ne se retrouve point chez les Hottentots; les Indiens des grandes plaines américaines ne connaissent point le *patlache* de la côte du Pacifique nord; et on ne peut dire que les manières de se laver les mains (p. 108 de mon Essai), de manger la viande cuite devant le feu (110), de faire faisander le poisson en terre(112), de se nourrir de l'écorce intérieure de certains arbres(113), ainsi que l'ichthyophobie décrite à la page 114, qui sont communes aux Sibériens comme aux Dénés d'Amérique, soient universelles parmi les races primitives.

Et pourtant je ne donnais nullement ces similarités sociologiques comme étant de nature absolument probante. Elles n'avaient à mes yeux qu'une importance corroborante.

De la si remarquable identité *dans les détails* de la légende qui a cours en Asie tout aussi bien qu'en Amérique, point vital qui était comme le pivot autour duquel tournait ma thèse entière, pas un traitre mot; ce qui montrait que ou bien on n'avait pas lu attentivement mon petit ouvrage, ou bien on ne m'avait pas suivi dans mon raisonnement, à moins qu'on ne doive ajouter qu'on était simplement de mauvaise foi, et qu'on s'était contenté de s'assurer que je me trouvais en terrain défendu. On était aussi muet sur mes preuves tirées des noms géographiques indiens du Grand-Nord, preuves qui sont de nature à convaincre le lecteur le plus sceptique.

Au lieu de cela, on m'accusait de trouver "dans le mirage des Dix Tribus perdues la solution finale de beaucoup de mes difficultés" (V. *American Anthropologist,* vol. XXIII, p. 219), c'est-à-dire de donner implicitement les Juifs comme les ancêtres de mes sauvages, à cause de la similarité entre quelques-unes de leurs coutumes et celles de ces derniers, opinion que j'avais indirectement tournée en ridicule dans ce même essai! Bien plus, on voulut m'apprendre que "beaucoup des points de la culture des Athabaskains du Nord sont en réalité le résultat d'emprunts, et pas du tout athabaskains", alors que, dès 1892, apparemment avant que mon critique eût commencé à étudier ces questions, j'avais publié dans les "Transactions" de la Société Royale du Canada un essai pour montrer comment plusieurs de ces coutumes avaient été empruntées aux naturels de la Côte nord!

Pour établir les responsabilités et dégager celle de beaucoup de savants sans préjugés, je me vois obligé de mettre ici ce chef-d'œuvre de critique au crédit de son auteur, le prof. Roland-B. Dixon, qui venait justement d'avoir maille à partir, non sans une chaleur peu scientifique, avec plusieurs de ses confrères.

S'il fallait juger des études anthropologiques modernes par cette petite équipée (à laquelle n'était peut-être pas étrangère la rancune dont m'a poursuivi un nouveau venu sur le champ linguistique américain, récemment à la tête de la revue dans laquelle elle s'était produite, écrivain dont j'avais critiqué les manquements phonétiques dans l'*Année Linguistique* de Paris), on se croirait en

Gris ou blancs, noirs ou châtains, leurs cheveux se portaient aussi longs que possible et divisés, chez les femmes, en deux tresses qui, dans les moments de coquetterie, étaient rapidement défaites, puis étendues en éventail derrière le dos, par les doigts passés au travers à la manière d'un peigne. Elles coloraient en rouge la raie qui séparait leurs cheveux.

Quant aux hommes, ils se faisaient plusieurs tresses plates et larges d'environ deux pouces, dans lesquelles ils introduisaient, à la distance d'un pouce ou davantage, du vermillon enduit de colle pour les maintenir distinctes les unes des autres. Ces tresses étaient alors rejetées en arrière, et descendaient jusqu'aux genoux, sinon plus bas.

Autre point digne de remarque: dans cette tribu, la vanité individuelle, le soin minutieux de sa personne étaient le fait des hommes bien plus que des femmes. Comme le costume de l'un et de l'autre sexe était plutôt rudimentaire, c'était surtout sur la coiffure que se portait l'ingéniosité du dandy. Rudimentaire, ai-je dit; en effet, les hommes ne connaissaient même pas l'usage du pagne. Hiver comme été, ils ne se couvraient que d'une peau de buffle jetée sur les épaules, sans la moindre préoccupation des lois de la modestie.

Quant aux femmes, elles s'affublaient d'une espèce de robe en

---

droit de dire que nous sommes loin aujourd'hui du temps des vrais savants qui m'honorèrent de leur correspondance: Horatio Hale, avec qui on pouvait différer d'opinion sans déméríter à ses yeux; le Dr Brinton qui prenait si bien une critique, exprimée pourtant en termes un peu sarcastiques (V. mes *Notes...on the Western Dénés*, p. 15), qu'il m'en remerciait par le cadeau de deux de ses ouvrages; le prof. Otis-T. Mason, le fameux technologiste, qui m'écrivait: *We are at your feet*, parce que je me trouvais alors en position de fournir bien des détails sur les Dénés; le grand philologue Albert-S. Gatschet qui, tout protestant qu'il était, ne dédaignait pas de me consulter, moi prêtre catholique, et, de son côté, faisait son possible pour m'aider dans mes propres recherches linguistiques.

Je pourrais ajouter que tous les savants ne partagent pas la manière de voir du super-critique Dixon, qui ne chérit pas plus les œuvres du prof. Wiener que les miennes. En effet, le dernier numéro de l'*American Anthropologist* contient une monographie très fouillée sur le "Cérémonialisme de l'Ours" qui, citant ce que j'ai écrit de la manière dont les Dénés traitent les os de cet animal, dit: "L'occasion pour l'assertion de Morice est instructive. Il donne cette coutume comme un parallèle aux pratiques des natifs sibériens, fait que, dit-il, tous les voyageurs d'Asie et d'Amérique ont noté" (*Ubi suprà*, p. 141). Elle appuie cette remarque plutôt sympathique sur mon essai: *Northwestern Dénés and Northeastern Asiatics*. Or ce travail n'était que l'embryon anglais, écrit absolument dans le même sens, du livre français que condamne Dixon, peut-être sans le trop comprendre.

Pour en revenir à la théorie de Catlin, je ne voudrais pas me porter garant de son bien-fondé; mais je crois que, dans les circonstances, elle mérite l'attention, ou du moins le respect, des savants sans parti pris.

cuir sans manches, retenue à la taille par une ceinture de même matière. Il faut ajouter à cela de courtes mitasses, avec des mocassins distincts et sans ornement remarquable, que portaient l'un et l'autre sexe.

Le guerrier qui s'était fait un nom par ses prouesses en face de l'ennemi représentait celles-ci par quelque chose comme des hiéroglyphes, des idéographes peints sur la peau qui lui servait de manteau, laquelle, au point de vue commercial, acquérait par là une valeur presque inestimable. Les Mandanes étaient, par ailleurs, renommés pour la manière artistique avec laquelle ils traitaient ces peaux qui, ornées de dessins ou d'inscriptions indigènes, se vendaient le double de la valeur d'une peau tannée de même grandeur sans aucun ornement semblable.

L'essentiel, du moins chez les hommes, était moins de se couvrir que de se parer. A cet effet, beaucoup d'entre eux introduisaient dans leurs tresses des bandes de cuir garnies de rassade blanche ou bleue, ou bien quantité de plumes peintes de différentes couleurs. Ils se faisaient aussi, quand leurs exploits à la guerre leur en donnaient le droit, une espèce de coiffure surmontée, dans les cas extrêmes, d'une paire de cornes de bison, dont la calotte avait en arrière un appendice très remarquable, consistant en bandes de peaux d'ermine blanche entremêlées de rubans d'étoffe rouge et garnies de plumes d'aigle noires et blanches, qui leur descendait jusqu'aux mollets.

Commercialement parlant, ce bonnet, qui était l'apanage des guerriers en possession d'un passé plus ou moins glorieux, valait un bon cheval.

Il va sans dire que sa valeur morale ne pouvait se représenter même en chevaux, tout précieux qu'aient été ces derniers pour les Mandanes. C'est à tel point que, du temps de Catlin, un seul chef, Matohtopa, jouissait du privilège de porter des cornes de bison, symbole de sa force, de son audace et autres qualités guerrières(31).

Ces cornes étaient assujetties à la coiffure de telle manière qu'elles pouvaient retomber en arrière, ou se porter en avant, selon que la tête s'inclinait ou non dans un sens opposé. L'une d'elles pouvait même à l'occasion se diriger en avant sans que l'autre la suive dans ce mouvement, à la manière des oreilles d'un cheval qui ne prennent pas nécessairement la même direction—et cela par suite d'un léger hochement de tête imperceptible à qui n'y prend pas garde.

D'aucuns ont été tentés de voir dans le port de cornes une ré-

---

(31)—*Letters and Notes*, p. 173.

miniscence de ce qu'ils croient avoir été une coutume distinctement judaïque, au lieu d'une simple métaphore propre à un peuple pasteur. Ils prennent à la lettre, par exemple, le texte du troisième livre des Rois d'après lequel le faux prophète Sédécias "se fit des cornes de fer"(32), et, dans ce cas particulier, ils n'ont probablement pas tort, bien que les cornes rendent plus souvent l'idée de force, physique ou morale, dans les Livres-Saints(33).

Mais ne nous attardons pas trop avec les Juifs et leurs coutumes. Un séjour un tant soit peu prolongé avec eux pourrait nous mettre mal avec des savants genre Dixon et Cie.

Indépendamment de cette coiffure plus ou moins militaire—le képi des Mandanes—les chefs, officiers ou soldats, que leurs exploits avaient rendus fameux portaient aussi dans leurs cheveux des objets de bois ou autres articles qui rappelaient leurs hauts faits. C'étaient leurs décorations, leur croix de guerre ou médaille militaire avec un nombre déterminé de palmes !...

Ainsi "Matotope(34) avait introduit transversalement dans sa chevelure un couteau en bois peint en rouge de la longueur de la main, parce qu'il avait tué un chef cheyenne avec son couteau; puis six jetons de bois peints rouge, bleu et jaune et munis d'un clou de cuivre à l'une de leurs extrémités, pour indiquer qu'il avait reçu autant de blessures provenant de mousquets. Pour une blessure de flèche, il s'attachait aux cheveux une plume d'aile de dinde sauvage; en arrière de la tête il portait un gros bouquet de plumes de hibou teintes en jaune avec des extrémités rouges, comme symbole de la bande, ou clan (au sens large: celui du Chien) dont il faisait partie.

"Il avait la moitié de la figure peinte en rouge et l'autre en jaune; son corps était peint d'un brun rougeâtre, avec des raies produites en enlevant la couleur avec le bout du doigt mouillé. Sur ses bras, de l'épaule en bas, couraient dix-sept raies jaunes représentant ses exploits guerriers, et sa poitrine portait le dessin d'une main attestant qu'il avait fait des prisonniers"(35).

La couleur pour le deuil était le blanc, comme chez les Chinois.

Les femmes et les enfants ne se peignaient que la tête, et c'était alors le rouge que les unes et les autres choisissaient pour cela.

Les Mandanes se paraient aussi de colliers faits de griffes d'ours gris, quand ils ne recouraient point à cet effet à leurs fameuses perles

---

(32)—III *Reg.*, XXII, 11.

(33)—V., par exemple, *Ps.* LXXIV, 5; *Ps.* LXXXVIII, 25; *Eccli.*, XLVII, 13, etc.

(34)—Le Mahtotohpa de Catlin.

(35)—Maximilien, *op. cit.*, p. 339.

bleues de manufacture domestique, qu'ils estimaient beaucoup plus que celles que les traiteurs de fourrures pouvaient leur offrir. Ils se faisaient aussi de semblables ornements avec des racines odoriférantes, certains fongus et des dents d'élan, dont cent ou cent cinquante valaient un cheval(36).

Ces mêmes articles de bijouterie indienne, surtout les perles bleues, se retrouvaient incrustés ou pendants, tout autour de l'oreille.

Quant au tatouage, il existait aussi chez les Mandanes, mais se pratiquait modérément. Le côté gauche de la poitrine, avec le bras correspondant, était souvent marqué de raies noires parallèles et de certaines figures, tandis que l'avant-bras et quelques-uns des doigts étaient aussi parfois discrètement tatoués.

Ces ornements(?) ne demandaient naturellement aucun soin. Il n'en était pas ainsi des mille détails de la toilette, surtout de celle de la coiffure des guerriers, ou même des simples dandys. Aussi ces derniers étaient-ils constamment pourvus d'un petit miroir, dont ils achetaient le verre pour l'assujettir dans un cadre de leur propre manufacture, et qu'ils portaient suspendu à leur poignet ou attaché à leur éventail—une aile d'aigle entière. Est-il besoin d'ajouter qu'ils s'en servaient plus d'une fois par jour ?

Ces primitifs, s'ils vivaient encore avec leurs mœurs d'il y a cent ans, n'auraient donc rien à envier aux demoiselles modernes, qui ne croient pouvoir sortir sans leur miroir de poche, qu'elles considèrent sans doute comme le *nec plus ultrà* de la civilisation. Ces pauvres victimes de la vanité ne sont donc au fond que les imitatrices inconscientes de pauvres sauvages. Sont-elles beaucoup plus modestes dans leur costume? Tant il est vrai qu'on ne peut guère s'écarter de la décence chrétienne sans retomber dans les horreurs de la sauvagerie!

Quoi qu'il en soit, le costume des femmes mandanes, pour être probablement encore plus adamique que l'habit de nos mondaines vêtues à la dernière mode, ne paraît pas avoir eu pour raison d'être le désir de satisfaire aux exigences de la pudeur, s'il faut en juger par la manière dont elles prenaient leur bain quotidien—car tous les voyageurs s'accordent à dire que ces Indiens étaient très propres. Catlin nous assure bien(37) que "leurs femmes sont belles et modestes et [que], dans les familles respectables, on chérit autant la vertu que dans n'importe quelle société". Leur modestie n'était pas la

---

(36)—*Ubi suprà*, p. 340.
(37)—*The Geo. Catlin Indian Gallery*, p. 83.

nôtre, et il ne manque pas d'auteurs pour nous apprendre que parfois même cette modestie brillait surtout par son absence chez eux.

Avant d'aller plus loin, ferai-je une allusion, même aussi voilée que possible, à certaine particularité physiologique due, chez leurs femmes, à des manipulations qu'on ne peut guère expliquer qu'en latin? Ceux qui sont au courant des mœurs des Hottentots n'auront pas besoin d'autre explication pour comprendre. Les autres pourront consulter là-dessus une note du prince Maximilien(38), pourvu qu'ils soient familiers avec la langue qui brave l'honnêteté, et sachent faire la part de certaines fautes d'impression.

Il n'est que juste d'ajouter que, d'après cet auteur, l'immonde pratique qui avait un si singulier résultat, très commune chez les voisins des Mandanes, n'avait guère pour objet chez ces derniers que les femmes qu'on pouvait appeler dissolues.

Qu'il y ait eu de telles femmes chez ces Indiens, en dépit de la bonne réputation générale dont ils jouissaient, est amplement prouvé par le journal d'Alexandre Henry le Jeune. Il écrit à la date du 19 juillet 1806: "Ce soir nous avons été tourmentés quelque temps par de jeunes femmes, qui sont entrées et *wanted to lie with us*(39).

Cette même nuit, son parti fut réveillé par un vacarme insolite qui animait le village. Une troupe d'environ vingt-cinq personnes des deux sexes, nues comme des vers, parcouraient les rues en chantant et en dansant. De temps en temps, quelques couples se détachaient de la bande des forcenés, protégés uniquement par une obscurité qui n'empêchait pas quiconque avait bonne volonté de voir qu'ils s'adonnaient au coït.

Ce devait être quelque cérémonie vénérienne imitée des Saturnales des anciens Romains. Dans tous les cas, ajoute le voyageur anglais, qui certes ne se montra jamais porté à une pruderie excessive, "il ne peut y avoir de *performance* plus lascive que celle dont j'ai été témoin"(40).

"Plus lascive" dit-il. Est-ce bien le cas? Ceux qui voudraient s'en assurer—et ils doivent toujours être plus ou moins latinistes, vu que ces choses ne peuvent se dire dans une langue vivante non indienne—n'ont qu'à se reporter à ce que racontent Lewis et Clarke de la soi-disant danse des bisons, euphémisme qui cache des turpitudes

---

(38)—*Travels in North America,* vol. II, p. 327.
(39)—*Op. cit.,* p. 326.
(40)—Journal, vol. II, p. 327.

séniles dont on ne se fait pas une idée(41). Et dire que ces infamies étaient supposées attirer le gibier qui faisait alors l'objet principal de la chasse de toutes les tribus des prairies!

Après cela, les circonstances qui accompagnaient le bain des femmes mandanes pourraient passer pour des symptômes d'une innocence native, à moins que ce sans-gêne ne soit en réalité dû à l'habitude du vice. Avant d'entrer dans la rivière, très large mais peu profonde jusqu'à une assez bonne distance du rivage, ces femmes se dépouillaient, en arrière, des rares vêtements qu'elles portaient, et se dirigeaient tranquillement vers l'eau "en présence de nombre d'hommes, jeunes et vieux, qui n'en faisaient pas de cas", dit Alex. Henry(42). Elles se tenaient ainsi dans l'eau qui leur venait à peine aux genoux, et s'y lavaient à leur aise, après quoi elles retournaient sans plus se presser, ou se cacher, reprendre les habits qu'elles avaient laissés à quelque distance du rivage.

Il n'est que juste d'ajouter que, du temps de Catlin, vers 1832(43), les choses ne paraissent pas s'être passées de la même manière. Après avoir dit que les femmes se rendaient chaque matin par centaines au lieu de leur bain public, cet auteur assure qu'à un quart de mille de là, sur un relèvement de la prairie "se tiennent plusieurs sentinelles, arc et flèches à la main, qui gardent et protègent ce lieu sacré de l'approche des garçons ou des hommes"(44).

Ce qui n'empêche que, soit innocence native soit habitude du vice, les hommes et femmes ne paraissent pas avoir eu le sens de la pudeur bien développé chez les Mandanes. Je n'en veux d'autre preuve que ce qu'en écrit un autre ami des sauvages, un traiteur du nom de Charles McKenzie qui, après avoir vanté leur habileté à la nage et leur endurance dans l'eau chargée de glaçons, dit formellement de leurs femmes en état de nudité complète: "Elles ne semblaient pas être le moins du monde gênées par la présence des foules qui bordaient le rivage. Les hommes et les femmes de cette place ne croient pas nécessaire de coudre ensemble des feuilles de figuier pour s'en faire des tabliers, et ils n'ont pas honte de paraître nus en public"(45).

A la maison, hommes et femmes étaient d'ailleurs habitués à

---

(41)—V. vol. I, p. 210.

(42)—*Op. cit.*, p. 326.

(43)—Henry était passé chez les Mandanes en 1806.

(44)—*Op. cit.*, p. 161.

(45)—*The Mississouri* (*sic*) *Indians, ap.* Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest, vol. I, p. 338; Québec, 1889

coucher ensemble sans l'ombre de vêtement—je parle naturellement des gens mariés—dans "leurs lits faits en manière de tombeaux entouré de peaux", dit l'explorateur de Lavérendrye, avec son mépris ordinaire des règles de la grammaire(46).

Un véritable lit est chose inconnue chez les vrais sauvages. Ceux des Mandanes les marquaient donc au coin d'une culture exceptionnelle parmi les Indiens des prairies. Ils ressemblaient aux nôtres par leur forme générale. La monture en était faite de pieux plantés en terre et fixés avec des lanières. Des peaux d'ours ou de bison remplaçaient naturellement nos matelats et couvertures, tandis qu'un parchemin ou une peau tannée ornée de franges ou de piquants de porc-épic faisait l'office de tenture ou de rideau. C'est l'apparence de réduit rectangulaire, dans lequel on s'introduisait par une ouverture dans le rideau, qui avait suggéré à l'explorateur canadien la pensée d'un tombeau.

Ces lits étaient adossés aux murs de la hutte, si l'on peut appeler ainsi de coquettes habitations de bonne grandeur et de forme circulaire, qu'on tenait très propres et qui étaient parfois pourvues de tout ce qu'on ne pourrait manquer de considérer comme du luxe, sous la forme de peaux et de nattes servant de tapis.

Ces soi-disant huttes avaient, au dire de Maximilien(47), une moyenne de soixante pas en diamètre, une fort bonne taille, on le voit. Alexandre Henry en mesura une qui avait quatre-vingt-dix pieds de la porte (que précédait généralement un portique) au côté opposé(48). Celles que vit Catlin pouvaient contenir de vingt à quarante personnes, avec tous leurs effets et... leurs chevaux(49).

Car la peur d'avoir ces précieux animaux volés par les Assiniboines ou les Sioux avait forcé les Mandanes à les abriter sous leur propre toit, dans une partie spéciale de leurs habitations(50).

Les demeures des Mandanes étaient les habitations indigènes les plus élaborées dans leur plan et les plus soignées dans leur construction qu'il y eût au nord du Mexique. Tout en s'élevant très près les unes des autres, elles n'en laissaient pas moins des espaces

---

(46)—Journal, p. 20.

(47)—*Travels*, p. 343.

(48)—Journal, vol. II, p. 138.

(49)—*Letters*, p. 139.

(50)—*Cf.* Alexandre Henry, *op. cit.*, vol. II, p. 325. Maximilien met la même coutume au compte des Mandanes campés dans leurs huttes d'hiver élevées dans la forêt (*op. cit.*, p. 345). D'après Catlin, leurs habitations étaient si vastes qu'elles pouvaient contenir de dix à douze lits (*op. cit.*, p. 140).

libres pour des rues et même une place publique destinée surtout aux jeux communaux. Et cet arrangement si voisin de celui de nos propres villes ne datait pas de la veille. "Toutes les rues, places et cabanes se ressemble(*sic*)", écrivait de Lavérendrye en 1738. "Plusieurs de nos françois si écartoit (*sic* pour "s'y écartoient") souvent"(51).

Le tout était régulièrement entouré d'une forte palissade, qui se dressait contre un fossé, à l'intérieur, au lieu de l'extérieur comme chez nous—de véritables fortifications, qui portaient Catlin à remarquer que "les Mandanes sont certainement en sûreté dans leurs villages contre les attaques de n'importe quelle nation indienne, et n'ont rien à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent l'ennemi sur la prairie"(52).

Après cela, cet auteur et d'autres n'étaient-ils pas excusables de prêter à ces aborigènes une origine toute spéciale?

Hommes et femmes travaillaient à la construction de ces soi-disant cabanes. Un espace circulaire de la grandeur voulue était d'abord creusé d'un pied et demi ou deux pieds de profondeur(53); puis quatre forts piliers étaient dressés au centre, de l'extrémité supérieure desquels partaient des chevrons dont l'autre bout reposait sur douze ou quinze poteaux plantés tout autour et reliés entre eux par de solides madriers. C'était la carcasse, ou l'encadrement, des murs, qui n'avaient pas plus de quatre ou cinq pieds de haut.

Sur la charpente qui résultait des chevrons disposés de manière à former un toit légèrement bombé, avec un trou servant de cheminée entre les piliers du centre, qui pouvaient avoir quinze pieds de hauteur, on fixait des nattes ou treillis d'osier, avec des bandes d'écorce pour fermer les interstices, et l'on étendait une couche de foin sur le tout. Après quoi, toit et murs étaient enduits de boue ou de terre.

D'après Washington Matthews, que corroborent les dessins de Catlin, en dépit de ce que le premier appelle leur inexactitude sous

---

(51)—La traduction anglaise porte: *wandered about* pour cette expression, qui s'est conservée avec son sens aujourd'hui archaïque chez les Canadiens de nos jours. De Lavérendrye voulait dire qu'ils "s'y perdaient", sans doute pour montrer l'étendue du village.

(52)—*Letters*, p. 137.

(53)—D'où, paraît-il, le nom de Ouant Chipouanes, "ceux qui habitent en terre", que certaines tribus, comme celles des Cris, je crois, donnaient aux Mandanes. Le but principal de cette excavation paraît avoir été simplement de trouver la terre ferme, de se débarrasser de la terre de surface, qu'on ne pouvait travailler et durcir comme celle du sous-sol.

d'autres rapports(54), le trou du toit, qui servait de fenêtre aussi bien que de cheminée, était muni d'un appendice en treillis, qu'on tournait dans un sens ou dans un autre selon la direction du vent, pour faciliter la sortie de la fumée par les temps de tempête(55). Lorsqu'il pleuvait, cette ouverture était bouchée avec un canot, dont la forme toute particulière s'adaptait à cet usage(56).

Au centre et par terre, comme d'habitude, un foyer d'environ cinq pieds carrés quelquefois bordé d'un rang de pierres; tout autour et entre les lits, des poteaux hérissés de chevilles d'où pendaient sacs et paniers, armes et bagages, raquettes et harnais, traîneaux l'hiver, etc., et, sur le sol artificiellement durci(57) et tenu très propre, des peaux de toutes sortes, qui tenaient lieu de carpettes sur lesquels les hommes flânaient et jasaient, fumaient la pipe ou baillaient aux corneilles, pendant que les femmes vaquaient aux travaux du ménage.

On n'était pas précisément dur pour ces dernières—bien que certains auteurs contemporains aient plutôt l'air de s'apitoyer sur le sort qu'on leur faisait—mais il fallait qu'elles travaillent, l'homme, de son côté, étant fait surtout pour commander et surveiller.

Mais, après avoir conduit le lecteur jusqu'au *home* du Mandane, une idée me vient qui réclame une minute de considération. Il me reste encore à montrer sa vie sociale et religieuse et à esquisser les grands traits de son histoire. C'est un programme assez chargé. L'abondance des matières et la peur de donner une longueur démesurée à la présente étude me forcent donc de la terminer brusquement.

Nous reprendrons cette intéressante peuplade chez elle, à son foyer, où nous la laissons pour le moment.

---

(54)—On accuse cet artiste, à bon droit apparemment, d'avoir fait trop régulières et proportionnément trop hautes dans ses dessins les loges des Mandanes, dont il a aussi uniformément omis le vestibule. Cf. Washington Matthews, *The Earth Lodge in Art, American Anthropologist*, vol. IV, p. 6.

(55)—*Id., Ethnography and Philology of the Hidatsa Indians*, p. 4; Washington, 1877.

(56)—Henry, *op. cit.*, vol. I, p. 339.

(57)—Presque à l'égal du ciment.

Essai VII

SOCIOLOGIE, RELIGION ET HISTOIRE DES MANDANES

Nous avons laissé nos Mandanes *at home*, à leur foyer domestique—ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'ils étaient alors à flâner ou à travailler *dans* leurs logis circulaires et plus ou moins hémisphériques. Car, en ce qui est de la première occupation, ils avaient l'habitude de s'en acquitter aussi bien *sur* leur toit qu'en dessous, et c'était là une des nombreuses particularités qui distinguaient cette singulière tribu. C'est Catlin qui nous l'apprend, après Alexandre Henry(1).

"Sur le toit des loges", écrit l'artiste indien, "on voit des groupes debout et couchés, dont la sauvage et pittoresque silhouette est difficile à décrire. D'austères guerriers, droits comme des statues et pleins de dignité, drapés dans leurs manteaux décorés de peintures, la tête ornée de plumes d'aigle propres aux enfants de Mars, étendent leurs longs bras dans la direction de l'est et de l'ouest, où se trouve le théâtre de leurs combats, qu'ils se racontent les uns aux autres.

"Ailleurs, le prétendant à la main de quelque belle *Taih-nah-tai-a* lui fait sa cour, et essaie d'en attendrir le cœur avec les notes de son luth primitif. Sur d'autres loges plus éloignées, des bandes s'adonnent aux jeux du "mocassin" et de la "gamelle".

"On en voit qui font des couvertures de traîneau et des habillements, tandis que d'autres, las d'amusements et d'ouvrage, se sont étendus les membres pour jouir du sommeil tout en prenant un bain de soleil. Mêlés à ces différents assemblages d'êtres humains, sont leurs chiens, qui paraissent si proches du cœur de l'Indien qu'ils constituent presque un anneau dans son existence(2)".

---

(1)—Journal, vol. I, p. 327.

(2)—*Letters and Notes*, p. 147. Ce dernier membre de phrase de Catlin pourrait, sans forcer la note, être encore plus explicite. Chez les Dénés du Grand-Nord, les chiens sont regardés comme des membres de la famille. Les Indiens les appellent mon fils ou ma fille, selon le cas; leur langue les reconnaît comme tels, et cela s'applique à tout animal domestique, au point que plus d'une fois je fus appelé moi-même le père de... mon cheval !

Quelque vingt pieds au-dessus de la porte de chaque wigwam, flottait au vent le scalpe d'un ennemi capturé à la guerre, tandis que, surmontant crânes de bisons et canots de peaux, vases et ustensiles de cuisine, étaient étalés les blancs boucliers et les carquois des guerriers.

Au centre du village, un espace était laissé libre pour les jeux publics et les cérémonies communales de ce qu'on pourrait appeler la religion des Mandanes. C'était une place, un square, qui pouvait avoir cent cinquante pieds de diamètre, où se tenaient aussi les expositions et tout ce qui demandait pareil espace pour se produire.

Si nous entrons dans la loge de l'Indien, nous pouvons y trouver quelque jeune fille de treize ou quatorze printemps, sur laquelle un guerrier en herbe a déjà jeté les yeux. Elle a souri à ses avances, et son père ayant favorablement reçu sa demande en mariage, il lui amène deux ou trois, parfois neuf ou dix, chevaux(3), qu'il attache à la hutte de celle qu'il peut déjà considérer comme sa fiancée. Celle-ci les mène alors à son père qui, peu après, en attache un nombre égal, ou à peu près, au logis de son futur gendre.

La jeune fille fait ensuite bouillir du maïs, dont elle porte chaque jour un plat à son fiancé. Quelque temps après, celui-ci se rend à la hutte de la première et passe la nuit avec elle. Sans plus de cérémonie, le jeune couple est marié.

Les Mandanes pratiquaient la polygamie; mais Maximilien semblerait donner à entendre qu'ils ne faisaient point d'excès sous ce rapport, vu que, dit-il, "ils ont très rarement plus de quatre femmes [quelle modération!] et généralement une seule"(4). S'il faut en croire Catlin(5), il n'y aurait guère eu que les chefs et les chamans à se payer ce luxe.

Leurs femmes avaient un assez grand nombre d'enfants, quelquefois jusqu'à une dizaine; mais la mortalité infantile était grande, et leur progéniture n'était généralement pas si nombreuse que celle des blancs, parce que ces femmes allaitaient trop longtemps la leur. La parturition se faisait d'ordinaire sans difficulté, et la mère se baignait immédiatement après dans la rivière, même lorsque celle-ci était gelée(6).

Leurs berceaux n'étaient guère que des sacs de cuir suspendus

---

(3)—Maximilien, *Travels in North America*, pp. 348-49.
(4)—*Ubi suprà*, p. 348.
(5)—*North American Indians*, vol. I, p. 120.
(6)—*Ubi suprà*, p. 349.

aux soliveaux de la cabane pour faciliter l'opération du bercement.

Comme tous les primitifs, ils aimaient intensément leurs enfants, mais ils ne les aimaient point de la bonne manière. C'est dire que, quoi qu'il pût arriver, ils ne les corrigeaient jamais. Le prince Maximilien va même très loin sous ce rapport. Il assure que l'on faisait son possible pour développer chez les garçons l'opiniâtreté et l'esprit d'indépendance. "Si la mère parle à l'un d'eux", écrit-il, "il lui donnera très probablement un soufflet ou un coup de pied; que dis-je ? il en fera parfois autant à son père, qui dira froidement, tête baissée: Ce garçon fera un jour un fameux guerrier"(7).

Croira-t-on après cela que des êtres si rébarbatifs, des enfants si bourrus, aient pu devenir "les plus doux et les plus honnêtes Indiens de tout le continent"? C'est pourtant ce qu'assure(8) celui de tous les traiteurs de fourrures auquel on peut le plus se fier(9), John Macdonell, dit le Prêtre, frère du premier gouverneur de ce qui est aujourd'hui le Manitoba.

Le lecteur n'aura pas oublié le bien que d'autres auteurs ont dit de cette tribu, la grande favorite de tous les contemporains.

Une vertu spéciale qu'ils s'accordent à mettre à son crédit est un remarquable respect pour les lois de l'hospitalité. Dès 1738, de Lavérendrye remarquait que "leurs manières estoit (*sic*) de nourir gratieusement tous ceux qui vont chés eux"(10). Plus loin, il rapporte qu'ils "lui apportèrent journellement plus de vingt plats de blé [d'Inde], de haricots et de citrouille"(11). Et encore: "Nous ne cessâmes d'assister à leurs festins tant que nous fûmes à leur fort, mais ne pouvions aller à tous ceux auxquel nous étions invités"(12).

Lorsque plus tard, le 27 octobre 1804, le capitaine Clark, de l'expédition Lewis et Clark, refusa d'accepter leur invitation à dîner, les Mandanes s'en trouvèrent très offensés(13).

Cette même année, Charles McKenzie, de la mission Larocque, traiteur canadien venant de la Rivière-Rouge, rencontra les Américains sur le Missouri, où ils s'étaient momentanément établis dans le

---

(7)—*Op. cit.*, p. 281.

(8)—*Some Account of the Red River* (about 1797) ; *ap.* Masson, *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, vol. I, p. 273.

(9)—Cf. Morice, *Hist. de l'Eglise catholique dans l'Ouest Canadien*, vol. I, p. 94.

(10)—Journal, p. 12.

(11)—*Ibid.*, p. 21. Je traduis de la version anglaise qui fait face à l'original, pour n'avoir point à reproduire les fautes d'orthographe de l'explorateur.

(12)—*Ibid.*, p. 23.

(13)—*Hist. of the Expedition*, vol. I, p. 172.

voisinage de ces Indiens. Il raconte à ce propos le petit incident suivant, qui a pour le sociologiste une double importance, puisqu'il met en relief leur grande honnêteté en même temps que leur respect pour les lois de l'hospitalité.

Comme ce traiteur était à la veille de son départ, le chef des Mandanes, nommé le Chat-Noir, lui confia que tous ses compagnons blancs avaient résolu de l'abandonner, et avaient en conséquence disposé de leur léger bagage en faveur des Indiens, chez lesquels ils voulaient probablement prendre femme. Il ajouta qu'ils en auraient fait autant de sa propriété, à lui McKenzie, si lui, le chef, ne l'avait mise en lieu sûr pour la lui rendre à son départ.

Sur quoi le traiteur exprima le désir "de punir ces mauvais blancs". Mais le Chat-Noir l'en dissuada immédiatement, car, dit-il, "c'est le devoir des Indiens de protéger tous les étrangers" tant qu'ils sont leurs hôtes(14).

En 1806, c'était le tour d'Alexandre Henry. Comment fut-il reçu par ces aborigènes? Ecoutons-le. "Ayant dessellé nos chevaux et transporté nos bagages dans la hutte", écrit-il dans son journal, "le chef confia les premiers aux soins d'un jeune homme, et nous dit de ne pas nous en inquiéter, vu qu'on allait les bien garder. En entrant, nous trouvâmes des peaux de buffle étendues sur le sol pour nous y asseoir au feu, et l'on nous offrit deux grands plats de maïs et de haricots bouillis. Puis on nous donna un grand plat de viande sèche bouillie...

"Nous fûmes successivement invités dans plusieurs loges, où l'on nous présenta de la viande sèche bien faisandée(15), du maïs et des haricots, avec du maïs grillé et en jeunes épis dans un mortier de bois. Nous trouvâmes bon ce dernier plat"(16).

Et ce n'était point là une réception intéressée, une bienveillance passagère dictée par la perspective d'avantages matériels. C'était la mise en pratique d'une disposition constante, car, remarque le prince Maximilien de Wied, "les Mandanes sont hospitaliers, et invitent souvent leurs connaissances à venir les voir"(17).

C'est, du reste, de cette manière qu'ils reçurent plus tard le

---

(14)—*Ap. Les Bourgeois du Nord-Ouest,* vol. I, p. 367.

(15)—C'était pour eux tout ce qu'il y avait de mieux. Ils ne mangeaient la viande qu'à moitié pourrie, sinon plus, *putrid* comme disent les auteurs anglais du temps. V., entre autres, Charles McKenzie (*Bourgeois du Nord-Ouest,* I, p. 337), dont les détails sont trop réalistiques pour être reproduits ici.

(16)—Journal, vol. I, pp. 324-25.

(17)—*Op. cit.,* p. 346.

prêtre, dont ils ne pouvaient attendre aucun bien temporel. Le P. De Smet écrit de la première visite qu'il leur fit en 1840: "Les chaudières furent vite remplies dans toutes les loges et les rôtissoires mises au feu en notre honneur... Ce fut une succession d'invitations à des banquets que nous dûmes subir jusqu'à minuit. Refuser eût été le comble de la grossièreté. Du reste, ils nous croient aussi capables qu'eux de faire des repas de Gargantua à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit"(18).

Leurs repas étaient servis dans des plats de bois. Leurs cueillers, en corne de moufflon(19) ou de bison, étaient larges et profondes.

De la variété des légumes qu'ils consommaient et offraient à leurs visiteurs, on conclut naturellement qu'ils cultivaient la terre sur une plus ou moins grande échelle. De fait, non seulement la culture maraîchère, mais même l'agriculture proprement dite, étaient en honneur chez eux, double occupation qui était inconnue de leurs congénères sioux et assiniboines. Par ailleurs, l'agencement et le caractère permanent de leurs villages, avec leurs solides fortifications, les révélaient comme un peuple sédentaire.

John Macdonell, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, ne craint pas d'affirmer qu'ils étaient "les meilleurs cultivateurs de tout le Nord-Ouest"(20). A part le maïs, dont ils n'avaient pas moins de neuf variétés, ils cultivaient des haricots, des gourdes, des tournesols, des citrouilles, des courges et du tabac, auxquels Alex. Henry ajoute des pois(21).

Et ils en cultivaient non pas seulement assez pour leurs propres besoins, mais encore pour pouvoir en vendre et en donner à tous ceux qui visitaient leurs villages, ajoute Macdonell(22).

C'est dire que leurs femmes n'avaient guère de temps à consacrer à l'oisiveté, puisque, à l'exclusion de la chasse, la manufacture des armes et, partiellement, la récolte des moissons, avec, peut-être, la préparation de leurs petites raquettes, toute espèce de travail leur était réservée(23).

A elles le soin de se procurer et d'amener, fort péniblement, le

---

(18)—*Life, Letters and Travels of Fr P. J. De Smet*, vol. I, p. 246; New-York, 1905. Je traduis par conséquent de l'anglais, qui est peut-être lui-même une traduction du français.

(19)—*Ovis montana*, le *big-horn* des Américains.

(20)—*Ap. Les bourgeois du Nord-Ouest*, vol. I, p. 273.

(21)—"On nous régala d'excellents pois concassés", dit-il dans son Journal (vol. I, p. 333).

(22)—*Ubi suprà.*

(23)—V. Maximilien, *op. cit.*, p. 344.

bois de chauffage, d'aller chercher l'eau et, en hiver, les blocs de glace à la rivière, faire la cuisine et tout ce qui s'y rapporte, tailler la venaison en minces tranches et la faire sécher au soleil et à la fumée, préparer et cuire leur fameuse poterie, manufacturer la rassade indigène, tanner les peaux et les teindre ou les peindre, faire les habits et les mocassins et raccommoder les uns et les autres, labourer les champs(24), semer et sarcler, faire les bateaux de cuir(25 et les conduire, sans compter l'érection des loges conjointement avec leurs maris et les voisins et, ce qui aurait dû être presque leur unique occupation, élever des enfants.

Cette dernière tâche, chez eux, n'était pas la moindre, puisque, à l'instar d'à peu près tous les aborigènes américains, ils ne connaissaient point le sevrage imposé par les lois de l'hygiène conjugale.

Les hommes chassaient avec les espèces de chiens-loups, dont on faisait aussi parfois des bêtes de somme. Les objets de leurs recherches étaient non seulement l'ours, le castor et le bison, qu'on trouvait en immenses troupeaux, mais le loup, le renard, la martre et à peu près toute espèce de bêtes sauvages, dont on mangeait aussi la chair. On pourrait dire que le cheval était le seul de tous les animaux dont la viande leur répugnât(26).

Leur vie sédentaire et la facilité de se procurer maïs et légumes contribuaient à rendre à peu près inutile à ces sauvages la confection du fameux pemmican, si commode et si utile aux nomades du Grand-Nord et des prairies immédiatement au sud.

La seule culture à laquelle s'adonnaient les hommes était celle du tabac, plante sacrée à laquelle les femmes, êtres impurs, n'avaient pas le droit de toucher. Par exemple, on ne se faisait aucun scrupule de leur faire préparer la terre où cette plante devait être semée(27).

Ce tabac était, paraît-il, faible en nicotine. Il avait un goût différent du nôtre et l'odeur de sa fumée était désagréable à l'odorat des blancs, ainsi que nous assurent de Lavérendrye(28) et Charles McKenzie(29).

---

(24)—A l'indienne, naturellement, c'est-à-dire avec à peu près les mêmes outils que ceux des Natchez.

(25)—Qu'on faisait avancer en plantant l'aviron dans l'eau en avant, et en tirant à soi, de manière à ce que l'embarcation fut poussée dans la même direction.

(26)—Cf. Maximilien, *op. cit.*, p. 347.

(27)—Cf. Ch. McKenzie, *ap. Les Bourgeois du Nord-Ouest*, vol. I, p. 339.

(28)—Journal, p. 23.

(29)—*Ubi suprà.*

J'ai déjà parlé incidemment des canots mandanes, si l'on peut ainsi appeler des esquifs qui ne ressemblaient aucunement aux moyens de locomotion qu'on est convenu de désigner par ce nom. Un mot d'explication à ce sujet ne sera pas hors de place, vu l'originalité de leur construction et la manière de s'en servir.

La carcasse de ces curieuses embarcations consistait en quelques branches de saule pliées et entrelacées de manière à leur donner la forme désirée—circulaire comme une pleine lune. Sur cette frêle charpente était tendue une peau de bison fraîche avec le poil à l'intérieur. Peu rassurante comme était leur apparence, elles étaient, paraît-il, très solides, et pouvaient porter un poids qui semblait hors de proportion avec les matériaux qui entraient dans leur construction.

Leur moyen de propulsion n'était pas précisément l'aviron commun à toutes les tribus indiennes, mais une longue perche d'environ cinq pieds, dont une extrémité était fendue pour permettre l'insertion en travers d'un planche de deux pieds et demi de large assujettie avec des lanières de cuir à la perche qui servait de manche, de manière à former une croix avec elle. Un seul de ces avirons d'un nouveau genre suffisait par bateau.

Naturellement, des Indiens sédentaires comme étaient les Mandanes n'avaient guère d'autres occasions de naviguer que lorsqu'il leur fallait traverser le Missouri ou en suivre les bords de courtes distances. Dans le premier cas, étant donné la largeur du fleuve—un demi-mille—ainsi que sa grande rapidité, et pour obvier à la déviation que cette double circonstance ne pouvait manquer d'imprimer à l'esquif, qui tournait sur lui-même à chaque coup de "croix" dans l'eau, ils le portaient sur la tête comme le vanneur son van, ou attaché sur le dos, assez loin en amont, et pouvaient ainsi atteindre leur objectif du côté opposé sans être emportés trop bas par le courant(30).

En ce qui était de leur céramique, ses produits ressemblaient assez aux échantillons de poterie trouvés dans les anciennes *mounds* de l'est. Ces produits affectaient une foule de formes, et il y en avait de très grands et de très petits; mais la couleur en était invariablement d'un rouge jaunâtre, qui résultait d'une glaise couleur d'ardoise foncée à laquelle on mêlait de la poussière de silex ou de granit soumis à la combustion(31).

---

(30)—V. Alex. Henry, Journal, vol. I, pp. 331-332.

(31)—Maximilien, *op. cit.*, p. 348.

Pendant que les femmes se livraient à l'utile occupation du potier, les hommes pouvaient s'adonner à divers jeux à la maison et surtout au dehors. Je ne puis entrer dans de longs détails à ce sujet. Qu'il me suffise de mentionner à la course le jeu favori des Mandanes, que Catlin décore du nom pas mal chinois de *tchung-kee*(32), et qu'il admet être très compliqué et partant difficile à décrire. Bonne raison pour que nous ne nous croyions pas obligés de nous y arrêter.

Il y avait aussi le jeu de "la flèche", qui était plutôt une exhibition d'adresse au tir, et consistait à lancer et à tenir simultanément en l'air le plus grand nombre de flèches possible. On prisait surtout un jeu dont les péripéties se déroulaient par terre, sur un espace recouvert de madriers juxtaposés, aplanis et polis comme les éléments d'un plancher. Lewis et Clark le comparent à notre jeu de billard, et se montrent portés à croire qu'il était peut-être le résultat "d'un ancien commerce avec les Français du Canada"(33).

Cette remarque était faite en 1804. Les rapports entre Mandanes et Canadiens ne paraissent pas avoir été assez fréquents avant cette date pour justifier la suggestion des auteurs américains, sans compter que les idées de billard et de "voyageur", c'est-à-dire de civilisation raffinée et d'authentique sauvagerie ne jurent pas mal ensemble.

Mais l'homme, même sauvage, a autre chose à faire que de s'amuser. Les exigences d'un voisinage malcommode, ou le sentiment de torts à venger, peuvent se manifester par des actes plus ou moins belliqueux, par des randonnées guerrières qui sont l'antithèse du jeu. Les Mandanes s'y livraient tout comme les autres aborigènes américains, mais leurs guerres consistaient plutôt en prouesses d'ordre personnel qu'en efforts concertés.

L'un de leurs plus fameux guerriers était ce Matohtopah dont il a déjà été question. Il passait pour avoir tué au moins cinq chefs indiens. Il devait être de race audacieuse, car son père étant un soir entré dans la loge d'une famille ennemie, y avait mangé la figure couverte de sa couverture pour ne pas révéler son identité, puis s'était couché près d'une femme à laquelle il avait coupé une mèche de cheveux, petit larcin dont il emporta la pièce de conviction comme gage de son intrépidité.

Il aurait pu tuer cette femme: il préféra laisser aux lâches un exploit si facile(34).

---

(32)—*Letters and Notes*, p. 216.
(33)—Vol. I, p. 201.
(34)—Maximilien, p. 368.

Les arcs des Mandanes étaient faits de bois d'orme ou de frêne, et la corde en était de nerf tordu. Le carquois était en peau de panthère ou de bison. Ils avaient aussi des casse-têtes de pierre, ou simplement d'un bois noueux—dans ce dernier cas, de simples matraques, comme on dirait aujourd'hui. Leurs flèches n'avaient rien de particulier.

Les blessures des guerriers guérissaient remarquablement vite. Du reste, ils avaient, à part le bain de vapeur commun à tous les indigènes d'Amérique, une foule d'expédients et de recettes, pas toujours des plus rationnels, pour recouvrer la santé perdue.

En cas d'insuccès, lorsque la nature avait affirmé ses droits, le corps du défunt, qu'il eût été guerrier ou non, était revêtu de ses habits de gala, peint et frotté d'huile, puis pourvu de son arc et de ses flèches, de son bouclier, de sa pipe et de son tabac, sans compter des provisions pour quelques jours. On l'enveloppait alors d'une peau de bison toute fraîche, qu'on assujettissait au moyen de lanières de cuir, et recouvrait encore d'autres peaux, qu'on mouillait pour les forcer à se retirer tout autour en séchant, en sorte que le corps se trouvait finalement comme enfermé hermétiquement dans un étui, à l'épreuve des effets de l'air ambiant(35).

Ainsi protégé, le tout était déposé sur un échafaudage composé de quatre solides pieus plantés en terre, dont l'extrémité supérieure supportait une plateforme rectangulaire en rondins de saule, les pieds du défunt donnant toujours sur le soleil levant.

Du temps de Catlin, des centaines de ces sépultures aériennes formaient ce que les Mandanes appelaient les villages des morts.

"On voyait chaque jour, couchés sous ces échafaudages, prosternés sur le sol ou la figure dans la boue, des pères, des mères, des épouses et des enfants qui hurlaient incessamment les plus pitoyables cris et lamentations sur l'infortune de leurs parents; s'arrachant les cheveux, se tailladant les chairs avec leurs couteaux, et faisant d'autres pénitences pour apaiser les esprits des morts, dont ils attribuaient l'infortune à quelque péché ou omission personnelle"(36).

Lorsque les échafaudages qui supportaient les restes mortels des Mandanes trépassés tombaient en ruines, on enterrait leurs ossements à l'exception de ceux de la tête, qu'on déposait en cercle sur le sol une centaine à la fois, autour d'un petit tumulus surmontés de deux

---

(35)—Catlin, *Letters and Notes*, pp. 149-50.
(36)—Catlin, *ibid.*, p. 151.

crânes de bison, taureau et vache, et d'autant de mâts de "médecine", ou mais magiques, portant en l'air de curieux objets auxquels on attribuait une singulière vertu protectrice.

Ces cercles funéraires devenaient alors le rendez-vous des survivants, qui venaient souvent visiter leurs morts représentés par leur crâne, s'entretenaient avec eux dans des colloques forcément unilatéraux, et leur montraient que l'affection qui les unissait autrefois existait toujours.

Un autre lieu de caractère sacré pour les Mandanes était le centre de la place publique de leurs villages, où se trouvait le "grand canot" représentant leur arche de Noé, sous la forme d'une espèce de grand tonneau sur le sol avec son extrémité supérieure ouverte—des douelles grossières retenues par des cercles en plantes grimpantes, ou des scions flexibles arrachés à quelque arbuste(37).

Du côté nord de ce square circulaire s'élevait une immense bâtisse communale, la "loge de médecine", ou magique, où se déroulaient les péripéties des mystères de la nation.

D'après l'abbé Domenech, qui ne fait que traduire et résumer ses devanciers en sociologie américaine, les Mandanes étaient "les plus civilisés des Peaux-Rouges du nord"(38). Et pourtant si terribles étaient les performances semi-religieuses qui se célébraient annuellement dans cette grande loge, que Catlin, ne pouvait s'empêcher de s'écrier en sortant du lieu qui en avait été témoin: *"Horribile visu et mirabile dictu!* Dieu merci, c'est fini: je l'ai vu et puis le dire au monde"(39).

"Je frémis à la simple pensée de ces barbares et cruelles scènes", écrit-il plus loin, "et suis comme près de reculer devant la tâche de les raconter, après en avoir si souvent promis un récit. Je suis entré dans la loge de médecine comme je serais entré dans une église, et m'attendais à y trouver quelque chose d'extraordinaire et d'étrange, bien que sous la forme d'un culte ou d'une dévotion. Hélas! j'étais loin de m'attendre à voir l'intérieur de leur temple saint converti en *abattoir*, et son parquet ruisselant du sang de ses fanatiques adeptes"(40).

Etant donné qu'en entreprenant les études ethnographiques qui

---

(37)—V. illustration dans le livre de Maximilien, p. 266 de l'édition de Cleveland (1905).

(38)—*Voyage pittoresque*, p. 474.

(39)—*Op. cit.*, p. 244.

(40)—*Ibid.*, p. 245.

forment le présent volume, je n'ai eu en vue que de simples esquisses de quelques-unes des peuplades aborigènes disparues ou survivantes, les plus capables de donner collectivement une idée adéquate de ce qu'étaient les Paléo-Américains et de ce que sont les Américains d'aujourd'hui, ces quelques phrases de l'artiste-auteur pourraient me dispenser d'entrer dans les détails de ces terribles rites. Je ne puis pourtant omettre entièrement leurs points les plus saillants.

Ces "mystères" se célébraient pendant quatre jours entiers. Ils commençaient par la commémoration publique du retrait des eaux du déluge, à l'époque ou les feuilles des saules ont atteint leur pleine croissance, vu que ces Indiens prétendent que le rameau que tenait en son bec l'oiseau libéré par Noé était une petite branche de cet arbuste. Jetons à leur insu un coup d'œil sur cette célébration et celles qui s'ensuivent.

Soudain, au lever du soleil, les cris stridents des femmes et les hurlements des chiens réveillent les plus endormis. Tous les yeux se tournent alors vers l'ouest, d'où l'on voit venir un individu dont l'apparition cause le plus grand émoi. Au milieu de l'agitation générale, l'étranger arrive d'un pas lent et mesuré et portant sur sa figure l'expression de la plus grande dignité. C'est le Premier Homme, ou l'homme unique, qui vient annoncer qu'il a seul échappé au cataclysme qui a détruit le genre humain. Le corps peint en blanc, il porte négligemment une robe faite de la peau de quatre loups blancs.

Ayant été amicalement reçu des chefs et des guerriers, il ouvre formellement la loge magique, et donne ses ordres pour les préparatifs des cérémonies qui vont suivre. Puis il fait jeter dans le fleuve, en sacrifice et gage de reconnaissance au Grand Esprit, des spécimens des outils dont il s'est servi pour la confection du grand canot auquel il doit son salut, spécimens dont chaque ménage doit fournir sa quote-part.

Après avoir passé la nuit on ne sait où, il introduit dans la grande loge les adolescents et jeunes gens qui s'offrent à subir les tortures qui leur feront gagner le rang de guerriers—une cinquantaine qui sont nus comme des vers et le corps peint de différentes couleurs. Puis, après avoir transmis ses pouvoirs à un vieillard tout barbouillé de jaune, il disparaît en assurant qu'il reviendra à pareille époque l'année suivante.

Dès lors, les candidats au titre de guerrier ne doivent ni boire, ni manger, ni même dormir, et on les surveille pour s'assurer qu'aucun d'eux ne rompt ce jeûne et cet état de veille forcés.

Différentes cérémonies se succèdent alors les second et troisième

jours sous la direction de celui qui remplace le Noé mandane, cérémonies ou performances dont la principale est ce qu'ils appellent la danse des taureaux, tour à tour burlesque, plaisante et ridicule dans ses détails, dont le but final n'en est pas moins très sérieux, puisqu'elle n'est au fond rien moins qu'une supplique à la Divinité pour obtenir de nombreux troupeaux de bisons.

Le quatrième jour, la dernière de ces danses est interrompue par une apparition insolite qui sème la terreur dans les rangs des assistants, et est saluée par des cris d'effroi sur le toit de toutes les loges. Hommes, femmes et chiens semblent s'être donné le mot pour lancer au ciel des hurlements inhumains lorsque, une demi-mille à l'ouest, un être singulier, d'un noir d'ébène des pieds à la tête, à l'instar de Sa Majesté Satanique qu'il représente, approche du village courant en zig-zags et tenant des deux mains une longue verge magique.

Cet être hideux se précipite alors sur les femmes, qui s'enfuient en criant dans le plus grand désordre; mais sa course est vite arrêtée par le maître des cérémonies qui, armé de son calumet magique, l'hypnotise et lui enlève jusqu'à l'usage de ses jambes.

Vaincu par ce pouvoir supérieur et devenu bientôt la risée de celles qu'il vient de poursuivre et qui ont mis en pièces sa verge magique, c'est à son tour de s'enfuir et d'être lui-même poursuivi par ceux et celles qu'il regardait, il n'y a qu'un moment, comme ses victimes assurées. L'esprit du mal ainsi repoussé, on peut procéder à l'initiation des futurs guerriers à jeûn depuis près de quatre jours.

Le maître des cérémonies, les musiciens ou chanteurs et ceux qui doivent jouer le rôle de bourreaux, ou plutôt d'agents de probation, et décider du degré de fortitude des jeunes gens rentrent dans la loge communale. Les chefs s'étant assis d'un côté, revêtus de leurs manteaux aux dessins commémoratifs de leurs hauts faits et coiffés de leurs superbes panaches de guerre, le vieux maître des cérémonies se poste auprès d'un petit feu, son calumet à la main, et offre à la Divinité des bouffées de fumée, comme nous ferions des nuages d'encens, pour le succès des candidats. Puis deux hommes armés respectivement d'un paquet d'éclisses et d'un couteau qu'on a volontairement ébréché pour faire souffrir davantage, mènent au centre un des aspirants au grade militaire.

Celui qui porte le couteau saisit alors entre le pouce et l'index de la main gauche une pincée de la chair de chacune de ses épaules ou de ses seins, puis enfonce l'instrument en bas de la partie qu'il tient entre les doigts, la transperçant d'un côté à l'autre sans enlever le morceau. Retirant ensuite son arme, le second des agents de proba-

tion la remplace par une éclisse qui, passant sous la chair, en resssort de chaque côté.

Deux cordes sont alors descendues du faîte du toit, auquel l'une de leurs extrémités reste attachée. On les fait passer autour de chacune des éclisses enfoncées dans le corps du patient, puis on les ramène en haut, en sorte que l'infortuné demeure suspendu par les plaies mêmes qu'on vient de lui faire, les éclisses passées dans ses chairs servant de crochets aux cordes dont le second bout est maintenant assujetti au faite comme le premier. Alors pareilles incisions avec introduction d'autres éclisses lui sont faites à la partie supérieure de chaque bras, entre le coude et l'épaule, à chacun des avant-bras, sur les hanches et en bas des genoux(41).

Tout le poids du corps se trouve ainsi partagé entre ces différents points, et lorsque cette victime volontaire d'un système d'inutile cruauté est toute ruisselante du sang qui jaillit de ses nombreuses plaies, on lui attache encore, aux éclisses de chaque avant-bras et jambe inférieure, son bouclier, son arc, une tête de bison avec ses cornes, etc., probablement pour diminuer par le poids de ces objets les convulsions inévitables qui amoindriraient son pouvoir d'endurance aux yeux des assistants.

Tout se trouvant ajusté, le patient est hissé en l'air par les cordes que l'on tire d'en haut, jusqu'à ce que ses pieds soient à environ deux mètres et demi du sol.

Dans cette position, dit Catlin, le patient prend de suite un aspect aussi repoussant que terrifiant. Sa tête s'enfonce sur la poitrine, ou se rejette en arrière comme celle d'un pendu; ses yeux semblent sortir de leur orbite, tandis que le poids de son corps et des objets dont on l'a chargé a allongé les bandes de chair qui supportent le tout au point d'atteindre une longueur de sept ou huit pouces(42)!

Et pourtant pas la moindre plainte, pas le plus léger soupir ne s'échappent des lèvres livides de la victime de ce drame sanglant. Chacun des candidats compose même sa physionomie de manière à produire l'apparence d'un contentement et d'une fierté difficiles à comprendre.

Après que le premier patient est resté ainsi suspendu en l'air pendant que les mêmes opérations se répétaient sur d'autres candidats, on revient à lui et, comme s'il n'avait pas encore assez souffert et dans le but de prolonger son agonie, un grand sans-cœur se met à le

---

(41)—Va sans dire que ces incisions passaient en-dessous des muscles, qui servaient en réalité de moyen de suspension pour le corps du candidat.

(42)—*Letters and Notes*, p. 267.

faire tourner en l'air au moyen d'une perche, d'abord assez doucement, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce que la nature, enfin vaincue, finisse par réclamer ses droits.

Plus ou moins inconsciemment, le martyr laisse peu à peu échapper des cris incontrolables mêlés de prières au Grand-Esprit, auquel il demande la force de tout supporter jusqu'au bout.

De plus eu plus rapidement on le fait pirouetter dans l'air jusqu'à ce que, l'esprit indompté mais la chair à bout, il cesse toute plainte ou prière, et reste suspendu comme un cadavre sans vie. Les examinateurs notent avec soin le temps que tel et tel candidat est resté sans perdre connaissance, et jaugent par là sa force et son degré d'endurance.

Le soi-disant cadavre est alors descendu par terre, et lorsqu'il revient à la vie, il se traîne péniblement, avec les éclisses dans chacune de ses plaies, vers un autre bourreau devant lequel il fait au Grand Esprit le sacrifice d'un ou de plusieurs doigts, que le premier s'empresse de lui couper d'un ou de plusieurs coups de hachette.

Après avoir enduré ces divers supplices, il lui reste à subir une épreuve encore plus effroyable. Mais le lecteur en a sans doute assez de ces répugnants détails; je ne puis me résigner à agacer davantage ses nerfs par des descriptions peu faites pour d'autres que des Mandanes.

Une petite remarque pourtant avant d'aller plus loin. J'ai fait, d'après les auteurs contemporains, mention du Grand-Esprit dans les lignes qui précèdent. Or James-O. Dorsey l'auteur qui a exposé le plus au long le système religieux de la famille siouse à laquelle appartenaient les Mandanes, s'est donné beaucoup de peine pour nier l'existence non seulement de pareille appellation chez ces peuplades, mais même de la croyance qui y correspond parmi les Dakotas proprement dits et la tribu qui fait l'objet de cette étude.

A la page 365 d'un de ses essais(43), ce sociologue écrit que "l'on a représenté les Indiens comme parlant du Grand Esprit, du Maître de la Vie, etc., comme si l'idée d'un Dieu unique ait été familière à nos aborigènes pendant la période pré-Colombienne", ce qu'il nie, du moins en ce qui est des tribus siouses, y compris celle des Mandanes. A propos des derniers, il fait remarquer plus loin que pareilles assertions "sont peu après suivies d'admissions qui expli-

---

(43)—*Study of Siouan Cults, ap.* Annual Rep. of the Bureau of Am. Ethnology; Washington, 1894.

quent l'erreur de l'écrivain [qui les fait], vu que, dit-il, "Grand Esprit est synonyme de Grande Médecine, nom qu'ils appliquent à tout ce qu'ils ne comprennent point"(44).

De son côté, le directeur de l'Institution Smithsonienne qui publia la monographie Dorsey, John-Wesley Powell, affirmait en la présentant au public que "d'aucuns, en particulier le colonel G. Mallery, ont nié la possibilité de l'existence de vraies croyances monothéistiques parmi les peuples de ce pays et d'autres"(45); après quoi il qualifie d'erreur la contention que les Indiens croyaient en un Grand-Esprit.

C'est dans le même sens qu'Henry-W. Henshaw écrivait plus tard dans l'*American Anthropologist*: "Parmi les nombreux concepts erronés à propos de l'Indien, aucun n'a poussé de racines plus profondes que celui qui attribue la foi en une divinité toute-puissante, le Grand Esprit"(46).

Je ne prétends pas en savoir plus long, ou même aussi long, que ces savants relativement aux stocks aborigènes qu'ils étudient. Mais le dernier, qui n'en cite aucun en particulier, va certainement trop loin. Les notions animistiques qu'on retrouve dans la cosmogonie d'à peu près toutes les tribus américaines n'excluent pas précisément un concept plus ou moins monothéistique. N'est-il pas admis de tout le monde que le culte principal de nos amis natchez, par exemple, avait pour objet le soleil? Le soleil était pour eux ce que les premiers anthropologues, ou les voyageurs d'autrefois, appelèrent le Grand Esprit, en conformité, sans doute, avec la phraséologie des tribus avec lesquelles ils étaient familiers.

Que dis-je? Même au sein d'une des familles indigènes les plus primitives de l'Amérique du Nord existait un système d'un monothéisme incontestable bien qu'entouré d'une nébulosité d'ailleurs assez transparente. Prenons, en effet, les Porteurs, peuple avec lequel nous ferons plus ample connaissance dans l'une de nos études à venir. Ils avaient bien la croyance en une multitude d'esprits, dont ils craignaient les mauvais et honoraient les bons. Mais cette croyance, qui n'était pas du polythéisme(47), puisque ces esprits ne pouvaient se

---

(44)—*Ibid.*, p. 501.

(45)—*Ibid.*, p. XLVI.

(46)—*Fallacies respecting the Indians; ubi suprà*, vol. VII, p. 198.

(47)—Contrairement à ce qu'ont pu croire des savants comme feu le Dr Wash. Matthews, qui traduisait par *gods* un mot des Navajos, tribu dénée du sud, qui signifie en réalité "doué de pouvoirs magiques, magicien".

comparer à des dieux, n'empêchait nullement la foi en un unique Etre Suprême.

La double circonstance suivante le prouve. Lorsque, chez les Porteurs, des jeunes gens, peut-être plus étourdis que libertins, se laissaient aller à un langage trop libre, leurs parents, ou d'autres, ne manquaient pas de les reprendre en disant: *'Tœzîni, Yuttœre nyûzîhlt'sai*, tais-toi, l'Etre Supérieur(48) t'écoute.

Cet Etre, ils ne pouvaient le définir; mais il devait être plus ou moins personnel puisqu'il "écoutait" les propos des humains, et l'on croyait qu'il pouvait en punir puisqu'on faisait taire ceux qui en tenaient de mauvais.

Ce n'est pas tout. Les Porteurs préhistoriques devaient certainement croire en un Etre Suprême, qu'on pourrait qualifier d'*omnipotent power*, contrairement à la contention de Powell en ce qui est des Indiens en général. En effet, lorsqu'ils voulaient faire un serment, ils disaient (et leurs descendants continuent à dire en modernisant le nom de cet Etre):*Yuttœre nahl œdœsni*, je le dis devant l'Etre Supérieur. Rien de sacré pour eux comme pareille formule.

Qu'on remarque bien que, ni dans l'un ni dans l'autre cas, on n'avait recours au totem, ou esprit protecteur personnel, dans lequel on avait pourtant la foi la plus vive.

Quoi qu'il en soit, d'après le prince Maximilien de Wied, qui base son assertion sur une excellente autorité indienne, les Mandanes "croyaient en plusieurs êtres supérieurs, dont l'un, le Seigneur de la Vie... était le premier, le plus élevé et le plus puissant; qui créa la terre, l'homme et tout ce qui existe"(49).

Quant à leur propre origine, ils s'imaginaient être venus de quelque retraite inconnue qui se trouvait dans l'est. D'après Lewis et Clark, "leur entière nation résidait originairement dans un grand village souterrain, près d'un lac situé dans la même région. Un ceps de vigne avait poussé des racines jusqu'à leur place, et leur révéla la lumière. Quelques-uns des plus aventureux grimpèrent jusqu'à la vigne et furent ravis de voir la terre, qu'ils trouvèrent couverte de bisons et riche en fruits de toute sorte.

"Etant retournés chez eux avec les raisins qu'ils avaient cueillis, leurs compatriotes en aimèrent tellement le goût, que leur nation entière résolut de quitter sa peu attrayante retraite pour les charmes

---

(48)—Lit. "ce qui est en-haut".

(49)—*Travels in the Interior of North America*, p. 359.

de la région supérieure. Hommes, femmes et enfants montèrent au moyen du ceps de vigne; mais lorsqu'environ la moitié de la peuplade fut parvenue à la surface de la terre, une grosse femme qui remontait le ceps de vigne le rompit de son poids anormal, et referma la lumière du soleil sur elle-même et le reste de sa nation.

"Ceux qui restèrent sur la terre se bâtirent un village en bas du site actuel des neuf villages [mandanes], et lorsque les Mandanes meurent, ils s'attendent à retourner au séjour originel de leurs ancêtres, les bons se rendant à l'ancien village au moyen du lac, que le poids des péchés des mauvais les empêche de traverser"(50).

Telle est, selon leurs anciens, la préhistoire(!) des Mandanes. Faudrait-il en conclure qu'ils venaient réellement d'un pays où croissait la vigne sauvage, du Vinland des sagas norses?

Ce qu'il y a de certain, c'est que leur habitat, même quelque temps avant la période historique, se trouvait le long du Missouri, une certaine distance en aval du territoire qu'animaient leurs villages à l'arrivée des blancs. Il est naturellement assez difficile de fixer une date précise pour ce premier contact entre le barbarisme et la civilisation. Tout ce qu'on peut affirmer sans crainte de se tromper, c'est que les représentants de celle-ci étaient de race française, et qu'ils s'établirent chez eux, ou dans leur voisinage, dans les premières années du XVIIIe siècle, ou même peut-être à la fin du XVIIe.

En effet, dès l'année 1704, on parlait de faire revenir en Louisiane quelque 110 Canadiens "séparés par petites bandes de sept à huit"(51). Deux ans plus tard, "parmi les Canadiens arrivés [à la Louisiane], il y en [avoit] deux qui [avoient], pendant deux ans, couru de village en village dans le Missouri"(51). D'autre part, le 6 octobre 1708, Nicolas de La Salle écrivait à propos de la même rivière: "Il y a des voyageurs canadiens qui l'ont remontée presque trois ou quatre cents lieues au nord-ouest et à l'ouest, dans les plus beaux pays du monde"(53).

Et, au cours du même mois de l'année 1717, un sieur Hubert remarquait que "cette relation du Missouri n'est pas d'un seul voyageur; c'est après en avoir questionné plusieurs séparément qu'on la rapporte icy"(54).

---

(50)—*Hist. of the Expedition*, vol. I, pp. 196-97.
(51)—Margry, vol. VI, p. 180.
(52)—*Ibid.*, p. 182.
(53)—*Ibid.*, p. 183.
(54)—*Ibid.*, p. 190.

Ce qui n'empêche que la première visite officielle, ou formelle, des blancs aux Mandanes fut celle que leur fit, au nom de son roi, le sieur Pierre Gaultier de Lavérendrye, à la fin de 1738. Il leur arriva le 3 décembre de cette année, le drapeau de l'ancienne France flottant au vent porté par son fils le chevalier François qui l'accompagnait, ainsi qu'un M. de la Marque, un sieur Nolant, frère de ce dernier, huit autres blancs et une foule d'Assiniboines.

Après une allocution de bienvenue que lui adressa le chef mandane, de Lavérendrye fit saluer son village, que le nouveau venu appelle un fort, par trois décharges de mousqueterie, prenant en même temps possession du pays au nom de son souverain.

Ces Indiens ne devaient pas être bien familiers avec les blancs, car l'arrivée des Canadiens fit sensation parmi eux. En effet, conduit avec sa suite à la loge du chef, de Lavérendrye la trouva bien grande, mais pourtant "pas assez pour tenir tout le monde qui vouloit entré (*sic*)", dit l'explorateur qui ajoute: "La foule estoit si grande qu'il (*sic*) se portoit les uns sur les autres"(55).

En 1742, son fils le chevalier, accompagné de son frère Louis, repassait par chez les Mandanes au cours du mémorable voyage qui lui fit découvrir les montagnes Rocheuses.

Plus tard, vers la fin du XVIIIe siècle, la célèbre compagnie du Nord-Ouest pénétrait à son tour dans la vallée du Missouri, afin d'y continuer l'œuvre des premiers Français. Du reste, le faible des Mandanes pour les blancs était comme un aimant qui attirait ces derniers à eux. C'est ainsi que nous voyons, en décembre 1793 neuf Canadiens-français se rendre chez eux pour y faire la traite des fourrures.

Ces aventuriers devaient, il est vrai, trafiquer à leur propre compte; mais la corporation susmentionnée n'en avait pas moins régulièrement envoyé de pareilles expéditions du fort aux Pins, sur l'Assiniboine, jusqu'en 1794, époque où ce poste fut abandonné. Dès lors, ces pacifiques randonnées eurent pour base d'action un fort établi sur la Souris par la même compagnie(56).

Une visite d'un genre insolite pour l'époque, et même pour les temps qui devaient suivre, fut celle de David Thompson, "géographe officiel et explorateur de la compagnie du Nord-Ouest", titre pompeux qui ne dut produire que peu d'impression sur les primitifs qu'étaient encore les Mandanes.

---

(55)—Journal, p. 16.

(56)—John Macdonell, *ap. Les Bourgeois du Nord-Ouest,* vol. I, pp. 27 et 72.

Puis vint celle, assez prolongée de l'expédition américaine de Lewis et Clark, qui passa l'hiver de 1804-05 dans une fort improvisé par elle sur la rive droite du Missouri. Elle arriva le 26 octobre de la première année—le 25, dit François-Antoine Larocque, traiteur canadien dont le propre parti la rencontra au cours du même hiver.

Par où l'on voit que la tribu des Mandanes n'était alors guère négligée des blancs.

De plus, Alexandre Henry le Jeune, neveu d'un explorateur-commerçant du même nom, était reçu d'eux avec sa nombreuse suite de Canadiens-français le 19 juillet 1806.

Thompson, Lewis et Clark, Henry et quelques autres ont laissé de leur passage chez ces Indiens des journaux très intéressants. Le premier visiteur de marque qui les suivit, Geo. Catlin, fit plus. Sous forme de lettres, illustrées de nombreux portraits, scènes ou paysages, qui témoignent d'un vif intérêt et d'une sympathie qui honore autant l'auteur que les aborigènes qu'elles ont pour objet, il nous a légué des descriptions de caractère très attachant. Sa galerie de tableaux est aujourd'hui d'un prix inestimable, que l'évolution dans les tribus qu'elle représente rend encore plus précieuse.

Malheureusement la valeur historique de ces lettres est assez mince. Aucune d'elles ne porte la moindre date; en sorte que le lecteur ne peut s'imaginer à quelle époque précise elles se rattachent. Tout ce qu'on sait à ce sujet se réduit au fait que l'auteur, parti en 1832, pénétra dans les vastes solitudes sans voies de communication du continent nord-américain"(57).

Juste un peu plus tard, le 8 novembre 1833, arrivait au village de Ruhptare le parti d'Alexandre-Philippe-Maximilien de Wied-Neuvied, principicule allemand qui était grand amateur de la vie primitive telle qu'elle florissait alors en Amérique. Il était accompagné d'un véritable artiste, jeune Suisse du nom de Charles Brodmer, qui ne fut pas sans avoir ses aventures personnelles chez les sauvages. Un des résultats pratiques de cette expédition fut un ouvrage très important souvent cité dans les pages qui précèdent.

Après les fréquents ravages d'épidémies dont ils n'étaient pas responsables et les effets désastreux de guerres qu'ils n'avaient généralement pas cherchées, les Mandanes avaient vu leur population réduite à quelque 2,000 âmes; mais ils commençaient à se remettre de ces divers assauts lorsqu'en quelques instants furent déposés dans

---

(57)—*Letters and Notes*, p. 20.

leur sein les germes de ce qui devait être leur extinction à peu près finale.

Les auteurs ne s'entendent point sur les détails, ou même la date, de cette catastrophe. Tandis que Catlin fixe cette dernière à l'été de 1838(58), l'abbé Domenech la recule jusqu'en 1832(59). De son côté, le P. De Smet semblerait la reporter à 1835(60); mais, dans une autre lettre, ce missionnaire dit explicitement qu'elle arriva "il y a seulement deux ans", c'est-à-dire en 1837, date que donnent également Drake(61) et les auteurs de l'article sur les Mandanes dans le *Handbook of American Indians.*

Quoi qu'il en soit, il n'est que trop certain que le steamer de la compagnie de fourrures de Saint-Louis, qui portait deux cas de petite vérole, ayant abordé à un village mandane "par une impardonnable imprudence du capitaine", assure le P. De Smet(62), communiqua cette terrible maladie aux Indiens qui montèrent à son bord dans un but commercial, et par eux à la tribu entière. Dans quelques jours, presque tout le monde gisait par terre, agonisant et mourant.

On ne s'accorde pas plus sur les effets exacts du fléau que sur sa date; mais le P. De Smet, qui passa là peu après, dit que "seulement sept familles(63) échappèrent à la contagion. Environ 80 guerriers de cette petite nation se suicidèrent pendant les jours de la calamité, quelques-uns de désespoir à la perte de leurs enfants et amis, d'autres de peur de devenir les esclaves de leurs ennemis, et la plupart en disant qu'ils avaient horreur de voir leur corps se corrompre de leur vivant"(64).

Quant à Matohtopa, le héros de Catlin et d'autres, qui était devenu premier chef de son village, il fut, lui aussi, atteint par le fléau, après avoir vu mourir dans ses bras sa femme, ses enfants, toute sa famille. Mais, dit l'abbé Domenech, "la souffrance ne put briser sa robuste organisation (*sic*); il fut plus fort que la douleur et

---

(58)—*Ibid.*, p. 777.

(59)—*Voyage pittoresque*, p. 552. Cette date ne peut être correcte, car le prince Maximilien, qui visita les Mandanes à la fin de l'année suivante, n'en dit mot.

(60)—*Life, Letters and Travels*, vol. I, p. 245. Cette date ne saurait non plus être exacte, du moins en ce qui est de la saison suggérée par sa mention de campements d'hiver.

(61)—*Aboriginal Races of North America*, p. 667; New-York, 1880.

(62)—*Op. cit.*, pp. 188-89.

(63)—Il dit ailleurs dix.

(64)—*Ubi suprà*, p. 189.

revint des portes du tombeau. Alors il visita les cabanes silencieuses et muettes, pleines de cadavres qui attendaient en vain que des mains pieuses vinssent les ensevelir et les transporter au village de la Mort. Le fléau avait glacé tous les bras, et les mourants ne pouvaient rendre les derniers devoirs aux morts.

"Un instant Mahtotopa voulut émigrer, mais il ne put trouver un seul homme capable de manier la lance et de protéger les survivants dans leur marche; il ne retrouvait que des corps inertes ou inanimés. A la vue de ce déchirant spectacle, le vaillant guerrier sentit faillir son courage; des larmes tombèrent de ses yeux.

"Il revint dans sa cabane et ensevelit lui-même les membres de sa nombreuse famille, qui gisaient sur le sol tels que la mort les avait surpris. Il revêtit tous ces cadavres de leurs costumes de fête, les plaça les uns auprès des autres, attacha à leur côté les sacs de médecine de chacun d'eux; puis il mit sa coiffure en plumes d'aigle, qui tombait en éventail jusqu'à terre, il se couvrit de son manteau de peau d'hermine doublé de peau de cygne; il prit ses armes autrefois si terribles à ses ennemis, et s'en alla sur une colline élevée voisine de sa résidence.

"Du haut de cette colline il regarda les habitations sans feu de ses compagnons, il considéra les rues et la grande place de son village, aujourd'hui désertes, hier encore si animées. Il pleura amèrement, puis entonna le chant de l'adieu... Le sixième jour, il commença le chant de mort. Enfin, la voix de Mahtotopa s'éteignit; ses pleurs se séchèrent, il se sentit défaillir. Alors il se traîna péniblement vers sa cabane, s'étendit auprès des cadavres de ses enfants et rendit son dernier soupir, enveloppé des insignes de sa gloire passée" (65).

---

(65)—*Voyage pittoresque*, p. 552. D'après le *Handbook* déjà mentionné, les survivants mandanes, depuis amalgamés avec d'autres tribus, auraient été de 125 à 145, au lieu des 31 que mentionnent d'autres auteurs. S'il fallait en croire la première autorité, ils auraient même récupéré depuis d'une manière qu'on ne peut s'empêcher d'appeler miraculeuse. En effet, comptant 150 âmes en 1850, ils se seraient d'après elle multipliés au point d'atteindre le chiffre de 385 en deux ans (V. vol. I, p. 798) ! Qu'on vante après cela la natalité du Québec, qui est supposée doubler sa population tous les 26 ans ! Cette bourde dans une publication qui doit faire autorité, ne serait-ce qu'à cause de l'éminence de sa marraine, l'Institution Smithsonienne, et de la plupart de ses collaborateurs, étonne d'autant plus que, parmi ces derniers, se trouve le grand critique qui signe Roland-B. Dixon...

Essai VIII

DIVERS POINTS ETHNOGRAPHIQUES ET LINGUISTIQUES

Nous avons, je crois, passé en revue un nombre suffisant de peuplades américaines disparues par suite de diverses causes, dont la principale fut toujours leurs rapports avec les blancs, pour avoir maintenant une bonne idée des mœurs et coutumes de ceux qu'on peut dès lors qualifier de Proto-Américains. Avant de nous mettre à l'étude de quelques-uns de leurs survivants mentionnés par M. Le Conte, il me paraît utile de consacrer quelques pages à divers points suggérés par sa petite contribution aux pages de notre Bulletin.

Le décousu de ce nouvel essai pourra créer l'impression d'un tout ressemblant assez à un pot-pourri; mais je n'ai pas l'embarras du choix. Pour en finir avec les inexactitudes de ce collaborateur peu ordinaire, il me faut le suivre dans celles que je n'ai pas encore relevées, et peut-être entrer à l'occasion dans l'exposé de questions connexes, dont le traitement ne devrait pas, d'ailleurs, fournir la matière de bien longues pages. Dans tous les cas, sur un pareil champ le glanage des moindres épis n'est point inutile.

Passant de l'Amérique proprement dite aux îles qui lui font cortège, M. René Le Conte dit que "les Taïnos paraissent avoir été les habitants primitifs de Cuba" (1). Comme d'habitude, il se trompe. Les Ciboneys furent les aborigènes de cette île, auxquels succédèrent les Taïnos, tribu d'origine arawaque, par conséquent native de l'Amérique du Sud.

Quant aux Ciboneys, les Siboneyes de Christophe Colomb, on pourrait les ajouter à notre liste de disparus. Ils furent les premiers habitants de Cuba, bien qu'ils aient pendant longtemps co-existé sur cette île avec les Taïnos, qui les subjuguèrent et les asservirent. Voici mes preuves.

---

(1)—Bulletin de la Société de Géographie de Québec, vol. XIX, p. 165.

M. R. Harrington conclut une étude très fouillée, très documentée, sur Cuba avant Christophe Colomb par ces déclarations qui découlent des faits exposés dans ses pages précédentes: "Cela rend complète la chaîne des preuves qui reportent la culture primitive trouvée par l'archéologie aux 'Ciboneyes' des anciens auteurs, et nous donne le droit d'employer ce terme pour désigner les premiers aborigènes de Cuba.

"C'étaient les 'très simples gens' qui avaient occupé l'île entière de Cuba depuis une date inconnue dans un passé lointain, qui habitaient souvent des cavernes, étaient contemporains du *Megalocuus*(2) et probablement descendants de l'*Homo cubensis* de Montané(3). Délogés du Cuba oriental par les Taïnos, à peu près un siècle avant la Découverte, ils furent refoulés vers l'ouest. Le torrent de ces derniers augmentant en volume, il inonda l'île jusqu'à ce qu'ils eussent surpassé en nombre les Ciboneyes, qu'ils réduisirent en servitude en beaucoup de cas, au point que, au commencement du XVIe siècle, tout ce qu'il y avait de la population aborigène était au service des Taïnos"(4).

Voilà qui est clair. Du reste, l'ouvrage si précis d'Harrington, bien que s'appuyant surtout sur l'archéologie, sans pourtant négliger l'histoire, a eu des prédécesseurs dans ses conclusions. Un ingénieur cubain du nom de Jose-Antonio Cosculluela, a lui-même consigné dans un livre intéressant, *Quatre Anos en la Cienaga de Zapata*(5), le résultat de quatre années d'explorations scientifiques dans le marais de Zapata, Cuba. Nous y trouvons la déclaration suivante:

"Si nous nous guidons par cette série d'interprétations, il me semble que les serviteurs des Taïnos étaient les Siboneyes...Les chroniqueurs ne disent point si les Siboneyes résistèrent ou non à l'invasion(6) taïnienne; mais nous pouvons nous imaginer qu'ils essayèrent au moins de le faire, bien que, finalement subjugués, ils aient émigré vers l'ouest".

Du reste, l'archéologie cubaine est si nette, si claire sur cette question que le lecteur ne peut avoir aucun doute au sujet de la

---

(2)—Comment pénétrer dans les arcanes d'un passé lointain sans y découvrir une espèce d'homme très spéciale et tout à fait distincte, décorée d'un nom latin? Ce ne serait pas scientifique!

(3)—*Cuba before Columbus,* Part I, vol. II, pp. 55, 411.

(4)—*Ibid.,* Part I, vol. 1, pp. 410-11; New-York, 1921.

(5)—La Havane, 1918.

(6)—Qu'on remarque le mot "invasion".

priorité des deux races sur la grande île. La double culture ciboné-yenne et taïnienne a laissé des vestiges simultanés dans l'est de Cuba. Or, assure Harrington qui les a étudiés sur place, "l'examen de ces vestiges là où les couches [géologiques] sont assez épaisses pour être étudiées et n'ont point été dérangées, nous présentera constamment ceux des Taïnos au-dessus de ceux des Ciboneys, preuve que ceux-ci vinrent avant ceux-là(7).

Inutile, ce semble, d'appuyer là-dessus. Il est évident que les Taïnos étaient aux Ciboneys ce que les Japonais sont aux Aïnos: des envahisseurs, des nouveaux venus, des intrus.

D'aucuns, s'autorisant du fait que les Indiens de Cuba sont communément appelés Taïnos et que les Taïnos sont connus pour avoir été d'origine arawaque, ont cru pouvoir écrire que les Ciboneys qui les précédèrent sur le même territoire étaient, eux aussi, des émigrés arawaks. Mais étant donné que les premiers ne pouvaient comprendre les seconds, il n'est que logique de conclure qu'ils étaient de race différente.

Par où l'on voit que notre essayiste français se trompe encore lorsque, après avoir remarqué non sans raison que "l'Amérique du Sud a fourni aussi des habitants à l'Amérique du Nord", il ajoute que les Paléo-Américains "ont conquis la Jamaïque, Cuba et les Bahamas sur les Taïnos"(8). On sait maintenant que c'est le contraire qui arriva: ce furent les Taïnos qui déplacèrent des Paléo-Américains.

Le nom des tout premiers aborigènes de Cuba est dérivé de l'arawak *siba*, rock, et *eye-ri*, hommes, et signifie, par conséquent, "gens des rochers"(9). Les Taïnos ne pouvaient donner de nom plus approprié à des primitifs qu'ils trouvèrent terrés dans des cavernes, ainsi que nous le montre l'archéologie de l'île.

Quant à celui des Taïnos, il est dû, paraît-il, à Pierre Martyr, qui raconte dans son ouvrage *De Orbe novo*(10) que, lors du second voyage de Christophe Colomb, une bande d'Indiens abordèrent les Espagnols débarqués à l'Hispaniola(11), et les assurèrent qu'ils

---

(7)—*Op. cit.*, vol. II, p. 406.

(8)—Bulletin, p. 167.

(9)—Tout comme les *Tsé'kéhne* (Sékanais) des Dénés dont il sera question plus d'une fois dans les pages à venir.

(10)—Décade I, p. 81.

(11)—La Petite Espagne, c'est-à-dire Haïti.

étaient des *Taïnos*, c'est-à-dire de braves gens—les sauvages ont toujours bonne opinion d'eux-mêmes—et non pas des cannibales comme les Caribs. Cette appellation a été depuis étendue aux tribus des îles avoisinantes de langue et de culture analogues.

Passant de la zone du tropique aux régions subarctiques, M. René Le Conte nous présente ce qu'il doit considérer comme autant de stocks indigènes distincts, puisqu'il prend soin d'en transcrire les noms en italiques, de la même manière qu'il écrit ceux des Algonquins, des Dénés (ses Athabasques), des Muskokis et des Taïnos, reléguant entre des parenthèses ce qu'il considère comme des divisions de ces familles—je veux dire les Innoïts, les Aléoutes et les Aléoutiks(12).

Or ces diverses peuplades appartiennent toutes à la race esquimaude, et cette inutile différentiation ethnique paraît d'autant plus incompréhensible qu'on la trouve sous la plume d'un homme qui confond sous la même rubrique des familles beaucoup plus distinctes entre elles que ne le sont, par exemple, les Français et les Russes, d'un homme qui, au mépris de toutes les règles de l'ethnologie et de la linguistique, assimile les Iroquois aux Algonquins, les Dénés aux Puéblos, les Muskokis aux Illinois, tribu algonquine, etc.

Les Aléoutes, "gens des îles" en tchouktchi, sont, de l'avis de tous les ethnologues avertis, une extension de la famille des Innoïts, ou Esquimaux. Quant aux Aléoutiks, qu'il dit habiter le sud-ouest de l'Alaska, j'ai bien peur qu'ils ne soient une peuplade de sa création. L'Alaska ne contient que trois races indigènes, celle des Tlingets, dans le sud-ouest, celle des Esquimaux, sur le littoral nord et nord-ouest, et celle des Dénés, partout ailleurs.

Des Esquimaux il dit qu'ils habitent le Labrador "oriental", ce qui porterait à se demander où se trouve le Labrador occidental. Mais, comme on ne paraît pas fort sur la géographie américaine en France, il convient de se montrer indulgent.

Il est pourtant permis d'examiner ce qu'il entend par cette population de langue esquimaude "qui diffère au point de vue anthropologique des véritables Innoïts", et qu'il dit être "de taille élevée, à la peau blanche, les cheveux cuivrés et les yeux bleus"(13).

Cette description ne s'appliquerait-elle point à ce qu'on est convenu d'appeler les Esquimaux blonds? Mais alors où a-t-il pêché le

---

(12)—Bulletin, p. 165.
(13)—*Ibid., ibid.*

nom de Kœrongeramuit (il veut dire Kœrongeramiut) qu'il leur donne? Les Esquimaux blonds sont divisés en Akulliakatangmiut, Noahoguirmiut et Puivlirmiut, et leur habitat, ou le territoire qu'ils parcourent habituellement dans leurs incessantes pérégrinations—car ils sont très nomades—est la région contiguë au golfe du Couronnement (*Coronation G.*) et l'île Victoria, non pas la simple baie Walker, comme le voudrait M. Le Conte(14).

Les premiers pêchent surtout à l'ouest des seconds, et ont comme eux leurs campements sur le *mainland*, tandis que les troisièmes habitent à leur manière le sud de l'île Victoria(15).

Quant aux Esquimaux en général, on sait qu'ils forment un peuple des plus originaux, curieux tout aussi bien au point de vue géographique qu'au point de vue sociologique. Famille ethnique essentiellement maritime, leurs groupes, dont le costume donne l'apparence de bandes de fauves bipèdes, se meuvent le long des rives désolées de l'extrême Amérique du Nord (et même de l'Asie orientale), à peu près du mont St Elie, en Alaska, au fort Churchill, sur la baie d'Hudson, sans compter nombre d'îles de la mer polaire et une partie des côtes du Groënland, faisant retentir les plages incultes et les baies glacées de ces lointaines régions des rires bruyants dont ils sont coutumiers et des chants érotiques qui vont si bien à leur caractère peu austère.

Long de plus de 5,000 milles, leur territoire n'en a généralement pas 50 de large, disposition ethnographique si insolite qu'on ne la retrouve nulle part ailleurs sur la surface du globe. D'un autre côté, leurs campements d'été, d'un été sans nuits, sans ténèbres ou crépuscule, se voient jusqu'au 82e degré de latitude.

Ceux du Groënland "ont conservé un peu de sang scandinave", dit M. Le Conte(16). Cela vient du métissage qui se produisit entre leurs ancêtres et les Norses, Islandais ou Danois, qui colonisèrent surtout le sud-ouest de cette espèce de continent glacé(17).

Ces Norses, ou Scandinaves, ajoute-t-il, "y ont fondé des établissements que les Esquimaux ont détruits après de longues luttes;

---

(14)—*Ibid., ibid.*

(15)—Cf. D. Jenness, *The Life of the Copper Eskimos*, pp. 33 *et seq.; ap.* Report of the Can. Arctic Expedition 1913-18; Ottawa, 1922.

(16)—Bulletin, p. 166.

(17)—Dire simplement "le sud", comme le fait cet écrivain, est à peine correct, puisque l'immense nappe de glace qui paraît n'avoir pas changé d'aspect, en ce pays, depuis les temps reculés que les géologues désignent sous le nom de période glaciale, ou âge de la glace, ne laisse guère à nu que la côte ouest, même au cours de l'été, avec une toute petite lisière de celle de l'est.

le dernier a été anéanti en 1418"(18). Comme toujours, l'ami Le Conte est des plus péremptoires, et sa prose ne connaît point d'ambages. Mais les faits correspondent-ils absolument à ses assertions? Voyons.

Pas de point historique plus avéré que celui des colonies normandes, ou de gens de race septentrionale, au Groënland. Mais il est dangereux de s'arrêter à une date précise lorsqu'il est question d'établissements dans ce pays isolé du reste du monde. Par "établissements" Le Conte a évidemment en vue des colonies de blancs, des paroisses catholiques, fondées sur ces plages inhospitalières. Il y en eut seize en tout, douze sur la côte occidentale, le reste sur la côte orientale, avec un siège épiscopal à une place appelée Gardar, au bout du fiord d'Eric (Ericsfiord), sur lequel se succédèrent toute une série d'évêques.

D'après M. Le Conte, la dernière aurait été détruite en 1418. Je me demande sur quoi il s'appuie pour une déclaration si catégorique. Sur quoi se base-t-il aussi pour mettre toutes ces destructions au compte des Esquimaux ?

D'abord, en ce qui est de ce dernier point, un auteur qui a fait de ces questions une étude approfondie, B.-F. de Costa, affirme, lui, que la colonie norse "ne paraît pas avoir jamais été en grand danger du côté des Skrælings, ou Esquimaux, bien qu'une fois, en 1349 au plus tard, les natifs passent pour avoir attaqué celle de l'ouest et tué dix-huit Groënlandais de descendance islandaise, réduisant deux garçons en captivité"(19).

Ce spécialiste ajoute: "On nous parle de la colonie orientale jusque vers le milieu du quinzième siècle"(20), ce qui nous reporte plus de trente ans *après* la date si péremptoire de M. Le Conte. D'après le même auteur, un nommé Wormius "dit à Peyrere qu'il avait lu dans un manuscrit danois qu'aussi tard que 1484 il y avait une compagnie de plus de 40 marins à Bergen, Norvège, qui commerçait encore avec le Groënland"(21). Une si importante compagnie n'aurait pu vivre du commerce avec une poignée ou deux d'indigènes hostiles à la race de ses membres dans un pays si lointain, si isolé.

Un autre auteur, Crantz, dit que "vers 1530", cent douze ans

---

(18)—Bulletin, p. 166.

(19)—*The Pre-Columbian Discovery of America by the Northmen*, p. 32; Albany, 1890.

(20)—*Ibid., ibid.*

(21)—Cf. Egede, *Greenland*, p. XLVII.

après la date de M. Le Conte, "l'évêque Amund, de Skalholt, en Islande, passe pour avoir été poussé par la tempête, à son retour de Norvège, si près de la côte du Groënland qu'il pouvait voir les gens qui conduisaient leurs bestiaux"(22). Qui a jamais entendu parler d'Esquimaux qui élevaient des troupeaux de bêtes à cornes ?

Que dis-je? On assure qu'en 1625—nous voilà loin de 1418! —un bateau du Groënland dont la construction accusait l'agence d'ouvriers blancs s'échoua sur la côte de l'Islande, et que, plus tard encore, on trouva sur le même rivage une rame sur laquelle on pouvait lire une phrase en caractères runiques dont le sens était: Maintes fois me suis-je fatigué à te tirer(23).

Mais, fait plus remarquable encore, un auteur allemand nous apprend que, se trouvant en Islande en 1546 ou 1564, lorsque le gouvernement de cette île confisqua les revenus du monastère de Helgafell, il conversa avec un Dominicain arrivé l'année précédente du couvent de St-Thomas, en Groënland(24). On admettra sans peine qu'un monastère de Dominicains n'aurait guère pu subsister chez de simples Esquimaux.

Il n'est pourtant que juste d'ajouter que les conditions économiques étaient devenues fort pénibles au Groënland dès le commencement du XVe siècle(25). C'était au point que les évêques de Gardar n'étaient plus tenus à la résidence; du moins c'est ce qui semble découler de la bulle papale qui élevait à ce siège un nommé James Treppe, le 27 mars 1411.

---

(22)—*Ap.* Egede, *op. cit.*, p. XLVIII. Voir aussi David Crantz, *The History of Greenland*, vol. I, p. 243.

(23)—Crantz, *op. cit. ibid.*, p. 244.

(24)—*Ibid., ibid.*, où Crantz donne 1546 comme la date de cette rencontre, tandis que De Roo, *Hist. of America before Columbus*, vol. II, p. 438, fournit l'une et l'autre date. L'ouvrage de ce dernier auteur, trop peu connu, peut-être parce qu'il offre des précisions auxquelles certains chercheurs, ou prétendus savants, préfèrent les hypothèses, ou nébulosités, qui favorisent l'usage de l'ingéniosité personnelle, et le mystérieux cher aux cœurs qui aiment à créer des problèmes pour avoir le plaisir de les résoudre, devrait se trouver dans la bibliothèque de tous les Américanistes. On peut ne pas souscrire à toutes ses opinions, ne pas accepter toutes ses conclusions, mais il abonde en documents irréfutables et très rares, en même temps que très opportuns, et accuse des recherches de véritable Bénédictin.

Ses deux beaux volumes furent publiés en 1900 par la compagnie J.-B. Lippincott, de Philadelphie et de Londres, et le second porte en frontispice une double photogravure des ruines massives et assez bien conservées d'une église qui se dresse encore à Kakortok, Groënland.

(25)—Par suite du manque de sens politique chez les souverains scandinaves, qui avaient ruiné la colonie en décourageant tout commerce, et partant toute émigration, avec le Groënland par les vues étroites qui les avaient portés à s'en réserver le monopole.

C'est évidemment sous l'épiscopat de ce prélat qu'arrivèrent les désastres qui ont probablement occasionné la déclaration beaucoup trop catégorique de M. Le Conte, ou les remarques de ceux sur lesquels il s'appuie. Les habitants de ces lointains parages avaient déjà été victimes de déprédations de pirates qu'on croit avoir été de race anglaise(26), lorsqu'en 1418, d'après la bulle de Nicolas V, "des barbares vinrent avec une flotte(27) des côtes païennes voisines, qui envahirent et assaillirent cruellement tous ceux qui y demeuraient. Ils dévastèrent par le feu et l'épée(28) le pays avec ses édifices sacrés, ne laissant sur l'île, qu'on dit être très étendue, que neuf églises paroissiales"(29).

Le lecteur dira après cela si l'écrivain qui a provoqué les lignes qui précèdent avait raison d'affirmer que le "dernier" des établissements groënlandais avait "été anéanti en 1418" par des Esquimaux qui maniaient l'épée et avaient une flotte navale à leur service! Ces corsaires, qui furent les vrais coupables, pouvaient fort bien venir de loin, bien qu'ayant touché à des côtes peu éloignées(30).

En venant aux résultats du contact des races aborigènes avec les nouveaux venus d'Europe, Le Conte remarque que "les Hurons ont été à peu près anéantis par les Iroquois et les Anglais", mais qu'il "en subsiste encore des villages"(31). Je ne sais trop comment concilier les deux parties de cette assertion; car, après tout, ces Indiens

---

(26)—Cf. Beamish, *The Discovery of America by the Northmen in the Tenth Century*, p. 154; Londres, 1841.

(27)—*Classe navali*, dit la bulle.

(28)—*Igne et gladio.*

(29)—Sur seize, comme nous l'avons vu, c'est-à-dire plus de la moitié. *Ap.* De Roo, qui donne, *op. cit.*, le texte entier en Appendice, vol. II, pp. 531-33.

(30)—*Ex finitimis lictoribus* (*sic* pour *littoribus*). Le texte latin de cette bulle est fort négligé, ou du moins contient beaucoup de fautes, probablement de copiste, comme *redemptas* pour *redemptarum, convertio* pour *commercio, illam* pour *illas, insula* pour *insulæ*, etc. Pour quiconque connaît les méthodes militaires des Esquimaux, même modernes, à plus forte raison de ceux du commencement du XVe siècle, il est impossible de s'imaginer comment ils auraient pu, je ne dis pas détruire, mais seulement subjuguer, sept paroisses de blancs et métis pourvus, comme devaient l'être ceux du Groënland, d'armes à feu qui auraient réduit à l'impuissance n'importe quelle "flotte navale" d'Esquimaux, même armés de "glaives" de pierre ou d'os !

Qu'on se rappelle l'effroi créé à la bataille de Crécy (1346) par les engins de guerre anglais qui, avec un terrible crépitement et des détonations jusqu'alors inouïes sur terre, vomissaient flamme et mitraille sur les archers français, ainsi que la déroute des Iroquois attaqués pour la première fois par Champlain et ses compagnons munis d'armes à feu.

(31)—Bulletin, p. 167.

n'eurent jamais un bien grand nombre de centres de population. Mais passe.

Il dit aussi que les Iroquois se sont maintenus devant la vague d'immigration blanche, mais "non sans métissages". On peut en dire autant des Hurons. Si, sur les quelque 400 familles de Caughnawaga, par exemple, il n'y en a probablement pas dix aujourd'hui qui ne soient métisses, on n'en trouve peut-être pas davantage à la Jeune Lorette qui soient purement huronnes.

Quant aux Acadiens, ou "Cadiens" de notre essayiste, il en fait sans rire des métis franco-micmacs. "De ce mélange", assure-t-il, "sont sortis les Acadiens, ou Cadiens, dont les femmes ont conservé le teint, les cheveux et les yeux noirs, humides et allongés de leurs aïeules indiennes"(32). Je gage que, s'ils viennent à l'apprendre, ces braves gens n'éléveront point une statue à M. Le Conte pour cette trouvaille saugrenue. Dans tous les cas, je leur laisse le soin de l'en remercier comme il le mérite.

Il me semble qu'il devrait savoir que le climat et le genre de vie sont pour beaucoup dans l'apparence physique des gens. Prenons, par exemple, les Canadiens qui, après tout, ne peuvent différer grandement des Acadiens. Leur facies n'accuse certainement aucune dégénérescence du type ancestral, en dépit d'un mélange de sang avec les races aborigènes qui, bien que réel, peut être considéré comme une quantité négligeable, puisqu'il n'a pu se produire même dans la proportion d'un sur vingt mille.

Et pourtant un œil un peu exercé ne prendra pas beaucoup de temps à remarquer une certaine différence entre les deux types, tels qu'ils sont aujourd'hui. L'habitant canadien paraît tout aussi bien, sinon mieux, que le paysan français, et la Canadienne a les traits tout aussi réguliers que la Française, quand elle n'a point un air plus distingué. Mais, sous l'effet d'un climat plus sévère, le teint de l'un et de l'autre a changé.

Il est moins clair, plus mat et, chez la femme, plus blême au Canada qu'en France. Yeux et cheveux se sont assombris, sans que les premiers aient perdu de leur feu en Amérique. Le nez s'est allongé et régularisé sans s'agrandir, et sa racine s'est surélevée entre les yeux au point de se mettre souvent de niveau avec le front.

Va-t-on pour cela prétendre que la race canadienne tient un tant soit peu des sauvages, au milieu desquels elle est née et s'est développée? Ce serait aussi ridicule qu'injuste.

---

(32)—*Ibid., ibid.*

En ce qui est des unions, ou plutôt des mariages, entre blancs et Indiens, M. Le Conte a raison de dire que les Espagnols—il aurait dû ajouter: et les Français—eurent moins de scrupules de les contracter que les Anglais. Cela prouve simplement qu'ils étaient plus consciencieux et plus honorables que ceux-ci dans leurs relations avec les indigènes, et non pas, comme il semble le donner à entendre, que les Anglais s'abstinrent davantage de tout commerce charnel avec eux.

Loyaux, honnêtes et condescendants, Espagnols et Français ne se contentèrent pas de jouir de la société des femmes indiennes; ils ne se firent généralement pas prier pour assumer et remplir tous les devoirs inhérents à la paternité, en même temps qu'ils accordaient à leurs femmes les droits qui leur revenaient en tant que mères de leurs enfants, tandis que les Anglais, tout en les faisant servir à la gratification de leurs passions, ne se firent point faute de les abandonner, de les renier, souvent sans aucune compensation, et, avec elles, leurs enfants, dès que l'occasion s'en présenta: départ du pays ou rencontre de personnes de rang moins humble dans l'échelle sociale.

Je prie M. Le Conte de croire qu'il n'est aucunement nécessaire d'aller jusqu'en Géorgie(33) pour trouver des métis anglais. Proportion gardée, ils sont tout aussi nombreux que les métis français, ou du moins les unions qui occasionnèrent les premiers furent aussi fréquentes. Mais leurs pères n'ayant souvent pas été assez honnêtes pour les élever comme leurs enfants et leur concéder les droits qui découlent d'une filiation légitime, ils sont moins respectés et moins honorables, bien que généralement supérieurs au point de vue physique, que leurs frères de descendance semi-française.

Mais les métis ont toujours été des métis. Ils ne se sont guère mêlés aux blancs, préférant, à part d'honorables exceptions, la société des leurs ou même de leurs parents indiens à celle des blancs. Dans tous les cas, ce ne serait guère moins qu'une énormité que de simplement insinuer qu'Acadiens ou Canadiens ne sont au fond que de simples métis.

Une question plus importante que ces dernières au point de vue ethnologique est celle du nom des Indiens auxquels, par une double erreur, M. Le Conte décerne le fantastique sobriquet d'Athabasques. Double erreur, dis-je. En effet, il adopte inconsidérément, ou il pense adopter, un vocable tiré d'une localité, vocable qui ne peut convenir à une famille aborigène si étendue, et il traduit mal, ainsi que nous

---

(33)—"On cite aussi le cas de métissages entre Anglais et femmes savannas en Géorgie, mais ils furent rares" (*Ubi suprà*).

le verrons plus loin, le nom dû à une institution scientifique des Etats-Unis pour la même famille.

Cet important stock, l'un des deux qui, d'après ce monsieur, peupleraient presque toute l'Amérique du Nord, était autrefois connu des savants comme celui des *Tinné* ou *Tinneh, Tenni* (Bompas) ou *Tenne* (Kennicott). Ces appellations sont absolument impropres, et cela pour plus d'une raison. Ce qu'avaient en vue ceux qui les adoptèrent pour désigner ces aborigènes était évidemment *'Tinné* ou *'Tenne*, éléments verbaux qu'on retrouve dans les noms dénés basés sur des points géographiques, et qui font alors l'office des désinences *-aht* des divisions ouakachaines et *-miut* (ou mieux *-myut*) de celles des Esquimaux.

Malheureusement il y a, dans la langue des Dénés, une tout aussi grande différence entre la valeur du *t* et celle du *'t* qu'il y en a entre n'importe quelles autres consonnes—bien plus, de fait, qu'on en trouve en indo-germanique entre, par exemple, le *w* et le *g* qui, ainsi qu'on le sait, sont convertibles entre eux, puisque le *war* des Anglais devient "guerre" en français; leur *William* se transforme en "Guillaume"; leur *warrant* en "garantie", leur *wasp* en "guêpe", leur *warden* en "gardien", leur *wages* en "gages", etc.

L'importance de l'explosion linguale ou glottale représentée par l'apostrophe au cours des présentes études ne saurait s'exagérer. J'aime d'autant plus à la signaler qu'elle m'a valu des désagréments de la part d'apprentis linguistes américains qui ne l'avaient pas remarquée dans les dialectes congénères du sud, lorsque je fis, pour la première fois, remarquer son omission dans leurs écrits(34). Les exemples suivants, tirés du dialecte porteur de la Colombie Britannique, suffisent à eux seuls pour la démontrer.

---

(34)—V. Note pp. 170-71, vol. X, *American Anthropologist*. Il n'y avait pas moins de quinze ans que je m'occupais d'études anthropologiques, ayant déjà écrit, presque toujours en anglais, 16 ou 17 monographies ou importants articles sur les Indiens d'Amérique—soit dit pour l'information de M. Le Conte qui, à la publication des deux premiers essais de la présente série, me prenait pour un nouveau venu sur le champ américaniste, ce qui en dit long sur le temps qu'il y a lui-même travaillé—lorsqu'en 1903 je fus choisi par le directeur de l'*Année linguistique*, de Paris, que tout anthropologue français connaît, pour présenter à ses lecteurs une revue de tout ce qui s'était précédemment publié sur les langues dénées—M. Le Conte n'avait pas encore inventé ses Athabasques; peut-être en était-il encore à son A B C...

Dans l'article de plus de 40 pages que je dus alors écrire, j'eus à renouveler à propos de la transcription de textes navajos des critiques portant précisément sur l'omission de l'explosion linguale et de signes diacritiques nécessaires à la reddition de certains sons, que j'avais déjà consignées dans de précédents écrits anglais. J'en profitai même pour étendre ces mêmes remarques aux productions

-ta, lèvres; *-'ta*, plume.

nœta, action de marcher; *nœ'ta*, jeu de mains(35).

œtaz, il est généralement pesant; *œ'taz*, chauve-souris.

œtœten, faon (de caribou); *œtœ'ten*, il travaille pour lui-même.

uté, ses cornes; *u'té*, il possédera.

hlœsœtî, elle allait, donnait (lumière); *hlœsœ'tî*, *id.* (ligne, nerf, corde).

naustihl, je jetterai par terre (cpl.); *naus'tihl*, je suis de nouveau en rut, poussé par la concupiscence.

nto, en-haut; *n'to*, ton nid.

utuk, il sera court; *u'tuk*, il sucera.

Une seconde raison pour laquelle *-tinné* ou *-tenne* ne peut convenir pour désigner une division ethnique consiste en ce que "étant un suffixe, ni l'un ni l'autre ne peut aller sans support. Ce prétendu nom est composé de la racine des verbes *hwos'ten*, *kwos'tin*, etc. (selon le dialecte) qui signifient "j'habite", et la particule du pluriel *-ne*, *-ni* qui, suffixée à un nom de rivière, forme un suffixe contracté en *-'tenne*, etc., comme on le voit dans *Nazkhoh'tenne*, *Tsihlkhoh-'tinni*.

"Ainsi ce soi-disant mot correspond de toute manière (excepté qu'en déné il est un affixe verbal, non pas nominal) à la désinence *-enses* du latin *Lugdun-enses*, *Massili-enses*, *Carthagin-enses*, *Coloss-enses*, etc. Or qui a jamais songé à dénommer par cette finale les

---

d'un nouveau venu, qui fut assez peu scientifique pour s'en formaliser. Comme plus tard, 1907, l'amour de la vérité et mon souci de l'exactitude m'inspirèrent d'exposer franchement la question entière devant les lecteurs de la première revue anthropologique du Nouveau-Monde (*The Unity of Speech among the Northern and the Southern Dénés*), ce dernier fut obligé de reconnaître, d'ailleurs sans la moindre bonne grâce, qu'il n'avait pas présenté dans son travail "tous les points phonétiques de la langue" en question, et qu'il n'avait même pas noté "tous ses sons réellement essentiels". "Je ne m'aperçus point de prime abord des explosions glottales du houpa" (*Am. Anthropologist*, vol. X, p. 170), ajoute-t-il dans une confession qui l'aurait honoré si elle n'avait été accompagnée de remarques qui n'étaient autre qu'une *exhibition of temper*, comme me l'écrivit alors un vrai savant.

Deux ans plus tard, le même parti, sans avoir, bien entendu, aucune idée d'appuyer mes critiques qu'un tiers, feu le Dr Chamberlain, avait trouvées "trop dogmatiques", avouait formellement à propos d'un homme au navajo duquel je m'étais d'abord objecté: "Même les ardents admirateurs de l'œuvre du Dr Matthews doivent admettre qu'il ne posséda jamais pleinement la phonétique de l'athabascain... Il faut reconnaître qu'il se servit parfois des mêmes signes pour rendre des sons qui étaient tout à fait distincts, et qu'il négligea les explosions glottales qui sont d'importance vitale dans le traitement de la langue". (*Am. Anthropologist*, XII, pp. 313-14). Bravo! cher M. Goddard, bravo! Mais alors pourquoi montrer, alors et depuis, tant de mauvaise humeur vis-à-vis de celui qui le premier critiqua ces manquements chez le Dr M. et chez vous?

(35)—Le *lahal* des Tchinouks.

peuples ainsi appelés par les gens de langue latine? Qui, par exemple, voudrait appeler *Ais* la nation française, parce qu'elle est composée de Franç-*ais*, et qu'elle désigne comme Bordel-*ais* les habitants de Bordeaux, comme Nant-*ais* ceux de Nantes, etc.? Et pourtant l'identité des deux cas est si manifeste qu'il me suffit de traduire ces noms en dené et dire, avec la prononciation indienne, *Malséy-hwo'tenne, Boldô-hwo'tenne, Nant-hwo'tenne* (habitants de Marseilles, de Bordeaux, de Nantes) pour la rendre évidente à l'esprit le plus borné.

"Il en est du *-'tenne* des dialectes dénés comme de l'*enses* et de l'*ais* des langues italiques: il ne s'applique qu'aux divisions ethniques en connexion avec des noms de lieux. Un autre point de similarité consiste en ce que cette désinence varie selon les dialectes, étant *-'tenne* en porteur, *-'tinni* en chilcotin, *-'qenne* en sékanais, etc.

"De plus, la prononciation correcte de ces terminaisons requiert une explosion linguale qui ne peut être obtenue que par ceux qui sont déjà initiés aux mystères assez impénétrables de la phonétique dénée. D'où l'absurdité de désigner une nation entière par un suffixe accidentel, de prononciation impossible à la grande majorité des lecteurs, qui n'est pas un mot en lui-même, et change selon le dialecte de quelque vingt tribus ou plus"(36).

Ce que j'écrivais il y a sept ou huit ans des noms géographiques du nord de la Colombie Britannique s'applique à la lettre aux dénominations ethniques basées sur ces noms. "Quand nous avons affaire à un pays qui est l'habitat d'une race aborigène possédant une langue terriblement difficile et extrêmement délicate comme est la famille dénée, de grâce, tenons-nous à l'écart de sa nomenclature, à moins que nous ne voulions nous rendre la risée des Indiens et des savants avertis, et causer chez le vulgaire des difficultés inimaginables et des diversités de prononciation sans fin"(37).

---

(36)—Morice, *Notes archæological, industrial and sociological on the Western Dénés,* p. 89; *apud* Trans. Can. Inst.; Toronto, 1894.

(37)—*The Northern Interior of B.C. and its Maps,* p. 30, of vol. XII, Trans. Royal Can. Inst. Cette remarque est si à propos que, ayant, depuis l'inception de ces essais, reçu d'un auteur de Hamilton des listes de noms géographiques soi-disant indiens à traduire, je n'ai pu donner le sens de plus d'un dixième. Les sons si délicats, dont beaucoup sont composés, n'ayant point été saisis par ceux qui les notèrent les premiers, il est aujourd'hui impossible de deviner ce qu'ont pu vouloir dire les Anglais qui ont essayé de les transcrire avec leur orthographe, ou plutôt leur manque d'orthographe, baroque. Par exemple, juste à l'ouest de Prince-Georges, le chemin de fer a une station qu'on appelle sérieusement *Bednesti.* Sait-on ce qu'on a voulu rendre par là? Je ne l'aurais jamais deviné si je n'eusse si bien connu la contrée où se trouve cette localité. C'est tout simplement *pît nîstai,* "la truite des lacs s'est gorgée de nourriture", c'est-à-dire lac des grasses truites, primitivement le nom d'une petite pièce d'eau au bout de laquelle j'ai campé bien des fois.

Donc Tinné, Tenne, Tinneh, etc. sont hors de la question. Inutile d'insister là-dessus, d'autant plus que ces appellations sont passées de mode.

Le P. Emile Petitot, ancien missionnaire, géographe et ethnologue du Grand-Nord canadien, les remplaça par le nom composé *Déné-Dindjiè*, "réunissant le mot *déné* qui convient aux Chippewayans, tribu la plus méridionale, à celui de *dindjiè*, que se donnent les Loucheux, tribu la plus septentrionale"(38).

Ce vocable est une réelle amélioration sur ceux dont il vient d'être question. Il a du moins le mérite de contenir deux mots indiens authentiques écrits correctement(39). Malheureusement il n'est pas assez compréhensif, et contracte indûment pour l'esprit le territoire occupé par la famille aborigène qu'il voudrait dénommer.

Les Chippewayans, ou Montagnais, ne sont pas sa branche la plus méridionale, il s'en faut, même dans l'Amérique Britannique. Les Chilcotins et les Porteurs ont leur habitat plusieurs degrés de latitude plus au sud, et, pour suivre son principe, Petitot aurait dû appeler ce stock *Tœni-dindjiè*.

"Mais nous ne devons pas négliger les nombreux rejetons qu'il a poussés dans les Etats de l'ouest et du sud de l'Union américaine, et dont le terme pour "hommes", partant pour eux-mêmes considérés comme aborigènes, est pratiquement identique à *Déné*(40)". Alors, puisqu'il est certain que ces gens sont venus du nord, pourquoi ne pas adopter pour les désigner le mot dont se servent elles-mêmes leurs plus importantes tribus septentrionales, *Déné*, qui, après tout, se retrouve sous une forme à peu près identique jusque dans l'Extrême-Sud?— *Dinné* n'est-il pas essentiellement le même que *Déné ?*

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un moment à une impertinence à ce propos d'un Américain qui fut peut-être un bon écrivain, mais à coup sûr, et malgré la réputation qu'il a laissée parmi ses nationaux, un bien pauvre ethnographe et un pire philologue. Je veux parler de William-H. Dall, et je traduis le passage suivant de sa

---

(38)—*Monographie des Déné-Dindjiè, ap. Dict. de la Langue des Déné-Dindjiè*, p. XIX; Paris, 1876.

(39)—Bien qu'avec une orthographe différente de la mienne, son *é* revenant à mon *e* (prononcé comme dans l'italien), son *è* à mon *é* (*e* de tel, quel), etc.

(40)—Morice, *Notes... on the Western Dénés*, p. 10. Ne pas oublier que, dans la langue de ces indigènes, les voyelles sont généralement sans importance et la plupart du temps se transmutent entre elles. Ainsi le *déné*, hommes, des Montagnais du lac Athabaska, des Peaux de Lièvre et d'autres tribus du Grand-Nord canadien devient *diné* chez les Apaches, la tribu la plus méridionale (à part de débris sans importance) de la famille entière.

monographie *Tribes of the Extreme Northwest*. Parlant d'un important essai du P. Petitot, publié en 1875 dans le numéro de septembre du Bulletin de la Société de Géographie de Paris, il nous sert cette perle:

"Il se trompe en particulier à propos du terme *tinneh*. Il le dérive par erreur d'un verbe *osttis*(41), je fais, et l'écrit *otinné*(42). Il est vraiment étrange qu'il n'ait pas reconnu dans *tinneh* un dérivé direct, ou mieux encore une reddition correcte (du moins pour les tribus occidentales), du terme qu'il adopte, à savoir *Déné*, qui signifie "gens du pays", comme diraient les Allemands, l'o n'étant qu'une lettre introduite pour les besoins de l'euphonie. Il prend *Déné*, gens de la région, et *Dindjiè* (*tinjee* pour être correct), le mot kutchin pour "homme", et les réunit en un terme désignant les tribus tinneh, et déraille alors pour chercher une étymologie à *Tinneh*, qui est identique à son *Déné* lorsqu'on l'écrit correctement"(43).

Il y en a davantage sur ce ton. Mais l'indignation étouffe le vrai philologue, et l'empêche d'aller plus loin sans protester de toutes ses forces contre pareille outrecuidance doublée d'une ignorance si phénoménale. Ceux des lecteurs de notre Bulletin qui lisent le *Canada Français*—presque tous, je m'imagine—doivent se rappeler les critiques que je publiai dans les pages de cette revue sur un travail historico-géographique de cet auteur(44), et le fait que d'aucuns me crurent plutôt acerbe à son endroit n'a pu les préparer à trouver en moi un panégyriste, ou même un simple défenseur, de ce savant missionnaire. Mais la vérité a des droits imprescriptibles. Petitot n'était point dans son élément lorsqu'il parlait histoire; mais en linguistique dénée il était, relativement à Dall, beaucoup plus qu'un géant comparé à un pygmée. Il était tout contre rien.

Reprenons une à une les assertions de l'auteur américain.

Dall a le front d'accuser le P. Petitot de se tromper en faisant dériver le suffixe *-o'tinne* du verbe *ostti*, faire. Petitot a parfaitement raison si nous considérons l'origine ultime de cet élément. Le *-hwo'tenne* des Porteurs, l'équivalent de l'*o'tinne* des Montagnais et autres Dénés orientaux, est un dérivé d'un verbe qui, originairement *œs'ten*, je travaille, je fais, devient *hwos'ten*, j'habite—le *hwo-* déno-

---

(41)—Il veut dire *ostti*.

(42)—C'est faux. Petitot, qui avait l'oreille aussi fine que celle de Dall semble avoir été bouchée, l'écrit *ottiné*, son double *t* représentant la si essentielle explosion linguale dont l'écrivain américain ne paraît pas s'être jamais douté.

(43)—*Op. cit.*, p. 124 Note; Washington, 1877.

(44)—*L'Abbé Petitot et les Découvertes Géographiques au Canada.*

tant connexion avec un espace, une place—dont la troisième personne singulier est *hwo'ten*, et la désinence *-ne* est simplement la particule propre au pluriel personnel: ceux, *-ne*, qui font dans, qui habitent, *-'ten*, une place, *hwo-*.

Il paraît étrange à Dall que le P. Petitot n'ait pas reconnu dans le *tinneh* des traiteurs de fourrures et autres "une reddition correcte de *déné*, gens du pays". Franchement, pour quiconque a étudié les langues dénées, il ne se peut concevoir d'ignorance plus crasse, de présomption plus colossale. On dirait vraiment une chandelle de résine qui prétend éclairer le soleil !...

-Tinne, ou plutôt *-'tinne*, et *déné* sont deux termes absolument distincts, et le premier n'est même pas un mot, mais un suffixe verbal qui ne peut aller seul, tandis que *déné* veut dire non pas "ceux qui habitent" comme le premier, mais simplement "homme, hommes".

Après une bévue si bien conditionnée, Dall aurait dû se taire et aller cacher son ignorance dans quelque coin. Mais non: il est si sûr de lui-même qu'il répète sous une autre forme l'expression de son aberration, et prétend même, lui qui n'aurait pu dire une phrase de loucheux (langue de ses prétendus Kutchins, autre erreur dont l'exposition m'entraînerait trop loin), apprendre à un homme qui parlait couramment cette langue comment écrire son équivalent de notre mot "homme"! Bien plus, il choisit pour cela précisément une orthographe comportant le double *e* anglais, que l'apprenti linguiste américain sait aujourd'hui devoir être toujours évité, parce que contraire au principe fondamental d'une seule lettre pour un seul son.

D'après cet obligeant professeur, qui prodigue ses leçons à ceux qui en savent mille fois plus que lui, l'o d'*o'tinne* était là simplement "pour les besoins de l'euphonie". Je suis bien fâché d'avoir encore à le contredire, mais l'euphonie n'a absolument rien à faire là-dedans. Cette voyelle dénote ici, ainsi que je l'ai déjà donné à entendre, connexion avec tout ce qui est espace et surface, et, par extension, illimité, infini en général. C'est l'équivalent montagnais du porteur *hwo-*, *ho-*, du chilcotin *kwo-*, *ko-*, du loucheux *ku-* (dans *Ku-t'qin*, non pas *Kutchin*, qui ne signifie rien), autant d'éléments évoquant la même idée, qui se contractent parfois en *o-* et en *u-*(45).

Après quoi Dall, comme s'il avait pourtant conscience de l'énormité qu'il vient de perpétrer, s'appuie sur le témoignage de Hardisty, Ross, Kennicott et Gibbs, "sans compter ses propres et assez con-

---

(45)—Comme par exemple, dans *Nato-'tenne*, Babines, pour *Nato-hwo'tenne*; *Nazkhoh-'tenne*, gens de la rivière Nazkhoh, pour *Nazkhoh-hwo'tenne*, etc.

cluantes investigations sur ce point". Gibbs ne vit jamais, je crois, un Déné du nord, et, du reste, la solution de pareilles questions requiert des études approfondies, qu'il n'eut jamais l'occasion de faire. Kennicott était un naturaliste, un ornithologiste, si j'ai bonne mémoire, et l'on n'apprend pas les difficultés d'une langue en examinant les œufs des oiseaux.

Quant à Hardisty et à Ross, c'étaient deux traiteurs de fourrures qui, excellents juges de la qualité d'une peau de castor, eurent le tort de se mêler de problèmes bien au-dessus de leur compétence. J'ai quelque part une espèce d'étude philologique par le dernier qui est capable de faire rire un cheval, comme disent les Anglais.

On ne pourra s'en étonner quand on apprendra que les langues dénées sont si difficiles, leurs sons si délicats(46), leur vocabulaire si riche(47) et leur morphologie si compliquée(48) que, après un séjour d'au moins trente ans parmi eux, un traiteur qui avait pourtant un peu de sang indien dans les veines(49) fut assez honnête pour m'avouer qu'à part de très simples phrases ayant trait à son commerce, qu'il prononçait mal, il ne pouvait encore ni rien comprendre ni se faire comprendre dans celles de l'ouest. Même aujourd'hui, aucun autre blanc que l'auteur de ces lignes ne les connaît.

Est-ce à dire que personne autre ne puisse rien écrire de sensé à propos des Indiens qui les parlent? Dieu me garde de le penser. Et pourtant je ne puis m'empêcher de consigner ici mon profond étonnement de ce qu'il y en ait tant qui, sans connaître ni leurs idiomes ni même leur sociologie, se précipitent chez l'imprimeur avec des travaux qui sont le fruit de quelques jours de passage chez eux, dans lesquels ils prétendent non seulement exposer ce dont ils ne connaissent pas le premier mot, mais, à l'exemple de W.-H. Dall, osent même critiquer ceux qui ont approfondi ces questions pendant plus de quarante ans, et dont ils n'ont évidemment pas lu les ouvrages.

Ainsi, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai fait l'acquisition d'un petit livre, aussi cher que peu important bien qu'intéressant, qui vient de paraître sur la Colombie Britannique, où je lis que: 1° certains sauvages, "avec les Metlakatlas, les Kwakiutls et d'autres, font partie

---

(46)—Trois *t*, autant de *k*, d'*s*, d'*l* et d'*n*; deux *r*, deux *q*, etc.

(47)—Ses mots se comptent par millions.

(48)—Ma monumentale Grammaire Lexicologique, aujourd'hui presque prête pour l'imprimeur, le montrera amplement.

(49)—Je parle ici d'un M. Alex.-C. Murray, fils de l'auteur de délicieux croquis illustrant la vie loucheuse dans le livre de Voyages de Richardson.

de la grande nation tsimsiane, d'après le P. Morice"(50); 2° alors qu'on a beaucoup écrit sur les natifs du sud de la Colombie Britannique, de l'île Vancouver et de la côte nord du Pacifique, l'intérieur central du même pays en est encore à se trouver un historien digne de foi(51); 3° on ne peut se fier aux limites territoriales indiquées par le P. Morice pour les tribus dénés de ce pays, vu que "les territoires qu'il leur assigne empiètent considérablement les uns sur les autres, *overlap one another considerably*"(52); 4° les Sékanais (que l'auteur appelle Sicanees) forment au nord une tribu nomade à propos de laquelle on sait fort peu de choses"(53); 5° un des principaux centres babines est Moricetown, "ainsi appelé par le P. Morice"(54); 6° les Takalies sont les Chilcotins et les Porteurs(55).

Est-ce assez de points relevés dans quelques pages de petit format? Or ce sont là tout autant d'erreurs, dont quelques-unes sont grossières. Car

1° Il est ridicule, et scientifiquement calomnieux, de me faire inclure les Kwakiutls parmi les Tsimsianes comme ne formant qu'un seul et même stock. Ceux qui connaissent mes écrits ethnographiques et autres n'ont pas besoin d'être assurés que je n'ai jamais commis pareille bourde(56).

2° J'ai publié sur l'intérieur du nord de la Colombie Britannique, d'après des sources absolument inédites—tout ce qu'il y a de plus original—un livre qui a eu quatre éditions, dont une en Angleterre, ce qui est très rare pour un factum d'origine "coloniale", et qui est aujourd'hui épuisé. C'était précisément un ouvrage historique, qu'il ne m'appartient naturellement pas de juger; mais il me semble que le public l'a suffisamment apprécié par son empressement à se le procurer, et les critiques ne se sont pas lassés d'en chanter les louanges.

---

(50)—H. Glynn-Ward, *The Glamour od British Columbia*, p. 137; Toronto, 1926.

(51)—*Ibid.*, p. 134.

(52)—*Ibid.*, p. 135.

(53)—*Ibid.*, p. 136.

(54)—*Ibid.*, *ibid.*

(55)—*Ibid.*, p. 135

(56)—Mes critiques ayant dûment été communiquées à l'auteur en question, une dame Hilda-G. Howard de son vrai nom, elle répondit à mes coups par des fleurs, tout en esquissant une défense rien moins que convaincante. C'est ainsi que, après avoir assuré qu'elle "ne pouvait s'empêcher d'éprouver un peu de fierté de ce qu'un explorateur si connu ait trouvé son livre de voyages en Colombie Britannique digne de son attention", elle écrit: "Comme les Kwakiutls ont, ou avaient, un village près de Bella Coola, on me pardonnera peut-être de les avoir inclus dans la nation tsimpséenne". Un point c'est tout. Est-ce une raison pour m'attribuer cette bourde, à moi qui sais le contraire depuis plus de quarante ans ?

On le trouve cité dans les livres de classe anglais comme la grande autorité historique sur le pays et la période auxquels il se rapporte.

Où est le livre analogue couvrant les autres parties de la Colombie Britannique, auxquels l'auteur de l'ouvrage en question semble faire allusion(57)?

3° Je suis prêt à gager $500.00 contre $5.00 que la dite auteur —car c'est une femme, et c'est là sa seule excuse pour ses inexactitudes —ne peut me montrer dans aucun des 20 ou 25 livres, monographies ou études que j'ai publiés sur le sujet, publications dont elle n'a même pas l'air de soupçonner l'existence(58), un seul *overlapping* comme ceux dont elle se plaint.

4° Les Sékanais peuvent être inconnus de cette dame—du reste, connaît-elle même réellement les autres Indiens?—mais cela ne veut pas dire qu'ils ne soient pas aussi connus des ethnographes et des lecteurs qui possèdent mes écrits. Leur habitat n'est pas précisément au nord, mais à l'est, ou pour le moins au nord-est de celui de Por-

---

(57)—J'ai en vue ici mon volume *History of the Northern Interior of British Columbia*, dont la première édition parut à Toronto en 1904. A cette plainte Mme Howard répond simplement: "Permettez-moi d'attirer votre attention sur le par. 2 de la p. 134, où je dis que tout ce que j'ai eu pour me guider était vos propres écrits et ceux des différents agents indiens. Vous avez plus écrit sur les sauvages du nord de la Colombie Britannique que sur ceux du sud, mais vous êtes le seul, tandis qu'une vingtaine d'écrivains (parmi lesquels le prof. Hill-Tout, de Vancouver) ont des livres sur les Indiens du sud de la Colombie et sur ceux de la Côte".

Cette bonne dame serait bien embarrassée de me nommer le quart d'une vingtaine d'auteurs qui ont "des livres" sur les Indiens méridionaux. Mon ami, M. Charles Hill-Tout a bien un volume, un seul, ou plutôt la moitié d'un sur ces aborigènes—l'autre moitié étant prise par le traitement de mes Dénés, dont la moindre ligne est basée sur ce que j'en ai moi-même écrit. Je ne parle pas de ses autres monographies, fort importantes sans doute, mais qui n'ont rien à faire avec l'histoire des Indiens, pas plus que celles de Teit et de Boas. Or la chère dame avait parlé d'*histoire* indienne, et c'est tout l'opposé de ce qu'elle dit dans son livre qui est vrai: pas la moindre bribe d'histoire sur les Indiens du sud.

(58)—La réponse à ce point de ma critique ne m'embarrasse pas peu. Je ne puis me résoudre à mettre un faux au compte d'une dame, qui écrit certainement bien et paraît si gentille dans sa correspondance. Mais où a-t-elle pris la phrase: *"The Sicanees inhabited the Western slope of the Rockies to the 53rd. par."*, qu'elle m'attribue et sur laquelle elle base son accusation? J'ai beau fouiller tous les coins et recoins du livre qu'elle indique sans mentionner de page, je ne découvre absolument rien de semblable. Le fait qu'elle me fait appeler ces Indiens *Sicanees* suffit à lui seul pour montrer que cette assertion n'est pas de moi. Le serait-elle, qu'elle ne l'autoriserait nullement à prétendre que mes délimitations de territoires indiens ne sont guère qu'un "pêle-mêle confus", *a confused jumble*.

La bonne dame doit être bien savante, car elle a certainement des distractions bien conditionnées, malheureusement un peu trop préjudiciables aux autres. Je la défie de trouver dans les écrits de n'importe quel ethnographe des délimitations territoriales plus scrupuleusement exactes, plus précises (ou même aussi précises) que les miennes lorsque je traite *ex professo* des Dénés de l'Ouest. L'ouvrage qu'elle cite si mal est un livre d'histoire et non d'ethnologie.

teurs et Babines, et je l'ai dit je ne sais combien de fois(59).

5° Moricetown est bien nommé en mon honneur, mais je ne suis point son parrain.

6° Les Chilcotins n'ont rien à faire avec les soi-disant Takalies(60) des anciens auteurs, presque aussi ignorants en ethnologie que le bas bleu qui a commis les fautes du *Glamour of British Columbia*. Ils forment une tribu tout à fait distincte de celle des Porteurs.

Pour en revenir au nom de nos Indiens, après cette digression permise dans une étude comme la nôtre, on a reconnu que ni Tinné ni Déné-Dindjiè ne peut légitimement servir à les dénommer. On eut ensuite officiellement recours à un remède qui n'est guère meilleur que le mal. L'Institution Smithsonienne, de Washington, ayant décidé de désigner toutes les familles aborigènes par des noms-adjectifs se terminant en *-an*(61), crut bon d'appeler le stock entier des sauvages en question *Athabaskan*, qui fait en français Athabaskain, ou Athabascain, non pas Athabasque comme le voudrait M. Le Conte(62).

---

(59)—Notamment dans mes *Western Dénés*, pp. 111-13; *Notes... on the Western Dénés*, pp. 22-31; *Canadian Dénés*, pp. 189-90, ainsi que dans ma *Great Déné Race, ap. Anthropos*, dont la pagination n'est point définitive.

(60)—De leur vrai nom Thakhehlne, ceux qui naviguent, qui voguent sur l'eau. Que le lecteur veuille bien maintenant se reporter au texte, et négliger ce qui suit, qui n'est pas pour lui mais pour M. René Le Conte exclusivement. Le souvenir de certaine petite carte qu'il m'envoya à la lecture de mes deux premiers essais lui donnera la raison de cette faveur(?) toute spéciale. Mme Howard termine donc ainsi sa lettre d'explications:

"Veuillez ne pas vous imaginer un moment que je suis assez ignorante ou impudente pour mettre ma pauvre superficielle connaissance du sujet en regard de votre propre science magistrale en la matière. Loin de le faire, j'ai eu soin de vous citer comme la seule autorité. Dans tous mes différents voyages au centre de la Colombie Britannique, j'ai constamment entendu parler, avec une affection réelle, de vous et des souvenirs que vous y avez laissés, et je professerai toujours le plus profond respect pour un grand homme comme vous" (Glendale, Cal., 20 juillet 1926).

Même tout en faisant la part de l'exagération féminine qui termine cette lettre, M. Le Conte ne pourra s'empêcher d'y voir une preuve que tout le monde ne prend pas une correction comme lui.

(61)—Procédé auquel, ainsi que le fit remarquer le Dr Brinton (*The American Race*, p. XI), "on peut souvent s'objecter, vu qu'il a fréquemment pour résultat des termes d'apparence étrange", même en anglais, comme, par exemple, *Siouans*, les Siouains; *Eskimoans;* les Eskimauains, etc.

(62)—Ainsi qu'il appert des adjectifs anglais *human*, qui fait hum*ain* en français; *urban*, qui se traduit urb*ain; publican*, public*ain, metropolitan*, métropolit*ain*, etc. Contrairement à la désinence *-ian* qui se transforme en *-ien* pour le français (*Parisian*, Pari*sien*, etc.), le suffixe *-an* équivaut normalement à l'*ain* de notre langue, même lorsqu'il est question de substantifs. Ex.: *German*, Germ*ain; Roman*, Rom*ain; Lucan*, Luc*ain; Vulcan*, Vulc*ain*. Veut-on maintenant tout ce qui ressemble le plus à l'*Athabaskan* des savants de Washington ?

Mais n'est-ce pas le restreindre indûment, le localiser, si je puis m'exprimer ainsi, pour l'esprit de l'étudiant ou du lecteur? N'est-ce pas en réduire implicitement le territoire par la seule mention d'un point géographique, occupé par une de ses tribus, ou plutôt sous-tribus, des Montagnais athabascains, c'est-à-dire du lac Athabaska? Comment va-t-on maintenant désigner cette dernière ?

Autant appeler les Russes Ladogains, du nom du lac Ladoga, l'une de leurs principales pièces d'eau, les Suédois Wemerois, en l'honneur du lac Wemer situé dans leur territoire, les Hongrois Plattenais, d'après leur lac Platten, les Suisses Neufchâtelois, parce qu'une partie de leur nation vit sur les bords du lac Neufchâtel, etc.

Et puis il ne faudrait pas oublier que le terme qui a donné lieu à l'appellation dont se servent aujourd'hui ceux qui suivent le Maj. Powell pour désigner nos Dénés n'appartient même pas à la langue de ces derniers. C'est un mot cris, idiome algonquin, qui signifie "lieu parsemé de roseaux", ou de joncs. Ne semble-t-il pas étrange d'appeler une race indienne qui s'étend des plages glacées des Esquimaux jusqu'aux brûlants déserts du Nouveau-Mexique, du nom que des hétérogènes donnent à une pièce d'eau dont la presque totalité n'a jamais entedu parler, plutôt que de celui que se donnent ses membres eux-mêmes et qui est de prononciation si facile ?

Il me semble que poser la question c'est la résoudre. Dans tous les cas, l'Athabasque de M. René Le Conte est désormais relégué au musée des curiosités linguistiques.

D'après le même écrivain, "les dialectes hokas s'apparentent aux langues mélanaisiennes"(63). Voilà qui est explicite et dénué de toute hésitation ou ambiguïté, n'est-ce pas? Or le Dr Sapir, tout spécialiste qu'il est, les déclare, après une étude approfondie, alliés à l'algonquin, qui n'a jamais rien eu à faire avec la Mélanaisie. Qui a raison? Pas le premier, répondront sans doute la majorité des lecteurs maintenant au courant de ses innombrables erreurs.

Quant aux Muskokis, qu'il assure(64) avoir à peu près disparu, nous allons voir ce qu'il en est dans notre prochain essai.

Voici: *Mexican,* Mexic*ain; American,* Americ*ain; African,* Afric*ain; Alaskan,* Alask*ain* (et nos pas Alasque), etc. Je demande pardon à mes lecteurs d'entrer dans pareils détails à propos d'un point si évident aux yeux de quiconque connaît le français et l'anglais. Mais M. Le Conte connaît-il cette dernière langue? Si non, comment ose-t-il se prononcer avec tant d'assurance sur des questions extrêmement difficiles, complexes et variées, étudiées surtout et traitées avec une maîtrise incomparable, par des savants dont les trois-quarts sont anglais ou américains?

(63)—*Le Peuplement de l'Amérique avant Colomb,* p. 165.

(64)—*Ibid.,* p. 167.

DEUXIEME PARTIE

SURVIVANTS

Essai IX

PREMIERS SURVIVANTS: LES TCHACTAS(1)

Nous voici arrivés à moitié chemin dans l'excursion ethnographique que nous nous sommes imposée, ainsi qu'il appert du titre même de ces essais. Les disparus que nous avons essayé de faire revivre un instant sont certainement représentatifs de leur classe, comme disent les Anglais. Une fois qu'on a évoqué le souvenir de Béothuks et de Tchinouks, de Natchez et de Mandanes, et qu'on s'est pénétré de leurs mœurs et coutumes, on doit avoir une idée convenable de tous ceux qu'on peut dès lors appeler les Proto-Américains, bien que leurs différentes races n'aient peut-être pas été plus anciennes que celles qui leur survivent, et l'on peut s'aventurer dans la description de celles-ci.

Mais leurs survivants sont, Dieu merci, encore si nombreux qu'on peut se demander par où commencer la série de tableaux qu'il nous reste à esquisser. Notre embarras ne saurait pourtant être de longue durée: celui qui m'a mis sans le vouloir la main à la plume par les nombreuses inexactitudes que je n'ai pu m'empêcher de relever à propos des anciens va encore me guider inconsciemment dans la galerie des modernes.

"Les Muskokis ont à peu près disparu, à l'exception de ceux qui se sont cantonnés dans l'Oklahoma", dit M. René Le Conte(2). Puisque, d'après cet écrivain, ces Indiens ont à peu près disparu—inutile de parler de cantonnement dans l'Oklahoma, puisque les races aborigènes qui s'y trouvent aujourd'hui y ont été transportées de force—ce doit être le contraire qui est vrai. Cette famille a dû se conserver mieux que les autres, ou bien l'extraordinaire se serait produit relativement à M. Le Conte, et il aurait enfin fait une assertion basée

---

(1)—Après avoir écrit à la française, c'est-à-dire avec un *t* initial, le nom des sauvages que les Anglais appellent *Chinooks*, il n'est que logique pour moi de suivre le même système phonique lorsqu'il est question de ceux que Châteaubriand nous présente comme les Chactas. La preuve qu'un *t* initial doit se prononcer dans leur nom se trouve dans le fait que la carte du baron de Crenay, qui commandait au poste de Mobile en mars 1733, nous montre le "pays des Tchactas" à l'est-nord-est de celui des "Chicachas". C'est aussi de cette manière que Charlevoix écrivait le nom des premiers.

(2)—*Le Peuplement de l'Amérique avant Colomb*, Bulletin, vol. XIX, p. 167.

sur la réalité. Un moment d'attention nous convaincra que ce n'est pas le cas.

A l'instar d'à peu près tous les stocks américains, celui des Muskokis était dès l'origine formé d'un certain nombre de tribus apparentées, dont les principales étaient les Tchactas, les Chicasas, les Séminoles et les Creeks, à côté des Muskokis proprement dits qui, au point de vue politique, appartenaient à la confédération de ces derniers.

D'après le livre intitulé *Handbook of American Indians north of Mexico*(3), la population de ces diverses peuplades, à part celle des Natchez et des Taënsas qui s'y rattachaient aussi, aurait été d'environ 50,000 âmes lors de leur premier contact avec les blancs. Or, malgré l'extrême amoindrissement numérique, le remarquable étiolement et la quasi-disparition qui ont, avec le temps, frappé toutes les races aborigènes d'Amérique, le nombre des Muskokis était encore de 47,441 pour les seules tribus tchactas, chicasas et criques, en 1905, et nous ne terminerons pas le présent essai sans avoir vu qu'il était encore plus élevé l'année dernière.

C'est ainsi qu'ils ont "à peu près disparu". Plût à Dieu que les autres indigènes de ce continent se soient aussi bien maintenus!

"Les Athabasques(!) ont mieux résisté" affirme notre oracle. Comme d'habitude, il est en faute. La plupart de ces fantasques tribus athabasques ne sont pas aujourd'hui le dixième de ce qu'elles étaient à l'arrivée des blancs parmi elles. Et, à ce propos, avant d'entamer le fond de mon nouveau sujet, je crois opportun d'éclaircir une question sur laquelle un certain redresseur de l'opinion publique a lui-même erré en voulant reprendre ceux qu'il croyait se tromper.

"Les premiers chiffres de la population indienne étaient grandement exagérés", écrivait jadis dans l'*American Anthropologist*(4) un M. Henry-W. Henshaw, auquel nous avons déjà présenté nos respects. Il ajoutait qu'un recensement assez exact des autorités américaines révéla un nombre relativement petit, que l'on crut—faussement, a-t-il l'air de dire—avoir été le résultat de ravages dus à des épidémies.

Qu'il y ait eu exagération dans les premières évaluations de la population aborigène, c'est ce qu'on ne pourrait guère nier. Est-ce à dire qu'il ne se soit point produit chez elle un très notable affaiblissement? Un exemple significatif, puisé aux sources qui me sont les

---

(3)—Vol. I, p. 162.
(4)—Vol. BII, p. 110.

plus familières, sera ma réponse. Si elle n'est pas convaincante, je n'en puis voir qui le soit.

Au nord des Porteurs, tribu dénée dont l'habitat est la région lacustre de l'intérieur septentrional de la Colombie Britannique, s'étend une pièce d'eau d'environ 105 milles de long appelée lac Babine, du nom des Indiens qui la fréquentent, et qui furent ainsi dénommés par les serviteurs canadiens-français des deux premiers blancs qui vinrent en contact avec eux. C'était à la fin de janvier 1812, et ces deux blancs étaient MM. Harmon et McDougall, traiteurs au service de la compagnie du Nord-Ouest.

Ces Indiens, que n'avaient point encore entamés les vices de notre soi-disant civilisation et leurs effets dissolvants, habitaient alors cinq villages sur les bords de ce lac—du moins les étrangers en visitèrent cinq; peut-être y en avait-il d'autres—et le chroniqueur de leur voyage affirme que ces diverses localités pouvaient contenir 2,000 habitants "bien faits et robustes"(5). Par ailleurs, les naturels leur dirent "qu'ils n'avaient vu qu'une petite partie des Babines qui, assurent-ils, forment une tribu populeuse"(6).

Combien sont-ils aujourd'hui? Pas deux cents, j'en suis sûr. Lorsque j'étais leur missionnaire (1885-1904), cette même population était déjà tombée à 274 individus groupés en deux villages, et il n'est que naturel de penser que la grande grippe de 1918 ne fit pas moins de ravages parmi eux qu'elle n'en fit chez leurs voisins les Porteurs, auxquels le terrible fléau enleva près du tiers de leur nombre total.

En face de pareille déchéance, n'est-il pas permis de croire que les Muskokis n'ont, après tout, pas trop mal supporté l'épreuve du feu qu'est pour toute race indienne le contact avec la nôtre, quand même leur population originelle aurait été plus considérable que ne le dit le manuel susmentionné?

Puisque nous allons, dans ce nouvel essai, traiter de cette famille aborigène, commençons par éclaircir ce premier point, en cueillant dans les anciennes relations qui nous la dépeignent quelque idée de ce qu'elle était réellement à l'arrivée des blancs.

Le premier d'entre ces derniers qui soit venu en contact avec une partie des Muskokis fut Panfilo de Narvaez qui, dès 1528, rencontra sur son chemin la tribu des Apalachis, co-apparentée et aujour-

---

(5)—Harmon, *A Journal of Voyages and Travels,* p. 183; Toronto, 1904.
(6)—*Ibid., ibid.*

d'hui éteinte par suite de sa dévotion aux intérêts espagnols, que combattaient les Anglais et leurs alliés indiens.

Mais autrement important fut, pour le stock tout entier, le passage du fameux capitaine de Soto qui, à la tête d'une armée de chercheurs de gloire et... d'or, parcourut d'un bout à l'autre son territoire, de l'Océan au Mississipi. L'épopée que constituent ses marches et contre-marches, ses combats meurtriers et ses grandioses réceptions, ses victoires et ses revers, se déroula entre 1539 et 1543.

Une histoire détaillée en a été écrite, et publiée sous une forme anglaise, il y a près de cent ans(7), en deux intéressants volumes que ma bibliothèque est fière de posséder à côté de tant d'autres ouvrages rares. Ce récit est basé sur deux relations indépendantes l'une de l'autre, à l'une desquelles collaborèrent trois témoins oculaires, relations qui n'en sont pas moins substantiellement identiques. On peut donc considérer qu'une grande probabilité milite en faveur de l'authenticité des faits qu'il rapporte.

Or des pages de l'ouvrage qui s'appuie sur les témoignages de quatre individus rapportant les prouesses auxquelles ils furent personnellement mêlés se dégage clairement un double fait, à savoir le courage héroïque des Espagnols et de la plupart des Indiens et le très grand nombre de ces derniers(8).

Sans doute, il peut, il doit même assez souvent, y avoir exagération dans les chiffres qui sont fournis par ces vieux troupiers, dont deux étaient pourtant des gentilshommes. Mais l'on conviendra qu'en les réduisant même de moitié, ce qui est certainement aller trop loin, on ne s'en trouve pas moins en face d'une population aborigène numériquement fort respectable.

Ainsi nous lisons, page 132 du premier volume, qu'un cacique(9) du nom de Vitachuco, qui méditait de se saisir subrepticement du commandant espagnol, parada devant lui à la tête de "dix mille guerriers de choix"(10), ce qui laisse à supposer une population d'au moins 50,000 âmes rien que pour cette seule peuplade.

---

(7)—Théodore Irving, Londres, 1835: *The Conquest of Florida under Hernando de Soto.*

(8)—Quiconque voudrait un bon guide pour suivre, sur la carte moderne du pays qu'il parcourut, l'itinéraire du "gouverneur" de Soto, ne pourrait guère mieux trouver que les pages de l'essai *De Soto's Route from Cofitachequi, in Georgia, to Cosa, in Alabama, ap.* Amer. Anthropologist, vol. XIX, p. 55.

(9)—Cest ainsi que les Espagnols appelaient tous les chefs indiens, d'un mot propre à ceux de Haïti.

(10)—*Conq. of Florida,* vol. I, p. 132.

Plus loin, on nous parle de quatre mille guerriers indiens choisis, dans une autre région, pour accompagner l'armée des aventuriers castillans, plus autant de civils aborigènes destinés à remplir près d'elle les fonctions de ce que nous appellerions aujourd'hui son commissariat(11).

Ailleurs encore, toujours dans une nouvelle partie du pays muskoki, nous voyons le corps principal de l'armée d'un autre chef disputant aux envahisseurs le passage d'une rivière: huit mille guerriers massés le long du rivage sur un espace de deux lieues(12).

Peu auparavant, l'ennemi s'était rassemblé en encore plus grand nombre. C'est un "cacique" du nom de Tuscalousa qu'on nous montre à la tête de "plus de dix mille braves, dont pas un n'était vieux ou de classe inférieure, mais tous de fameux combattants, jeunes, nobles et bien armés"(13).

Veut-on encore mieux? Bien loin de là, l'auteur de cette histoire épique nous fait assister à un spectacle bien espagnol, puisque bien chrétien, n'en déplaise au ministre Cushman, dont nous aurons à parler en temps et lieu. Le chef local ayant demandé à Fernand de Soto d'obtenir de son Dieu de la pluie pour les champs desséchés de son peuple, une procession de plus d'un millier de suppliants, tant blancs que peaux-rouges, se déroule à la suite de prêtres chantant des litanies, vers une croix monumentale qu'on vient d'improviser, tandis que, "sur le côté opposé de la rivière, sont rassemblés quinze ou vingt mille sauvages de l'un et l'autre sexe"(14).

En voilà assez, je crois, pour nous éclairer sur le nombre probable des Muskokis au temps des Espagnols et sur l'à propos de la remarque d'Henshaw(15). Un autre point sur lequel j'aimerais aussi à édifier mes lecteurs, c'est l'incontestable bravoure et l'opiniâtreté indomptable dont firent preuve ceux des premiers qui s'opposèrent au passage des blancs.

En effet, ils furent loin de se montrer tous aussi primitifs, c'est-à-dire aussi naïfs, que le Vitachuco susmentionné, qui envoya messager sur messager au chef des Castillans pour le dissuader d'entrer dans sa "province", pour me servir, après son chroniqueur, d'un

---

(11)—*Ibid.*, vol. I, p. 252.
(12)—*Op. cit.*, vol. II, p. 74.
(13)—*Ibid.*, vol. II, p. 41.
(14)—*Ibid.*, *ibid.*, p. 119.
(15)—Je viens de tomber sur le passage suivant du livre de Cushman, à propos d'un seul village de Tchactas: "Dodge dit dans son livre intitulé *Our Wild Indians* que les aborigènes du continent nord-américain n'excédèrent jamais un demi-million d'âmes à n'importe quelle époque. Néanmoins, selon les chroni-

terme qui ne jure pas mal quand on l'applique aux Indiens de n'importe quelle race. Vitachuco voyant que tout ne servait de rien, lui fit parvenir des menaces qu'il pensait évidemment devoir le glacer d'effroi.

"Il menaça une fois que dès que les étrangers seraient entrés dans la dite province, la terre s'entr'ouvrirait pour les engloutir, que les collines entre lesquelles ils devaient passer se resserreraient pour les enterrer vivants, que les arbres de la forêt qu'ils traverseraient allaient sauter sur eux et les écraser, que des tourbillons d'oiseaux [de proie] voltigeraient au-dessus d'eux, puis fondraient sur eux le bec chargé d'un poison mortel. Il finit par menacer de faire empoisonner l'eau, l'herbe, les arbres et même l'air, en sorte que ni cheval ni cavalier, ni homme, ni bête ne pourrait échapper avec la vie sauve"(16).

Naturellement pareilles extravagances n'étaient pas pour faire beaucoup d'impression sur des batailleurs comme les *conquistadores* castillans. Ceux-ci souffrirent autrement du courage indéniable des indigènes, ainsi que des ruses et des artifices que leur opposèrent des primitifs que les chevaux et les cuirasses métalliques des étrangers empêchaient de combattre sur un pied d'égalité.

Dès les débuts, les Apalachis, qui avaient défait les troupes de Narvaez dix ou onze ans auparavant, montrèrent par les expédients auxquels ils eurent recours que leur première aventure avec les blancs n'avait pas été sans leur servir. Ils craignaient plus leurs chevaux que même leurs armes à feu, dont les Espagnols se servaient d'ailleurs assez rarement. D'une intrépidité sans pareille, ils préféraient les combats singuliers, avec leur lance ou leur épée, aux luttes à distance au moyen de mousquets qu'ils ne pouvaient, du reste, mettre en action avec profit contre les nuées de flèches que les Indiens pouvaient leur

---

queurs de De Soto qui étaient avec lui dans sa mémorable randonnée, Mobila seule consistait en 80 belles maisons, dont 'chacune pouvait contenir mille hommes', et si chaque maison abritait les 'familles d'hommes avec deux ou trois femmes et des enfants de tout âge et des deux sexes' dont parle Dodge [alors que] une seule loge de 12 ou 15 pieds de diamètre [en contenait autant?], quel ne doit pas avoir été le nombre d'habitants de Mobila avec '80 belles maisons dont chacune pouvait contenir mille hommes', avec deux, trois, ou plus de femmes et des enfants qui occupaient 'pour toutes fins' un espace de seulement '12 ou 15 pieds de diamètre'? Le lecteur peut faire ses calculs à loisir, bien qu'il semble qu'à elle seule Mobila ait contenu plus de la moitié du nombre d'âmes que Dodge accorde pour le continent tout entier".

Dans ce passage, que je traduis fidèlement malgré l'irrégularité de la phrase, on peut voir que Cushman proteste, avec raison, contre la ridicule minoration de Dodge et de certains autres auteurs. On n'en doit pas moins admettre que la contention du premier aurait beaucoup plus de poids s'il ne péchait lui-même par un excès en sens inverse. Il aurait dû se rappeler que quelle que soit la grandeur d'une maison d'habitation, elle est rarement appelée à se remplir comme un œuf (Cf. *op cit.*, pp. 69-70).

(16)—*The Conq. of Florida,* vol. I, pp. 124-25.

envoyer pendant qu'ils rechargeaient leurs armes: cinq des premières contre une seule balle—car les Apalachis étaient d'excellents archers.

Pour entraver la marche des fougueux coursiers des envahisseurs, ceux-ci avaient obstrué le chemin de troncs et de branches d'arbres, faisant l'office d'espèces de chevaux de frize primitifs.

Pendant qu'un petit détachement d'Espagnols était un jour en train de fourrager à la campagne, il rencontra un couple de ces Indiens, dont la femme fut si terrifiée à la vue des chevaux qu'elle en resta immobile, comme subitement fixée au sol. Son mari la prit vite dans ses bras et la transporta à quelque distance dans le bois, où les cavaliers ne pouvaient la suivre. Puis, retournant au chemin où il avait laissé son arc et ses flèches, l'Indien se mit en devoir de s'en servir contre les sept étrangers plantés sur leurs chevaux.

Frappés de tant de galanterie jointe à un telle audace, ceux-ci résolurent de ne point lui faire de mal, mais de le prendre vivant. Se précipitant sur lui avant qu'il eût eu le temps de décocher une flèche, ils le culbutèrent et le tinrent comme cloué au sol pour l'empêcher de se relever.

Cette mesure ne servit qu'à le rendre plus furieux. Il lutta de toutes ses forces, et se tordit comme il put entre les jambes des chevaux, dont il dardait les flancs de la pointe de son arc. Finalement, il parvint à se dégager de la poigne de ses adversaires, et, saisissant son arc des deux mains, il en asséna un coup si formidable au front d'un Espagnol, que le sang en jaillit à flots. Ce que voyant, celui-ci ne put s'empêcher de s'écrier:

—Peste de sauvage, si nous le traitons si gentiment, il est capable de nous tuer tous les sept!

Et, se dressant sur ses étriers, il transperça l'Indien de sa lance et le cloua par terre(17).

Et ces pauvres enfants des bois n'étaient point eux-mêmes dépourvus de tout sentiment chevaleresque. L'un des Espagnols était, avec six compagnons d'armes, tombé dans une embuscade d'où il était sorti plus mort que vif. Comme, pendant sa convalescence, les soldats lui demandaient malicieusement s'il avait compté les coups qu'il avait reçus et si ces coups faisaient bien mal:

—Je ne les comptai point, répondit sèchement leur interlocuteur; mais comme vous pouvez, un jour ou l'autre, en recevoir autant, vous verrez alors s'ils font mal ou non.

---

(17)—*Ibid.*, vol. I, pp. 235-36.

Puis comme on continuait à l'agacer avec des questions plutôt saugrenues:

—Il faut, ajouta-t-il, que vous sachiez qu'une bande de plus de cinquante sauvages surgit des broussailles pour nous tailler en pièces. Mais lorsqu'ils virent que nous n'étions que sept, et encore sans nos chevaux, sept d'entre eux se détachèrent du gros de leurs compatriotes pendant que ceux-ci se tenaient à distance et commencèrent l'attaque. Comme nous n'avions ni arquebuses ni arbalètes, nous étions entièrement à leur merci(18).

Nous avons déjà entrevu la figure originale du chef Vitachuco qui, probablement sur la foi des chamans de sa suite, croyait pouvoir ameuter les forces de la nature contre de Soto et ses braves. Voyant qu'on se riait de ses foudres, il dissimula quelque temps son dépit; puis il fut pris par le chef espagnol, averti de ses plans hostiles, au moment où il pensait lui-même s'en emparer.

Cette tournure inattendue des événements donna lieu à un conflit, sinon à un massacre, dont je voudrais pouvoir raconter les péripéties. Qu'il me suffise de dire que, repoussés par une furieuse charge de cavalerie, les troupes indigènes durent se débander et s'enfuir une partie dans le bois, d'autres dans un grand lac, où ils purent se mettre à l'abri des traits espagnols en gagnant le large, tandis que plus de neuf cents, qui n'eurent point le temps de se protéger ainsi, durent se réfugier dans une moindre pièce d'eau à côté.

Ils furent alors cernés par les Espagnols, qui, à l'aide de menaces puis de cajoleries, et enfin par la décharge occasionnelle de leurs arbalètes, voulurent les porter à se rendre. Les Indiens ne répondirent que par la voix stridente de leurs flèches, que leur envoyaient ceux d'entre eux que supportaient trois ou quatre compagnons à la nage!

Un jour durant, ce singulier manège tint blancs et Peaux-Rouges occupés. Nombre de ces derniers furent tués, et tous épuisèrent leur provision de flèches; néanmoins pas un ne manifesta la moindre velléité de demander grâce.

Pendant la nuit, plusieurs voulurent s'échapper en nageant vers le rivage, la tête dissimulée sous des feuilles de nénuphar. Mais les Espagnols, postés tout autour du lac dans le but de les forcer à capituler, les empêchèrent constamment d'aborder, tout en leur offrant la vie sauve s'ils revenaient à résipiscence.

Ce ne fut qu'à minuit, après être restés quatorze heures dans l'eau, que les supplications de cinq interprètes persuadèrent à quel-

---

(18)—*Ibid.*, vol. I, pp. 244-45.

ques-uns d'accepter les offres de paix des étrangers. Mais, au lever du soleil, pas plus de cinquante ne s'étaient encore rendus. Les autres, voyant enfin qu'on les traitait bien, imitèrent leur exemple, bien qu'avec une répugnance manifeste. A dix heures, deux cents quittèrent ensemble les eaux du lac, où ils étaient restés 24 heures! Ils étaient dans un état pitoyable.

Sept Indiens s'y tenaient encore. Ils continuèrent à défier les Espagnols et y seraient sans doute morts si de Soto, que touchait tout acte d'héroïsme, ne leur avait envoyé douze bons nageurs, l'épée entre les dents, qui les forcèrent à suivre leurs compatriotes au rivage. Il était trois heures de l'après-midi. A bout de forces et plus morts que vifs, ils ne purent opposer la moindre résistance, après avoir été trente heures sur l'eau!—"exploit", ajoute l'historien du temps, "que je n'oserais rapporter si je ne le faisais sous l'autorisation de plusieurs gentilshommes et nobles qui, tant aux Indes(19) qu'en Espagne, me garantirent sa réalité, confirmant ainsi l'authenticité de cet extraordinaire haut fait que je tenais déjà d'une personne en tous points digne de foi"(20).

Les héroïques aborigènes dont nous avons parlé dans les déjà trop longues pages qui précèdent étaient des Muskokis; mais à quelle tribu appartenaient-ils? Voilà ce qu'on ne pourrait toujours dire au juste lorsqu'il n'est point question des Apalachis, qui, eux, se trouvent précisés dans les anciens documents. A en juger par leur histoire subséquente, la présomption serait en faveur des ancêtres des Séminoles, qui devaient comme remplacer sur les champs de bataille la défunte tribu des Apalachis.

Mais, outre que les premiers n'existaient point encore comme entité distincte, de nombreuses circonstances, des raisons très valables, ne nous permettent guère de douter que ces intrépides guerriers aient appartenu aux Tchactas, ou, dans de rares cas, à quelque peuplade apparentée.

Les Chactas de Châteaubriand, que les Anglais appellent Choctaws(21), paraîtraient dériver leur nom de l'espagnol *chato*, aplati, mot qui rappelle l'une de leurs coutumes nationales, l'aplatissement

---

(19)—C'est-à-dire en Amérique.

(20)—*The Conquest*, vol. I, p. 138.

(21)—Une relation française de la Louisiane, publiée pour la première fois, sous une forme anglaise, par M. John-R. Swanton, sous le titre *An Early Account of the Choctaw Indians* (ap. Memoirs of the Amer. Authropological Association, vol. V; Lancaster, 1918), les appelle Chaquetas, forme phonétiquement française qui confirme celle en usage dans les œuvres de Châteaubriand.

de la tête, avec laquelle nous sommes déjà familiers(22). Du moins, telle est l'opinion, peut-être pas très fondée, d'un certain nombre de savants, qui ignorent probablement les assertions d'un ouvrage assez peu connu, sans être ancien, qui a pour titre *History of the Choctaw, Chickasaw and Natchez Indians*(23), par un nommé H.-B. Cushman, fils d'un ministre protestant qui s'était établi chez les premiers dès l'année 1820.

Cet auteur d'un volume publié sous une forme originale(24) prétend que les Tchactas et leurs frères les Chicasas(25) sont probablement originaires du Mexique, et qu'ils s'y trouvaient encore "lorsque Cortez renversa la dynastie aztèque(26), ce qui est manifestement impossible, puisque, pas plus de vingt ans plus tard, de Soto les trouva fermement établis en villages réguliers à l'est du Mississipi(27).

Ils avaient, paraît-il, été subjugués et oppressés par un peuple puissant, dans lequel notre fils de ministre (c'est-à-dire anti-catholique) ne peut s'empêcher de voir ces maudits Espagnols, qu'il qualifie quelque part(28) de "race complètement dénuée de tout principe de vertu connu de l'homme"! S'il fallait ajouter foi à la tradition qu'il rapporte comme ayant été recueillie sur leurs lèvres dès 1820, on n'aurait qu'à remplacer les Espagnols par les Aztecs, qui sont connus pour avoir envahi le Mexique au cours du XVe siècle. On aurait alors une explication valable de leur exode et migration vers le nord-est.

Quoi qu'il en soit, voici en quelques mots la tradition en question.

Les ancêtres de ces Indiens gémissaient depuis longtemps sous le joug d'envahisseurs auquel ils durent se soustraire sous la conduite

---

(22)—Bien qu'il se soit différemment produit chez les Tchactas, qui avaient pour cela recours à un petit sac de sable déposé sur la tête de l'enfant.

(23)—Greenville, Texas, 1899.

(24)—Mon exemplaire, superbement imprimé, avec des caractères neufs et tout aussi bien relié, a pour papier tout ce qu'il y a de plus piètre au monde, de très mince papier gris bien inférieur au papier à journal dont on se sert aujourd'hui, et non seulement il n'a ni table ni index, ou table analytique, mais il lui manque même la moindre division, le plus petit essai de chapitre.

(25)—Chiquachas de la relation louisianaise.

(26)—*History*, etc., p. 67 ; V. aussi p. 213.

(27)—Avant d'aller plus loin, disons que, d'après Domenech (*Voyage dans les Grands Déserts*, p. 330) "le mot *Chactas* veut dire *voix charmante*", il ne dit point dans quelle langue. Ce ne peut être dans celle de ces Indiens eux-mêmes, vu que, d'après le dictionnaire du Rév. Cyrus Byington (Washington, 1915), qui écrit leur nom *Chahta* sans en donner le sens, les équivalents tchactas de l'un et l'autre de ces mots sont tout différents.

(28)—*Op. cit.*, p. 72.

de deux frères, Chahta et Chicasa, qui, nouveaux Moïse et Aaron, les guidèrent à leur future patrie.

Ou plutôt non, ce n'est pas eux qui servirent de guides aux émigrés, mais un *fabussa*(29), ou bâton magique, qu'on plantait droit en terre chaque soir, et qui, le lendemain matin, indiquait, par le point de l'horizon vers lequel il s'inclinait, la direction qu'on devait suivre pendant la journée(30).

Après bien des mois d'une marche fatigante, on se trouva soudain en face d'un cours d'eau comme on n'en avait encore jamais vu. C'était un fleuve immense, pour l'Indien d'âge apparemment incalculable, qu'on appela pour cette raison *Micha Sipokni*(31).

Qu'allait-on faire? Ne devait-on pas s'établir sur les bords du fleuve géant? Non; à l'est, toujours à l'est, et traversez le Mississipi, dit alors en son langage mystérieux la verge magique. C'est ce qu'on fit. Malgré la longueur du chemin déjà parcouru, la foule obéit sans murmurer, et ne mit fin à ses pérégrinations que le matin où le *fabussa* fut trouvé dans une position parfaitement perpendiculaire, dans la région où les rencontrèrent les Espagnols d'abord, puis, à la fin du XVIIe siècle, les Français, dont la plus importante fraction, celle des Tchactas, devint l'alliée pas toujours désintéressée(32).

Mais, longtemps avant l'arrivée des blancs, du vivant même des deux frères qui avaient servi de capitaines aux émigrés, une rupture s'était produite parmi eux, laquelle, basée sur des intérêts contraires, avait scindé cette foule en deux tribus distinctes, et dès lors hostiles quoique toujours sœurs, qui avaient pris les noms respectifs de celui des deux frères qu'elles suivaient. D'où aujourd'hui les Tchactas et les Chicasas, divisions ethniques dont les premiers explorateurs espagnols eux-mêmes font foi.

L'abbé Domenech avait également, presque quarante ans avant Cushman, fait allusion à cette légende, dont il donne les grands traits dans son *Voyage pittoresque*. Seulement il semble aller plus loin pour trouver le berceau de ces Indiens: au lieu du Mexique comme point de

---

(29)—Cf. *fabassa*, "long and slender", dans le dictionnaire de Byington.

(30)—Ce concept d'une verge qui détermine la direction à suivre n'est pas absolument nouveau en mythologie américaine. Si le lecteur veut bien se reporter à la p. 194 de mes propres *Notes on the Western Dénés* (Trans. Can. Inst., vol. IV), il tombera sur un cas analogue.

(31)—"Nom évidemment plus approprié que l'usurpateur Mississipi", commente Cushman, pour lequel ce dernier "n'a aucune signification", preuve que, tout linguiste tchacta qu'il pouvait être, il ne connaissait guère l'algonquin.

(32)—Requiérant d'eux une espèce de tribut annuel comme compensation de l'aide qu'ils leur donnaient, et leur faisant sentir de plusieurs manières qu'ils les considéraient comme étant presque à leur merci.

départ de leurs migrations, il cite l'opinion de certains auteurs qui voient dans le Kamtchatka la région ultime d'où ils seraient venus(33).

En ce qui est de leur organisation sociale telle qu'elle existait il y a deux siècles, on peut dire qu'ils se divisaient en quatre classes, comprenant respectivement les chefs, les notables(34), les guerriers et le commun peuple, c'est-à-dire ceux qui n'avaient aucun exploit à leur crédit.

A la première de ces castes appartenait la fonction de grand chef de la tribu entière, dont les pouvoirs étaient théoriquement fort étendus, mais qui étaient en pratique proportionnés à l'habileté qu'il savait montrer pour se faire obéir.

La relation de la Louisiane(35) confirme ce que j'ai dit de ces Indiens après l'historien du capitaine-général de Soto, et nous fait constater que non seulement ils étaient belliqueux par nature, mais que la nécessité dans laquelle les Français s'étaient trouvés de recourir à leurs services pour se défendre contre l'hostilité d'autres peuplades les avait rendus insolents et exigeants à leur endroit(36).

Leurs habitations, ainsi que leur ameublement, ressemblaient quelque peu à celles des Natchez, à cette exception près qu'elles avaient des toits formant pignon comme les nôtres. Leur contenu consistait en un pot de terre fabriqué par eux-mêmes pour la cuisson de leur nourriture, avec des plats et des bassins de même matière et de fabrication identique pour la consommer. Ils avaient aussi des lits de canne élevés trois ou quatre pieds au-dessus du sol pour les protéger des puces, ainsi que des sas pour passer la farine de maïs qu'ils obtenaient en pilant le grain dans des mortiers faits d'un tronc d'arbre creusé au moyen de charbons ardents. Leur pilon avait parfois jus-

---

(33)—*Op. cit.*, p. 329. Longtemps auparavant, Catlin avait lui-même rapporté cette légende à la p. 567 de ses *Letters and Notes on the North American Indians*. Si Domenech avait seulement eu connaissance de deux petits volumes très rares qui ornent ma bibliothèque, *Histoire de Kamtschtka* (Lyon, 1767), il aurait trouvé dans le second de quoi se convaincre que les Kamtschadales, même des temps qui précédèrent la conquête des Russes, étaient bien différents de Tchactas et Chicasas—circonstance qui, à la vérité, ne milite pas absolument contre la thèse qu'il rapporte sans la faire précisément sienne.

(34)—Que la relation louisianaise appelle *Atacoulitoupa*, mot que Swanton dérive de *hatak*, hommes, *holitopa*, chers, bien-aimés, tandis que le texte français porte en regard "hommes de valleur"(*sic*). Il me paraît préférable de remplacer le dernier terme tchacta par *holitompa*, qui veut dire "noble", et rend mieux l'idée de valeur exprimée par le contexte, sans compter que la classe, ou caste. ainsi dénommée se rencontre assez communément parmi les indigènes américains.

(35)—Ou plutôt ses chapitres VII et VIII, les seuls qui aient trait aux Tchactas.

(36)—Cf. Swanton, *An Early Account*, p. 55.

qu'à dix pieds de long, sans être généralement beaucoup plus gros que le bras.

Ils faisaient bouillir la partie grossière de leur maïs, le son et les grumeaux que retenait le sas, dans une grande peau pouvant contenir trois ou quatre seaux d'eau, auxquels ils ajoutaient de la citrouille, des haricots broyés ou des feuilles de ce légume. Cette décoction une fois presque cuite, ils y mêlaient de la farine de maïs pour en épaissir le bouillon, et, comme condiment, une espèce de lessive résultant des cendres de fleurs de maïs ou de gousses de haricots.

C'est là ce qu'ils appelaient de la *sagamité*, espèce de bouillabaisse indienne encore en usage en Louisiane.

Les Tchactas d'il y a deux cents ans passaient pour être de beaux hommes, tandis que leurs femmes, qui étaient à peu près réduites au rôle d'esclaves dans le ménage, étaient d'apparence bien inférieure. De fait, la relation louisianaise n'hésite pas à les qualifier de "très laides"(37).

A propos de femmes indigènes, je ne puis taire ici une particularité que le lecteur doit appliquer à toutes les races d'Amérique sans exception. Je parle de l'horreur insurmontable que professent les hommes pour toutes celles qui ont leur flux menstruel. Elles sont alors rigoureusement séquestrées; elles n'osent se montrer nulle part, et tout ce qu'elles touchent est pollué par le fait même de leur contact.

Dans un sens, cette infirmité périodique est une bénédiction pour elles, vu qu'elles peuvent alors faire trève à leurs innombrables occupations domestiques.

L'auteur de la relation déjà plusieurs fois mentionnée cite à ce propos une petite scène qui vaut la peine d'être rapportée. "Je me trouvai", dit-il, "un jour à la hutte d'un sauvage qui était allé chasser pour moi le soir précédent. N'ayant point trouvé sa femme, j'allai la chercher dans un réduit à quelque distance de là, et lui demandai de me faire du gruau. Ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'elle consentit à me rendre ce service.

"J'allais me mettre à table quand arriva son mari. Je lui offris alors de mon espèce de gruau, qu'il accepta volontiers. Tout à coup, il s'interrompit, se mit à réfléchir et me demanda qui l'avait préparé. Lorsqu'il apprit que c'était sa femme, il se sentit mal et sortit pour vomir. Puis, rentrant dans la loge, il me fit voir dans le plat de petits points rouges, qui n'étaient que des particules de son maïs bien mûr.

---

(37)—*Ibid.*, p. 59.

—"As-tu donc le courage de manger de cette préparation? me dit-il. Ne vois-tu pas le sang qui s'y trouve?

"Et il se remit à vomir de plus belle"(38).

Lorsqu'un jeune Tchacta voulait se marier, il demandait sa main aux parents de la jeune fille qu'il avait choisie, et *jetait* des colliers de verroterie aux pieds de sa mère et un pagne à son père(39). L'acceptation de ces présents était l'équivalent d'un consentement formel, et le prétendant emmenait alors avec lui celle qui devenait par là son épouse.

Autre point sociologique commun à un grand nombre d'autres familles aborigènes, bien que pas à toutes comme est l'horreur pour la menstruation: la mère de la mariée ne pouvait dès lors même simplement regarder son beau-fils. Belle-mère et gendre s'évitaient comme la peste.

L'heure du travail d'enfantement venu, le mari ne pouvait manger que le soir, après le coucher du soleil, et si l'enfant était une fille, il observait ce jeûne pendant huit jours après sa naissance.

Les Tchactas de l'ancien temps passaient pour être très portés à la jalousie. Une femme surprise en flagrant délit d'infidélité avait les cheveux coupés, et on la répudiait de suite, parfois après lui avoir coupé les oreilles et le nez. D'autres fois elle avait à subir une bastonnade qui pouvait comporter jusqu'à cent coups de bâton. Puis elle devenait la chose publique, et était vouée à un sort qui fait frémir.

Comme il convient à un peuple guerrier, les Tchactas d'autrefois étaient renommés pour leur horreur du mensonge, et, à l'instar de la plupart des sauvages américains, ils brillaient par une vertu d'hospitalité vraiment patriarcale. Malheureusement ils partageaient aussi avec ces derniers une incontrôlable passion pour le jeu, risquant, lorsqu'ils étaient à bout de ressources, jusqu'à la possession de leurs femmes pour un temps déterminé(40).

A la chasse, le Tchatcta de l'ancien temps opérait généralement seul et à pied, et lorsqu'il abattait une pièce de gibier d'une certaine taille, il agissait exactement comme j'ai vu les Indiens du Grand Nord Canadien agir. Il laissait tranquillement l'animal dans le fourré, et s'en retournait en ligne droite au village, se contentant de

---

(38)—Abrégé du texte de la relation, p. 60.

(39)—Le mot "jetait" n'est point fortuit ici. Chez les Dénés du Grand-Nord Canadien, on "jetait" ainsi ce qu'on *donnait* gratuitement, en sorte que jeter et présenter, donner en cadeau, sont synonymes dans leur langue.

(40)—Relation, p. 68.

casser ou plier violemment en chemin le bout des branches, ou la tête des arbrisseaux.

De retour à sa cabane, il annonçait la bonne nouvelle à sa femme qui, guidée par les branches ainsi marquées, se rendait sans difficulté à l'endroit où son mari avait laissé le gibier. Là, elle l'assujettissait à la selle de son cheval, puis l'emmenait à la maison.

Les Tchactas passaient pour d'excellents tireurs: immobiles ou à la course, ils abattaient presque toujours l'objet de leur convoitise. Il y avait très longtemps qu'ils connaissaient l'usage non seulement du fusil mais même de la carabine.

De tout temps, leur industrie native leur avait suggéré des moyens artificiels pour la détection et la capture du gibier. Comme tous les aborigènes, ils étaient naturellement experts dans l'art de contrefaire les cris des fauves. Mais ils allaient plus loin: ils se construisaient des appeaux très ingénieux pour attirer le daim, et pouvaient ainsi tromper le plus rusé compère.

Cachés dans la brousse, ils imitaient à perfection le bêlement du faon ou l'appel du mâle. Le cerf, les oreilles en l'air, se dirigeait alors du côté du chasseur, dont il lui arrivait parfois de sentir à distance l'odeur particulière. Sous l'empire du doute et de la peur, l'animal s'arrêtait alors et humait l'air d'un air inquiet; mais l'Indien se mettait de suite une tête de chevreuil empaillée, qu'il manœuvrait sans être vu de manière à produire une illusion complète. Le gibier courait alors à sa perte sans la moindre hésitation.

C'était là de la stratégie de chasseur. Les guerriers tchactas avaient aussi la leur. Ils voyageaient pour la plupart en petites bandes et dans le plus profond silence, chacun d'eux mettant le pied sur la piste de celui qui le précédait pour ne pas trahir leur nombre. Le dernier allait même jusqu'à faire son possible pour effacer toute trace de leur passage.

Que dis-je? les Tchactas avaient aussi leurs duels, mais pas des simulacres de combats singuliers comme ceux des blancs. C'étaient des rencontres qui se terminaient généralement par la mort des deux antagonistes. Pour ce qui est des exhibitions d'escrime ou de tir à distance déterminée, alors que nos foudres de guerre déclarent "l'honneur vengé" par la première goutte de sang versé, ces Indiens ne se lassaient pas d'en manifester leur plus profond mépris.

On raconte à ce sujet une petite histoire qui projette une vive lumière sur la mentalité tchacta. Un blanc qui vivait depuis quelque temps dans l'un de leurs villages ayant pris ombrage de la conduite d'un certain jeune guerrier, le provoqua en duel. Et, pour faire

briller à ses yeux toute l'étendue de sa bravoure, il lui laissa le choix et du lieu et des armes, pourvu que celles-ci fussent réellement propres à donner la mort.

L'Indien reçut en silence ce défi solennel, et se mit à réfléchir, pendant que tous les yeux, surtout ceux de son provocateur, étaient braqués sur lui. Soudain il bondit vers le blanc, se plaça face à face avec lui, et lui dit:

—"Tu me donnes le choix des armes, du temps et du lieu?".

—"Oui", répondit son interlocuteur intrigué de voir où il voulait en venir.

—"Eh bien! fit le jeune homme, je me bats demain avec ma carabine".

Puis, se tournant vers l'un des assistants, il désigna le blanc de la main et lui dit:

—"Prends-le, mène-le à un mille d'ici, et quand le soleil aura atteint cette hauteur (qu'il désigna d'un geste de la main), tu le placeras derrière un arbre et reviendras".

Se tournant alors vers un autre:

—"Prends-moi demain à la même hauteur du soleil, ajouta-t-il, et cache-moi derrière un arbre à un mille d'ici, mais dans une autre direction, puis reviens.

Enfin, fixant sur le champion de l'honneur son œil brillant:

—"Visage pâle, dit-il d'une voix dans laquelle perçait un mépris souverain, tu me donneras la chasse demain. Si tu es le premier à me voir, tu me tireras le premier; si je te trouve le premier, je te tirerai le premier".

Le blanc, étonné de pareille proposition, n'eut pas à délibérer longtemps. Au grand amusement des Tchactas présents, il se rangea de suite du côté de la prudence, et l'on n'eut point l'occasion d'assister à la chasse à l'homme qu'avait rêvée l'Indien(41).

On rit longtemps, paraît-il, de la déconfiture du bouillant duelliste européen, d'autant plus que ces Indiens avaient eux-mêmes des duels qui n'étaient point des jeux d'enfants. En effet, chez eux une provocation au duel équivalait pratiquement à une condamnation à mort de celui qui portait le défi aussi bien que de celui qui le recevait.

Lorsque l'un d'eux provoquait en duel, il allait avec son témoin rencontrer son adversaire, également accompagné d'un obligeant ami. Chacun d'eux, dépourvu de toute arme, prenait alors sa place en face de l'autre, à une vingtaine de pas de distance, et, à un signal donné,

---

(41)—H. B. Cushman, *Hist. of the Choctaw and Natchez Indians*, pp. 199-200.

chacun des témoins tirait sur l'ennemi de son partenaire. Les deux duellistes tombaient alors, et l'affaire était réglée. Il ne restait plus qu'à pourvoir à leur sépulture.

Mais n'anticipons pas.

Leurs croyances étaient à peu près celles de tous leurs congénères américains; mais leur culte, tout en ayant surtout le soleil pour objet, ne négligeait pas les suggestions de concepts animistiques. Ils croyaient en un Etre suprême, qu'ils appelaient *Yuba Paik*, notre Père d'en-haut, nom que leurs frères les Creeks changeaient en une expression correspondant à "Celui qui est dans le firmament".

Leurs prêtres, si l'on peut ainsi appeler une classe d'hommes qui étaient plutôt des chamans-devins, portaient des robes blanches, et avaient pour coiffure une peau de hibou habilement préparée, symbole de la sagesse qui était supposée les distinguer. Ils parlaient peu, usaient entre eux d'une espèce d'argot composé de mots tchactas ingénieusement modifiés et mêlés de quelques archaïsmes.

La tribu avait aussi un grand-prêtre, dont l'office était héréditaire dans une famille(42).

Leurs rites, sans être aussi sanguinaires que ceux des Mandanes, n'en comportaient pas moins de très sérieuses épreuves, voire des tortures de description révoltante(43), infligées aux jeunes gens qui aspiraient au rang d'"hommes de valleur". Cette probation se faisait d'ordinaire lors de leur grande fête, appelée vulgairement la Danse du Maïs Vert—au fond un hommage public aux quatre vents du ciel—dont la célébration passait pour avoir la vertu d'effacer jusqu'au souvenir de tous les crimes, excepté celui de meurtre(44).

En cas de maladie, ils avaient, indépendamment des incantations de leurs chamans, certaines tisanes, ou décoctions d'herbes et de racines. En guise de vomitif, ils s'enfonçaient des plumes dans la gorge. Ils connaissaient aussi le bain de vapeur, en honneur chez tous les aborigènes de l'Amérique.

Lorsque tout remède avait failli et que le chaman assurait que la mort était imminente, les femmes lavaient le corps du moribond, le peignaient des pieds à la tête, lui mettaient ses plus beaux habits, et, ses proches se couchant sur lui, l'étouffaient de leurs caresses. En

---

(42)—Cf. Lewis Spence, *ap.* Encyclopædia of Religion and Ethics, vol. III, p. 568.
(43)—*Ibid., ibid.*
(44)—Spence, *ibid., ibid.*

sorte que, pour parler comme la relation louisianaise, "ils obligeaient l'infortuné patient à mourir malgré lui"(45).

Aussitôt l'inévitable arrivé, les parents du défunt lui érigeaient une espèce de cabane aérienne en guise de cercueil, à six pieds du sol, tout près de sa porte, sans oublier naturellement de munir le cadavre de nourriture et de boisson, auxquelles on ajoutait une paire de souliers de rechange pour son grand voyage, ainsi que ses armes et des munitions.

D'après les Tchactas préhistoriques, les morts s'en vont, en effet, au pays des mânes, où les bons sont confiés au Maître de la Vie qui en a grand soin, tandis que ceux qui se sont mal conduits "se tirent eux-mêmes d'affaire comme ils peuvent"(46).

Mais, s'il faut en croire d'autres auteurs apparemment tout aussi bien informés, ils croyaient que les esprits des trépassés ont à traverser un terrible torrent, sur un tronc d'arbre dépouillé de son écorce et très glissant. Sitôt arrivé à ce simulacre de pont, deux esprits préposés à sa garde font leur possible pour empêcher le nouveau venu de traverser. Mais leurs efforts sont impuissants contre les bons, tandis qu'ils font de suite tomber les méchants dans l'eau bouillonnante du torrent, qui les entraîne vers un désert où ils ont à souffrir de la faim et de la soif(47).

Cinq ou six mois après la mort, alors qu'une infection insupportable se dégageait du corps, tous les parents du défunt se réunissaient en grande cérémonie auprès d'une femme de la classe des notables(48), qui le décharnait minutieusement, en nettoyait les os et les déposait dans une manne bien propre. Les déchets de chair corrompue étaient alors jetés dans un champ, puis l'assemblée faisait honneur à un repas funèbre.

Enfin, au milieu des chants des uns et des hurlements des autres, on portait solennellement les ossements dans l'ossuaire communal(49).

Au point de vue psychologique, les choses ont bien changé chez ces Indiens depuis le temps des Français de la Louisiane. En ce qui est du matériel, la transformation a été moindre, vu que rien ne la rendait nécessaire. Les Tchactas ont, en effet, la réputation d'avoir

---

(45)—P. 64.
(46)—Encyclopædia, III, p. 568.
(47)—Cf. Cushman, *History of the Choctaw*, pp. 226-27.
(48)—Le *Handbook of American Indians* dit "certains vieux gentlemen, qui se laissaient croitre les ongles très longs dans ce but'.
(49)—Cf. la Relation, ainsi que Cushman, *op. cit.*, p. 225.

toujours été des agriculteurs modèles... pour des Indiens. "Les Choctaws étaient les cultivateurs par excellence des sauvages du midi", assurent les auteurs du petit article que leur consacre le *Handbook of American Indians*(50).

Selon le Dr Brinton, de Soto trouva qu'ils cultivaient "de grands champs de maïs, des haricots, des courges et du tabac. Ils vivaient alors dans des villages permanents composés d'édifices en bois bien bâtis, plusieurs sur des tertres de construction artificielle, et se servant d'armes et d'ustensiles en pierre d'un fini remarquable". Cet auteur ajoute que "les descriptions des voyageurs récents et les antiquités qui subsistent encore parmi eux prouvent que ces rapports n'étaient pas exagérés"(51).

L'abbé Domenech avait de son côté écrit que les Tchactas "cultivent avec succès les céréales, le maïs, la patate douce, la pomme de terre, le riz, le tabac, etc."(52). D'après Georges-B. Grinnell, cette peuplade est composé "d'industrieux cultivateurs du sol, qui recueillent d'abondantes récoltes de maïs, de haricots, de courges et de tabac"(53).

Ce dernier auteur ajoute que "leurs villes étaient autrefois importantes et fortifiées, et souvent bâties sur des éminences artificielles, tandis que leurs maisons étaient substantielles et contenaient plusieurs appartements. Bien que faits de pierre, leurs armes et ustensiles étaient finement travaillés". C'était, au dire de Catlin, "une nation de fermiers beaucoup plus avancés en civilisation que n'importe lesquels de leurs voisins"(54).

Parlant des Tchactas tels qu'ils étaient il y a seulement 75 ans, Drake écrivait que non seulement "ils ont acquis une réputation d'honnêteté et de fidélité qui n'est surpassée par celle d'aucune autre de nos tribus indiennes", mais qu'on "peut les considérer comme un peuple de cultivateurs et d'éleveurs, ayant sur la rivière Rouge des fermes qui peuvent soutenir la comparaison avec n'importe lesquelles des Etats. L'année dernière, ils cultivèrent en grand le coton; ils ont huit ou dix machines à égrainer le coton, et exportent de sept à huit cents ballots de cet important produit.

"Beaucoup de Tchactas vivent dans des maisons confortables. Ils possèdent un grand nombre de chevaux, de bestiaux, porcs et

---

(50)—Vol. I, p. 288.
(51)—*The American Race*, p. 87.
(52)—*Voyage pittoresque*, p. 114.
(53)—*The Story of the Indian*, p. 265; Londres, 1896.
(54)—*The Geo. Catlin Indian Gallery*, p. 214; Washington, 1887.

moutons, qui constituent la fortune de ceux qu'on peut regarder comme formant la classe pauvre. On s'occupe de la manufacture du sel en deux endroits de leur territoire. L'établissement du col. David Folsom, Tchacta respectable et énergique, est peut-être le plus important; on y récolte environ vingt boisseaux de cette denrée par jour"(55).

Ce qui montre que ces Indiens sont naturellement plutôt progressifs, et savent s'adapter aux circonstances. Car ils ne sont plus aujourd'hui au pays de leurs ancêtres, pas plus qu'à part celle du cultivateur ils ne mènent la même vie qu'autrefois. Les blancs les trouvèrent au sud et au centre de ce qui est devenu l'Etat du Mississipi, à partir d'un point à l'est de la Tombigbee probablement jusqu'au comté de Dallas, en Géorgie. Mais, par suite de circonstances sur lesquelles ils n'avaient point de contrôle, ce territoire fut graduellement restreint, puis déplacé, cette tribu ayant fini par être forcée par le gouvernement des Etats-Unis de se transporter à l'ouest du Mississipi, dans ce qu'on commença par appeler le Territoire Indien—aujourd'hui l'Oklahoma.

Ces migrations, que rendait nécessaires la poussée de la civilisation caucasienne, représentée trop souvent par des hordes de gens sans aveu, furent maintes fois très pénibles aux aborigènes, et, avec un peu plus de ménagements, sinon d'humanité, elles auraient pu s'accomplir sans les guerres, massacres, troubles et mortalités qu'elles occasionnèrent la plupart du temps.

Ceux qui seraient curieux d'étudier leurs péripéties en ce qui concerne les Indiens qui nous occupent en ce moment, pourraient le faire à l'aide de la monographie de Charles-C. Boyce, *Indian Land Cessions in the United States*(56).

On y verra d'abord des détails complets sur les limites du territoire tchacta tel que le gouvernement des Etats-Unis les concédait au commencement de 1786. On apprendra ensuite comment ces limites furent graduellement modifiées, c'est-à-dire presque toujours restreintes, d'abord le 17 décembre 1801, puis le 17 octobre de l'année suivante, alors que la "nation" confirma certaine cession précédemment faite à la Grande-Bretagne. On constatera de nouveaux abandons de territoire plus ou moins volontaires les 16 novembre 1805, 24 octobre 1816, 18 octobre 1820, 20 janvier 1825, 27 et 28 sep-

---

(55)—Abrégé de la p. 698, *The Aboriginal Races of North America*; New-York, 1880.

(56)—*Ap.* Eighteenth Annual Rep. of the Bureau of Amer. Ethnology, part II; Washington, 1899.

tembre 1830, date à laquelle furent arrachés aux Tchactas les derniers lambeaux de ce qu'ils possédaient encore à l'est du Mississipi.

De semblables cessions furent faites le 22 juin 1855 et le 28 avril 1866. C'est alors que la tribu consentit, après un nouvel abandon de son ancien territoire, à laisser 10,000 Indiens du Kansas s'établir sur ce qui restait du nouveau.

Lorsque fut écrite la relation de la Louisiane, les Tchactas n'avaient pas moins de 45 villages donnant asile à 4,000 hommes en état de porter les armes(57), sans compter de moindres localités, comme, par exemple, le bayou Lacombe, en Louisiane, où l'on voit encore certains individus de cette peuplade(58).

D'après les documents officiels, ils comptaient en 1926 un total de 26,628 âmes, y compris leurs affranchis—car ils étaient esclavagistes—à part de 1,200 individus de leur race restés au Mississipi, soit en tout, c'est-à-dire à l'est comme à l'ouest de ce fleuve, 27,828 Tchactas.

Pour instruire les enfants de cette population, nous trouvons dans son territoire cinq écoles, dont une catholique, qui lui sont exclusivement destinées, plus autant d'autres, dont une est presbytérienne et trois catholiques, qui desservent une génération tant chicasa que tchacta.

Tels sont aujourd'hui les descendants des Chactas de Châteaubriand. On le voit, ils n'ont pas résisté à la vague du progrès que n'ont pu suivre tant d'autres stocks américains.

Mais il y a plus. Fidèles à leur traditionnelle réputation de bravoure, un grand nombre de Tchactas ont voulu s'en montrer dignes en s'associant aux Américains pendant la dernière guerre européenne. La remise de la Croix de Guerre française à l'un d'eux nommé Joseph Oklahombi et la citation suivante à l'ordre de l'armée par le général Pétain (que je traduis d'une traduction anglaise) disent assez s'ils ont réussi dans leur louable projet(59). Parlant de notre Tchacta, Pétain disait:

"En face d'un violent barrage, il se lança à l'assaut d'une position ennemie, qui couvrait une surface de 210 mètres protégée par des fils barbelés. Il se précipita sur des nids de mitrailleuses, et fit 171 prisonniers. Il s'empara d'une forte position, qui contenait plus de

---

(57)—*Ubi suprà*, pp. 71, 72.

(58)—Cf. *The Choctaw of Bayou Lacomb, St. Tammany Parish, Louisiana*, bulletin 48 of the Bur. of Am. Ethn.; Washington, 1909.

(59)—V. E. B. Meritt, *The American Indian and Government Indian Administration*, p. 16; Washington, 1926.

50 mitrailleuses et un certain nombre de mortiers à tranchées. Tourna contre l'ennemi les machines capturées, et garda la position quatre jours, malgré un barrage constant de gros projectiles et d'obus à gaz. Traversa bien des fois la zone neutre (*no man's land*), pour se procurer des renseignements sur l'ennemi et assister ses compagnons blessés".

Par où l'on voit que les Tchactas modernes n'ont pas dégénéré, et sont les dignes petits-fils de ceux qui donnèrent tant de fil à retordre aux troupes de Fernand de Soto.

Essai X

QUESTIONS CONNEXES :

MOUND-BUILDERS, MALVERSATIONS ET ORGANISATION POLITIQUE.

Au lieu de vouloir corriger certaines vérités relativement aux aborigènes d'Amérique, qu'il appelle des erreurs populaires, Henshaw, que j'ai déjà eu l'occasion de citer(1), aurait bien dû, ce semble, tomber sur une erreur authentique qui a longtemps passé pour un fait établi dans le monde des savants, et qui a encore ses adeptes aujourd'hui. Cette notion erronée a trait à ces tertres artificiels connus sous le nom anglais de *mounds*, qu'on rencontre dans plusieurs régions des Etats-Unis, surtout dans les vallées du Mississipi et de l'Ohio, auxquels des archéologues friands de mystère ont attribué une antiquité fabuleuse et comme cause efficiente, ou auteurs, des races disparues selon les uns, des peuples de l'Amérique méridionale ou centrale, sinon du Mexique, s'il faut en croire les autres.

D'où l'expression de *Mound-Builders*, ou bâtisseurs de mounds, qui a encore cours dans un certain monde, et représente une race mythique qui n'a jamais existé que dans l'imagination de ceux qui l'emploient, ou du moins n'a jamais vu le pays où se trouvent ces travaux de terrassement.

Le passage suivant d'un ouvrage dont la seconde édition fut publiée en 1873 donne une idée assez exacte de l'état de la question il y a quelque soixante ans.

"Les preuves de l'existence passée d'une race préhistorique connue sous le nom de *Mound-Builders* qui, à une certaine époque, occupa les principaux tributaires du Mississipi, de la côte du Golfe à la région des Grands Lacs sont trop concluantes pour permettre le doute.

"Ces preuves consistent en des tertres symétriquement élevés et formant souvent des figures mathématiques telles que le carré, l'octo-

---

(1)—V. p. 184.

gone et le cercle, avec de longues lignes de circonvallation; des cavités dans le roc solide et des tas de décombres résultant de leurs opérations minières, ainsi qu'une espèce d'ustensiles en pierre ou en cuivre, sinon d'argile, qui trahissent une connaissance des arts et un labeur méthodique inconnus des Peaux-Rouges.

"Tandis que le caractère de ces structures, qu'on retrouve sur de grands espaces, varie en des détails sans importance, on y remarque néanmoins une uniformité générale qui en caractérise les auteurs comme un peuple sujet à un gouvernement unique qui le dirigeait (*one controlling government*).

"Les *Mound-Builders* étaient, par la nature spéciale de leurs structures, un peuple aussi distinct que les Pélasges, dont on rencontre encore les ouvrages préhistoriques au travers de la Grèce et de l'Italie"(2).

Cet auteur est si ancré dans son opinion, que tout le monde ou à peu près partageait d'ailleurs alors, qu'au cours d'une importante description de ces ouvrages, il va jusqu'à parler de "l'empire des *Mound-Builders*"(3), "race antique", dit-il(4), dont l'habitat s'étendait de l'Isle Royale, lac Supérieur, au golfe du Mexique. Foster cite alors les opinions en cours de son temps, qui allaient chercher l'origine de ce peuple mystérieux jusque dans les tropiques. Enfin il ne craint pas d'écrire:

"Il faudrait combler un large abîme avait de pouvoir relier les Mound-Builders aux Indiens de l'Amérique du Nord. Ils différaient essentiellement par la ferme de leur gouvernement, leurs habitudes et leurs occupations journalières. Les derniers, depuis qu'ils sont connus des blancs, ont méprisé les entraves de la vie sédentaire qui s'attache à l'agriculture et dont les exigences leur paraissent ignobles"(5).

Le lecteur qui a eu la patience de parcourir mes précédents essais pourra dire ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette assertion.

Le livre du Dr Foster date du 1873, et c'est là sa principale excuse pour les affirmations erronées et les conclusions hasardées dont il fourmille.

Mais, quatre ans plus tard, le Compte Rendu du Congrès International des Américanistes tenu à Luxembourg—publication qui, on le voit, avait qualité pour se prononcer sur un pareil sujet—ne contenait pas moins de trois études y afférentes, dont pas une ne donnait

---

(2)—J. W. Foster, *Pre-Historic Races of the United States of America*, p. 97; Chicago, 1873.
(3)—*Ibid.*, pp. 109, 145.
(4)—*Ibid.*, p. 111.
(5)—P. 347.

la note juste. Une ou deux phrases de chacune d'elles suffiront pour le prouver.

Un M. S. Robertson, de Fort-Wayne, Indiana, écrivant sur *Les Mound-Builders d'Amérique*, parle de ces "mounds, ou terrassements, témoins silencieux d'une race aujourd'hui disparue"(6). Et plus loin encore il n'hésite pas à écrire: "Cette race a vécu, mais elle a entièrement disparu"(7).

Voilà qui est clair, et n'admet pas même la possibilité du moindre doute.

Dans le même volume, un Rév. Stephen Peet, l'un des plus grands antiquaires de son temps à la revue duquel(8) j'eus l'honneur de collaborer, commence un autre essai intitulé *The Mound-Builders* par cette déclaration, qui suffit à donner l'orientation de ses pages: "On sait que l'intérieur de l'Amérique du Nord a été autrefois habité par une race d'hommes qui ont reçu le nom de *Mound-builders*. Mais on ignore quel était ce peuple, d'où il est venu et ce qu'il est devenu. Un mystère impénétrable enveloppe toute son histoire"(9).

Enfin une troisième étude ayant pour titre *A quelle Race ont appartenu les Mound-Builders?* par un M. Force, de Cincinnati, trahit également des préjugés routiniers dès les premières lignes. "Les constructions en terre connues aux Etats-Unis sous le nom générique d'ouvrages des Mound-Builders", commence-t-elle par dire, "ont été évidemment élevées par un peuple qui, à quelques égards, différait matériellement des tribus indiennes que l'on rencontre actuellement sur notre sol"(10).

Or s'il y a pour moi une chose sûre et certaine, un point scientifique à peu près indiscutable, c'est le fait que ceux auxquels on doit les *mounds* américains ne sont autres que les ancêtres des Indiens dans le territoire desquels on les trouve, ou, en cas de migrations dûment consignées dans l'histoire, les Indiens qui s'y trouvaient lors de leur premier contact avec les blancs.

Dès 1892, j'émettais publiquement cette opinion, que j'appuyais de preuves qui me paraissaient péremptoires(11). Je ne puis les reproduire ici; mais, pour en citer d'autres, je n'ai que l'embarras du choix.

---

(6)—*Op. cit.*, vol. I, p. 40.
(7)—*Ibid., ibid.*, p. 45.
(8)—*The American Antiquarian.*
(9)—*Ibid., ibid.*, p. 104.
(10)—*Ibid., ibid.*, p. 121.
(11)—Cf. *Notes on the Western Dénés*, pp. 39, 40.

Je montrai alors que, dans certains mounds du Wisconsin, du Tennessee, de la Caroline du Nord et de la Pennsylvanie, on avait trouvé des objets de fabrique européenne, alors qu'il était notoire que la population indienne chez laquelle s'élevaient ces monuments n'avait pas ethniquement changé depuis la découverte de son pays par les blancs. J'ajoutai que, dans l'Etat du Mississipi, à une place autrefois occupée par les Chicasas, une de ces éminences artificielles récélait un plat d'argent aux armes de l'Espagne, ainsi que des restes de la monture d'une selle. Que dis-je? Sans remonter aussi loin dans le passé, on a découvert dans un mound une pierre portant des lettres de l'alphabet, ou plutôt du syllabaire tchéroki, dont l'invention ne date que de 1821 !

Et pourtant l'on parle encore des *Mound-Builders* comme s'ils avaient formé une race antique et à part en Amérique, et l'on se demande d'où elle pouvait bien venir et ce qu'elle est devenue !

Ensuite et surtout, il y a les remarquables publications de l'Institution Smithsonienne, Washington, travaux généralement marqués au coin d'un esprit critique qui n'admet que ce qui est scientifiquement prouvé, et font très petite la part des théories basées sur des préférences personnelles. Or ces travaux et publications abondent presque toujours dans mon sens, ou plutôt, dans nombre de cas, c'est moi qui m'en suis fait l'écho.

Je veux maintenant faire un pas de plus et préciser ma contention de 1892 en la restreignant à un stock indigène, celui des Muskokis, qui a fait l'objet de mon dernier essai et dont je vais continuer l'étude dans le présent et le suivant.

Il faut vraiment tout ignorer des exploits de Fernand de Soto pour ne pas voir que les tumuli artificiels, ou mounds, qu'on rencontre à l'est du Mississipi méridional sont dus à cette race. Nous savons déjà(12) que les Natchez et les Taënsas, qui n'étaient eux-mêmes que des divisions un peu éloignées de cette famille, bâtissaient leurs temples et souvent la demeure de leurs Soleils sur des élévations artificielles. Nous pourrons y revenir. En attendant, voyons ce qu'il en était des Tchactas, Chicasas et Creeks, autres tribus du même stock—sans oublier les deux citations à ce sujet que nous avons faites vers la fin de notre dernier essai.

Nous lisons au premier volume de la *Conquête de la Floride*(13) que la demeure du cacique du premier village auquel les troupes espa-

---

(12)—Par ce que nous avons vu d'eux dans un précédent essai.

(13)–Nom par lequel on désignait originairement tout le pays à l'est du Mississipi méridional.

gnoles abordèrent "était bâtie sur une éminence artificielle, près du rivage, et construite de manière à servir de forteresse"(14).

L'une des principales autorités de l'auteur anglais de cet ouvrage est non moins explicite à propos de la même place. Cette maison se dressait, dit-il, "près du rivage, sur une très haute éminence faite à la main en vue [d'une possible exhibition] de force"(15).

D'une autre localité, le chroniqueur de l'expédition de Soto écrit: "Le village d'Osachile ressemblait à la plupart des villages indiens de la Floride. Les naturels s'efforçaient toujours de bâtir sur un terrain élevé, ou tout au moins de construire les maisons de leurs chefs sur des éminences. Comme le pays était très plat, ils élevaient en terre des tertres artificiels, dont le sommet pouvait contenir de dix à vingt maisons. Là résidaient le cacique, sa famille et ses serviteurs.

"Au pied de cette colline se trouvait une place publique, de grandeur proportionnée à celle du village, autour de laquelle s'élevaient les habitations des habitants les plus distingués. Le reste du peuple érigeait ses wigwams aussi près que possible de la résidence de son chef. Une avenue de quinze à vingt pieds de largeur menait en ligne droite au sommet du mamelon, laquelle était flanquée de chaque côté de troncs d'arbres joints ensemble et plantés profondément en terre. D'autres troncs d'arbres formaient les marches d'une seconde avenue. Chaque côté du mound était abrupt et inaccessible"(16).

Nous avons là une précieuse note d'intérêt technologique que je n'ai encore jamais vue reproduite(17).

Plus loin, on nous apprend à propos du cacique de Casquin que "son habitation se voyait sur une haute élévation artificielle, à une extrémité du village, et consistait en douze ou treize grandes maisons pour sa nombreuse famille de femmes et de serviteurs"(18).

Enfin, comme pour obvier à la nécessité d'avoir à se répéter, le même auteur écrit, toujours d'après des sources contemporaines, qu'un autre chef avait, *"comme d'habitude* [c'est moi qui souligne], sa résidence sur un haut tertre artificiel"(19).

Les Français succédèrent aux Espagnols dans ces pays plats, et partant assez sujets aux inondations. Un peu à l'ouest des Tchactas,

---

(14)—Théodore Irving, *The Conquest of Florida*, vol. I, p. 56.
(15)—*Ap.* Brinton, *Essays of an Americanist*, p. 75; Philadelphie, 1890.
(16)—*Op. cit.*, vol. I, pp. 153-54.
(17)—Excepté dans les *Essays* du Dr Brinton (p. 73), qui la donne dans la traduction de l'original de La Vega, lequel servit à l'auteur de la *History of the Conquest of Florida.*
(18)—*Op. cit.*, vol. II, p. 115.
(19)—*Op. cit.*, vol. II, p. 156

et sur le Mississipi lui-même, s'étendait le territoire des Natchez,—toujours des Muskokis—chez lesquels des contemporains nous ont déjà montré des mounds en plein état de service. D'autres auteurs assurent en avoir vu chez eux. Ainsi Dumont nous parle d'un certain chef natchez dont la "cabane" se dressait sur un tertre artificiel(20). L'un de leurs missionnaires, le P. Petit, a évidemment une semblable éminence en vue, bien qu'il lui donne un autre nom, lorsqu'il écrit d'un Soleil que sa résidence était établie sur une "butte de terre apportée pour la circonstance".

Il ajoute un autre détail qui nous éclaire encore davantage sur les us et coutumes de ces *Mound-Builders* incontestés. Lorsqu'un chef meurt, dit-il, on détruit sa maison, et le même tumulus ne sert point à l'habitation de son successeur. On l'abandonne pour en construire un nouveau(21), ce qui explique le grand nombre de mounds qu'on trouve aujourd'hui sur certains points de ce territoire—sans compter qu'il me semble avoir lu dans un vieil ouvrage qu'un certain village était assis dans son intégralité sur des mounds, c'est-à-dire que chacune des maisons dont il était composé avait une semblable élévation pour base.

Mais veut-on quelque chose d'encore plus récent et tout aussi authentique? On assure qu'aussi tard que le siècle dernier les Séminoles de la Floride, autre tribu muskokie, sur laquelle nous devrons bientôt concentrer toute notre attention, avaient l'habitude de ramasser les corps de ceux qui avaient succombé au cours d'une bataille et de les recouvrir d'un mound(22).

On peut citer, d'après les anciens auteurs, d'autres tribus américaines connues pour avoir été dans l'habitude d'ériger pareils travaux de terrassement. Je me borne ici aux seuls Muskokis.

Voilà donc qui est clair. Les toits et les murailles de ces demeures, ainsi que les clôtures et les fortifications de bois dont elles étaient parfois entourées, ont disparu avec le temps, mais les tumuli en terre sont restés(23). Alors n'est-ce pas faire preuve d'une ignorance peu ordinaire, plutôt que de sagacité scientifique, que d'attribuer aujourd'hui ces derniers à une race éteinte et inconnue, qui n'eut jamais la

---

(20)—*Mémoires historiques de la Louisiane*, vol. II, p. 109.
(21)—Cf. *Lettres édifiantes et curieuses*, vol. I, p. 261.
(22)—Cf. Brinton, *Essays of an Americanist*, p. 77.
(23)—Aussi ne puis-je voir l'à propos de la remarque du Dr Foster à l'effet que "l'Indien ne fut jamais connu pour avoir élevé des structures capables de survivre à une génération. Ses loges", ajoute-t-il, "consistent en quelques rares perches dont un bout est planté en terre et l'autre assujetti en haut avec des brins d'osier, et sur lesquelles sont étendues des nattes, des pièces d'écorce de bouleau

moindre notion de cse travaux et n'en soupçonna même jamais l'existence ?

C'est bien ce que devait penser le grand américaniste qu'était feu le Dr Brinton, et c'est ce que semblent croire de nos jours tous les archéologues de Washington qui ont étudié cette question. Le premier en écrivait en effet:

"Les tribus qui habitaient ce que nous appelons les Etats du Golfe... appartenaient, à de rares et petites exceptions près, à la grande famille chahta-muskokie. C'est chez elle qu'il nous faut chercher les descendants des mystérieux *mound-builders*. Aucune autre tribu ne peut les approcher dans leurs droits à cette distinction"(24).

Deux ans plus tard, Sir Daniel Wilson, sans être aussi positif—probablement parce qu'il n'avait pas étudié la question à fond comme Brinton—écrivait de son côté: "On croit que l'ancien nom des *mound-builders* survit sous une forme modifiée dans celui des monts et de la rivière Alleghany, et les tribus chatta-muskogies, qui comprennent les Choctaws, les Chickasaws, les Creeks et autres Indiens méridionaux de la même famille, sont supposés représenter l'ancienne race"(25).

Pourquoi "supposés"? Rien de plus sûr aujourd'hui. On voit dans l'hésitation du savant canadien comme un vestige des idées d'un autre âge, la peur de briser trop vite avec l'ancienne école.

Mieux informé et parfaitement documenté, le Dr Brinton peut être plus tranchant, d'autant plus qu'il cite en outre un passage d'un vieil auteur, Biedma, à l'effet que "les caciques de cette région avaient l'habitude d'ériger, près de la maison où ils demeuraient, des tertres très élevés, et il y en avait qui plaçaient leur résidence au sommet de ces tertres"(26).

---

ou des peaux de bison... Jeunes et vieux y trouvent un abri temporaire, qu'on abandonnera chaque fois que l'inclémence de la saison ou la disette de gibier survient" (*Op. cit.*, p. 347).

En premier lieu, les Indiens érigeaient des structures de caractère durable, nous venons de la voir. Deuxièmement, leurs habitations n'étaient pas toujours la *tipi* des nomades de la prairie que notre Américain vient de décrire, nous l'avons également vu. Enfin, prétendrait-il que ses Mound-Builders nous aient jamais laissé des logis de matière impérissable? Si oui, où sont-ils? Si non, où est la moindre force dans son argumentation en faveur d'une diversité de races? N'est-il pas évident que la matière des habitations des Mound-Builders, le bois, a péri, est disparu avec le temps tout comme celle des loges qui abritèrent leurs successeurs ?

(24)—Abrégé des *Essays of an Americanist*, pp. 71, 72.

(25)—*The Lost Atlantis and other Ethnographic Studies*, p. 103; Edimbourg, 1892.

(26)—*Relation de ce qui arriva pendant le Voyage du Capitaine Soto*, p. 88; ed. Terneaux Compas.

Cette circonstance, et ce que nous avons nous-même constaté en compagnie du conquistador espagnol, explique une des raisons d'être de ces mounds. Mais pourquoi vivre sur une élévation artificielle ? Quel était le but réel de pareils ouvrages? L'une ou l'autre des six raisons suivantes pouvait en être cause.

En premier lieu, en cas d'attaque pareille position pouvait, nous l'avons déjà vu(27), servir de forteresse. Donc tout d'abord raison stratégique.

Deuxièmement, "les sauvages expliquent qu'ils ont tous les quinze ou vingt ans une inondation, qui s'étend cinq milles ou plus en largeur dans beaucoup de places de l'Alabama... On s'est quelquefois demandé pourquoi ces mounds furent élevés...; sans aucun doute ils eurent pour objet de fournir des lieux de refuge aux gens menacés d'inondation. Telle est la tradition courante parmi les anciens".

Cette remarque, qui confirme d'ailleurs ce que nous avons vu au pays nachez, où le fleuve géant "noye" périodiquement, est de Benjamin Hawkins, qui écrivait en 1798 et 1799(28).

Le même ancien auteur poursuit ses recherches. "Mais", se demande-t-il, "pourquoi ériger ces mounds là où le sol est élevé et incontestablement hors de l'atteinte des inondations"? Il répond de suite: "Par suite d'une vénération superstitieuse pour d'antiques coutumes". Ce en quoi il se trompe évidemment. La véritable raison, en pareil cas, était ou bien la première donnée plus haut, ou bien la suivante, que nous fournit Martin Duralde:

Troisièmement, "selon eux [les Atakapas, famille aborigène dont l'habitat se trouvait juste à l'est du Mississipi, sur le golfe du Mexique], les mounds avaient pour but d'élever et de différencier les maisons des chefs. Ils étaient construits sous leur direction par les femmes"(29).

Quatrièmement, ils servaient aussi de lieux de sépulture aux chefs et autres personnes influentes des tribus, et cela de l'une ou l'autre des deux manières suivantes. Ou bien on les enterrait dans le tertre artificiel déjà élevé pour fins d'habitation, et alors on le faisait souvent après en avoir décharné les ossements, ainsi que le donne à entendre l'état anormal dans lequel on les a depuis trouvés; ou bien l'élévation était elle-même faite expressément pour abriter ces restes et perpétuer le souvenir de ceux auxquels ils appartenaient.

---

(27)—Cf. le texte auquel se rapporte la note 10 de cet essai.

(28)—Ap. John-R. Swanton, *Early History of the Creek Indians and their Neighbors*, p. 210; Washington, 1922.

(29)—Swanton. *Indian Tribes of the Lower Mississipi Valley*, p. 363.

Dans ce dernier cas, le corps était publiquement déposé sur la prairie nue et recouvert de terre, avec la coupe du défunt surmontant momentanément le petit tertre qui résultait des premiers efforts des parents en deuil. Cyrus Thomas reproduit un touchant dessin contemporain par Le Moyne de Morgues, qui représente une semblable élévation rudimentaire entourée de flèches plantées en terre, tandis qu'à côté un cercle de pleureurs et de pleureuses rend au mort les derniers devoirs(30).

Plus tard, la parenté féminine du défunt venait journellement apporter des paniers, corbeilles et sacs de terre, qu'elle vidait sur l'embryon de mound, comme nous déposons des couronnes et des fleurs sur un tombeau. C'était le tribut de sa douleur, vraie ou simulée (car l'étiquette entrait pour beaucoup dans les deuils indiens), une corvée périodique qui permettait au tertre funéraire de prendre finalement des proportions respectables.

D'après Brinton(31), un mound qui se trouve dans la vallée de l'Etowah, en Géorgie, a une capacité de pas moins d'un million de pieds cubes. Le mound Messier, près de la rivière Chatabouchi, en contient 700,000. De semblables éminences artificielles ayant de cinquante à soixante-dix pieds de hauteur, avec une base de deux cents à quatre cents pieds carrés ne sont pas rares dans les nombreuses vallées des Etats du Golfe.

Certains tertres funéraires étaient aussi élevés sur un caveau en pierre et de forme quadrangulaire, qui pouvait contenir d'un à douze corps ou plus.

Mais les immenses mounds dont je viens de parler n'étaient évidemment pas des sépultures individuelles. C'étaient ou bien ce qu'on pourrait appeler des cimetières communaux, ou bien des ouvrages stratégiques, en un mot de véritables fortifications. Car un cinquième but de ces élévations était exclusivement la défense de toute une agglomération humaine, d'un village entier.

Ces ouvrages pouvaient avoir différentes formes. C'étaient parfois des remparts de terre durcie jetés là où ils pouvaient protéger le plus et le plus facilement, ou bien des enceintes circulaires, oblongues ou rectangulaires, des enclos de plus de six cents pieds de diamètre,

---

(30)—Brinton nous sert, après de Bry qui le reproduit le premier, dans ses *Peregrinationes in Americam* (*Pars II, Tab. XL*, 1591—ce n'est pas d'hier!), le texte latin de Le Moyne, qui confirme l'exactitude de son dessin. Cf. Brinton, *Essays of an Americanist*, p. 75, pour le texte, et Cyrus Thomas, Fifth Ann. Rep. Bureau Amer. Ethnology, p. 40, pour l'illustration.

(31)—*Op. cit.*, p. 80.

que dis-je? entourant parfois un espace de plus de cent acres, et généralement munis d'un fossé à l'intérieur. Ces murs d'enceinte en terre s'ouvraient à un seul point, qui était protégé par un tumulus circulaire ou quadrilatéral s'élevant à l'extérieur, mais tout près de cette entrée.

Certains des mounds allongés empruntaient des formes symboliques et figuratives, comme, par exemple, quelques-uns qui représentaient évidemment un serpent, d'autres qui donnaient dans leur conformation les grandes lignes d'un oiseau, d'un reptile ou même quelquefois d'un homme, circonstance qu'on ne peut expliquer aujourd'hui que par des hypothèses plus ou moins plausibles(32).

La plupart des mounds qui n'étaient ni allongés ni à forme de clos avaient la base plus ou moins circulaire; mais d'autres ressemblent à des pyramides, tandis qu'une troisième espèce, comme celui de Cahokia, qui n'a pas moins de 99 pieds anglais de haut et 998 dans son plus grand diamètre, semble affecter la forme d'une étoile.

Enfin une sixième destination pour ces ouvrages de terrassement était le désir d'avoir près de soi quelque chose comme une tour d'observation, ou bien d'y élever un autel pour les sacrifices et autres cérémonies rituelles de la tribu. Va sans dire que, dans l'un et dans l'autre cas, le mound était aussi haut qu'on pouvait le faire.

Terminons par la remarque que ces travaux caractéristiques de l'archéologie américaine étaient fort nombreux. Certains des moins importants ont disparu sous les coups redoublés de la charrue; d'autres ont été éventrés à l'instigation de l'antiquaire curieux d'apprendre quels secrets ils recélaient. Mais il y a des Etats de l'Union qui les comptent encore par milliers dans les limites de leur territoire. Et n'oublions pas que la nation muskokie à elle seule nous en a laissé des centaines et des centaines, sinon peut-être des milliers. Là-dessus aucun doute n'est possible.

Car il ne faudrait pas s'imaginer que cette famille aborigène était composée des seuls Tchactas, que nous avons jusqu'ici étudiés. Il y avait leurs frères et ennemis héréditaires les Chicasas(33), qui occupaient autrefois un territoire juste au nord de celui de ces derniers.

---

(32)—"Dans le comté de Bade (Wisconsin), on voit un alignement d'en tassements de terre représentant un troupeau de quadrupèdes, probablement des buffles, ayant chacun trente-cinq mètres de longueur. Dans un autre endroit, on distingue encore une figure humaine de quarante-huit mètres de longueur, ayant les jambes écartées" (Domenech, *Voyage pittoresque*, p. 251).

(33)—Ces inimitiés séculaires entre Indiens de même sang n'étaient pas rares en Amérique du Nord. Témoins les incessantes querelles entre Iroquois et Hurons, Cris et Pieds-Noirs, Assiniboines et Sioux, Porteurs et Chicoltins, etc.

C'étaient alors les alliés des Anglais, peut-être pour la simple raison que les Tchactas l'étaient des Français—à moins que ce n'ait été que question de voisinage.

En 1720, les Chicasas avaient, d'après Adair(34), quatre colonies contiguës, dont chacune était divisée en villages, généralement très longs et très étroits, dont l'un n'avait pas moins d'un mille et demi de long.

De tout temps, ces sauvages ont eu la réputation de gens braves, belliqueux et d'humeur indépendante, presque toujours en guerre avec leurs voisins les Tchactas et les Creeks, sinon avec les Tchérokis, les Illinois et autres races hétérogènes.

Par ailleurs, ils ne différaient guère des Tchactas en ce qui est de la vie qu'ils menaient, de la routine quotidienne. Ils étaient seulement moins bons agriculteurs, de dispositions plus turbulentes et moins sédentaires dans leurs habitudes.

Sans être précisément nombreux, puisque, dans leur ancien habitat, ils ne comptaient guère plus de 5,000 âmes, restes (au commencement du XVIIIe siècle) d'une population qui avait été plus importante, ils n'en devaient pas moins jouir d'une certaine influence sur les tribus du Mississipi inférieur, puisque leur langue servait de moyen de communication social et commercial entre différentes peuplades.

Juste à l'est des Tchactas, et atteignant au nord le territoire des Chicasas, s'étendait la région habitée par la confédération politique des Creeks, qui étaient eux-mêmes divisés en Hauts et Bas Creeks, c'est-à-dire en Creeks septentrionaux et en Creeks méridionaux, ces derniers descendant jusqu'au golfe du Mexique. Le grand nombre de rivières et de ruisseaux (*creeks*) qui arrosent ce territoire était responsable de leur nom collectif, qui, on le voit, n'avait rien de commun avec leur condition ethnique.

C'était simplement un agrégat de tribus dont la plupart étaient apparentées, et partant de même stock, bien que souvent de langue assez différente—on n'en comptait pas moins de six parlées parmi eux, celle des Muskokis proprement dits, celles des Hichitis, des Koasatis, des Yuchis et des Natchez, auxquelles il faut ajouter celle des Chânis (les (Shawnees des Américains et des Anglais), Indiens de race algonquine représentés par une partie de leur stock dans la confédération crique(35).

---

(34)—*History of the American Indians*, pp. 352-73.

(35)—Les auteurs de l'article *Creeks* dans le *Handbook of American Indians* font des Natchez "une incorporation entièrement exogène", alors qu'il paraît aujourd'hui reconnu qu'ils appartenaient ethniquement au stock muskoki.

Cette confédération occupait une cinquantaine de villages, dont plusieurs reçurent la visite des troupes de Fernand de Soto, qui paraissent les avoir laissés pas mal désorganisés et souvent décimés par les conflits qu'ils soutinrent avec elles. Aussi n'hésitèrent-ils pas à se ranger dans la suite du côté des Anglais dans leurs démêlés avec les Espagnols, que championnait au contraire l'héroïque tribu des Apalachis, Muskokis eux aussi(36) et alors stationnés sur le Golfe, c'est à-dire juste en bas des Creeks méridionaux.

Les Creeks étaient grands, dépassant souvent les six pieds, droits et gracieux dans leurs mouvements. Ils passaient pour fiers, sinon arrogants, et se montraient braves à la guerre. Ils avaient aussi un faible pour l'ornementation personnelle, aimaient la musique et étaient passionnés pour l'exercice du jeu de balle.

Leurs femmes étaient plutôt petites, mais bien proportionnées. Ils pratiquaient l'exogamie et suivaient les lois du matriarcat, ou le principe d'hérédité du côté des femmes.

Il serait bien difficile de donner une idée exacte de la population des Creeks, alors qu'ils habitaient encore le pays de leurs ancêtres, époque à laquelle se rapporte à peu près tout ce que je viens d'écrire dans le présent essai. On les estimait à environ 24,000 âmes en 1789, tandis qu'en 1775 un auteur ne leur en avait accordé de 11,000 reparties en 55 villages. Lorsqu'ils durent émigrer à l'ouest du Mississipi, ils devaient en compter près de 20,000.

Ajoutés aux diverses tribus susmentionnées, se trouvaient aussi dans le stock muskoki les fameux Séminoles, dont les caractéristiques et les hauts faits vont leur valoir une place à part dans notre série d'études.

Je viens d'insinuer le fait d'une émigration forcée. Cette allusion, qui peut s'appliquer à toutes les autres divisions de la race muskokie, remet en mémoire la question du traitement infligé par les blancs aux premiers habitants des Etats-Unis. Nécessité politique, économique ou sociale, est une expression qui peut couvrir bien des iniquités, un euphémisme qui cache parfois bien des injustices. C'est une excuse à laquelle on a généralement recours pour pallier la faute des gouvernements américains, et faire passer ce qu'il y a de répugnant dans l'expatriation et la déportation en masse de l'intéressante famille qui nous occupe en ce moment. Nous ne sommes pourtant plus au temps de Nabuchodonozor!...

---

(36)—Les Apalachis n'avaient, en 1655, pas moins de six gros villages, avec chacun une mission franciscaine, formant un total de 6,000 à 8,000 âmes.

Les Muskokis étaient heureux et prospères dans leur domaine ancestral au nord du Golfe. Les Creeks, en particulier, y avaient, au dire de Catlin (qui n'avait aucune thèse à établir ou défendre, puisqu'il ne pouvait prévoir le "grand dérangement" qu'on leur destinait), "de belles fermes et s'y bâtissaient de bonnes maisons, qui, en beaucoup de cas, étaient entourées d'immenses champs de maïs et de blé"(37).

Le même auteur ajoute: "Il peut à peine se concevoir de plus beau pays sur la terre que celui qui est aujourd'hui peuplé par les Creeks, et il est certain qu'aucune tribu indienne de l'Amérique du Nord n'est plus avancée qu'eux dans les arts et l'agriculture. Il n'est point extraordinaire de voir un Creek avec vingt ou trente esclaves travaillant à sa plantation".

Advint l'étranger avec ses prétentions de supériorité, son égoïsme, ses engins de guerre et ses vices comme ses maladies. Il vit et méprisa l'indigène, qui ne pouvait lutter avec lui sur un pied d'égalité; il aima sa terre et, comme "la raison du plus fort est toujours la meilleure", il lui signifia d'avoir à lui céder la place(38). Et si le pauvre sauvage faisait mine de regimber, s'il protestait de son attachement au pays où dormaient ses ancêtres, les pouvoirs publics venaient en aide aux particuliers, et le contraignaient à laisser le nouveau venu récolter ce qu'il n'avait point semé.

Telle fut l'origine de presque toutes les guerres, tous les massacres et autres troubles qui n'ont que trop souvent ensanglanté le berceau de notre civilisation aux Etats-Unis.

Et encore si, une fois parqué malgré lui dans des réserves qu'il ne pouvait quitter sans permission, l'Indien avait pu jouir en paix du maigre fruit de marchés qu'il avait été forcé de consentir! Mais non; même la misérable pitance qui lui revenait comme prix de la cession de ses terres lui fut parfois, et lui est encore à l'occasion, soutirée, amoindrie, sinon totalement volée par les agents déshonnêtes d'un pouvoir qui, après tout, n'avait apparemment que de bonnes intentions au principe.

Il est de mode de contraster le traitement du Peau-Rouge aux Etats-Unis avec celui qu'il reçoit au Canada: d'un côté, mépris de droits séculaires et de la parole donnée, le tout suivi d'inévitables conflits sanguinaires; de l'autre, considération pour l'antériorité d'occupation et respect des traités conclus, avec, comme conséquence, une

---

(37)—*Letters and Notes*, p. 581.

(38)—Pour la manière dont on s'y prenait et dont on se jouait du pauvre Indien, V., entre autres passages, la note 15 de l'essai qui suit, p. 232.

paix durable et un contentement général qui rend le progrès possible aux indigènes comme aux blancs.

Les comparaisons sont odieuses; autrement je n'aurais pour confirmer celle à laquelle je fais allusion qu'à reproduire certaines assertions que vient de publier ici(39) un personnage de retour des Etats-Unis, où il a eu l'occasion d'inspecter quelques réserves indiennes.

Il peut y avoir exagération dans ce qu'il écrit du peu d'honnêteté de certains agents, qui s'enrichissent aux dépens des pauvres sauvages, et des souffrances physiques qui en résultent pour ceux-ci. Et pourtant, à la lecture de ses accusations, vous êtes comme malgré vous obsédé du vil aphorisme en cours chez une certaine classe d'Américains: *the best Indian is the dead Indian,* le meilleur Indien est celui qui n'est plus.

Ensuite il n'est que naturel de penser que les nombreuses guerres et les massacres à l'actif des Indiens des Etats-Unis doivent avoir eu une cause, qu'il faut chercher ailleurs que chez eux, puisque les mêmes races ont toujours vécu en paix au nord de la frontière de ce pays(40). Si les blancs de la grande république n'empiétaient pas constamment sur les droits des premiers occupants du sol, et si les employés du gouvernement chargés de leur distribuer leur dû étaient tous probes et consciencieux, pourquoi y aurait-il, proportions gardées, plus de difficultés avec les aborigènes des Etats-Unis qu'il y en a jamais eu avec ceux du Canada?

Qu'on prenne, par exemple, ce qu'on est convenu d'appeler le massacre des Sioux, ou du Minnésota. Quelles en furent les causes? Au fond les mêmes que celles assignées par William-W. Folwell, l'auteur de la dernière grande histoire du Minnésota, à tous les soulèvements similaires, à savoir "la violation des traités sans cause ni vergogne" [par les blancs](41).

Dans le cas présent, s'ajoutaient comme causes immédiates l'incurie du gouvernement, la cupidité, le manque d'honnêteté de traiteurs-marchands qui vivaient de l'Indien et l'atroce sans-cœur de l'un d'eux(42).

Par deux traités conclus en 1851, les Sioux avaient été moralement obligés de renoncer à la jouissance d'un "magnifique empire"—

---

(39)—Dans un quotidien, la *Tribune,* de Winnipeg.

(40)—Celle de 1885, avait une cause extrinsèque, la sympathie pour les demi-frères des derniers, les métis.

(41)—Folwell, *A History of Minnesota,* vol. II, p. 213; Saint-Paul, 1824.

(42)—West, *ap.* Folwell, op. cit., vol. II, p. 210 note.

ce n'est pas moi, c'est Folwell qui le dit. En outre, un truc vraiment américain leur avait fait perdre quelque $400,000 sur la somme totale qui leur revenait en vertu de ces traités. On leur fit de belles promesses; le Sénat refusa de les confirmer.

Un état de malaise s'ensuivit qui eut pour effet l'envoi à Washington, au cours de 1858, d'une délégation pour obtenir le redressement des griefs de la nation siouse. On enjôla si bien ses membres, qu'au lieu d'accéder à leurs justes demandes, on leur fit signer l'abandon de près d'un million d'acres des terres qui leur restaient, moyennant une compensation dont le Sénat se réservait de fixer la nature.

Celui-ci accorda bien aux Sioux 30 sous par acre; mais lorsqu'on eut payé avec la somme qui en résultait les dettes qu'ils avaient contractées chez les blancs, il se trouva que pas un sou ne restait pour l'une de leurs deux principales divisions, tandis que l'autre ne recevait guère que la moitié de ce qu'on lui avait promis. Et il avait fallu s'endetter et patienter trois ans pour aboutir à ce pitoyable résultat! On comprend si pareille série de déceptions était faite pour aigrir et exaspérer. C'était, dans tous les cas, une bonne préparation à ce qui devait arriver.

Le 14 juillet 1862, quatre mille Sioux et mille Yanktonais s'étaient, comme d'habitude, rassemblés près de leur agence pour en recevoir leur annuité ordinaire, due depuis déjà quelque temps: de la farine, du lard, de la graisse, du thé, avec une certaine somme d'argent par famille. Les provisions étaient bien là, mais on n'avait point encore reçu la permission de les distribuer. Quant à l'argent, il manquait complètement.

Pour l'amour de la paix, en face des besoins très réels des Indiens, l'agent prit sur lui de leur distribuer quelques provisions, mais en quantités insignifiantes, simplement pour les empêcher de mourir de faim(43). Cependant, la famine augmentait, et aucune nouvelle du gouvernement n'arrivait. Avait-on résolu de jouer un autre mauvais tour aux premiers habitants du pays après les avoir dépossédés de la plupart de leurs terres de chasse? La faim, mauvaise conseillère, leur persuada que oui.

Aussi dès le matin du 4 août 1862, quatre cents Indiens à cheval et cent cinquante à pied cernèrent-ils le peloton de soldats campés là depuis un mois, c'est-à-dire depuis le jour où les rations auraient

---

(43)—Cet agent, qui s'appelait Galbraith, paraît avoir été plus honorable que beaucoup d'autres. Il survécut, je crois, au massacre.

dû se donner. D'autres Sioux enfoncèrent la porte de la grande bâtisse où l'on gardait leurs denrées, qu'on fut bien obligé alors de leur distribuer.

Mais ce n'est pas tout. Il était d'habitude chez les employés du gouvernement de déduire de la somme totale versée annuellement aux Indiens l'équivalent des dégâts, dommages, vols commis dans l'année par les membres de leur tribu. En 1861, une certaine compagnie commerciale avait réclamé et reçu, sur l'argent qui revenait aux Sioux, la somme de $5,500 pour des objets qu'elle disait lui avoir été dérobés par eux, mais qui, en réalité, lui avaient été en majeure partie volés par des blancs. De fait, le montant légitimement dû par les premiers n'était selon eux que de $300.

Le chef de la tribu, Petit-Corbeau, avait fait promettre à l'agent restitution de la somme injustement retenue, sous forme de distribution supplémentaire de vivres. Pressé de s'exécuter, celui-ci ne voulait point maintenant tenir sa promesse.

Voyant que ni cette somme, ni celle qui leur appartenait sans conteste ne leur était remise, les Sioux, à bout de patience comme de ressources, demandèrent aux marchands, qui formaient un petit village à côté de l'agence, des crédits qu'ils s'engageaient à leur rembourser à même l'un ou l'autre de ces montants. Les marchands, dont les exactions et les fraudes étaient d'ailleurs de notoriété publique, refusèrent de leur rien avancer.

Devant la détresse de gens qui ne vivaient plus que de racines, dont la provision allait en s'épuisant, Petit-Corbeau déclara bientôt que si l'on ne voulait point de l'argent qui était leur propriété, à lui et à ses sujets, ils allaient, plutôt que de mourir de faim, prendre eux-mêmes les moyens de parer à cette éventualité, menace qui força l'agent à essayer de faire comprendre aux marchands la gravité de la situation créée par leur avarice.

—Nous ferons ce que fera Mayrick, dirent alors ces derniers. Mais cet individu, qui était un Américain typique, et aimait autant le dollar qu'il méprisait l'Indien, répondit:

—Si les sauvages ont réellement faim, qu'ils mangent de l'herbe(44)!

L'interprète fut si horrifié de pareil sans-cœur et en craignit tellement les conséquences, qu'il refusa d'en traduire l'expression. Comme la foule insistait pour connaître la décision de celui dont

---

(44)—Folwell, *op. cit.*, vol. II, p. 233.

dépendant en quelque sorte sa vie, un ministre protestant qui se trouvait là traduisit alors distinctement sa remarque.

Pendant quelques secondes, ce fut une stupéfaction générale, qui rendait toute parole impossible, comme le calme avant l'orage. Puis des cris de guerre éclatèrent de tous côtés; on se débanda brusquement, et, quelques minutes plus tard, il ne restait plus un seul Indien en face des marchands ahuris.

Peu après, le 18 août, le massacre commençait, un massacre qui, en un clin d'œil, s'étendait à toutes les parties du pays. Les marchands en furent les premières victimes, et, lorsque, plus tard, les soldats américains furent venus rétablir l'ordre et punir les coupables(45), ils trouvèrent le cadavre de Mayrick la bouche remplie d'herbe(46).

Mais quittons les bords ensanglantés de la Minnésota pour revenir aux causes ordinaires de ces perturbations. Le fait que, malgré la bonne volonté évidente de ceux qui sont à la tête des Affaires Indiennes à Washington, beaucoup d'Américains ne voient qu'avec un chagrin mal dissimulé les lambeaux de droits, les restes de territoire laissés aux Indiens appert même d'une brochure destinée à exculper le gouvernement du pays de toute accusation d'injustice vis-à-vis de l'aborigène.

"On fait", y est-il dit, "une forte propagande contre le Bureau Indien(47), dans le but de soustraire tous les sauvages au contrôle

---

(45)—Ils perdirent eux-mêmes 93 hommes au cours des batailles qui résultèrent du massacre. Il est difficile d'évaluer correctement le nombre des civils qui périrent. Dans les premiers moments de stupeur, on le porta à 1,000 et plus. Ce chiffre est encore cité. Mais le gouverneur Ramsay dit "pas moins de 800" dans son message, tandis que Lincoln le porta officiellement à 500. Depuis, des calculs sérieux l'ont fixé à 644.

(46)—Comme résultat final, 38 sauvages ou métis sioux, dont quelques-uns sont aujourd'hui reconnus pour avoir été innocents, furent exécutés le même jour (26 déc. 1862), plus deux autres qui furent capturés subrepticement à la Rivière-Rouge, et contre lesquels on ne put rien prouver juridiquement, assure le *Saint-Paul Pioneer* (Cf. Folwell, II, p. 450).

Des 38 premiers, 24 se firent immédiatement catholiques, comme préparation à la mort, sous la direction de l'abbé (plus tard Mgr) A. Ravoux. Il paraîtrait que Folwell, qui renvoie aux Mémoires de ce digne prêtre français (publiés à Saint-Paul en 1892) ne les avait pas consultés plus loin que la page 92, puisqu'il porte à 24 le nombre des condamnés baptisés par lui. L'auteur américain ajoute que les ministres protestants durent rendre le même service aux autres, alors qu'à la page 96 Ravoux dit formellement: "Des 38 Sioux mis à mort, trente-trois avaient choisi la *robe-noire* pour leur père spirituel". Deux des autres refusèrent le baptême, et "trois furent baptisés par le ministre presbytérien", écrit le prêtre catholique (*ibid.*). Le Rév. Riggs paraît avoir été la cause de l'erreur de Folwell.

(47)—Créé le 11 mars 1824, avec la mission de protéger les droits des Peaux-Rouges.

du gouvernement. Cette propagande est favorisée par des intérêts égoïstes. Le billion et demi de dollars que valent les terres des sauvages paraît un morceau bien tentant aux accapareurs, qui semblent bien organisés, et ont trompé quelques braves gens par leurs manœuvres. Ils emploient les services d'agitateurs blancs et de quelques métis rusés, qui consentent à sacrifier les moins fortunés de leur race en vue d'un gain personnel, et pour avoir la chance de leur dérober leur patrimoine"(48).

Le seul commentaire que je me permettrai ici consistera dans la déclaration que pareille agitation serait une impossibilité au Canada.

Pour en revenir à nos Muskokis, constatons que, peut-être à cause de leur nombre, à moins que ce ne soit par suite de leur caractère plus rassis et de leurs habitudes de travail plus prononcées, ils ont été plus chanceux et ont supporté avec plus de stoïcisme les divers déplacement auxquels eux aussi ont été condamnés pour satisfaire les criailleries des blancs du sud-est, qui réclamaient leur domaine ancestral. On peut même dire qu'ils sont sortis de l'épreuve plus forts que jamais, bien qu'ils aient souffert de leur déportation autant que n'importe quel autre groupement indigène.

M. Le Conte a donc eu la main peu heureuse en les décrivant comme à peu près disparus(49).

La population blanche se déversant de différents points de l'Europe dans les ports de l'Atlantique, et de là gagnant graduellement l'intérieur américain, commence naturellement par remplir les territoires les plus proches du littoral, et finit par former les Etats situés les plus à l'est de l'Union. D'où tiraillements continuels, difficultés sans cesse renaissantes avec les aborigènes, auxquels on fut obligé d'assigner des étendues de terres à limites bien déterminées, que la rapacité blanche ne put respecter longtemps.

De bonne heure, on constata dans les cercles gouvernementaux l'impossibilité de laisser subsister un état de choses qui donnait lieu à des conflits aussi ennuyeux pour les autorités, auxquelles en appelaient les Indiens, que désastreux pour leur bien-être et parfois pour celui des blancs, qui avaient à souffrir de réprésailles qu'on ne pouvait toujours qualifier d'inexcusables.

On résolut donc de transplanter dans les solitudes à l'ouest du Mississipi autant qu'on pourrait des naturels de la Floride, de la

---

(48)—Edgar-B. Meritt, *The American Indians and the Government Indian Administration*, p. 15; Washington, 1926.

(49)—A moins qu'on ne puisse considérer comme disparus, par exemple, les aborigènes de l'Angleterre, parce qu'ils ont été refoulés dans le pays de Galles.

Géorgie et autres Etats du sud-est, à savoir les Tchérokis, tribu iroquoise, l'une des plus populeuses de toutes celles qui ont leur habitat au nord du Mexique, avec toutes les peuplades muskokies, que nous avons jusqu'ici étudiées, y compris celle des Séminoles, avec lesquels nous allons incontinent faire plus ample connaissance.

Je ne puis entrer dans les détails des incroyables difficultés qu'entraîna l'exécution de ce plan. Qu'il me suffise de dire que de grandes étendues de terres furent assignées aux Tchactas le 23 mars 1842 dans ce qu'on appela dès lors le Territoire Indien. Les Chicasas leur furent bientôt adjoints, et parqués dans le même périmètre, à côté duquel furent établis les Creeks (11 août 1852), qui devaient former pas moins de 47 villages dans leur nouveau domaine.

Tchérokis, Tchactas, Chicasas, Creeks et Séminoles, voilà ce qu'on se mit peu à peu à appeler officiellement les Cinq Nations Civilisées. Ce titre leur fut donné pour la première fois par un agent du gouvernement au cours de 1876.

En même temps, sous le contrôle des autorités supérieures américaines, on laissait ces "nations" s'organiser à la blanche, se créer des constitutions, se nommer des gouvernants et promulguer des lois dont plusieurs volumes furent imprimés.

Ainsi chacune d'elles avait sa législature, avec un exécutif généralement électif. Les Creeks, par exemple, indépendamment de leur grand chef, avaient un parlement consistant en une chambre de Rois (leur sénat) et une chambre de Guerriers (ou de députés). Ils possédaient des tribunaux avec juges à juridiction reconnue des blancs, bien que pas pour les leurs, et tout l'engrenage d'un gouvernement régulier(50).

Ces différentes peuplades ayant possédé des esclaves noirs, à l'instar des blancs du sud, ce fut tout un problème à résoudre lors de l'abolition de l'esclavage par Lincoln. Par des traités conclus en 1866, ces étrangers, dès lors affranchis, furent incorporés, avec de faibles restrictions, dans les groupes au service desquels ils avaient précédemment été, et reçurent de ce fait une certaine proportion des terres publiques.

Ces terres avaient originairement été données aux collectivités respectives des Cinq Nations Civilisées. Mais avec le mélange de blancs qui s'infiltraient dans leurs rangs par suite de mariages ou pour des fins commerciales, blancs qui, comme tels, avaient droit de recours

---

(50)—Cf. *Five Civilized Tribes,* dans le premier volume du *Handbook of American Indians.*

à des tribunaux spéciaux sous la juridiction immédiate des Etats-Unis, ce système finit par n'être plus guère pratique, et l'on ne tarda pas à reconnaître la nécessité d'un changement.

Une commission fut donc nommée par le président Cleveland, à l'effet de convertir les droits communaux aux terres des Cinq Nations Civilisées en droits individuels, avec lots y correspondants, et procurer, au point de vue politique, leur absorption finale par les Etats-Unis. Cette commission, qui siégea fort longtemps, commença en 1899 à allouer, à même les terres de chaque "nation", des terres séparées et personnelles à chaque famille. Les Creeks eurent les premiers les honneurs de ces allocations. Au cours de 1903, elle rendit le même service aux Tchactas et aux Chicasas.

Puis, avec l'adjonction d'un important territoire immédiatement à l'ouest, on forma un nouvel Etat qui, sous le nom d'Oklahoma, prit rang parmi les grandes divisions de l'Union américaine. Cet Etat remplaça le Territoire Indien, qui disparaissait par le fait même, et dont les habitants devenaient, en mars 1907, citoyens américains, avec tous les droits (de vote, élection aux charges publiques, etc.) qui en découlent.

Aujourd'hui, un Chicasa, l'hon. Charles-D. Carter, est membre du Congrès (ou député) pour l'Oklahoma, après avoir été président du comité des Affaires Indiennes de la chambre des Représentants(51).

Les Muskokis d'Oklahoma comptent en ce moment 57,755 âmes, y compris tant les métis que les affranchis, mais indépendamment de 1,200 Tchactas restés au Mississipi et 460 Séminoles encore en Floride, soit un grand total de 59,415 personnes pour la famille entière.

Et voilà comment ils "ont à peu près disparu"!

---

(51)—Meritt, *The American Indians and Govt. Ind. Administration.*

Essai XI

AUTRES MUSKOKIS: LES SEMINOLES

Bravoure en face de l'ennemi, fidélité à ses amis, amour de la vérité en toute occasion, et, personnellement, persévérance dans le travail, voilà donc les qualités qui, à côté de quelques défauts comme l'amour du jeu, un excessif assujettissement de la femme, et, plus tard, un faible pour les boissons fortes, caractérisaient la famille des Muskokis.

Je n'ai encore rien dit de ce dernier penchant, qui est le propre de toutes les races inférieures et faisait tache sur l'écusson des Indiens peut-être les plus méritants, les plus avancés en civilisation de toute l'Union américaine. Si je le mentionne ici, ce n'est pas pour représenter les Muskokis comme un peuple d'ivrognes, bien s'en faut. Je voudrais simplement profiter de l'occasion pour mettre en relief, même à ce propos, le bon sens et l'esprit de discernement de leurs dirigeants.

Domenech, qui les connaissait par lui-même et par les livres de Drake(1) et de Catlin(2), nous donne à ce sujet le résumé d'une harangue d'un des principaux Creeks qu'il appelle Grangulakopak. Il vaut la peine d'être reproduit ici, ne fût-ce qu'à titre de spécimen d'éloquence aborigène. Le voici:

"Pères, frères et compatriotes, nous nous sommes réunis pour délibérer. Sur quel sujet? Sur un sujet non moins important que de savoir si nous serons ou non une nation. Je ne me lèverai pas pour proposer un plan de bataille, ou pour diriger la sage expérience de cette assemblée dans l'arrangement de nos alliances: votre sagesse rend ceci inutile pour moi. Le traître, ou plutôt le tyran, que je vous dévoile, ô Creeks, n'est pas né sur notre sol; c'est un mécréant qui se cache, un émissaire du mauvais esprit des ténèbres. C'est ce liquide

---

(1)—*The Aboriginal Races of North America.*

(2)—*Letters and Notes on the Manners, Customs and Condition of the North American Indians; The George Catlin Indian Gallery; Last Rambles amongst the Indians of the Rocky Mountains and the Andes;* Londres, 1868, etc. Le premier de ces ouvrages put pourtant seul lui servir, les autres n'ayant été publiés qu'après le sien.

pernicieux que nos prétendus amis les blancs ont si artificieusement introduit et si abondamment versé parmi nous !

"O vous, Creeks, quand je tonne à vos oreilles cette dénonciation, c'est pour vous dire que si cette coupe de perdition continue de dominer chez nous avec une puissance si grande, vous cesserez d'être une nation; vous n'aurez ni tête pour vous diriger, ni mains pour vous protéger. Tandis que ce jus diabolique mine tous les pouvoirs de votre corps et de votre esprit, le zèle de vos guerriers sera inoffensif, leurs bras affaiblis ne pourront ni lancer des flèches ni se servir de leurs armes aux jours de batailles. Dans les jours de conseil, quand la sûreté nationale dépendra des lèvres du vénérable sachem, il secouera sa tête avec un esprit distrait, et ne prononcera que le balbutiement d'une seconde enfance"(3).

Un autre aborigène, Weatherford, le leader en 1812-13 de la nation en armes contre la rapacité des blancs, aurait personnellement pu profiter de ces sages conseils. Sa vie privée, et même la manière dont il mena la guerre, n'étaient pas à l'épreuve de tout reproche. De même qu'un sauvage qui a goûté à l'eau de feu devient un véritable maniaque, un démon incarné, ainsi l'effusion du sang lui fait trop souvent perdre tout sentiment d'humanité. Un natif américain simplement un peu échauffé ne peut s'arrêter: on peut en dire autant de l'Indien qui a tué, s'il se trouve en présence du moindre aliment à sa soif de sang et de carnage.

Donc le Creek-Séminole Weatherford avait défait les Américains en plusieurs batailles rangées. Il fit plus, il fit trop, au fort Mimms. A la tête de près de 1,500 braves, il assaillit, le 30 août 1813, ce poste défendu par 160 soldats américains, sans compter 115 réfugiés blancs, hommes, femmes et enfants. La bataille, ou, pour parler comme Drake, la "boucherie", ne dura pas longtemps. Au bout d'une demi-heure, les tomahawks, les coutelas et les mousquets avaient fait leur ouvrage, et 17 personnes, la plupart grièvement blessées, purent seules s'échapper, tandis que les Creeks perdaient eux-mêmes quelque 400 hommes en tués et en blessés(4).

Cette désastreuse affaire ayant ouvert les yeux à l'Oncle Sam, il dépêcha au siège des hostilités pas moins de deux armées sous un général Jackson, qui prit une terrible revanche du honteux revers

---

(3)—*Voyage Pittoresque dans les Grands Déserts du Nouveau Conde*, p. 311. Bien que Domenech ne le dise point, l'original de cette allocution se trouve dans le livre de Drake, p. 408.

(4)—Ce qui semblerait donner à entendre qu'après tout ce n'était pas une boucherie ordinaire, puisqu'il y avait autant de tués d'un côté que de l'autre.

essuyé au fort Mimms. Ce fut alors une "boucherie" authentique, mais cette fois à l'actif des Américains, qui tuèrent ou firent prisonniers la plupart des Creeks.

Pour éprouver la fidélité des chefs indiens qui avaient fait leur soumission, Jackson leur commanda de lui amener Weatherford pieds et poings liés, pour lui faire subir le châtiment qu'il méritait. Lorsqu'il apprit cet ordre, celui-ci, qui était encore libre et tenait toujours, malgré l'impossibilité évidente de lutter avec quelque espoir de succès, voulut leur épargner le stigmate de pareille trahison et à lui-même la honte d'une telle humiliation. Il alla donc de son plein gré trouver le commandant américain, et lui tint ce langage:

"Je suis Weatherford, qui commandait la prise du fort Mimms et qui désire la paix pour son peuple; je viens la demander".

Sur quoi Jackson, interdit de cette froide assurance, lui dit:

"Je suis étonné que vous ayez osé paraître devant moi après votre conduite, qui mérite la mort; et si vous aviez été amené comme je l'avais ordonné, je sais comment je vous aurais traité".

Alors Weatherford répondit:

"Je suis en votre pouvoir, faites de moi ce que vous voudrez. Je suis soldat; j'ai fait aux blancs tout le mal que j'ai pu. Je me suis battu contre eux, et je me suis battu bravement. Si j'avais une armée, je me battrais encore, je me battrais jusqu'à la fin; mais je n'en ai plus. Je ne puis que pleurer sur les malheurs de ma nation".

Impressionné d'un si noble langage, le général dit à l'Indien qu'il lui laissait le choix entre une soumission sans conditions ou la liberté avec une guerre sans quartier comme sans pitié. Alors le chef lui dit, sur un ton digne mais ému:

"Vous pouvez en toute sécurité m'offrir de pareilles conditions. Il fut un temps où j'aurais pu vous répondre; il fut un temps où j'aurais eu un choix; maintenant je n'en ai plus: je n'ai même pas d'espérance. Autrefois je pouvais encourager mes guerriers au combat, mais je ne puis ranimer les morts. Mes guerriers ne peuvent plus entendre ma voix; leurs ossements reposent à Talladega, à Tallushatches, à Emuckfaw et à Tohopeka.

"Je ne me suis pas livré sans réflexion. Lorsque j'avais la moindre chance de succès, je n'ai jamais quitté mon poste, ni demandé la paix; mais mon peuple est parti, et si je demande la paix, c'est pour ceux qui vivent encore et non pour moi. Je regarde derrière moi avec une profonde douleur, et je désire éviter de plus grandes calamités. Si je n'avais eu à combattre que l'armée de la Géorgie, j'aurais cultivé le maïs sur un côté de la rivière et me serais battu de l'autre; mais votre peuple a détruit ma nation. Vous êtes un brave; je me

repose sur votre générosité. Vous ne demanderez d'un peuple vaincu que ce qu'il peut vous donner.

"N'importe quelles seront vos conditions, ce serait folie de s'y opposer. Si elles sont convenables, je serai un des plus fervents à les observer et à les faire agréer. Vous avez dit à mon peuple qu'il pouvait s'en aller en toute sécurité n'importe où il irait: ceci est bien dit; il doit vous écouter, il vous écoutera"(5).

Pareil langage se passe de tout commentaire. Il est simplement un exemple de la grandeur d'âme qui peut se cacher dans les replis de cette mystérieuse personalité qu'on appelle le sauvage. Qu'il me suffise d'ajouter à l'honneur de l'Américain auquel il était adressé qu'il sut le comprendre. Le chef creek non seulement eut la vie sauve, mais, au bout d'un certain temps, il fut remis en liberté à condition qu'il usât de son influence pour faire accepter l'inévitable à ce qui restait de révoltés.

Mais, dira-t-on, pourquoi tous ces soulèvements et ces sanglantes rencontres entre gens qui auraient bien mieux fait de s'entr'aider? Question bien oiseuse après ce que j'ai déjà écrit du traitement des aborigènes par les Américains, remarques que je ne puis m'empêcher de confirmer par un passage de Domenech sur lequel je viens de mettre la main.

Il dit—ce que personne, d'ailleurs, n'ignore—que les Peaux-Rouges "aiment passionnément le sol qui les a vus naître et la terre où repose les cendres de leurs ancêtres. Sauf quelques légères exceptions, les tribus actuelles habitent les contrées qu'elles ont toujours habitées depuis une époque immémoriale(6)".

L'auteur en vient alors à la cause principale des difficultés entre Indiens et Américains, les émigrations forcées, pendant lesquelles, dit-il, "les femmes, les enfants et les malades sont entassés pêle-mêle sur des vagons, avec les bagages. Les hommes vont à pied ou à cheval, escortés par des dragons ou des volontaires, qui, considérant les émigrants comme des malfaiteurs, les traitent souvent avec une brutalité révoltante. Beaucoup de ces pauvres gens meurent en route par suite du chagrin, des fatigues, des souffrances, de la chaleur ou de la soif. Des centaines d'Indiens sont enlevés par les maladies durant leur émigration; les vieillards et les infirmes succombent sous le poids des

---

(5)—Domenech, *op. cit.*, pp. 398-99. J'ai reproduit presque mot pour mot le texte de cet auteur, qui n'est guère lui-même que la traduction de Drake (*ubi suprà*, p. 390), bien que le voyageur français, fidèle à la pratique de trop d'écrivains, ne le dise point.

(6)—Ceci était écrit vers 1860. Ce n'est plus vrai aujourd'hui.

misères et des fatigues du voyage; des multitudes sont englouties sous les eaux du Mississipi.

"On cite, entre autres faits, celui du *Monmouth*, bateau à vapeur nolisé à très bon marché comme ayant été condamné à cause de sa vieillesse, et sur lequel on embarqua six cents Indiens, que l'on transportait sur la rive droite du Mississipi. Le bateau à vapeur fut abordé par un autre et coulé à fond. Trois cents Indiens périrent par suite de cet accident.

"En chemin, on voit des femmes qui se désespèrent sur le cadavre de leurs époux ou sur la tombe de leurs enfants, et sont entraînées par force loin des restes chéris des objets de leur tendresse. La femme du célèbre chef Ross(7) mourut de chagrin avant d'arriver sur la terre où le gouvernement l'envoyait. Bien d'autres eurent le même sort. Les survivants arrivent mornes et abattus sur le territoire qui leur est assigné par le contrat de vente"(8).

Peut-on blâmer l'Indien encore au pays de ses pères d'avoir de sérieuses objections à se voir condamné à pareil sort, pour l'unique raison que l'étranger a besoin de son pays pour remplacer celui qu'il a quitté? Nous savons déjà que les Creeks ne le pensaient pas. Il nous reste à voir que les Séminoles, rejeton ethnique de leur confédération, étaient au moins de la même opinion, et... surent le montrer d'une manière qui n'admettait pas de conteste.

Les Séminoles—orthographe anglaise d'un mot qui se prononce *Simainoli* en indien—étaient à l'origine un ramassis de familles et d'individus qui abandonnèrent vers 1750 la section méridionale des Creeks, pour se réfugier dans les marécages de la Floride, après la destruction de la vaillante tribu des Apalachis(9). D'où leur nom, qui signifie "fugitifs, déserteurs". La majorité des membres de la nouvelle tribu appartenaient aux Muskokis proprement dits, aux Hitchitis, aux Yamasis et aux Yuchis.

---

(7)—Chef de l'importante "nation" tchérokie, remarquable figure parmi les notabilités indiennes qui sont passés à la postérité.

(8)—Domenech, *op. cit.*, p. 313.

(9)—Autre division des Muskokis dont la langue avait de grandes affinités avec celle des Tchactas, et que nous avons déjà plusieurs fois rencontrée sur notre chemin, sans que nous ayons pourtant fait suffisamment connaissance avec elle. Après avoir vaillamment combattu de Soto, qui hiverna chez eux en considération des grandes ressources naturelles de leur pays, ils continuèrent à s'opposer aux Espagnols jusqu'en 1600, après quoi les missionnaires finirent par les subjuguer et les christianiser.

Ils étaient alors très prospères, et ils continuèrent à l'être jusque vers 1700, époque où ils commencèrent à souffrir d'incursions de sauvages du nord poussés par le fanatisme anglais. En 1703, une puissante expédition sous la conduite d'un général Moore, composée d'une compagnie de réguliers aidés d'un millier de purs

En tant que groupement ethnique distinct, les Séminoles avaient cela de particulier que leur population qui, en 1799, formait déjà sept villages dont le nombre devait, avec le temps, se tripler, comprenait un important élément d'hommes de couleur, esclaves fugitifs qui finirent par se fondre avec le reste de la tribu.

Le résultat de ce mélange fut une peuplade de 3,200 à 3,800 âmes, qui, en dépit de sa faiblesse numérique, se montra si virile(10), si brave et si persévérante dans sa haine de l'envahisseur, qu'elle tint pendant presque huit ans les meilleures troupes ds Etats-Unis en échec, et leur tua près de 1,500 hommes dans une guerre qui ne coûta pas moins de $20,000,000, somme énorme pour l'époque(11).

C'est à tel point que l'Américain Georges Catlin en avait honte pour sa propre nation. "Les meilleures troupes de notre pays et la vie de nos officiers les plus estimés", écrivait-il, "sont encore en danger dans les mortels marécages de la Floride, et il n'y a pas beaucoup plus de certitude d'un prompt achèvement de la guerre qu'il y a cinq ans".

"On me pardonnera", ajoutait-il, "de ne pas dire davantage de cette honteuse (*inglorious*) guerre. On verra que je suis trop près de la fin de mon ouvrage pour trouver la place nécessaire [à d'autres détails], et, comme citoyen américain, je prie, de concert avec d'autres, que tous les livres à venir puissent avoir une aussi bonne excuse pour n'en pas parler"(12).

Ces lignes de l'artiste américain, peut-être les seules qui soient datées dans une collection de lettres formant un volume de pas moins de 792 pages, étaient écrites au mois d'août 1841. Mais commençons par le commencement, et essayons de tirer un récit un tant soit peu clair et coordonné des allusions, mentions passagères et *obiter dicta* épars dans les ouvrages de huit ou dix auteurs, qui semblent s'ima-

---

sauvages, envahit leur pays en haine de leurs amis, les Espagnols, tua le commandant de ceux-ci et plus de 200 guerriers apalachis, puis emmena 1,400 de leurs paisibles habitants, qu'elle réduisit en esclavage, après avoir détruit leurs villes, dévasté leurs champs et ruiné leurs plantations d'orangers. Une seconde randonnée acheva l'année suivante l'œuvre de la première (Cf. *Handbook of the American Indians,* vol. I, p. 68).

(10)—J'ai toujours remarqué que ces mélanges ethniques ont pour résultat l'amélioration physique des races, et les plus beaux, les plus grands et les plus forts types indiens que je connaisse proviennent d'unions entre Tsimsianes et Dénés.

(11)—S'il faut en croire Catlin, qui écrivait alors que cette guerre n'en était encore qu'à la moitié de sa durée, "on voit par le Rapport du ministre de la Guerre d'il y a un an et demi qu'on a déjà dépensé $36,000,000 dans la guerre des Séminoles, et perdu la vie de douze ou quatorze centaines d'officiers et de soldats".

(12)—*Letters and Notes,* p. 725.

giner que les péripéties de ces hostilités sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rapporter au long(13).

L'histoire a enregistré deux guerres séminoles avec les Américains, à savoir une en 1817-18 et l'autre qui commença en 1835. La première paraît avoir été causée surtout par des affaires d'esclaves fugitifs, qui trouvaient un asile dans les marécages et dunes sablonneuses de la Floride, où les Séminoles eux-mêmes en possédaient un grand nombre(14). D'où récriminations et querelles d'une part, et de l'autre violentes altercations qui allaient parfois jusqu'à l'effusion du sang.

Les choses en vinrent au point qu'en mars 1818 le général Jackson, à la tête de près de 3,000 hommes, dont plus de la moitié étaient des Creeks, envahit la Floride occidentale, où les Etats-Unis n'avaient pourtant aucune juridiction, puisque ce pays appartenait encore à l'Espagne. Il le ravagea, détruisit les villages établis sur les rivières Oscilla et Saint-Marc, ainsi que ceux du lac Miccosukie, et en défit les habitants dans une bataille rangée.

L'un des premiers résultats de cette campagne fut la cession de la Floride aux Etats-Unis (1819); le second fut le traité du fort Moultrie, par lequel les Séminoles consentaient à une notable diminution de leur territoire, la tribu se retirant alors dans ce qui lui restait.

Mais les blancs, qui étaient au fond de ces conflits et dont la rapacité occasionnait ces cessions forcées de terres, n'étaient pas encore satisfaits. Ils continuèrent à se plaindre du voisinage des Indiens, pourtant parqués maintenant dans les limites d'une réserve, et firent si bien que leurs réclamations occasionnèrent un nouveau traité, négocié en mai 1832 à une place appelée Payne's Landing.

Par ce nouvel arrangement, certains chefs se résignèrent à abandonner même le territoire que celui de 1823 leur avait laissé, et à émigrer, eux et les gens qu'ils étaient supposés représenter, à l'ouest du Mississipi, c'est-à-dire à au moins 1,400 milles de là, pourvu que les terres qu'on leur offrait, dans ce pays qui était pour eux le bout du monde, fussent trouvées de qualité satisfaisante par une députation que les Indiens y enverraient.

En considération des difficultés de ce "grand dérangement", des frais de déplacement, pertes personnelles, maladies, morts prématurées

---

(13)—A moins que ce ne soit, comme pour Catlin, une espèce de honte basée sur le sentiment national.

(14)—L'un d'eux n'en avait pas moins d'une centaine à son service. Cf. *The Geo. Catlin Ind. Gallery*, p. 215

et autres inconvénients qu'il devait entraîner, le gouvernement des Etats-Unis devait payer à la tribu, à son arrivée à son nouveau pays, la somme de $15,400, soit environ $5.00 par tête, et l'émigration devait se produire dans les trois ans qui allaient suivre.

Ce traité était-il valable? Pouvait-il en droit avoir force de loi? Pour répondre à bon escient, il est nécessaire de savoir comment paseils arrangements étaient conclus. Trop souvent—et les auteurs américains sont les premiers à l'admettre—de simples individus dont les dispositions étaient connues d'avance étaient, pour la circonstance, transformés en chefs par les représentants du gouvernement qui, ou bien leur versaient sous main une somme rondelette, ou, si cette manœuvre ne réussissait point, savaient au besoin instiller chez des chefs authentiques une dose de la bonne volonté requise au moyen de libations d'un certain liquide renommé pour son efficacité en pareil cas(15).

---

(15)—Que si aucun de ces moyens ne réussissait, on connaissait bien la manière de forcer les Indiens à signer ce qu'on voulait d'eux. "A Payne's Landing, les blancs nous imposèrent le traité de force. J'étais là", dit expressément aux autorités américaines l'un des principaux Séminoles, Charles Emathla (Cf. Drake, *op. cit.*, p. 466).

Puisque nous en sommes au chapitre de l'honnêteté, qu'il nous soit permis de dire après Drake qu'il "serait ennuyeux de relater, et fatigant de lire, la moitié de ce qu'on pourrait rassembler à propos des vols et énormités commises par d'infâmes rascals blancs sur les frontières indiennes. Il n'est pas moins insupportable de voir la manière dont la justice est foulée aux pieds par des corps [sociaux] qui portent le nom de cours. La loi est toujours du côté du blanc; par conséquent la justice ne réside point dans ces corps. Les Indiens ne peuvent témoigner dans les cas qui les regardent, et ils sont obligés de se soumettre à n'importe quelle décision que prennent leurs *savants gardiens*" (*Ubi suprà*, p. 462).

L'auteur *américain* entre alors dans quelques détails qu'il me faut abréger. Par exemple, une Indienne ayant été trouver un blanc pour l'aider à recouvrer ses esclaves, celui-ci lui fit signer un papier qui était supposé lui donner tout pouvoir pour agir en son nom, mais qui était en réalité une renonciation en règle de tous les droits de la femme à ses esclaves en faveur du blanc, auquel la propriété en était transférée.

Le chef séminole Micanopy eut lui aussi recours aux bons offices d'un blanc qui, au lieu de ce que l'Indien voulait, lui fit signer un papier par lequel celui-ci lui cédait une précieuse terre. Un autre blanc devait une forte somme à un nègre du nom d'Abraham. Prétendant écrire une reconnaissance de cette dette, le filou dressa et fit signer à son créancier une pièce qui n'était autre qu'une quittance complète.

"Telles sont", continue Drake (avec d'autres cas trop compliqués pour que je puisse les mentionner), "quelques-unes des abominations pratiquées chaque jour par des individus. Nous allons maintenant passer à d'autres dans lesquelles le gouvernement lui-même était impliqué."

Je regrette de ne pouvoir le suivre sur ce terrain. Je crois en avoir assez dit pour que le lecteur puisse se former une opinion éclairée. En même temps, ajoute cet auteur, "pétition sur pétition était signée par les habitants de la Floride et envoyée au président des Etats-Unis, détaillant les torts qu'ils avaient à souffrir chaque jour et de diverses manières des Indiens, et demandant avec instance qu'ils soient déportés plus tôt que ne spécifiait le précédent traité" (*Op. cit.*, p. 463).

En ce qui est du traité de Payne's Landing, Brownell ne cache pas qu'on "a souvent, *et avec beaucoup de raison* [les italiques sont de moi], révoqué en doute les qualifications des signataires de ce document pour lier les tribus séminoles", d'autant plus qu'il "est certain que la proposition [du déplacement] répugnait souverainement à la majorité de la nation"(16).

Dans tous les cas, le *Handbook of the American Indians* affirme positivement que ce "traité fut répudié par une grande proportion de la tribu"(17), tandis qu'un troisième Américain, le major-général O.-O. Howard, va encore plus loin, et déclare que les neuf-dixièmes des notables Séminoles étaient avec Oscéola, [dont il esquisse la courte histoire], et s'opposaient aux termes de cet arrangement"(18).

Quelques familles émigrèrent bien là où les blancs les voulaient; l'immense majorité ne bougea pas jusqu'à la fin de 1835, époque où l'opposition à l'exécution du traité, habilement activée au souffle du jeune, mais capable, patriote qu'était l'Indien dont je viens de mentionner le nom (19), devait se traduire par le meurtre d'un des chefs qui l'avait signé. Le général A.-R. Thompson, agent du gouvernement, qui avait momentanément emprisonné le leader qui commençait à s'affirmer pour sa campagne contre le dit pseudo-arrangement, et avait par ailleurs "usé de pression sur ceux qui s'y opposaient"(20), paya aussi de sa vie son zèle à défendre la politique du gouvernement.

C'était la grande guerre séminole qui s'annonçait. Elle ne devait se terminer qu'à la fin de 1842.

Celui qui devait pendant assez longtemps en être l'âme et l'esprit dirigeant était né en 1804, d'une Séminole qui était la fille d'un chef creek. Il paraît que son père était un traiteur indien né en Angleterre; mais, le futur leader ayant vu le jour sur les bords de la rivière Chattabutchie, cours d'eau fortement coloré du jus des racines qui se baignent dans son sein, il avait reçu de sa mère le nom d'*Assa-he-ola*, Eau-Noire, dont les Espagnols avaient fait Oscéola.

D'un tempérament quelque peu altier et de dispositions remuantes, celui-ci était encore tout jeune lorsque avaient fondu sur sa tribu les troubles et désastres qu'avait été la première guerre séminole.

---

(16)—*The Indian Races of America*, p. 128.
(17)—Vol. I, p. 500.
(18)—*Famous Indian Chiefs I have known*, p. 9; New-York, 1908.
(19)—Oscéola n'était pas ce qu'on pourrait appeler un chef civil, mais ses grandes qualités naturelles devaient en faire un grand capitaine.
(20)—Cf. *Handbook*, vol. I, p. 500.

Il en avait été indigné, et en avait conçu une profonde aversion pour les oppresseurs de ses frères. Aussi, devenu grand, n'avait-il cessé de combattre leurs empiètements continuels.

On peut dire que ce fut surtout grâce à l'active agitation qu'il mena depuis 1832 que l'injuste transaction de cette année fut presque unanimement dénoncée par sa petite nation—dénonciation qui ne fut pas peu encouragée par le compte rendu adverse qu'apportèrent de l'ouest les membres de la députation envoyée pour examiner les terres lointaines qu'on offrait à celle-ci.

Donc deux raisons majeures pour rendre illégale et abusive, même aux termes du soi-disant traité de Payne's Landing, la déportation en bloc qu'on avait en vue: les principaux intéressés, du consentement desquels on prétendait se prévaloir, n'en voulaient point, et ceux dont, d'après ce même arrangement, l'opinion devait assurer ou empêcher son exécution se prononçaient maintenant contre elle.

Mais la raison du plus fort étant toujours la meilleure, les Etats-Unis n'eurent cure de cette double circonstance. Ils insistèrent malgré tout, ce qui donna lieu à des hostilités qui commencèrent, comme d'habitude, par des troubles d'ordre local et plutôt privé. Une première escarmouche s'ensuivit, dans laquelle les sauvages eurent deux des leurs tués. Ils usèrent de représailles, en faisant subir le même sort au postillon qui faisait le service de la malle entre le fort Brooke et la baie Tampa.

Le représentant du gouvernement près des Séminoles(21) convoqua alors les principaux chefs, pour leur notifier l'ordre d'avoir à amener leurs bestiaux en vue de les vendre à l'encan, comme un préliminaire à l'émigration en masse de la tribu, dont l'époque fixée par le soi-disant traité était arrivée. Pas un Indien ne fit le moindre cas de son ordre, ce qui le contraria d'autant plus que, ne se rendant pas un compte exact de la situation, ce fonctionnaire avait annoncé dans les journaux les 1er et 15 décembre comme jours de cette vente.

Là-dessus, des troupes furent dépêchées de divers côtés en Floride. L'une de leurs divisions, composée de trois compagnies formant un total de cent hommes sous la conduite d'un major Dade, fut pratiquement annihilée le 28 du même mois par des Séminoles cachés dans les grandes herbes de leur pays. Ces soldats, écrivait plus tard le capitaine F.-S. Belton, "essuyèrent au moins quinze décharges de mousqueterie avant de voir un seul Indien"(22).

---

(21)—Ce même gén. Thompson qui devait peu après tomber sous les coups d'Oscéola.

(22)—*Ap.* Drake, *op. cit.*, p. 418.

Quatre hommes seulement survécurent à cette fatale affaire, en feignant la mort au milieu de leurs compagnons d'armes baignant dans leur sang. L'un d'eux fut tué le lendemain en essayant de retourner au fort d'où il était venu(23).

Une autre bataille eut lieu le dernier jour de décembre 1835 entre les troupes d'un général Clinch et les Séminoles commandés par Oscéola. C'était au passage d'une rivière. Plus de 50 Américains tombèrent sous le feu des Indiens, dont, pour se consoler, on estima les pertes au double de ce chiffre.

Peu après, un plus fort détachement américain, commandé par le général Gaines, fut cerné pendant près d'une semaine par les Séminoles. D'où, naturellement, nouvelles pertes de vie de côté et d'autre.

Le 6 mars suivant, une conférence eut lieu entre les chefs des troupes blanches et ceux des Peaux-Rouges. Les Séminoles se prétendirent fatigués de la guerre, et offrirent la paix à condition qu'on leur permît de se retirer de l'autre côté de la Ouithlacouchi. Mais on leur répondit qu'on n'avait pas l'autorisation d'agréer pareil arrangement, et les hostilités reprirent leur cours.

Un général Scott ayant été promu au commandement suprême de toutes les troupes américaines en Floride, qui se montaient déjà à plusieurs milliers d'hommes (été de 1836), conçut, et voulut exécuter le plan de pénétrer entrois colonnes dans les déserts du pays où se tenait le gros de la nation séminole. Les résultats ne furent pas brillants, les Indiens ayant le bon sens de n'offrir la bataille qu'en des places désavantageuses pour les envahisseurs.

La même année, un terrible massacre endeuilla le poste appelé Port Charlotte et la région environnante, qui fut mise à sac par les Séminoles. Ce fut ensuite toute une série de rencontres assez meurtrières, sans être de grande importance au point de vue militaire, escarmouches trop nombreuses pour être rapportées en détail.

L'affaire peut-être la plus sérieuse et, proportionnément, la plus désastreuse pour les Américains fut probablement la bataille du lac Okichobi, où le col. Z. Taylor, à la tête d'environ 600 hommes, en eut 28 de tués et 111 de blessés, pendant que les Indiens, commandés par le chef Alligator, n'en perdaient que 20. Or c'était plutôt ces derniers qui avaient été surpris. On pourra juger de l'adresse de leurs tireurs par le fait que, à une seule exception près, tous les officiers de

---

(23)—Beaucoup des blessés de la veille avaient aussi été achevé par des nègres enragés.

quatre compagnies américaines et chacun de leurs sergents furent tués et le sergent-major mortellement blessé. Un colonel mordit la poussière par suite d'une balle indienne qui, après lui avoir traversé le corps, alla blesser son fils à côté.

Mais, avec le nombre toujours croissant des troupes américaines, qui comptaient tout près de 9,000 hommes au commencement de 1838(24), troupes qu'aidaient maintenant près d'un millier de Creeks, plus en état de faire sentir leur action dans une guerre de ce genre, les rangs séminoles ne purent que s'éclaircir sans que ces Indiens aient eu de quoi combler les vides. C'était une guerre d'usure, qui, pour cette raison, ne pouvait manquer de leur être fatale.

Je ne puis entrer dans les détails, ou même décrire les principales péripéties, de cette longue campagne faite surtout d'embuscades et de surprises. Je me contenterai de noter le fait que le gouvernement de la Floride, qui au fond, était responsable de toute la difficulté par sa coupable carence en face des abus et illégalités de ses administrés, en vint jusqu'à offrir deux cents dollars pour chaque Indien qu'on lui amènerait mort ou vivant.

On conçut aussi la géniale(!) idée d'importer dans la péninsule des limiers de Cuba, dressés par les naturels de cette île à traquer un ennemi introuvable. On les utilisa contre les Séminoles, dont les mystérieux repaires déjouaient toutes les recherches des blancs. On jeta bien, dit Brownell, "les hauts cris, et peut-être à bon droit, contre ce plan de guerre inusité; mais peu de choses paraît en avoir résulté, à moins que ce ne soit l'importation d'une précieuse race canine pour les futurs besoins domestiques, ainsi que d'excellente matière aux caricaturistes, qui firent de la guerre un thème pour le ridicule"(25).

Du reste, après ce qui s'était passé vers la fin de 1837, fait à peu près inouï dans les annales militaires de la civilisation qu'il me reste à raconter, bien naïf serait quiconque prétendrait se scandaliser de l'introduction de ce nouveau genre de guerre.

La campagne continuait sans avantages bien sérieux de part et d'autre, bien que tout laps de temps ait pu être considéré comme un gain pour les Indiens, à cause des terribles dépenses qui s'ensuivaient pour l'ennmi. Général après général était mis à la tête des opérations, chacun croyant pouvoir mieux faire que son prédécesseur et réussir à terminer les hostilités, mais sans résultats appréciables. Le dernier

---

(24)—Cf. Brownell, *op. cit.*, p. 144.
(25)—*Ibid.*, p. 147.

officier élevé à ce poste, le général Jesup(26), poussé par le cri populaire qui réclamait des mesures énergiques, et mettait au compte de l'incapacité l'insuccès des armes américaines, résolut d'en finir *per fas et nefas*.

A l'instigation du président des Etats-Unis lui-même, John Ross, le grand chef des Tchérokis, alla avec quatre compatriotes trouver les Séminoles, en vue de persuader à leurs leaders d'entrer en composition et de mettre fin au conflit.

Oscéola ne fit pas la sourde oreille. Il envoya demander au commandant américain de venir le trouver à moitié chemin entre son camp et le fort Peyton, et discuter ensemble les conditions de la paix. Jesup ne répondit point, mais envoya en sa place le lieutenant Peyton.

Celui-ci lui ayant fait savoir que les réponses d'Oscéola et de ses lieutenants étaient évasives et ne donnaient point satisfaction(27), le commandant en chef donna ordre au major Ashby de capturer les parlementaires, encore sous la protection du drapeau blanc; ce qui fut fait, à la stupéfaction des Indiens, sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré d'un côté ou de l'autre.

C'était le 21 octobre 1837, et soixante-quinze des principaux Séminoles(28) tombèrent ainsi victimes d'une trahison qui restera toujours une tache sur l'écusson de l'armée américaine. Pour ne citer que le *Handbook of American Indians*, c'était là "un acte qui fut condamné comme une inexcusable perfidie par ceux-là mêmes qui avaient excité" [le général qui s'en rendit coupable](29).

Il ne porta pas bonheur, car la guerre séminole continua de plus belle. Elle devait se prolonger encore près de cinq ans.

Quant à celui qui s'y était jusque-là le plus distingué, Oscéola, il ne vécut pas pour en voir la fin. Emprisonné de suite au fort Moultrie, il ne put que ronger son frein et ne tarda pas à dépérir. Trois mois plus tard, il mourait de chagrin(30).

Il n'est personne qui ait jamais révoqué en doute son brûlant patriotisme et ses remarquables qualités militaires. A la Ouithlacouchi, son armée était inférieure en nombre à celle de son adversaire, qui

---

(26)—Que d'autres appellent Jessup.
(27)—Drake, *op. cit.*, p. 482.
(28)—Brownell dit "plus de soixante", p. 144 de son ouvrage.
(29)—Vol. II, p. 159.
(30)—C'était le 30 janvier 1838. Voici comment le Dr Weedon, chirurgien du fort Moultrie, décrit la mort d'Oscéola: "A peu près une demi-heure avant sa mort, il parut sentir qu'il s'en allait, et, bien qu'il ne pût plus parler, il donna à entendre par signes qu'il désirait que j'envoyasse chercher les chefs et les officiers du fort, ce que je fis. Il fit signe à ses femmes (il en avait deux, avec deux beaux petits enfants à ses côtés) d'aller chercher le costume qu'il portait

disposait de 1,000 hommes; mais, dit le gén. Howard, "Oscéola mena ses gens au combat comme un chef d'armée expérimenté. Ses hommes suivirent son propre exemple de bravoure avec une férocité de tigre. On dit qu'Oscéola abattit de sa propre main quarante de nos officiers et soldats"(31).

Un autre Américain écrit: "Oscéola se fit remarquer parmi tous ses hommes à cette bataille. Il était bien connu du gén. Clinch et de beaucoup de ses troupiers. Il portait une ceinture rouge et trois longues plumes [dans sa chevelure]. S'étant posté derrière un arbre, il en saillissait sans crainte, mettait sa carabine en position et abattait son homme à chaque coup. Et on ne put le déloger de sa position qu'après que plusieurs volées d'un peloton entier lui eussent été tirées. L'arbre derrière lequel il se tenait fut littéralement mis en pièces"(32).

C'était là de la bravoure personnelle, qui n'a rien à faire avec le talent d'un général. L'une des qualités d'un chef d'armée consiste dans la précaution et l'adresse avec lesquelles il sait se tenir au courant de la véritable condition de l'ennemi. Avant l'arrivée du gén. Clinch avec 500 hommes et des provisions, les troupes du gén. Gaines souffraient de la faim. Oscéola le savait si bien qu'au cours d'une entrevue qu'il eut alors avec son adversaire, il lui demanda où l'on en était chez lui au point de vue des provisions.

—Nous avons ce qu'il nous faut, lui fut-il répondu.

---

en temps de guerre, lequel ayant été apporté, il se souleva sur son lit, qui était sur le plancher, et mit sa blouse, ses mitasses et ses mocassins. Puis il se ceignit de sa ceinture de guerre avec sa poche à balles et sa corne à poudre, et déposa son couteau près de lui sur le plancher.

"Il demanda alors son vermillon et son miroir, qu'il tint devant lui pendant qu'il se peignait délibérément la moitié de la figure, le cou et la gorge, comme c'est l'usage lorsqu'on fait un vœu irrévocable de guerre et de destruction. Il mit alors son coutelas dans son fourreau sous sa ceinture, et arrangea soigneusement son turban sur sa tête, avec les trois plumes d'autruche qu'il portait d'ordinaire.

"Ainsi revêtu de son habit de gala, il se coucha quelques minutes, pour recouvrer la force dont il avait besoin, alors qu'il se leva comme auparavant, et, avec le sourire le plus gracieux et le plus aimable, il me tendit la main, ainsi qu'à tous les officiers et à tous les chefs qui l'entouraient, et nous donna à tous une poignée de main dans un silence de mort, puis à ses femmes et à ses petits enfants. Il leur demanda par signe de le déposer sur son lit, ce qui fut fait. Il tira alors de sa ceinture de guerre son couteau à scalper, qu'il tint fermement dans sa main droite, le croisant avec l'autre sur sa potirine, et dans un instant il rendit en souriant le dernier soupir sans lutte ou plainte" (*The Geo. Catlin Ind. Gallery*, p. 219).

(31)—*Famous Inlian Chiefs*, p 16.

(32)—Drake, *op. cit.*, p. 426.

—Ce n'est pas vrai, fit Oscéola. Vous n'avez rien à manger; mais si vous traversez la rivière, je vous donnerai deux bœufs et de l'eau-de-vie(33).

La disparition du chef séminole ne changea donc rien à la situation, et la lutte continua avec des alternatives de succès et de défaites. Enragés par la mauvaise foi américaine, les Indiens se laissèrent aller à des excès dignes de sauvages authentiques, et les troupes qui opéraient dans leur pays ne leur cédèrent guère en cruauté. C'est ainsi qu'un chef du nom de Chaikika fut tué d'un coup de fusil après qu'il eut déposé les armes, puis neuf de ses hommes faits prisonniers par les blancs étaient pendus par eux(34).

A la fin, fatiguées de la longueur du conflit, les autorités américaines crurent de meilleure politique d'essayer d'un peu de modération, et résolurent de voir si l'esprit de conciliation ne réussirait point là où les mesures de rigueur avaient échoué.

Au cours de si longues hostilités, on avait naturellement fait beaucoup de prisonniers indiens, tandis que des bandes entières avaient parfois été forcées de se rendre. Chacun de ces groupes avait dûment été dirigé sur l'Arkansas, où les nouveaux venus s'étaient joints aux premiers Séminoles qui s'y étaient établis avant la guerre. On en fit revenir quatorze chefs et particuliers, dont quelques-uns avaient vigoureusement protesté contre toute idée d'émigration. Ces Indiens ayant assuré à ceux qui restaient qu'ils seraient bien mieux à l'ouest du Mississipi que dans les déserts de la Floride, l'opposition à un changement de pays devint de moins en moins prononcée.

En novembre 1842, les choses en étaient venues au point que, après avoir annoncé qu'on avait, dans l'année courante, envoyé quelque 450 Séminoles dans l'ouest et que 200 autres paraissaient prêts à les suivre, le ministre de la Guerre, John-C. Spencer, ajoutait qu'on avait fait des arrangements visant à l'émigration de tous les autres, sauf une poignée d'intransigeants auxquels on permettait de se cantonner dans le sud de la Floride(35).

Un conflit de telle durée ne pouvait qu'éclaircir les rangs d'une tribu qui n'avait jamais été bien populeuse. Les misères inhérentes à la déportation dans une contrée si lointaine accentuèrent encore cet affaiblissement ethnique. Si donc on tient cette double circonstance présente à l'esprit, on ne pourra qu'en conclure qu'au point de vue de

---

(33)—*Ibid.*, p. 431.
(34)—*Brownell, op. cit.*, p. 149.
(35)—*Ibid.*, pp. 149-50

la population, l'exil des Séminoles ne leur a point fait tort. En effet, si ceux qui sont restés en Floride sont encore au nombre de 460, ceux qui sont établis dans ce qui est devenu l'Oklahoma se chiffrent aujourd'hui à 3,127, d'après le dernier recensement.

C'est ce qu'on appelle officiellement la "nation séminole", l'une des soi-disant Cinq Tribus Civilisées. Ceux de la Floride sont simplement "des Séminoles".

Dans ce dernier nombre sont compris 986 affranchis, c'est-à-dire des descendants d'esclaves nègres, mais, contrairement à ce qui se voit dans toutes les autres tribus, les métis—ceux dont l'un des parents était blanc, ou qui, à un degré quelconque, ont du sang blanc dans les veines—sont chez eux quantité négligeable. Même des premiers "sangs-mêlés", les Séminoles de la Floride ne comptent aujourd'hui que neuf. Ceux-ci sont naturellement bien plus nombreux dans l'Oklahoma, mais ils sont le résultat de la fusion ethnique dont j'ai déjà parlé.

Car une des plus honorables caractéristiques de tous les Séminoles consiste dans la remarquable chasteté de leurs femmes. En effet, non seulement un auteur, Clay McCauley, affirme-t-il que "les femmes sont chez eux d'une modestie notoire"(36), mais une autre plus récente, Minnie Moore-Willson, va jusqu'à déclarer que ces aborigènes "mènent une vie de la plus grande pureté. Car la mort est le châtiment qui [chez eux] suivrait un manquement à cette vertu. Les femmes sont peut-être aussi chastes et aussi modestes que celles de n'importe quelle race aujourd'hui. Pas une goutte du sang des blancs ne coule dans les veines d'une Séminole des Everglades"(37).

Cette considération me rappelle que nous n'avons pas encore étudié ces Indiens dans eux-mêmes, ou dans leurs rapports avec leurs semblables. Il me faut donc maintenant leur consacrer exclusivement quelques pages spéciales, après en avoir tant fait servir à la description de leurs difficultés avec les étrangers.

Et comme c'est toujours les sauvages en tant que sauvages, non pas tels qu'une évolution plus ou moins radicale due au contact avec les blancs les a faits, que nous voulons connaître, nous négligerons le gros de la tribu, transplanté en Oklahoma, où l'influence du milieu les a passablement changés, et restreindrons nos remarques à ceux qui

---

(36)—*The Seminole Indians of Florida*, p. 485; Fifth Ann. Rep. Bureau of Ethnology; Washington, 1887.

(37)—"Un marais, ou plutôt un bras de mer peu profond, semé d'îlots" dans l'extrême sud de la Floride. Cf. Encycl. of Religion and Ethics, vol. XI, p. 377.

sont restés en Floride. Heureusement pour le sociologue, ceux-là se sont constamment montrés d'un conservatisme rare parmi les aborigènes américains.

Et d'abord que sont les Séminoles au point de vue physique? De beaux hommes, de grands gaillards, qui ont pour compagnes les plus jolies femmes qu'on puisse trouver parmi les natifs de notre continent. "Petites ou grandes, elles possèdent des traits réguliers et agréables", dit Clay MacCauley, qui ajoute: "De fait, les seules femmes indiennes à traits et à formes attrayants que j'ai jamais vues se rencontrent chez les Séminoles... Parmi les Indiens d'Amérique, je suis certain que les femmes séminoles sont au premier rang"(38).

Et les hommes que sont-ils au même point de vue? Tout ce qu'il y a de mieux. "Ils attirent généralement l'attention par leur taille, la plénitude et la symétrie de leur développement corporel et la régularité, comme la beauté, de leurs traits... Aujourd'hui les hommes [de deux clans en particulier] pourraient être pris pour des types d'excellence physique... Les Tigres(39) sont de teint cuivré, ont plus de six pieds de haut, avec des membres bien proportionnés... Leur tête est grosse et leur front plein et accentué (*marked*)... Je remarquai que, sous un large front, s'enfoncent profondément de petits yeux noirs pleins de feu, et lançant des regards inquisiteurs qui accusent une vigilance de tous les instants.

"Leur nez est légèrement aquilin, avec des narines trahissant facilement une sensation; leurs lèvres sont mobiles, sensuelles et pas très pleines; elles laissent voir, quand ils sourient, de belles dents régulières. La figure entière est celle de gens doués d'une extraordinaire capacité pour endurer et accomplir"(40).

Ces détails d'un expert sur le physique du Séminole sont confirmés par Minnie Moore-Willson quand elle écrit: "Le Séminole est de beaucoup au-dessus de la moyenne en apparence personnelle. Un grand nombre d'hommes ont plus de six pieds de haut; mais telle est la symétrie de leurs proportions qu'on ne se rend pas compte de leur taille. Ils sont beaux, et leurs mains et leurs pieds sont remarquablement petits, tandis que leur voix est douce et basse"(41).

Je suis même presque sûr d'avoir lu quelque part que les Séminoles ont *en moyenne* six pieds de haut, ce qui ne peut être qu'une exagération, vu que nous ne sommes plus à l'âge des géants.

---

(38)—*The Seminole Indians*, pp. 481-82.
(39)—Membres de l'un de ces deux clans.
(40)—MacCauley, *ubi suprà*, pp. 481-82.
(41)—Encyl. Rel. and Ethics, vol. XI, p. 377.

Mais ce qui distingue surtout ces Indiens des autres aborigènes américains, c'est ce que j'appellerai l'intransigeance de leur conservatisme, qui se trahit par un costume national que rien ne peut leur faire quitter, et, au point de vue psychologique, une invincible antipathie pour tout changement dans leurs idées religieuses. La haine des blancs qui, depuis les démêlés que j'ai partiellement relatés, les a rendus défiants de toute ingérence dans leurs affaires, est peut-être un peu cause de cet exclusivisme dans l'habit et la religion.

Quoi qu'il en soit, au lieu d'adopter comme la plupart des autres Indiens le prosaïque costume des blancs, les Séminoles continuent à se vêtir à peu près comme le faisaient leurs ancêtres, c'est-à-dire d'une manière assez sommaire, ainsi qu'on va le voir. Toutes les pièces de leur vêtement consistent, en effet, dans une chemise, ou blouse, un ou plusieurs foulards au cou, un pagne et un turban. Pas de chaussures, de pantalon, culottes ou même mitasses.

La chaude humidité de leur habitat est probablement responsable des jambes et pieds nus qui résultent de ce déshabillé. La blouse descend des épaules aux genoux, et est serrée à la taille par une ceinture de cuir, à laquelle pendent une ou plusieurs poches contenant la poudre et les balles du chasseur, ainsi qu'un ou deux coutelas de près de dix pouces de long.

Détail caractéristique de tout accoutrement réellement indigène: l'habit ne comporte en lui-même aucune poche proprement dite.

Un autre détail qui est, celui-là, propre aux Séminoles est le mouchoir, ou plutôt les mouchoirs ou foulards, qui sont portés enroulés autour du cou. Tous les voyageurs les ont remarqués, tous en parlent comme d'un détail typique du costume séminole. MacCauley, par exemple, assure en avoir vu "jusqu'à six, ou même huit, autour de la gorge [d'un individu], lesquels avaient leurs extrémités nouées ensemble et pendant sur la poitrine"(42).

De son côté, M. Moore-Willson écrit qu'une "autre caractéristique du costume séminole consiste dans les nombreux mouchoirs portés autour du cou; plus il y en a, plus est grande la satisfaction que le Séminole retire de son vêtement"(43).

Quant au turban, il ne ressemble pas précisément à celui des Orientaux. Il est fait d'un ou de plusieurs châles pliés de manière à produire un bandeau, ou une couronne, de trois pouces de haut, puis enroulé autour de la tête, à laquelle il ne touche que par le bas et

---

(42)—*Op. cit.*, p. 482.
(43)—Encycl., XI, p. 378.

dont il ne suit point la forme globuleuse. On dirait, écrit MacCauley(44), comme "une section de cylindre orné qu'on a forcé (*crowded down*) sur la tête de l'individu".

Ce turban ne quitte guère le Séminole qu'à la chasse.

Le costume de la femme est encore moins compliqué. De fait, on pourrait dire qu'il ne consiste qu'en deux pièces: une courte chemise et une longue jupe. La première est passablement décolletée, et ne couvre pas beaucoup plus que les seins. Quant à la jupe, elle est plus modeste, descendant, comme elle fait, généralement jusqu'aux pieds. Elle est de calicot ou de guingan.

Les femmes ne portent aucune coiffure, excepté les jours froids, alors qu'elles se mettent sur la tête une espèce de petit châle, qui reombe sur les épaules à la manière du capulet des Béarnaises.

Il n'y a pas plus de trente ou trente-cinq ans, les hommes suivaient encore une mode des plus originales en ce qui est du port des cheveux. Ils se les rasaient, pour ainsi dire, partout, excepté autour du front, où ils s'en laissaient croître une lisière d'un pouce de large, et sur les temps où une assez forte mêche descendait jusqu'au bout de l'oreille. Une autre bande de même largeur allait du front à la nuque, et fournissait la matière à une double tresse qui retombait sur le haut du dos.

MacCauley donne une saisissante illustration de cette originale "chevelure", ou absence de chevelure. Mais, d'après Alanson Skinner, cette manière de porter les cheveux n'existait déjà presque plus en 1913, époque où il en écrivait. Elle avait fait place aux cheveux courts des blancs, circonstance extraordinaire pour ces conservateurs invétérés que sont les Séminoles de la Floride(45).

La chevelure des femmes demandait moins de soins et était moins compliquée. Elles se relevaient simplement les cheveux, à part ceux du devant de la tête, et les nouaient en une espèce de chignon qu'elles portaient, et je m'imagine continuent à porter, juste au-dessus du cou.

L'un et l'autre sexe ont aussi un certain nombre de breloques, sans compter un assortiment de verroterie, dont ils se servent en guise d'ornements personnels. C'est l'ambition des femmes d'avoir, autour du cou, le plus grand nombre possible de colliers en rassade, tandis que leurs oreilles sont "ornées" de petites chevilles piquées tout autour des bords de la conque et une pièce d'argent pendant au lobe.

---

(44)—*Op. cit.*, p. 484.

(45)—Cf. *Notes on the Florida Indians*, Amer. Anthropologist, vol. XV, p. 67.

Quelles sont maintenant leurs dispositions psychologiques ? Inutile de dire que ces Indiens se font surtout remarquer par une virilité peu ordinaire. On pourrait même les taxer d'une teinture de suffisance. Leur passé les a rendus méfiants et soupçonneux de l'étranger, au point que tous ceux qui ont voulu les étudier chez eux témoignent de la difficulté qu'ils ont éprouvée pour se faire accepter d'eux(46), en dépit de leur esprit d'hospitalité, qui est aussi remarquable que celui des autres familles aborigènes d'Amérique.

La singularité de leur habitat actuel et l'originalité de leurs coutumes valent la peine que nous leur fassions une petite visite en passant.

Leurs villages, ou camps, composés de dix ou douze loges chacun, sont établis sur de petites îles à foin, des prairies maritimes très basses souvent entourées d'une lisière de cyprès. C'est dire qu'on ne les aborde qu'en bateau, et les pauvres pourchassés d'autrefois doivent aujourd'hui à cette circonstance de se sentir enfin chez eux et à l'abri de tout indésirable. Lorsqu'on s'est assuré que vous n'êtes ni agent ou employé du gouvernement, ni missionnaire, mais un blanc qui leur est sympathique, ils vous permettent de mettre pied à terre et vous mènent de suite à la maison des hôtes, ou l'*hôtel* communal.

Cette maison est la plus grande du village; on y reçoit tous les nouveaux venus, avec lesquels on scelle un lien d'amitié en leur offrant du *sofki*(47), le mets national des Séminoles. Une fois que vous avez goûté à leur nourriture, vous êtes considéré comme ami et l'hôte du village entier.

Après avoir satisfait notre appétit, jetons maintenant un coup d'œil sur leurs habitations.

Elles s'élèvent près du rivage, à l'ombre des arbres, excepté la cuisine communale—une seule par camp—qui se trouve à l'intérieur de l'îlot, partant en arrière de toutes les résidences. Même la manière dont on y fait le feu est propre à ces Indiens. De longues pièces de cyprès disposées sur le sol en forme d'étoile, ou plutôt des rais d'une roue, brûlent lentement, mais constamment, à leur point de jonction, sous l'appentis qui sert de cuisine, en sorte qu'il suffit de temps à autre de les pousser vers le centre pour attiser le feu et l'empêcher de

---

(46)—"Les naturels ont la plus grande objection à l'intrusion des blancs", écrivait Al. Skinner (*op. cit.*, p. 63), qui, après son passage à leur petite colonie, ajoutait: "Il est à présumer qu'une seconde visite ne serait pas sans fruits, vu que les Séminoles doivent être maintenant convaincus que je ne suis ni un espion du gouvernement, ni un missionnaire, leurs deux épouvantails" (*ibid.*, p. 65).

(47)—Espèce de gruau aigrelet préparé avec du maïs, de l'eau et de la lessive. C'est à peu près ce que nous avons déjà décrit sous le nom de *sagamité*.

s'éteindre. Ce système obvie à la nécessité de couper son bois en rondins et de brûler inutilement un combustible qui n'est pas trop commun sur les îlots herbeux où l'on vit. N'est-ce pas ingénieux?

A l'instar des habitations elles-mêmes, cette cuisine est simplement composée d'un toit en feuilles de palmier reposant sur des pieus plantés en terre. La clémence du climat rend tout mur inutile.

Ces Séminoles paraissent, sous certains rapports, avoir atteint un degré de communisme que même les utopistes de Russie n'ont probablement jamais rêvé. Une seule cuisine, un seul feu pour tout le village, avons-nous dit. Ajoutons maintenant une seule salle à manger. Les repas se prennent deux fois par jour, le matin et le soir en général, avec de nombreux goûters privés entre temps. La table est immobilisée, ses pieds étant solidement plantés en terre comme les supports du toit.

Ces Indiens ne seraient pas des Séminoles s'ils se tenaient "à table" comme nous. Ils s'accroupissent pour manger "*sur* la table autour du bol de sofki. Une immense louche en bois émerge du brouet fumant, et l'un après l'autre, à commencer par le chef ou le plus vieux de la bande, ils puisent chacun plein la louche. Une cueiller séminole ordinaire contient suffisamment pour satisfaire l'appétit d'un blanc... Après que les hommes et les garçons ont mangé, vient le tour des femmes et des filles"(48).

A part du sofki, le menu des Séminoles consiste en venaison, chevreuil et oiseaux aquatiques, dindes sauvages, etc., sans compter la citrouille, les courges, la canne à sucre et quelques bananes, qu'ils cultivent eux-mêmes. Il faut aujourd'hui y ajouter encore de la viande de bœuf et de porc, qu'ils élèvent aussi.

Autant ces aborigènes sont par nature hostiles aux blancs qu'ils ne connaissent point, autant ils sont bons, affables et même affectueux avec les leurs. MacCauley ajoute que "l'affection des parents pour leurs enfants est la caractéristique de leur vie au foyer, ainsi que le prouveraient plusieurs exemples dans ce sens que je pourrais citer"(49). Cet Américain dit encore: "Dans leurs rapports les uns avec les autres, ils ont d'habitude la langue déliée; ils sont vifs, et font preuve de cerveaux relativement actifs et d'assez grande fertilité mentale"(50).

Un mot en terminant sur leur condition en matière de religion. Nous avons déjà vu que leurs idées sous ce rapport sont bien ancrées,

---

(48)—Skinner. *Notes on the Florida Seminoles*, p. 70.
(49)—MacCauley, *op. cit.*, p. 491.
(50)—*Ibid*, p. 493.

et qu'ils ne veulent pas en démordre. Leur théologie diffère peu de celle des autres Muskokis, sauf en ce qui est d'un point qui est, à lui seul, un excellent exemple de l'effet de l'imagination chez un peuple enfantin, et met en relief l'évolution que peuvent subir avec le temps des notions mythologico-historiques déposées dans son sein.

D'après les Séminoles de la Floride, le fils du Maître de la Vie (*Hisakitamisi*) descendit autrefois à l'extrémité sud de ce pays, à un cap où il fut reçu par trois chamans, qui l'emportèrent sur leurs épaules pendant qu'il semait partout la graine du *kunti*, racine qui produit une précieuse farine, appréciée aujourd'hui même des blancs.

Cette légende est naturellement une caricature inconsciente des enseignements religieux des Pères Franciscains du XVIIe siècle, notions qui furent malgré tout absorbées par les ancêtres des Séminoles, alors qu'ils faisaient encore partie de la confédération crique. Ce n'est autre chose qu'une vague réminiscence de ce qu'on leur apprit à propos de Jésus-Christ, des rois Mages et de la bonne semence de la parole de Dieu que l'esprit indien, peu ouvert à l'abstrait, a depuis concrétisé en ce qu'il y a de plus précieux dans son pays.

Je pourrais m'étendre considérablement sur ce sujet et plusieurs autres qui s'y rapportent. Mais il faut savoir se borner. C'est Boileau qui l'a dit, et le bon sens avant lui.

Essai XII

ALGONQUINS DES ETATS-UNIS

Libres du côté du sud, où le golfe du Mexique les protégeait contre toute possibilité d'attaque, les Muskokis avaient au nord de puissants et pas toujours commodes voisins dans les Sioux, dont le territoire confinait au leur pendant plusieurs centaines de milles, à l'ouest, puis les Iroquois, ou, pour être plus précis, les Tchérokis de la même famille, dont l'habitat s'avançait tout autant dans l'est de leur domaine ancestral, et les Algonquins, dont les frontières méridionales servaient de limites septentrionales au pays muskoki.

Cette considération nous amène à la considération de la très nombreuse famille aborigène des Algonquins, dont M. Le Conte a cru devoir exagérer encore l'importance au point de vue territorial.

Et pourtant tout ethnographe authentique sait qu'elle n'a aucunement besoin de la moindre majoration pour s'imposer à son attention. En effet, ainsi que l'écrivait le major Powell à une époque où les confins de son territoire n'étaient pas nettement établis comme aujourd'hui, "l'étendue du pays autrefois occupé par la famille algonquine était supérieure à celle de n'importe quel stock linguistique de l'Amérique du Nord"(1).

Cette remarque parut en 1891. Deux ans plus tard, j'écrivais moi-même, probablement sans en avoir connaissance, que "aucun stock aborigène de l'Amérique du Nord, *peut-être* même sans en excepter celui des Algonquins, n'occupe une aussi grande contrée que le stock déné"(2).

Mon opinion d'alors était, on le voit, qualifiée d'un doute. Aujourd'hui que de patientes études ont permis de reconstituer d'une manière presque certaine la carte ethnographique de l'Amérique au nord du Mexique, je me demande si je ne pourrais pas répéter ma phrase sans fausser les faits. Du temps de Powell, l'habitat déné était indubitablement minoré, indûment réduit dans le Canada central.

---

(1)—*Indian Linguistic Families*, p. 47; Seventh Ann. Rep. Bureau of Ethnology.

(2)—*Notes archæological, industrial and sociological on the Western Dênés*, p. 10; Trans. Can. Inst., 1893.

Peut-être en conséquence de mes critiques là-dessus(3), on l'a notablement étendu, et porté à ses justes limites, dans la nouvelle édition de sa carte aujourd'hui suffixée au premier volume du *Handbook of American Indians.*

Dans tous les cas, la différence entre le territoire d'Algonquins et de Dénés ne saurait être bien grande. L'un et l'autre sont simplement immenses. Pour ne parler que du premier, même abstraction faite de la générosité tout à fait gratuite qui porte M. Le Conte à concéder à la famille algonquine les Mohawks, connus de tout le monde pour être une division iroquoise, et, le croirait-on? les Iroquois et les Hurons eux-mêmes, qui forment à eux seuls une race ethnique distincte, les Algonquins occupaient une contrée certes assez vaste pour être respectable sans aucune amplification. Qu'on en juge par la carte politique des Etats-Unis et du Canada moderne, comparés avec l'habitat incontesté de ces Indiens.

A commencer par l'Extrême-Sud, ils peuplaient, à la manière des aborigènes américains, dans tous les cas bien plus complètement qu'aujourd'hui, les côtes de la Caroline et de la Virginie, ainsi que le Maryland, le Delaware, le New-Jersey, le Connecticut, le Rhode-Island, le Massachussets, le New-Hampshire, le Vermont et le Maine, c'est-à-dire à peu près toute la Nouvelle-Angleterre. On comprend si, dans ces conditions, leur histoire doit être importante, sinon intéressante, depuis la Découverte par les blancs.

Plus à l'ouest, en commençant encore par le sud, on les trouvait aussi dans ce qui est devenu le Kentucky, l'Indiana, l'Iowa, le Wisconsin, le Michigan, tout entiers; dans une partie de l'Ohio et le nord du Minnésota. Ils poussaient en outre une bonne pointe jusque dans le lointain Montana, possédant aussi une importante enclave, comme une île ethnographique perdue au milieu d'une mer de peuples hétérogènes, qui comprenait une partie du Wyoming et du Colorado, avec un morceau du Nébraska(4).

Au nord de ces immensités, dans ce qui est maintenant notre Canada, ils n'étaient surpassés que par les Dénés en ce qui est de l'étendue du territoire occupé. Ils peuplaient, en effet, et peuvent toujours réclamer comme leur héritage ancestral, le sud de l'Alberta, la Saskatchewan centrale, presque tout le Manitoba, l'immense province d'Ontario, à l'exception d'une lisière le long des lacs Erié et Ontario, tout le Québec, y compris l'Ungava, à part les régions con-

---

(3)—V. mes *Canadian Dénés,* Archæological Rep. 1905, p. 188 note.

(4)—Sans compter les territoires affectés par les découvertes du Dr Sapir. V. mon Essai I.

tiguës aux villes d'Ottawa-Hull, des Trois-Rivières et de Québec; en un mot, les deux rives du Saint-Laurent, que réclamaient les Iroquois; à peu près toutes les provinces maritimes, et même, par droit de conquête assez récente, la majeure partie de l'île de Terre-Neuve, qu'ils avaient fini par arracher aux Béothuks, de la même manière que, par l'intermédiaire de leurs parents assiniboines, les Sioux avaient envahi le sud de ce qui est devenu la Saskatchewan, refoulant dans le nord les Dénés dont les aspirations ont toujours été pour le sud.

Encore une fois, voilà certes un patrimoine bien respectable pour une seule race américaine; de fait, un véritable empire qui pouvait rivaliser en étendue avec ceux dont nous parle l'histoire.

Aussi cette grande famille a-t-elle, depuis l'intrusion des blancs dans son domaine, attiré l'attention des lettrés et occasionné toute une "littérature", comme diraient les Anglais. Et c'est ici qu'apparaît, clair comme le jour, la différence que j'ai déjà signalée entre son importance et celle des Muskokis, auxquels nous venons pourtant de consacrer tant de pages.

Mon ancien ami et fidèle correspondant, feu James-Constantin Pilling, de l'Institution Smithsonienne, publia autrefois une série de bibliographies contenant les titres et descriptions des diverses éditions de tout ce qui s'était écrit sur les langues indiennes dont l'habitat est au nord du Mexique. Or bien que les Muskokis soient venus en contact avec les blancs avant les Algonquins des Etats-Unis, le volume qu'il consacra aux premiers ne forme que 103 pages contre les 575 que comprend sa bibliographie algonquine.

Ce dernier volume, soit dit en passant, témoigne d'un fait notable, probablement unique dans les annales des tribus indiennes d'Amérique, puisqu'il enregistre la publication, en 1663, de la première version aborigène de la Bible tout entière(5). L'auteur de cette traduction, qui parut à Cambridge, Mass., était un M. John Eliot, missionnaire doublement protestant puisque, après avoir protesté contre "les erreurs de Rome", en tant que membre de l'Eglise anglicane qui l'avait admis à tels ordres qu'elle pouvait conférer, avait fini par protester contre cette même secte et en sortir.

Il avait reçu une bonne éducation en Angleterre, et fit certainement, de vive voix et par écrit, tout le bien qu'il put aux Algonquins de la Nouvelle-Angleterre, surtout ceux de son voisinage immédiat au Massachussets. Il fit imprimer pour eux non seulement la Bible dont

---

(5)—Du moins aussi entière que peut l'être une traduction protestante, qui négligé, on le sait, un certain nombre de livres, ou de parties de livres, des Ecritures tout aussi authentiques que ceux et celles qu'elle fournit au lecteur.

je viens de parler, mais de petits livres de lecture ou catéchismes en indien, sans compter certaine production d'un nommé Mathieu.

Quel Mathieu? Mathieu qui? demandera peut-être quelque Français peu familier avec la phraséologie protestante, surtout celle des prédicants puritains. Qu'il ne s'en inquiète pas plus qu'il ne faut; ce n'est point Mathieu Pâris, Mathieu de la Drôme ou quelque autre Mathieu français. Il s'agit ici d'un Mathieu bien plus ancien, qui composa ce qu'on est convenu d'appeler un évangile, en un mot saint Mathieu(6).

Alors pourquoi ne pas le dire? demandera-t-on. Pourquoi ne pas donner son titre à cet auteur, dans un pays où l'on en prodigue à des gens qui n'ont droit à aucun? Que voulez-vous? on n'est pas puritain pour rien. Eliot croyait fermement au diable et à ses manifestations parmi les Indiens qu'il n'avait pu convertir; mais il était trop bon non-conformiste, trop anti-romain pour admettre la sainteté d'un évangéliste. Respectons ses scrupules et passons.

La race algonquine a laissé son empreinte non seulement dans le monde des livres, mais même sur la géographie nord-américaine. En effet, pas moins de sept Etats lui doivent leur nom, à savoir l'Illinois, le Massachussets, le Connecticut(7), le Wisconsin(8), le Michigan, le Mississipi et le Missouri(9).

On peut en dire autant des provinces canadiennes de la Saskatchewan, du Manitoba et du Québec, ainsi que du territoire inorganisé du Keewatin, sans compter les villes ou rivières du même nom, ajoutées à des localités comme Winnipeg et Saskatoon, au nord-ouest, Chicago et Milwaukee, plus au sud, Ottawa et Rimouski, Chicoutimi et tant d'autres, dans l'est.

Ont une origine identique les noms de moindres divisions politiques, tels qu'Arthabaska, Témiscouata, Kamouraska, Missisquoi, Mégantic, Madawaska, etc., et ceux de lacs comme Mistassini, Nipigon, Nipissing, Témiskaming et le lointain Athabaska, avec ceux d'un grand nombre de points géographiques de l'Est canadien: Tadousac, Yamachiche, Batiscan, Abitibi, Chawinigan, Yamaska, Matapédia, Mascouche, Ristigouche, Matawan, etc.

Mais il y a plus. Si importante est la famille algonquine, si accentuée est sa personnalité et si influents ont été ses divers dialectes, qu'ils ont laissé leur marque, ou déteint, si je puis m'exprimer ainsi, sur les

---

(6)—*The Gospel of Matthew; printed by* Samuel Green, 1665.

(7)—Dont le nom vient du mahican *quinnittukq-ut*, "à la longue rivière affectée par la marée".

(8)—Du sauteux *wickons*, locatif *wickonsing*, "à, ou de, la loge du castor".

(9)—*Michigan*, cris pour Grand Lac; *Mississipi*, cris pour Grande Rivière.

langues anglaise et française d'Europe et, naturellement, bien plus encore sur ces idiomes tels que parlés en Amérique.

Lorsque, par exemple, on vous parle en France de mocassins, de caribous et de carcajous, lorsqu'on y évoque les idées de manitou et de pemmican, lorsque les savants du monde entier discutent à propos de totems et que les voyageurs racontent ce qu'ils ont vu jusque dans les bayous de la Louisiane, combien y en a-t-il qui se rendent compte qu'en parlant mocassins, caribous, carcajous, manitou, pemmican, totem et bayou, on prononce, quelquefois sans la moindre altération, des mots algonquins de la plus grande authenticité?

Les Canadiens, en raison de leur voisinage et de leur association historique avec des tribus algonquines, vont encore plus loin. Ils ont adopté dans leur langage courant d'autres termes d'origine identique comme babiche (du micmac *ababic*), fine lanière de cuir; pichoux (du cris *pisiw*), pour désigner le lynx du Canada; tobogane, ou traîneau indien sans patins et à partie antérieure recourbée; maskinongé, poisson du pays qui ressemble à un gros (algonquin *mas*) brochet (alg. *kinongé*), pendant que du sauteux *emickwân* ils faisaient "micoine", substantif qu'ils appliquent aujourd'hui à la grande cuiller qu'on appelle louche en France.

Une expression caractéristique de la vie indienne, que les Canadiens ont particulièrement eu raison d'adopter est le mot "mitasse", du cris *mitas*, qui a la même signification. Contrairement à "micoine", qui a déjà son équivalent en français(10), mitasse (ou le plus souvent mitasses) est un nouveau terme qui rend une nouvelle idée. L'Académie, qui n'a pas gagné de prestige en donnant droit de cité dans la langue française à des mots exotiques, sinon ridicules, comme *gentleman* et "interviewer", adopterait avec profit non seulement mitasses, mais les expressions franco-algonquines ci-dessus qui n'ont point d'équivalents exacts dans notre langue.

Qu'est-ce que *gentleman* sinon, morphologiquement et sémantiquement, notre bon vieux "gentilhomme", et que peut gagner le français à l'acquisition du mot anglais, qui se prononce d'ailleurs d'après des lois phonétiques tout opposées à celles qui distinguent extérieurement notre parler des autres langues?

Et "interviewer", peut-on imaginer quelque chose de plus baroque, de plus anti-français? C'est tout simplement une abomination linguistique: trois racines ou éléments constitutifs de type différent dans un mot de trois syllabes, à savoir le latin, *inter*, l'anglo-saxon,

---

(10)—Bien que cet équivalent, louche, prête à confusion avec l'adjectif de facture identique.

view, et la terminaison française *-er*! Les académiciens qui ont prétendu naturaliser un tel monstre peuvent être de bons écrivains; ils ne sont même pas des embryons de philologues.

Tout Canadien qui a un tant soit peu voyagé sait qu'au contraire mitasses n'a point d'équivalent dans notre langue, à moins que ce ne soit jambier, qui ne rend pas absolument la même idée(11).

C'est par ailleurs un terme simple, à mine toute française malgré son origine, et qui n'a rien d'hybride dans sa facture. Il exprime le concept de jambes de pantalon sans le derrière, la brayette ou la ceinture: deux "tuyaux" en peau ou en étoffe suspendus à la ceinture par des ficelles ou cordons, dans lesquels passent les jambes des Indiens qui apprécient la liberté que leur laisse l'absence de tout vêtement au-dessus de cette partie de leur costume.

Du reste, le pagne par devant satisfaisait toutes les réclamations possibles de la pudeur, comme le faisait le bas de la blouse ou autre habit par derrière.

En ce qui est de l'anglais, ou si l'on veut de l'américain, il doit encore davantage à l'algonquin. Qu'il me suffise d'ajouter à la plupart de ceux que j'ai cités des mots comme wigwam(de l'abénaki *wigwâm*), wampum, sachem, sagamore, moose, raccoon, chipmunk, squaw, squash, papus, tomahawk, hickory, caucus, pow-wow et bien d'autres qui sont usités surtout aux Etats-Unis, chez les Indiens desquels(12) ils ont pris naissance.

Que dis-je? l'algonquin est même responsable du nom de certaines tribus avec lesquelles il n'a jamais rien eu à faire. Chacun sait, en effet, que les Sioux sont ainsi appelés de la désinence, épelée à la française, du mot *Nadowe-isiw* (*isioux*), qui veut dire serpents, ou vipères, en algonquin. Les Esquimaux ont reçu leur nom de la même source, et les Algonquins, parlant de ceux qui étaient à leur portée sur la côte de la baie d'Hudson et du Labrador, les désignèrent aux blancs comme les *Eskimautik*, ou mangeurs de chair crue.

Quant aux Iroquois eux-mêmes, en dépit de l'étymologie fantastique *Hiro*, quoi, et la corruption du français *kwe*, il est presque certain que le vocable sous lequel ils sont connus vient du substantif algonquin *Irinakhoiw*, qui signifie vipères authentiques, c'est-à-dire vilaines gens—toujours le même mépris indigène pour l'étranger !

---

(11)—De fait, on pourrait dire qu'il n'a presque rien de commun avec les mitasses des Canadiens, sans compter que celles-ci, allant normalement par paires, le mot qui en rend l'idée est presque constamment pluriel.

(12)—Ceux dont nous nous occupons en ce moment.

Enfin, s'il fallait admettre le sobriquet d'Athabascains donné par les savants des Etats-Unis à mes Dénés, nous devrions encore en reporter l'origine à un dialecte algonquin. Inexact en ce qui est de la famille entière, ce vocable n'en convient pas moins à une tribu dénée, celle qui hante les bords du lac Athabaska, sans compter que le nom des Montagnais du nord, du moins celui que lui donnent les gens de langue anglaise, *Chippewayans* ou *Chipewyans*, a aussi une dérivation algonquine incontestée: peaux pointues en cris(13).

Et celui de la famille qui nous occupe en ce moment, d'où vient-il? D'abord, à l'instar du nom sous lequel sont connus les stocks tchinouk et muskoki, celui des Algonquins appartient en propre à une tribu canadienne qui vivait autrefois sur la rivière Gâtineau, à l'est de la ville d'Ottawa. Plus tard, il fut étendu à un certain nombre de petites tribus ou sous-tribus apparentées.

Le P. Georges Lemoine, O.M.I., missionnaire chez ces sauvages, dit, dans l'Introduction de son dictionnaire français-algonquin(14), que ce dialecte est parlé "au lac des Deux-Montagnes, à Maniwaki et autres endroits de la Gâtineau, ainsi qu'aux lacs Barrière, Victoria, Témiskaming et Abittibi, au Grassy Lake et à Mattawa"(15). Tel est le groupe ethnique qui a inconsciemment fait l'office de parrain, en lui donnant son nom, à toute la famille aborigène à laquelle il s'applique aujourd'hui.

C'est le seul, apparemment, que connaissent la plupart des lexicographes français. D'après Bescherelle, si excellent au point de vue de la grammaire, le mot "algonquin" est, en effet, le "nom d'une tribu de la nation indigène des Lenni-Lennapes, dans l'Amérique du Nord; elle habite surtout les bords du lac Saint-Jean et de la rivière Saghenay(*sic*)".

Les Lennapes (ou plutôt Lenâpes) sur le lac Saint-Jean et le Saguenay! Voilà qui est nouveau pour les Américanistes, une trouvaille qui ne peut guère se comparer qu'avec celles de M. Le Conte. En réalité, cette tribu occupait la vallée de la Delaware, qui a donné son nom à un Etat de l'Union américaine, bien au sud du lac Saint-Jean, ou même du Saint-Laurent.

Ce terme s'applique aussi à l'occasion aux tribus algonquines de la Pennsylvanie et du Nouveau-Jersey, dans la Nouvelle-Angleterre.

---

(13)—Du capuchon pointu en peau de bête que portaient autrefois ces Indiens.
(14)—Québec, 1911.
(15)—*Ibid.*, p. 3.

Et puis qu'on remarque aussi l'intervention des rapports ethniques accusée par cette phrase de l'ethnologue(!) français. D'après lui, ce ne serait plus le terme "algonquin" qui désignerait le stock ou la famille indigène dont les Lenâpes formaient une petite division, ou tribu; c'est cette dernière qui comprend les premiers! C'est comme qui dirait que les Aryens font partie de la nation française!

En ce qui est de l'origine du mot algonquin, *scinduntur doctores.* Même dans la même maison, on ne s'accorde point à ce sujet. C'est ainsi que, d'après Powell, l'illustre fondateur du Bureau d'Ethnologie Américaine à Washington, ce serait "une abréviation d'*Algomequin*, terme algonquin qui veut dire: " ceux de l'autre côté du fleuve", c'est-à-dire du Saint-Laurent(16), tandis que, s'il faut en croire le *Handbook of the American Indians*, publié sous les auspices de la même institution, "il est probablement dérivé du micmac *Algoomeaking* ou Algoomaking, "à la place où l'on harponne le poisson et l'anguille"(17).

Quant aux diverses tribus algonquines elles-mêmes, elles ne se reconnaissaient aucune appellation commune, et celles dont j'ai pu consulter le dictionnaire appellent différemment la division qui a donné son nom au stock tout entier.

Un ethnologue des temps qui ont précédé les recherches méthodiques et strictement scientifiques inaugurées par Washington, Henry-R. Schoolcraft, prit sur lui de forger un nom spécial pour tout ce stock, par contradistinction avec celui de la tribu canadienne susmentionnée. Il en prit le commencement et lui suffixa une finale anglaise, appelant *Algic* (en français "Algique") la race entière à laquelle appartient cette tribu.

Mais, n'étant basée que sur l'arbitraire, cette expression n'a guère survécu à son auteur, bien qu'on trouve encore à l'occasion quelques arriérés, en France et au Canada, qui vous parleront de peuplades algiques. Je suis persuadé que le même sort attend l'équivalent tout aussi factice, d'*Algonquians*, dû au génie inventif de feu le docteur Powell, dont se servent les savants américains pour désigner la race à laquelle appartient la division septentrionale qu'ils appellent seule les Algonquins.

J'ai déjà mentionné les bévues des lexicographes français lorsqu'ils traitent d'ethnologie américaine. Je n'ai point ici les six volumes du grand dictionnaire Guérin; mais je ne peux y penser sans me rappeler les mouvements d'hilarité que provoquait chez moi une foule

---

(16)—*Indian Linguistic Families*, p. 47, *ubi suprà.*
(17)—*Op. cit.*, vol. I, p. 38.

d'assertions, toutes plus fausses les unes que les autres, qu'il contient au sujet de nos Indiens.

Aujourd'hui l'ouvrage de référence qui fait surtout loi en France est, je crois, le grand Larousse. Or voici ce qu'il nous apprend relativement à la nation algonquine: "Elle a à peu près disparu aux Etats-Unis, mais subsiste avec plus de vitalité au Canada".

Que cette famille se soit proportionnellement mieux conservée dans ce dernier pays, voilà qui ne se peut nier; c'est presque l'équivalent de dire que ce pays est plus neuf au point de vue de la colonisation blanche. Mais qu'elle ait "à peu près disparu" dans le premier, c'est une vérité à la Le Conte, c'est-à-dire une contre-vérité.

Littré lui-même n'est guère plus exact, et l'on ne saurait s'en étonner puisqu'il a précédé Bescherelle et Larousse. Sous le mot "Algonquin", je trouve dans son dictionnaire: "Individu appartenant à une tribu de sauvages qui habitait dans le Canada", ce qui montre que ce lexicographe 1° ignorait l'existence de la *famille* algonquine, 2° ne savait pas qu'elle s'étendait surtout aux Etats-Unis, et 3° s'imaginait que, famille ou simple tribu, les Algonquins, même du Canada, n'existaient plus comme division ethnique de son temps.

Il est extrêmement difficile de donner un aperçu détaillé authentique de la population aborigène des Etats-Unis. Même les publications *ex professo* ethnographiques ou officiellement démographiques ayant trait aux Proto-Américains y sont notoirement incomplètes à ce sujet, ou bien elles négligent sciemment le côté ethnique des diverses peuplades contenues dans le périmètre de leur territoire, pour s'attacher à leur habitat purement géographique.

Parmi les premières, la plus exacte, celle qui fait surtout autorité, est incontestablement l'essai *Indian Linguistic Families*(18) par lequel le major Powell exposait sa classification des races aborigènes de l'Amérique au nord du Mexique. Ce travail ayant été publié en 1891, n'est pas précisément à jour en ce qui regarde la population indigène de cet immense pays, ce qui ne veut pas dire qu'il ne continue pas à être d'une très grande valeur au point de vue strictement ethnologique. L'on verra bientôt que son auteur était loin de majorer le chiffre des Algonquins américains. Ils ont "à peu près disparu", lit-on dans le

---

(18)—Seventh Ann. Rep. Bur. Ethn. de Washington.

grand Larousse. Or voici les détails de leur population que je déduis de l'essai du grand ethnographe américain:

Abénakis du Maine	625
Arapahos de l'Oklahoma et du Wisconsin	2,212
Chânis de l'Oklahoma	1,559
Cheyennes, Dakota du Sud, Oklahoma, Kansas et Montana	3,626
Delawares, Oklahoma, Etat de New-York et Kansas	1,428
Kikapous, Oklahoma, Kansas et Mexique	762
Ménominis, Wisconsin	1,312
Miamis, Oklahoma	374(19)
Mohicans, Wisconsin	1,211
Ottawas, Oklahoma, Michigan	3,866
Péorias, Oklahoma	165
Pieds-Noirs, Montana	1,811
Pottawatomis, Oklahoma, Kansas, Michigan, Wisconsin	1,412
Sacs et Renards, Oklahoma, Iowa, Kansas	181
Sauteux, Minnésota, Wisconsin, Michigan, Dakota du Nord, Kansas	15,639

C'est-à-dire un total de 36,983 âmes pour cette famille "à peu près disparue". Et l'on n'oublie pas que nous avons affaire ici à des peuplades proto-américaines, dont la population, en ce qui est de la densité, ne peut se comparer, même de loin, à celle des pays d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

Ce chiffre de 36,983 âmes donné à titre plus ou moins tentatif(20) est, dans plusieurs cas, bien en dessous de la réalité, ainsi que le prouve le recensement officiel de 1926. Prenons, par exemple, le nombre des Sauteux américains, c'est-à-dire de ceux qui ont leur habitat au sud du Canada, où beaucoup de leurs congénères résident aussi. Au lieu des 15,639 que nous donne Powell, le recensement officiel, détaillé mais non complet(21), n'en montre pas moins de 25,889 rien qu'au Minnésota, sans compter 1,731 qu'il attribue au Wisconsin, 1,193 au Michigan et d'autres qui font partie, en nombre indéterminé, d'un chiffre global de 6,417 mentionné ailleurs, sans

---

(19)—D'après Sam. G. Drake, *Aboriginal Races of North America*, p. 13.

(20)—Puisque Powell fait souvent suivre ceux qui représentent certaines de ses parties qui s'appliquent à différentes tribus algonquines d'un point d'interrogation qui trahit ses doutes à ce sujet.

(21)—Il se contente parfois de mentionner vaguement le nombre des Indiens de tel ou tel Etat, telle ou telle agence, sans en préciser le caractère ethnique.

compter d'autres encore qui sont connus pour se trouver en d'autres Etats.

Voici donc déjà un total général de plus de 27,814 individus rien que pour la tribu algonquine des Sauteux américains, au lieu des 15,639 que comptait le grand anthropologiste de Washington. Comparer aussi avec ses 1,412 Pottawatomis les 5,307 que détaille le recensement officiel de 1926, avec ses 1,159 Chânis les 3,947 accusés par ce dernier document, avec ses 981 Sacs et Renards les 1,167 de la même autorité, avec ses 1,213 Ménominis les 1,911 de la même, avec ses 1,811 Pieds-Noirs les 3,278 qu'elle donne, etc.

En fin de compte, même en négligeant les Abénakis du Maine, les Delawares de l'est, les Miamis et les Péorias de l'Oklahoma, les Mohicans (ou Mahicans) du Wisconsin et d'autres tribus dont la population est évidemment comprise, dans le dernier recensement, sous le nom de l'Etat où elle vit sans être différenciée an point de vue ethnique, nous obtenons encore, pour les Algonquins des Etats-Unis "à peu près disparus" selon Larousse, un grand total de 55,638 âmes(22) !

On dirait vraiment que les amateurs ethnologues qui collaborent aux ouvrages de référence français sont éblouis par les chiffres phénoménaux de ce que j'appellerai les Néo-Américains—les blancs—par contradistinction avec ceux qui les ont précédés sur ce continent, au point de ne pouvoir apercevoir ce qui reste de ceux-ci.

Les Arapahos, peuplade brave bien que de dispositions bienveillantes et très entichée de cérémonialisme, ont depuis longtemps été unis par des liens d'une inaltérable amitié avec les Cheyennes, tribu apparentée qui doit son nom aux Sioux. Ceux-ci appliquent aux premiers un terme qui signifie "Gens d'azur", ou "Hommes des Nuées", sans qu'on sache trop pourquoi.

Les Arapahos paraissent être originaires de la vallée de la haute rivière Rouge(23). On regarde leur division septentrionale comme la mère de la tribu entière. Elle a la garde de ses objets sacrés: une pipe tubulaire, un épi de maïs et une statuette, en pierre comme les autres articles, qui représente une tortue.

Depuis leur exode du pays missourien, ces aborigènes ont constamment tendu vers le sud-ouest. Contrairement à ce qui se pratique usuellement parmi les Indiens des Plaines, ils enterrent leurs morts, tandis que leurs amis les Cheyennes les déposent sur des échafaudages.

---

(22)—V. la fin du présent essai pour une nouvelle augmentation.
(23)—Cf. *Handbook of American Indians,* vol. I, p. 72.

Le premier habitat de ces derniers paraît avoir été, du moins avant le XVIIe siècle, cette partie du Minnésota qui s'étend entre les rivières Mississipi, Minnésota et Rouge. Leur connaissance des blancs date de 1680, alors qu'ils vinrent en contact avec les Français, pionniers de la race caucasienne dans cette partie du pays. Pressés par les Sioux, eux-mêmes refoulés par les Sauteux, qui avaient déjà des mousquets à leur disposition, les Cheyennes durent retraiter vers l'ouest jusqu'au Missouri.

Là ils occupèrent des villages, pratiquèrent l'agriculture et se livrèrent à des travaux de poterie. Ils vivaient alors dans des cabanes de troncs d'arbres recouvertes en terre.

A l'instar de ce qui se voit chez la plupart des primitifs, les femmes cheyennes avaient des observances propres à leur sexe lorsqu'il était question de menstruation ou de parturition. A la première apparition de ses règles, la jeune fille défaisait ses trousses d'enfant et prenait un bain, puis se purifiait encore en s'enfumant des exhalaisons d'un feu parfumé d'herbe odoriférante (*sweet grass*), de feuilles de cèdre et de sauge blanche. Après quoi elle quittait la loge paternelle, et se réquestrait, à quelque distance, dans un cahute, où elle restait quatre jours(24). Puis sa grand'mère lui faisait subir une fumigation supplémentaire.

A cette époque critique de sa vie, la jeune Cheyenne devait, pendant quatre jours, s'abstenir de toute viande bouillie et se nourrir de viande grillée sur la braise. Elle avait surtout à éviter avec le plus grand soin de toucher à rien de ce qui était au service de l'homme, en particulier du guerrier ou du chaman, vu que tout contact avec ses membres impurs devait fatalement avoir pour les uns et les autres des conséquences désastreuses.

Une fois mariée, la Cheyenne pouvait passer de dix à quinze jours sans consommer le mariage(25), et lorsque le temps de l'enfantement approchait, il était de mode de lui apporter un ou plusieurs berceaux, que le père payait grassement. L'enfant était alors allaité quatre jours par une autre femme avant que sa mère pût lui donner le sein(26).

---

(24)—J'emploie le passé parce que ces pratiques n'ont probablement plus cours chez les survivants de cette peuplade. Elles sont encore connues chez beaucoup d'autres.

(25)—Tout comme les Babines, tribu dénée du Canada occidental, qui pourtant ne pratiquaient cette continence que pendant une nuit ou deux.

(26)—Cf. Georges-B. Grinnell, *Cheyenne Woman Customs*, Am. Anthropologist, vol. IV, p. 13. V. aussi *Some Cheyenne Plant Medicines*, par le même; *ibid.*, vol. VII, p. 37.

A ce propos, le lecteur n'a probablement pu s'empêcher de remarquer la croyance implicite à l'efficacité du nombre quatre, telle que trahie par ces observances. C'en est assez pour me suggérer une petite observation dont n'a pourtant pas besoin le sociologue averti.

C'est à l'effet que la plupart des peuples primitifs prêtent un caractère mystique, une valeur toute particulière, à certains nombres. Chacun sait que chez les Juifs sept était le chiffre sacré: témoins les sept jours de la semaine, le chandelier aux sept branches, les sept mauvais esprits, les années sabbatiques tous les sept ans, etc. Le Prophète demande à Nahaman de se baigner sept fois dans les eaux du Jourdain; le Psalmiste chante le Seigneur sept fois par jour, et, d'après l'Ecriture, le juste tombe autant de fois dans le même espace de temps.

Sept est resté un chiffre sacré pour les chrétiens, leurs successeurs au point de vue religieux. Ainsi nous avons les sept sacrements, les sept dons du Saint-Esprit, les sept signets du livre de l'Apocalypse, les sept péchés capitaux, les sept paroles du Christ en croix, les sept premiers diacres, etc.; mais le nombre trois est, chez eux, devenu encore plus auguste par suite de la trinité de personnes en Dieu, des trois vertus théologales, des trois années de la vie publique du Rédempteur, etc. Egalement Pierre renie son Maître par trois fois avant le chant du coq, tandis que Paul endure trois flagellations, subit trois naufrages et demande par trois fois d'être délivré de la tentation.

Sans prétendre strictement assimiler la sainteté de ces nombres à celle des chiffres qui sont vénérés par les Indiens, dans leurs légendes et au cours de leurs observances superstitieuses, on peut dire que ces primitifs, fidèles observateurs de la nature, ont presque universellement(27) adopté comme tel le chiffre quatre pour chiffre sacré, en considération, probablement, des points cardinaux. Mais il est temps de revenir à nos Algonquins.

Avant de traverser le Missouri au cours de leurs migrations, les Cheyennes étaient en guerre avec une tribu apparentée, celle des Sutaios, dont l'habitat était à l'ouest du leur. Ayant fait la paix et conclu une alliance, les deux tribus passèrent ensemble le fleuve susmentionné(28). Mais les Sutaios ne tardèrent pas à tomber en décadence, au point que vers 1850, ils furent ethniquement absorbés par les

---

(27)—"Presque universellement", dis-je; car les Porteurs, tribu dénée de l'Ouest Canadien ont deux pour chiffre mystique. V. mes *Three Carrier Myths*, pp. 14, 15; Trans. Can. Inst., Toronto, 1895.

(28)—*Handbook of Am. Indians*, vol. II, p. 660. V. aussi à propos des premiers G.-B. Grinnell, *The Cheyenne Medicine Lodge*, Am. Anthropologist, vol. XVI, p. 245, plus du même: *Early Cheyenne Villages, ib., id.*, vol. XX, p. 359; Stanley Campbell, *The Cheyenne Tipi, ibid.*, vol. XVII, p. 685.

Cheyennes. Ils n'existent plus aujourd'hui que comme une division de ces derniers.

Quant aux Delawares, ils formaient plutôt une confédération qu'une tribu unique. Les branches de cette confédération s'étendaient dans la vallée de la rivière à laquelle ils avaient donné leur nom, en Pennsylvanie, dans l'Etat de New-York et ceux du Nouveau-Jersey et du Delaware. Ils s'appelaient eux-mêmes Lenâpes, ou Leni-Lenâpes, "les Gens réels", mais étaient connus des Français sous le nom peu honorable de Loups(29).

En vertu de leur droit de supériorité, reconnu par le fait qu'on leur laissait la garde du territoire d'où étaient sorties nombre de tribus congénères, celles-ci leur accordaient au contraire le titre honorifique de "Grands Pères".

Ils étaient unis par les liens du sang avec les Nanticokes(30), les Conoys, les Châis et les Mahicans, tribus distinctes qui s'attribuaient une origine commune. Lorsque les Delawares signèrent leur premier traité avec Penn(31), leur centre social était tout proche de ce qui est devenu la cité de l'Amitié fraternelle, Philadelphie. C'était, je crois, du temps de leur grand chef Tamenend, dont la mémoire s'est perpétuée sous le nom légèrement défiguré de la société politique Tammany.

Une quarantaine d'années plus tard, les Iroquois devinrent comme les suzerains des Delawares, et controlèrent leur politique jusqu'à l'ouverture des guerres franco-indiennes. Peu après, ils durent céder à la poussée des blancs et traverser les montagnes aux sources de l'Alleghany. Puis, à l'invitation des Hurons, ils s'établirent dans l'est de l'Ohio, avec les Monsis et les Mahicans, qui les avaient accompagnés dans leurs migrations de l'est à l'ouest.

Etablis dès lors dans le voisinage des Français, les Delawares affirmèrent leur indépendance des Iroquois, et, jusqu'en 1795, se montrèrent les adversaires les plus déterminés des empiètements territoriaux des blancs. En 1789, le gouvernement espagnol avait permis à une partie de leur confédération de se retirer jusqu'au Missouri, puis dans l'Arkansas avec une bande de Châis. Mais, en 1820, ces deux groupes s'étaient déjà faufilés dans le sud-est jusqu'au Texas, où les

---

(29)—Pour leurs caractéristiques physiques, consulter Ales Hrdlicka, *Physical Anthropology of the Lenâpe or Delawares*, Washington, 1916.

(30)—A propos de ces Indiens, lire l'article de William-H. Babcock, *The Nanticoke Indians of Indians River, Delaware*, Amer. Anthropologist, vol. I, p. 277.

(31)—Brownell donne dans son livre *The Indian Races of America* (pp. 349 *et seq.*) des circonstances qui accompagnèrent la signature de ce traité un rapport tout à l'honneur du chef quaker.

seuls Delawares formaient alors une population de 7,000 âmes, sinon plus(32).

En ce qui est des Chânis, ils étaient estimés à 2,000 en 1817. Leur nom est l'équivalent de "Méridionaux", et ils formaient autrefois une importante tribu de la Caroline du Sud, du Tennessee, de la Pennsylvanie et de l'Ohio. Ils sont proches parents des Sacs (ou Sauks) et des Renards, qui donnèrent tant de fil à retordre aux Français du XVIIe siècle. On les trouve d'abord dans le bassin du Cumberland, Tennessee(33), avec un rejeton qui avait poussé dans la Caroline du Sud. Ils formaient ainsi l'avant-garde méridionale de la nation algonquine, et vivaient alors en deux groupes fort éloignés l'un de l'autre, anomalie qui s'explique par le fait que le territoire des Tchérokis, amis des Chânis, intervenait entre les deux.

Les Chânis passaient pour une peuplade belliqueuse, qui avait les Catawbas, tribu siouse, pour ses principaux ennemis.

J'ai déjà mentionné les Sacs et les Renards. C'était une double tribu algonquine fameuse dans les annales des pionniers blancs de l'Amérique du Nord(34). L'habitat primitif des Sacs comprenait la péninsule orientale du Michigan, où ils voisinaient avec les Potawatomis, les Maskoutens et les Renards. Le nom actuel de la baie Saginaw signifie le "pays des Sacs". Ensemble ces Indiens formaient ce que les Français du temps appelaient les "Gens du Feu", signification littérale du nom ethnique des Potowatomis.

Les Sacs avaient, chez les traiteurs de fourrures, une réputation de grande honnêteté. L'un de ces commerçants, Peter Pond, écrivait même dans son journal (1773-75) qu'ils étaient préférables aux Indiens civilisés. "Quelques-unes de leurs huttes", ajoutait-il dans un anglais fort peu classique, "ont soixante pieds de long et contiennent plusieurs familles (*fammalayes!*). A l'automne, ils les quittent pour aller à la recherche du gibier dans les bois, y retournant au printemps avant le temps des plantations.

---

(32)—Pour leurs mœurs et coutumes, V. M.-R. Harrington, A *Preliminary Sketch of Lenâpe Culture*, Am. Anthropologist, vol. XV, p. 208; pour leur organisation politique, W.-C. MacLeod, *The Family Hunting Territory and Lenâpe Political Organization; ibid.*, vol. XIV, p. 448.

(33)—*Handbook*, vol. II, p. 531.

(34)—En ce qui est des Renards, on pourra lire avec profit *Contributions to Fox Ethnology*, par Truman Michelson; Washington, 1927, et *The Owl sacred Pack of the Fox Indians*, par le même, *ibid.*, 1921.

"Les femmes récoltent de grandes quantités de maïs, haricots, citrouilles, pommes de terre, melons... La terre est excellente"(35).

En 1804, une bande de Sacs cantonnée non loin de Saint-Louis, sur le Mississipi, ayant été induite à négocier avec le gouvernement des blancs comme si elle eût représenté toute leur tribu, ainsi que celle des Renards, et signé un document par lequel les uns et les autres étaient supposés abandonner aux étrangers tout territoire qu'ils avaient pu posséder dans le Wisconsin, l'Illinois et le Missouri, cette circonstance brouilla les premiers avec les derniers.

Elle devait même devenir le prétexte de démêlés sérieux avec les autorités américaines, puis avec les Sioux et leurs propres congénères, les Ménominis. Contre les blancs les Sacs furent excités par d'autres parents ethniques, les Potawatomis, qui les encouragèrent à la résistance, leur dépêchant des "prophètes", qui leur prêchèrent la guerre sainte en vue de la restauration des anciens pays de chasse dont on les avait dépossédés.

L'importante tribu des Potawatomis fit, pour la première fois, connaissance avec les auteurs de ce dernier méfait alors qu'une partie de ses membres était campée sur les îles de la baie Verte, Wisconsin. Potawatomis, Sauteux et Ottawas ne formaient originairement qu'une seule et même peuplade, dont les éléments constituants finirent par se désagréger pour constituer une espèce de confédération.

Graduellement, ils tendirent vers le sud, quittant la région des grands lacs pour le pays des Illinois et s'établissant dans la contrée évacuée par les Miamis.

Les Potawatomis furent toujours les amis et alliés des Français. Les premières relations les décrivent comme "les plus dociles et les plus attachés aux Français de tous les sauvages de l'ouest"(36). Lorsque le Canada eut changé de maîtres, ils transférèrent leur allégeance à leurs successeurs. De fait, nous les voyons se soulever contre les Américains en 1775, et ils leur continuèrent leur hostilité jusqu'au traité de Greenville conclu vingt ans plus tard.

En 1812, ils coururent de nouveau aux armes sous l'étendard britannique et signèrent des traités de paix trois ans après. Puis, refoulés par la vague d'invasion blanche, ils vendirent leurs terres mor-

---

(35)—Ap. Wisconsin Hist. Collections, vol XVIII, pp. 335 *et seq.* L'orthographe du traiteur est si fantaisiste qu'il est parfois très difficile à comprendre. Il termine, par exemple, sa liste des produits des champs de ces Indiens par la mention de *millans and artikels.* Il faut presque être sorcier pour deviner que le premier terme veut dire "melons" (mot qui s'écrit de même en anglais et en français). Quant à son *artikels,* il veut peut-être dire "et autres articles, *et caetera*".

(36)—Cf. *Handbook,* vol. II, p. 290.

ceau par morceau et se réfugièrent de l'autre côté du Mississipi (1836-41), tandis qu'une partie de leur tribu se tournait vers le Canada, où elle est encore établie—sur l'île Walpole, dans le lac Saint-Clair, Ontario.

J'ai aussi mentionné les Miamis qui, selon Powell, seraient aujourd'hui réduits à une poignée d'Indiens(374). On les estimait à 1,500 âmes en 1764. Le dernier Recensement officiel ne les mentionne nulle part spécifiquement; mais, en 1905, on leur accordait encore 367 âmes.

Les Français du XVIIe siècle leur reconnaissaient des manières affables, un tempérament doux et des dispositions bienveillantes. Ce qui les distinguait surtout des autres Indiens était leur déférence pour leurs chefs et leur esprit d'obéissance à leurs ordres. Ils étaient, paraît-il, posés dans leur conduite et lents dans leur élocution. On dit aussi que leurs voyages se faisaient par terre plutôt qu'en canot.

Leurs femmes filaient la laine du bison et en faisaient des sacs et autres objets. Leurs cabanes étaient couvertes en nattes de jonc, et les villages qui résultaient de leurs agglomérations étaient entourés d'un fossé par manière de défense contre l'ennemi.

Quant aux Kikapous, ils formaient une tribu plus populeuse, consistant, en 1750, en près de 3,000 individus, dont quelques-uns habitaient jusque dans le lointain Mexique. Leur nom paraît pour la première fois dans les annales américaines en 1667-70. Ils vivaient alors entre les rivières aux Renards et Wisconsin. C'est dire qu'ils étaient voisins des Renards, dans le complot desquels ils trempèrent lorsqu'en 1772 ces Indiens voulurent détruire le fort Détroit.

A l'instar de la plupart des autres indigènes des Etats-Unis, ils émigrèrent au cours des temps de région en région, jusqu'à ce qu'en 1837 une centaine de leurs guerriers eussent été engagés par le gouvernement de ce pays dans son interminable conflit avec nos anciens amis les Séminoles.

C'est en 1852 qu'une partie de leur tribu se détacha de ses congénères pour émigrer au Texas d'abord et de là au Mexique. Mais leur présence dans le voisinage de la frontière étant une source de heurts et de complications politiques entre les deux pays, on finit par en faire rentrer un certain nombre en territoire américain (1873), tandis que d'autres, presque la moitié de la tribu, recevaient une réserve régulière du gouvernement mexicain.

Nous avons de ce fait, dans la famille des Algonquins, une peuplade assez répandue pour avoir des représentants du lac Athabaska, Canada septentrional, au Mexique inclusivement! Les Kikapous vivaient dans des villages fixes composés de maisons d'écorce. Ils

s'adonnaient à la culture propre aux races proto-américaines, sans pour cela se refuser le plaisir de la chasse(37). Possesseurs du facies propre à la nation à laquelle ils appartenaient: nez long, bouche proéminente, yeux petits et front fuyant, ils avaient cela de remarquable dans leur apparence personnelle qu'ils se laissaient retomber sur le front une touffe de cheveux, qui descendait jusqu'aux sourcils(38).

Au Rhode Island, on trouvait les Narrangasets, originairement l'une des plus importantes tribus des Etats orientaux de l'Union américaine. Elle comptait plusieurs milliers de membres lors de son premier contact avec les blancs, et, bien qu'en 1633 la petite vérole lui en eût déjà fait perdre sept cents, sa population était encore estimée à 5,000 en 1674. J'aurai probablement à revenir sur ces Indiens, dont le nom est assez mêlé à l'histoire de la Nouvelle-Angleterre.

Dans ce qui est devenu le Connecticut, la nation algonquine était aussi représentée par les Péquots, dont le nom, qui signifie "destructeurs", trahit la terreur qu'ils inspiraient avant que les Anglais eussent réussi à les subjuguer (1637). A l'apogée de leur gloire, les Péquots ne comptaient pourtant pas plus de 3,000 âmes.

Pour avoir tué un traiteur qui les avait maltraités, ils s'attirèrent de bonne heure l'inimitié des colons anglais, qui, vers 1637, leur brûlèrent à un de leurs forts où ils les avaient surpris pas moins de six cents hommes, femmes et enfants—ce qui n'empêcha pas qu'on les crût toujours des "sauvages", tandis que leurs bourreaux passaient pour des civilisés. Les survivants furent distribués comme esclaves entre les blancs, ou envoyés aux Indes Occidentales, pendant que d'autres étaient massacrés partout où on pouvait les trouver.

En 1638, le gros de la nation qui venait de se rendre fut éparpillé parmi trois tribus aborigènes, qui les adoptèrent avec défense formelle pour eux de se regarder encore comme Péquots. Mais ces captifs eurent à essuyer tant d'avanies aux mains de leurs nouveaux maîtres, qu'en 1655 on fut obligé de rassembler en deux villages les membres épars de leur tribu. Leur population se montait encore à 1,500 âmes en 1762.

---

(37)—Pour quelques-unes des coutumes qui leur sont propres, voir Wm. Jones, *Kickapoo Ethnological Notes*, Am. Anthropol., vol. XV, p. 332. Lorsque, dans ce cas et d'autres analogues, je parle au passé, je ne veux pas donner à entendre que ces tribus n'existent plus, mais que leur sociologie s'est plus ou moins modifiée par suite de leur association avec les blancs.

(38)—V. à ce propos, l'illustration du *Handbook*, vol. I, p. 684.

A partir de ce temps, ils diminuèrent constamment en nombre, et aujourd'hui il n'en reste pas plus d'une centaine d'individus, pas mal métissés(39).

Une peuplade algonquine originairement encore plus importante dont la déchéance est également due à l'hostilité des blancs, est celle des Powhatans, ainsi nommée en l'honneur de son plus illustre chef. C'était plutôt une confédération de presque deux cents villages aborigènes quand elle vint pour la première fois en contact avec notre civilisation, soit une population totale d'environ 8,500 âmes.

Ces Indiens furent presque de tout temps les ennemis des blancs, dont 347 furent tués par eux en quelques heures (1622). C'était le commencement d'une guerre qui ne dura pas moins de quatorze ans.

De nouveaux empiètements anglais causèrent en 1641 la reprise des hostilités, alors que cinq cents blancs furent massacrés dans un seul jour. Naturellement ces boucheries inhumaines avaient leur contrepartie dans de sanglants conflits qui ne pouvaient qu'affaiblir considérablement les Indiens. C'est au point qu'en 1669 un recensement officiel ne trouvait plus que 2,100 Powhatans. Il en reste aujourd'hui près de 700, assez métissés pour la plupart(40).

A l'encontre des Powhatans, les Ménominis cultivèrent plutôt l'amitié des envahisseurs blancs. Leur nom (*Mino*, bonne; *min*, graine) suffirait presque à indiquer qu'ils vivaient au moins partiellement de riz sauvage, la "folle avoine" des premiers traiteurs de fourrures, la *Zizania aquatica* des botanistes. Néanmoins leur estime pour ce produit de leurs marais n'allait pas jusqu'à le leur faire cultiver. Ils auraient, paraît-il, eu peur de blesser leur mère la terre en en déchirant le sein pour lui confier la semence de cette plante(41).

N'oublions pas non plus la grande confédération des Illinois ("les Hommes", comme toujours), qui occupait le sud du Wisconsin, le nord de l'Etat auquel ils ont donné leur nom et des portions de l'Iowa et du Missouri. Les Péorias de Powell en faisaient partie, ainsi que les Cahokias, les Kaskakias et d'autres tribus que mentionne parfois l'histoire. Les Jésuites exagèrent tellement le chiffre de leur popu-

---

(39)—Cf. Frank-G. Speck, The *Modern Pequots and their Language*, Am. Anthropol., vol. V, p. 193, et d'autres articles dans le volume suivant de la même publication.

(40)—V. James Mooney, *The Powhatan Confederacy past and present*, Am. Anthropol., vol. IX, p. 129.

(41)—Cf. Jenks, *ap.* XIXth Rep. Bur. Amer. Anthropology, p. 1021; Washington, 1901. Le lecteur pourra acquérir une idée de leur sociologie en consultant *Songs of the Menomini, Iowa and Wahpeton*, Dakota, dans Indian Notes and Monographs of the Museum of the American Indian, vol. IV, pp. 1-189; New-York, 1920.

lation originelle, qu'il est aujourd'hui impossible de dire à quel nombre elle se montait, même approximativement. Neuf ou dix mille serait certainement plus près de la réalité que les 70,000 des premières Relations(42).

D'incessantes hostilités avec les Sioux et les Renards, auxquels il faut ajouter un ennemi encore plus perfide, les boissons fortes que leur dispensaient leurs amis français, ne tardèrent pas à décimer cette peuplade, composée, paraît-il, de beaux types d'humanité, des gens normalement aussi robustes que grands.

On les disait d'excellents archers, et, en plus de l'arc commun à toutes les tribus aborigènes, ils se servaient à la guerre d'une espèce de lance et d'un casse-tête en bois.

La polygamie florissait parmi les Illinois, et ils punissaient l'infidélité de leurs femmes en leur coupant le nez. Comme ils étaient fort portés à la jalousie, cette mutilation ne devait pas être de rare occurrence.

Je me suis abstenu jusqu'ici de m'étendre sur les tribus des Sauteux et des Abénakis, parce qu'elles appartiennent au Canada aussi bien qu'aux Etats-Unis, et que, bien qu'en dise Larousse, les Algonquins de ce dernier pays sont encore si nombreux qu'il me faut remettre à plus tard le traitement de celles du premier, bien moins nombreuses mais aujourd'hui plus populeuses.

Je ne puis pourtant passer entièrement sous silence la tribu des Penobscots, qui appartient au groupe abénaki, et dont l'habitat est en territoire américain. Elle formait autrefois probablement la branche la plus importante de toute cette confédération. On les estime encore à 400 individus qui vivent, ou vivaient, dans des loges affectant une forme mitoyenne entre la tipi authentique, qui sera décrite en temps et lieu, et la cabane en troncs d'arbres(43).

Remarquer en terminant que la seule population actuelle de cette tribu et de la précédente élève le chiffre total des Algonquins aujourd'hui aux Etats-Unis à 56,908, sans compter celui de plusieurs tribus congénères décrites dans les pages qui précèdent.

Avec les Abénakis américains, nous arrivons à ceux du Canada, et, par ces derniers, aux Algonquins de ce pays.

---

(42)—Drake leur accorde pour 1670 une population de 12,000 âmes, repartie en 60 villages en 1700 (*Op. cit.*, p. 12).

(43)—V. W.-C. Orchard, *Notes on the Penobscot Houses*, American Anthropologist, vol. XI, p. 601.

ESSAI XIII

ALGONQUINS DU CANADA

Je ne prétends pas avoir fait pleine justice au sujet de mon dernier essai. Il était beaucoup trop vaste et mes sources d'information concernant certains de ses points étaient trop vagues et incomplètes, sinon contradictoires, pour lui accorder le traitement qu'il mérite. Le lecteur devrait pourtant avoir maintenant une assez juste idée, du moins au point de vue ethnographique, de la partie de la grande nation algonquine établie dans les limites des Etats-Unis. Des renseignements d'ordre sociologique sur la famille entière pourront venir après mon exposé de sa branche canadienne.

Je voudrais faire mieux pour celle-ci, être plus précis en même temps que plus complet. Malheureusement au seuil de la nouvelle étude que j'entreprends, je me heurte aux mêmes difficultés, je dois faire face à des imprécisions analogues. Au Canada comme aux Etats-Unis, ce qui devrait faire loi relativement à la répartition des différentes tribus indiennes et à leur population respective, les documents officiels publiés à Ottawa et à Washington, font fi des exigences ethnologiques, et leurs tables démographiques sont dressées avec un vague et un manque de méthode qui sont simplement provoquants.

La plupart du temps, les si importantes divisions ethniques y sont complètement ignorées. On se borne à fournir des noms géographiques; par exemple, Indiens (quels qu'ils soient, on ne s'en préoccupe aucunement) de tel ou tel comté, de telle ou telle agence, réserve ou place, quand on ne les mentionne point sous la simple rubrique de la religion qu'ils ont embrassée(1). Ce serait pourtant si facile de qualifier les Indiens qu'on récense d'après la race ou la tribu à laquelle ils appartiennent !

Bien que je croie n'avoir fait aucune omission grave dans mon dernier essai, je n'ai point essayé d'y être absolument complet. Ayant maintenant à parler des natifs de "chez-nous", je m'efforcerai d'éviter

---

(1)—V., par exemple, p. 19 du Recensement indien: *Moravian Agency-Moravian.* On découvre donc chaque jour de nouvelles espèces de parenté ethnique !

toute lacune importante. En ce qui est des aborigènes de l'Est, que je ne connais point personnellement, je me crois autorisé à rejeter d'avance sur mes autorités toutes les imprécisions, sinon les incorrections, dans lesquelles je pourrai tomber.

D'une manière générale, on peut diviser les Algonquins canadiens en Algonquins de l'Est, ou des Bois, et Algonquins de l'Ouest, ou de la Plaine.

Sans être pour cela les plus nombreux, les premiers ont leur population ethniquement le plus morcelée. Ils se divisent, en effet, en pas moins de cinq tribus dont chacune a en outre ses propres subdivisions. Ce sont les Micmacs, les Abénakis, les Montagnais, les Algonquins proprement dits et les Sauteux.

La division occidentale ne comprend que deux tribus, celle des Cris et celle des Pieds-Noirs. Mais elles sont sous certains rapports les plus importantes.

Les Micmacs, ou "Alliés", forment la tribu la plus orientale de tous les Algonquins, d'autant plus que les vagues de leur population ont débordé jusqu'en Terre-Neuve, dont ils occupent, à leur manière, la majeure partie du territoire. Au Canada proprement dit, nous les trouvons dans la Nouvelle-Ecosse et au Cap-Breton, dans l'île du Prince-Edouard et la partie septentrionale du Nouveau-Brunswick, sans compter un coin du Québec.

Ils sont généralement de taille élancée, les hommes ayant chez eux une moyenne de 1,716 millimètres(5 pieds 7 pouces) de haut. De concert avec la plupart des Algonquins de l'Est, ils se sont assez métissés avec la population française qui les entoure. Au point de vue moral, ils passent pour honnêtes et sont assez industrieux, mais malheureusement faibles devant les attraits de la dive bouteille(2).

Ces Indiens sont ceux que les premiers Français d'Amérique connaissaient sous le nom de Souriquois. Ils étaient originairement divisés en des espèces de sous-tribus appelées Sigunikts et Kespouwits. Un troisième groupe qui diffère quelque peu au point de vue de la langue habite la péninsule de Gaspé.

Je ne m'étendrai point sur cette intéressante peuplade, l'alliée fidèle des Français, que les savants travaux du P. Pacifique ont déjà fait connaître aux lecteurs de notre Bulletin. Lui seul pourrait nous renseigner sans crainte de se tromper sur le chiffre exact de sa population actuelle. D'après Powell, elle aurait été de 4,108 âmes en 1890.

---

(2)—Cf. A.-F. Chamberlain, Ann. Archæol. Rep. [for Ontario], 1905, p. 126.

En 1904, elle serait descendue à 3,861, dont 579 auraient été dans le Québec, 992 au Nouveau-Brunswick, 1998 dans la Nouvelle-Ecosse et 292 sur l'Ile du Prince-Edouard. S'il faut en croire le recensement officiel de 1924, les Micmacs auraient été alors 578 au Cap-Breton, 1,103 dans la Nouvelle-Ecosse et 676 dans le Québec, ce qui nous donne un total de 2,362.

Mais ce chiffre est incontestablement trop bas, pour les raisons ci-dessus mentionnées, sans compter qu'aucun Micmac n'est donné dans ce document comme vivant au Nouveau-Brunswick, dont les 1,606 Indiens sont portés simplement comme aborigènes. Il est vrai que le Rapport Annuel du département des Indiens pour l'année dernière (1926) nous apprend(3) que "la majorité de ceux de cette province appartiennent à la race micmaque". Ce territoire n'en renferme pas moins quelques bandes de Malécites. Donnons 206 individus à cette sous-tribu; il nous restera 1,400 Micmacs qui, ajoutés aux 2,362 déjà recensés, feront un total de 3,762 âmes.

Mais le même rapport nous apprend en outre(4) que tous les Indiens de l'Ile du Prince-Edouard, au nombre de 292, appartiennent à la même tribu micmaque. Cela nous donne donc un total de 4,054 âmes, qui ne devrait pas être bien loin de la réalité. Quant aux Micmacs de Terre-Neuve, on en ignore le nombre.

Ces aborigènes sont ceux qui sont traités le plus spécifiquement par le dernier recensement canadien. On déduira de ce fait et de ce qui précède une idée du peu d'importance que peut avoir cette autorité pour l'ethnologue.

Six membres de cette tribu y sont seuls portés comme non catholiques.

Le second groupe ethnique d'Algonquins de l'Est est celui des Abénakis, dont l'habitat était originairement au sud du Canada, où les refoula l'hostilité des colons anglais. D'aucuns les considèrent plutôt comme une confédération de sous-tribus apparentées que comme une tribu proprement dite. Nous avons vu que, tribu ou confédération, ils ont aujourd'hui un pied aux Etats-Unis et l'autre, de beaucoup le plus vigoureux, au Canada.

Leur nom rappelle le soleil levant, suggère le pays du matin, tout comme Nahanais (*Nahane*), vocable sous lequel est connue la tribu dénée la plus occidentale, veut dire "Gens du [soleil] couchant".

A l'instar des Micmacs, les Abénakis ont toujours aimé et estimé les Français, qui les traitèrent avec autant de cordialité que les Anglais

---

(3)—P. 25.
(4)—P. 26.

les craignaient et les détestaient. L'un de leurs chefs, ou sachems comme ils disent, avait coutume de déclarer à propos des premiers: "Ils vinrent parmi nous, apprirent notre langue et nous donnèrent une religion. Ils étaient tout comme nous; voilà pourquoi nous avions une si haute opinion d'eux"(5).

Les principales divisions des Abénakis canadiens sont celles des Passamquoddys, juste sur la frontière internationale, et des Malécites, dans le Nouveau-Brunswick et la province de Québec. A ces deux groupes, généralement connus sous le nom collectif d'Etchemins(6), on pourrait ajouter les Pemakouks, aujourd'hui canadiens, qui, bien qu'ethniquement distincts, ont souvent été regardés comme des Abénakis, ne fût-ce qu'à cause de leurs alliances militaires avec ces Indiens.

L'habitat des premiers s'étend au sud comme au nord de la frontière. En territoire canadien, il correspond à une partie du Nouveau-Brunswick. Je n'ai aucun moyen de déterminer leur nombre actuel. Il est probable que leur population est comprise, avec celle de leurs cousins germains les Malécites, dans les chiffres de ce que le Recensement appelle l'agence du Sud-Ouest, qui contient 526 Indiens.

En ce qui est des indigènes au nom quasi-biblique de Malécites (que d'aucuns transforment même en Amalécites), peuplade qui n'en adopta pas moins la foi chrétienne que Champlain lui fit pressentir dès 1604, on en trouvait en 1904 seulement 103 dans la province de Québec, mais 702 au Nouveau-Brunswick. L'édition de 1926 ne les différencie point des autres indigènes en ce qui est de cette dernière province, tandis qu'elle en mentionne 135 à Viger, plus 19 Abénakis sans distinction de subdivision à Bécancour et 261 à Saint-François. Or il y a, ou il y avait, des Malécites à Médoctec, à Opaak, à Sainte-Anne et à Tobique(7).

Lorsque Champlain les visita, juste au commencement du XVIIe siècle, ils le reçurent, lui et son parti, à la sauvage, c'est-à-dire avec la plus grande hospitalité. "Lorsque nous fûmes assis", écrit-il, "ils se mirent à fumer selon leur habitude avant de faire aucun discours. Ils nous firent des présents de gibier et de venaison. Tout ce jour-là et la nuit suivante, ils continuèrent à chanter, à danser et à festoyer jusqu'à la réapparition du jour. Ils étaient vêtus de peaux de castor"(8).

Une intéressante collection de mythes, légendes et contes en vogue parmi les Malécites fut publiée en 1911 par un W.-H.

---

(5)—Ap. Chamberlain, Arch. Rep., p. 125.
(6)—Par lequel certains ethnologues désignent aussi une bande à part.
(7)—On attribue 224 Indiens à cette dernière place.
(8)—Traduit d'une traduction anglaise dans le *Handbook*, vol. I, pp. 793-94.

Mechling. Sa première pièce, celle qui rapporte les hauts faits et drôleries du héros national de la sous-tribu, qui est aussi celui des Micmacs, ne remplit pas moins de 49 pages format de bonnes dimensions(9).

Ce héros est Gluscap, qui, sous un nom ou sous un autre, a son équivalent chez la plupart des Proto-Américains. C'est le Manabozho de leurs congénères sauteux, le Napi des Pieds-Noirs, le Wiske'djak des Témiskamings(10), le Wisaketchak des Cris. Il correspond aussi au Wisa'ka des Sacs et Renards du sud, au Nihancan des Arapahos, au Vihuk des Cheyennes, les uns et les autres parents éloignés perdus aux pays méridionaux.

C'est en outre le Vieux des Klamaths de l'Orégon et autres natifs hétérogènes des montages Rocheuses, la Corneille légendaire des riverains du Pacifique septentrional, le mythique Loup des prairies (*Coyote*) d'autres Indiens du Nord-Ouest, l'Oestas des Porteurs de la Colombie Britannique, le Numuknuckenah de nos anciens amis mandanes, l'Itamapisa des Hidatsas, tribu siouse du Dakota-Nord, le Wasi des Tchérokis, la première des Cinq Tribus Civilisées de l'Oklahoma, etc.

Ce héros, de caractère plutôt burlesque, a ses doubles même bien au-delà des Etats-Unis. Ce n'est autre, en effet, que le Quetzalcoatl des anciens Mexicains, l'Itzamna des Mayas du Yucatan, le Votan de l'Amérique centrale, le Viracocha des Quichuas du Pérou, l'Arama des Moxos du même pays, le Tamoi des Guaranis brésiliens, etc.

Cette remarquable analogie qui affecte tout un continent me suggère une observation qui peut avoir son utilité. Chez la plupart des aborigènes américains, l'idée d'une divinité créatrice fait complètement défaut. Le concept d'un Etre Supérieur ne manque nulle part; mais cet Etre n'a généralement aucune relation avec l'origine de notre univers.

L'idée de création, c'est-à-dire de l'évolution subite sous l'action d'un tiers du néant en une entité quelconque, paraît quelque chose de trop profond pour le cerveau américain, qui présuppose toujours l'existence de la matière et se contente d'en imaginer la transformation, l'arrangement définitif par un personnage fabuleux qui presque partout tient du bouffon autant que de l'expert.

---

(9)—*Malecite Tales;* Ottawa, 1914.

(10)—Ce héros n'étant littéralement que le geai du Canada (*Perisoreus Canadensis*), a fini par donner son nom à cet oiseau, nom qui a dégénéré en *Whiskey Jack,* qu'il porte communément parmi les Canadiens anglais.

C'est à peu près constamment un aventurier menteur, tricheur, escamoteur, un être malfaisant autant qu'un bienfaiteur du genre humain, un habile magicien, auquel on doit la modification des éléments de la nature, qui ont existé au principe sous une forme différente de celle que nous leur connaissons aujourd'hui(11).

Tel est le Gluscap des Micmacs et des Malécites. Nous pouvons dès lors nous remettre à l'étude des diverses tribus algonquines du Canada orinental.

Les Montagnais, ainsi appelés du caractère plus ou moins montueux de leur pays, forment un agrégat de nombreuses subdivisions ethniques, dont l'habitat s'étend des environs du Saint-Maurice presque jusqu'à l'Atlantique, et du Saint-Laurent jusqu'à la ligne de partage des eaux qui sépare son bassin de la vallée de la baie d'Hudson.

Ce sont des gens doux sans être lâches, socialement plutôt nomades et auxquels répugne la vie sédentaire du village, ainsi que la culture des champs. Ils sont par nature très religieux, c'est-à-dire fort superstitieux avant d'être éclairés des lumières de l'Evangile, possesseurs d'un grand fonds d'honnêteté et de remarquables dispositions à la bienveillance et à l'hospitalité.

En dépit du nombre de leurs bandes, le chiffre de leur population, qui décline assez rapidement, n'est pas très élevé. En 1906, on le portait à 2,183, plus 2,741 Algonquins à l'intérieur des terres, dont on ne savait comment déterminer les connections ethniques. L'année précédente, A.-F. Chamberlain ne leur avait accordé que 3,800 âmes (12). Quant au recensement de 1924, il est, sur ce point comme sous d'autres rapports, si complet qu'il n'en accuse officiellement que 1,898, faute de faire cas des différentiations qui s'imposent pourtant !

Quel dommage, encore une fois, que les employés du ministère des Affaires Indiennes ne soient pas capables de nous fournir un recensement trahissant même un simple minimum d'intelligence des choses ethnologiques !

Les principales divisions de la tribu montagnaise sont celles des Nascapis, de beaucoup la plus populeuse(13), des Escoumains, des Betsiamits, etc. Les membres de la première errent dans les bois du bas Saint-Laurent et du Labrador; les Escoumains hantent la rivière

---

(11)—On étudiera avec profit la question de ces doubles et de leurs agissements dans les ouvrages de Brinton, *The Myths of the New World*, New-York, 1868, et *Essays of an Americanist*, pp. 130-34; Philadelphie, 1890.

(12)—Arch. Rep., 1905; p. 123.

(13)—En 1884, on ne lui reconnaissait pas moins de 5,106 individus, dont le nombre était en 1906 réduit à 4,924.

du même nom au nord du Saint-Laurent; les Betsiamits, ou Bersimis, fréquentent la vallée de la rivière Bersimis; les Tadousacs sont cantonnés non loin de l'embouchure du Saguenay; les Oukesestigoueks se trouvent aux sources de la Manicouagan; les Papinachois des anciens sont aujourd'hui éteints, à moins qu'on ne doive voir en eux les Betsiamits déjà mentionnés; les Têtes de boule chassent dans le haut Saint-Maurice, ainsi qu'aux sources de la Gâtineau et de l'Ottawa, du côté du Québec, etc.

A l'ouest des Montagnais, nous avons le territoire des Algonquins proprement dits, dont une partie se trouve dans la province de Québec et l'autre dans l'Ontario. Ni sociologiquement parlant, ni au point de vue linguistique y a-t-il une grande différence entre eux et les Montagnais, sauf que ceux-ci sont pourtant bien moins sédentaires.

La tribu algonquine a pour subdivisions les Témiskamings du Québec, les Abittibis de la même province, les Nipissings de l'Ontario et d'autres bandes que j'appellerai les Algonquins tout court, lesquels ont des centres dans plusieurs régions du Québec septentrional.

Les premiers ont pour habitat les environs du lac Témiskaming. Ils étaient 245 en 1910; mais le dernier recensement (1924) donne 225 Indiens sous la rubrique: Agence de Témiskaming, plus 202 (total 457) comme appartenant au comté du même nom.

Quant à leurs proches parents les Abittibis, la même autorité(!?) en compte 125 dans le Québec et 168 dans l'Ontario, à côté d'Indiens non déterminés au point de vue ethnique de six autres localités. Ne faudrait-il pas aussi leur adjoindre les 478 aborigènes cités par le même document comme peuplant le "district de l'Abittibi"(14)? Et que penser des 159 qu'il cantonne au lac Mistassini, des 177 soi-disant Waswanipis de la même région, etc.?

Les Nipissings vivent exclusivement dans l'Ontario, c'est-à-dire à l'ouest des précédents, dans une réserve sur le lac auquel ils ont donné leur nom et où on les considère parfois comme une branche des Sauteux. C'étaient à l'origine des sauvages fort adonnés à la magie, au point qu'on les appelait vulgairement les Sorciers. Grands amis des Français, ils n'eurent aucune peine à embrasser leur religion.

Parmi les Indiens que j'appellerai Algonquins tout court, je comprends les 469 de la rivière au Désert, les 36 de l'agence d'Oka, les 91 du lac Barrière, les 99 du lac Victoria, les 65 de la pointe Hunter, les 44 du lac Grassy, ou au Foin, sans oublier les 49 du comté de Renfrew, Ontario, et les 164 du lac d'Or (*Golden L.*), les-

---

(14)—V. p. 23.

quels, ajoutés aux congénères précédemment énumérés, forment un total de 2,656 Algonquins.

C'est là un chiffre que je crois d'autant moins exagéré que le même recensement officiel nous fournit pour le même pays une foule d'autres bandes aborigènes sans autre désignation que celle du lieu qu'elles fréquentent surtout, bandes qui sont évidemment ou algonquines, au sens restreint du mot, ou montagnaises(15).

Si le lecteur veut bien maintenant récapituler les divers totaux auxquels nous sommes arrivés jusqu'ici, en décrivant les moindres tribus algonquines de l'Est, il obtiendra le chiffre de 12,384 pour l'ensemble de cette intéressante population, qui a survécu aux empiètements territoriaux des blancs et à leur funeste eau de feu. Mais ce chiffre est loin de représenter la réalité, puisque le dernier recensement indien lui reconnaît un agrégat, sûrement algonquin mais pas toujours ethniquement différencié, de 20,883 âmes. C'est celui auquel il faut nous arrêter.

Avant de passer à ses frères de l'Ouest central, dont les particularités sociologiques seront dûment étudiées avec celles qui sont communes à tous les Algonquins du Canada et des Etats-Unis, il convient de s'attarder quelque peu à l'examen d'un point qui était propre à ceux de l'Est exclusivement. Je veux parler de l'institution du wampum. Car c'était une véritable institution, tout aussi importante et matériellement plus en vue que même celle du totem, ou leur organisation politique et sociale.

Le wampum était, dans ses éléments, une espèce de rassade, ou perle, en coquillage marin, Pyrula, Dentalium, abalone ou haliotis, dont la valeur était en proportion même de la difficulté inhérente à sa fabrication. C'était, en effet, une matière très dure, qu'il fallait d'abord réduire à la grosseur voulue, puis polir et perforer. Cette dernière opération était toujours, mais surtout à l'origine, la plus ardue pour l'Indien, qui n'avait alors pour perçoir qu'un clou plus ou moins pointu.

Les grains de wampum ordinaires étaient de couleur blanche ou violette, cette dernière variant entre la claire limpidité de l'améthyste et le foncé du violet royal. Il y en avait aussi de noires, dont l'envoi à des amis lointains annonçait implicitement la mort de quelque chef,

---

(15)—Deux travaux publiés par les soins du gouvernement canadien, *Family Hunting Territories and Social Life of Various Algonkian Bands of the Ottawa Valley*, ainsi que *Myths and Folk-lore of the Temiskaming Algonquin*, tous les deux par T.-G. Speck, Ottawa, 1915, aideront à se former une idée adéquate de ces Indiens.

ou personnage important. Même la réception d'un chapelet de grains blancs pouvait être interprétée comme l'équivalent d'une provocation à la guerre, un défi national ou une invitation à coopérer à quelque acte d'hostilité. Dans ce cas, on colorait le wampum en rouge(16).

Car ces "perles" étaient ou bien enfilées ensemble et se vendaient tant la brasse, ou bien montées de manière à former des espèces de ceintures de deux à cinq pouces de largeur. Dans ce dernier cas, leur agencement, la juxtaposition de leurs différentes couleurs formaient des dessins qui avaient un but d'utilité autant que d'esthétisme. Le wampum avait, en effet,—et c'est en cela qu'il avait acquis la dignité d'une institution publique—différentes raisons d'être, qu'il importe d'énumérer sous peine de ne jamais se rendre compte de ce qu'il était réellement aux yeux de l'Indien de l'Est américain aussi bien que canadien.

C'était d'abord en soi un ornement personnel, dont chefs et magnats quelconques se paraient dans les grandes circonstances, ou au moyen duquel les personnes du sexe faible cherchaient à rehausser leurs charmes, réels ou imaginaires.

Il servait, en second lieu, de devise nationale, d'instrument d'échange commercial ou de troc; en un mot, c'était dans l'Est une monnaie dont la valeur, bien déterminée, fut longtemps reconnue des blancs eux-mêmes, qui en exigèrent soit comme tribut, soit comme paiement ou compensation pour des torts dont ils croyaient avoir à se plaindre.

En troisième lieu, le wampum avait, par l'arrangement qu'on lui faisait subir et l'agencement de ses couleurs, un but mnémonique(17), et c'est surtout dans ce sens qu'il était comme une institution nationale. C'étaient généralement dans ce cas des ceintures composées, du temps de Lafitau (1724), de onze fils de 180 grains chacun, soit un total de 1980 grains(18).

Ces ceintures étaient comme les annales nationales, que les chefs et les anciens de la nation étudiaient ensemble de temps en temps, c'est-à-dire qu'ils répétaient publiquement le sens de chaque groupe de grains ou de dessins que comportait la ceinture. La circonstance suivan-

---

(16)—*Handbook of the American Indians*, vol. II, p. 907.

(17)—Tout comme les petits morceaux de bois, ou les allumettes, dont je me rappelle avoir vu des pénitents dénés s'aider pour assurer le complet de leur confession. "Ceci est pour les colères que j'ai faites, cela représente les mauvaises paroles que j'ai prononcées", disait alors l'Indien désireux de ne rien oublier.

(18)—On parle pourtant de ceintures composées de pas moins de 6 ou 7,000 grains de wampum.

te, où des Indiens non algonquins, mais toujours de l'Est, entrent en scène, fera, je crois, mieux comprendre que mes explications le but et l'usage de ces fameux wampums.

Le 12 juillet 1644, des Algonquins et des Iroquois de différentes tribus se réunirent au fort des Trois-Rivières, pour conclure un traité de paix ensemble et avec les blancs représentés par le gouverneur général qui s'y était rendu pour la circonstance. On avait étalé dix-sept ceintures de wampum, dont chacune avait sa signification spéciale, et qui pendaient à une corde tendue en l'air entre deux perches plantées en terre.

S'emparant fort cérémonieusement d'une de ces ceintures et la montrant au peuple en même temps qu'au gouverneur, l'orateur indien la présenta solennellement à ce dernier, en gage de reconnaissance pour sa libération d'un Iroquois des mains des Hurons.

La seconde ceinture était passée au bras d'un jeune homme du nom de Couture, prisonnier des Iroquois, en signe de manumission. Une troisième fut donnée comme garantie de paix et d'amitié entre Iroquois et Algonquins, une quatrième, décorée de dessins appropriés, "chassait au loin les canots de l'ennemi", ainsi que s'exprima l'orateur, dont les périodes ronflantes étaient accompagnées des gestes les plus significatifs.

Une cinquième "apaisait la fureur des flots des rapides sur le chemin qui menait aux Iroquois", invitation implicite à les visiter en amis; une sixième, plus grande et plus belle que toutes les autres, proclamait la paix entre les Français, les Algonquins et les Mohawks(19).

Une autre encore garantissait une honorable hospitalité aux visiteurs; une huitième assurait la paix entre les Iroquois et les Hurons; une neuvième tenait lieu d'ajustement pour la manière dont on avait traité les PP. Jogues et Bresciani; une dixième était un présent au gouverneur, une espèce de rançon qu'on payait pour la mise en liberté d'un Indien, etc. (20).

Je terminerai cette exposition du fameux wampum par une citation d'un vieil auteur qui exemplifie certains autres usages auxquels on le faisait servir. Traitant des Indiens de la Nouvelle-Angleterre, un nommé John Josselyn écrivait:

---

(19)—Tribu iroquoise.

(20)—Cf. Fourth Ann. Rep. Bureau of Ethnology, p. 87; American Antiquarian, vol. VIII, p. 375; vol. IX, pp. 110-13; John Maclean, *Canadian Savage Folk*, pp. 565-66; Toronto, 1896; Sam.-G. Drake, *The Aboriginal Races of North America*, pp. 134 *et seq.*, et ailleurs.

"Leurs perles sont leur monnaie. Il y en a de deux sortes, de bleues et de blanches; les premières sont leur or, les dernières leur argent. Ils les fabriquent de certains coquillages avec tant d'habileté que ni Juif ni diable ne peut les contrefaire(21). Ils les percent et les enfilent, et en font beaucoup d'objets curieux pour l'ornementation personnelle de leurs sagamores et individus importants, ainsi que des jeunes filles qui les portent en guise de ceintures, tablettes [pectorales], bordures pour les cheveux des femmes, bracelets, colliers et pendants d'oreilles"(22).

Un autre point sociologique caractéristique des Indiens de l'Est, américain aussi bien que canadien, est ce qui est passé dans la langue anglaise sous le nom de *wigwam*. C'était une hutte de forme un peu irrégulière, bien que toujours essentiellement hémisphérique, à la façon d'un four à voûte exhaussée. Cette habitation, propre à tous les Algonquins de l'Est, avait pour charpente un certain nombre de perches, dont le gros bout était planté en terre, où chacun contribuait à décrire un cercle, tandis que l'autre, qui se projetait en l'air, était ramené à un centre commun à tous et assujetti de manière à former une voûte arrondie, percée d'une ouverture pour laisser échapper la fumée.

Le tout était alors recouvert d'écorce de bouleau ou de sapin, de peaux d'animaux et parfois même de branchages.

Ce qui différenciait le wigwam algonquin de la *tipi*, autre genre d'habitation propre aux tribus de l'Ouest, c'était la forme hémisphérique résultant du recourbement concentrique des perches, qui n'existait point dans la seconde. Et cela était facile à comprendre: les Algonquins de l'Est étant des habitants de la forêt, avaient constamment sous la main des perches vertes faites d'arbrisseaux fraîchement coupés, et par conséquent pliables, flexibles, tandis que l'enfant de la prairie nue et sans le moindre arbre était obligé de traîner avec lui, dans les pérégrinations que lui imposait le déplacement du gibier, des perches plus légères qui, séchées depuis longtemps, ne pouvaient plus se courber.

Extérieurement, le wigwam ressemblait à un four de dimensions exagérées, la tipi à un pain de sucre gigantesque.

Les wigwams des Sauteux étaient, avec le fait que ceux-ci étaient des "enfants des bois", le point sociologique qui les rattachait le plus

---

(21)—Ce qui n'est pas absolument juste. Un temps vint même, sous la domination des blancs, où l'on mit sur le marché tant de contrefaçons du wampum que les législateurs des derniers se crurent obligés d'intervenir.

(22)—*Account of Two Voyages to New England*, pp. 142-43, ap. Drake, *op. cit.*, p. 229. La meilleure description du wampum, au point de vue technique, se trouve dans le *Handbook*, vol. II, pp. 904-09.

aux Algonquins de l'Est. Autrement, leur nombre, l'étendue de leur territoire et leurs relations, généralement hostiles, avec les Cris leur mériteraient au moins une place à part sur la carte ethnographique du Canada. A ces divers titres, on n'en pourrait pas moins les considérer comme les Algonquins du Centre.

Leurs wigwams étaient recouverts d'écorce de bouleau ou bien de nattes faites d'une espèce de jonc ou autre matière herbacée. S'il faut en croire un William Jones(23), ces habitations auraient été de deux sortes chez eux: le wigwam semi-sphérique, dont la partie supérieure était couverte d'écorce tandis que sa charpente était supportée par cinq poteaux plantés en terre, et la loge ovale, avec charpente composée d'une double rangée de perches. La première servait surtout en été, la seconde en hiver.

Le nom français des Sauteux, ou Saulteux(24) leur vient du Sault Sainte-Marie, dans la rivière du même nom juste en aval du lac Supérieur, qui est regardé comme le berceau de leur race. Les Jésuites commencèrent par les appeler Saulteurs. Ils sont connus des Américains sous le nom de Chippewas (l'*a* prononcé *ê*) ou Chippeways, du mot Ojibways, ou Otchipwes (Baraga) qui veut dire, paraît-il, "rôtir jusqu'à ce qu'il gode", par allusion au repli formé par la couture supérieure de leurs mocassins.

Comme d'habitude, ces sauvages ne se reconnaissent eux-mêmes d'autre nom que celui d'Hommes, qu'ils rendent par *Anichinabeyok*.

Ce sont, pour la plupart, de forts gaillards, d'aussi beaux types au point de vue physique qu'ils paraissent peu recommandables sous d'autres rapports, excepté celui de la bravoure, qualité dont on ne peut leur refuser la possession(25). "Les Saulteux sont une race fière, or-

---

(23)—Ann. Arch. Rep. 1905, p. 138.

(24)—Certains auteurs anglais, voulant apparemment faire parade de leur familiarité avec le français, écrivent Saulteaux, ou même Salteaux. Ce vocable a d'ailleurs subi toutes les métamorphoses possibles aux mains d'ignorants Anglais, depuis le Sautors de Carver (*Travels*, p. 97,1778), Sautoux (King, *Journ. to Arct.*, I, p. 32; 1836), Souties (Am. Pioneer, II, 192; 1843), Sotoes (Cox, *Columbia R.*, II, 270; 1831) jusqu'au Soto de l'ineffable Paul Kane.

Un autre écrivain de langue anglaise, nommé Neill, crut mieux faire en traduisant ce nom à sa manière—n'est-ce pas encore trop français pour un Irlandais que de dire Soto? Donc, sous la plume de ce gallophobe, les Sauteux devinrent tout bonnement les *Jumpers!* Le brave homme ignorait sans doute que le mot "saut" qui entre dans la composition du nom de ces Indiens n'a pas trait à ce brusque mouvement d'un corps solide qui retombe sur terre après avoir bondi dans l'air, mais à une chute d'eau qui interrompt le cours d'une rivière.

(25)—"Ils ont, en général, de très beaux traits, surtout leurs femmes, dont quelques-unes seraient de réelles beautés si leur teint était clair, bien qu'il le soit généralement plus que chez celles qui habitent un climat plus chaud" (Duncan Cameron, *The Nipigon Country*, ap. Les Bourgeois de la compagnie du Nord-Ouest, vol. II, pp. 247-48).

gueilleuse, superstitieuse à l'excès, et, par suite de ces dispositions, difficile à dompter. De tous nos sauvages, ce sont ceux qui ont eu le plus de facilité de s'instruire des vérités de la religion, et ce sont précisément ceux qui en ont le moins profité et qui comptent le plus petit nombre de chrétiens".

Ce n'est ni plus ni moins que Mgr Taché, premier archevêque de Saint-Boniface, qui leur décerne ce certificat peu flatteur(26). Il avait naturellement en vue ceux de l'Ouest, avec lesquels on peut dire qu'il vivait et sur les caractéristiques desquels il ne pouvait se tromper.

Du reste, le *Handbook* auquel j'ai déjà maintes fois renvoyé le lecteur n'est pas d'une autre opinion. "Bien que", dit-il, "ces sauvages aient eu des relations amicales avec les blancs depuis longtemps, le christianisme n'a eu que peu d'effet sur eux, à cause surtout du conservatisme de leurs chamans"(27).

Ce qui était vrai il y a 60 ans, c'est-à-dire lorsque Mgr Taché écrivait, et en 1907, lorsque parut le manuel indiqué, l'est encore en 1928, alors qu'un grand nombre de Sauteux sont restés infidèles. Par exemple, remarque Mgr Taché, "ceux qui embrassent la religion dans l'âge mûr s'attachent à leur foi avec une grande constance et fermeté"(28), ce qui indique qu'après tout ils constituent une race assez fortement trempée.

Ce conservatisme à outrance, cette adhérence inaltérable aux mœurs et coutumes, surtout aux croyances et pratiques superstitieuses, des ancêtres, sont d'autant plus regrettables au point de vue de la civilisation que les Sauteux forment la tribu de beaucoup la plus nombreuse non seulement du Canada, mais même de toutes les peuplades indiennes au nord du Mexique.

Nous avons vu que ceux des Etats-Unis constituent à eux seuls une population d'au moins 27,813 âmes. Tout en omettant, comme dans le premier cas, ceux de certaines agences où se coudoient des sauvages hétérogènes, ou dont le caractère ethnique n'est pas déterminé dans les documents officiels, on n'en trouvera pas moins de 16,018 au Canada(29), soit un total général de 43,831 pour cette seule

---

(26)—*Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, deuxième édition, p. 94.
(27)—*Op. cit.*, vol. I, p. 278.
(28)—*Ibid., ibid.*
(29)—Ce qui montre combien peu dignes de foi sont les déclarations des anciens traiteurs au sujet des sauvages de leur temps. En effet, dès 1804, alors que la population sauteuse était probablement le double de ce que l'ont faite les épidémies, l'ivrognerie et l'immoralité, un traiteur de la compagnie du Nord-Ouest écrivait d'eux, au cours d'un essai qui par ailleurs n'était pas sans valeur: "On peut estimer leur population à environ 6,000 personnes répandues sur cette immense étendue de terres" (*Ap.* Les Bourgeois du Nord-Ouest, vol. II, p. 308).

tribu—et je crois que 45,000, sinon plus, est tout aussi proche du chiffre réel de leur population.

Naturellement, une si importante tribu, dont les membres sont éparpillés sur un si vaste territoire que nous les voyons de l'Ontario, où ils dominent, au Manitoba et même à la lointaine Saskatchewan, plus de 2,000 kilomètres de l'est à l'ouest, n'est pas sans s'être scindée à la longue en un certain nombre de sous-tribus, aux traits ethniques et sociologiques distincts.

Les Sauteux de l'Est, au nord du lac Supérieur et juste à l'ouest de cette mer intérieure, forment nombre de groupes dont je m'abstiendrai de détailler les noms, qui, étant du reste aborigènes, offrent des difficultés de transcription et n'intéressent guère le lecteur qui ne les lirait pas plus facilement. Ils sont, en outre, négligés du Recensement indien, qui englobe cette importante branche de la tribu sous le nom générique de Sauteux. Cette branche ne peut, d'après mes calculs, compter moins de 13,957 âmes. Quelques milliers en sont catholiques, sous la houlette de Pères Jésuites.

La plus forte, comme la plus distincte, subdivision sauteuse est celle des Missisaguas, ou, d'après le *Handbook*, Missisaugas, dont le siège central est à l'embouchure, sur le lac Huron, de la rivière du même nom. C'est aussi probablement le plus oriental de tous les groupes dont l'agrégat constitue cette importante peuplade. Je trouve dans le dernier Recensement 963 Indiens portés comme Missisaguas; mais, comme d'habitude, il ne faudrait pas en conclure qu'il n'y en ait pas d'autres, même en grand nombre, appartenant à la même subdivision.

Autrefois, lorsque l'un d'eux mourait, on le déposait sur le sol, où il était revêtu de ses plus beaux atours et enveloppé de peaux ou de couvertures; après quoi on l'enterrait dans une fosse d'à peu près trois pieds de profondeur, avec ses armes et instrument de chasse. Puis on entassait au-dessus de sa tombe des pieus et madriers jusqu'à la hauteur d'environ deux pieds, et l'on recouvrait le tout d'écorce de bouleau par manière de protection contre la pluie.

Les parents se barbouillaient alors la figure de charbon et se couvraient de vieilles loques en guise de deuil. Ce deuil durait un an pour un père et une mère, un mari et une épouse.

A l'encontre de la grande majorité des Algonquins de l'Est qui sont catholiques, la sous-tribu des Missisaguas ne compte que 48 fidèles de cette religion.

Les Monsis, ou Munsees comme les appellent les écrivains de langue anglaise, forment au Canada un groupe indigène de 126 Sauteux seulement, lesquels sont originaires du sud. Ils faisaient au principe partie des Delawares, et émigrèrent chez nous vers la fin du

XVIIIe siècle, avec d'autres Algonquins appelés Moraves, du nom de la religion qu'ils embrassèrent (population actuelle 208).

Les Monsis, aujourd'hui anglicans et méthodistes, s'établirent sur la Tamise, dans le comté de Middlesex, Ontario, à côté de leurs amis moraves.

Les Michipicotens, autre groupe sauteux, se trouvent plus à l'ouest. Ils forment une petite peuplade subdivisée en deux bandes, dont l'une est composée de Sauteux proprement dits, l'autre de Maskégons appartenant à une sous-tribu dont il va incessamment être parlé. C'est du moins ainsi que les auteurs décrivent leur groupe. Leur population combinée ne dépasse pas le chiffre de 307, et cette peuplade a un pied dans l'Ontario, l'autre (représenté par sa partie maskégone) dans le Manitoba.

Cent vingt de ces Indiens sont maintenant anglicans, cent quatre-vingt-sept catholiques.

Quant aux Maskégons comme tels, leur nom leur vient de la nature de leur pays: gens des Marais (*mackig*). Ces sauvages tiennent lieu de trait d'union entre les Sauteux et les Cris. De fait, d'aucuns préfèrent les rattacher à ces derniers, et les appellent Cris des Marais.

Leur habitat, avant qu'ils ne fussent parqués par le gouvernement canadien dans des réserves à limites déterminées, consistait dans les régions marécageuses au nord des lacs des Bois et Winnipeg, le long des rivières Nelson, Hayes et Severn. En tant que sous-tribu distincte, ils ne datent guère que de dix ou douze générations(30).

Etant donné qu'un bon nombre habitent avec des Cris ou des Sauteux, il est impossible de donner leur nombre exact. Sans compter ceux qui sont cantonnés dans les agences du Pas, du lac Canard, à la réserve de Saint-Pierre du Manitoba, à la rivière Berens, tributaire du lac Winnipeg, au Norway-House, au lac la Croix, ou Traverse (*Cross L.*), etc., où ils formaient un total de 1,254 individus en 1889, j'en trouve dans les documents officiels 665 vivant chez eux, c'est-à-dire sans être mêlés à d'autres Sauteux.

Par suite de la nature de leur milieu et de leurs accointances avec les blancs, ces Indiens ont le teint plus clair que leurs congénères, surtout que les Cris des Prairies, plus nomades et partant plus bronzés par l'air vif de la plaine. Ils sont aussi plus industrieux, font preuve d'une plus grande adresse en canot et d'habileté à la chasse, à laquelle ils s'adonnent souvent au service des blancs, qui ne connaissent que trop leurs femmes. C'est dire que les métis ne manquent pas chez eux.

---

(30)—Cf. *Handbook*, vol. I, p. 812.

Un peu plus d'un tiers sont anglicans, et le reste se partage à peu près également entre les presbytériens et les catholiques.

Par leurs nombreuses ramifications, les Sauteux sont, nous l'avons vu, autant et plus américains que canadiens. Nous arrivons maintenant à une importante tribu congénère, à langue presque identique, qui est exclusivement canadienne, et avec elle à la seconde grande division des Algonquins, ceux de l'Ouest, ou des Plaines. Je veux parler des Cris qui, en dépit des ravages de différentes épidémies, surtout celle de la petite vérole, le fléau le plus terrible pour une population aborigène(31), comptent encore au moins 11,128 individus, répartis sur les plaines du Manitoba et de la Saskatchewan, et même sur divers points septentrionaux de l'Alberta, sinon de l'Ontario et même du Québec.

Chacun sait l'origine de leur nom: une abréviation de Kristinaux, forme francisée de *Kenistinoag*, vocable sous lequel était originairement connue l'une de leurs divisions—comme dans le cas d'Algonquins, la partie pour le tout!

"Divers points", ai-je dit en parlant de leur habitat. Je voudrais par là donner à entendre que leur présence en ces régions reculées est plutôt une exception, leur territoire principal étant la grande, l'interminable prairie de l'Ouest canadien. Les habitants de ces "divers points" forment, avec un assez bon nombre de congénères établis à la lisière de la grande forêt subarctique, ou près de la baie d'Hudson, la sous-tribu des Cris des Bois, les autres, peut-être plus nombreux, certainement moins sédentaires et beaucoup plus entichés de leurs anciennes croyances, mœurs et coutumes, étant connus sous le nom de Cris des Plaines.

Ceux-ci sont par tempérament plutôt cruels(32), indépendants, de caractère belliqueux et de dispositions anti-chrétiennes, ceux-là beaucoup plus doux, plus rassis et plus ouverts aux influences de nos civilisation et religion. Chez les premiers fleurit la "Danse de la Soif", qu'il est inutile de décrire quand on peut renvoyer à ce qu'on a écrit de la fête nationale des Mandanes. Ces mêmes Indiens sont si encroûtés dans leurs us et coutumes traditionnels, qu'il n'y a pas encore six mois que j'ai rencontré de leurs jeunes gens qui, en dépit de l'afflux des blancs, portaient encore leurs cheveux divisés en deux longues tresses comme celles des femmes!

---

(31)—Parce que ceux qui en sont affectés ne peuvent se résigner aux précautions d'isolement, ni s'astreindre au régime sévère sans lequel la maladie devient fatale.

(32)—On n'a pas oublié le terrible massacre du lac la Grenouille.

D'un autre côté, ce fut chez les Cris des Bois, ou des Marais, que prit naissance et se propagea rapidement une invention analogue à ce qui donne tant de supériorité aux blancs: le syllabaire qui a depuis popularisé chez Cris et Sauteux la lecture et l'écriture, qui devaient révolutionner la société de ces indigènes et merveilleusement accélérer leur avancement intellectuel et moral.

C'est au Rév. James Evans, ministre méthodiste, que revient l'honneur de cette invention, qui consiste en neuf signes principaux dont la valeur phonique dépend de la manière dont ils sont tournés dans la ligne(33). Ces signes représentent des syllabes, et de plus petits tiennent lieu de consonnes indépendantes.

Longtemps auparavant, un missionnaire catholique, le P. Chrétien Le Clercq, avait doté les Micmacs de signes graphiques sinon analogues, du moins à but identique, l'acquisition des formulaires de l'Eglise. Dans ce dernier cas, ce n'était rien moins que des hiéroglyphes, ou plutôt des signes mnémoniques, dont chaque élément, ou groupe d'éléments, représentait une idée au lieu d'une syllabe(34).

Terminons maintenant cette étude ethnographique par quelques mots sur les Algonquins les plus occidentaux, les fameux Pieds-Noirs.

Ces Indiens, dont le nom aborigène est *Siksika*, Pieds-Noirs, de la couleur que prennent leurs mocassins lorsqu'ils parcourent la prairie dévastée par les flammes, sont, comme les Abénakis, les Sauteux et d'autres,. une tribu aussi américaine que canadienne, importante plutôt par l'excellence personnelle de ses membres et de son esprit général que par le chiffre de sa population.

Le point distinctif de cette intéressante peuplade, d'une bravoure à toute épreuve et d'une honorabilité peu commune chez des abori-

---

(33)—Le syllabaire Evans fut inventé en 1841, et ne tarda pas à se répandre parmi les tribus de l'Ouest central du Canada. On essaya même de l'adapter aux dialectes dénés, avec des additions nécessitées par l'extraordinaire richesse, phonétique et autre, de ces langues. Mais, en plus de la difficulté de distinguer la position de certains de ses signes, leur nombre même rendit assez difficile l'acquisition de ce genre d'écriture.

Pour obvier à ces inconvenients, l'auteur de ces lignes inventa lui-même, dans l'automne de 1885, et non pas en 1890 comme on l'a écrit, son Syllabaire Méthodique, Facile et Complet, à l'usage des idiomes dénés, dont on pourra constater les avantages si l'on veut bien se reporter à la *Athabaskan Bibliography* de Pilling, (pp. 67-69). Le principe général de la mutation vocalique selon la position du signe, ou la manière dont il est tourné, appartient à Evans; mais la facilité de distinguer les mutations susmentionnées, l'évolution d'une manière que l'œil saisit instantanément d'un signe simple en un signe composé, le groupement des signes correspondant à des sons apparentés au moyen de similarités matérielles évidentes à quiconque n'est pas aveugle, ainsi que les très nombreuses additions demandées par la richesse du dené n'appartiennent qu'à mon syllabaire.

(34)—V. Pilling, *Algonquian Bibliography*, pp. 304-05.

gènes(35), est la singularité de sa langue, toute différente, excepté en ce qui est des racines (qui sont elles-mêmes de parenté réciproque assez bien déguisée),de tous les idiomes algonquins, remarquables, généralement, par une uniformité étonnante, étant donné l'étendue du territoire où ils sont parlés. Pendant longtemps on considéra les Pieds-Noirs comme formant une famille indigène à part, et c'est ainsi que les classa Mgr Taché lui-même.

Ces Indiens ont été longtemps sans pouvoir se faire à la vie relativement sédentaire des réserves, et leur population en a terriblement souffert(36). En 1858, on les estimait encore à quelque 7,300 individus, chiffre qui comprenait probablement ceux du Montana. Le dernier recensement (1924) ne leur en accorde plus que 3,088 en ce qui est du Canada.

A ce chiffre il faut ajouter 160 Sarcis, rejeton de la grande famille du nord qui s'appelle Dénés devenu, sous tous les rapports excepté celui de la langue, une véritable division pied-noire. La confédération qui en résulte comprend en outre les Pieds-Noirs proprement dits, 1,547 âmes; les Piéganes, 383, et les Gens du Sang, 1,158.

Très attachés aux idées et observances de leurs pères, les Pieds-Noirs, beaux hommes de bonne taille sans être des géants, ont longtemps lutté contre la lumière évangélique. Aujourd'hui 1,585 sont pourtant catholiques, mais après quel travail surhumain de la part des missionnaires! Les anglicans en ont gagné 931 et les méthodistes 399. Les autres sont encore païens, et il est à craindre que parmi les chrétiens il y en ait qui ne le sont que de nom.

Parmi les infidèles, la "Danse du "Soleil" est la grande fête annuelle, l'équivalent de celle de la Soif des Cris. Cette "danse", ou plutôt ce culte, du soleil comporte—chose rare chez des Proto-Américains—l'institution de vestales et, indirectement, une appréciation publique de la continence sexuelle.

Les Pieds-Noirs étaient originairement des nomades invétérés, qui promenaient sur la grande prairie leur vie aventureuse avec leurs demeures, ou leurs éléments, les fameuses tipis dont nous avons déjà dit un mot. Nous savons déjà qu'elles avaient pour charpente un

---

(35)—Mgr Taché écrivait dans son *Esquisse*: "Ce peuple semble doué d'un noble caractère. Dans leurs guerres presque continuelles avec les Cris, on ne les accuse pas, généralement d'être les premiers à violer les traités de paix conclus de temps à autre" (p. 99).

(36)—Il est consolant de pouvoir dire que ces fiers ex-chasseurs de bison se sont enfin, au moins partiellement, pliés aux exigences de la vie nouvelle que les circonstances leur ont imposée. Pour ne parler que du blé, le Rapport annuel sur les Indiens note à leur crédit pas moins de 162,620 boisseaux récoltés par eux.

certain nombre de perches, une vingtaine, d'environ 25 pieds de long, dont les gros bouts étaient disposés en rond sur le sol, tandis que leur partie supérieure se réunissait en faisceau, formant, une fois recouvertes d'une quinzaine de peaux tannées de bison ornées parfois de dessins à l'extérieur, comme un gigantesque pain de sucre.

Ces habitations étaient fort chaudes, et une brassée de menu bois ou de "bois de vache" (bouse de bison desséchée) suffisait ordinairement pour en bannir le froid. Une ouverture au sommet et une autre près du sol servaient respectivement de cheminée et de porte.

Les perches qui en formaient la carcasse me rappellent un autre point de la sociologie pied-noire, dont il est bon de dire un mot en terminant cet essai. Je veux parler du "travail", ou travois, dont probablement peu de mes lecteurs soupçonneront la nature au seul énoncé de ce mot. Le travail du Pied-Noir, comme de la plupart des tribus des Plaines, était tout simplement sa voiture!

Car, en dépit de ce qu'en a écrit Georges-B. Grinnell(37), les Pieds-Noirs possédaient des chevaux, venus évidemment du sud, lorsqu'ils reçurent la première visite d'un blanc, Antoine Hendry(38), le 1er octobre 1754, c'est-à-dire au moins cinquante ans avant l'époque assignée par cet auteur à la toute première apparition de ces animaux chez ces Indiens. En m'arrêtant quelque peu sur ce point et empruntant certains détails au journal de ce blanc(39), non seulement je mettrai le premier hors de tout conteste, mais je soulèverai quelques pans du voile qui cache aux yeux les us et coutumes de ces aborigènes, tels qu'ils étaient avant l'arrivée des blancs.

Hendry les appelle, je ne sais pourquoi, Archithinnés. A la date du 13 août 1754, il annonce, d'après ses guides, qu'il "va bientôt voir un grand nombre de bisons et les sauvages archithinnés leur donnant la chasse à cheval". Dix jours plus tard, il enregistre le fait que "les natifs archithinnés ont été ici récemment; nous le savons par le crottin de leurs chevaux, ainsi que par leurs pistes".

Le 18 septembre, des "Assinepoets" (Assiniboines) lui apprennent que les Archithinnés ont "tué et scalpé six Indiens, et qu'il y en avait un très grand nombre non loin de nous". Double conclusion: les Pieds-Noirs étaient belliqueux avant tout contact avec les blancs, et ils étaient nombreux. Non seulement ils étaient eux-mêmes nom-

---

(37—"Ils obtinrent des chevaux dans les toutes premières années du siècle présent" (*Blackfoot Lodge Tales*, p. 177; 186; Londres, 1893).

(38)—Venant du fort York, sur la baie d'Hudson.

(39)—Publié dans les Mémoires et Comptes Rendus de la Soc. Royale du Canada (Ottawa, 1907), et pour cette raison fort peu connu même des gens bien renseignés.

breux, mais ils avaient déjà tant de chevaux qu'ils pouvaient se payer le luxe d'en laisser vivre à l'état sauvage. Car Hendry "vit alors plusieurs chevaux sauvages".

Enfin le 1er octobre il écrit entre autres choses: "Vinrent à nous sept tentes de sauvages archithinnés, les hommes tous à cheval avec des arcs et des flèches, ainsi que de lances et des dards en os". Leur *leader* dit qu'il "allait informer leur chef de mon arrivée", ajoute-t-il. Il écrit douze jours plus tard: "Le soir nous rencontrâmes sept Archithinnés à cheval. C'étaient des éclaireurs chargés de parer à la possibilité d'une surprise". Double corollaire encore: ces Indiens vivaient dans un état d'hostilité avec leurs voisins, et ils étaient organisés pour assurer la sécurité de leurs groupements.

Ce qu'Hendry note les deux jours suivants ne fait que confirmer ces deux déductions. Il écrit le 14: "Il nous arriva quatre hommes à cheval. Ils nous dirent qu'ils étaient envoyés par le principal groupe, pour voir si nous étions amis ou ennemis". Et il remarque le lendemain, une fois arrivé au camp du grand chef: "Ils semblent être sous une stricte discipline et obéissants vis-à-vis de leur chef, qui fait reconnaître [les environs] matin et soir par un parti de cavaliers".

Que trouva Hendry à ce premier camp pied-noir? Laissons-le nous l'apprendre. "Nous arrivâmes à deux cents loges de natifs archithinnés dressées en deux rangées, avec une place libre au milieu. Là on nous conduisit à la tente du chef, [dressée] à un bout, laquelle pouvait contenir cinquante personnes. Il nous reçut assis sur une peau de bison blanc et entouré de vingt vieillards. Il me fit signe de m'asseoir à sa droite, ce que je fis. Notre chef arrangea plusieurs grandes pipes(40), et nous fumâmes l'un après l'autre (*all around*) selon leur coutume. Pas un mot n'avait encore été proféré de part et d'autre. Après avoir fumé, on nous servit de la viande de bison dans des paniers d'une espèce d'agrostide, et l'on me fit cadeau de dix langues de buffle".

A l'invitation de l'étranger d'aller traiter à son poste lointain—de l'autre côté du continent; il en avait du toupet cet Anglais—le chef répondit que ses gens "ne pouvaient ramer", leur moyen de locomotion étant le cheval, et qu'ils "ne pouvaient vivre sans viande de bison", et prétexta d'autres obstacles qu'ils "pourraient tourner s'ils connaissaient le canot et pouvaient manger du poisson, ce qu'ils ne faisaient jamais".

---

(40)—Des calumets.

L'explorateur ajoute, à titre de renseignement supplémentaire: "Ils envoyent leurs chevaux paître les jambes entravées, et, lorsqu'ils le voulaient, ils les attachaient au bout de lanières de peau de bison assujetties à des piquets plantés en terre. Ils ont des licous en crin, des sellettes en peau de buffle et des étriers de même matière"(41).

Pas trop mal, ce semble, pour des Indiens qui sont représentés comme ayant fait leur première connaissance avec le cheval cinquante ans plus tard! On voit même qu'ils devaient, en 1754, s'en servir depuis longtemps.

Un autre point de leur sociologie maintenant. "Ils font comme les autres indigènes", déclare Hendry, "et se massacrent sournoisement les uns les autres. Je vis beaucoup de belles filles prisonnières et un très grand nombre de scalpes desséchés, avec de beaux cheveux longs et noirs, étalés à des perches et devant la tente du chef". Notre explorateur ajoute: "Leur combustible est la tourbe et du crottin de cheval sec. Leurs habits sont élégamment décorés avec de la peinture rouge qui ressemble à l'ocre anglais. Mais ils ne se tatouent ni ne se peignent le corps".

Enfin, et ce sera le mot de la fin, il dit formellement: "Je vis... quatre ânes"(42).

Nous voilà loin, dira-t-on, du "travail" des Pieds-Noirs, dont il me reste à expliquer la composition. Pas tant que cela: cheval, tipi et travail sont inséparablement connectés. En effet, lorsque la bande levait le camp, on faisait deux paquets de la tipi; on les assujettissait de chaque côté d'un cheval par manière de limonière, les moindres extrémités lui étant retenues près du dos, tandis que les gros bouts, traînant sur le sol, étaient reliés ensemble par une pièce transversale sur laquelle reposait un clayonnage. Sur cette traverse en arrière du cheval on déposait les peaux de la tipi arrangées de manière à servir de récipient pour le bébé, un malade ou les menus objets du ménage.

Telle était la voiture indienne. Avant l'introduction du cheval, les Pieds-Noirs avaient aussi des "travails" à chien(42).

---

(41)—*Ubi suprà*, p. 338.
(42)—V. Grinnell, *op. cit.*, p. 187.

Essai XIV

LES ALGONQUINS AUX POINTS DE VUE SOCIOLOGIQUE ET HISTORIQUE.

Ainsi que je l'ai déjà fait pressentir, notre programme porte, pour le commencement de ce nouvel essai, quelques détails sociologiques sur les Algonquins, tant du Canada que des Etats-Unis. Mais, au moment de le mettre à exécution, je m'aperçois que j'en ai déjà tant donné au cours des deux études qui précèdent, que ce serait vraiment un luxe inutile, une surcharge encombrante que d'y ajouter notablement.

En effet, à part l'exposé complet de certains points caractéristiques de la sociologie algonquine, tels que les institutions du wampum et du soi-disant "travail", de la tipi des plaines et du wigwam des bois, nous nous sommes plus ou moins arrêtés à l'occasion sur le nombre sacré en vogue chez ces Indiens et le mythique héros national qu'on retrouve dans toutes les divisions de leur famille. Nous avons passé en revue les habitations propres aux Sauteux, aux Kikapous, aux Penobscots, aux Cris et aux Pieds-Noirs, examiné l'alimentation des Ménominis, observé le deuil des Missisaguas et les pratiques superstitieuses des femmes cheyennes, sans compter la culture des Sacs et le conservatisme des Sauteux et autres tribus.

Nous avons en outre remarqué la signification du nom que se donnent nombre de celles-ci—Algonquins, Lenâpes, Abénakis, Micmacs, Sauteux, Cris, Arapahos, Chânis, Illinois, etc. —et les sobriquets sous lesquels les étrangers les connaissent. Pour éviter des redites et laisser quelque place aux données historiques et biographiques auxquelles je voudrais consacrer une bonne partie de cette dernière étude, il nous faut donc maintenant nous borner et nous contenter de l'exposé de deux ou trois autres points sociologiques, qui caractérisent surtout la partie occidentale de cette grande famille.

Le premier est assez connu de nom et pourtant trop négligé dans les écrits scientifiques, anglais aussi bien que français. Je n'en ai jamais vu d'explication satisfaisante. Tâchons de suppléer à cette lacune.

Je veux parler ici du *windigo*, mot sauteux qui signifie cannibale. Mais le windigo, classe d'individus qui a survécu par quelques spécimens d'occasion à l'intrusion de la race blanche sur les plaines de l'Amérique du Nord, n'est pas un cannibale ordinaire, bien s'en faut. L'Indien qui, poussé par la faim, se repaît de la chair de ses semblables est un cannibale accidentel et souvent involontaire, mais pas nécessairement un windigo. D'autre part, beaucoup sont windigos qui ne sont cannibales ni d'occasion, ni par habitude. La notion de cet être mystérieux, dont le seul nom fait encore frémir, éveille une idée d'anomalie pathologique, de mélange d'inhumain avec l'humain, qui rappellent la lycanthropie des peuples plus ou moins primitifs dans leurs couches inférieures.

Originairement, et considéré dans l'étymologie de son nom, le windigo algonquin est "une créature gigantesque, moitié satanique, moitié humaine, qu'on représente comme douée d'une grande taille et habitant les ténèbres de forêts désolées. On le dit si puissant que, dans sa marche, il écrase de côté et d'autre les pins sous ses pas comme l'homme ordinaire le fait pour l'herbe de la prairie"(1).

Tel était au principe le windigo algonquin: une catégorie, classe ou même tribu d'individus doués d'un appétit déréglé pour la chair humaine, individus auxquels la peur et l'imagination ne tardèrent pas à attribuer des dimensions et capacités extravagantes.

Mais, à côté de cette classe d'êtres mythiques, donc inexistants, il y avait ceux qui, après un premier acte de cannibalisme dû aux étreintes de la faim, avaient pris goût à la nourriture qui le caractérise, et finissaient par s'adonner à sa consomption par suite d'un attrait anormal et sans aucune nécessité. Affligé de cet horrible appétit, l'homme était encore un windigo, et devenait naturellement un sujet d'effroi pour ses semblables.

Paul Kane cite un cas typique: un homme et sa fille qui, à eux deux, avaient tué et mangé six membres de leur propre famille(2). En quête d'autre gibier de même genre, l'effroyable couple venait d'élever sa loge, un soir d'hiver, tout près du wigwam d'une vieille femme qui, le soupçonnant de mauvaises intentions, eut recours à un subterfuge, un expédient auxquels un blanc n'eût jamais pensé: elle

---

(1)—E.-R. Young, *Stories from Indian Wigwams and Northern Camp-Fires*, p. 84; New-York, etc. [1892]. Dans leurs moments de peur périodique sans fondement, d'autres tribus que celles des Algonquins ont aussi de semblables notions au sujet d'êtres mystérieux que leur imagination a seule enfantés.

(2)—A propos des Dénés du Grand-Nord, le P. Petitot parle quelque part d'un nommé *Kanda*, "Yeux de Lièvre", qui avait tué et mangé pas moins de onze personnes de sa propre parenté. La faim l'avait d'abord mis sur le chemin du cannibalisme, après quoi il avait pris goût à la chair humaine!

rendit glissante l'entrée de sa demeure, en y répandant de l'eau qui se congelait immédiatement.

Puis, la nuit venue, elle se tint, hache en mains, sur son séant au lieu de se coucher comme d'habitude. Vers minuit, de légers craquements sur la neige durcie du dehors attirèrent son attention. Le plus doucement possible elle regarda par les interstices de son habitation, et vit la jeune fille qui écoutait pour s'assurer qu'on y dormait. La vieille se mit alors à ronfler; mais quand l'étrangère voulut entrer pour l'exécuter pendant son sommeil, elle glissa et tomba à la porte. Sa prétendue victime s'étant alors précipitée sur elle, lui fit sauter la cervelle avec sa hache et s'enfuit dans le bois.

Peu après, le père windigo ne recevant point de sa fille le signal convenu, alla aux informations. Il trouva alors son cadavre gisant sur le sol glacé et s'en reput avec autant de délices que s'il avait été celui de l'étrangère(3).

Telle est la seconde classe de windigos algonquins: rien de mythique chez eux, mais des sauvages réels que la répétition d'un acte dénaturé a transformés en êtres dangereux pour la société. Va sans dire que même les aborigènes ne les regardent qu'avec les sentiments de la plus vive horreur. Ils les évitent soigneusement, eux et surtout leurs enfants, et ne campent jamais dans leur voisinage.

Pourtant, s'il faut en croire l'auteur qui m'a fourni le trait qui précède, "on ne les moleste point(4), et on ne leur fait aucun mal; on paraît plutôt en avoir pitié, en considération de la misère qu'ils ont dû souffrir avant d'être réduits à cet état"(5).

On était moins tendre pour une troisième sorte de windigos qu'il me reste à décrire, celle qui a survécu à l'intrusion des blancs dans l'Ouest, je veux dire la classe composée de gens soudainement frappés d'aliénation mentale, chez qui la fureur engendre un appétit, feint ou réel, pour la chair humaine. C'est là à peu près le seul windigo qui soit encore connu, et il n'y a pas encore longtemps que des Indiens des grandes plaines ont été arrêtés pour en avoir exécuté.

Privé de raison, l'homme ou la femme est, chez les primitifs que sont les aborigènes américains, considéré comme une anomalie rien moins que monstrueuse. Or il est pour eux toujours permis de se défaire d'un monstre, surtout quand ce monstre n'est point un bénêt anodin, un être inoffensif, mais un fou furieux dont on doit se garer.

---

(3)—*Wanderings of an Artist,* pp. 58-60.

(4)—On a bien trop grand'peur des terribles représailles qui pourraient en résulter!

(5)—*Op. cit.,* pp. 60-61.

"Lorsqu'une personne tombait en délire, ou démence", écrit à ce propos une Anglaise qui a été élevée sur une réserve indienne, "les sauvages s'imaginent qu'elle était possédée de l'esprit d'un cannibale (*weendego*), et si l'infortuné patient restait en cet état un tant soit peu de temps, on le tuait généralement en le brûlant vif. Le chaman s'avouait vaincu par le délire, ou l'aliénation mentale, et, après avoir essayé en vain de soulager la personne affligée, il avertissait ses amis qu'à moins qu'un Indien, ou membre de sa famille, connu pour être en mésintelligence avec elle ne vînt essayer de s'en défaire, le mauvais esprit du *weendego* entrerait en lui.

"Les Indiens étaient fort superstitieux au sujet des cannibales et des lunatiques, et, les larmes aux yeux, concouraient à la crémation du pauvre malade. N'ayant aucun asile, ou moyen d'isoler leurs infortunés lunatiques, ils étaient obligés de s'en défaire" (6).

Une autre particularité sociologique propre aux Algonquins de l'Ouest ainsi qu'aux Indiens des grandes plaines en général, est le langage par signes, qui remplace chez eux le jargon tchinouk, esclave, etc. Quelques-uns de ces signes ne sont que des gestes naturels ou imitatifs, dont il est toujours facile de saisir le sens. Ainsi les actes de boire et de manger s'expriment par des grimaces qui n'ont pas besoin d'explication. Le sommeil est indiqué en inclinant la tête de côté sur la palme ouverte d'une main. "Moi" se rend par l'index de la main droite appuyé sur son propre nez; une maison par les deux mains élevées comme dans l'acte de la prière et le bout des doigts se touchant les uns les autres, à l'imitation d'un toit.

Les Pieds-Noirs se présentent, s'introduisent à un étranger en écartant en forme de V les deux premiers doigts de la main droite fermée; puis, se tenant le corps droit, ils portent ces doigts dans la direction du pied droit, comme s'ils voulaient se le décrotter. Pour donner l'idée d'un blanc, les mêmes aborigènes se mettent l'index de la main droite au travers du front, par allusion au chapeau à rebord qui est pour eux caractéristique de notre race. Ils sont moins flatteurs dans leur muette représentation d'un Sioux. Ils se tiennent alors le même doigt au travers de la gorge, comme pour simuler l'acte de la jugulation.

On représente un bison en élevant les mains de chaque côté de la tête, avec l'index de chacune la dépassant en hauteur en guise de cornes; pour l'acte de tirer des coups de fusil, on joint ensemble la palme des deux mains, dont celle de droite est tenue plus haute que l'autre. Puis l'on frappe rapidement le centre, tout en produisant

---

(6)—Amélia-M. Paget, *The People of the Plains*, pp. 56-57.

avec la bouche un bruit imitant la détonation de plusieurs armes à feu. L'acte de scalper est plus facile à rendre: on se contente pour cela d'une mimique dont l'esprit le plus obtus peut saisir le sens(7).

Mentionnerai-je maintenant la musique algonquine? Dirai-je un mot des chants de la famille ethnique à laquelle elle appartient ? La musique, il faut l'avouer, est l'un des beaux-arts de la civilisation qu'on ne s'attend guère à voir fleurir chez des peuplades incultes commes celles de l'Amérique du Nord. Et pourtant, être impulsif s'il en est, l'Indien peut-il vivre sans musique? Comment le concevoir sans quelque moyen de donner extérieurement, d'une manière rythmique et retentissante, libre cours aux impressions qui le dominent au dedans? Enfant qui ne vieillit point, il ne peut contenir l'expression bruyante de ses tristesses comme de ses joies, et il chantera en jouant ou dans le deuil(8) comme nous chantons en priant.

Tous les sauvages américains en sont là; les Algonquins ne font point exception à la règle. On peut même dire qu'ils ont des chants pour toutes les circonstances de la vie, à tel point que l'une de leurs tribus, les Sauteux, a fourni dans sa musique et ses chants la matière de deux volumes que nous devons à la même auteur, Mlle Frances Densmore(9), dont le premier vit le jour à Washington en 1910, le second à la même place trois ans plus tard, l'un et l'autre étant publiés par les soins de l'Institution Smithsonienne.

Cette double publication fournit à ceux qui ne la connaissent déjà une excellente idée de la musique proto-américaine en général et de celle de cette importante tribu en particulier. Elle nous révèle une prodigieuse variété de chants et de chansons propres à toutes les occasions de la vie primitive.

Les Sauteux ont donc des chants religieux et des chansons érotiques; des hymnes cérémoniaux, accompagnant quelque rite public; des chants conjuratifs, en usage dans l'exercice de la sorcellerie; déprécatifs, destinés à assurer le succès d'une entreprise; somniaux, ou se rapportant aux rêves; des ballades individuelles ayant trait à quelque incident d'ordre personnel et composées par l'individu sous l'impression du moment; des chants d'amour, de guerre, de victoire, de mort, de danse, d'amitié, de jeu de hasard, de gratitude pour un bienfait reçu, etc.

---

(7)—Cf., entre autres travaux similaires, Col. Garrick Mallery, *Sign Language among the North American Indians*, First Ann. Rep. Bur. Ethnology; Washington, 1881; John McLean, *The Gesture-Language of the Blackfeet*, Trans. Can. Inst. p. 44; vol. V.

(8)—Les lamentations indiennes sont de véritables chants en mineur.

(9)—*Chippewa Music*. Va sans dire que nombre d'autres publications ont la musique américaine, telle qu'elle est, pour sujet.

Il ne faut pas oublier non plus les berceuses, ou chansonnette de nourrices; les barcarolles, ou chants de canot, pas plus que les chants d'ordre moins commun, comme ceux du scalpe, du tambour, du charme ou philtre amatoire, destinés à en assurer l'efficacité, etc.

Par exemple, le lecteur devrait, à propos de musique indienne, bannir de son esprit presque tout ce qui la caractérise chez nous: phrases mélodiques construites en conformité avec un art traditionnel, sur des tons majeurs ou mineurs, par une succession de sons séparés par tels ou tels intervalles, avec médiantes, dominantes et finales déterminées par ce qui précède dans le morceau, de même que, pour les paroles, il ne doit pas songer à des vers rimés, ou même simplement rythmés, groupés en strophes ou couplets d'égale longueur. Ainsi que je l'écrivais des chants dénés au cours de 1888, la musique indienne, même algonquine, ne se compose guère que de "cris polis, ou élaborés"(10), une seule phrase généralement de tonalité plutôt mineure.

Celle des Sauteux, gens plus cultivés que les Dénés, est un peu plus variée. La séquence mélodique de quelques-unes de leurs pièces implique même une espèce de tonique. Il est toutefois rare de trouver même de leurs chants qui se terminent par la finale que demande, d'après nos notions, ce que nous regardons comme la tonalité musicale.

Quant à la mesure, elle existe chez les Indiens, mais elle est différente de la nôtre. On pourrait pourtant la diviser, comme chez nous, en binaire et en ternaire, s'il était permis d'assimiler à nos divisions un rythme qui ne connaît ni temps fort ni temps faible. Bien que guidée par cette mesure, la mélodie indienne, du moins dans le premier cas, ne paraît point de prime abord s'en trop préoccuper.

Les aborigènes ne chantent jamais en commun sans que l'un d'eux batte la mesure en donnant des coups réguliers et également espacés soit, normalement, sur un tambourin, petit tambour peu profond formé d'une peau tendue d'un seul côté, soit, à défaut de cet instrument, sur un vase, un récipient quelconque plus ou moins sonore.

La mesure que j'appelle assez improprement binaire, faute d'une expression plus juste, pourrait se représenter par des points de valeur égale, rendus par des coups comparables, quant à la durée, au tic-tac d'un réveille-matin un peu lent. Celle qui rappelle notre mesure ternaire se bat comme si elle consistait en une succession de croches et de noires alternant les unes avec les autres.

---

(10)—*"Polished yells";* Morice, *The Western Dénés,* p. 156; Proceedings of the Can. Institute; Toronto, 1890.

Un bon nombre de chants indiens sont sans paroles et s'exécutent sur des *yi! ye! hi! he! ho!* sans fin. Ceux qui sont munis de paroles sont le plus souvent composés d'une seule phrase répétée *ad infinitum*. L'ouvrage déjà mentionné me permet de donner un échantillon ou deux des chants sauteux. On pourra juger de leur extrême simplicité, sinon puérilité.

Voici d'abord les paroles d'un "hymne" de chaman—je regrette de ne pouvoir en reproduire la "musique": "Je vais souvent à la loge du gros ours"(11). Un point c'est tout. Mais c'est assez pour impressionner les primitifs assistants, pour le moins aussi enfants que le jongleur-médecin lui-même. Du tonnerre un groupe sauteux chantera: "Parfois je m'en vais m'apitoyant sur mon sort pendant que le vent m'emporte au travers du ciel"(12). Un chant de guerre, de son côté, pourra avoir pour paroles: "Lorsque je verrai le Sioux wapeton, je lui ferai mordre la poussière"(13).

Un guerrier qui a mordu la poussière perd ordinairement sa chevelure. Il paraîtrait que la femme tombée sur le champ de bataille, à côté ou au cours d'une surprise, devait subir le même sort s'il faut en croire le chant suivant: "Je me demande si elle est humiliée, la Siouse à qui j'ai coupé la tête"(14). Moins lugubre est le chant du tambour dans la même tribu sauteuse: "Je les fais danser, chacun de ces braves"(15).

On le voit, ce ne peut être ni plus simple, ni plus primitif. La phrase musicale correspond en longueur et en solennité. Mais, ainsi que je l'ai dit, le tout est répété *ad infinitum*, pour nous *ad nauseam*, et un groupe aborigène pourra rester des heures à chanter la même phrase, accroupi sur les talons, ou se balançant le corps avec le rythme.

Ce qu'on vient de lire à propos de la musique aborigène peut s'entendre, *servatis servandis*, de celle de tous les Indiens du Nouveau-Monde.

Un point technologico-sociologique propre à la race algonquine était le tomahawk, espèce de casse-tête ou hachette de facture primitive, bien qu'assez souvent ornée selon les caprices de l'individu. D'aucuns en étaient même venus à combiner les caractéristiques d'une arme offensive avec celles d'un calumet.

---

(11)—*Chippewa Music*, vol. 1, p. 121.
(12)—*Ibid., ibid.*, p. 127.
(13)—*Ibid.*, vol. 11, p. 70.
(14)—*Ibid., ibid.*, p. 120.
(15)—*Ibid., ibid.*, p. 108.

Muni d'un manche solide, le tomahawk était propre aux Algonquins de l'Est; dans les prairies de l'Ouest il était le plus souvent remplacé par le casse-tête en fronde, soit une boule de pierre très dure fixée au bout d'une corde.

Quant à l'organisation sociale des tribus algonquines en général, je me contenterai d'ajouter à ce que j'en ai dit que l'existence du clan, ou de la *gens*, n'était pas chez elles aussi commune que pourrait le faire croire le fait que le totem, qui en est le signe distinctif, dérive son nom de leur langue.

En ce qui est de la famille proprement dite, elle est à peine connue comme unité sociale. Le plus petit groupe algonquin consiste ordinairement dans un agrégat de ce que nous appelons familles, et qui, dans le nord-est au moins, est plutôt un groupement territorial pour fins économiques (chasse et pêche) qu'un vrai clan totémique(16).

Dans tous les cas, si l'on considère cet important stock au point de vue cultural, je crois pouvoir dire sans crainte de me tromper, surtout si l'on a en vue ses divisions orientales, beaucoup plus policées et socialement plus avancées que celles de l'Ouest, que les Algonquins tiennent le milieu entre les tribus semi-civilisées du sud, Tchactas, Natchez et autres, et les bandes des Dénés du Nord, qui sont de purs sauvages, les plus authentiques primitifs qui se puissent concevoir.

Leur degré d'avancement en culture, ils l'ont montré par l'habileté et la persévérance avec lesquelles ils ont résisté aux empiètements des blancs et par le nombre d'hommes supérieurs que le choc entre les deux races a fait surgir chez eux, comme le feu et la lumière jaillissent entre deux morceaux de silex. Et me voici, avec cette remarque, arrivé, un peu tardivement, au point de mon programme qui demande une esquisse de leurs guerres avec quelques mots sur leurs "grands hommes".

Une esquisse, dis-je; non pas naturellement une histoire, même incomplète, qui, eu égard au grand nombre de leurs tribus, à la variété de leurs intérêts et aux injustices que leur infligèrent les blancs, demanderait à elle seule les pages de plusieurs volumes. C'est dire qu'il me faut faire un choix si je veux être intelligible dans l'espace qui reste à ma disposition. Nous concentrerons donc un moment notre attention sur les Algonquins de la Nouvelle-Angleterre, et plus spécialement sur ceux qui se trouvèrent en rapport avec les Puritains

---

(16)—V. Frank-G. Speck, *Game Totems among the Northeastern Algonkians*, Amer. Anthropologist, vol. XIX, p. 9.

anglais connus dans l'histoire sous le nom de "Pères Pèlerins"(17) et leurs descendants immédiats.

La première bande de ces nouveaux venus sur le sol américain comptait 41 personnes, qui débarquèrent d'abord au cap Morue (*Cod* C.) le 9 novembre 1620. On comprend que leur arrivée ne fut pas saluée de transports d'allégresse par les naturels, dont la majorité n'avait sans doute jamais vu de blancs mais avait entendu maudire leur esprit de domination et leur manque de scrupules par leurs congénères du sud et du nord. D'où défiance extrême d'un côté et peur assez excusable de l'autre.

C'est le 21 décembre, ou, comme disent les historiens protestants, dont les coreligionnaires du temps n'avaient point encore adopté la réforme grégorienne, par suite de leur pieuse horreur du papisme auquel elle était due, le 11 de ce mois, que ces soi-disant pèlerins s'établirent sans permission dans les domaines d'un grand sachem appelé Massasoit, à une place à laquelle ils donnèrent le nom de Plymouth, en l'honneur de la ville où ils s'étaient embarqués. Ce pays avait, quatre ans auparavant, été dépeuplé par une épidémie à laquelle les nouveaux venus durent probablement leur salut.

Ils eurent en outre pour protecteur un notable du nom de Samoset, ainsi qu'un rôturier indien appelé Squanto. Ce dernier était l'un de vingt-quatre aborigènes enlevés par un boucanier qui les avait emmenés en Europe, où on les avait vendus comme esclaves. Grâce à l'intervention de moines bienveillants(18), Squanto était passé en Angleterre, où il s'était qualifié pour le rôle d'interprète.

Sous l'influence de cet Indien et de Samoset, qui avait lui-même appris un peu d'anglais en compagnie d'aventuriers de cette langue, les colons de la Nouvelle-Angleterre purent contracter une alliance avec le puissant Massasoit, père d'un fils encore plus célèbre avec lequel nous ne tarderons pas à faire connaissance.

Un nouveau bateau anglais ayant, en novembre 1621, débarqué 35 autres émigrés sans provisions pour leur futur entretien, la tribu des Narragansets, inquiète de cette affluence d'étrangers sans moyens de subsistance sur ses terres, leur envoya un message peu agréable sous la forme d'un paquet de flèches attachées ensemble avec la peau d'un

---

(17)—*Pilgrim Fathers.* La mémoire de ces pauvres fanatiques, qui échappèrent à l'intolérance anglaise pour se montrer en Amérique d'une intolérance sans exemple, est encore tenue en vénération chez les Yankees de ce qui était la Nouvelle-Angleterre.

(18)—*"Certain kindly-disposed monks"*, comme dit Brownell, *The Indian Races of America*, p. 201.

serpent. On remplit cette peau de balles et on la retourna aux Indiens, qui comprirent cette réponse et se tinrent cois pour le moment.

Cette conduite leur paraissait d'autant plus sage que, dans le but de protéger ses amis à face pâle, Squanto ne se faisait pas faute de mettre en jeu les idées superstitieuses de ses compatriotes, près desquels il exagérait à plaisir les ressources des colons qui avaient, en 1622, reçu de grands renforts amenés par deux navires dont l'un contenait soixante hommes, et les représentait comme tenant cachée en terre une maladie contagieuse avec laquelle ils pouvaient anéantir les aborigènes(19).

Cependant les nouveaux émigrés, qu'avait amenés un nommé Weston, étaient par leurs déprédations aux dépens des Indiens, une source de faiblesse plutôt que de force pour l'établissement de la colonie blanche qui, en s'agrandissant au point de vue territorial, ne pouvait qu'exciter l'appréhension des premiers habitants du pays. Ce fut au point qu'une vaste conspiration s'ourdit chez différentes tribus du Massachussetts en vue de détruire l'œuvre de Weston et compagnie.

Heureusement pour elle, le complot fut divulgué par Massaroit lui-même, poussé par la reconnaissance (sentiment inconnu de l'Indien, assure-t-on) pour une guérison qu'il attribuait aux Anglais. Un capitaine Miles Standish, aidé de soldats réguliers et de volontaires levés parmi les gens de Weston, attaqua de suite les aborigènes et leur tua six hommes.

A propos des deux principales victimes des blancs, un témoin oculaire écrivait: "Il est incroyable combien de blessures elles reçurent avant de mourir sans faire aucun bruit(20), mais tout en maniant leurs armes et se débattant jusqu'au bout"(21).

L'un de ces Indiens, Wittawamat, avait souvent manifesté son mépris pour les Anglais, qui, disait-il, "meurent en pleurant et en faisant des grimaces plutôt comme des enfants que comme des hommes"(22). Les colons, pour s'en venger, pendirent un fils de ce chef qui n'avait que 18 ans.

---

(19)—Brownell, *op. cit.*, p. 204. Sans jamais penser anticiper la théorie moderne des microbes, les aborigènes d'Amérique ont toujours regardé la maladie comme quelque chose de plus ou moins matériel et concret, bien que pas nécessairement visible.

(20)—C'est-à-dire sans proférer une parole, sans laisser échapper une plainte.

(21)—*Ap.* Brownell, *op. cit.*, p. 206.

(22)—*Ibid., ibid.*

Ces inutiles cruautés ne profitèrent pourtant point à la colonie de Weston, qui dut se débander pendant que son directeur se réfugiait à Plymouth.

Les Indiens, aux droits desquels personne n'avait encore apparemment songé, devinrent plus dangereux au fur et à mesure qu'ils purent, eux aussi, se procurer des armes à feu. Toutefois, pendant quelque temps la nature parut encore plus meurtrière que même ces engins de destruction. En 1633, année de l'établissement des premiers Anglais dans le Connecticut, une peste des plus pernicieuses fit de grands ravages chez blancs et Peaux-Rouges, jusqu'à ce que, quatre ans plus tard, les nouveaux venus aient réussi à exterminer l'une des plus braves tribus indiennes de la Nouvelle-Angleterre, celle des Péquots, à l'inhumaine destruction desquels nous avons déjà assisté(23).

A la scène de désolation finale, au cours de laquelle des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants furent brûlés vifs par les Anglais, je n'ajouterai que la remarque suivante d'un contemporain: "Ce fut alors un terrible spectacle que la vue de ces Indiens rôtissant dans le feu et des flots de sang qui l'éteignaient. L'odeur et la puanteur qui s'en échappaient n'étaient pas moins horribles; mais la victoire paraissait un agréable sacrifice, et on en rendit grâces à Dieu qui nous avait si bien secouru, qu'il avait livré nos ennemis entre nos mains"(24).

Tels étaient les charitables sentiments de ces pieux Puritains, dont les dirigeants ne cessaient de déblatérer contre la cruauté des catholiques et les horreurs de l'Inquisition. Leur principal missionnaire, le fameux Dr Mather, lui, voyait les choses sous un autre point de vue: "Aujourd'hui", écrivait-il sans manifester la moindre componction, "nous avons envoyé six cents âmes indiennes en enfer"(25).

C'était en 1637. Passant maintenant par-dessus mainte querelle entre colons et aborigènes de l'Est américain, et même entre différentes divisions de ces derniers, nous en venons à une série de conflits à main armée qui furent si importants aux yeux de l'histoire qu'on les a appelés la guerre du roi Philippe, et qu'ils ont, à eux seuls, fourni la matière de plusieurs volumes de bonne taille, dont au moins

---

(23)—V. Essai XII, p. 264.

(24)—*Ap.* Brownell, p. 217.

(25)—*Ibid.*, p. 218. Il y eut, dans les premiers jours de la Nouvelle-Angleterre, plusieurs ministres protestants du nom de Mather. Celui dont je rapporte ici les paroles était Increase Mather, père de Cotton Mather, missionnaire lui aussi — avouons que ces saintes gens avaient de curieux noms de baptême.

un(26) orne en ce moment les rayons de ma bibliothèque.

Avec la connaissance supérieure que nous avons aujourd'hui du caractère et de la sociologie de l'Indien, on peut sourire de ce qui nous paraît la naïveté des Anglais du temps qui avaient auréolé du prestige royal Métacom, second fils de Massasoit, successeur de son frère aîné, décédé quelques mois seulement après la mort de son père, et lui avaient gracieusement octroyé le nom de Philippe. Il n'en est pas moins vrai qu'aucun chef aborigène de la Nouvelle-Angleterre ne se montra aussi habile et aussi dangereux pour les blancs que ce "roi" sans couronne.

Dans toutes les différentes provinces qui formaient la colonie anglaise, les blancs pouvaient alors compter 50,000 âmes, réparties en 90 villes ou villages, sans compter d'innombrables fermes. Et pourtant il est fort possible, tel fut l'effet de l'insurrection de Philippe et de ses alliés, que la colonie entière eût été ruinée sans la trahison, ou l'inconstance, de quelques-uns de ces derniers. Ce qui marqua surtout ce chef au coin de la véritable grandeur politique, fut le soin scrupuleux, la patience inlassable et la persévérance à toute épreuve avec lesquels, pendant pas moins de neuf ans, il sut préparer la lutte devenue inévitable entre les deux races, soit en armant, lentement mais sûrement, ses propres sujets immédiats, soit en se créant des amis parmi les tribus voisines, qu'il réussit à grouper en une confédération très effective.

Les aborigènes devaient, en fin de compte, subir une défaite écrasante, mais pas avant d'avoir fait un mal immense aux envahisseurs de leur pays, dont pas moins de 52 villes ou villages furent attaqués et 12 complètement détruits.

En avril 1671, le "roi" Philippe, qui n'était rien moins qu'un chrétien en dépit de son nom(27), s'étant plaint aux autorités de

---

(26)—Richard Markham, *A Narrative History of King Philip's War,* volume de 332 pages publié à New-York au cours de 1883. A ce volume on peut ajouter: *History of King Philip's War,* par Thomas Church, fils du capitaine Benjamin, ce qui ferait soupçonner un peu de partialité et expliquerait peut-être la raison du beau rôle attribué à ce dernier dans cette guerre; volume paru en 1836; Apes, *Eulogy on King Philip,* publié la même année, et Freeman, *Civilization and Barbarism,* imprimé en 1878.

(27)—Il ne cachait même pas son mépris pour la religion que les ministres lui offraient. Mather mentionne un incident qui en dit long à ce sujet. "Le célèbre prédicant Eliot", écrit-il, "avait expliqué les dogmes du christianisme et, avec le zèle et la sincérité dont il était coutumier, exhortait Philippe à les accepter. Mais le sachem s'approchant de lui et mettant le doigt sur un bouton de son habit, lui déclara qu'il ne faisait pas plus de cas de son Evangile que de ce bouton" (*Ap.* Brownell, *op. cit.,* pp. 230-31). Je ne puis pourtant m'empêcher de faire remarquer, sans absolument mettre en doute l'aversion du monarque indien pour le christianisme, que l'expression qu'on lui attribue paraît bien plus anglaise qu'indienne.

Plymouth des empiètements des Anglais sur les plantations indiennes, au lieu de faire cette démarche dans le but unique de leur chercher noise, comme ont l'air de dire les écrivains du temps, finit, en face des arguments qu'on lui opposait, par s'engager à remettre entre leurs mains ses armes et celles de sa suite, proposition et promesse que les dirigeants de Boston, auxquels il en appela ensuite, trouvèrent excessives—ce qui n'empêcha pas ceux de Plymouth de déclarer irrévocablement confisquées celles qu'on leur avait déjà livrées.

Pareilles exactions ne purent qu'engendrer de l'aigreur chez Philippe et ses gens. Le potentat indien se mit à dépêcher ambassade sur ambassade aux sachems des Narragansets et autres peuplades apparentées, en vue d'obtenir leur concours dans le conflit que tout faisait présager. L'autorité dans l'une de ces tribus, celle des Sogkonates, se trouvait alors entre les mains d'une femme nommée Awoshonks(28), qui eut l'imprudence d'en faire avertir en secret son ami, que l'histoire devait plus tard connaître sous le nom de capitaine Benjamin Church.

Celui-ci était le seul blanc dans cette partie du pays. Il dissuada la "reine" et ses sujets de rien entreprendre au détriment des Anglais, et partit aussitôt faire part à ceux de Plymouth de ce qui se tramait contre eux.

C'est le 24 juin 1675 qu'eut lieu la première attaque contre les colons. Huit ou neuf blancs tombèrent alors sous les coups des Indiens, à la poursuite desquels des troupes régulières et des volontaires furent immédiatement dépêchés. Mais, fidèles à la tactique traditionnelle de leur race, les aborigènes évitèrent le plus qu'ils purent tout combat à découvert, et réussirent à infliger de lourdes pertes à l'ennemi.

Un mois ou deux plus tard, la ville de Darmouth ayant été rasée par les indigènes, environ cent soixante individus qui n'avaient rien eu à faire avec sa destruction se rendirent, à condition d'être bien traités. Mais le capitaine Eels les envoya à Plymouth, où les autorités coloniales les réduisirent en esclavage et les déportèrent à l'étranger —politique aussi mal avisée qu'injuste et peu honorable, qui ne pouvait qu'activer davantage la flamme du mécontentement qui brûlait dans la poitrine de tous leurs congénères.

Cependant la guerre se poursuivait avec des alternatives de revers et de succès qui ne pouvaient qu'affaiblir chacun des deux partis hostiles. Les colons crurent même un moment avoir acculé Philippe et ses troupes dans un marais infranchissable. Ils ne tardèrent pourtant

---

(28)—Orthographe anglaise.

pas à constater que ses gens disparaissaient de nuit les uns après les autres dans des canots qu'on n'avait pu l'empêcher de construire. On partit donc à leur poursuite et un sévère engagement s'ensuivit, au cours duquel Philippe perdit une trentaine d'hommes. Mais les Mohigans, alliés des blancs, s'étant alors attardés à la curée, le gros de l'armée indienne put s'échapper et gagner la région de l'Hudson.

Les Nipmuks, tribu importante du Connecticut, n'en prirent pas moins fait et cause pour le tenace roi Philippe et ses Wampanoags—nom de la peuplade à laquelle il commandait directement par droit d'hérédité. Ils avaient, le 14 juillet, dévasté le village de Mendon, que ses habitants durent évacuer en toute hâte.

Comme, le 2 août suivant, une forte escouade de cavalerie allait trouver les premiers dans le but de parlementer, ces réguliers en reçurent des décharges de mousqueterie dont la première abattit huit Anglais, parmi lesquels se trouvaient deux officiers. Ce qui en restait retraita alors vers Brookfield, village où les poursuivirent les Indiens, qui en brûlèrent les maisons et assiégèrent 70 blancs réunis dans un vaste édifice communal hâtivement fortifié.

Une compagnie d'autres soldats survenant de nuit dans des circonstances qui en grossirent démesurément le nombre aux yeux des Indiens, ceux-ci levèrent le siège après avoir tenté en vain de mettre le feu à l'asile des assiégés au moyen de flèches enflammées lancées sur le toit, puis d'une masse d'étoupe eu feu que la pluie éteignit comme elle allait atteindre la bâtisse où ils s'étaient réfugiés.

En septembre de la même année 1675, dix colons furent tués et un parti de trente-six soldats presque anéanti à Northfield, puis une compagnie d'une centaine de jeunes gens(29), sous un officier du nom de Lathrop, tomba sous les coups indiens, sept ou huit seulement parvenant à s'échapper.

Le 19 octobre, sept ou huit cents des guerriers de Philippe attaquèrent la ville de Hatfield, mais la trouvèrent trop bien défendue pour s'obstiner à la prendre. Là-dessus, la plupart des Indiens se dirigèrent sur les terres des Narragansets, ce qui concentra dès lors sur ces derniers les coups des blancs, maintenant universellement en armes et déterminés à gagner leur point par une action concertée plutôt que de perdre leur temps à des attaques détachées comme ils avaient fait jusqu'alors.

Le résultat immédiat de ces efforts combinés fut, en novembre, un engagement au cours duquel les Indiens se défendirent avec tant

---

(29)—"La fleur du pays", disent les chroniqueurs contemporains.

d'acharnement qu'ils ne perdirent pas moins de 80 de leurs hommes, qui y trouvèrent la mort, avec 150 qui furent blessés.

Quant au roi Philippe lui-même, on ne pouvait mettre la main sur lui, et pendant longtemps il put éluder les recherches les plus minutieuses. Il allait et venait, excitant l'ardeur des uns et remontant le courage des autres, puis dirigeant de ses retraites successives des partis de maraudeurs qui harcelaient sans cesse l'ennemi, détruisant tout sur leur passage et semant la terreur parmi les colons attachés à la glèbe.

Et la meilleure preuve que cette activité du grand sachem n'était pas inutile se trouve dans le fait que, vers le 20 février 1676, la ville de Lancaster ayant été détruite par les Indiens, la demeure d'un Rév. Rowlandson, le ministre local, qui avait une garnison militaire avec des civils qui formaient ensemble un total de cinquante-cinq personnes, fut brûlée et ses tenanciers tués ou faits prisonniers. Parmi ces derniers, se trouvait la femme du ministre avec près de vingt autres, qui admirent ensuite avoir été "bien traitées pendant leur captivité, les Indiens ne faisant aucun mal à leur personne, à part ce qui était inévitable"(30).

Onze jours plus tard, la ville de Medfield, à seulement vingt milles de Boston, subissait le même sort. Les Indiens, qui s'étaient tenus cachés la nuit précédente, mirent le feu au petit jour à environ cinquante de ses habitations à la fois. Pas moins de 160 soldats étaient en garnison dans la place; mais si soudaine et si bien concertée avait été l'attaque, qu'il leur fut impossible de maîtriser les flammes. Près de quarante de ses habitants furent tués ou blessés.

Forcées, enfin, de battre en retraite, les troupes de Philippe et de ses alliés traversèrent la rivière Charles, dont ils brûlèrent le pont derrière eux, puis affichèrent une pancarte où il était dit: "Sachez par les présentes que les Indiens que vous avez provoqués à la colère vous feront la guerre 21 ans si vous le voulez. Il y en a encore beaucoup. Nous sommes venus 300 cette fois. Vous devez considérer que les Indiens ne perdent que la vie; vous, vous devez perdre [en plus] vos belles maisons et vos bestiaux"(31).

Notons ici comme preuve supplémentaire des succès indiens l'admission d'un auteur anglais qui entre, à ce propos, dans des détails

---

(30)—*Ap.* Brownell, *op. cit.*, p. 253. A rapprocher de cette modération la conduite d'une compagnie de soldats anglais appartenant à Marlborough, place que l'ennemi venait de réduire en cendres. Ayant découvert, le 27 mars, une forte bande de 300 Indiens, ils les assaillirent de nuit, alors qu'ils dormaient dans leurs wigwams, et leur tuèrent une quarantaine de personnes, d'après Drake, *The American Races of North America,* p. 222.

(31)—*Ap.* Brownell, *op. cit.*, pp. 253-54.

sur lesquels doit passer une simple esquisse. "Le mois de mars [1676]", écrit-il, "fut un mois de victoires sauvages dans toute la Nouvelle-Angleterre"(32).

Le même auteur parle, entre autres rencontres, de ce qu'il appelle une "affaire tragique", qui arriva dans les environs de Springfield. Quelques Indiens tirèrent d'une embuscade sur dix-huit blancs armés, qui se rendaient au temple, un dimanche, sous la garde d'un officier, en compagnie de femmes et d'enfants. La première décharge tua un homme avec sa servante, et si peu courageux se montrèrent les Puritains qu'ils prirent incontinent la poudre d'escampette. Ce qui porta un loustic contemporain à flétrir leur conduite dans une strophe que l'histoire nous a conservée:

Seven Indians, and one without a gun,
Caused Captain Nixon and forty men to run(33).

Heureusement pour la colonie que la plupart de ses membres étaient moins lâches. Beaucoup se montrèrent même aussi braves que cruels. L'une des pertes auxquelles le roi Philippe fut le plus sensible fut celle de Canonicus, "le plus noble des sachems narragansets", au dire des chroniqueurs du temps(34). Le dit Canonicus était l'un des principaux alliés de Philippe. Comme un jeune blanc affectait de lui adresser la parole avec un sans-gêne auquel le fier Sicambre n'était point habitué, le prisonnier lui lança un regard de dédain: "Tu n'es qu'un enfant", lui dit-il; "tu ne comprends rien à la guerre: que ton frère aîné ou ton chef vienne me parler"(35).

On le fusilla et on envoya sa tête à Hartford en guise de trophée. C'était en mars 1676.

---

(32)—R. Markham, *A Narrative History of King Philip's War,* p. 225.

(33)—"Sept Indiens, dont l'un n'avait même pas de fusil, mirent en fuite le capitaine Nixon et quarante hommes".

(34)—Brownell, *op. cit.,* p. 254. Canonicus, dont le nom est aussi écrit Canonchet, mot d'apparence beaucoup plus algonquine, était pour l'un des ministres protestants du temps, le Rév. William Hubbard *(Narrative of the Indian Wars in New England),* "un infernal misérable *("a damned wretch"),* qui avait souvent ouvert son esprit pour blasphémer le nom du Dieu vivant et ceux qui en font profession" *(sic),* assertion d'un fanatique que s'empresse de corriger l'historien de la guerre de Philippe, qui la cite: "Pour nous, qui regardons les événements du passé sans les préjugés de ces jours amers", écrit-il, cet Indien "paraît avoir été le plus beau caractère de sauvage qui ait jamais figuré dans les pages de l'histoire de la Nouvelle-Angleterre" (Markham, *A Narrative History,* p. 240). Même en ce qui était de Philippe, certains auteurs prétendent qu'il était loin d'être animé de sentiments anti-chrétiens.

(35)—Hubbard, *ap.* Brownell, *op. cit.,* p. 255.

Le lecteur, malgré mes réticences forcées, doit maintenant en savoir assez pour avoir une idée de l'importance militaire d'Indiens qui luttaient ainsi contre pratiquement les forces entières de la colonie anglaise, en dépit de la défection occasionnelle de quelques-uns d'entre eux et l'hostilité ouverte d'autres à la solde des blancs. Je puis dès lors en venir au dénouement inévitable dans tout conflit entre représentants de la race caucasienne et ceux des aborigènes américains. On pourra alors juger de la générosité et de la grandeur d'âme des intrus à face pâle qui, tout en se réclamant d'une religion et d'une race supérieures, guerroyaient contre de pauvres païens combattant pour leurs foyers.

A peu près le seul officier anglais auquel on n'aurait pas grand'-chose à reprocher au cours de cette guerre, et dont on pourrait même dire beaucoup de bien, homme brave et actif contre les Indiens sans presque jamais les maltraiter inutilement(36), fut ce capitaine Church dans lequel nous avons déjà entrevu l'ami d'Awashonks, "reine" des Sogkonates. A l'encontre de ses conseils, et probablement poussée par ses propres sujets, elle avait épousé la cause de Philippe et courageusement lutté en conjonction avec ses troupes, lorsque, au cours de l'été 1676, avec un savoir-faire qui dénotait chez lui autant de sang-froid que de bravoure, Church se faufila jusqu'à elle, et, en dépit des provocations et des menaces des Indiens, réussit à la détacher, elle et sa tribu, du parti du monarque indien.

Ce fut un coup mortel pour celui-ci, et son étoile pâlit dès lors avec une rapidité alarmante. Sa propre femme et son fils tombèrent bientôt après aux mains des Anglais, et, le 6 août de la même année, une autre sachem, Witamore, "reine" des Pocassets et veuve du frère aîné de Philippe lui-même, périt en essayant de traverser une rivière avec vingt-six de ses sujets. La soldatesque anglaise lui coupa la tête, et l'envoya au bout d'une pique à Taunton, où de ses gens captifs la reconnurent de suite.

Le Rév. Mather qualifie à ce sujet de "très horribles et diaboliques(!) les lamentations" que son apparition causa aux pauvres Indiens.

Peu après, de grand matin le 12 août 1676, Philippe tombait à son tour frappé au cœur pendant une attaque qui, par extraordinaire, l'avait pris par surprise. Par ordre du capitaine en charge des blancs, on le décapita de suite, et son corps, dépouillé de tout vêtement, fut écartelé, puis jeté dans les branches d'un arbre en proie aux

---

(36)—Excepté quand ils étaient morts.

oiseaux carnassiers(37), l'une de ses mains étant en même temps donnée en souvenir à l'Indien qui l'avait abattu, lequel fit beaucoup d'argent en l'exhibant aux curieux.

Quant à sa tête, elle fut exposée pendant au moins deux ans à Plymouth, et le pieux ministre susmentionné, l'irrépressible Dr Mather, se vanta lui-même d'avoir séparé du crâne auquel elle appartenait la mâchoire de ce "léviathan blasphématoire"(38).

Ceux des prisonniers qui s'étaient montrés les plus braves et les plus acharnés contre les envahisseurs furent aussi mis à mort, pendant que les autres étaient vendus en esclavage et envoyés aux Indes Occidentales. On délibéra longtemps sur la question de savoir si l'on ne devait pas faire subir le sort des premiers à l'enfant de neuf ans, qui n'avait commis d'autre crime que celui d'être le fils du roi Philippe. Les ministres opinaient pour sa mort, et l'ineffable Mather citait même un texte de la sainte Ecriture pour prouver qu'on devait l'occire. On se contenta d'en faire un esclave: le bagne, sinon pire, pour le petit-fils de Massoit, le grand protecteur de la colonie blanche!

Les doux Puritains étaient vengés.

---

(37)—Markham, *op. cit.*, p. 291, et tous les autres auteurs.
(38)—*Ap.* Brownell, *op. cit.*, p. 267.

Essai XV

BIOGRAPHIES ALGONQUINES

Avec la mort de Philippe, la guerre était pratiquement terminée, mais non pas absolument toute hostilité. Pendant que les Anglais retournaient à Plymouth recevoir trente chelins par Indien qu'ils avaient tué ou fait prisonnier, Annawon, vieux chef et l'un des principaux capitaines du défunt "roi", gagnait le large avec les restes de l'armée qui avaient pu échapper au massacre.

Annawon passait pour le plus brave et le plus habile des guerriers de Philippe. D'après des sauvagesses qui tombèrent aux mains des soldats de Church partis à sa poursuite, "il ne perchait jamais deux fois à la même place"(1). Un vieil Indien fait prisonnier fut obligé de mener les Anglais au camp du grand chef, et, par un coup de main qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, le capitaine des blancs surprit celui-ci de nuit alors qu'il était réfugié avec ses gens dans une place de très difficile accès. Les troupes ennemies, d'abord endormies, après un premier mouvement de résistance, se laissèrent désarmer lorsqu'on leur eut fait comprendre qu'elles étaient attaquées par une importante force d'Anglais et qu'en se rendant à discrétion, non seulement elles auraient la vie sauve, mais elles seraient bien traitées.

Cependant Annawon était disparu dans les ténèbres. Craignant qu'il ne fût allé chercher une arme, Church se réfugia derrière son fils et se fit un rempart de son corps. Quel ne fut pas son étonnement de voir revenir le vieux chef ne portant que les ornements royaux du défunt roi! Tombant alors à genoux devant le blanc, le vieillard indien lui dit: "Grand Capitaine, tu as tué Philippe et conquis son pays; car je crois que ma compagnie et moi sommes les seuls encore en guerre avec les Anglais. Je suppose que grâce à toi la guerre est terminée: ces choses t'appartiennent donc".

Ce disant, il lui remit deux larges ceintures de wampum et les autres insignes dont Philippe avait coutume de se parer dans les grandes circonstances.

---

(1)—Cf. Brownell, *op cit.*, p. 268.

Le lendemain, blancs et sauvages se mirent en route pour Taunton, puis se rendirent à Plymouth, où les autorités se déshonorèrent à tout jamais en mettant à mort le vieux chef qui, avec Tispaquim, le dernier des grands sachems, s'était rendu parce qu'on lui promettait la vie sauve.

Les Puritains de la Nouvelle-Angleterre pouvaient dès lors dormir tranquilles. Ils avaient fait la solitude, et ils l'appelaient la paix(2).

La réduction du "roi" Philippe ne fut pas leur unique exploit. Au nord de ses domaines et à la porte de ce que nous appelons aujourd'hui le dominion du Canada, un Jésuite français, le P. Sébastien Rasles, s'établit dix-huit ans plus tard au milieu d'autres Algonquins, les Abénakis, auxquels il fit le plus grand bien—au suprême déplaisir des Anglais du sud et des environs, qui ne tardèrent pas à mettre à son crédit la sympathie de ces Indiens pour les Français. Or cette sympathie était alors d'autant plus précieuse que, se trouvant à moitié chemin entre les Indiens de la Nouvelle-Angleterre et ceux du Saint-Laurent, leur concours était un facteur désirable dans les conflits entre Anglais et Français.

Rasles avait bâti une belle église aux Abénakis de Norridgewock, où il demeurait; mais les Puritains du sud ayant, en 1705, fait une descente sur ce village en vue d'en capturer le pasteur et de châtier ses néophytes de leur peu d'amour pour la reine d'Angleterre, réduisirent en cendres le nouveau temple, et Rasles et ses gens ne durent leur salut qu'à la fuite.

Les pieux Puritains ne se tinrent pas pour battus. Si vif était leur désir d'en finir avec l'émissaire de l'Antéchrist qu'était à leurs yeux le missionnaire catholique, qu'ils allèrent jusqu'à mettre sa tête à prix. C'est Charlevoix lui-même qui nous l'apprend. "Après plusieurs tentatives, d'abord pour engager ces sauvages par les offres et les promesses les plus séduisantes à le livrer aux Anglois, ou du moins à le renvoyer à Québec et à prendre en sa place un de leurs ministres", écrit-il, "ensuite pour le surprendre et l'enlever, les Anglois, résolus à s'en défaire quoi qu'il pût leur en coûter, mirent sa tête à prix et promirent mille livres sterling à celui qui la leur porteroit"(3).

Donc ces aimables Puritains n'avaient pas dit leur dernier mot. Comme aucun sauvage ne mordait à l'appât et que les Abénakis

---

(2)—*He makes a solitude, and calls it—peace*
Byron, *The Bride of Abydos*, canto III.

(3)—*Histoire Générale de la Nouvelle-France*, vol. II, pp. 380 *et seq.*

étaient trop civilisés pour se prévaloir de cette offre sacrilège, ceux qui se croyaient les représentants de la vraie civilisation se livrèrent à de nouveaux empiètements qui causèrent le renouvellement des hostilités, avec le résultat que le missionnaire dut encore s'enfuir pour se soustraire à leurs rancunes peu chrétiennes. Une fois de plus ils étaient joués.

Une troisième attaque de Norrigewock, celle-là absolument inopinée, mit à feu et à sang l'humble village indien au cours du mois d'août 1724. Les sauvages durent prendre la fuite, et laissèrent derrière eux un grand nombre de tués et de blessés: de cinquante à cent des premiers, s'il faut en croire Brownell(4). Parmi eux se trouvait le P. Rasles(5). D'après S. Drake, "l'inhumanité des Anglais en cette occasion, surtout vis-à-vis des femmes et des enfants, ne peut être excusée. Elle éclipse grandement le lustre de la victoire"(6).

Ce lustre en lui-même en pouvait être bien remarquable si l'on considère que les envahisseurs-assassins ne tirèrent pas moins de deux mille coups de fusil pour subjuguer un prêtre sans armes, des femmes et des Indiens surpris, sans la moindre préparation militaire.

Tels sont les grands traits de la tragique histoire du fameux P. Rasles. Les Anglais ne manquèrent pas d'attribuer leurs excès au ressentiment créé par le rôle, plus patriotique que religieux, dirent-ils, que le missionnaire avait joué près des Indiens. Or, bien qu'on ne puisse nier que ses sympathies aient été pour ses nationaux, qui étaient en même temps ses coreligionnaires, je veux dire les Français du Canada, il est acquis à l'histoire qu'il n'incita point ses ouailles à guerroyer contre les Anglais, auxquels, après tout, ils ne devaient aucune allégéance.

Le gouverneur de ces derniers, un nommé Dudley, ayant mandé leurs représentants à Casco, ceux-ci ne consentirent à s'y rendre qu'à condition que leur père et guide spirituel les y accompagnerait. Le missionnaire dut donc, bien malgré lui(7), paraître devant ce magistrat qui, par ailleurs, pouvait d'autant moins s'objecter à sa présence au cours de l'entrevue qu'il avait lui-même pris la précaution d'y amener un ministre protestant.

---

(4)—*Op. cit.*, p. 279.

(5)—L'un des trophées de cette peu glorieuse campagne, qu'emportèrent des illettrés qui n'auraient pas su s'en servir, fut le dictionnaire français-abénaki, où le martyr du fanatisme protestant avait mis tout son savoir philologique. Il est aujourd'hui conservé à l'université Havard, après avoir eu les honneurs de l'impression en 1883.

(6)—*Op. cit.*, p. 312.

(7)—"Je me trouvay où je ne souhaitois pas être, et où le gouverneur ne souhaitoit pas que je fusse", écrit-il ensuite. V. N.-E. Dionne, *Le Père Sébastien Rasles*, p. 122; Mémoires de la Soc. Roy. du Canada; Ottawa, 1903.

"C'est par ordre de notre reine", dit-il alors en substance aux Indiens rassemblés, "que je veux vous voir. Elle souhaite que nous vivions en paix. Si quelque Anglais vous fait du tort, ne songez pas à vous en venger, mais adressez-moi aussitôt votre plainte. Je vous rendrai une prompte justice. S'il arrivait que nous ayons la guerre avec les Français, demeurez neutres, et ne vous mêlez pas de nos différends".

Puis s'adressant au P. Rasles, le gouverneur Dudley lui enjoignit de ne jamais exciter ses gens contre les Anglais. Ce à quoi le missionnaire français répondit sans hésiter que "sa religion et son caractère sacré lui faisaient une loi de ne point intervenir, à moins que ce ne fût pour conseiller la paix".

Malgré cela, et comme s'ils eussent tenu à fixer nettement les responsabilités, les Abénakis répondirent par l'intermédiaire de leur porte-parole:

"Grand Capitaine, tu nous as dit de ne point nous joindre au Français supposé que tu lui déclares la guerre. Sache que le Français est mon frère; nous avons une même prière, lui et moi, et nous sommes dans une même cabane à deux feux; il a un feu et moi l'autre. Si je te vois entrer dans la cabane du côté du feu où est assis mon frère le Français, je t'observe de dessus ma natte, où je suis assis à l'autre feu. Si, en t'observant je m'aperçois que tu portes une hache, j'aurai la pensée: que prétend faire l'Anglais de cette hache?

"Je me lève pour lors sur ma natte pour considérer ce qu'il fera. S'il lève la hache pour frapper mon frère, le Français, je prends la mienne, et je cours à l'Anglais pour le frapper. Est-ce que je pourrais voir frapper mon frère dans ma cabane et demeurer tranquille sur ma natte? Non, non, j'aime trop mon frère pour ne pas le défendre. Ainsi je te dis: Grand Capitaine, ne fais rien à mon frère, et je ne te ferai rien; demeure tranquille sur ta natte, et je demeurerai en repos sur la mienne"(8).

On le voit, ce n'était guère encourageant pour les colons de la Nouvelle-Angleterre. D'un autre côté, c'était comme un certificat de bonne conduite anticipée décerné au P. Rasles, dont l'innocence était par là reconnue d'avance, et, dans la même mesure, un terrible réquisitoire contre ses assassins.

D'ailleurs Dudley trahit peu après ses sentiments tout aussi anticatholiques qu'antifrançais. Il envoya aux Abénakis, qui avaient si

---

(8)—*Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères,* vol. VI, p. 204; Paris, 1781.

clairement opté en faveur des catholiques français, un ministre du nom de Baxter chargé de leur établir une école. Deux mois après son arrivée au milieu d'eux, aucun enfant ne s'était encore présenté, en dépit de ses instances intéressées pour attirer la jeunesse à son institution(9).

Vaincu par cette apathie qu'il savait basée sur des scrupules d'ordre religieux, le loup se débarrassa alors de sa peau de mouton, et se mit à déblatérer contre la foi et les pratiques catholiques, qu'il tourna en ridicule et contre lesquelles il s'efforça d'endoctriner les parents de ceux qui méprisaient ainsi son école et la lumière qu'elle devait répandre sur leur tribu.

Rasles protesta contre cette intrusion dans son domaine par une lettre privée où il disait qu'assez intelligents pour comprendre la parole du Christ et assez bons pour suivre sa loi, les Abénakis n'étaient pas assez ferrés en théologie pour répondre à ses sophismes. Comme ses objections, à lui ministre protestant, paraissaient en fin de compte s'adresser à leur pasteur, il se déclarait tout prêt à lui répondre et à justifier ainsi l'enseignement qu'il donnait à ses ouailles.

Il composa alors en latin un long mémoire, où il se faisait l'apologiste de la religion catholique, de ses dogmes et de son culte, et le fit parvenir au Rév. Baxter. Celui-ci courut de suite à Boston, se concerter avec les lumières évangéliques de la place. Ensemble les ministres du pur évangile écrivirent alors une réponse conçue dans un latin si barbare qu'il était difficile à comprendre.

C'est ce que fit remarquer Rasles dans une réplique qu'il envoya de suite au seul prédicant auquel il avait affaire.

—*Tu anglice loqueris utendo verbis latinis*(10), lui écrivit Rasles qui, à un zèle et à un dévouement à toute épreuve(11), ajoutait, comme la plupart des Jésuites de ce temps-là, une érudition qui n'était pas à dédaigner.

Comme Baxter et Cie ne pouvaient faire mieux, on dut mettre fin à toute discussion. Le gouverneur essaya d'autres plans pour se défaire du Jésuite trop bon linguiste, jusqu'à ce que les mousquets de ses soldats eussent réussi à faire ce à quoi avait renoncé la plume de ses révérends.

Et les "grands hommes" de la nation algonquine? N'ayant pu les présenter au lecteur dans mon dernier essai, en dépit du programme

---

(9)—On lui avait promis tant par tête d'écoliers qu'il pourrait embaucher.
(10)—"Tu parles anglais tout en te servant de mots latins".
(11)—C'était un homme auquel "les Indiens étaient tout dévoués", assure Samuel Drake *(The Aboriginal Races of America,* p. 310).

qui comportait cette performance, il me faut maintenant m'exécuter. Essayons donc d'esquisser brièvement la figure de ceux que l'histoire a reconnus comme réellement supérieurs. Nous sommes condamnés d'avance à bien des oublis, forcés ou involontaires; ce n'est pas une raison pour ne rien dire.

Nous avons déjà fait la connaissance du roi Philippe; nous sommes moins familiers avec son père Massasoit, qui aurait droit à une notice biographique à part, ainsi que le fameux Canonicus, qui n'avait rien du chanoine en lui, en dépit de la manière baroque dont les Anglais ont écrit son nom.

Nous aurions pu aussi payer nos respects à un Mohican contemporain, Uncas, le "Renard", qui avait pris de l'importance chez les Péquots, par suite de son mariage avec la fille de Sarracus, grand sachem de cette tribu. S'étant révolté contre son beau-père, il fut défait et dut s'enfuir chez les Narragansets, avec lesquels il ne resta pourtant pas longtemps, se réconciliant avec Sarracus, pour recommencer de plus belle ses peu loyales intrigues.

Il guerroya contre les Péquots, les Narragansets et d'autres tribus, finissant par s'emparer d'un réellement grand chef, Miantonomo, qu'il mit à mort pour plaire aux Anglais.

Dans la guerre de Philippe, il combattit à côté des blancs, et mourut en 1682 ou 1683(12).

Uncas était bien nommé: c'était un vrai renard, qui ne semble avoir dû ses succès qu'à l'intrigue, la fourberie et le stratagème. Ainsi que l'écrivit John-W. de Forrest, "il était par nature égoïste, jaloux et tyrannique"(13). Mais il était en faveur des Anglais; il n'en fallait pas davantage pour que leurs descendants lui élevassent un monument, dont le Président Jackson posa lui-même la première pierre en 1833. Une statue de bronze lui a même été élevée par une dame Clark, plus tard femme du *bishop* protestant Potter.

Si maintenant nous remontons une centaine d'années dans l'histoire du pays qui fut longtemps connu sous le nom de Nouvelle-Angleterre, nous trouverons, dominant de l'étendue du prestige qu'il s'était acquis par ses propres mérites, et aussi, il faut bien le dire, par des actes pas toujours en conformité avec la loi évangélique, une bonne partie de ce qui est devenu la Virginie, un sachem éminent,

---

(12)—V. *Handbook of American Indians,* vol. II, p. 868.

(13)—*History of the Indians of Connecticut,* p. 86; 1852.

(14)—U. Strachey. *The Historie of Travaile into Virginia Britannia,* Hakluyt Soc. Publications, p. 55; Londres, 1849.

ou, pour se servir de l'expression du temps, "un grand roi"(14), connu dans l'histoire sous le nom de Powhatan, qu'il devait léguer à la confédération qui était son grand œuvre.

Chef originairement, et par un droit de succession assez bizarre(15), de six tribus algonquines, il parvint, par suite de qualités politiques aussi bien que militaires fort peu communes chez les aborigènes d'Amérique, à affirmer son autorité sur pas moins de vingt-deux ou vingt-cinq autres, qu'il avait conquises et sur lesquelles il exerçait, même en temps de paix, un pouvoir que ne connut jamais Philippe, pouvoir qu'il saisissait toute occasion d'affermir(16).

A un extérieur assez impressionnant et empreint d'une certaine majesté, à des manières naturellement plutôt sévères, il ajoutait, pour assurer son prestige en même temps que sa sûreté personnelle, une garde de quarante à cinquante hommes résolus et dévoués, qui ne le quittaient jamais, surtout pendant son sommeil, garde qu'il quadrupla après l'arrivée des Anglais dans son pays. A sa résidence, il se distinguait du commun des mortels par une espèce de trône, ou lit de parade; son manteau royal, aujourd'hui conservé à un musée d'Oxford, Angleterre(17), était fait de peaux de *raccoons* cousues ensemble, et il portait une coiffure ornée de maintes plumes disposées en forme de couronne.

Il avait autant de femmes qu'il en voulait. L'une d'elles se tenait constamment à ses pieds, une autre à son chevêt, quand il dormait. Quand il se fatiguait de l'une, il la donnait, en gage de faveur toute spéciale, à qui avait su lui plaire.

D'abord assez favorable aux blancs, sans pourtant jamais se départir d'une certaine défiance à leur égard, il ne tarda pas à se tourner contre eux sous le coup de leurs exactions et de leurs déprédations. Une autre raison, d'ordre tout personnel, acheva cette aliénation du monarque indien: une ingratitude sans nom s'ajoutant à une injustice criante.

Jusqu'en 1607, alors que Powhatan pouvait avoir une soixantaine d'années, tous les efforts des blancs pour s'introduire dans ses

---

(15)—Le droit de commandement passant, chez son peuple, non pas de père en fils, mais de frère en frère ou sœur, à défaut desquels il allait aux enfants de ces dernières, jamais à ceux d'un homme.

(16)—Et pour cela tous les moyens lui paraissaient bons. Les gens de Payankatank lui ayant déplu, il leur envoya, pour désarmer tout soupçon, un certain nombre d'hommes coucher chez eux, lesquels, pendant leur sommeil, leur tuèrent 24 personnes, dont ils lui apportèrent les scalpes (V. Drake, *The Aboriginal Races*, p. 348).

(17)—Et dont on peut voir une représentation photographique p. 38, vol. IX, de l'*American Anthropologist*.

domaines avaient misérablement échoué, et n'auraient probablement jamais abouti sans l'insistance inlassable d'un nommé John Smith, à propos duquel les détails suivants sont nécessaires à l'intelligence de ce qui devait suivre.

Ne pouvant obtenir par la persuasion les provisions dont il avait besoin, Smith qui, à la mode des principaux flibustiers de l'époque, était décoré du titre de capitaine, crut pouvoir se les procurer par la force. Mais, s'étant aventuré dans les bois, il y fut rejoint par l'un des frères du "roi" à la tête d'une forte troupe de gens armés, contre lesquels il se défendit en se faisant un bouclier du corps d'un compagnon indien qu'il avait assujetti à ses propres membres.

Dans sa retraite vers son canot, l'aventurier étant tombé par mégarde dans une rivière bourbeuse, s'enlisa dans la vase de son lit, et fut bien obligé de se rendre aux Indiens, qui le traitèrent d'abord extrêmement bien, si bien, de fait, qu'il crut un moment qu'on voulait l'engraisser pour le manger ensuite(18).

Puis on le promena de place en place, et l'on finit par le faire comparaître devant le roi "assis devant le feu, revêtu d'une robe en peaux de raccoon avec les queues pendant à l'extérieur"(19). Là, après l'avoir gorgé de mets sauvages, on le traîna à une place où se trouvaient deux grosses pierres, sur l'une desquelles on lui mit de force la tête, prête à être mise en bouillie par les casse-têtes des guerriers.

Ce que voyant, Pocahontas, la fille favorite du roi encore très jeune, demanda sa grâce à grands cris, et, comme on ne voulait pas la lui accorder, elle lui prit la tête dans ses bras, puis la couvrit de son propre chef.

Powhatan ne put résister à une telle détermination, et Smith eut la vie sauve(20).

Comment les blancs récompensèrent-ils l'héroïne? Par la plus perfide des trahisons et la connivence d'un chef à la solde des Anglais,

---

(18)—Drake, *op. cit.*, p. 349.

(19)—D'après son propre récit, *(Description of New England).*

(20)—Comme, en certains quartiers, le doute passe pour l'indice du vrai sens critique, on s'est parfois demandé si cet incident était bien authentique. On connaît pourtant des dévouements féminins encore plus désintéressés dont on ne peut douter, même parmi les aborigènes d'Amérique; témoin celui de Milly, fille d'un chef séminole, qui sauva un Américain déjà attaché au bûcher par sa détermination de périr avec lui plutôt que le voir mourir seul. Ayant elle-même été plus tard faite prisonnière des troupes avec sa famille, elle ne consentit à épouser celui qu'elle avait arraché à la mort qu'après s'être assurée que les avances du blanc étaient dues à un autre sentiment que celui de la reconnaissance.

elle fut embarquée sous de faux prétextes dans un navire en partance du Potomac et emmenée, d'abord à Jamestown, et finalement à la capitale de son propre père, qui dut payer une rançon pour la ravoir.

Néanmoins l'acte qui semblait devoir à tout jamais perdre les blancs dans l'esprit du monarque indien devint en réalité le principe de leur salut. A bord du bateau, un Anglais du nom de John Rolfe s'était épris de la jeune fille; il l'épousa après qu'elle eut été baptisée sous le nom de Lady Rébecca, et dès lors Powhatan fut, et resta jusqu'à sa mort, l'ami des compatriotes de son beau-fils.

Le couple fit plus tard un autre voyage par mer qui ne devait pas avoir une issue si romantique. Etant passée en Angleterre avec son mari, Pocahontas y fut traitée en princesse du sang. Mais, au mois de mars 1617, alors qu'elle venait de prendre le bateau pour retourner en Amérique, elle contracta la petite vérole et en mourut âgée de vingt-deux ans.

Mais je m'aperçois que, pour éviter des proportions démesurées au nouvel essai, que je voudrais au contraire être court, je dois maintenant aller bon train et ne m'arrêter que sur des sujets d'importance exceptionnelle.

Contentons-nous donc de mentionner à la course Aspinet (1621), qui se montra constamment secourable aux colons de la Nouvelle-Angleterre; Négabamat, chef montagnais qui, converti au catholicisme(1639), n'en eut pas moins assez souvent maille à partir avec les terribles Iroquois, et prêta un concours désintéressé à mainte négociation internationale; le Miantonomo déjà entrevu, homme plus politique que la plupart des aborigènes américains, qui fut, en 1643, condamné à mort par l'assemblée du clergé protestant; Ninigret, cousin de Canonicus, qui se montra homme de bon conseil autant que grand capitaine et se rendit illustre sous ce double rapport, mourant avec la réputation d'un chef aussi rusé que brave; Nanuntenu, fils de Miantonomo, qui défit les Anglais en mars 1676, mais, victime d'un guet-apens l'année suivante, subit le sort commun aux prisonniers des Puritains: décapité et sa tête emportée pour être exhibée comme trophée(21).

Et je ne saurais oublier Assacumbuit, chef abénaki qui fut à l'apogée de sa gloire quelque vingt ans plus tard (1696), alors qu'il rendit d'importants services à d'Iberville et à de Montigny dans la prise du fort S. Jean, Nouveau-Brunswick. Avec deux autres chefs et une poignée de soldats français, il attaqua, en 1703, le fort de

---

(21)—V. le *Handbook* et Drake.

Casco, Maine, et, peu après, aida les Français à chasser les Anglais de Terre-Neuve. En 1706, il se rendit même en France, où il fit la connaissance de Charlevoix et fut reçu par Louis XIV, qui le fit chevalier et lui donna une belle épée.

Assacumbuit se vantait d'avoir tué de ses propres mains pas moins de 140 ennemis du roi de France, ce qui semblerait dire qu'il devait avoir un peu de sang gascon dans les veines(22).

Il nous faut maintenant nous arrêter davantage à une encore plus grande figure historique, également amie des Français, celle de Pontiac, qui domine d'autant plus le théâtre américain d'une partie du XVIIIe siècle que ses exploits ont été relatés par l'un des principaux écrivains des Etats-Unis, Francis Parkman, qui l'a immortalisé par un livre dont le titre prétendait apparemment le flétrir(23).

Pontiac était un chef outaouais (ottawa) qui naquit vers 1720. Dès 1746, nous le voyons à la tête des Indiens qui défendaient Détroit contre les attaques des peuplades du nord. En 1760, il s'opposa d'abord à la prise de possession de cette place par le Maj. R. Rogers au nom de l'Angleterre, ce à quoi il dut pourtant consentir lorsqu'il apprit la défaite des Français au Canada.

Ce qui ne l'empêcha pas de concevoir un soulèvement général des indigènes en vue de la destruction de tous les forts anglais du pays. Il avait dans ce but élaboré un plan très détaillé, et il l'exécuta partiellement en s'emparant, lui-même ou par ses alliés, de pas moins de huit places fortifiées, dont la garnison anglaise fut le plus souvent massacrée; mais il dut finalement lever le siège de Détroit et du fort Pitt, trop bien défendus pour des armes indiennes.

Néanmoins le plus rude coup porté à ses ambitions, le plus pénible pour son cœur ulcéré contre les Anglais, fut une lettre du commandant français(24) du fort de Chartres, qui lui demandait de se désister, vu que la paix venait d'être signée entre Anglais et Français (1763). Il n'en essaya pas moins de soudoyer contre les premiers les Indiens du Mississipi; mais, n'ayant pas réussi, il conclut lui-même la paix à Détroit le 17 août 1765.

Par où l'on voit que Pontiac pouvait facilement soutenir la comparaison avec plus d'un personnage historique de notre race.

Pontiac mourut en 1769, assassiné par un sauvage kaskaskia. L'année précédente était né chez les Chânis du sud un enfant qui

---

(22)—*Handbook*, vol. 1, p. 102.
(23)—*The Conspiracy of Pontiac.*
(24)—Ecrite probablement en conformité avec les termes que les Français avaient dû consentir.

devait le disputer en gloire politique et militaire au grand ami des Français. C'était le fameux Técumseh, dont le père était lui-même un chef.

Il se distingua de bonne heure à la guerre, et se fit surtout remarquer par des dispositions humanitaires qui lui firent discontinuer la coutume de torturer les prisonniers de guerre, alors en vogue presque partout.

De concert avec son frère Tenskwatawa, "prophète" ou prêtre indien, il contesta au gouvernement américain le droit d'acquérir aucun domaine aborigène, sous prétexte que les terres appartenaient aux indigènes collectivement, et qu'aucune tribu ne pouvait disposer des siennes sans l'agrément des autres. Comme il se heurtait par là aux contentions des blancs, il se mit à travailler dans ce sens les différentes tribus du sud-ouest, et essaya de les unir en une grande confédération, en vue d'obtenir que l'Ohio devînt la ligne de démarcation permanente entre le races rouge et blanche.

Pendant qu'il s'occupait activement de la réalisation de ce plan, un désastre vint soudain en rendre la poursuite inutile. Técumseh avait un frère jumeau qui passe pour avoir été, dans son jeune âge, plutôt stupide et même alcoolique. Un jour qu'il allumait sa pipe, il tomba à la renverse, apparemment sans vie, et resta dans cet état jusqu'à ce que ses parents et amis se fussent réunis pour ses funérailles.

Reprenant alors connaissance, il les rassura et leur apprit qu'il revenait du monde des esprits, se donnant comme le porteur d'un important message du Maître de la Vie(25), qui avait, assura-t-il, soulevé pour son bénéfice un coin du voile qui cache le passé et l'avenir au commun des mortels.

Le prétendu ressuscité avait vu le bonheur des bons et contemplé la misère des méchants. Il avait appris bien des choses: l'iniquité des jongleurs et l'inanité de leurs œuvres, la nocivité de l'eau de feu des blancs, véritable poison pour l'Indien. La jeunesse devait amour et respect à la vieillesse, il fallait mettre les biens en commun comme ils l'étaient primitivement, et les femmes devaient cesser d'avoir commerce avec les blancs, dont il était ordonné de rejeter jusqu'au costume, de même que les hommes avaient dès lors à se libérer de la servitude dans laquelle ils vivaient à leur égard.

Il fallait, pour le bonheur de l'aborigène, renoncer à tout ce qui appartenait à la race envahissante, et ne plus avoir rien de com-

---

(25)—Je donne ces détails parce qu'on peut les considérer comme typiques, et expliquant à merveille les notions aborigènes concernant l'élévation d'un simple mortel aux fonctions d'un chaman, ou prophète.

mun avec elle. Lorsque l'enfant du sol serait revenu au genre de vie et aux pratiques que lui avaient légués ses ancêtres, alors seulement sentirait-il en lui la bénédiction du Maître de la Vie(26).

Inutile d'essayer de décrire la sensation que produisit la révélation du nouveau "prophète", qui prit alors le nom de Tenskwatawa, la "Porte Ouverte", comme pour symboliser la nouvelle dispensation dont il avait été établi l'instrument, dans des circonstances si frappantes qu'il était impossible au pauvre Indien de douter de sa réalité. Du reste, quelque sceptique eût-il essayé de la révoquer en doute, un événement qui arriva peu après, une éclipse de soleil qu'il avait prédite pour l'été de 1806, serait venu fort à propos la confirmer.

L'enthousiasme des Chânis fut alors à son comble. Un désastre pouvait seul le refroidir: il arriva sous la forme d'une défaite au cours d'une bataille prématurément donnée près de Tippecanoe par le Prophète, qui s'était mis à la tête de mille ou douze cents hommes, le 7 novembre 1811. Par un contrecoup tout naturel, les plans politiques de son frère Técumseh en souffrirent dans la même proportion que le prestige de Tenskwatawa.

Técumseh n'en continua pas moins sa campagne d'opposition aux Américains. Aussi, à la déclaration de la guerre de 1812, se rangea-t-il de suite du côté des Anglais. Il en fut récompensé par sa nomination régulière au grade de brigadier-général dans l'armée britannique, avec deux mille guerriers indiens sous ses ordres.

Il se battit en différentes places et couvrit habilement la retraite de Proctor, jusqu'à ce que, refusant de reculer davantage, il eut contraint celui-ci à accepter la bataille sur la Tamise, près de Chatham, Ont. Dans l'engagement qui s'ensuivit, Anglais et Indiens furent défaits par les Américains, et Técumseh tomba lui-même au plus fort de la mêlée.

C'était le 5 octobre 1813, et le général indien était dans la quarante-cinquième année de son âge. D'après Trumbull, il fut "l'Indien le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu dans l'histoire américaine"(27).

La remarquable carrière de ces deux grands capitaines, Pontiac et Técumseh, nous a insensiblement fait fausser compagnie à l'ordre chronologique. Il nous faut maintenant rétrograder quelque peu.

Nous n'avons encore rien dit d'Hopocan, sachem delaware connu des blancs sous le nom de capitaine La Pipe. Extrêmement bien

---

(26)—Cf. Drake, *op. cit.*, p.
(27)—*Ap. Handbook*, vol. II, p. 714.

doué sous le rapport de la sagesse et de l'éloquence, ce personnage prit parti pour les Français dans leurs guerres avec les Anglais. Il fit alors (1759-63) preuve d'autant de bravoure que d'habileté. A la conclusion des hostilités, il s'opposa aux Américains et favorisa les Anglais, successeurs de ses anciens amis.

Il peut aussi nous être permis d'accorder une toute petite place dans notre galerie algonquine à Noka, chef sauteux et Nimrod incomparable, fameux pour ses incroyables succès à la chasse(28). Noka guerroya en 1769 avec une tribu du Mississipi. Nous ajouterons même à ce célèbre chasseur le nommé Occom, Mohigan qui, converti au christianisme, devint une espèce de prédicant-instituteur, se montrant même parfois poète de bon aloi.

Vers 1785, vivait parmi les Delawares un chef au nom baroque de Yeux-Blancs, qui fit preuve de progressivité, et favorisa la religion, autant que la civilisation, anglaises. Pendant la guerre d'Indépendance, il s'efforça de tenir ses gens dans une prudente neutralité, et, comme les Iroquois lui envoyaient l'ordre de se joindre aux Anglais, il leur répondit qu'il n'était pas une femme et qu'il ferait ce qui lui plairait(29).

Lorsque le capitaine La Pipe voulut à son tour persuader aux Delawares d'exhumer la hache de guerre, Yeux-Blancs se montra si sensé qu'il déclara publiquement à ses gens qu'il marcherait à leur tête s'ils étaient déterminés à prendre part au conflit, mais que ce serait afin de pouvoir tomber l'un des premiers sur le champ de bataille et ne point être témoin de la ruine de sa nation.

Il dut éventuellement prendre parti pour les Américains, mais mourut de la petite vérole avant d'avoir fait le coup de feu, comme on dit aujourd'hui(1778).

Il eut pour successeur Gelelemend, chef dont le nom correspond à l'italien *Il Duce*, donné à un personnage contemporain bien en vue dans le monde politique. Né vers 1722, ce sachem passait pour l'un des sauvages les plus instruits de son temps. A l'instar de son père, il s'efforça de cultiver l'amitié des blancs. Plutôt que de partir en guerre avec eux, il préféra suivre leur avis et se réfugia avec ses amis pacifistes sur une île, où une troupe d'Anglais n'en fondit pas moins sur eux, comme elle revenait de massacrer une centaine d'Indiens chrétiens, partant inoffensifs (1782).

---

(28)—On assure qu'il tua dans un seul jour 16 élans, 4 bisons, 5 chevreuils, 3 ours, 1 lynx et 1 porc-épic.

(29)—*Handbook*, vol. II, p. 944.

Il Duce s'échappa à la nage, et, au lieu de garder rancune à la race qui l'avait si peu honorablement traité, il s'employa avec succès à l'établissement d'une paix durable entre blancs et Indiens. Il mourut au commencement de 1811.

Bien moins magnanime était un chaman-chef appelé la "Lumière", alors un simple adolescent(30). Métis winnebago-sac, il acquit une grande influence sur les tribus de chacun de ses parents et il est passé à l'histoire comme l'un des plus implacables et des plus cruels ennemis des Américains. Il fut le conseiller du célèbre Epervier-Noir, dont il va être incessamment question.

Lorsque le lieutenant de ce dernier chef passa par le village de la "Lumière"(31) en mission officielle chez les autorités britanniques, le prophète indien lui prédit que s'il faisait la guerre aux blancs, le Grand Esprit se joindrait à lui avec une forte armée, qui lui permettrait de recouvrer son ancienne place. Sa connection avec la campagne d'Epervier-Noir ne saurait donc être discutée.

Cette campagne, que les Américains appellent *Black-Hawk's War*, demande quelques mots d'explication préliminaires. D'abord il faut dire que ce chef était un fameux lutteur. D'après le *Handbook of American Indians*(32), il se distingua à la guerre dès l'âge de 15 ans, et il n'en avait pas encore 17 qu'il attaquait un camp de cent Osages(33) avec un groupe de jeunes gens de son âge. De cette affaire il avait emporté le scalpe d'un ennemi; d'une autre escarmouche, au cours de laquelle il avait été abandonné de tous ses compagnons moins cinq, il en rapporta deux.

A 19 ans, à la tête d'un parti de deux cents Sacs et Renards, il tailla en pièces un nombre égal d'Osages, dont la moitié mordirent la poussière, tuant de sa propre main cinq hommes et une femme.

Tournant ensuite son attention vers les Tchérokis, il leur abattit 28 guerriers, n'en perdant lui-même que 7. Cinq ans plus tard, il retourna chez les Osages, et leur détruisit un camp de 40 loges.

Les sympathies de pareil homme, à la déclaration de la guerre anglo-américaine de 1812, ne pouvaient donc être chose indifférente aux belligérants. Il se rangea du côté des Anglais, et commit alors bien des déprédations, dont furent surtout victimes les colons américains. A la conclusion de la paix, il refusa d'émigrer avec ses gens

---

(30)—Il était né vers 1794.
(31)—Dont le nom indien était *Wabokieshiek*.
(32)—Vol. 1, pp. 150-51.
(33)—Tribu de la nation des Sioux.

à l'ouest du Mississipi, où l'envoyaient les autorités, et entra en négociations avec différentes tribus en vue de résister à leur ordre.

Après s'être momentanément plié à leurs exigences (1831), Epervier-Noir retraversa le fleuve, poursuivi bientôt par des régiments de milice, auxquels il arriva de tirer sur des parlementaires indiens porteurs du drapeau blanc. En conséquence de cet accroc à la loi des nations, leur capitaine mit les blancs en déroute, le 14 mai 1832. Puis, irrité de ce manque de bonne foi, il lâcha la bride à ses troupes, qui commirent mille déprédations parmi les colons.

Le 25 juin suivant, il défit, mais au prix d'un bon nombre des siens qui tombèrent sur le champ de bataille, le bataillon du major Dement. Moins d'un mois après, le 21 juillet, il subit lui-même un sérieux revers aux mains des volontaires du général Henry, comme il traversait la rivière Wisconsin, et, le 3 août, l'armée à sa poursuite lui tua, ou plongea dans la rivière, 150 hommes et lui en captura 40.

Epervier-Noir parvint pourtant à s'échapper vers le nord, où il fut pris par des Winnebagos. Interné alors dans une forteresse de la Virginie, il fut, après plus d'un mois de détention, promené comme une curiosité dans les principales villes américaines, et finit par mourir, le 3 octobre 1838, près d'Iowaville, où il s'était retiré.

Puis, tout comme au Moyen-Age on partait en guerre pour s'assurer la possession des reliques d'un saint, on se disputa aux Etats-Unis les restes du guerrier aborigène, qu'on avait comblé d'honneurs posthumes(34).

Après ces interminables randonnées sur les champs de bataille américains, nous pouvons maintenant négliger toute une pléiade de luminaires de moindre magnitude au ciel algonquin, et nous reposer en étudiant la carrière de deux personnalités de l'Ouest Canadien, dont le lecteur chercherait en vain la moindre trace dans le *Handbook of American Indians*. Même l'ouvrage de mon ami, feu le Dr John Maclean, *Canadian Savage Folk*, dont l'auteur a pourtant passé la plus grande partie de sa vie dans notre Ouest, ne dit pas un mot du premier. Raison de plus pour essayer de reconstituer ici au moins les traits principaux de sa carrière, au moyen des bribes d'information qui, au cours des ans, ont échappé aux plumitifs contemporains.

---

(34)—Les restes d'Epervier-Noir reçurent du général Jackson lui-même un uniforme militaire, avec une épée de parade, tandis qu'Henry Clay leur faisait présent d'une canne d'honneur, et que Jackson, John-Quincy Adams et la ville de Boston s'honoraient en leur décernant diverses médailles militaires. Le culte des héros, on le voit, n'est pas absolument incompatible avec celui du dieu Dollar. Ce qui n'empêcha pas ces restes de périr misérablement dans un incendie au cours de 1855.

Ce premier, et le moins important des deux chefs en question, qu'on pourrait considérer comme l'antithèse de notre dernier héros, est Pigwis(35), Sauteux préposé à ses congénères de la Rivière-Rouge lors des troubles entre les deux compagnies de traite rivales en 1818. Le grand mérite de cet Algonquin fut alors de n'avoir voulu à aucun prix se mêler aux différends des blancs, et d'avoir résisté aux sollicitations des représentants de la compagnie du Nord-Ouest, qui briguaient son concours dans leurs agressions illégales contre leurs rivaux de la compagnie de la baie d'Hudson.

Pigwis se montra invariablement l'ami des colons de lord Selkirk, en faveur duquel il signa, le 18 juillet 1817, la cession des terres nécessaires à l'accomplissement de son plan. Il est difficile de savoir quel était alors son âge; mais du fait qu'il était déjà un homme pondéré semble découler la conclusion qu'il avait dépassé le temps orageux de la jeunesse.

Avant de quitter le pays pour aller mourir en France, lord Selkirk lui laissa un certificat signé le 17 juillet 1820, par lequel il reconnaissait que "le porteur Pigewis, l'un des principaux chefs des Saulteaux de la Rivière-Rouge, a été l'ami constant de la colonie dès les premiers jours de son établissement(36), et n'a jamais abandonné sa cause dans ses plus grands revers. Il a souvent usé de son influence pour rétablir la paix"(37).

Le premier missionnaire protestant au pays, le Rév. John West, a l'occasion de parler de lui et de sa sœur(38), pas toujours en très bons termes. Ce prédicant reconnaît aussi (23 mai 1823) que Pigwis n'était pas d'humeur belliqueuse, et raconte comment, étant parti apparemment en guerre contre les Sioux, il était revenu un peu plus d'une semaine après sans avoir fait de mal à personne.

Cependant les Sauteux de la Rivière-Rouge avaient une superbe réserve dont ils ne tiraient aucun parti. Le Rév. M. Cochrane, l'un des successeurs de M. West, s'efforçait en vain de persuader à Pigwis et à son peuple de se mettre à la culture du sol, comme remède à la misère dont ils se plaignaient. Le vieux chef admettait bien que "les

---

(35)—Dont le nom a été écrit de toutes sortes de manières, Péguis, Piguis, Pégouisse, etc., ses contemporains anglicans l'appelant presque uniformément Pegwys.

(36)—Ce qui semblerait donner à entendre qu'il était un chef influent en 1812.

(37)—Cf. John West, *The Substance of a Journal during a Residence at the Red River Colony*, p. 20; Londres, 1824.

(38)—*Ubi suprà*, pp. 114-20.

blancs s'enrichissaient même avec la poussière de ses aïeux"(39), mais ce ne fut guère qu'en 1832 que les Sauteux de cette réserve purent se décider à semer un peu d'orge, alors que leur vieux chef fit preuve d'une prévoyance peu commune chez ses congénères, en en gardant une provision pour l'hiver(40).

Cependant, tout en se montrant l'ami des blancs, celui qu'on appelait déjà "le vieux chef" n'avait jamais voulu de leur Dieu. Sa vie n'était pas non plus absolument édifiante, et la dive bouteille avait pour lui de bien puissants attraits(41). Il céda enfin aux instances de son missionnaire, et reçut le baptême en février 1838 et, avec lui, le nom flatteur de William King. Peu après, il se disait "très vieux" dans une lettre qu'il adressait à la *Church Missionary Society*.

Pigwis paraît dès lors être resté attaché à son protestantisme, et nous le voyons presser, le 5 juillet 1841, un M. Roberts, espèce de catéchiste, de ne pas abandonner son peuple(42). En juin 1844, il fut heureux de recevoir la visite de son grand chef spirituel, dans la personne de l'évêque anglican de Montréal, et, le jour de Noël 1849, l'historiographe de sa secte au pays nous le montre souhaitant la bienvenue à une autre dignitaire du même genre(43).

Longtemps après, il dut subir une visite bien différente. En 1862, les Sioux de la vallée de la Minnésota avaient, comme nous l'avons vu(44) tout mis à feu et à sang parmi les blancs de leur voisinage. Douze de ceux qui fuyaient la justice américaine vinrent un jour fumer le calumet avec lui. Mais ils se trompaient d'adresse s'ils comptaient sur la moindre sympathie, et le pacifique Pigwis ne se fit pas faute de leur reprocher leurs excès(45).

Il mourut en 1864 d'une maladie de cœur.

Pigwis fut un peu comme beaucoup d'hommes publics, l'œuvre des circonstances. Il eut le bon sens de ne point se mettre dans une

---

(39)—Tucker, *The Rainbow of the North*, p. 87; Londres, 1858.

(40)—*Ibid.*, p. 94.

(41)—*Ibid.*, p. 110.

(42)—*Church Missionary Record for the Year* 1842, p. 290. Connaissant les Sauteux et même leur chef à la Rivière-Rouge comme nous les connaissons, il n'y aurait très probablement aucun jugement téméraire à mettre, au moins partiellement, au compte des faveurs d'ordre temporel dont les missionnaires protestants de l'époque étaient coutumiers, cet attachement à Roberts et autres blancs de n'importe quelle vocation qui s'établissaient dans leur voisinage.

(43)—*Ibid.*, p. 187.

(44)—P.

(45)—Cf. James-C. Hamilton, qui fait un Cris de Pigwis dans son essai *Famous Algonquins; Algic Legends*, p. 294 of vol. VI, Trans. Can. Institute; Toronto, 1899.

fausse position vis-à-vis des blancs; il les aida au lieu de contrecarrer leur action, et ce fut, avec la longue période de temps qu'il "gouverna" sa tribu, son principal mérite.

Bien supérieur, au point de vue du caractère et de la valeur intrinsèque, fut un autre chef algonquin partiellement son contemporain. Je veux parler de Pied-de-Corbeau, le surintendant de la confédération pied-noire, qui fut sans contredit le plus grand homme que sa nation ait jamais eu, le plus éminent aborigène qui ait honoré les annales du Canada tout entier pendant la dernière centaine d'années, sinon plus.

Fils d'un chef comme lui, il naquit vers 1821(46), et l'on peut dire de lui que l'enfant fut le père de l'homme fait, puisqu'il fit preuve dès son bas âge de ces qualités d'esprit qui devaient le distinguer toute sa vie. Il n'avait encore que 13 ans qu'il s'adjoignit à un parti de guerre, auquel il rendit de si grands services qu'il en fut récompensé par le nom de *Kaiosta*, Esprit de l'Ours, qu'on lui donna—celui de Pied-de-Corbeau était alors porté par son frère aîné, qui l'avait gagné dans une expédition contre les Corbeaux.

Les Pieds-Noirs s'étant plus tard décidés à négocier un traité avec les Serpents du sud, ceux-ci mirent ignominieusement à mort les quatorze parlementaires qu'on leur avait envoyés, parmi lesquels se trouvait le premier Pied-de-Corbeau. Une guerre s'ensuivit, au cours de laquelle son jeune frère, notre héros, fit de tels prodiges de valeur qu'on lui transféra le nom de celui qu'il venait de venger(47).

Il succéda à son père comme chef de sa tribu, puis, un peu plus tard, fut reconnu président de la confédération pied-noire tout entière.

Lorsque, dans la nuit du 3 au 4 décembre 1865(48), le P. Lacombe et son camp pied-noir furent attaqués par un nombre bien supérieur de Cris et d'Assiniboines, Pied-de-Corbeau fut le premier à leur venir à la rescousse, et c'est peut-être de cette fatale nuit que date entre le prêtre et l'Indien cette amitié touchante qui ne devait pas se démentir un instant, et qui portait ce dernier, peu démonstratif comme il était, à proclamer devant les blancs de l'Est: "Vous autres, vous l'appelez père, mais pour nous c'est un frère. Quand nous pleurons, il pleure avec nous; quand nous rions, il se réjouit avec nous"(49).

---

(46)—Et non 1826, comme le dit J.-C. Hamilton, p. 297 du travail que je viens de citer.

(47)—Cf. John Maclean, *Canadian Savage Folk*, pp. 371-73.

(48)—Non pas 1866, comme le dit Maclean, *op. cit.*, p. 373, et après lui Hamilton, *op. cit.*, p. 296.

(49)—*Le Père Lacombe* (anonyme), p. 365; Montréal, 1916.

A un rare bon sens, une sagesse et une pénétration peu communes, une force de volonté irrésistible, Pied-de-Corbeau joignait une éloquence d'autant plus convaincante qu'il était homme de peu de mots. Son seul aspect était toute une préparation pour l'auditeur: les yeux perçants d'un aigle, un nez romain à courbe prononcée, des lèvres minces et pleines de détermination, tout dénotait chez lui une excellence intellectuelle hors ligne et le proclamait un meneur d'hommes. "La première fois que je le vis, je fus profondément frappé de ses rares qualités et de son aptitude au commandement", écrit le Rév. J. Maclean, qui fit le tour de force (car c'en était un) d'esquisser sa carrière sans dire un mot de ses relations avec le vieux prêtre catholique que tous les autres auteurs n'ont pu s'empêcher de faire remarquer.

Quant à l'Indien lui-même, je ne puis résister, moi, à l'envie de citer à son sujet ce qu'en a écrit un auteur américain dont aucun préjugé religieux ne pouvait sceller les lèvres. "Je ne crois pas me tromper", dit-il, "en disant que, tout le temps de son règne, Pied-de-Corbeau fut le plus grand monarque indien du Canada. Il est possible qu'une tribu de ce pays ait été plus populeuse pendant les dix ou vingt dernières années; je n'ai jamais vu un sauvage d'aussi noble aspect, ou un homme qui ressemblât plus à un roi. Grand et droit, il était svelte comme une fille, et avait la figure d'un aigle ou d'un ancien Romain.

"Il ne prit jamais la peine d'apprendre la langue anglaise; il se servait même rarement de la sienne. Son grognement, ou son 'non', courait dans toute la tribu. Il ne partagea jamais ses honneurs avec une femme. Il mourut célibataire, disant avec esprit qu'aucune femme ne le prendrait(50).

---

(50)—Cet auteur doit se tromper. En effet, John Maclean, qui connaissait bien Pied-de-Corbeau, affirme qu'il "avait, selon la coutume indienne, plusieurs femmes" (*Ap.* Hamilton, *op. cit.*, p. 297, note). Ce ministre ajoute qu'il ne connut jamais qu'un seul célibataire indien, qui était un nain. J'en puis personnellement dire autant des Dénés de l'Ouest: le seul homme qui ne fut jamais marié à ma connaissance était Charlot, un simple d'esprit. L'Indien normal finit toujours par se marier d'une manière ou d'une autre. Par ailleurs, nous verrons que Pied-de-Corbeau avait des enfants qu'il laissa adopter le catholicisme. Il est inconcevable qu'un homme de son caractère et de sa position sociale ait eu des bâtards.

Dans la même note où le Dr Maclean fait cette correction anticipée, nous le voyons admettre, apparemment sans la moindre gêne, qu'il "ne prêcha point contre *(did not discourage)* la polygamie [des Pieds-Noirs], vu qu'elle était le résultat de leurs coutumes politiques et sociales". Il est difficile de voir comment ce ministre peut après cela réconcilier sa religion avec celle de Celui qui condamna la polygamie en disant qu'elle n'existait point chez l'homme tel que Dieu le fit *(ab initio... non fuit sic,* Matt., XIX, 8), pas plus qu'avec celle que prêchèrent les Apôtres à des peuples qui la tenaient, eux aussi, de "leurs coutumes politiques et sociales".

"Dans ces conditions primitives vécut Pied-de-Corbeau, vieux sauvage hautain, pittoresque et plein de dignité. Il n'allait jamais à cheval ou à pied sans ses nobles comme escorte, et lorsqu'il voulait montrer son autorité, il était mis d'une manière vraiment royale. Son habit de brillante verroterie était splendide, et pesait une douzaine de livres. Sa chaussure était aussi belle; ses mocassins se vendraient aujourd'hui 50 dollars dans n'importe quelle ville"(51).

Pied-de-Corbeau avait donné la mesure de ce qu'il pouvait dans ses combats de jeunesse, celui de 1865, ainsi que la dernière bataille entre Cris et Pieds-Noirs, près de Lethbridge, quelques années plus tard; il ne pouvait dès lors prêter à la critique des écervelés qui n'avaient pas sa pénétration d'esprit et ne se rendaient pas compte du changement irrésistible qui était en voie de s'opérer dans l'Ouest Canadien. Aussi, lorsqu'en 1875 le Taureau-Assis et dix de ses lieutenants vinrent solliciter son alliance après avoir taillé en pièces les troupes de Custer, on ne put mettre son refus de négocier avec eux au compte d'un manque de bravoure ou d'une pusillanimité sénile.

Huit ans plus tard, juin 1883, lorsque les rangs de ses guerriers étaient en effervescence et qu'on ne parlait que guerre et massacres, parce que les équipes du C.P.R. travaillaient à cette ligne de chemin de fer au sein même de leur réserve pour laquelle on avait promis la plus parfaite inviolabilité, Pied-de-Corbeau, auquel le P. Lacombe en avait appelé, contint son monde dans les limites de la paix et de la légalité—véritable exploit qu'il devait renouveler deux ans plus tard dans des circonstances encore plus graves, alors que la jeunesse indienne était sûre qu'un peu d'énergie et d'union entre aborigènes aurait enfin raison des blancs que Riel avait déjà battus.

Sous l'influence du même P. Lacombe, auquel il ne pouvait rien refuser, le grand chef pied-noir fut encore pour la paix, et les plus bouillants esprits de sa tribu durent en passer par là. L'adhésion de la belliqueuse nation pied-noire aux visées du tribun métis en ces circonstances critiques eût été une véritable calamité pour le Canada tout entier.

Aussi Sir John-A. Macdonald voulut-il récompenser Pied-de-Corbeau en l'appelant à la capitale, dont il lui fit les honneurs et le fêta, lui et ses deux frères, comme aucun Indien n'avait encore été fêté. A Montréal, on lui offrit même publiquement toute une provision d'armes et de marchandises, ce qui choqua terriblement le vieux Pied-Noir. "Je suis ici parmi des amis", dit-il; "je n'ai même pas un

---

(51)—Julian Ralph, *On Canada's Frontier*, pp. 56-57; New-York, 1892.

couteau de poche pour me défendre. Gardez vos armes, nous en avons beaucoup chez nous"(52).

Jusqu'alors le vieux sauvage était resté païen, et, bien qu'un ministre protestant lui eût volontiers laissé le système de polygamie qu'il tenait de ses ancêtres, il avait toujours préféré le catholicisme à une religion qui permettait de se montrer si accommodante. Il avait laissé ses enfants se faire catholiques; deux jours avant sa mort il fut lui-même baptisé par le P. Léon Doucet, O.M.I.

Puis, le 25(53) avril 1890, le "Père de son Peuple", ainsi que l'appelle le monument élevé à sa mémoire, entra dans son éternité. "Avec Pied-de-Corbeau passait à l'histoire le plus grand Indien des plaines"(54).

---

(52)—*Le Père Lacombe*, pp. 366-67.

(53)—D'autres disent à tort le 24.

(54)—Katherine Hughes, *Father Lacombe, the Black-Robe Voyageur*, p.324; New-York, 1911.

Essai XVI

LES DENES DU NORD

Nous touchons maintenant au terme de notre excursion anthropologique dans les déserts de l'Amérique du Nord—ne pas oublier que nous visons surtout à reproduire l'Indien tel qu'il était à l'arrivée des blancs, alors que son pays n'était pas beaucoup plus qu'un désert. Encore un pas et nous atteignons celui-ci.

Il nous faut pourtant avouer que ce pas est important: très facile pour celui qui écrit ces lignes, il peut être assez laborieux pour l'ami qu'il a pris sur lui de guider dans cette randonnée d'un nouveau genre.

En d'autres termes, et pour mettre de côté toute figure de rhétorique, il me reste à décrire la seconde des deux grandes familles ethniques que M. Le Conte a représentées comme peuplant, à elles seules, la majeure partie(1) de l'Amérique du Nord: ses "Athabasques", mes Dénés.

Or, au seuil d'une tâche qui devrait m'être si agréable, il m'en coûte de l'entreprendre. N'ai-je pas déjà assez écrit sur ce sujet? Que de pages, de tous les formats, n'ai-je pas consacrées à ces Indiens, en français, mais surtout en anglais! Naturellement, pour des lecteurs comme ces Européens qui ne paraissent connaître que les élucubrations récemment parues dans leur langue à côté d'eux, je pourrais passer par-dessus mes scrupules, donner pour de l'inédit ce qui ne le serait que comme forme et comme langue, et leur laisser l'illusion d'une esquisse originale.

Je préfère être plus honnête. Parce que je déteste le réchauffé, je renverrai d'abord à mes précédentes productions sur les Dénés. Ceux qui voudraient étudier cette si intéressante race sous toutes ses faces, et pénétrer les coins et recoins de ses particularités sociologiques, archéologiques et mythologiques, en même temps que s'assurer de sa place exacte au point de vue ethnologique, ou même sonder les arcanes de sa courte histoire, pourront satisfaire leur ambition en fouillant, tête reposée, dans ces livres ou monographies.

---

(1)—Que dis-je? "presque toute l'Amérique du Nord" (Bulletin, vol. XIX, p. 164).

Aux autres—probablement les plus nombreux—je servirai ensuite un petit aperçu, que je m'efforcerai de faire le plus original possible même pour les Américanistes, qui devra leur suffire, d'autant plus que, pour satisfaire mon goût du neuf et de l'inédit, qui est, je le sais, le goût des vrais anthropològues, j'entrerai dans quelques-uns de ces petits détails sociologiques dont est faite la vie du primitif, et que je n'ai encore donnés nulle part ailleurs.

Ce sera le premier essai de cette série consacré à cette famille. Il se limitera aux Dénés du nord, parmi lesquels j'ai vécu vingt-cinq ans et que j'ai étudiés presque le double de ce laps de temps. Dans un second, le dernier de la série entière, je traiterai de ceux du sud.

Voici maintenant, comme excuse à mon laconisme, la liste, aussi complète que je puis la faire en négligeant ce que j'ai écrit et imprimé dans l'une ou l'autre des langues dénées, de mes livres, monographies et articles spécifiques sur les Indiens qui les parlent, surtout ceux du nord.

LIVRES

Notes archæological, industrial and sociological on the Western Dénés, with an Ethnographical Sketch of the same; 222 illustrations. Toronto, 1893.

Au Pays de l'Ours Noir; chez les Sauvages de la Colombie Britannique; illustré. Paris, 1897.

Primitive Tribes and Pioneer Traders; the History of the Northern Interior of British Columbia; illustré. Toronto, 1904-05 (quatre éditions).

The Great Déné Race; nombreuses illustrations, vol. in-4°; Vienne (Autriche), 1906-10.

Essai sur l'Origine des Dénés de l'Amérique du Nord; 12 illustrations. Québec, 1915.

MONOGRAPHIES ET ESSAIS

The Western Dénés; their Manners and Customs; 65 pages illustrées (Proceedings of the Canadian Institute). Toronto, 1889. Traduit par un P. M. Devès et publié sous le titre: Les Dénés Occidentaux; 70 pp. Paris, 1892.

The Déné Languages considered in themselves and incidentally in their Relations to non-American Idioms (Transactions Can. Inst.). 41 pp. Toronto, 1891.

Déné Roots; 19 pp. (ibid.). Toronto, 1892.

Are the Carrier Sociology and Mythology indigeneous or exotic? 18 pp. in-4° avec une carte ethnographique originale (Mémoires et Comptes Rendus de la Société Royale du Canada). Ottawa, 1893.

Les Racines dénées; 10 pp. 1894. Paris, 1894.

Three Carrier Myths, with Notes and Comments; 36 pp. (Trans. Can. Inst.). Toronto, 1895.

Sociologie et Mythologie des Carriers; 16 pp. Paris, 1896.

On the Classification of the Déné Tribes; 9 pp. (Trans. Can. Inst.). Toronto, 1899.

The Use and Abuse of Philology; 16 pp. (*ibid.*). 1899.

A Plea for the poor Digger; 4 pp. (American Antiquarian). Lancaster, 1899.

Who are the Atna? 5 pp. (*ibid.*). Ibid., 1901.

Déné Surgery; 14 pp. (Trans. Can. Inst.). Toronto, 1901.

Carriers and Ainos at home; 6 pp. (Amer. Antiquarian). Lancaster, 1902.

A First Collection of Minor Essays; 76 pp. Stuart's Lake, 1902.

The Nahane and their Language; 28 pp. (Trans. Can. Inst.). Toronto, 1903.

Les Langues dénées; 42 pp. (L'Année Linguistique). Paris, 1904.

The Canadian Dénés; 32 pp. (Archæological Report). Toronto, 1905.

La Linguistique considérée comme Critérium de Certitude ethnologique; 14 pp. (Anthropos). Salzbourg, 1906.

A Reply to Mr Alphonse-L. Pinart; 13 pp. (*ibid.*), 1907.

La Femme chez les Dénés; 40 pp. (XVe Congrès international des Américanistes). Québec.

Le Verbe dans les Langues dénées; 17 pp. (XVIe Congrès intern. Américanistes). Vienne (Autriche), 1909.

Chinooks, Dénés, Hare Indians, Loucheux, Montagnais Indians, Nahanais, Sékanais, Tahkuli, Yellow-Knives (articles dans la Catholic Encyclopedia). New-York, 1908.

Carriers (art. de 4 colonnes in-4°, Encyclopedia of Religion and Ethics). Edimbourg, 1910.

Dénés (art de 9 colonnes, *ibid.*). *Ibid.*

Chasta Costa and the Déné Languages of the North; 24 pp. (Amer. Anthropologist). Lancaster, 1915.

Northwestern Dénés and Northeastern Asiatics; a Study on the Origin of the former; 62 pp. (Trans. Royal Can. Inst.). Toronto, 1915.

Misconceptions concerning Déné Morphology; Remarks on Dr Sapir's would-be Corrigenda; 12 pp. (Amer. Anthrop.). Lancaster, 1917.

The Northern Interior of British Columbia and its Maps; 14 pp. avec carte originale (Trans. Roy. Can. Inst.). Toronto, 1917 (Roule partiellement sur des noms propres dénés).

Smoking and Tobacco among the Northern Dénés; 8 pp. (Amer. Anthrop.). Lancaster, 1920.

Prejudice or Linguistic Shortcoming? 6 pp. (*ibid.*). Menasha, 1922.

A Last Word to Prof. Dixon; 3 pp. (*ibid.*). Menasha, 1923.

L'Abstraction dans la Langue des Porteurs; 12 pp. in-4° (XXIe Congrès intern. Américanistes). La Haye, 1924.

Two Points of Western Déné Ethnography; 5 pp. (Amer. Anthrop.). Menasha, 1925.

About Cremation; 2 pp. (*ibid.*). *Ibid.*, 1925.

The Fur-Trader in Anthropology and a few related Questions; 25 pp. (*ibid.*). Menasha, 1928 (2).

On peut dire, négligeant les détails, que l'habitat des Dénés septentrionaux est circonscrit au sud par celui des Algonquins, à l'est des montagnes Rocheuses, et de l'autre côté par celui des Séliches; à l'extrême-est et au nord par les plages glacées des Esquimaux; au nord-ouest et à l'ouest, par le territoire de cette même race d'abord, puis ceux des Tlingets et des Tsimsianes, plus au sud. En d'autres termes, la ligne qui les sépare des Cris du sud, la seule difficile à tracer, va de l'embouchure de la Churchill, à l'est, le long de cette rivière, jusqu'au 54e degré de latitude, à partir duquel elle se dirige sur la Saskatchewan septentrionale, qui est coexistante avec elle jusqu'à sa source dans les montagnes Rocheuses.

En Colombie Britannique, elle descend jusqu'au 51°30′, à l'ouest du Fraser, mais seulement au 52°10′ à l'est du même fleuve.

Dans le périmètre formé par cette ligne et les limites des susdits territoires, se meuvent, à l'état généralement nomade, une quinzaine de tribus dénées dont voici les principales.

1°. Les Loucheux, beaux hommes chez lesquels on ne trouve qu'une poignée d'individus affligés de l'infirmité à laquelle toute la tribu doit son nom. Ils vivent dans l'Alaska centrale et à l'ouest du Bas-Mackenzie. Population, environ 5.000 âmes reparties en plusieurs sous-tribus, connues la plupart du temps par des désignations basées sur des points géographiques.

---

(2)—"Votre nom était jusqu'ici inconnu chez les Américanistes de France; il aurait été préférable qu'il le restât, et ceci dans votre propre intérêt" (M. René Le Conte à l'Auteur; 4 juillet 1926).

2°. Les Peaux-de-Lièvre, gens simples et timides, dont les terres de chasse s'étendent le long de l'Anderson et dans la vallée du Mackenzie. Ils peuvent être environ 600 âmes.

3°. Les Flancs-de-Chien, ainsi nommés parce qu'ils sont assez humbles pour se croire descendants d'un chien. Habitent, au nombre d'environ 1,150 individus, les déserts qui se déroulent entre les Grands lacs d'Ours et des Esclaves.

4°. Les Esclaves, qu'on trouve près des bords occidentaux de la petite mer intérieure à laquelle ils ont donné leur nom, le long du Mackenzie, au débouché du Grand lac des Ours. Ils chassent en outre dans la vallée de la rivière aux Liards, et leur cinq divisions peuvent former un agrégat de onze cents âmes.

5°. Les Couteaux-Jaunes, moins paisibles que les précédents, qui sont ainsi nommés par suite d'une mine de cuivre qui leur fournissait autrefois la matière d'armes et d'outils métalliques. Ils ne sont pas plus de 500, et leur habitat consiste surtout dans les Grandes Landes du Nord (*Barren Grounds*).

6°. Les Montagnais, gens plutôt tranquilles et amis des blancs, ainsi appelés par les premiers Canadiens qui vinrent en rapport avec eux à cause de leurs dispositions pacifiques qui, contrastant agréablement avec le tempérament cris auquel ils étaient habitués, leur rappelaient les Montagnais (algonquins) de l'est. Ils forment une importante tribu de près de 4.000 âmes, qui se subdivise en Athabascains, ou riverains du lac Athabaska, en Mangeurs-de-Caribou, chasseurs des Grandes Landes et du lac Caribou, et en Montagnais proprement dits, qui ont pour principaux rendez-vous les lacs de l'Ile-à-la-Crosse, Froid et Cœur.

7°. Les Nahanais, qui chassent sur chaque versant des montagnes Rocheuses, et dont les représentants vont jusqu'à la Stickine supérieure, en Colombie Britannique. Population approximative: 750 âmes.

8°. Les Sékanais, nomades invétérés qui errent également à l'est et à l'ouest de la même chaîne de montagnes, mais au sud des derniers. Avec leurs congénères, les Castors et les Sarcis, ils peuvent encore compter de sept à huit cents individus.

9°. Au sud-ouest des Sékanais, nous avons ces grands parleurs qu'on appelle les Babines, et qui se divisent en Babines du lac et Babines de la Bulkley. Population actuelle, bien réduite: environ 500 âmes. Juste au sud de leur territoire s'étend celui des

10°. Porteurs, qui occupent, au nombre d'environ 800 âmes, la région des lacs et du Haut-Fraser, à partir du lac Tremblay (54°50′) jusqu'à l'ancien fort Alexandre, aujourd'hui Alexandria, par 52°10′.

C'est une peuplade semi-sédentaire, comme les Babines, autrefois bien plus nombreuse, de mœurs moins primitives que les Sékanais, mais animée de bonnes dispositions en ce qui est de la religion et de la civilisation.

11°. Enfin, se trouve au sud-ouest des Porteurs, la remuante et virile tribu des Chilcotines, aujourd'hui dans la vallée de la rivière à laquelle ils doivent leur nom et le long des belles plaines du sud jusqu'aux monts Lillouet. Population approximative: 460 âmes.

J'ai tant de fois, au cours de ces études, eu l'occasion de décrire le physique de l'indigène américain, qu'il m'est bien inutile de revenir ici sur cette question à propos des Dénés. Je me bornerai à les comparer avec leurs voisins, peaux-rouges comme eux. Inutile de parler des Esquimaux, que, du reste, je ne connais pas personnellement.

Comme taille et proportions corporelles, on peut dire qu'ils sont généralement aussi bien bâtis que n'importe quelle race avoisinante. Ils sont aussi grands que les Cris du sud et de taille plus élancée que les Chouchouapes du sud-ouest et les Tsimsianes de l'extrême-ouest —excepté pourtant les Chilcotines et les Babines, qui sont plutôt trapus et courtauds.

En ce qui est du teint, ils sont moins blancs que les Tsimsianes, avec des traits plus grossiers, tout en étant moins basanés que les Algonquins des grandes prairies canadiennes, tandis qu'au point de vue céphalique, ils ont le facies plus plat, les pommettes plus saillantes et la bouche plus large que les Indiens de la Côte qui leur sont contigus. Leur nez est en outre tout aussi épaté, sinon camus, partant moins long que celui des Cris et des Pieds-Noirs.

Quant à leur cheveux, ils sont partout du même noir d'ébène(3). Ils ont les pieds et les mains petits et les yeux très gros chez les uns (Porteurs et Babines), plus petits et enfoncés dans leur orbite chez les autres (Sékanais et Dénés orientaux), dans tous les cas, très noirs et très brillants, excepté dans la vieillesse, alors que les cas de cécité sont assez communs.

La barbe était, et reste chez la plupart des tribus, chose assez rare, et les poils qui poussaient sur la lèvre supérieure ou le menton étaient soigneusement épilés, au moyen de pincettes pendant au cou de l'individu. Chez les Sékanais d'il y a trente ou quarante ans, on se laissait pourtant croître ceux de la lèvre supérieure adjoignant au

---

(3)—On trouve pourtant chez les Babines des individus chez lesquels on y remarque comme un reflet de teinte rougeâtre, alors même qu'il ne peut y avoir le moindre soupçon de sang européen.

septum, anticipant ainsi sans le savoir la ridicule mode des moustaches écourtées en honneur chez certains blancs d'aujourd'hui.

Comme ornementation faciale, on avait en outre des lignes ou symboles tatoués sur le front, aux tempes ou du bas du menton à la lèvre inférieure, agréments auxquels on ajoutait encore des pendants d'oreille en nacre ou en dentalium, avec des ornements(?) analogues pour le nez, sans compter des colliers en dents de castor ou en griffes d'ours, et des bracelets qu'on faisait originairement en corne.

L'habit était naturellement toujours en peau, soit tannée, soit le plus souvent avec son poil à l'intérieur. L'inclémence des saisons propre aux régions septentrionales, et un sens de pudeur plus développé que chez leurs voisins de race algonquine, ne permettaient pas, sous le rapport du costume, le sans-gêne qu'on remarquait presque partout dans le sud.

En plus d'un pagne en peau tannée, on portait le plus souvent une espèce de chemise, en peau de renne à l'est des montagnes Rocheuses, laquelle pouvait, les jours les plus froids, être complétée d'une sorte de couverture en peaux de marmotte cousues ensemble, ou, si l'on était loin des montagnes, en peaux de castor ou d'ours. Dans l'un et dans l'autre cas, ce vêtement additionnel faisait office de manteau.

Chez les Loucheux, l'habit, généralement en peau tannée et décoré de franges aux coutures, était remarquable par une pointe qui retombait par devant et par derrière. D'après Petitot(4), c'était aussi le costume des Peaux-de-Lièvre avant l'arrivée des blancs.

Quant aux Montagnais, que les Anglais appellent encore Chippewayans, de deux mots cris signifiant peaux pointues, leur nom semblerait donner à entendre que leur costume ne différait guère de celui de leurs congénères du nord, à moins que les Cris qui les dénommèrent ainsi aient voulu faire par là allusion au capuchon pointu en arrière, qu'ils portaient il y a une centaine d'années, mais peut-être pas auparavant.

Toutefois, caractères physiques et accoutrement habituel n'ont, après tout, qu'une importance relative aux yeux de l'anthropologiste averti. Il ne faut pas oublier que l'Indien diffère infiniment plus, par exemple, du blanc au point de vue psychologique que sous le rapport physique. Si, ainsi que je l'ai écrit quelque part, "l'aborigène des deux Amériques est un être qui a des aspirations, des manières de voir et des règles de jugement différentes des nôtres"(5), on peut dire

---

(4)—*Monographie des Déné-Dindjié*, p. XIX.
(5)—*Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien*, vol. IV, p. 269; Québec, 1921.

avec non moins d'à propos que le Déné, en particulier, est passablement distinct de ses voisins.

Comparé aux races jusqu'ici décrites, on pourrait, sous le bénéfice de quelques réserves, lui appliquer ce que je disais des aborigènes de la Colombie Britannique en général. Il est le "sauvage" par excellence. C'est un être "qui tient plus de l'enfant que de l'adulte, sans pouvoir prétendre à l'innocence du premier ou à la maîtrise des passions qui devrait caractériser le second"(6), bien que, sous le rapport des mœurs sexuelles, il soit certainement supérieur aux aborigènes qui l'entourent.

La grande caractéristique du Déné consiste donc dans ces dispositions enfantines qu'on retrouve chez lui à tout âge et en toutes circonstances. C'est ce qui explique sa grande crédulité, qui lui fait ajouter foi aux inventions les plus invraisemblables, cette tendance à une superstition exagérée dont il ne peut voir le ridicule, et cette disposition au soupçon qui le porte à voir des montagnes là où il n'y a que des grains de sable.

Parce qu'après tout il n'est qu'un enfant, il lui vient des accès de peur incontrôlables. Ces attaques plus ou moins chroniques, je ne puis mieux les décrire qu'en reproduisant ici ce que j'en écrivais il y a près de trente-cinq ans. Parlant des Porteurs de la Colombie Britannique, pourtant pas les plus primitifs des Dénés du nord, je disais:

"On pourrait presque dire que la lâcheté est un de leurs traits caractéristiques. Bien qu'ils constituent la plus fière et la plus progressive des tribus dénées de l'ouest, il ne se passe presque pas d'été que quelque parti n'accoure au village éperdu et tremblant, et pourquoi? Ils ont vu, disent-ils, ou simplement entendu des hommes des bois évidemment animés d'intentions hostiles, et ils s'estiment fortunés d'avoir pu échapper sains et saufs.

"Là-dessus grande frayeur dans les loges, tumulte indescriptible dans le camp. Vous avez beau faire pour les rassurer, essayant du ridicule quand les bonnes paroles ne suffisent pas, vous en êtes pour vos peines; la peur est plus forte que vos remontrances. Chacun est charitablement averti par les prétendus 'voyants' de ne pas s'aventurer seul dans la forêt, et, après le coucher du soleil, toutes les portes sont soigneusement fermées à clef"(7).

Il y a plus. "La peur est aveugle", continuai-je alors, "et en certains cas elle prive, pour ainsi dire, de la raison. J'étais occupé un soir à quelque travail de cabinet, et la nuit était déjà avancée quand

(6)—*Ibid., ibid.*
(7)—*Au Pays de l'Ours Noir*, p. 63; Paris, 1897.

deux femmes entrèrent éperdues, et m'assurèrent qu'un nommé Hol, Babine qui venait de perdre par accident un neveu auquel il tenait beaucoup(8), errait un peu en arrière du village et voulait venger sur elles la mort de l'enfant.

—"Impossible! leur dis-je; Hol est en ce moment à 160 milles d'ici.

—"Il est dans le village, firent-elles en chœur; il est là, nous l'avons entendu... une telle l'a vu, et il a manqué d'enfoncer la porte d'une autre.

"Allez donc raisonner avec la peur! Pour me débarrasser des deux femmes, qui n'osaient retourner chez elles (leurs maris étaient absents), je sortis et leur demandai où le prétendu assassin avait été vu ou entendu.

—"Là-haut, à une faible distance, me dirent-elles.

—"Venez avec moi, et convainquez-vous que vous vous êtes trompées, leur dis-je.

"Un petit groupe s'était formé autour de nous. Nous cherchâmes partout sans rien trouver.

—"Maintenant j'espère que vous ne viendrez plus me déranger avec vos contes, leur dis-je.

—"Mais il est là!... Il est certainement là, firent les assistants.

"Puis l'une d'elles, nous tournant le dos, se mit à haranguer de toutes ses forces le visiteur imaginaire qui se trouvait alors à plus de 50 lieues de là"(9).

Les Porteurs sont les plus importants représentants de la famille dénée à l'ouest des montagnes Rocheuses. Qu'en est-il de leurs frères de l'est? Ecoutons un missionnaire-auteur qui les connaissait bien.

"Chaque année pendant l'été", écrit le défunt P. Petitot, "la peur se communique également à eux d'une manière épidémique et déraisonnable. Ils vivent alors dans des transes continuelles et dans la crainte d'un ennemi imaginaire qui les poursuit sans cesse et qu'ils croient voir partout, bien qu'il n'existe nulle part"(10).

Longtemps auparavant, Mgr Taché, leur tout premier missionnaire avec M. (plus tard Mgr) Laflèche, en avait lui-même écrit:

"Jusqu'à l'arrivée des missionnaires parmi eux(11), ils étaient souvent saisis de terreurs paniques et insensées, qui les faisaient courir

---

(8)—Ne pas oublier que la perte d'un proche est parfois la cause d'excès regrettables chez les Indiens.

(9)—*Op. cit.*, pp. 63-64.

(10)—*Monographie*, pp. XXI-XXII.

(11)—Après ce qu'on a lu du P. Petitot, nous pouvons juger ce qualificatif inutile.

à perte d'haleine ou à franc et bel aviron, et cela lors même qu'ils étaient réunis en grand nombre. Une femme, un enfant avait cru entendre le bruit de la détente d'un fusil; il venait, tout épouvanté, en avertir la famille ou le camp, et, de suite, sans autre donnée, toute la bande de ces preux prenait la fuite" (12).

Alors que toutes les races aborigènes d'Amérique ont une foule de traits sociologiques et psychologiques en commun, cette tendance à des accès de peur injustifiables peut, je crois, être considérée comme le propre des Dénés du nord, et je m'imagine avoir bien fait de l'avoir pour la première fois mise en relief dans une page qui voudrait les montrer tels qu'ils sont en réalité.

C'est encore parce qu'ils sont si enfants, non moins qu'à cause de la nature de leur milieu, que ces indigènes sont si "sauvages", c'est-à-dire si nomades. Chez eux, à l'état normal, non seulement pas le moindre village, mais même aucune habitation de caractère un tant soit peu durable. Originairement ce n'était, dans la partie sud de leur habitat, que la tipi empruntée du Cris, ou une demeure hémisphérique qui rappelait le wigwam de l'est.

Cette dernière était construite un peu selon le principe des réduits à bain de vapeur encore en usage dans plusieurs tribus. On imprimait une courbe plus ou moins prononcée à de longues gaules flexibles convergeant à un point au centre du dôme ainsi formé, après quoi le tout était recouvert de peaux ou d'écorces de bouleau, tout en laissant au sommet une ouverture pour la sortie de la fumée.

D'autres tribus de l'est—par rapport aux Rocheuses—remplaçaient tipi et wigwam par une hutte en branchages qui n'était pas beaucoup plus qu'un simple abri provisoire, dans lequel on entretenait un feu perpétuel avec des troncs d'arbres entiers pour bûches. Dans l'ouest, les Dénés avaient le plus souvent un double abri de même construction: deux toits dont la partie inférieure reposait sur le sol, en guise d'habitation.

Ce double abri avait l'avantage d'accommoder plus d'une famille, tandis que le courant d'air résultant, au milieu, du voisinage des deux toits—qui ne se touchaient point au faîte— activait la combustion et diminuait d'autant le volume de fumée qui accompagne tout feu de bivouac.

Je ne parle point ici des grandes loges communales qui florissaient chez les Porteurs, les Babines et les Nahanais occidentaux. Pas plus que les institutions qui les avaient fait naître, elles n'étaient indi-

---

(12)—*Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, p. 102; Montréal, 1901.

gènes aux Dénés primitifs. C'étaient des emprunts technologiques, nécessités par des adaptations sociologiques que je puis négliger dans un essai sur les Dénés préhistoriques.

Car non seulement ces primitifs n'avaient ni organisation sociale, avec distinctions ou titres honorifiques, pas plus qu'avec des droits héréditaires; on peut dire qu'ils manquaient même de chefs, au sens usuel du mot. C'était chez eux l'anarchie la plus complète: une *"liberté"*, une *"fraternité"* qui auraient transporté de joie les rêveurs de la Révolution française, si ces rêveurs avaient été sincères.

Et pourtant pourrait-on dire qu'on trouvait chez ces sauvages une *"égalité"* parfaite? Une utopie reste toujours une utopie, c'est-à-dire quelque chose d'irréalisable dans une société humaine, où il est impossible que tout le monde occupe la même place. C'est la loi de la nature, sinon du bon sens, qu'à côté des inférieurs on voie toujours quelque supérieur. M. de la Palice lui-même eût trouvé cela.

Il y avait donc chez les Dénés ce qu'on pourrait comparer aux chefs des autres tribus. Comme leur système social avait pour bases des données purement patriarcales, c'était la plupart du temps le doyen d'âge d'un groupe de familles apparentées, un grand-père avec ses enfants mariés et ses petits-enfants, parfois mariés eux aussi, souvent avec quelques familles amies qu'attirait une similarité de dispositions ou d'intérêts.

Il appartenait à ce vieillard, ou à son remplaçant en cas d'extrême sénilité, de diriger les pérégrinations de la bande, de choisir la place du campement, de spécifier quand et où l'on chercherait tel ou tel gibier, et de décider du moment où on lèverait le camp pour aller chercher fortune ailleurs.

Naturellement, ce semblant de chef pouvait, comme tout le monde, avoir son mot à dire pour ou contre les gestes d'un tiers; il pouvait, comme n'importe qui, blâmer les fautes des gens de sa suite. Mais, à part certaines occasions un peu spéciales, comme un concours extraordinaire de congénères, surtout à la suite d'un banquet plus ou moins rituel, ses avis n'étaient guère reçus que comme les idées d'un ascendant, jamais comme les ordres d'un supérieur. Le grand chef réel de ces nomades, c'était l'opinion publique, dont on s'efforçait de respecter les décrets.

Enfant toute sa vie, le Déné ne connaissait guère ce que nous appelons l'autorité, et le patriarche ne pouvait aspirer au droit de commander sans conteste en dehors des rares cas ci-dessus mentionnés.

Son rôle principal était de faire le grand, le généreux, de montrer qu'il avait la "main large", comme on dit dans sa langue, et

surtout de pérorer de longues heures sans se fatiguer—je ne dis pas sans se répéter: l'Indien a toujours peur de n'être pas compris.

J'ai fait allusion à des banquets "plus ou moins rituels". Cette expression paraissant plutôt jurer avec la notion de vie primitive, je crois, pour donner une idée de ce en quoi ils consistaient, ne pouvoir mieux faire que de rappeler ici ce qu'en dit un témoin occulaire des premiers jours, Mgr Faraud, le premier missionnaire du Grand lac des Esclaves. Celui qu'il rapporte eut lieu dans la tribu des Castors, à une époque (1859) où notre civilisation n'avait encore eu aucun effet sur eux.

Son historiographe écrit d'après les notes du prélat:

"A peine le soleil est levé que déjà, de tous les points environnants, arrivent hommes, femmes et enfants, tous chargés de branches d'arbres. En peu d'instants une salle verte, de 200 mètres environ de circonférence, est construite.

"Au milieu de cette enceinte verdoyante, un grand feu est allumé; c'est là que se feront les libations.

"A un signal donné, s'avance cette foule d'hommes, parés de leurs plus beaux habits; ils portent chacun un plat rempli de graisse et un petit sac plein de viande sèche(13).

"Deux vieillards, debout au milieu du cercle, reçoivent avec cérémonie l'offrande de chacun; à côté sont des jongleurs qui s'agitent, grimacent tout en battant avec frénésie sur un tambour assourdissant.

"Quand les offrandes sont terminées, les vieillards jettent de grandes cuillers de graisse fondue dans le feu, une fumée épaisse s'élève, et aussitôt il se fait un silence absolu. C'est le moment solennel; le grand chef commence son invocation au *Redoutable.* Il dit:

—"Reçois, ô Redoutable, l'offrande que te font tes enfants. Accorde-leur à jamais bonne chasse d'animaux bien gras; veille sur leur vie afin que, réunis un autre automne, ils puissent de nouveau t'offrir un don de fine graisse".

"Il dit, et aussitôt hommes, femmes, enfants répètent la même invocation. La graisse est répandue en abondance sur les charbons ardents, une flamme vive s'élève, le feu dévore l'offrande du Redoutable, tous les spectateurs tombent alors à terre: c'est le moment du repas.

---

(13)—Tout comme pour les Juifs de l'époque patriarcale, rien ne peut se comparer à la graisse des animaux dans l'opinion des Dénés. "C'est bon comme de la graisse d'ours", est une manière de parler qui équivaut chez eux au *nec plus ultrà* de l'excellence gastronomique.

"Ce repas dure trois ou quatre heures. Après vient la danse"(14).

Ouvrons ici une parenthèse pour faire remarquer que même ces primitifs n'étaient pas dépourvus de la notion d'un Etre Suprême. Dès avant l'arrivée des missionnaires(15), cet Etre avait son nom dans toutes les tribus. Les Montagnais le nommaient d'un mot composé qui équivalait à Créateur(bien qu'ils n'eussent pas plus que les autres Indiens la notion exacte d'une création), ou bien ils l'appelaient le Puissant.

Pour les Peaux-de-Lièvre c'était Celui qui voit en avant et en arrière, et pour les Loucheux le Père des hommes, ou Celui qui est assis au zénith, dénomination qui rappelle le nom moderne que lui donnent les Porteurs: Celui qui est assis sur le ciel, lequel a remplacé celui sous lequel le connaissaient leurs ancêtres: *Yutterê* (Ce qui est en-haut).

Nous avons vu les Castors des jours d'antan offrir des sacrifices à la Divinité telle qu'ils la concevaient. Bien qu'un peu plus formel qu'ailleurs(16), cet acte de foi était loin d'être propre à cette seule tribu. Il était, sous une forme ou sous une autre, commun dans les déserts du Nord-Ouest, et l'explorateur Franklin nous montre même quelque part un bon vieux Déné offrant aux esprits le sacrifice d'un "couteau, d'un morceau de tabac et de quelques autres bagatelles attachées ensemble en un petit paquet et jetées dans le rapide avec une longue prière"(17).

C'étaient là incontestablement de véritables sacrifices, aussi touchants que primitifs, dont je pourrais citer d'autres exemples. Une forme encore plus primitive de pareil acte religieux, forme d'occurrence universelle chez les Dénés(18), dont j'ai moi-même été témoin, est rapportée par Samuel Hearne, le premier auteur qui soit venu en contact avec ces sauvages.

"A côté de ce sentier", écrit-il, "il y a plusieurs grosses pierres plates comme une table, qui sont couvertes de plusieurs milliers de petits cailloux. Les Couteaux-Jaunes disent que leur nombre a été graduellement accru par des voyageurs allant aux mines(19) ou en

---

(14)—*Dix-huit Ans chez les Sauvages,* pp. 229-30; Paris, Bruxelles, 1866.

(15)—Et la visite du P. Faraud était à peu près la première qu'ils recevaient de "l'homme de Dieu".

(16)—Par suite, probablement, de leur commerce avec les Cris, plus avancés qu'eux sous tous les rapports.

(17)—*Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea,* Vol. I, p. 253 de la grande édition; Londres, 1823.

(18)—*....Cette note manque dans le manuscrit de l'auteur. N.D.L.R.*

(19)—De cuivre.

revenant, et, comme on nous fit remarquer que c'était la coutume universelle d'ajouter une pierre au tas, chacun de nous y déposa une petite pierre pour en augmenter le nombre"(20).

Ce que l'explorateur ne dit point, et qu'il ne savait peut-être pas, c'est que pareille coutume repose sur une croyance aborigène à l'effet que la nature est peuplée d'esprits, qui ont élu domicile dans ses principales parties: arbres, roches, montagnes, etc., et ce dépôt de cailloux était en réalité une espèce d'offrande, sinon de sacrifice, au *genius loci*, aux esprits de la place.

Je m'imagine pourtant que même Hearne soupçonnait quelque superstition dans cet acte apparemment inoffensif, car il termine la relation de cet incident en disant qu'il fit comme les autres *"for good luck"*, pour attirer bonne chance sur lui(21).

Mais nous voilà loin de la fête des Castors. Revenons-y avec Mgr Faraud pour guide.

"Une dizaine de musiciens", dit-il, "battant du tambour, passent devant; hommes, femmes, enfants les suivent, en les accompagnant de la voix, tout en sautant et grimaçant, ils tournent ainsi autour du cercle. Bientôt cette danse, ou plutôt cette course, devient plus rapide, les voix prennent un diapason étrange, les tambours battent avec plus de frénésie. La foule devient tourbillon, les chants deviennent des hurlements, la musique un tam-tam affreux. Cette danse ridicule a quelque chose de si beau, de si émouvant pour les Castors, qu'ils la prolongent pendant des jours et des nuits entières"(22).

Le P. Petitot a souvent parlé d'autres observances périodiques en honneur chez les Dénés de l'est, observances qui étaient, je crois, plus indigènes que celles que je viens de mettre au crédit des Castors. Dans l'impossibilité de les rapporter tout au long, je me contenterai de mentionner ici les solennités pascales, ou la fête de l'équinoxe du printemps(23), et celles qu'ils pratiquaient à l'occasion d'une éclipse(24).

D'après le même auteur, et tous les anciens sont là pour corroborer ses dires, il y avait originairement trois classes d'être misérables entre tous parmi eux: la femme, le vieillard et l'orphelin(25). La

---

(20)—*A Journey to the Northern Ocean*, pp. 132-33; Londres, 1795.
(21)—*Ibid., ibid.*
(22)—*Op. cit.*, pp. 230-31.
(23)—*Essai sur l'Origine des Déné-Dindjié*, p. XLI.
(24)—*Ibid.*, p. XLII.
(25)—*Monographie*, p. XXII.

première était pratiquement l'esclave de son mari et le factotum du ménage. Veuve, elle était il n'y a pas encore longtemps comme le jouet des parents de son défunt conjoint.

Le second, traîné par la bande aussi longtemps qu'il pouvait en suivre les pérégrinations, finissait généralement par mourir aux mains des siens, qui croyaient faire un acte de charité en lui enlevant la vie et le délivrant par là des misères inhérentes à son âge(26).

Quant à l'orphelin, sa vie est si triste et si laborieuse qu'il a peine à survivre indemne aux mauvais traitements que lui font subir des gens qui ne gardent habituellement aucune mesure avec lui, semblant croire qu'il n'en a jamais assez fait pour gagner la misérable pitance qu'ils lui octroyent—généralement ce dont les autres n'ont point voulu.

Les outils et ustensiles qui lui permettent, à lui comme à tout le monde, le labeur quotidien dont sa position lui fait une nécessité, sont naturellement de matière des plus primitives: de la pierre, silex et obsidienne, pour les instruments tranchants; de l'os ou de la corne pour les outils de chasse et de pêche, harpons et dards; de l'écorce de bouleau pour les vases de la "cuisine".

Avec cette écorce on fabriquait même non seulement des corbeilles et paniers de toutes sortes, mais des marmites, de vraies marmites à fond plus large que l'orifice, pour offrir une plus grande surface à la chaleur qui se dégageait des charbons ardents au-dessus desquels on les suspendait. Cet ustensile, disparu depuis longtemps, était extrêmement commode et assurait une cuisson fort rapide.

---

(25)—Ou, du moins, le laissaient sciemment et délibérément mourir de faim. V., à ce sujet, H. Ellis, *A Voyage to Hudson's Bay*, p. 191; Londres, 1748; S. Hearne, *A Journey to the Northern Ocean*, pp. 202, 346; R. King, *Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean*, vol. II, p. 157; Londres, 1836; Cap. Bach, *Narrative of the Arctic Land Expedition*, p. 225; Londres, 1836; W.-H. Hooper, *Ten Months among the tents of the Tuski*, p. 323; Londres, 1853; Mgr Faraud, *Dix-huit Ans chez les Sauvages*, p. 347; Mgr Taché, *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, p. 103.

Après le témoignage de toute première main de tant d'auteurs contemporains si respectables, nous pouvons, sans trop de présomption, négliger les réserves à ce sujet de Sir John Richardson, qui, sur la foi d'un M. Simpson, se dit porté à révoquer en doute la réalité de ce stigmate sur la sociologie dénée.

Remarquer enfin que, dans certaines tribus du Mackenzie, l'infanticide, froid et délibéré, était loin d'être inconnu, que dis-je? était même commun, lorsqu'il était question du sexe féminin. Une fille était, aux yeux des membres de ces tribus un être indésirable, fait pour la misère et partant voué à une destruction qu'on trouvait charitable. Pourrais renvoyer à ce sujet à diverses autorités anciennes, en dehors même de nos premiers missionnaires, qui sont unanimes à constater pareille coutume. C'était au point qu'il était devenu difficile de se marier dans ces tribus, faute de femmes.

Même les canots dénés étaient à l'origine en écorce de bouleau. Ceux de moindre importance, comme les canots de chasse à une ou deux places, étaient aussi parfois en écorce de sapin à l'ouest des montagnes Rocheuses.

Les traîneaux des mêmes Indiens étaient, et sont demeurés, composés d'une ou de deux planches de bouleau bien lisses et recourbées en volute dans leur partie antérieure. Ils n'ont point de patins comme ceux des Esquimaux et les nôtres; ce qui veut dire qu'ils ne rendent de bons services que lorsque la neige est bien sèche ou glacée. Ils sont actionnés par trois ou quatre chiens gris, tous de même couleur et aux oreilles courtes et pointues, comme de petits loups plus ou moins apprivoisés. C'est du moins ce que j'ai vu chez les Chilcotines, alors que ces sauvages en étaient encore aux mœurs de leur époque préhistorique.

Mais le plus important de leurs moyens de locomotion, celui dans la fabrication duquel les Dénés mettent toute leur application, est la raquette, immense sous-chaussure à neige faite d'un long cadre pointu à chaque extrémité, dont les éléments sont reliés ensemble par des tissus en lanières de cuir de deux espèces, dont la moins fine sert de support au pied. De ces raquettes il y a différents modèles, selon la tribu ou même eu égard aux besoins différents de congénères.

Le Déné préhistorique était trop primitif pour entourer de la moindre cérémonie ce que nous appelons le mariage. Après une étape d'ordinaire très courte passée comme fille nubile, pendant laquelle elle avait dû porter une espèce de voile virginal comme mesure de précaution contre les influences néfastes dont elle était supposée le foyer lors de ses menstruations, la femme était troquée par son père contre une couverture, un fusil, ou mieux encore un ou deux chiens.

"Quand le mari dégoûté rejetait son épouse, il lui reprenait tout ce qu'il lui avait donné, mais il n'avait pas le droit de demander au père offensé l'objet qui avait servi comme sceau au marché" (27).

Chez les Sékanais, lorsqu'un jeune homme avait jeté les yeux sur quelque fille de la forêt, il lui demandait simplement-: "Veux-tu porter mes collets à castor"? En cas de consentement, la jeune fille répondait: "peut-être; demande à ma mère".

Le fiancé—car cette réponse lui donnait droit à ce titre—n'en faisait rien, mais se bâtissait à côté une cahutte en branchages, où il entrait le soir avec sa prétendue. Sans plus de cérémonie, ils étaient

---

(27)—Petitot, *Monographie*, p. XXIII

dès lors homme et femme, c'est-à-dire ce que nous appelons mariés(28).

Ce n'était pas si facile dans certaines tribus de l'est, comme les Couteaux-Jaunes, les Flancs-de-Chien et d'autres divisions ethniques. L'acquisition d'une femme se faisait chez elles soit par enlèvement, soit le plus souvent par l'exhibition d'adresse ou de force à la lutte corps à corps, au bout de laquelle le vainqueur d'un rival devenait *ipso facto*, et jusqu'à la victoire d'un autre, le mari de l'objet de sa convoitise.

C'est ainsi que Hearne nous parle de la découverte par ses compagnons dans le désert septentrional d'une jeune femme, qu'il dit avoir été si accomplie que "la pauvre fille fut bel et bien gagnée et perdue à la lutte par une dizaine d'hommes dans la même soirée"(29).

N'est-ce pas là le cas de dire avec le proverbe anglais que *might is right*, que le droit c'est la force? Et cette simple circonstance ne trahit-elle pas, plus que ne pourraient le faire les plus belles périodes didactiques, l'inconcevable état d'avilissement où se trouvait la femme chez ces primitifs? Il ne manque pourtant pas d'auteurs, surtout parmi les Américains, qui prétendent qu'on a indûment déprécié la condition de la femme chez les Indiens!

Bien différent est le sort de l'homme chez les Dénés. Au campement, il est seigneur et maître, et, pendant que son épouse s'évertue à suffire à tout, il n'a qu'à se prélasser, ou se reposer d'avoir peut-être porté son fusil pendant la marche de la journée. En voyage, il n'a guère qu'à guetter le gibier et à l'abattre s'il le peut—même le soin de l'écorcher et de le dépecer revenant parfois à sa "chère moitié", qui se repose ainsi d'avoir jusque-là porté non seulement la tente et les éléments du ménage, mais toute sa batterie de cuisine, assez rudimentaire, il est vrai, sans compter le bébé et une foule d'autres articles: une charge à peu près deux fois aussi volumineuse qu'elle!

Car l'homme est avant tout et partout un chasseur. Depuis l'arrivée des blancs, le castor, l'ours, le lynx, la martre, la loutre, le pécan et différentes espèces de renards font l'objet de ses recherches, vu les riches fourrures que ces fauves lui rapportent. Comme venaison ou fournisseurs de la matière première des peaux tannées dont il a besoin pour la confection de ses mocassins, des sacs de la famille ou de certaines parties de son costume, il a le caribou des montagnes, l'orignal de la forêt, le porc-épic de certaines retraites, le chevreuil des

---

(28)—Morice, *The Western Dénés*, p. 122.
(29)—*Op. cit.*, p. 265.

prairies et le renne nomade des grandes landes du nord-est, qu'il prend à courre, tire en cheminant dans le désert ou attrape au piège et au collet.

Ce qui ne veut aucunement dire que le Déné n'ait qu'à chercher pour trouver. Les périodes de disette lui sont fort connues, sans pourtant parvenir à lui inspirer le sens de quelque industrie, un minimum de prévoyance ou certains procédés économiques auxquels chacun de nous penserait.

L'abondance règne-t-elle au logis? C'est, au feu de bivouac, une bombance du jour et de la nuit. La marmite est continuellement au feu, et l'on se gorge comme un boa, quitte à rester plus tard des semaines entières sans absorber d'autre nourriture que des bribes qu'un blanc ne croirait pas faites pour l'alimentation humaine: cambium, ou écorce intérieure du pin, racines de toutes sortes et, au besoin, même des morceaux de peaux, tannées ou non(30).

En temps d'abondance, on ne quitte guère la table (figure de rhétorique!) que pour s'adonner au jeu de hasard, et les échos du bois retentissent alors de chants bruyants et des battements de tambour étourdissants pour des oreilles non-dénées. Nous connaissons déjà la passion de l'Indien pour le jeu; inutile d'y revenir.

Quant à la mère de famille, en outre des mille et une occupations inhérentes à sa position, elle doit s'adonner à la pêche dans la même proportion que son mari s'occupe de la chasse. Certaines familles de la vallée du Mackenzie consument annuellement un nombre vraiment prodigieux de poissons, des milliers et des milliers, dont les moins bons, comme les carpes et une foule d'autres, servent à l'alimentation des chiens—animaux précieux et absolument nécessaires au Déné, considéré comme chasseur ou simplement comme voyageur sur les plaines glacées du nord.

Chargée comme elle est de tout ce qui se rapporte à la pêche, la femme non seulement tend ses filets tous les soirs et les reprend avec leur produit chaque matin, mais c'est à elle que revient le soin de les faire. Originairement elle les fabriquait avec des fibres d'ortie dans l'ouest, avec l'écorce intérieure du saule dans l'est, tandis qu'en certaines tribus comme celles des Montagnais on les faisait avec de minces lanières de peau de chevreuil—et ce n'étaient pas les meilleurs(31).

Divers poissons, heureusement fort abondants le long des rivières et surtout dans les grands lacs du nord, trouvent place dans le garde-manger du Déné (autre figure de rhétorique). Plusieurs, comme l'ex-

---

(30)—C'était toujours moins horrible que d'en être réduit à se repaître de ses semblables, comme cela n'arrivait que trop souvent il n'y a pas déjà si longtemps.

(31)—*Hearne, op. cit.*, p. 264

cellent corégone et d'autres, sont souvent tailladés, puis séchés au soleil et à la fumée, tout comme on traitait aussi la venaison avant de la piler et de la conserver, mêlée à du suif fondu, dans des sacs de cuir, sous le nom de pemmican. Ce fameux produit du Grand Nord canadien était autrefois d'une importance économique sans égale, surtout au cours des voyages ou de toute corvée requérant une nourriture fortifiante.

Mais on ne peut toujours voyager. Un jour vient où toute corvée est aussi une impossibilité, même au sauvage qui, jamais bien laborieux parce que trop enfant, n'en peut pas moins à l'occasion donner un bon coup de collier et s'acquitter de tâches qui paraissent au-dessus des forces du blanc. Malgré une longévité assez remarquable autrefois, le dénouement inévitable arrivait un jour ou l'autre, en dépit des efforts, insufflations, chants et danses comminatoires du chaman.

C'étaient alors dans le camp une désolation difficile à décrire, des lamentations sans fin, des cris lugubres à fendre les oreilles— autant de nouveaux indices d'un naturel enfantin.

On redoutait la mort et tout ce qui s'y rapporte; mais, chose étrange, cette terreur exagérée affectait les survivants bien plus que les mourants, qui, stoïques philosophes des bois, la voyaient généralement venir avec calme et sans appréhension.

Il y avait, dans les observances qui accompagnaient son passage comme un reflet des prescriptions mosaïques. On n'osait toucher à un cadavre, et non seulement tout ce qui avait appartenu au défunt, jusqu'à sa demeure, était scrupuleusement détruit, mais l'on se dépouillait même de ses propres vêtements, de toutes ses fourrures (comme les Juifs qui, en pareille circonstance, se déchiraient les habits), et l'on se réduisait à un état de parfaite nudité(32).

En ce qui est de la disposition des restes d'un disparu, on peut dire qu'ils étaient la plupart du temps abandonnés en chemin, la bande laissant simplement retomber sur eux l'abri où la mort l'avait surpris, et l'on reprenait le cours de ses pérégrinations; ou bien on les

---

(32)—Cf. King, *Narrative of a Journey,* pp. 48, 87; Faraud, *Dix-huit Ans,* p. 357. Je mets cet ouvrage au compte de ce prélat, parce qu'écrit strictement d'après ses notes, qui s'y trouvent évidemment la plupart du temps copiées par Fernand Michel, son soi-disant auteur. Voir aussi Hearne, d'après lequel les Dénés qu'il connut intimement se seraient contentés de "déchirer alors tous leurs habits et d'aller nus" (*A Journey,* p. 341).

Selon l'explorateur Thomas Simpson, "à la mort d'un parent, les Montagnais détruisent fusils, couvertures, chaudières, en un mot tout ce qu'ils possèdent, complétant leurs ravages en mettant leurs loges en pièces" (*Narrative of the Discoveries on the North Coast of America,* p. 74; Londres, 1843).

perchait sur un échafaudage entre deux ou trois arbres, quand on ne les chargeait point de quelques troncs d'arbres pour les protéger contre la dent des fauves.

Ceux qui connaissent mes précédents écrits sur les Dénés n'auront pas manqué de remarquer, au cours du présent essai, que j'y néglige mainte particularité qui diffère considérablement de celles que je viens de donner. Cela vient de ce que j'ai jusqu'ici traité surtout des Dénés de l'ouest qui, au cours des âges, ont acquis une culture qui n'est rien moins qu'indigène, par suite de cet irrésistible besoin d'assimilation et d'imitation de tout ce qui leur paraît supérieur, auquel il a déjà été fait allusion.

En sorte que ce que j'ai décrit dans plusieurs de mes précédentes monographies est plutôt tsimsiane, partant exotique, que dénè— et je n'ai jamais manqué de le dire. D'où la différence entre ces écrits et les présentes pages, qui visent à présenter le Déné tel qu'il était avant tout contact avec des races hétérogènes.

Je me permettrai maintenant de retourner faire une courte visite aux Dénés de l'ouest, représentés par les Porteurs de la Colombie Britannique, et de noter en passant quelques moindres particularités de leur sociologie qui ont échappé à mes précédentes recherches.

Et d'abord un mot ou deux de certaines de leurs croyances qui ont survécu à l'influence de notre civilisation parmi eux. Les oreilles vous tintent-elles, ou bien les seins d'une femme lui démangent-ils? C'est, croient-ils, un signe infaillible de la prochaine arrivée d'un étranger qui s'annonce ainsi.

Voyagez-vous en pays inconnu, arrivez-vous pour la première fois en vue d'une montagne? Vous ne devez pas manquer de vous barbouiller la figure en noir, avec ce charbon qu'on trouve partout dans la forêt, où le feu a couru dans un temps plus ou moins rapproché(33). Autrement la montagne vous verrait, et vous enverrait certainement une pluie qui vous empêcherait d'aller plus loin.

A la maison ou ailleurs, il peut vous arriver de vous laisser aller au sommeil même pendant la journée. Vous devenez, par suite de la crainte superstitieuse qu'inspire le rêve, l'objet du plus grand respect à quiconque vous approche. Le songe est, croit-on, le moyen normal de communiquer avec la Divinité, ou tout au moins avec le monde invisible des esprits, et soustraire quelqu'un à cette communion mystique est une audace que personne ne se permettra jamais.

---

(33)—Par suite de l'imprudence des indigènes, sinon allumé par le feu du ciel.

Or comme on n'a aucun moyen de savoir si telle personne qui dort rêve ou non, on la fait bénéficier des précautions, inspirées par une crainte révérencielle, auxquelles a droit quiconque est dans ce mystérieux état. Je ne cacherai pas que j'ai parfois abusé de ces notions superstitieuses, pour me protéger contre des importuns en feignant un sommeil auquel je ne me sentais nullement porté.

C'est un sentiment à peu près identique qui empêche le Déné de surprendre, de faire tressaillir quelqu'un. Une surprise trop violente, un choc psychique trop impressionnant peut faire momentanément perdre connaissance à l'Indien, et que signifie l'état qui en résulte sinon encore une communion avec l'autre monde?

Nous avons vu que, chez nombre de tribus aborigènes, l'homme ne doit jamais parler à sa belle-mère, ou même simplement rencontrer son regard. Cette pratique, dont la raison d'être n'est pas difficile à deviner, ne se trouve chez aucune peuplade dénée du nord; mais quelque chose d'analogue, une gêne ou restreinte factice vis-à-vis de ses propres sœurs est un sentiment fort commun des Porteurs, dont la langue a même un mot pour l'exprimer.

Un autre terme rend chez eux l'idée d'une coutume tout aussi commune. C'est *na-deztuc,* qu'on peut traduire: je gagne en disant *na-ltuc!* Cette interjection rappelle un "droit d'aubaine" tout américain. Vous laissez tomber quelque chose: à moins que vous ne puissiez dire *na-ltuc* le premier, l'objet tombé devient la propriété de quiconque vous a prévenu en proférant cette exclamation.

Car le propre du Porteur, comme du Babine, est de faire le grand, et tout soupçon de dispositions à la mesquinerie, ou même à la simple parcimonie, est intolérable pour l'un comme pour l'autre. Ils sentent, au contraire, un besoin constant de se faire passer pour libéraux. Appelez-vous l'attention de l'un d'eux, par exemple, sur une étincelle qui vient de tomber sur lui; vite il vous fera ostensiblement quelque cadeau, surtout si vous vous trouvez en compagnie d'un tiers.

Si, par ailleurs, vous vous permettez la fantaisie, en lui rendant le vase qui a contenu un présent, de lui dire: *Na, nt'sai-yaz,* tiens, ton petit plat, il entrera en fureur et vous jettera à la figure—c'est-à-dire vous donnera(34)—tout ce qui peut lui venir à la main, insulté qu'il se croira dans ses dispositions à la générosité, le diminutif *-yaz* lui

---

(34)—Manière porteur et babine, imitée des Indiens de la Côte, de faire un cadeau public.

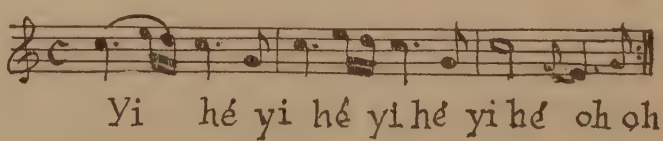
intimant d'une manière trop claire que le contenant de son cadeau vous semblant petit, vous ne sauriez avoir apprécié son contenu.

Le Porteur aime non seulement à paraître grand dans ses libéralités—qui, dans son intention, en appellent pourtant de plus grandes encore—mais à se croire l'objet d'attentions toutes spéciales, et cette seule circonstance trahit une sociologie peu primitive, donc peu dénée. Aussi un individu qui a fait un voyage de longue haleine se croira-t-il déshonoré s'il en revient avec les mêmes habits.

Il lui faut absolument, à son retour, quelque nouvelle (je ne dis pas neuve) pièce dans son accoutrement: un nouveau couvre-chef, d'autres pantalons, une veste différente, que couvre-chef, pantalon ou veste lui aille ou non. Si c'est un cadeau—à supposer que le sauvage connaisse réellement ce que nous appelons cadeau: le principe *do ut des* étant chez lui le principe constant de ses prétendues libéralités—je veux dire si le nouvel habit ne vient pas d'un vulgaire échange, il y a vingt à parier contre un que le voyageur ne s'est nullement défait de la partie correspondante avec laquelle il était parti. Il a simplement ajouté la nouvelle à l'ancienne.

C'est ainsi qu'il ne change presque jamais de chemise(35). Il se met seulement sur l'ancienne celle qu'on vient de lui donner, et il pourra en porter ainsi trois ou quatre les unes sur les autres. On devine les conséquences; inutile de les faire ressortir. Du reste, qui ne sait que le sauvage n'a jamais passé pour propre, et que les graines inanimées ne sont pas les seules dont il puisse se repaître?...

Puisque nous en sommes aux voyages, ajoutons en terminant que les Porteurs ont à ce propos une coutume aussi intéressante qu'originale. Il est moralement impossible que n'importe qui vienne inaperçu en vue du village, l'arrivée d'un étranger y étant saluée par les enfants et les jeunes gens qui rôdent auprès, d'un chant dont tout le monde connaît la signification et que je me permets de reproduire ici.



(35)—Ne pas oublier que nous en sommes surtout aux Porteurs d'il y a quarante ou cinquante ans.

ESSAI XVII

VERS LE SUD ET DANS LE SUD

LES DENES MERIDIONAUX

Une idée m'est venue en terminant mon premier essai sur les Dénés. Puisque l'autochthonie des Indiens d'Amérique ne peut plus se défendre, l'habitat de ceux que nous venons d'étudier, à l'extrémité du Nouveau-Monde, séparé de l'Asie par un simple détroit de 40 milles rendu encore moins large par un groupe d'îles au milieu, ne suggère-t-il pas de lui-même la possibilité, que dis-je? la probabilité, du passage d'un continent à l'autre par ces peuplades qui sont les plus proches de l'Asie—à part les Esquimaux, qui sont asiatiques aussi bien qu'américains?

C'est ce que j'avais toujours soupçonné, sans pourtant en avoir aucune preuve formelle, avant les derniers quinze ans. C'est même dans le but d'approfondir cette question que j'avais amassé à grands frais tout ce qui s'était publié sur les aborigènes sibériens et autres, dans les premiers temps de la Découverte russe, alors que ces populations en étaient encore à leur stage préhistorique.

Or que les Dénés décrits dans mon dernier essai soient réellement venus d'Asie, qu'ils aient autrefois vécu en Sibérie, voilà ce qui ne peut plus faire l'objet d'un doute pour un savant non prévenu. On en trouvera les preuves tout au long dans les 230 pages de texte de mon *Essai sur l'Origine des Dénés*. Je me contenterai ici de les classifier, d'en résumer les plus fortes et de m'arrêter légèrement sur la principale, la dernière, celle qu'a prudemment tue, avec d'autres qui découlent de la nomenclature de certains points géographiques, un critique américain que je ne puis croire avoir lu et compris ce travail(1).

---

(1)—Le Dr Roland Dixon. V. la note 30 de la p. 127.

Tout d'abord, les indigènes d'un continent étaient, de temps immémorial, connus de ceux de l'autre, et il y avait commerce entre eux longtemps avant l'arrivée des blancs(2).

En deuxième lieu, les similarités technologiques, sociologiques et psychologiques entre Dénés et Sibériens préhistoriques étaient des plus frappantes. Le tout est décrit avec force détails dans l'Essai précité, et prépare admirablement à l'admission d'identité ethnologique, au moins partielle, sans toutefois la prouver. C'est, en effet, un axiome d'anthropologie que les mêmes besoins créent les mêmes moyens, et qu'un milieu analogue détermine une similarité de mœurs et de coutumes.

Troisièmement, plus importantes, et partant plus probantes, sont les traditions du peuple en question. Ces Indiens assurent qu'ils vinrent originairement d'une terre différente de celle qu'ils habitent aujourd'hui, terre qui se trouve à l'ouest et de l'autre côté d'une étroite pièce d'eau parsemée d'îles. Nous avons pour cette déclaration le témoignage des tout premiers explorateurs, comme Sir Alexandre Mackenzie(3) et Sir John Franklin(4), ainsi que la garantie du P. Petitot(5), qui le recueillit de la bouche même des Dénés au cours de 1860.

Et ces traditions des Indiens sont non seulement confirmées, mais leur exactitude mise hors de doute, par, quatrièmement.

Certains points de la nomenclature géographique du pays qu'ils occupent aujourd'hui. Commençons par les moins importants. Les Porteurs de l'Extrême-Ouest n'ont point de tradition relativement à leur origine; mais personne ne saurait contester qu'ils soient venus du nord, que dis-je? des régions arctiques elles-mêmes. Dès les premières années de mon séjour au milieu d'eux, il y a quarante-deux ans, leurs vieillards affirmaient, en effet, que "les jours étaient autrefois extrêmement courts; de fait, si courts que tout ce qu'une femme pouvait faire du lever du soleil à son coucher était d'ourler une peau de rat musqué".

---

(2)—D'ailleurs le chroniqueur d'un voyage opéré d'Asie en Amérique il y a plus de 150 ans, tout en admettant que ni Koriaks ni Tchouktchis asiatiques ne comprennent les langues américaines, n'en déclare pas moins que ces gens sont fort utiles aux explorateurs, pour la raison qu'ils "sont considérés par les Américains comme identiques à eux-mêmes" (S. Muller, *Voyages from Asia to America, for completing the Discoveries of the N. W. Coast of America*, p. 46; Londres, 1764).

(3)—*Voyages*, p. CLXIII.

(4)—*Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea*, vol. I, p. 293.

(5)—*Essai sur l'Origine des Déné-Dindjié*, pp. XXVIII et autres; Congrès international des Américanistes, vol. II, p. 24; Nancy, 1875.

J'ai encore présent à l'esprit au moins l'un de ceux qui me faisaient cette déclaration. Il me disait en même temps: "J'étais tout petit, grand comme cela—et il faisait un geste de la main, indiquant qu'il pouvait avoir eu sept ou huit ans—lorsque mon grand-père, qui était très vieux, me disait cela".

De plus, leurs congénères du sud, les Chilcotines, appellent encore *OEnna-t'lâ*, ou herbe des Etrangers (*Foreigners*), c'est-à-dire de leurs voisins les Chouchouapes, le succulent *bunch-grass* qui fait la richesse de leur territoire actuel, preuve que ce territoire appartenait autrefois aux Chouchouapes du sud. Et cette déduction se trouve d'ailleurs confirmée par la migration de la tribu du nord au sud, laquelle, au su de tout le monde quand je les évangélisais il y a quarante-cinq ans, s'était opérée peu de temps auparavant.

Mais, cinquièmement, il y a plus. Qu'on se transporte, en effet, dans les immenses déserts qui s'étendent à l'est des montagnes Rocheuses; on y verra, dans la vallée du Grand lac d'Ours, au sud d'un groupe de montagnes, une immense steppe dont l'extrémité *méridionale* est connue des Dénés sous un nom qui veut dire *Dernière Steppe*, tandis que s'élève, dans la même région, une élévation qu'ils appellent *Dernière Montagne*. Va sans dire que si ces sauvages étaient venus du sud, ils auraient qualifié l'une et l'autre de Première.

Pour couper court à toute possibilité de malentendu, la montagne la plus septentrionale du même groupe est connue sous un nom dénê qui équivaut à *Premier Promontoire*, preuve irréfragable que les sauvages qui la virent pour la première fois voyageaient du nord au sud(6).

Que peuvent répondre à cela les incrédules à la Dixon?

Du reste, c'est un fait constant que, dans toutes leurs migrations, les Dénés ont tendu vers le sud. C'est là que se trouve leur paradis, et, si j'en avais le temps, rien ne me serait plus facile à prouver(7).

Sixièmement, ce qui précède est, dans mon opinion, encore éclipsé par ce qui me reste à dire. Et comme nous en venons à des particularités mythologiques, et que la mythologie comme telle n'a généralement pas grande importance lorsqu'il est question d'assimilations ethnologiques, j'invite le lecteur à redoubler d'attention et à suivre mon raisonnement jusqu'au bout.

---

(6)—V. Petitot, *Exploration de la Région du Grand lac des Ours*, pp. 124 et 313; Paris, 1893; *Géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie*, p. 74.

(7)—Morice, *Essai sur l'Origine des Dénés*, p. 87.

Des récits légendaires relatifs à des faits de caractère universel, comme, par exemple, ceux qui se rapportent à la création ou au déluge, ne peuvent être d'aucune utilité lorsqu'il s'agit de comparer tel peuple qui les possède avec un autre chez lequel ils ont pareillement cours. Un mythe ordinaire, comme ceux qui relatent certaines transformations ou qui révèlent la genèse de telle ou telle particularité dans la nature, n'a pas non plus une bien grande importance aux yeux de l'ethnologiste. Ce sont, généralement, comme autant d'explications que peut enfanter le cerveau humain un peu partout.

Mais lorsque nous avons une légende de caractère insolite, remarquable par des détails extrêmement spéciaux et de nature frappante, il va sans dire que pareil récit ne peut se trouver chez deux peuples aujourd'hui éloignés l'un de l'autre sans qu'il y ait eu communication par contact, commerce habituel ou autrement, à une époque où ces deux peuples étaient voisins ou n'en formaient qu'un seul.

Et, dans ce cas, ce sont précisément ces détails extraordinaires qui donnent au récit toute sa valeur au point de vue de l'ethnographie comparée.

Or, au cours de 1895, je publiai dans la revue semestrielle de l'Institut Canadien, de Toronto, un mythe décrivant le sort d'une femme infidèle tuée par son mari, sur les détails duquel il me faut insister. Ses deux petits enfants sont en fuite. Pendant qu'ils s'en vont au hasard, le plus jeune, que l'aîné portait sur son dos(8), vit soudain la tête de leur mère qui venait après eux.

"Il dit alors: Mon frère aîné, la tête de maman nous poursuit. Là-dessus son frère aîné jeta en arrière sans se détourner la tête de flèche en pierre que son père lui avait donnée. Celle-ci se changea immédiatement en une montagne qui, pour le moment, les protégea contre la poursuite de leur mère.

"Mais la tête de leur mère se transforma en vent et continua à les poursuivre. Mon frère aîné, la tête de maman est encore après nous, dit l'enfant dans les langes. Là-dessus, son frère jeta derrière lui sans se détourner l'épine de *rhwestco*(9) que son père lui avait donnée. L'épine transperça la tête et la fit saigner, après quoi elle devint un buisson épineux. Le buisson acquit bientôt une hauteur prodigieuse, et barra un moment le passage à la tête de leur mère. Mais cette tête finit par sauter par-dessus et se mit à les poursuivre.

---

(8)—Les femmes porteurs de la Colombie Britannique portent constamment leurs bébés sur le dos, solidement emmaillotés dans une peau tannée qui les tient rigidement debout, la figure tournée dans une direction opposée à celle que suit la personne qui les porte.

(9)—Espèce d'aubépine à longs piquants.

"C'est pourquoi l'enfant dans la mousse(10) dit de nouveau: Mon frère aîné, la tête de maman revient après nous. Alors le plus vieux des deux jeta en arrière une queue de pic-bois, qui fut instantanément changée en feu(11). Pourtant la tête passa au travers des flammes et continua à les poursuivre"(12).

Nous voilà donc en présence d'un mythe auquel on ne saurait attribuer une diffusion universelle, et auquel on ne manquera pas de reconnaître des détails tout à fait caractéristiques et des plus extraordinaires.

Or, moins de dix ans après ma publication de cette légende, je tombai sur un conte samoyède qui ne peut être que la contre-partie du récit porteur. Qu'on en juge plutôt. Dans ce cas, c'est la meurtrière de la mère qui est après de petites fugitives.

"Elle court sept jours, et alors les rejoint et va mettre la main sur la plus jeune, qui traîne en arrière. Mais l'aînée des filles jette derrière elle une pierre à repasser. De suite une rivière se met à couler, et de hautes falaises s'élèvent de chaque côté de la rivière. La vieille femme reste debout de l'autre côté de la rivière, et les enfants lui échappent.

"La rivière coule sept jours, et puis disparaît. En sorte que la vieille femme court de nouveau après les enfants. Elle court pendant sept jours, et alors rattrape les petites filles. Elle va juste mettre la main sur la plus jeune, lorsque l'aînée jette derrière elle un silex, et aussitôt une haute montagne surgit et la vieille reste debout derrière la montagne.

"Après sept jours, la montagne disparaît, et la vieille femme se remet à courir. Elle court sept jours, et alors rejoint les petites filles, et va mettre la main sur la plus jeune. L'aînée jette alors un peigne derrière elle, et une épaisse forêt s'élève, une forêt si dense que la vieille ne peut la franchir. Mais, au bout de sept jours, la forêt disparaît, et alors la vieille se remet à courir après elles"(13).

Pour les réflexions que suggère la ressemblance entre ces deux légendes, je ne puis que renvoyer à mon essai(14). Je me contenterai de dire ici que je plains le jugement de quiconque ne peut voir là un récit puisé à une seule et même source, trahissant le voisinage de deux peuples ou l'identité préhistorique de ceux d'aujourd'hui qui en ont hérité.

---

(10)—Les Porteurs se servent de mousse en guise de langes.
(11)—La queue de cet oiseau est rouge. Ce paragraphe est donc allégorique.
(12)—*Ap.* Trans. Can. Inst., vol. V, pp. 5, 6.
(13)—*The Great Frozen Land*, pp. 210-11; Londres, 1895.
(14)—Pp. 176 *et seq.*

Autrement, qui l'aurait introduit chez les Porteurs de la Colombie Britannique? Dira-t-on que ce sont les Samoyèdes de la Sibérie qui sont venus le leur emprunter? Pourtant le Dr R. Dixon, lui, ne lui trouve aucune force probante. Il faut croire que, d'après lui, pareilles similarités, une identité si frappante de détails si insolites, peuvent naître spontanément chez les peuples les plus éloignés comme les champignons croissent sur une terre favorable après une pluie d'été.

Les Dénés de l'Amérique du Nord sont donc venus de l'Asie. Un fait non moins certain, c'est que les hordes qui prirent part à l'exode des premiers jours ne furent pas toutes satisfaites de ce qu'elles avaient trouvé sur la terre d'Amérique. Un jour vint où, obéissant à l'instinct qui les portait vers le sud, un bon nombre des immigrés décidèrent de le suivre jusqu'au bout.

Quand et comment s'effectua le déclenchement des forces ethniques qui résolurent d'échanger les glaces du nord pour les riantes prairies du midi, c'est ce qu'on ne saura probablement jamais. Une seule chose est certaine: dans un passé qui n'excède peut-être pas six cents ans(15), les éléments les plus aventureux de la nation en formation, les branches les plus vigoureuses du grand arbre qu'elle était probablement déjà devenue, se détachèrent du tronc qui avait poussé dans les déserts septentrionaux, pour déferler en vagues irrésistibles sur des populations préexistantes(16).

Précédées des indomptables hordes connues aujourd'hui sous le nom d'Apaches, qui agissaient en éclaireurs, le gros des nouveaux Argonautes se fraya un chemin au travers de mille obstacles, jusqu'à ce que l'armée des envahisseurs eut atteint les bords de la rivière San Juan, tributaire du Colorado, puis du Rio Grande, tout près du Mexique. En route, les émigrants s'égrenèrent quelque peu, et laissèrent en arrière des représentants de leur corps ethnique qui, fatigués des difficultés qui s'opposaient à leur marche ou séduits par les avantages du pays où ils se trouvaient, y restèrent et finirent eux-mêmes par y faire souche, formant à la longue comme des îles ethnographiques au sein d'un océan hétérogène, îles que nous retrouvons aujourd'hui dans les Etats occidentaux du Washington, de l'Orégon et même de la Californie.

---

(15)—Selon Brinton, les Navahos fixent la date de leur exode, ou plutôt du commencement de leur existence nationale distincte, à quelque chose comme il y a 700 ans. Mais le P. Léopold, l'un de leurs principaux missionnaires, et d'autres sont portés à la mettre plus près de nous.

(16)—D'après le cap. J.-G. Bourke, Journal of Amer. Folklore, p. 114, 1890, les Apaches se rappellent encore avoir évincé de leurs retraites les *cliff-dwellers* établis à l'ouest de ce qui est aujourd'hui Santa Fé.

Ceux qui voudraient étudier à fond la question de ce gigantesque déplacement, de cette grande scission dans la famille dénée des jours d'antan, pourraient faire pire que de consulter ma *Great Déné Race* (17). Mon rôle est plus humble en ce moment. Je dois me contenter de présenter au lecteur les principaux groupes de ces aventureux Dénés, qui ne sont naturellement aujourd'hui pas sans alliages fort importants aux points de vue physiologique, psychologique et surtout sociologique.

De fait, n'étaient leurs dialectes avec leurs racines franchement dénées, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de rattacher ces fiers, mystiques et industrieux citoyens du Midi aux timides, enfantins et insouciants nomades du Nord canadien.

Un mot pourtant avant de nous mettre à l'étude des premiers. Malgré l'énorme distance—plus de six cents lieues—qui sépare aujourd'hui les deux grandes divisions de la même famille, celle du sud n'est pas sans avoir quelque vague souvenir de ses frères du nord.

Ainsi que me l'écrivait autrefois(18) le P. Léopold Ostermann, O.M.F., l'un des principaux travailleurs dans le champ navaho(19), "la plupart des vieux Navahos...savent quelque chose des Dénés Nahodlonis(20)... Ils savent que, très loin quelque part, il y a des 'gens qui sont dénés eux aussi', qui parlent leur langue et avec lesquels ils ne formaient autrefois qu'un seul peuple.

"Ce ne peuvent être les Apaches, car les Apaches se sont maintes fois fait très clairement et très distinctement connaître des Navahos. D'aucuns disent que l'habitat des Dénés Nahodlonis se trouve dans le nord, d'autres le mettent dans le nord-ouest; la plupart ne savent au juste quelle direction lui assigner".

Mais trève de problèmes ethnologiques, et venons-en de suite à ces Dénés du sud, si nous voulons avoir la place nécessaire pour rendre justice à leur importance numérique et noter leurs principales particularités. Comme, en vrais Dénés qu'ils sont quand même restés, leurs mœurs et coutumes ont subi l'influence du milieu au point de n'être presque plus dénées, je me croirai pourtant en droit de me contenter d'en effleurer les grands traits.

---

(17)—Pp. 40-48.

(18)—27 déc. 1905.

(19)—J'écris ce mot, qu'on dit d'origine espagnole (ces Indiens s'appelant eux-mêmes *Diné*, ou à peu près, ainsi que, d'ailleurs, les Apaches), comme le font aujourd'hui les savants américains, qui rendent par leur *h* aspiré le *j* catalan.

(20)—Ceux qu'ils laissèrent derrière eux, et qu'un parti navaho alla même, assurent-ils, retrouver il n'y a pas absolument longtemps (Catholic Pioneer, oct. 1905).

Et d'abord avant de faire connaissance avec les deux si importantes tribus qui forment le gros des Dénés du sud, faisons en passant une courte visite aux rejetons ethniques que ceux-ci ont laissés dans l'Ouest américain, peuplades plus ou moins éparpillées que j'appellerai les Dénés du Pacifique.

Ces peuplades, aujourd'hui bien réduites en nombre, comme le sont, du reste, toutes les tribus dénées du nord, consistaient d'abord en une bande possédant autrefois plusieurs villages le long de la rivière Umpqua, dans le Washington. Elle est maintenant pratiquement éteinte comme entité ethnique, quelques-uns de ses membres ayant été parqués, avec d'autres Dénés qui descendent des traînards, ou retardataires, du grand exode méridional, dans les réserves de la Grande Ronde et de Siletz, en Orégon.

La première de ces réserves en contenait il y a quelque temps environ 135, la seconde, 280.

Plus au sud, dans la Californie, la nation est représentée par divers groupes sans aucun lien ethnique ou politique. C'est ainsi que nous y trouvons celui des Tolowas, sur la rivière Smith, ceux des Hoilcut et des Mattoles, sur la Redwood, ceux des Sinkyones, des Lassiks et des Kimestes, dans la vallée de la rivière aux Anguilles (ces derniers au nombre d'environ 150), et surtout celui des Houpas, sur le cours inférieur de la rivière Trinité.

Les Houpas forment aujourd'hui la division la plus importante, parce que la plus compacte et la plus nombreuse, de tous les Dénés du Pacifique, celle dont la langue et la sociologie ont été étudiées avec le plus de soin(21). Goddard leur accorde une population de 450 âmes, réduction de pas moins de 200 depuis 1888, si les recensements sont corrects(22).

Dans sa *Life and Culture of the Hupa*(23), cet auteur a publié(24) le portrait d'une indigène de cette tribu habillée selon la dernière mode des blanches, qu'elle anticipait sans le savoir, c'est-à-dire avec des bras nus comme des saucissons. Or cette Houpa a un facies tout-à-fait dené, tandis que celui de l'homme qui la précède représente un type tout différent.

---

(21)—Spécialement par le Dr P.-E. Goddard, dont les descriptions sociologisques sont supérieures à son traitement de leurs particularités linguistiques.

(22)—Le recensement officiel de 1926 porte à 550 le chiffre de la population indigène de la seule vallée de la Houpa, qui ne constitue qu'une partie de l'habitat de ces Indiens. Mais quelques-uns de ses habitants sont peut-être non-dénés.

(23)—University of Calif.; Berkeley, 1903-04.

(24)—Planche V.

Va sans dire que, grâce à l'influence du milieu, et par suite de commiscégénations inévitables chez une race si portée à toutes sortes d'appropriations, les caractères physiologiques, comme les mœurs et coutumes des Houpas, ne sont guère plus dénés.

Ils ont adopté les grandes loges communales propres aux Indiens du Pacifique. Avant l'arrivée des blancs, en 1828, ils vivaient de la chasse au chevreuil et à l'élan, de la pêche au saumon et aux lamproies, et de glands de chêne, ainsi que d'autres produits végétaux.

Le costume des hommes consistait alors en un pagne de peau de daim, ou fait de la dépouille de moindres animaux, de mitasses en peau tannée, en mocassins de même matière avec la semelle renforcée de peau d'élan, tandis que les épaules et le buste étaient protégés par diverses fourrures, peaux de panthère, etc.

Les femmes portaient une robe en peau de daim qui leur tombait aux genoux, et était garnie d'une frange atteignant presque la cheville du pied. Et, détail assez peu dénè, elles lavaient cet habit avec la plante californienne appelée pour cette raison plante à savon (*Chlorogalum pomeridianum*). Pendant la saison froide, c'est-à-dire durant les mois pluvieux, elles préféraient une espèce de cotillon en peau de chevreuil non tannée, ou fait des peaux de chat sauvage avec le poil à l'intérieur, comme chez les Dénés du nord.

Quant au couvre-chef, il ressemblait à un bol renversé, et n'était autre qu'une corbeille en matière végétale tressée et adaptée à la forme de la tête.

Car, contrairement à ce qui se voit dans le nord, où l'on est bien trop primitif pour de semblables œuvres d'art(25), les Houpas connaissent la manière de tresser les racines, produits herbacés, éclats de bois et pousses de toutes sortes en forme de paniers et d'ustensiles de cuisine. Diverses espèces de saules et d'aulnes, sans compter le tremble et la vigne sauvage, fournissent aussi la matière première de semblables ouvrages, dans lesquels on intercale des dessins résultant de l'addition d'herbe à ours (*Adiamptum pedatum*), d'après Goddard(26).

Mais il convient de ne pas nous attarder outre mesure aux particularités d'une tribu qui n'est, après tout, que l'un des nombreux déchets de l'armée des Dénés du sud perdus dans les déserts du Pacifique. Traversons de suite les montagnes, et arrivons à l'importante tribu des Navahos, l'une des plus populeuses qui soient au nord du Mexique—de fait, la plus populeuse après celle des Sauteux.

---

(25)—A part chez les Chilcotines, qui ont appris de leurs voisins hétérogènes l'art de tresser des paniers, etc.

(26)—*Life and Culture of the Hupa*, p. 39.

Cette tribu, hâtons-nous de le dire, est la plus prospère de toutes les peuplades indiennes en dehors de l'Oklahoma, tout en gardant—peut-être pour cette raison—un habitat qui lui est congénial et dont les blancs ne sauraient probablement que faire. Au point de vue démographique, il n'y en a aucune, où qu'elle puisse se trouver, qui soit dans une position aussi brillante.

Un mot sur sa population au cours des ans, et quelques statistiques illustrant son développement dans ces derniers temps, donneront une idée de son importance, en même temps qu'ils nous rappelleront la nécessité de ne pas perdre de temps en longueurs, sous peine de ne pouvoir rendre justice à une autre tribu dénée du sud, qui mérite au moins quelques mots de réhabilitation.

Un recensement spécial du Gouvernement américain pris en 1869 lui trouva, paraît-il, un peu moins de 9.000 âmes. En 1890, une autre énumération officielle lui en reconnaissait pas moins de 17.204 qui, dix ans plus tard, étaient montées à quelque 20.000, tandis qu'en 1906 on les estimait, peut-être avec un grain d'exagération, à 28.500.

Or voici le résultat de mes fouilles(27) dans le dernier recensement officiel de la population aborigène des Etats-Unis, celui de 1926:

Dans l'Arizona.

Agence des Hopis	2.700	Navahos
Réserve de Leupp	1.183	"
Grande Réserve navahoe	12.360	"
Navahos occidentaux	6.550	"

Dans le Nouveau-Mexique.

Puéblo Bonito	3.000	"
San Juan	7.000	"
Canoncita et Puertecita	392	"

Ce qui, si mon arithmétique est en règle, doit faire un total général de 33.185 Navahos, campés pratiquement sur un seul bloc de terrain, ou tout proche, non pas éparpillés de ci de là dans une foule d'Etats ou de provinces, comme le sont les 43.831 Sauteux auxquels nous avons payé nos respects.

En effet, après de longues difficultés d'abord avec le Mexique puis avec les Etats-Unis, qui venaient d'acquérir leur pays, les Nava-

---

(27)—Car les documents officiels semblent vouloir cacher le plus possible les caractères ethniques des tribus indiennes enumérées.

hos furent définitivement établis sur une immense réserve de terres plutôt arides et très élevées (une moyenne de 6.000 pieds au-dessus de la mer), laquelle ne contient pas moins de 9.503.763 acres, réserve qui est à cheval sur les Etats de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, et comprend même une lisière de l'Utah.

C'est une région assez sablonneuse, découpée de vallées sans nombre et de profonds ravins, avec, par ci par là, des canyons aux contours effrayants, une espèce de paradis sauvage dont le P. Leopold écrivait jadis:

"C'est un pays de déserts sablonneux, où pas un arbre ne paraît à des milles à la ronde—rien que du sable et de l'absynthe sauvage—dont la monotonie fatigue l'œil; où des courants d'air irrésistibles enlèvent des nuages de sable, qu'ils fouettent sans pitié, le charriant des milles entiers, et en balayant le visage du voyageur, qui ne peut voir dix verges en avant...

"C'est un pays de bois et de forêts, où se dressent le pinon(28) à la large ramure, de gracieux sapins, du cèdre et du genièvre odoriférants, du noble pin et du tremble aux reflets argentés... C'est un pays de magnifiques distances, où l'air pur, clair et léger tient lieu de télescope, ramenant à une toute petite distance des objets très lointains, où l'on peut chevaucher ou aller en voiture pendant des heures, en vue d'un pic ou d'un bosquet qui paraît tout proche, sans que la distance en semble réellement diminuée"(29).

Et pourtant, les Navahos, pas plus que personne, ne pourraient vivre de pareils avantages. Certaines vallées de leur seigneurial domaine renferment d'assez gras pâturages, et, avec une industrie digne de tout éloge, ils en ont considérablement augmenté l'étendue par voie d'irrigation, en creusant des canaux et construisant des réservoirs d'eau qu'ils utilisent *tempore opportuno*, marque de bonne volonté que le Gouvernement américain a eu le bon esprit de récompenser en les y aidant de ses deniers.

C'est ainsi qu'ils peuvent aujourd'hui cultiver du maïs, des haricots, des gourdes et des melons. Ces travaux leur permettent surtout d'élever des milliers et des milliers de moutons, en vue de pourvoir aux besoins d'une industrie nationale dont nous aurons à dire un mot.

En attendant, voyons ce que sont ces Indiens au point de vue ethnique, et quelle a été dans le passé la cause principale de leur présente importance numérique.

---

(28)—*Pinus edulis.*
(29)—The Catholic Pioneer, juillet, 1905.

Les Navahos sont loin d'être de purs Dénés. De fait, il n'y a pas, je crois, de peuplade en Amérique qui soit de sang si mêlé. Pour cette raison, il me serait bien inutile d'essayer de décrire leur physique. Grands et petits, sveltes et trapus, brachycéphales et dolichocéphales, têtes arrondies et figures plates, nez camus et aquilins trahissent presque autant d'origines différentes.

Lorsque, il y a moins de 600 ans, leurs ancêtres parurent pour la première fois en vue du pays qu'ils occupent aujourd'hui—d'assez purs Dénés, pauvres et mal vêtus(30)—ils n'étaient probablement pas très nombreux. Mais, avec une bravoure née de la nécessité où ils étaient de défendre leur présence en des lieux si nouveaux pour eux, ou par suite de calculs politiques difficiles à comprendre chez d'ignorants Dénés, ils s'adjoignirent peu à peu non seulement trois bandes d'Apaches qui les avaient précédés dans ces déserts, mais des groupes hétérogènes entiers, qu'ils s'incorporèrent sous la forme de clans particuliers auxquels ils communiquèrent leur propre langue.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici que, après tous les emprunts lexicologiques et les altérations grammaticales inévitables en pareil cas, l'idiome navaho est resté bien plus déné que ne semblent le croire les savants américains. La grande autorité sur cette importante tribu est feu le Dr Washington Matthews, dont l'admirable *Mountain Chant*(31) est sans égal dans toute la littérature anthropologique des Américains. Cet officier avait malheureusement une oreille ingrate, et, pour cette raison, ses textes aborigènes ne sont pas parfaits, bien que leurs défauts se puissent facilement corriger par un philologue versé dans la phonologie dénée.

Ce savant publia donc un volume de *Navaho Legends*(32), ouvrage aussi important qu'intéressant, dont quelques pages sont accompagnées du texte original. La plus précieuse de ces légendes, la première, renferme, sous une forme détaillée et légèrement mythique, ce que le Prof. Fréd.-W. Hodge qualifie de "remarquablement correct en ce qui est de la séquence chronologique des événements qui y sont rapportés, ainsi que le prouvent les comparaisons avec l'histoire"(33).

Or veut-on savoir comment commence ce récit navaho? Le voici, avec la seule substitution de quelques caractères à ceux de Matthews, en conformité avec ceux dont je suis obligé de me servir dans

---

(30)—Cf. *Navaho Legends*, p. 240, no. 180.
(31)—*Ap.* Fifth Ann. Rep. Bureau of Ethnology; Washington, 1887.
(32)—Boston & New-York, 1897.
(33)—*The Early Navaho and Apache*, Amer. Anthrop. (1re série), vol. VIII, p. 238.

un ouvrage comme celui qui résulte de ces essais, où je manque de certains signes graphiques en usage dans les livres de linguistique américaine. La seconde ligne contient l'exact équivalent porteur, dialecte, comme on sait, de la Colombie Britannique.

Thô-bilh-askizhi-gi	*ha'a dje*	*lhakaigo*	*tainzhilhto;*
Thû-pelh-cyesniz-yé	ha'aih t'sê	lheyel	teranilhto;
Eau - avec - colline centrale	dans (le soleil) de se lève	du blanc	s'éleva

tcin djilhinla tcini.
dzîn rhenînzen t'setni.
le jour ils crurent dit-on (34).

En décomposant le premier mot, qui est un nom propre formé de deux substantifs et d'autant de postpositions, nous trouvons dans cette phrase onze termes dont pas moins de huit sont identiques en déné du nord, pour quiconque est au courant des règles qui gouvernent les permutations littérales dans les divers dialectes de cette langue (35).

L'arrivée des premiers ancêtres des Navahos dans la vallée de la San Juan ne peut, d'après Hodge, dater d'une époque antérieure à la fin du XVe siècle (36), et ils avaient été précédés dans le sud par les Apaches, dont les différentes bandes formaient alors une peuplade plus importante que celle des Navahos. Je ne puis voir sur quoi se base cet auteur pour trouver des *cliff-dwellers,* ou habitants de falaises, dans ces derniers. Cette condition jure assez avec ce que nous savons de ces grands nomades échappés aux glaces du nord, où ils n'avaient jamais connu ce que nous appelons une maison. Comment, rendus dans le sud, auraient-ils pu consentir à s'emprisonner dans des cavernes inaccessibles?

Par suite de leur faiblesse numérique des premiers jours, ils ne paraissent pas s'être jamais attaqués aux Puéblos d'alentour avant le XVIIe siècle, c'est-à-dire avant d'avoir notablement augmenté le chiffre de leur population par des accessions aussi forcées qu'hétérogènes. Leurs randonnées chez ces Indiens et ailleurs leur avaient déjà alors procuré les éléments d'une industrie qui devait les rendre célèbres: la manufacture de couvertures uniques au monde.

---

(34)—C'est-à-dire: A Thobilhaskishi (au milieu du premier monde) du blanc s'éleva de l'orient; ils le regardèrent comme le jour, dit-on.

(35)—Par exemple, le navaho remplace normalement le *y* des Dénés septentrionaux, et même des Apaches, par un *g,* et aucun dialecte ne différencie le *b* du *p,* le *d* du *t,* etc.

(36)—*Op. cit.,* p. 239.

D'après Hodge, qui se base pour ses suggestions sur la légende nationale de leurs origines et évolution, l'acquisition de leurs premiers troupeaux de moutons dut se faire peu après 1542, alors qu'ils fondèrent leur colonie de Kintyeli(37). Je regrette de ne pouvoir donner le chiffre exact de ceux qu'ils possèdent aujourd'hui, le recensement officiel les noyant, pour ainsi dire, dans la masse des animaux non spécifiés et volailles au crédit de leurs différentes réserves.

Dès les tout premiers commencements du siècle présent, alors que je ne trouvais à la nation entière que 27.365 âmes(38), je leur attribuais déjà 648.500 moutons, chiffre qui doit aujourd'hui dépasser le million.

Car, il me faut répéter que la grande industrie de ces Indiens est la fabrication des couvertures et tapis, industrie qu'ils ont acquise des indigènes des Puéblos, mais dans laquelle les élèves sont devenus de beaucoup supérieurs aux maîtres—ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient pas été versés, dès leur arrivée dans le sud, dans un art que connaissent d'une manière rudimentaire tous leurs congénères du nord: celui de tisser, par exemple, avec des lanières de peaux de lapin.

Et en faisant ma première affirmation je répète simplement ce qu'ont écrit tous ceux qui sont au courant des choses navahoes, entre autres et surtout le Dr W. Matthews, qui commence ainsi un important essai à ce sujet:

"L'art de tisser, tel qu'il existe chez les Navahos du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, possède des points de grand intérêt pour l'apprenti ethnographe. Il a une origine aborigène(39), et alors que l'art européen l'a incontestablement modifié, on peut facilement mesurer l'étendue et la nature de l'influence étrangère qui l'a affecté. Il n'est aucunement certain, mais il y a beaucoup de raisons pour croire, que les Navahos apprirent leur métier des Indiens des Puéblos, et cela depuis l'arrivée des Espagnols; mais les élèves, si on peut les appeler ainsi, surpassent de beaucoup aujourd'hui leurs maîtres par la beauté et la qualité de leur ouvrage.

---

(37)—*Khon-tyel* veut dire "maison large" dans le nord, tout aussi bien que le soi-disant *Kin-tyeli* du sud; ce qui porte à croire que lorsqu'ils qualifient de moderne le mot *kin* dans leur Dictionnaire, les PP. Franciscains veulent probablement laisser à entendre que ce mot s'applique aux *maisons* modernes. *Kin*, l'équivalent du *khiné, khon, khun, khuné* du nord, est indubitablement l'original du dené pour "maison".

(38)—V. ma *Great Déné Race*, p. 59.

(39)—Comme l'indique d'ailleurs la fig. 148, p. 157, de mes *Notes... on the Western Dénés.*

"On peut dire sans crainte de se tromper qu'aucune tribu aborigène au nord du Mexique n'a porté l'art de tisser à un si haut degré de perfection que les Navahos, et que chez aucune peuplade aborigène du continent tout entier cet art ne s'est moins européanisé"(40).

On ne peut s'attendre à ce que j'entre dans des détails techniques à ce sujet. Je dois renvoyer le lecteur à l'essai que je viens de citer, auquel j'ajouterai un livre moins scientifique, *The Navajo and his Blanket*, par U.-S. Hollister(41).

Je me contenterai d'ajouter que ces soi-disant couvertures(42) sont naturellement tissées à la main avec des matériaux filés sans rouet, en toutes sortes de couleurs, agrémentées de dessins originaux, sur des métiers des plus primitifs, espèces de cadres mobiles suspendus à un arbre ou assujettis à sa base. Et pourtant elles sont si solides, si durables, que l'auteur que je viens de nommer ne craint pas d'écrire que, "dans ces dernières années, beaucoup de belles couvertures de manufacture navahoe, qui datent de vingt ou quarante ans, ont été trouvées chez les Chochonis de l'Idaho et de l'Utah"(43).

De fait, on pourrait presque dire qu'on les trouve aujourd'hui un peu partout. J'en ai moi-même vu plusieurs au Canada.

Ce sont évidemment les femmes qui s'acquittent de ce travail, et leurs hommes doivent leur savoir gré de la renommée que leur industrie a acquise à leur tribu. Peut-être est-ce le cas; car on s'accorde à reconnaître que la condition de la femme est chez eux supérieure à ce que nous la voyons dans les autres tribus indigènes.

Chez les Navahos, la matriarchie, ou le système d'après lequel l'enfant tient de la mère et non du père, et les héritages de biens et de rang social passent du père au neveu maternel, c'est-à-dire aux enfants de sa sœur, est la loi fondamentale qui régit les successions et la répartition en clans.

Mais, loin d'être une reconnaissance implicite de la dignité de la femme, comme le voudraient certains auteurs américains, ce système est simplement, chez ces Indiens comme chez les Babines et les Porteurs du nord, une confession indirecte que la peuplade n'en est plus à sa période primitive, comme une proclamation qu'elle a abandonné le nomadisme de ses ancêtres pour le quasi-sédentarisme des groupes ethniques à culture secondaire—condition sociale, je ne puis que le

---

(40)—*Navajo Weavers*, Third Ann. Rep. Bur. Ethnol. p. 375; Washington, 1884.

(41)—Denver, s. d.

(42)—Terme qui comprend toutes sortes de tapis, descentes de lit, etc.

(43)—*Op. cit.*, p. 49.

répéter, où les mœurs se relâchent automatiquement au point de rendre la question de la paternité pas toujours facile à résoudre.

Quoi qu'il en soit, c'est donc la femme, qui, chez les Navahos, a le monopole de l'industrie à laquelle ils doivent leur réputation. Un assez grand nombre d'hommes compensent chez eux cette espèce d'éclipse de leur sexe, en se livrant à des travaux d'orfèvrerie dans lesquels ils sont, eux aussi, devenus experts.

Ces artisans, en effet, ne se contentent pas de transformer l'argent monnayé en différents objets d'ornementation, comme le font les indigènes du Pacifique Septentrional(44); ils font pratiquement ce qu'ils veulent des métaux précieux, surtout l'argent, qu'ils fondent, moulent, soudent, cisèlent et travaillent de toutes les manières.

A cet effet ils ont des forges, avec des creusets, des enclumes, des moules, tenailles, ciseaux, pinces, alènes et ciseaux à froid—ces deux derniers articles de leur propre fabrication—avec lesquels ils manufacturent des boutons ornés, des rosettes et croix à double croisillon (qui, pour eux, n'ont pas la signification religieuse que nous leur attribuons), des bracelets, perles, mesures à poudre, boîtes à tabac, bibelots de brides, etc., le tout " avec un art surprenant quand on considère l'imperfection des outils"(45).

Mais je m'aperçois que la double industrie qui distingue les Navahos m'a entraîné dans des détails qui dépassent les limites que je m'étais fixées. Pressons maintenant le pas, afin de pouvoir arriver à leurs congénères du sud avant qu'il ne soit trop tard.

Les Navahos sont aussi remarquables aux points de vue psychologique et religieux que comme artisans et manufacturiers. Bien que leur cosmogonie, leurs croyances et pratiques de religion n'aient absolument rien de dené, il me faut pourtant entrer dans quelques détails à leur sujet. Un Navaho non mystique, sans longues formules cabalistiques et d'interminables cérémonies ne se conçoit pas davantage qu'un Navaho non industrieux(46).

---

(44)—W. Matthews, se demandant si les Navahos n'auraient point eu leurs orfèvres avant l'arrivée des blancs, cite, pour rendre probable l'hypothèse affirmative, l'exemple des "beaux ornements d'or fabriqués par les grossiers Indiens de la Colombie Britannique et de l'Alaska" (*Navajo Silversmiths*, Sec. Ann. Rep. Bur. Ethnology, p. 171). Ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux pays il n'y a jamais eu, que je sache, d'orfèvres aborigènes travaillant l'or.

(45)—*Nav. Silversmiths*, p. 172.

(46)—Et cet esprit d'industrie n'est nullement le fait de quelques individus seulement. Tous les auteurs s'accordent à dire qu'un Navaho ne se croit au-dessous d'aucun travail rémunératif, disposition qui est bien rare chez les aborigènes américains.

D'après la cosmogonie navahoe, l'univers consiste en plusieurs mondes superposés les aux autres, et les habitants actuels de celui que nous occupons ne sont autres que ceux d'un monde inférieur, dont les ancêtres en furent chassés par les eaux d'un déluge qui rendit le premier inhabitable. Les Navahos croient en une foule d'êtres surnaturels qui ont chacun leur histoire et que tous les écrivains du sud appellent dieux(47)—concept non-déné s'il en fut. La plupart de leurs cérémonies, rites nombreux dont le principal, le soi-disant "Chant de la Montagne", ne dure pas moins de neuf jours, ont quelque rapport avec les péripéties de la vie passée, ou les caractéristiques, de ces prétendues divinités.

Comme aides à ces cérémonies, qui parlent à l'esprit par l'intermédiaire des sens, ces Indiens ont, en commun avec certaines autres peuplades du midi, mais à un degré plus perfectionné, ce qu'on est convenu d'appeler des tableaux à sec, images symboliques préparées et refaites chaque jour de la cérémonie.

Ces tableaux, qui peuvent avoir dix ou douze pieds de diamètre, représentent, d'après un art conventionnel et sous des formes immuables léguées par les ancêtres, quelques scènes de récits mythiques, avec des signes dont le vrai sens est connu surtout des chamans et des vieillards.

Pour les produire, on prépare dans la loge ou l'enclos sacré un fond de sable, ramassé avec accompagnement d'observances religieuses par certains jeunes membres de la tribu, sable répandu sur le sol dont on égalise la surface avec une latte à tisser, et sur lequel on laisse dextrement comme dégoutter de la main le piment qui doit fournir la couleur: de la poussière blanche, jaune ou rouge, résultant de grès pulvérisé de la nuance voulue. Pour le noir, on se sert de charbon écrasé et légèrement mêlé de poussière de grès pour le rendre stable.

Ces tableaux sont faits avec le plus grand soin, avec une attention

---

(47)—A ce propos, je ne puis taire une suggestion, ou plutôt une question dénotant un doute, qui peut avoir son utilité. Matthews traduit par "saint, divin" le navaho *thigini*, que les PP. Franciscains écrivent *diyin*, double expression d'une seule et même idée et l'équivalent du porteur *teyen* (passé *tiyin* ou *diyin*). Or dans le nord ce mot n'éveille aucune idée de sainteté ou de divin. Il signifie simplement possesseur de pouvoirs magiques, magicien—de la racine *cen*, chant, magie, dont le possessif est *pe-yen*, sa magie, forme secondaire précédée du crément pronominal *te-*, ou *de-*, dont le *t* initial est appelé par la relation d'individu à l'idée de chant ou magie.

Serait-il possible qu'en changeant de milieu et de sociologie les Dénés aujourd'hui dans le sud aient aussi changé de théologie, et acquis les idées de sainteté et de divinité propres aux blancs? Si c'est le cas, c'est-à-dire si les écrivains du sud sont corrects dans leur traduction du terme ci-dessus, il n'est pas inutile d'appuyer sur ce cas d'altération sémantique due à un changement géographique.

née d'un sens religieux très prononcé. Ils prennent quelquefois des heures d'un travail ardu, bien qu'on ne les laisse guère en permanence que le temps de la cérémonie à laquelle ils appartiennent.

De même que pour la manufacture des couvertures, cet art, d'abord emprunté à des voisins hétérogènes, est entré dans son apogée, a atteint son plus grand perfectionnement chez les Navahos(48).

Ces "tableaux à sec" servent d'accompagnement aux grands actes religieux de la tribu, qui s'exécutent, souvent au profit comme aux frais d'un malade, réel ou prétendu, sous la direction de soi-disant prêtres et avec intercalation d'une multitude de chants sacrés et de prières qui n'ont pas toujours un caractère déprécatoire bien net.

On pourrait les comparer aux mystères du Moyen-Age: représentations plus ou moins théâtrales non moins que religieuses, de scènes de la mythologie navahoe qui forment le pendant de points de l'histoire sainte des blancs.

Ces mystères navahos se célèbrent surtout de nuit et la plupart du temps pendant les mois d'hiver, alors que certains éléments de la nature personnifiés par des figures du peintre ou des gestes de l'acteur sont le moins en évidence. Personne ne peut avoir une idée exacte de ces longues cérémonies qui n'a lu la superbe monographie du Dr Matthews intitulée *The Mountain Chant*(49).

Leurs péripéties se déroulent soit dans les cercles sacrés, ou enclos circulaires de branchages, soit dans le *hogan* particulier ou la loge de médecine.

Avancés comme sont sous tous les rapports les Navahos d'aujourd'hui, ils paraissent singulièrement en retard en ce qui est de l'architecture. Leurs demeures ne sont autres que de misérables réduits, de véritables taudis dont l'entrée est si basse qu'il faut se courber pour s'y introduire.

Et pourtant elles ne se bâtissent pas, ou du moins on n'y transporte pas son ménage, sans accompagnement de rites qui témoignent une fois de plus de la nature essentiellement religieuse de leurs occupants.

Ces huttes, qui remplacent en hiver les abris de branchages de l'été, typéfient l'architecture navahoe. Ce sont des structures coniques faites de troncs d'arbres et de branches, puis recouvertes de terre, au point de ressembler de loin à des tertres, ou *mounds*, à formes de

---

(48)—Cf. *Handbook of American Indians*, vol. I, p. 403.
(49)—Fifth Ann. Rep. Bur. Ethn.; Washington, 1887.

dôme irrégulier(50). Les dieux s'étant les premiers servis de *hogans* à forme de dôme, les Navahos se croient, paraît-il, obligés en conscience de les imiter.

Plus élégantes, mais encore moins, ce semble, appropriées à leur destination, sont les habitations de leurs frères du sud, les Apaches, auxquels il nous faut maintenant arriver. Ces Indiens, dont le nom seul suffit à éveiller les idées de violences indues et de déprédations injustifiées, ont le plus longtemps protesté contre la vie sédentaire à laquelle on voulait les contraindre.

Plus nomades que les Navahos, il est facile de comprendre que leurs demeures soient de caractère encore moins durable: souvent de simples hémisphères plantées sur le sol, au moyen de branches de saule convergeant à un point concentrique à l'instar d'un wigwam, et formées la plupart du temps d'herbages tressés sur lesquels on assujettit parfois des peaux d'animaux. Certaines tribus leur ménagent un peu plus de hauteur en excavant le sol qui leur sert de plancher.

Mais commençons par le commencement. Que sont les Apaches? Des nomades, aujourd'hui forcément sédentarisés, qui sont restés plus dénés que les Navahos, bien qu'encore plus éloignés de leur habitat primitif, et auxquels les circonstances ont communiqué un caractère agressif et un esprit belliqueux fort peu connus de leurs ancêtres du nord.

A l'instar des Navahos, ces nomades d'hier, ces voleurs de grand chemin, ces ex-assassins, pour mettre à leur crédit la réputation que leur a faite l'opinion publique, sont aujourd'hui cantonnés dans deux Etats américains (sans compter un faible rejeton poussé au Mexique), tandis que deux branches de leur famille ont été transportées dans l'Oklahoma. Leur principal habitat moderne n'en reste pas moins l'Arizona et le Nouveau-Mexique. Dans le premier Etat, le recensement officiel de 1926 nous montre:

Réserve des monts Blancs	2.628	Apaches
Agence de la rivière au Sel	201	"
Réserve de San Carlos	2.511	"
Dans le Nouveau-Mexique, on trouve:		
Apaches jicarillas	635	"
Apaches mescaleros	661	"
Dans l'Oklahoma:		
Réserve Apache	203	"
Fort Sill	88	"

(50)—A.-M. Stephen, *The Navajo,* Amer. Anthropologist (1893), p. 350.

Ce qui fait un total de 6,927 Apaches.

Et maintenant ces Dénés de l'Extrême-Sud sont-ils réellement aussi noirs qu'on les a peints? Les Parisiens ne les ont-ils pas un peu calomniés en baptisant de leur nom leurs propres bandits? Je n'hésite pas à répondre négativement à la première question et affirmativement à la seconde.

Les Apaches, ainsi nommés du zuni *apachu*, ennemi, sont certainement d'humeur belliqueuse, parce que, dévorés d'une brûlante soif de liberté, ils ont longtemps refusé de courber le front sous le joug de la servitude que voulaient leur imposer des blancs qui avaient moins de droit qu'eux au pays, où les avaient amenés leurs habitudes nomades et leur haine de la vie sédentaire.

De temps immémorial, ils avaient certaines régions, des montagnes et des vallées particulières, où ils pouvaient courir et chasser à leur aise. Vinrent les blancs: d'abord les Mexicains puis les Américains, qui voulurent les parquer comme des bestiaux dans des espaces où ils craignaient de ne pouvoir respirer. Ils résistèrent de leur mieux, et, comme ils n'avaient pas sur la question des responsabilités les mêmes notions que ceux qui voulaient les oppresser, ils firent retomber leur rage sur les nationaux de ceux-ci.

D'où vols d'animaux, assassinats et massacres commis, non pas pour l'amour d'un vil lucre, mais les premiers par nécessité et les autres dans un esprit de représailles. Il nous faut donner au moins un échantillon de la manière dont ces Indiens furent traités dans les commencements, et ce sont les commencements qui font comprendre la suite.

Non seulement "les premiers soldats envoyés à leur pays de l'ouest n'hésitèrent pas à leur faire du tort, en taisant près du Gouvernement leurs propres méfaits vis-à-vis des Indiens et... en mettant au compte de ceux-ci des injustices qui étaient le fait des blancs"(51), mais ils massacrèrent par pure trahison tout un parti d'Apaches sous le chef Mangus-Colorado, à une place appelée Apache-Tejo, où ils les avaient appelés en amis(52).

Des hostilités s'ensuivirent naturellement, sous la conduite du grand chef Géronimo choisi pour succéder à celui qu'on venait d'assassiner si lâchement. Les Apaches tuèrent quatre blancs qui condui-

---

(51)—S.-M. Barrett, *Geronimo's Story of his Life*, p. 116; New-York, 1907.

(52)—*Ib.*, p. 121. Dans une dépêche officielle du général Miles (un catholique, je crois), cet officier disait formellement que "Mangus-Colorado avait été ignominieusement (*foully*) assassiné il y a quelques années après s'être rendu"

saient des bestiaux et s'emparèrent de ceux-ci; mais, avant d'avoir pu s'acquitter de cette tâche, ils furent surpris par un détachement de troupes américaines qui leur tuèrent sept personnes, à savoir un homme, trois femmes et trois enfants(53)!

Plus tard, acceptaient-ils en désespoir de cause l'atteinte à leur liberté que leur imposaient ceux dont ils n'acceptaient point la juridiction? Le mépris américain pour l'Indien, la duplicité et le manque d'honneur qui distinguent le Yankee dans ses rapports avec les premiers occupants du sol ne tardaient pas à causer d'autres difficultés, c'est-à-dire, en fin de compte, de nouvelles batailles, puis de nouveaux massacres.

Le *Handbook of American Indians* est le premier à le reconnaître. "Bien que, dit-il, la plupart des Apaches se soient montrés hostiles depuis qu'ils sont connus dans l'histoire, les plus sérieux soulèvements des temps modernes ont été attribués à la mauvaise administration des autorités civiles"(54). Et, plus loin: "Une investigation du grand jury fédéral de l'Arizona, en date du 24 octobre 1882, rejeta la faute [des hostilités] sur la mauvaise administration des affaires indiennes dans la réserve de San Carlos par les autorités civiles locales"(55).

Il faut admettre que les blancs eurent parfois terriblement à souffrir de leur manque de bonne foi vis-à-vis des Apaches. On avait, par exemple, arraché des bandes de ces derniers à leur domaine ancestral, pour les confiner dans une réserve dont ils ne voulaient point. Forcés de s'exécuter en s'y rendant, les Indiens s'en échappèrent différentes fois, sous la conduite d'un chef appelé Victorio, ravageant naturellement la contrée pour se procurer des moyens de subsistance.

Des troupes ne manquèrent pas de se mettre à leur poursuite. En février 1878, Victorio se rendit, dans l'espoir qu'on lui permettrait enfin, à lui et à ses gens, de retourner vivre sur les terres de leurs ancêtres. Au lieu de cela, on fit un nouvel effort pour les forcer à s'emprisonner dans les limites de la réserve San Carlos.

En juin de la même année, les Indiens s'échappèrent de nouveau, et, comme on menaçait leur chef et quelques-uns de ses conseillers des rigueurs de la loi blanche, on augmenta le nombre des troupes à leur poursuite. "Des escarmouches s'ensuivirent, au cours desquelles les (Apaches) Chiricahuas eurent de remarquables succès, tandis que 70 colons furent tués pendant une seule randonnée.

---

(53)—*Geronimo's Story of his Life*, p. 122.
(54)—Vol. I, p. 64.
(55)—*Ibid.*, p. 65.

"Victorio fut rejoint, avant le mois d'avril 1880, par 350 Mescaleros et Chiricahuas qui s'étaient refugiés au Mexique, et les razzias réitérées qui en résultèrent frappèrent de terreur les habitants du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et [de l'Etat mexicain] du Chihuahua.

"Le 13 avril, une troupe de 1.000 hommes arriva, et ses rangs furent plus tard fortement grossis. La bande de Victorio se heurta souvent à des forces supérieures, et, bien que la plupart du temps ce guerrier n'ait eu que 250 ou 300 hommes à sa disposition, il infligea généralement des pertes plus fortes que celles qu'il subit. Dans ces raids, 200 citoyens du Nouveau-Mexique, et autant du Mexique, perdirent la vie"(56).

Plus tard, en 1885, l'Arizona et le Nouveau-Mexique furent plongés dans la consternation par des randonnées qui eurent pour résultat la mort de 73 autres blancs.

En voilà assez, je crois, pour donner une idée du caractère apache et de l'indomptable bravoure de ces avant-coureurs de la race dénée dans les déserts du midi. Les hauts faits de leurs principaux capitaines, Cochise, Mangus-Colorado, Victorio, Nana et surtout Géronimo ont paru assez éclatants, même à des Américains, pour qu'ils se soient crus en droit de consacrer tout un livre, *Geronimo's Story of his Life*(57), au dernier.

Et comme Apache et esprit guerrier sont deux termes à peu près synonymes pour la plupart des lecteurs, et que par ailleurs la sociologie du premier ne diffère pas immensément de celle du Navaho, à part ce qui concerne l'industrie et les arts, je n'ajouterai à ce qui précède qu'un détail, qui découle des idées religieuses des deux tribus—car nous le retrouvons aussi chez le second.

Tout belliqueux qu'ils sont, les Apaches sont portés au mysticisme. Leur grande panacée contre les maux de cette vie, le plus précieux sacrifice qu'ils puissent offrir aux esprits, consistent dans le *hoddentin*, pollen d'une plante aborigène dont ils se servent un peu comme les catholiques usent de l'eau bénite.

"Ils aspergent de *hoddentin* la couche des malades, et l'appliquent à leur front, à leur langue et, en forme de croix, à leur poitrine, les chamans se mettant de la même poudre sur leur propre langue pour acquérir force et esprit de divination...

---

(56)—*Ibid.*, p. 64.

(57)—Ecrit en dépit des autorités locales, qui ne tenaient pas à voir dévoilé le peu d'honneur qui avait présidé à leurs démêlés avec les Apaches.

"Tout homme, toute femme et chaque enfant portent sur eux un sachet de *hoddentin*, et même le bébé au berceau en a un qui lui est attaché. Nulle entreprise, aucun contrat ne sont commencés ou passés sans le sacrifice de cette poudre. On en souffle quelques grains dans l'air au point du jour et le soir à la noirceur; on en souffle dans la direction du soleil pour en modérer les ardeurs et amener la pluie nécessaire aux récoltes"(58).

---

(58)—Antonio Apache, *ap.* Encyclop. of Religion and Ethics, vol. I., p. 602.

Conclusion

Et maintenant ma tâche est accomplie, et, s'il fallait en croire une voix autorisée partie des bords de la Seine, le but que je m'étais proposé aurait même été atteint, en dépit du caractère plus ou moins primesautier des essais auxquels il me faut maintenant mettre fin.

Quelle est la leçon qui s'en dégage? Quelles conclusions peut-on en tirer? Brièvement parlant, et pour n'en mentionner que deux, les pages qui précèdent ne peuvent manquer d'avoir pour corollaire le fait que la race blanche est considérablement en dette avec la race rouge, ou ce qui en reste. Elle a trop souvent abusé de sa supériorité pour oppresser l'Indien, au point de causer chez lui de regrettables extinctions.

Paiera-t-elle jamais cette dette? Lui fera-t-elle jamais une réparation adequate ?

En second lieu, impossible de ne pas déduire de nos descriptions une idée assez nette de l'influence du milieu sur les caractéristiques ethniques. Le bien-être matériel favorise les groupements humains, et par suite la coopération sociale, c'est-à-dire en fin de compte l'industrie.

Quelle immense différence entre les chétifs enfants du Grand-Nord, éparpillés sur les froids déserts canadiens, et les prospères citoyens des plantureuses plaines méridionales! Au nord, de pauvres sauvages vivotant sans aucun espoir d'amélioration dans leur sort; au sud, des fermiers à l'aise, même avant l'arrivée des blancs, et de fameux industriels arrachés à l'oisiveté forcée de leurs congénères par les charmes d'un élevage aussi facile que peu coûteux.

Et, dans ces derniers temps, des étudiants dans les universités américaines, et finalement des hommes d'Etat, ou du moins des politiciens, sur le même pied que les descendants de leurs oppresseurs d'hier !

Par conséquent, si le blanc n'est pas sans reproches pour le passé, le Peau-Rouge n'en a pas moins, par endroits, profité de son voisinage pour améliorer sa condition et prolonger son existence raciale. C'est ce qui donne la satisfaction de pouvoir constater en terminant qu'après les nombreux départs des infortunés "Disparus" on puisse encore trouver d'assez nombreux "Survivants". Souhaitons que ceux-ci ne prennent pas de si tôt le chemin de ceux-là.

TABLE ANALYTIQUE

A

Abénakis, 269, 307; fidèles aux Français, 309
Abitibis, 273
Académie, ses admissions verbales indues, 251
Acadiens, dits métis, 167
Adair, 115, 215
Adam, Lucien, 32
Affection pour les enfants, 140, 245
Affranchis, 240
Aht, Indiens, 16
Aïnos, 97
Albinisme, 123
Aléoutes, 162
Algique, 254
Algonquins, 17, 247 *et seq.;* et la géographie, 250; et la linguistique, 251; leur immense habitat, 263; leur population aux E.-U., 266; du Canada, 268; tribu des, 273
Alligator, chef, 235
Américaine (race), 95n
Anglais dans le tchinouk, 84
Anglicans, Indiens, 281, 282, 284
Annawon, 306
Apaches, 354, 367
Apalachis, 185, 188; leurs revers, 229n
Arapahos, 257
Arcs, 36, 146
Armes, béothuques, 36; tchinouques, 62; mandanes, 146
Artisans navahos, 364
Aryens, dialectes, 18, 21
Assimilations ethnographiques, 14, V. Sapir, Radin, Kroeber
Assiniboines, 25, 118, 120, 285
Athabascains, 178
Athabasques, 168; au musée, 177; 184
Aulneau, P. 118
Autorité, 106
Avirons, esquimaux, 30, 39; tchinouks, 61
Awoshonks, reine, 300, 304

B

Babines, 185, 331, 347
Baignades, 134
Bains de vapeur, 39
Bancroft, cité, 125
Barbe, absente, 35; 55n
Batailles, 226
Batchelor sur les Aïnos, 97
Bâton magique, 193
Baxter, Rév., 310
Behring, détroit de, 98
Beltrami en faute, 116
Béothuks, 30 *et seq.;* leur langue, 32; leur courage, 43; pourchassés, 46; 49
Berceaux mandanes, 139
Bescherelle en faute, 253, 255
Betsiamits, 273
Bible d'Eliot, 249
Biedma et les mounds, 211
Blanchet, Mgr, 70
Blancs au Groënland, 163; pères de métis, 168; premiers en N.-Angleterre, 296. V. Puritains
Boas, Dr F. cité, 15, 31, 54; et le tchinouk, 76n; 177
Boissons fortes, 53, 225
Bonnycastle, 37
Bottes béothuques, 35
Bourgeois des traiteurs, 82
Boyce, C.-C., 202
Bratford, A., 95n
Bravoure indienne, 43; 187, 189; à la Grande Guerre, 203; d'Oscéola, 238
Brinton, Dr, 32, 94, 129n; cité, 201, 211
Brodmer, Ch., 156
Brooks sur les naufrages, 24
Brownell, Ch., 113; et les traités indiens, 233
Brûlés vifs, Indiens, 298
Buchan, lieut., 47
Bureau Indien, 221

C

Californie, Indiens de la, 25
Calumet, 149, 270, 286
Canadiens en Louisiane, 154
Cannibalisme, 37, 289
Canonicus, chef, 303
Canots, béothuks, 38; tchinouks, 60; mandanes, 127; 144; le Grand Canot mandane, 147
Carter, Hon., un sauvage, 224
Cartier, Jacques, cité, 33, 35; 44
Cartwright, G., 41; cité, 45
Castors, Indiens, 338
Catholiques, Indiens, 269, 273, 281, 282, 284;
Catlin, 56, 120, 121; sur les Mandanes, 122, et leur origine, 125, 127; 132; cité, 138, 147, 156, 201; sur le pays des

Creeks, 217; sur la guerre séminole, 230
Cazanove, chef, 70
Chamanisme, 41, 189, 279
Céramique, 144, V. Poterie
Chamberlain, A.-F., 170n, 272
Champlain, 270
Chanandithet, Indienne, 34, 43, 47
Chânis, 256, 260, 315
Chants, de mort, 158; 294; d'arrivée, 348
Charlevoix, P. de, 95; cité, 307
Chasse, des Béothuks, 38; des Natchez, 101; des Mandanes, 143; des Tchactas, 197; des Dénés, 343
Chasteté des Séminoles, 240
Chat-Noir, chef, 141
Chefs, tchinouks, 70; 75; muskokis, 103; mandanes, 141; de la N.-Angleterre, 314; dénés, 337
Chevalerie indienne, 190, 306, 313
Chevaux, introduits, 285
Cheveux, jaunes, 36
Cheyennes, 257
Chicasas, 113, 192; étudiés, 214
Chiens, 138; à la recherche des Séminoles, 236
Chilcotines, 172, 178, 332, 351, 357n
Chippeways, 278. V. Sauteux
Chopart, de, 113
Church, Benj., 300, 304
Ciboneys, 159
Cinq Nations Civilisées, 223
Clan, 295
Clapsops, Indiens, 53
Clinch, gén., 235
Cochise, chef, 370
Cochrane, Rév., 321
Combustible, 285, 287
Commerce aborigène, 74
Communisme, 245
Compter, manière de, 20n
Concomly, chef, 53, 63
Cook à Noutka, 79
Cooper, abbé J.-M., 37n
Cormack, W.-E., 48
Cornes de bison, 130
Cosculluela, J.-A., sur les Ciboneys, 160
Costa, da, 164
Costume, béothuk, 35; tchinouk, 58; natchez, 104; mandane, 129, 132; séminole, 242; déné, 333; houpa, 357
Coton cultivé, 201
Couteaux-Jaunes, 331
Couvertures navahoes, 362
Cox, R., sur les Tchinouks, 53, 55, 67; 83
Crantz, D., 164
Création, 271
Creeks, 100, 215
Crémation, 291
Cris, 282 *et passim;* 332
Croyances, tchinouques, 66; mandanes, 151; tchactaes, 199. V. Esprits
Cruautés des blancs, 43, 45, 47, 220; du gouvernement américain, 236; 297, 298, 308
Cuisson avec pierres, 30, 59n
Culte, 110, 338
Culture, 102, 143, 201
Cushman, Rév., 187n, 192

D

Dade, maj., ses troupes annihilées, 234
Dall, W.-H., ses erreurs linguistiques, 173
Danses, 63, 149, 179, 282, 284
Déformation céphalique, 56, 104
Dégénerescence et extinctions, 54
Delawares, 260
Dement, maj. défait, 320
Demers, Mgr, 70
Dénés, 15; particularités linguistiques, 27, 169; du Nord, 330; leur origine, 349; se scindent, 354; du Pacifique, 356; du Sud, V. Apaches, Navahos.
Densmore, Mlle, 292
Déportations forcées, 202, 216, 222; leurs difficultés, 228; illégales, 234; des Séminoles, 239
Dépravation, 67. V. Immoralité
Deuils, 105, 108, 146. V. Funérailles, Sépultures
Discours indiens, 225, 227, 309
Dissimulation, 115
Dixon, R.-B., 14, 18n, 25, 28, 29n, 354
Domenech, abbé, 53, 105, 147; cité, 157, 201, 225, 228
Dominicains au Groënland, 165
Dorsey, J.-O., 151
Drake, S.-G., et les Natchez, 113; et les Tchactas, 201; 308
Dudley, gouvr, 308
Duels, 197
Duplicité; V. Traitrise
Duralde et les mounds, 212

E

Ecoles, 203
Eliot, J., 249
Empiètements des blancs, 300; des ministres, 310. V. Injustices, Déportations
Enfants mal élevés, 140

Enterrement, premier, 70
Epervier-Noir, chef, 319
Epidémie, 157, 298
Eric le Roux, 30, 124
Erreurs, de priorité, 161; historique, 164; linguistique, 173; ethnographique, 177; à propos des mounds, 205; de Bescherelle, 253; de Larousse, 255. V. Le Conte
Esclavage, 44, 64, 115
Esclaves, 64, 217, 231
Escoumains, Indiens, 272
Espagnols, 186; mal jugés, 192
Esprits, 340, 365
Esquimaux, 44; blonds, 162; accusés à tort, 166, V. Avirons
Etats-Unis et Indiens, 217. V. Cruautés
Etranglement, 109, 112
Etre Suprême, foi en un, 42, 48, 153, 271; indûment niée, 151; son nom en tchacta, 199, en déné, 339
Evans, Rév. 283
Eventails, 107
Exogamie, 105

F

Facies et climat, 167
Familles aborigènes, 13; leur nombre minoré, 14, 25; du Canada, 24; leur vrai nombre, 28
Faraud, Mgr, 338
Femme chez les Mandanes, 137, 142; chez les Dénés, 334, 341, 343; chez les Navahos, 363
Fermiers, 201
Feu, chez les Béothuks, 38; chez les Tchinouks, 59; chez les Séminoles, 244
Flatey Book, 30n
Folsom, Tchacta, 202
Force, auteur, et les mounds, 207
Forrest, de, 311
Fortifications, 136
Foster et les mounds, 206
Fourrières, 38
Français dans le tchinouk, 83
Français, les, habiles avec les Indiens, 113; en guerre, 115
Franchère, 53
Franciscains, 246
Frayeur épidémique, 334
Fuégiens, 38, 95n
Funérailles, 280, 345. V. Sépultures, Deuil.

G

Gaines, gén., 235
Gallois en Amérique, 124
Gardar au Groënland, 165
Gatschet, A., 31, 129n
Gelelemend, chef, 318
Géographiques, preuves, 351
Geronimo, chef, 368
Gibbs, G., 51n, 90; sur les Dénés, 175
Gill, G.-R. et le tchinouk, 80, 91
Goddard, P.-E., 27; se trompe, 170n; 356
Grand Esprit, 151
Grangulakopak, Indien, 225
Grinnell, G.-B., sité, 201; 285
Groënland, blancs au, 163; fin de leur colonie, 166
Guerres, tchinouques, 62; des Natchez, 112; des Tchactas, 197; des Séminoles, 233 *et seq.*; des Algonquins, 295 *et seq.*; des Apaches. V. Victoria, Geronimo
Guerriers, mandanes, 130; V. Matohtopa; séminoles, 234

H

Habitations, béothuques, 36; tchinouques, 58; natchez, 103; mandanes, 135; tchactaes, 194; 210n; des Sacs, 260; dénées, 336; navahoes, 366
Haïdas, 16
Hale, H., 88, 129n
Handbook of American Indians, cité, 116, 127; 184, 215n; sur un traité répudié, 233; condamne la mauvaise foi américaine, 237; 320, 369.
Harmon, D.W., 185
Harrington, J.-B., 25
Harrington, R., sur les Ciboneys, 160
Hawkins, Benj., et les mounds, 212
Hayden, 120
Hearne, S., 340, 343
Hendry, A., 285
Henry, Alex., sur les Mandanes, 123, 133, 141, 156
Henry, gén., 320
Henshaw, H.-W., se trompe, 152, 182, 205
Héros national, 271
Hiéroglyphes, 283
Hill-Tout, Ch., 177n
Hoddentin, 370
Hodge, prof. F.-W., 360
Hollister, U.-S., et les Navahos, 363
Horetzky, cité, 87
Hospitalité, 140, 244, 270
Houpas, 356

Howard, Mme et le P. Morice, 176
Howley, J.-P. et les Béothuks, 31; cité, 34; 39
Hubbard, Rév., injuste, 303n
Hubert, sur les Canadiens, 155
Humboldt, 95n
Hurons, 166

I

Iberville, d', 100
Idéographes, 130
Idole, 109
Illinois, Indiens, 265
Immodestie, 134
Immoralité, tchinouque, 66; natchez, 104; mandane, 133
Index céphalique, 96
Industries, natchez, 104; céramique, 144; des Dénés, 341. V. Navahos
Infanticide, 68, 341n
Infidélité punie, 196
Initiation sanguinaire, 148
Injustices des blancs, 217 *et seq.;* 220, 231, 232n, 300, 341n; avouées, 368. V. Torts
Iroquois, 166, 260, 247, 276
Ivrognerie, 53. V. Boissons fortes, Discours

J

Jackson, gén., 226, 231
Jeune, Le, V. Le Jeune
Jesup, gén., traître, 237
Jeux, tchinouks, 63, mandanes, 145
Jewitt, 79
Jones, Rév. M. et les Gallois, 124
Josselyn, J., 276

K

Kamtchadales, 194n
Kane, Paul, 52, 64, 70; et le tchinouk, 73; 289
Kikapous, 263
Kroeber, Dr A.-L., 14, 17, 18n, 25
Kutchins, 174
Kwakiutl, 16, 175

L

Lacombe, P. A., 323, 325
Laet, de, 34
Lafitau, et le wampum, 275
Lahontan, 45
Larocque, F.-A., 156
Larousse, se trompe, 255
Lasource et les Natchez, 109
Lavérendrye, de, 121; chez les Mandanes, 155
Le Clercq, P. C., 283
Leconte, R., 8, 13, 23; et les Esquimaux, 30, 94; sur les Aïnos, 98; 159; ses erreurs ethnologiques, 161, historiques, 164; 169, 183
Ledyard, 95
Légende samoyède en Amérique, 128n, 352
Le Jeune, P. J.-M., 92
Lemoine, P. G., 253
Lenâpes, 253, 260
Lewis et Clarke, 50, 55, 57; cités, 67; 133, 140, 145; cités, 153; 156
Linguistique, 14, 18, 20, 72 *et seq.,* 173
Lits mandanes, 135
Loges tchinouques, 51
Loucheux, 330, 333
Lumière, la, 319

M

Macdonell, J., 140, 142
MacLeod sur les Natchez, 100
Madoc, prince, 124
Mahigans, 256, 260
Maïs, 102; variétés, 142; 201, 262, 359
Malécites, 270
Mama pour père, 78
Mandanes, 118 *et seq.*; albinos, 123
Mangus-Colorado, chef, 368
Maquinna, chef, 75n
March, M., 34, 42; ravie, 47; sa mort, 48
Margry, P., 161
Mariage, 196; sa consommation ajournée, 258; 342
Martyr, P., 161
Maskégons, 281
Mason, Prof. O.-T., 129n
Massacres, natchez, 114; sioux, 218 *et seq.;* 265
Massasoit, chef, 296
Mather, Dr, 298, 304
Mathieu d'Eliot, 250
Mato-Chiha, chef, 124n
Matohtopa, 130, 145; sa mort, 158
Matriarchie, 106, 363
Matthews, Dr W., 96n, 120, 136; ses erreurs phonétiques, 170; 360, 362
Mattioli, 37
Mauvaise foi américaine, 239. V. Injustices, Traîtrise, Philippe, roi.
Mayrick le sans-cœur, 220
McCauley, cité, 240, 245
McDougall, D., marié à une Indienne, 70
McKay et le bourgeois, 82
McKenzie, Ch., 134, 140
McLean, Rév. J., 321, 324n

McLoughlin, Dr, 52
Meany et le tchinouk, 81
Mears, 51n, 75
Mechling, W.-H., 271
Mélanges ethniques, 230n
Membré, P. Z., 107
Ménominis, 265
Menstruation, 195, 258
Mesure musicale, 293
Méthodistes, Indiens, 284
Meurtriers sioux, leur sort, 221n
Miamis, 263
Michipicotens, 281
Micmacs, 31, 268
Migrations, 263
Milly, héroïne, 313n
Miroirs, 132
Missisaguas, 280
Mobila, ville indienne, 188n
Mohawks, 148
Mohicans, V. Mahicans
Monnaie indienne, 277
Monsis, 280
Montagnais, de l'Est, 172, 272; du Nord, 331, 333
Montigny, de, et les Taënsas, 100n, 110
Mooney, J., 113, 115
Moore-Willson, cité, 242
Morice, P, et le feu en voyage, 59n; 127, 129, 169; cité, 170; ses dires dénaturés, 175; 283n; ses écrits sur les Dénés, 328; cité, 334
Moricetown, 178
Mots venant de l'algonquin, 251 *et seq.*
Mouchoirs séminoles, 242
Mounds, pour les demeures des chefs, 103; 109, 205; pas anciennes, 208; 211; six espèces, 212; immenses, 213
Moutons navahos, 362
Muskokis, 99 *et seq.;* 183; sur le lac, 190; et les mounds, 219; 222; population actuelle, 224
Mystification linguistique, 32

N

Nahanais, 331, 336
Nanticokes, 260
Narragansets, 264; leur message muet, 296; 300, 311
Narvaez, de, 185
Nascapis, 272
Natchez, 94 *et seq.;* 99; cultivateurs, 102; sanguinaires, 109, 112; décimés, 116; 208, 210
Naufrages, 24n
Navahos, 354; population, 358; langue, 360; industries, 362, 364
Nicolas V et le Groënland, 166
Nicolay, 53, 65
Nipissings, 273
Nipmuks, 301
Nixon, cap., le fuyard, 303
Noé mandane, 148
Nombre sacré, 259, 353
Nourriture, des Béothuks, 36; des Tchinouks, 60; des Mandanes, 140; faisandée, 141n; des Tchactas, 194; des Séminoles, 244; des Dénés, 343
Noutka, 75
Noyade d'Indiens, 229
Numération, V. Compter

O

Observances, tchactaes, 196; dénées, 346 *et seq.;* navahoes, 365. V. Menstruation, Sépultures, etc.
Ojibways, V. Sauteux
"Olives tchinouques", 60
Organisation sociale, 105, 194; dans le Territoire Indien, 223
Origine, des Mandanes, 124 *et seq.;* des Indiens question prohibée, 127n; d'après eux-mêmes, 153; 349
Ornements personnels, béothuks, 35; tchinouks, 56; mandanes, 130; séminoles, 243; 277; dénés, 333
Osachile, village de mound-builders, 209
Oscéola, capitaine indien, 233; fait prisonnier, 237; sa mort, 237n
Ostermann, P. L., 355
Ottawas, 262, 315
Ouakachains, 16
Outils, 341

P

Pacifique, P., 268
Palliser, cap. à la recherche de Béothuks, 46
Parisot, abbé, 32
Parker, Rév., 52, 88
Payne's Landing, traité de, 231, 234
Peaux-de-Lièvre, 331, 339
Peaux-Rouges, égrenés le long du Pacifique, 25; origine de leur nom, 33
Pêche, 344
Peet, Rév. S., 207
Peinture faciale, 131, 137
Penn, W., 260
Pénoutiens, 25
Péquots, 264
Permutations linguistiques, 169
Petit, P. Le, 110
Petit-Corbeau, chef, 220

Petitot, P. Em., cité, 27; 172; défendu, 173n; 289, 340
Peur, V. Frayeur
Peyton après les Béothuks, 47
Philippe, roi, 298; traite bien ses prisonniers, 302; tué, 304
Philologie, son importance, 8
Physiologie, peu sûre, 96
Pied-de-Corbeau, 323; pour la paix, 325
Pieds-Noirs, 283; découverts, 286; leur langage par signes, 291; 332
Pigwis, chef, 321
Pilling, J.-C., 87, 249
Pipe, La, chef, 317
Pocahontas, héroïne, 313
Polygamie, 139
Pond, P., 261
Pontiac, chef, 315
Population, béothuque, 41; tchinouque, 51; natchez, 100; mandane, 121; muskogie, 184, 244; indienne est-elle exagérée, 184; 186; des Creeks, 216; séminole, 230; algonquine, 266; micmaque, 268; 274; sauteuse, 279. V. les noms des différentes tribus.
Porteurs, 152, 172; leur nom aborigène, 178n; 185, 331, 334, 336, 346
Poterie, 104, 144
Potawatomis, 262
Powell, maj., 8, 25; se trompe, 152n; 247, 254; ses détails de la population algonquine, 256
Pohwatan, chef, 312
Powhatans, 265
Presbytériens, Indiens, 282
Prisonniers bien traités, 302, 313
"Prophète", 316
Prostitution, 67
Publications tchinouques, 88; du P. Morice, 328
Puritains, 296; envoient "six cents âmes indiennes en enfer", 298; prennent la poudre d'escampette, 303; vengés, 305; mettent à prix la tête du P. Rasles, 307

Q

Quadra, 75
Qualités, des Béothuks, 43; des Mandanes, 119; des Tchactas, 201; des Séminoles, 245

R

Radin, Paul, 14, 25; exagère, 28
Rapports officiels, pas satisfaisants, 267, 272
Raquettes, 342
Rasles, P. S., 307; discute, 310
Ravoux, Mgr, 221n
Repas séminole, 245. V. Hospitalité
Religion, des Béothuks, 41; des Séminoles, 245, V. Croyances, Observances
Renards, Indiens, 261, 266. V. Sacs
Respect pour l'autorité, 106, 263
Ressemblances faciales, 350n
Retranchements territoriaux, 231. V. Empiètements
Revers américains, 234, 301, 369
Riggs, Rév., 221n
Robertson, S., 207
Rolfe, J., 314
Roo, de, son grand ouvrage, 165n
Rosalie, fort, 113
Ross, Alex., 52, 88
Ross, J., chef tchéroki, 229
Ross, traiteur, 175
Rowlandson, Rév., 302
Ruhptare, village mandane, 120, 156

S

Sacrifices, humains, 111; 148, 338
Sacs, premier habitat, 261; 266, 319
Saga et les Esquimaux, 30
Sagamité, 195
Saint ou sorcier, 365n
Salle, de la, 107, 154
Salutation tchinouque, 81
Samoset, chef, 296
Sapir, Dr E., 14, 16, 23, 29n, 179
Sarcis, 284
Saturnales, 133
Sauteux, 263, 277 *et seq.*; leur nom, 278; 292
Scheube, Dr, et les Aïnos, 97
Schoolcraft, 80, 254
Scott, gén., 235
Sékanais, 176, 331
Selkirk, lord, 321
Séminoles, 100, 216, 225 *et seq.*; leur nom, 229; leur guerre, 234; 241
Sépultures, béothuques, 40, 49n; tchinouques, 64; natchez, 104; mandanes, 146; tchactaes, 200; 257; dénées, 345
Serment porteur, 153
Serpent-Tatoué, capitaine indien, 108, 115
Sièges, 104
Sieste sur les toits, 138
Signes, langage par, 291
Similarités linguistiques, 18, 20, 29
Sioux, 25, 119; massacre, 218; 247
Skinner, A., 243, 244n
Skraelings, 30, 164

Smet, P. de, 69; cité, 142; 157
Smith, J., 313
Smithsonienne, Institution, 8, 178; ses travaux sérieux, 208
Sofki, 244
Soleil, culte du, 110
Soleils, chefs, 105; leur mort, 108
Songes, 346
Soto, de, 186, 209, 216
Speck, F.-G., 49n
Spencer, J.-C., 239
Sproat, G.-M., 79
Squanto, Indien, 296
Standish, 297
Succès, V. Revers
Superstitions, tchinouques, 66. V. Observances et les noms des autres tribus
Sutaios, 259
Swan, J.-G., cité, 71n; 80, 89
Swanton, J.-R., et la relation de la Louisiane, 191
Syllabaires, 283

T

Tabac, cultivé, 102, 201, 143
Tableaux navahos, 365
Taché, Mgr, cité, 278, 284n, 335
Tadousacs, 273
Taënsas, 100; leurs loges, 103; temples, 110; exterminés, 116; leurs mounds, 208
Taïnos, Indiens, 13, 159, 161
Tambour indien, 293
Tammany, origine du nom, 260
Tassé, J., 82
Tatouage, 56
Taylor, col. Z., 235
Tchactas, 100, 115; leur nom, 183; 191, 192n; organisation, 194; 196; leurs villages, 203
Tchérokis, 116, 247, 319. V. Ross, chef
Tchinouk, jargon, 72 *et seq.* V. Publications
Tchinouks, 50; leur physique, 55; caractéristiques, 66, 69. V. Immoralité
Técumseh, chef, 316
Teit, J., 177n
Témiskamings, 273
Temples, 109
Tenskwatawa, prophète, 316
Terres divisées entre Indiens, 223
Territoire Indien, 202
Tertres artificiels, 201. V. Mounds
Thomas, Cyrus, 213
Thompson, A.-R., 233
Thompson, D., 155
Tinné, 16; nom impropre, 169
Tipis, 36, 277, 284
Tissage, 362
Tlingets, 162
Tomahawks, 294
Tonty, de, 103; cité, 107
Torts des blancs, 43, 45. V. Injustices
Totems, 66, 295
Traditions, 153, 350
Traîneaux, 342
Traité, violé, 218; frauduleux, 232; de Payne's Landing, 260
Traîtrise, de Vitachuco, 190; du gén. Jesup, 237; des Américains, 239; des Puritains, 307
Travail, travois, 285, 287
Trumbull, Dr, 317
Tsimsianes, 176, 332, 346
Turbans, 242
Tuscalousa, chef, 187

U

Uncas, chef, 311
Ustensiles, 59, 341

V

Vancouver, navigateur, 75
Verbe déné, 26
Verge, V. Bâton
Vérole, petite, 120, 157
Victorio, 369
Vieillards voués à la mort, 341
Villages, 209; séminoles, 244; kikapous, 263
Vinland, 154
Vitachuco, 186; ses menaces, 188; 190

W

Wampum, 274; distribution de, 276
Weatherford, chef, 226
Weedon, Dr, et la mort d'Oscéola, 237n
West, Rév., 321
Weston, colonisateur, 297
Whitamore, reine, 304
Whitbourne, 45
Wied, prince M. de, 120, 133; cité, 141, 153; arrive chez les Mandanes, 156
Wigwam, 277
Wilcox, Rév., 34; cité, 46
Wilson, Sir D., cité, 211
Windigo, 289
Wittamat, 297
Wiyots, Indiens, 17

Y

Yeux-Blancs, chef, 318
Yuroks, Indiens, 17

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS 5

INTRODUCTION 7

Essai I.—Nombre des Familles aborigènes 13

Essai II.—Premiers Disparus: les Béothuks 30

Essai III.—Autres Disparus: les Tchinouks 50

Essai IV.—Le Tchinouk 72

Essai V.—Disparus du sud; Natchez et Taënsas 94

Essai VI.—Disparus du centre: les Mandanes 118

Essai VII.—Sociologie, Religion et Histoire des Mandanes 138

Essai VIII.—Divers Points ethnographiques et linguistiques 159

Essai IX.—Premiers Survivants: les Tchactas 183

Essai X.—Questions connexes: *Mound-Builders,* Malversations et Organisation politique 205

Essai XI.—Autres Muskokis: les Séminoles 225

Essai XII.—Algonquins des Etats-Unis 247

Essai XIII.—Algonquins du Canada 267

Essai XIV.—Les Algonquins aux points de vue sociologique et historique 288

Essai XV.—Biographies algonquines 306

Essai XVI.—Les Dénés du nord 327

Essai XVII.—Vers le sud et dans le sud: les Dénés méridionaux 349

CONCLUSION 372

TABLE ANALYTIQUE 373

MISSION LIBRARY S.V.D.

CATHOLIC THEOLOGICAL UNION
E77.M6D5 C001
DISPARUS ET SURVIVANTS WINNIPEG
3 0311 00060 8732

27218

WITHDRAWN

E
77
.M6D5
AUTHOR

27218

Morice, A. G.

DISPARUS ET SURVIVANTS

TITLE

WHEN taking out this book, please write name and date on card and place card in CARD-DROP.

PLEASE see that this book is returned ON TIME: others may be waiting for it.

KINDLY refrain from defacing this book in any way, and also from leaving MARKERS of any kind between the pages.

0311 00000 8732